This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

LIBRARY
OF THE
NIVERSITY
OF
LIFORNIA

$1.75

CHARLOTTE ACKERMANN

PARIS. — IMPRIMERIE DE CH. MEYRUEIS ET COMPAGNIE,
Rue Saint-Benoît, 7. — 1854.

CHARLOTTE ACKERMANN

SOUVENIRS DU THÉATRE DE HAMBOURG

AU DIX-HUITIÈME SIÈCLE

PAR

OTTO MULLER

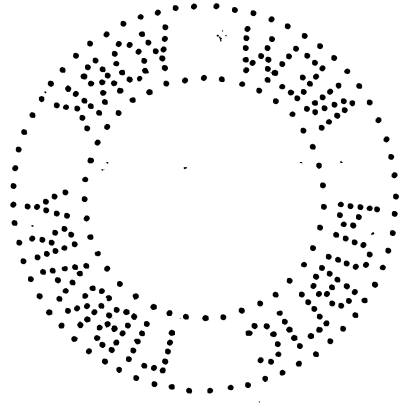
Traduction de J.-JACQUES PORCHAT

Ne souffrez pas que je descende sans gloire chez les ombres :
La muse seule donne quelque vie à la mort. (GOETHE : *Euphrosine.*)

PARIS
FRIEDRICH KLINCKSIECK
11, rue de Lille.

FRANCFORT-s.-M.
MEIDINGER FILS ET COMP.
Editeurs.

1854



PT2436
M65C53
1854

I

Ce qu'on appelle encore aujourd'hui le Kougelsort[1] forme une de ces nombreuses ruelles de Hambourg, connues sous le nom de *passages*, et qui font ensemble une sorte de labyrinthe. C'était autrefois, plus encore que maintenant, le quartier des classes les plus pauvres et de la population la plus dépravée; c'est là que toutes les misères, dans leurs formes les plus tristes et les plus repoussantes, se sont fait comme une cité de douleurs, de maladies et de vices, dans la grande cité de la richesse et de la magnificence. Au fond de ces masures sombres et de ces cours, qui forment elles-mêmes de nouveaux passages et des recoins sans issues, le prolétaire de Hambourg mène une vie aussi étrangère à l'éclat et aux joies du monde, que ses humides repaires le sont à la clarté du soleil, qui laisse à peine tomber quelques pâles rayons sur ces tristes demeures de la misère et de la dépravation humaine. L'étranger qui porte pour la première fois ses pas dans ce dédale de passages et de ruelles, à peine assez larges pour une seule voiture, et qui tantôt s'abaissent, tantôt s'élèvent en pentes raboteuses, cherche vainement une issue dans ce chaos inextricable de rues étroites qui se croisent et s'entrelacent; les habitants du quartier regardent le passant avec autant de surprise qu'il les regarde eux-mêmes, et n'est pas pour eux un moindre

[1] Prononcez le *g* dur, comme dans *guerre, orgue*, etc.

M618761

objet de curiosité que tout ce monde l'est pour lui. Il se promenait tout à l'heure au milieu du bruyant tumulte de la grande ville, et se voit tout à coup transporté, comme par une puissance magique, dans un pays désert ; l'activité de la vie, le mouvement de la foule, font place à une triste monotonie ; le marteau du pauvre artisan, qui travaille assidûment dans une arrière-boutique, se fait seul entendre quelquefois jusque dans les cours ; ou bien ce sont les cris d'un enfant, et, derrière une fenêtre borgne, le rire effronté de quelque habitante de ces repaires, où l'on n'arrive de la rue que par un étroit escalier aussi roide qu'une échelle. Voilà tout ce qui rappelle que la vie existe encore dans ces retraites, avec ses travaux et ses luttes, ses vertus et ses vices, mais sous des formes moins trompeuses et moins adoucies.

C'est là qu'en 1774, dans l'après-midi d'une sombre journée de l'arrière-saison, une foule de gens de la classe la plus infime, jeunes et vieux, tous ayant l'aspect de la mendicité, entouraient la porte basse d'une des plus pauvres demeures de ce quartier, et, sans prendre garde sous leurs guenilles à la pluie fine et glacée, non plus qu'au vent froid d'automne, regardaient avec curiosité dans l'intérieur de la maison. C'était le logis de la plus misérable canaille. Dans cette cohue, quelques femmes sans pudeur considéraient, les unes avec une stupide indifférence, les autres avec cette curiosité frivole que les gens grossiers montrent même en présence du plus affreux spectacle, un cercueil exposé à l'entrée de la maison. Là était couché le corps d'une jeune fille, dont les traits souffrants semblaient accuser, même au sein de la mort et en présence de pareils témoins, la main cruelle qui avait brisé une rose si pure ! Ainsi gisait, dans son pauvre linceul, l'innocente victime de la séduction et de la misère. Un témoin doué de quelque sensibilité aurait demandé pourquoi, avec tant de grâces et de charmes, ce front si pur portait sous le bandeau de crêpe une branche de romarin et non pas le myrte virginal ? Hélas ! combien de perles ne sont pas jetées par le flot de la vie, du fond de ses fangeux abîmes, sur les plages désertes de la mort !

— Elle a son fait, à présent! cria du milieu de la foule une vieille femme. Voyez, jusque dans la bière, cette fierté, qui voudrait se targuer de son innocence! Parce que c'était un « Monsieur le baron, » un fin cavalier, elle se promettait merveilles de sa faute, et le joli matelot d'Héligoland, qui se présentait la bourse pleine, qui la recherchait en mariage et qui l'aurait épousée malgré son état, fut renvoyé avec mépris. Mais le temps se passait, le baron ne revenait pas. Alors elle chanta des complaintes, elle voulut se jeter à l'eau près du Graskeller, comme si l'on ne pouvait pas vivre après une aventure! Il a bien fallu croire enfin que le baron était perdu, et, dans cette vaine attente, elle est arrivée où vous la voyez.

Les femmes perdues qui entouraient le cercueil de la belle jeune fille accompagnèrent de rires insultants et de grossières invectives cette oraison funèbre de la vieille sorcière, et la foule brutale, à qui l'on avait donné l'exemple de la barbarie, n'éprouva plus aucune pitié pour une infortunée qui avait refusé toute société avec elle, jusqu'au moment où l'ange de la mort l'avait enfin délivrée.

C'est ainsi que l'usage alors établi à Hambourg pour toutes les classes de la société, et considéré comme le dernier devoir de la piété envers les morts, cette coutume d'exposer le corps avant l'inhumation aux regards des amis et des connaissances, provoqua dans ce mauvais lieu un affreux scandale; l'aspect même du cadavre resta sans effet sur ces cœurs endurcis par le vice et la misère. Nul ne plaignit le triste sort de la défunte; on ne respecta ni sa mémoire ni cette heure solennelle; l'expression d'innocence et de sérénité empreinte sur son visage parut même exaspérer les esprits, peut-être parce que chacun sentait confusément que cette jeune victime valait mieux que lui, et que, du moins, elle n'avait pu survivre à sa honte.

A l'instant même où les employés aux pompes funèbres venaient enlever le corps, parut sur le seuil de la maison mortuaire une grande femme maigre, qui semblait âgée et portait un costume presque théâtral. Un mouchoir jaune était roulé en turban

autour de sa tête, et sa robe d'indienne fanée, au dessin bigarré de fleurs, contrastait avec celles des honnêtes femmes, aussi bien par sa coupe peu décente que par l'entassement des garnitures. Le fard qui enluminait son visage, des traits prononcés, un nez pointu, donnaient à cette femme un air singulièrement effronté; ses yeux bruns lançaient de tous côtés ces vives œillades qui, chez les vieilles coquettes, remplacent l'éclat de la jeunesse évanouie. Un vilain bichon sous le bras, elle s'avança sans gêne et d'un air impérieux à travers la foule curieuse; elle ne fut pas plus tôt reconnue que l'on s'écria de tous côtés :

— Madame Fanny! Faites place à madame Fanny!

— Vous m'en serez tous témoins! s'écria-t-elle dans un dialecte étranger et avec l'accent d'une violente colère, en passant à côté du cercueil, sur lequel elle laissa tomber à peine un regard, pour arriver à la porte de l'unique pièce du rez-de-chaussée. Où est la cabaretière, qui se permet de me faire dire que je dois retirer l'enfant de la défunte, puisque j'ai installé la mère dans sa maison? Que m'importe que la cabaretière l'ait hébergée? Elle chargera de l'enfant qui elle voudra; c'est son affaire.

— C'est ce qu'il faudra voir, s'écria une grosse femme malpropre, qui se campa sur le seuil de la porte basse, et qui n'offrait pas aux regards un objet fort agréable avec ses cheveux gris court tondus. Celle-ci, poursuivit la cabaretière en montrant la pauvre morte, a été amenée dans ma maison par cette femme; cette femme a payé la pension de Berthe, et bien pauvrement, car je n'ai eu de tout cela que peine, soucis, et en fin de compte un accouchement; et elle veut que je me charge encore de l'enfant! Non pas, s'il vous plaît! Madame Fanny doit connaître le père, car c'est elle seule qui a mené cette intrigue. Adressez-vous donc à lui, madame, et faites-vous payer pour la petite créature; je ne la garderai pas chez moi une nuit de plus. Mais, qu'est-ce que je dis? la mère est morte, l'enfant est vivant: il s'agit de le nourrir... Voulez-vous donc ou ne voulez-vous pas? Décidez-vous, sinon je vais demander justice au tribunal inférieur, qui me la fera bien sans vous!

A ces mots, la grosse cabaretière, les poings sur les hanches, écouta avec une tranquillité imperturbable la violente réplique de l'autre femelle, dont la fureur ne connut plus de bornes. Les employés aux pompes funèbres eurent beaucoup de peine à contenir madame Fanny, qui se débattait entre leurs bras, pour se jeter, les poings fermés, sur son ennemie. Les spectateurs s'échauffaient, prenant parti pour l'une ou pour l'autre, et un affreux tumulte éclatait autour de cette dépouille glacée ; un petit nombre de personnes plus calmes essayaient vainement d'y mettre fin. Au lieu de tranquilles obsèques, on aurait vu commencer une horrible mêlée ; quelques femmes glapissantes parlaient déjà d'appeler la garde au secours.

Les curieux affluaient toujours plus nombreux, et il s'y trouvait des gens de condition plus honnête. Une personne, qu'on n'aurait jamais cru voir dans ce lieu mal famé, fut portée par la foule jusque vers la bière, tandis que sa suivante, respectable matrone d'une belle corpulence, et dont la tenue annonçait une domestique de bonne maison, avait peine à se faire jour sur les pas de sa maîtresse, écartant les gens de tous côtés, et les suppliant de ne pas trop presser la jeune dame.

Cette personne considérait avec un trouble manifeste les repoussantes figures qui l'entouraient, mais son air distingué suffit pour apaiser tout d'un coup la violente querelle qui s'était élevée au sujet de l'enfant devant le cadavre de la mère ; la curiosité, la surprise, un léger chuchotement, succédèrent à l'instant même aux bruyantes altercations ; la jeune dame, qui se voyait soudainement transportée dans ce monde étranger de la misère et du vice, se remit sur-le-champ, marcha d'un pas ferme vers la bière, et parla ainsi d'une voix émue :

— Est-ce là, dites-moi, la mère du pauvre enfant ? O Léna, vois-tu la belle morte ! Qui peut la considérer sans la plus profonde émotion ? Mais il ne faut pas la traiter d'une manière si barbare. Apportez-moi l'enfant, que je lui montre encore une fois sa mère, avant qu'elle lui soit enlevée pour jamais, et qu'il demeure sans secours dans un monde ennemi !

Le ton grave, l'air imposant dont elle prononça ces paroles, exercèrent sur les assistants une irrésistible influence, et, comme entraînés par une puissance supérieure, ils s'écrièrent tous d'une voix :

— L'enfant ! l'enfant ! Apportez à la belle demoiselle l'enfant de la pauvre Berthe !

Madame Fanny, qui, partageant la curiosité générale, s'était approchée de l'inconnue, qu'elle voyait en riche robe de satin, ne l'eut pas plus tôt considérée sous son fin chapeau à l'espagnole orné de plumes, qu'elle parut hors d'elle-même et poussa un cri de surprise.

— Eh quoi ! mademoiselle Ackermann ! dit-elle en balbutiant ; et, avant que la jeune dame pût s'en défendre, elle lui baisa la main en grande cérémonie. Jésus Maria ! Comment votre grâce peut-elle se montrer chez la cabaretière ? Ah ! sans doute vous avez entendu de la rue tout ce vacarme, et vous avez voulu en connaître la cause ? Je vous le jure, très honorée dame, c'est la cabaretière qui a tort, aussi vrai que j'ai l'honneur de voir devant moi la grande et célèbre artiste, mademoiselle Charlotte Ackermann !

— Taisez-vous ! laissez-moi ! disait avec confusion celle qu'on apostrophait ainsi ; et elle faisait tous ses efforts pour se débarrasser de cette personne importune, qui était devenue tout à coup aussi humble, aussi prévenante, qu'elle s'était montrée insolente et fière auparavant.

Fort troublée de se voir reconnue, Charlotte ne savait si elle devait attendre encore ou se dérober promptement. Léna ne cessait de la tirer par sa robe, et la suppliait au nom du ciel de ne pas s'arrêter plus longtemps.

— Bon Dieu ! que diront les gens, s'ils apprennent qu'on vous a vue dans une pareille maison ? Que dira madame votre mère, et mademoiselle Dorothée, et monsieur votre frère ! Ah ! monsieur votre frère !... Partons, partons, avant que cela fasse encore plus de bruit ; je me sens près de suffoquer, tant je suis angoissée.

Ainsi parlait à demi-voix la soucieuse matrone, penchée vers l'oreille de sa jeune maîtresse, et elle usait presque de violence pour l'entraîner loin du cercueil; mais déjà l'on présentait à Charlotte l'enfant de la défunte; elle prit en tremblant la petite créature, endormie et demi-nue, la pressa doucement sur le sein de la mère inanimée, et elle dit:

— Voilà qui est fait. Fermez le cercueil, et rendez à la pauvre femme l'éternelle paix. C'est moi qui aurai soin de l'enfant. Afin qu'il ne souffre pas du froid, enveloppez-le pour le moment dans ce châle, jusqu'à ce que j'aie procuré la layette nécessaire. N'est-ce pas, bonne hôtesse, vous me garderez bien ce pauvre enfant, et vous le soignerez fidèlement, en attendant que je lui trouve un autre asile? Voici de l'argent pour votre peine; j'en donnerai davantage, et autant que vous voudrez, pour que vous le gardiez soigneusement, et qu'il ne lui arrive aucun mal.

La cabaretière tendit machinalement la main d'abord vers la bourse, et puis vers l'enfant; l'enveloppa dans le fin cachemire, et promit en balbutiant de faire tout ce que Mademoiselle commandait.

Le nom de Charlotte Ackermann avait produit sur tous les assistants l'effet de l'étincelle électrique, et, quoique la plupart sussent à peine quelle personne désignait ce nom si populaire, il avait agi avec tant de force sur toute cette multitude, qu'elle en avait oublié la scène pathétique produite par la présence de l'enfant; tous contemplaient avec une admiration muette l'illustre merveille de Hambourg. Mais quand Charlotte, se disposant à s'éloigner, passa devant la porte en saluant avec grâce, chacun se pressa autour d'elle, pour baiser le bord de son vêtement; on se courbait devant elle, comme devant une apparition céleste, et ceux qui, dans leur courroux, s'étaient maudits les uns les autres, s'accordaient à bénir ce bon ange, et prononçaient d'une voix émue le nom de Charlotte Ackermann.

Elle eut beaucoup de peine à regagner la rue. Léna la pressait de hâter sa marche.

— Vite! vite! nous n'avons pas de temps à perdre. Le spectacle commence dans une demi-heure, et depuis longtemps l'habilleuse attend mademoiselle avec impatience dans sa loge.

— Le spectacle? répliqua Charlotte, en s'éveillant comme d'un songe. O Léna! si les hommes savaient où il se trouve le véritable spectacle, ils ne visiteraient pas la maison où l'art étale ses vains prestiges; ils ne demanderaient pas des émotions entraînantes à des paroles apprises par cœur, à l'imitation étudiée des sentiments!

II

Vis-à-vis la grande église de Saint-Michel, dans la rue qui porte encore aujourd'hui le nom de Kreyenkamp, s'élevait alors, près du Krameramthof, une maison à deux étages, qui se distinguait entre celles du quartier aussi bien par sa remarquable grandeur que par le nouveau style de son architecture. La face méridionale était décorée d'un balcon en saillie, orné de sculptures percées à jour et soutenu par trois cariatides; les encadrements des fenêtres et des portes étaient également décorés d'entrelacements en arabesques de couleur blanche, qui se détachaient agréablement sur la teinte de pierre dont on avait enduit les murailles.

A côté de la porte, deux tilleuls croisaient artistement leurs branches; selon le goût du temps, le ciseau les avait taillés en une large paroi de verdure, qui s'étendait devant les trois fenêtres centrales du premier étage, avec autant d'ouvertures, pour laisser voir la rue librement. La solide porte de chêne, où brillaient des ornements de métal poli, portait, suspendu par une chaîne de laiton, un marteau de buis, délicatement travaillé; car on ne connaissait pas encore l'usage des sonnettes, et ceux qui demandaient l'entrée de la maison frappaient avec le marteau deux ou

trois coups légers contre la porte. A ce signal paraissait d'ordinaire sur le seuil de la maison que nous venons de décrire, un petit vieillard proprement mis, à la perruque blanche, frisée de mille boucles, qui formaient avec son teint vermeil et l'air doux de ses yeux clignotants un contraste pareil à celui de la respectable gravité du vieil âge avec les traits enfantins. Tel était M. Kreyenpeter, ci-devant souffleur de théâtre dans la troupe Ackermann, maintenant surveillant et gardien fidèle de la maison; presque aussi bien connu dans la rue et le voisinage que dans la moitié de la grande ville de Hambourg. En effet, nul ne pouvait franchir le seuil de la maison Ackermann sans remarquer les cérémonieuses révérences de M. Kreyenpeter, ses compliments, ses salutations, accompagnées d'un naïf ricanement, pendant lesquelles il faisait passer si légèrement l'un devant l'autre ses petits pieds mignons, chaussés de souliers à grandes boucles d'acier, avec de hauts talons, qu'il semblait avoir, dès sa plus tendre enfance, traversé la vie au pas gracieux du menuet et de la sarabande. Il portait ordinairement sur l'oreille une grande plume à longues barbes, comme insigne de son office; car, depuis qu'il avait perdu ses dents avec l'âge, incapable de continuer son emploi de souffleur, il avait pour charge principale dans la maison les fonctions de secrétaire, et ce n'était pas peu de chose. Non-seulement il tenait les comptes du ménage, mais sous sa plume habile naissaient encore ces rôles, écrits avec un soin si remarquable, qu'ils semblaient une véritable peinture, et que, dans les mains des illustres filles de la maison, ils étaient un objet d'envie pour tout le reste de la troupe. Le seul amour de l'art pouvait tracer sur le papier des traits de plume si élégants, qu'on eût dit des gravures sur cuivre; et mieux la transcription avait réussi au soigneux et habile copiste, plus il était convaincu d'avance que celle des deux sœurs qui devait apprendre et débiter le rôle, aurait gravé fermement chaque mot dans sa mémoire le jour de la représentation, et remplirait glorieusement sa tâche devant le public. Si Dorothée remportait dans les rôles comiques, et Charlotte dans les grands rôles tragiques ces triom-

phes qui ont illustré leurs noms dans l'histoire du théâtre de Hambourg et dans celle du théâtre allemand, M. Kreyenpeter avait l'intime et flatteuse conviction que ses copies incomparables étaient la principale cause de si glorieux succès; il se figurait sérieusement que, si les deux sœurs s'étaient élevées à la perfection de l'art dramatique, c'était à lui seul qu'elles en étaient redevables; il se considérait comme leur génie incarné; c'était lui qui, par la vertu magique de son encre, les identifiait avec le poëte, dont les paroles et les pensées avaient trouvé, par l'entremise de sa plume, le chemin de leur âme.

Telle était la première figure que l'on trouvait d'ordinaire sur le seuil de la maison Ackermann. L'arrangement intérieur répondait parfaitement aux dehors; partout un ordre irréprochable, une belle simplicité, s'unissait au bon goût, au véritable confort, en sorte qu'on aurait deviné difficilement, du moins selon les idées de ce temps-là, que ce fût la demeure d'une famille de comédiens.

C'était pourtant la vérité; car la maison dans laquelle nous avons introduit le lecteur avait été bâtie par Conrad-Ernest Ackermann, directeur du théâtre de Hambourg, décédé trois années auparavant. Il habitait à peine depuis six mois son nouveau domicile, lorsqu'une mort subite l'avait enlevé à sa famille chérie, aux fatigues et aux orages d'une vie d'artiste. Depuis lors cette maison était habitée par sa veuve, madame Ackermann, ses deux filles et un fils, qu'elle avait eu d'un premier mariage. En société avec sa mère, Frédéric-Louis Schrœder continuait la direction pour son compte; il avait hérité non-seulement des fonctions de son excellent beau-père, mais aussi de sa position honorable dans la société de Hambourg.

Après ces explications, nous allons reprendre notre récit, et nous transporter, le jour qui suivit la scène du Kougelsort, dans la chambre spacieuse de madame Ackermann, où la petite famille se rassemblait d'ordinaire pour déjeuner, et passait une heure agréable et paisible, avant que les mille devoirs du jour, les soucis, les distractions qu'entraîne la vie d'artiste, jointe à une si

grande administration, demandassent toute l'attention de chacun; en sorte que, bien souvent, ce n'était que fort tard dans la nuit, et la représentation enfin terminée, que le frère et les sœurs pouvaient se retrouver autour de leur mère.

Cependant on ne voyait pas ce jour-là régner dans le cercle intime la cordialité et la confiance accoutumées; Charlotte n'était pas présente; une ombre de mécontentement était répandue sur le visage de la mère et sur celui de Dorothée, tandis que Schrœder déjeunait d'assez mauvaise humeur. Il était visible qu'on venait d'interrompre une conversation désagréable pour tous, sans avoir encore pu mettre de côté le désaccord et la gêne qu'elle avait produits.

Schrœder rompit enfin le silence, et dit avec amertume :

— Il semble que ce soit le sort de Charlotte de faire expier à elle-même et aux autres par quelque étourderie les beaux mouvements de son âme. En voulant faire le bien, elle se laisse entraîner par l'impression du moment, agit sans réflexion, s'abandonne aux inspirations de son enthousiasme, et, par là, donne plutôt à ce qu'elle fait l'apparence d'une bizarre fantaisie que de la pure et naturelle bonté. C'est ainsi que par son aventure d'hier elle a fait beaucoup moins de bien qu'elle ne nous a préparé de maux et d'ennuis.

— Je dois en convenir, répliqua la mère en soupirant. Elle est impardonnable comme jeune fille, d'avoir compromis sa bonne réputation; mais elle est bien moins excusable encore comme artiste, étant mille fois plus exposée en cette qualité que toute autre femme aux calomnies du monde. Seigneur Dieu, comme nos ennemis vont exploiter la visite de mademoiselle Ackermann chez la cabaretière ! Comme le malicieux docteur Dreyer va porter sur sa bosse de maison en maison cette anecdote scandaleuse, et comme il fera payer à la comédienne dans sa feuille hebdomadaire, la faute de la jeune fille inexpérimentée ! Messieurs de la bourse rapporteront aujourd'hui cette nouvelle à leurs femmes et à leurs filles, et ce soir on accueillera Charlotte sur la scène avec des rires et des sifflets !

— Vous oubliez, chère maman, dit Dorothée, que Charlotte joue ce soir le rôle de Rutland[1].

— Tant pis ! répliqua le frère. L'éclat de son talent ne sera pour la calomnie qu'un moyen de jeter sur sa conduite une ombre d'autant plus noire. Le public...

— Le public respectera Charlotte comme toujours, répondit Dorothée avec énergie, et ses beaux yeux s'arrêtaient avec fermeté sur son frère. Mon Dieu ! où t'emporte ton zèle pour la gloire de ta sœur? Je veux bien que Charlotte ait agi avec précipitation ; que la méchanceté de quelques hommes aille jusqu'à profiter de cette noble action pour semer de nouvelles calomnies. Patience, la satisfaction ne se fera pas attendre, et, pour ce qui concerne le docteur Dreyer, il nous épargnera du moins cette fois dans ses satires ; car il a déclaré hier au soir, en plein caveau, devant une foule de témoins, que jamais à l'avenir sa plume n'attaquera une telle femme.

Schrœder, qui paraissait plus irrité que persuadé par cette dernière observation, allait répondre, quand la femme de chambre vint annoncer le docteur Unzer[2].

— Dieu soit loué ! dit Dorothée, qui respira plus librement, tandis que sa mère la regardait avec surprise, et que son frère lui disait :

— Qu'est-ce que notre ami vient faire si matin? Avons-nous quelqu'un de malade à la maison ?

Le jeune médecin de la famille entrait déjà dans la chambre. C'était un homme d'un extérieur agréable, et dont les manières distinguées annonçaient au premier coup d'œil la position élevée et la haute capacité. Son visage pâle, au profil bien dessiné, ses yeux foncés et vifs, qui ne révélaient pas moins sa bonté franche et naturelle que sa brillante intelligence, portaient la trace évidente des fatigues de son état et de ses études laborieuses ; im-

[1] C'était un des plus beaux rôles de cette célèbre actrice, un de ceux où elle avait excité le plus vif enthousiasme.

[2] Prononcez *Ountser*.

pression que rendait plus sensible encore l'habitude qu'il avait de pencher un peu en avant la partie supérieure de son corps à la taille élancée, ce qui lui donnait quelquefois un air fatigué, en contradiction avec sa tournure jeune et élégante.

— Tu viens à propos, et comme si nous t'avions appelé ! dit Schrœder, en allant à sa rencontre.

Le docteur salua les dames en ami de la maison, qui sait qu'il est toujours bien venu ; puis, se tournant vivement vers Schrœder, il lui dit avec un léger badinage, qui déguisait mal une véritable inquiétude :

— Je viens comme si l'on m'avait appelé, et pourtant sans appel ! Mais j'ai vu ce matin, dès ma troisième visite, qu'il me fallait commencer par Kreyenkamp, si je voulais achever mes visites avant le coucher du soleil. Comme médecin de votre maison, je dois savoir tout ce qui s'y passe ; c'est l'avis de tous les gens raisonnables que je visite. On me questionne, on m'assiége ; on me presse d'expliquer, de raconter en détail ce qui est arrivé chez les Ackermann ; comment Charlotte est allée au Kougelsort, chez la Portugaise Fanny, comment elle a vu un cadavre, un enfant ; est entrée même chez la cabaretière... Et maintenant, chère maman, pourquoi me regardez-vous d'un air si troublé ? et vous, Dorothée, d'où vient que vous êtes émue ?... Mon Dieu, qu'est-il arrivé ?

— Rien d'autre qu'un nouveau trait de génie de notre petite Emilia Galotti, répondit vivement Schrœder, en établissant le docteur dans le premier fauteuil. Assieds-toi, oracle delphique de tous les étournaux friands de scandale, de toutes les commères et vieilles perruques de notre vénérable Hammonie [1] ; écoute-moi tranquillement ; un sage comme toi sait trouver à toute chose un beau côté : pourquoi pas aussi à la rencontre de mademoiselle Charlotte Ackermann avec la signora Fanny et la cabaretière ?

C'est avec ce ton d'amertume que Schrœder fit au docteur un rapide récit de l'aventure que nos lecteurs connaissent, non sans mettre çà et là ses emportements passionnés à la place des faits ;

[1] Hambourg est appelé *Hammonia* en latin moderne.

car, avec toute sa bonté, Schrœder était d'une violence extraordinaire, d'un tempérament inflammable, surtout quand on blessait quelqu'un de ses petits préjugés, quelqu'une de ses humeurs bizarres, parmi lesquelles il faut ranger, pendant ses jeunes années, un respect exagéré pour les jugements d'une foule mobile. La dignité de l'art et celle de la famille étaient d'une importance presque égale à ses yeux; et, quoiqu'il aimât ses sœurs d'une amitié sans bornes, cela ne l'empêchait pas de les tourmenter, dans l'occasion, et même sans sujet valable, par les plus noirs caprices et les plus singulières picoteries.

Voilà ce qu'il en coûte d'être à la fois le frère et le directeur! Tel était le refrain ordinaire de ses complaintes, et ce fut encore par cette exclamation bien connue de la famille, qu'il termina ce jour-là son rapport.

Unzer l'avait écouté sans l'interrompre; seulement, comme c'était sa coutume, quand une nouvelle le réjouissait ou l'intéressait vivement, il avait clignoté quelquefois, en regardant son interlocuteur les yeux demi-fermés; ses doigts jouaient avec une impatience croissante sur le bras du fauteuil, dont il avait arraché, dans sa distraction, une houppe tout entière.

Quand Schrœder lui demanda ce qu'il pensait de la chose, Unzer le regarda quelques moments d'un air rêveur, haussa les épaules sans y songer et ne fit qu'une réponse évasive. Mais, lorsque Dorothée lui eut exposé sans réticence la scène violente que cet incident avait amenée la veille au soir entre la sœur et le frère, et qu'elle eut pressé leur ami de dire franchement son avis, il parla d'une manière plus décidée, secoua la tête d'un air mécontent et s'exprima en ces termes:

— Si c'est au médecin que vous demandez son avis, je vous répéterai ce que j'ai dit souvent, qu'on devrait laisser à Charlotte, autant que possible, le calme et la liberté d'esprit, et lui épargner toutes les émotions violentes. S'il faut parler comme ami de la maison, je regrette sans doute avec Schrœder qu'une si belle action, où Charlotte nous montre encore son âme généreuse, soit parvenue à la connaissance du public, quoique j'aie peine à

deviner quelle fâcheuse interprétation cela pourrait provoquer. Dans le fond, vous craignez seulement l'éclat que cette histoire peut faire, et vous oubliez tout à fait que Charlotte, au milieu de son triomphe dans cet infâme Kougelsort, était aussi pure que sur la scène dans la soirée de son plus éclatant succès. Oui, c'est une artiste, accoutumée à nous émouvoir, à nous ravir par son talent, qui cède, en présence de la réalité, au mouvement de son noble cœur; et cette circonstance rend l'aventure encore plus touchante! Tout considéré, je trouve qu'une si belle et si louable action, à laquelle on ne peut d'ailleurs plus rien changer, ne devrait être considérée que par son meilleur côté. Oui, Frédéric, s'écria-t-il, en prenant son chapeau et sa canne, je veux te montrer que je mérite d'être nommé l'oracle delphique de Hambourg. Je vais moi-même colporter la nouvelle histoire de maison en maison, et la conter en face à nos bourgeois et à nos commères. Il suffit d'avoir le courage de laisser une belle action s'expliquer elle-même, et l'opinion publique saura l'apprécier justement. Si cela fait secouer une couple de vénérables cadenettes, qui exprimeront leur mécontentement; si une ou deux bigotes se retranchent dans leur saint zèle devant une pareille conduite, cela ne change nullement le mérite de l'acte vertueux. Ainsi donc adieu, chère maman; je vous demande pour ce soir une place dans votre loge grillée; nous pourrons voir que notre Rutland n'a pas plus à craindre les jugements des hommes à la clarté de la rampe que dans les ténèbres du Kougelsort. Adieu! adieu!

Il sortit à la hâte; son visage pâle s'était animé d'une rougeur légère, et il courait, comme s'il se fût agi de se rendre auprès d'une personne dangereusement malade. Cependant son seul désir était de disputer du moins à Charlotte le second prix dans cette œuvre de charité. Il fut bientôt dans les *passages;* notre bon docteur ne les fréquentait pas moins que les somptueux hôtels des riches et des grands; peut-être même connaissait-il mieux encore ces tristes lieux, où l'appelait non-seulement l'exercice de son art mais encore sa bienfaisance. Arrivé au Kougelsort, il se glissa furtivement chez la cabaretière.

III

Pour la première fois, depuis qu'elle avait paru sur la scène de Hambourg, Charlotte éprouvait un pénible saisissement, et attendait le soir avec une fiévreuse inquiétude. L'assertion imprudente et irréfléchie de son frère, que par son aventure du Kougelsort elle avait compromis sa bonne renommée, la poursuivait sans relâche, Cette jeune fille, déjà disposée à se tourmenter elle-même, se voyait d'avance livrée aux insultes et au mépris de ce public, jusqu'alors son admirateur enthousiaste. Le cœur de l'artiste se troublait à cette pensée, presque autant que celui de la jeune fille, et la crainte que lui inspiraient les spectateurs, cette crainte jusqu'alors étrangère à Charlotte, ne l'affligeait pas moins que la cause elle-même. Elle ne se sentait plus sûre de son art; son imagination ramenait sans cesse à la traverse le fantôme de l'angoissante réalité; elle en venait à croire que, par une seule démarche inconsidérée, elle avait perdu pour jamais la voie où elle avait marché jusqu'à ce jour avec tant de fermeté et de succès.

Avec les idées qu'on se fait aujourd'hui sur les rapports des acteurs et du public, et en songeant à l'honorable position de cette classe de personnes au milieu de la société, on trouvera étrange peut-être qu'un acte de si peu d'importance pût faire tant d'éclat, et que les personnes intéressées s'occupassent de cette affaire avec une si douloureuse anxiété. Cependant cela s'explique aisément, si l'on considère quelle masse de préjugés pesait encore sur la profession du comédien, en sorte qu'il lui était presque impossible de se faire dans la vie civile une position honorable et honorée. A Hambourg particulièrement, un clergé rigide exerçant une influence prépondérante, les acteurs, peu de temps avant l'époque des Ackermann, devaient prendre leur parti de se voir classer immédiatement au-dessous

des joueurs de marionnettes, des farceurs de granges et des bouffons ; ils pouvaient s'entendre qualifier du haut de la chaire de Welches efféminés et de folles sirènes. En général on tenait encore strictement aux vieux usages et aux préjugés traditionnels, à l'époque même où un goût plus pur, une plus juste appréciation de l'art, commençait à se produire, et quand la voix d'un Lessing couvrait les clameurs des dévots fanatiques.

Il était réservé à la famille Ackermann de surmonter par une conduite exemplaire le préjugé qui subsistait contre les comédiens, et de conquérir, même dans la vie civile, l'estime qu'on professait si hautement pour leurs travaux dramatiques. La vertueuse conduite des deux sœurs, l'excellente administration du directeur Schrœder, l'économie bien entendue de la mère, enfin un état de fortune suffisant, étaient, même dans la cité patriarcale de Hambourg, des indices trop positifs d'une « famille solide, » pour qu'on se fût permis de la dédaigner ; bientôt elle vit s'ouvrir pour elle les sociétés les plus relevées, auxquelles les rares talents et les excellentes manières de Charlotte et de Dorothée donnèrent un nouvel éclat et de nouveaux attraits. Il était du bon ton de les avoir chez soi ; le patricien, fier de ses richesses, et dont le pavillon flottait sur toutes les mers, sentait lui-même que la présence de ces jeunes dames donnerait seule à sa maison tout l'éclat qui lui devait appartenir ; et la réputation irréprochable de ces aimables artistes fit briller aux yeux du grand nombre, dans un jour tout nouveau, l'état de comédien, jusque-là si décrié.

Ainsi s'explique l'émotion générale que produisit dans les cercles de la société hambourgeoise l'aventure, d'ailleurs fort innocente, de la jeune Ackermann ; ainsi s'explique la consternation de Schrœder et de la mère, à la nouvelle de cet événement. Dorothée seule ne fut pas alarmée par un incident qui semblait menacer la gloire et la réputation de la famille ; avec le tact noble et sûr qui la caractérisait, elle prit le parti de sa sœur ; et, si elle ne réussit pas à tranquilliser la jeune fille, entièrement découragée et plongée dans le plus profond abattement, elle sut au

moins décider sa mère et son frère à cesser de poursuivre Charlotte, à ne pas lui ôter la force de paraître le soir sur la scène.

La famille s'était mise à table, quand le caissier de Schrœder vint annoncer que toutes les loges étaient retenues. (On devait jouer la *Faveur des princes*, tragédie dont la première représentation, donnée huit jours auparavant, avait produit un grand effet.) On s'était presque battu pour les billets, ajoutait le caissier, et la foule impatiente se pressait déjà dans la cour de l'Opéra. Charlotte pâlit, la cuiller tomba de sa main, ses yeux se remplirent de larmes, et, dans sa violente émotion, se levant de sa chaise, elle s'écria :

— Voilà comme vous êtes ! Il faut que je sois artiste et vous ne souffrez pas que j'aie des sentiments humains ! Ma résolution est prise. Ecoute, Frédéric, tu me vois aujourd'hui pour la dernière fois sur ton théâtre, si ma Rutland ne me rend pas au double et au triple ce que tu m'as fait perdre, ma paix et ma bonne conscience. Je te le jure, aussi vrai que je suis dans ce moment plus malheureuse que tu ne pourras jamais l'imaginer. Va, va, cruel ! ajouta-t-elle, en repoussant son frère, profondément ému par son regard douloureux, et qui voulait la prendre dans ses bras pour l'apaiser ; je ne peux encore me réconcilier avec toi ; mais ce soir, après la représentation, je te dirai si je dois, si je peux te pardonner ta conduite !

A ces mots, elle s'enfuit dans sa chambre, sans écouter Schrœder qui lui criait tout troublé :

— Charlotte, ma chère sœur, peux-tu me comprendre si mal ?

IV

Le théâtre de Hambourg, dans lequel l'art dramatique allemand obtenait sous la direction de Schrœder ses plus beaux triomphes, était un édifice, non pas magnifique, mais suffisant pour le goût et les besoins du temps ; il était assez vaste et dis-

posé convenablement. Il avait au couchant le Gænsemarkt, et, de cette place, deux ruelles étroites conduisaient à ce qu'on appelait la cour de l'Opéra et au temple même des Muses, état de choses qui ne relevait pas l'apparence de l'ensemble. Car, avec ces deux cours, qui servaient à la fois pour l'entrée et pour la sortie, et qui étaient bordées de sales petites cabanes, on aurait pu prendre l'édifice pour une vaste grange seigneuriale plutôt que pour le temple des arts. Aux angles de la façade étaient deux boutiques en bois, où l'on vendait les billets. La distribution intérieure du théâtre répondait au dehors; les issues et les escaliers qui conduisaient aux loges et aux autres places étaient aussi étroits qu'incommodes. La salle contenait, outre la scène, un parterre, deux rangs de loges et une galerie. Aux deux côtés de l'orchestre, large de huit pieds, s'élevaient deux arcades, dont chacune renfermait deux loges d'avant-scène. Derrière l'orchestre se trouvait un espace libre, où l'on se tenait debout, puis neuf rangées de bancs, élevés en gradins. Les loges avaient de fortes saillies, de sorte que les personnes assises au premier rang pouvaient seules embrasser du regard toute la scène. La salle était éclairée par des lampes à réverbère suspendues entre les loges. Les bustes de Sophocle, d'Euripide et de Plaute décoraient le plafond; sur le rideau une figure de la liberté, assise sous un baldaquin, protégeait la tragédie et la comédie.

La salle pouvait contenir treize cents spectateurs : ce soir-là il y avait une foule telle qu'on l'y voyait seulement dans les occasions extraordinaires. Dans le parterre les têtes se touchaient; il en était de même à la galerie : il avait fallu évacuer l'orchestre, un moment avant la représentation, pour placer le monde qui ne cessait d'affluer; c'était une presse incroyable, et, dans les loges, comme s'il se fût agi d'une solennité extraordinaire, le beau monde étalait ses plus magnifiques toilettes; c'était une réunion éblouissante par la richesse, le luxe et la beauté.

La tragédie de la *Faveur des princes* est un des trois ou quatre drames écrits sur le même fonds; c'est une pièce à effet, bien

disposée pour la scène, et dans le meilleur goût de l'époque. L'action en est, il est vrai, souvent fort traînante, et le dialogue parfois d'une fatigante monotonie; mais la mise en scène et le dessin des principaux caractères annoncent déjà un remarquable progrès; dans les deux derniers actes l'effet est saisissant. En somme la pièce appartient à ces œuvres premières de la poésie dramatique qui indiquent dans l'art une époque de transformation; le spectacle cherche, il est vrai, avant tout à frapper les sens, mais les secrets plus profonds de l'art dramatique, particulièrement une meilleure entente de l'effet et une gradation plus soutenue des passions se font déjà remarquer. D'ailleurs la pièce annonce plus de connaissance du théâtre, et laisse heureusement de côté les règles pédantesques et les formes d'un goût faux et bourgeois, de plus en plus abandonné.

Le sujet, bien connu, est emprunté à l'histoire de la cour et du cœur de la reine Elisabeth; c'est la mort du comte d'Essex, son favori tout-puissant. Les cabales des ennemis du comte parviennent enfin à noircir cet homme, aveuglé par l'orgueil et l'ambition; la découverte de son mariage secret avec la belle Rutland, dame d'honneur de la reine, achève de le perdre. Essex, victime d'une double jalousie, meurt sur l'échafaud, après avoir sauvé son compagnon d'infortune, son ami Southampton, au moyen de l'anneau fatal, que la reine avait donné au comte, avec promesse de lui accorder toute demande qu'il lui adresserait en lui présentant ce gage. En apprenant la mort du comte, la belle Rutland perd la raison, et la reine reconnaît trop tard la vérité qui fait la morale de la pièce, c'est que les princes sont bien aisément trompés.

Nous avons dit avec quelle angoisse Charlotte attendait cette représentation, depuis que les propos inconsidérés de son entourage lui avaient fait croire qu'il s'agirait ce soir de bien plus pour elle que du rôle de Rutland. Elle savait que le public de Hambourg avait fait plus d'une fois justice sévère d'acteurs et d'actrices répréhensibles dans leur conduite privée; et, si pure que fût sa conscience, elle éprouvait une angoisse indicible, à la pen-

sée d'un accueil défavorable, auquel elle ne pouvait rien opposer que son innocence et une vie jusqu'alors irréprochable.

Elle était, ce soir, dans son riche costume de dame d'honneur, plus ravissante que jamais; la pâleur extraordinaire de son visage, qu'elle refusa de déguiser avec du rouge, allait parfaitement à son rôle, et augmenta l'effet mélancolique de son entrée en scène.

— Rutland n'a-t-elle pas aussi mauvaise conscience, dit-elle en souriant à Dorothée, qui la pressait de mettre un peu de rouge. Comment l'infortunée paraîtrait-elle sereine et florissante? Ne doit-elle pas trembler à chaque moment que son mariage secret ne soit découvert à la cour et sa réputation perdue?

Dans ce moment elle entendit le bruit toujours croissant de l'assemblée, qui demandait avec plus d'impatience que la pièce commençât. Charlotte, si accoutumée à de pareilles scènes, en perdit presque contenance, et il fallut pour la tranquilliser toute l'éloquence de Dorothée. Une des femmes de service lui apporta un magnifique bouquet de fleurs.

— Accepte-le comme un signe de bon augure, lui dit Dorothée, et elle fixa les fleurs à la ceinture de Charlotte, qui considérait cet aimable cadeau avec un mouvement de joie; mais le rouge lui monta un moment au visage, quand la même femme ajouta :

— Nous verrons certainement aujourd'hui quelque chose qui ne se voit pas tous les jours. Il n'y a plus un seul bouquet chez le marchand de fleurs, à côté de l'église française; plus une seule couronne, quoique l'habile homme se fût richement approvisionné pour ce soir. Je gage que mademoiselle Ackermann ne reviendra pas aujourd'hui de la scène avec la tête bien libre, car tout le parterre est embaumé comme un jardin de roses.

A ces mots la sonnette annonça que la pièce commençait. Charlotte, un peu rassurée, suivit derrière les coulisses sa sœur, qui faisait le rôle de la reine. Schrœder vint au-devant d'elles avec Brockmann, qui jouait Essex; Brockmann, véritable type du parfait chevalier, et, comme tel, favori des dames, brillait dans

tout l'éclat d'une beauté mâle et guerrière. Il baisa la main de Charlotte et lui dit :

— Que cette pâleur languissante sied bien à ma divine Rutland! Celui qui ne sera pas pour elle un Essex, prêt à se donner sans réserve, celui-là n'obtint jamais un sourire de Thalie!

Le rideau se leva; Charlotte fit son entrée sur les pas d'Elisabeth, à la troisième scène : elle fut accueillie par un profond silence; ses yeux éblouis ne voyaient que des étincelles; elle s'avança d'un pas chancelant jusque vers la rampe, pour prendre la parole; mais ses lèvres pouvaient à peine s'entr'ouvrir; elle eut besoin de rassembler toutes ses forces pour articuler le peu de mots qu'elle avait à dire. Point de voix que la sienne dans cette vaste salle, et, quand elle eut cessé de parler, il se fit encore un profond silence. Heureusement pour Charlotte, elle devait sortir. Tel fut ce jour-là le premier accueil fait à l'infortunée Rutland! Elle, qui jusqu'alors n'avait jamais paru sur la scène sans recueillir les marques de l'allégresse la plus vive et les plus aimables encouragements, elle se voyait faire aujourd'hui une réception muette; elle était dédaignée, et, dans son rôle le plus admirable, traitée comme une figurante! Mais, chose étrange! ce qu'elle avait cru ne pouvoir jamais supporter fut précisément ce qui exalta son génie, et rendit soudainement à l'artiste sa noble fierté; elle essuya secrètement une larme brûlante, et, lorsqu'elle dut reparaître, elle développa, dans la scène avec Essex revenu d'Irlande, des moyens si nouveaux; elle exprima d'une manière si entraînante les sentiments les plus pathétiques et les plus tendres, que le public, cédant à la puissance du génie et de la vérité, fit tout à coup entendre un tonnerre d'applaudissements, et dès cet instant la victoire de Charlotte ne fut plus douteuse; chaque nouvelle scène fut pour elle un nouveau triomphe; son exaltation croissait avec l'enthousiasme des spectateurs; enfin elle développa dans cette soirée toutes les ressources de son génie; la femme aimante, pleine d'illusions et de tendresse; la femme heureuse, dans l'ivresse d'une félicité sans bornes; la femme héroïque, à l'heure du péril; la femme souffrante et enfin

désespérée. Qui jamais a revu une pareille Rutland ! Rien n'approcha de l'impression qu'elle produisit dans la scène de la folie ; lorsque, d'une voix éteinte, laissant tomber ses deux bras, et regardant fixement devant elle, comme si elle voyait le tombeau de son amour et de sa jeunesse, elle exhala ces mots : « Les larmes viennent du cœur et mon cœur est mort ! » Ce fut l'accent d'une émotion si profonde, d'une si mortelle souffrance, que pas un œil ne demeura sec, et qu'on n'entendit plus dans toute la salle que des larmes et des sanglots, jusqu'à ce qu'enfin, sur l'ordre de la reine, on emmena la pauvre Rutland. Schrœder prit dans ses bras sa sœur presque évanouie, et pendant longtemps il fut hors d'état de prononcer une parole; tout le personnel du théâtre entourait Charlotte, et, pendant qu'on achevait la pièce à laquelle elle venait de procurer ce rare succès, elle savoura dans le cercle de ses camarades enthousiasmés, le délicieux sentiment de cette joie pure qui sera toujours la première et la plus belle récompense du véritable artiste.

Quelques minutes après le rideau tomba; la pièce était finie et le public demandait Rutland à grands cris. Charlotte se levait de son siége avec hésitation; elle priait du regard Brockmann de l'accompagner. Mais il s'y refusa résolûment et il dit :

— Cette soirée vous appartient à vous seule; on ne partage pas un si beau laurier !

Les appels étaient plus bruyants et plus tumultueux ; on avait relevé la toile : Schrœder poussa doucement la jeune fille hors de la coulisse, et, comme à un signal donné, tout le personnel du théâtre l'accompagna sur la scène. A sa vue les cris de joie éclatèrent avec tant de force que tout l'édifice tremblait, et, tout à coup, comme par la volonté d'une puissance invisible, il se fit un profond silence. Sur le premier banc du parterre, où se plaçaient d'ordinaire les amateurs du théâtre qui donnaient le ton au public, la plupart écrivains, beaux esprits et fins connaisseurs, un petit monsieur se leva et s'écria d'une voix forte et retentissante :

— A notre Rutland le laurier ; mais à l'ange sauveur du Kou-

gelsort la bénédiction du ciel, l'amour et le respect des hommes ! Vive ce jeune cœur, où brûle l'amour pur de l'humanité ! Vive Charlotte Ackermann !

Celui qui fit entendre ces paroles n'était autre que l'écrivain, le poëte populaire, connu dans toute la ville par son esprit et son enjouement ; c'était le docteur Dreyer, le même dont nous avons dit que les Ackermann et leur entreprise ne le comptaient nullement au nombre de leurs amis. L'impression de ses paroles fut d'autant plus vive ; elles agirent sur le public, comme une étincelle électrique. Ce n'étaient plus les applaudissements accoutumés qu'on adresse à une actrice ; toutes les dames se levèrent dans leurs loges, agitant leurs mouchoirs ; on tendait les bras de tous côtés, comme pour bénir la jeune fille ; en même temps une pluie de bouquets fondait sur Charlotte éperdue et mise hors d'elle-même par cette ovation inattendue ; toute tremblante, elle couvrait son visage de ses deux mains : alors, sur un signal de Schrœder, le rideau tomba ; lui-même, ivre de joie, il courut à Charlotte et la pressa contre son cœur :

— Parle, Charlotte, lui dit-il, que faut-il que je fasse pour que tu me pardonnes ?

Charlotte appuya doucement sa tête sur l'épaule de son frère, et, lui adressant un regard où se peignait une émotion profonde, lui dit avec toute la grâce de son attrayante bonté :

— Ne me crois jamais plus mauvaise que ton noble cœur ne m'aura jugée lui-même ; c'est tout ce que je désire.

— Assez d'émotions comme cela ! s'écria Reinike, toujours plein de bonne humeur, et qui avait rempli le rôle de Southampton avec beaucoup de succès. Comte d'Essex, dit-il à Brockmann, je dois la vie à ta générosité dans la pièce d'aujourd'hui ; mais à vous, Charlotte, je vous dois de connaître maintenant l'art dans sa véritable grandeur. Une soirée si mémorable ne peut finir comme toute autre dans le bonnet de nuit ; c'est pourquoi je dis à tous les brouettiers de Thespis : Qui veut me suivre, rue des Pelletiers, à la Haute-Société ? Eckhof s'est sauvé comme un fou, dès le quatrième acte, pour noyer dans le vin son regret de

m'avoir cédé le rôle du comte. Venez donc, Schrœder, Brockmann, Lambrecht, et vous autres immortels, avec ou sans feux : nous avons joué nos rôles comme pairs de la Grande-Bretagne ; allons boire comme des artistes allemands, selon la sentence de Musarion : « Un homme sage révèle sa théorie par sa conduite. »

— Bon ! bon ! A ce compte, ne soyez pas trop sage, lui dit en riant Dorothée, et, en se retirant dans la chambre de toilette, elle donna un petit coup de son éventail sur la joue de son camarade en bonne humeur.

V

L'auberge de la *Haute-Société* était alors le rendez-vous ordinaire de tout ce que Hambourg comptait d'hommes remarquables dans les arts ; l'étroite et longue pièce du rez-de-chaussée, qui servait de salle aux buveurs, suffisait quelquefois à peine à la foule des hôtes, étrangers et nationaux, qu'attiraient soit la renommée de la maison, soit les habitués qui la fréquentaient. Les comédiens et leurs amis occupaient d'ordinaire la plus reculée des tables de chêne polies et luisantes ; l'aubergiste et les autres convives leur cédaient volontiers ce privilége, d'autant que leur présence contribuait beaucoup à la gaieté générale.

Ce soir-là, par exception, la salle était presque déserte ; Thalie ne voulait pas sourire au prêtre de Bacchus ; seulement quelques officiers de la garnison d'Altona, assis à la première table, vidaient leurs grandes cruches à couvercles, se permettant quelques privautés avec la sommelière, jolie blonde des Vierlande [1], qui ne semblait pas tout à fait insensible à leurs agaceries. L'hôte, M. Anselme Klefeker, petit homme de belle corpulence, vrai prototype du cabaretier hambourgeois, se promenait, coiffé

[1] Des Quatre-Pays, territoire dépendant de Hambourg.

d'une petite cape de cuir noir, penchée sur l'oreille, les deux mains enfoncées dans les poches de sa camisole de piqué blanc. Le vide inaccoutumé de la salle lui causait une impatience visible, et, selon toute vraisemblance, il philosophait profondément sur l'inutilité d'un spectacle antichrétien, ou sur le contraste des salles de spectacle remplies et des auberges vides. Il fut interrompu au milieu de ces réflexions mélancoliques par l'entrée d'Eckhof, qui, contre son habitude, arrivait le premier ce soir-là, pendant que tous les autres artistes et les amis du théâtre étaient retenus par la représentation.

A l'apparition du célèbre comédien, la face rubiconde de M. Klefeker s'éclaircit, car il jugea bien que si Eckhof, dont la grande sobriété était si connue, ne se faisait pas attendre, ses camarades ne manqueraient pas non plus au rendez-vous.

— Bravo ! monsieur Eckhof! vous êtes ponctuel, dit l'aubergiste, en souriant à son hôte, homme aux épaules saillantes, qui, s'installant à sa place accoutumée, sans ôter son chapeau, s'accouda nonchalamment sur la table. Il semblait distrait, et prit garde à peine aux discours de l'hôtelier, qui n'en poursuivit pas moins son bavardage ordinaire.

— La comédie va sans doute bientôt finir, et nous entendrons ce refrain de tous côtés : La pièce était jolie, mais sans M. Eckhof cela ne va jamais bien. Que veut donc M. Schrœder avec ses païennes et sanglantes tragédies? Et toutes les semaines une pièce nouvelle, l'une plus vantée que l'autre, si bien que le public ne revient pas de sa curiosité et n'a plus le temps de respirer. Autrefois, quand j'avais aussi la passion du théâtre, il y a longtemps de cela ! le choix était plus réduit, mais il suffisait et l'on était content de peu. On allait avant tout au théâtre pour s'amuser, pour rire son soûl aux facéties d'Arlequin, et pour oublier les soucis du ménage. Aujourd'hui, comme les temps sont changés ! on court à la comédie pour s'abreuver de larmes, se pâmer et s'évanouir, comme s'il n'y avait pas assez de misères et de tristesses dans la vie! Ah ! je n'oublierai de mes jours, quand nous avions la troupe de Schœnemann, comme vous faisiez le rôle

de Georges et madame Schœnemann celui de Lise, dans le *Paysan héritier*. Vous parliez si bien notre plat-allemand de Hambourg, qu'un garçon d'auberge vous cria de la galerie : « Hohé, frère Georges, com' tu l'as ben attrapé ! » Où voit-on maintenant la comédie des *Trois belles-mères*, ou le *Joyeux cordonnier*, et celle qui fut toujours ma pièce favorite, l'*Ile des singes* ?

— Oui, mon cher Anselme, ces beaux temps sont passés et ne reviendront plus, dit Eckhof en soupirant, avec une feinte mélancolie. L'*Ile des singes* était aussi ma pièce favorite, et je l'aime bien mieux qu'une douzaine de ces tragédies où triomphent le vice, la scélératesse et l'impiété; où la vertu et l'innocence sont presque toujours honnies et poignardées. Ah ! si j'osais seulement dire ce que je sais ! ajouta-t-il d'un air mystérieux, en étouffant un soupir, et en vidant son verre d'un seul trait. Il faut que j'oublie dans le vin cette damnable histoire ; car Schrœder ne manquera pas de nous perdre tous avec ses spéculations impies, à moins que le diable ne l'emporte lui-même bientôt.

— Bonté du ciel ! quel effroyable langage, s'écria l'aubergiste ; et, ne sachant s'il devait prendre ces paroles au sérieux, il regardait avec autant d'effroi que de curiosité le rusé comédien, qui, avec des gestes inimitables, paraissait soutenir dans son cœur la lutte suprême du ciel et de l'enfer. M. Anselme Klefeker, dont la crédulité était aussi proverbiale que la foi aux choses surnaturelles, sentit sa curiosité portée au plus haut point par la conduite énigmatique de son hôte ; alors Eckhof se vit bien forcé d'épancher avec lui son cœur. Il l'attira près de lui avec un air d'effroi, et dit d'une voix tremblotante :

— Oui, mon cher Anselme, vous avez raison, parler vaut mieux que se taire, surtout quand le silence nous expose à perdre un beau matin notre pauvre âme avec tous les gages du mois courant. Apprenez donc une chose incroyable, inouïe, c'est que Schrœder avec ses extravagances dramatiques ne songe pas à moins qu'à ramener les hommes dans les filets de Satan ; c'est pourquoi il emploie dans ses tragédies tout l'arsenal de l'enfer, les crimes, les fureurs, la rage, le meurtre, les poignards, le poison, le par-

jure; toutes choses dont il occupe les spectateurs, pour les détacher tout doucement de notre sainte religion, et les accoutumer sur nouveaux frais aux atrocités et aux abominations des temps affreux du paganisme. Tout son théâtre ne tend qu'à faire fleurir la perversité infernale et à rétablir sur la terre le règne de Satan. Allez entendre seulement les horribles malédictions, les discours impies, les furieuses imprécations, que les acteurs doivent débiter chaque soir dans leurs rôles! Et que pensez-vous qui porte Schrœder à de si coupables excès? L'amour du gain peut-être? le mauvais goût? Nullement, cher monsieur, c'est sa pure vanité d'artiste; c'est qu'il voudrait se voir le premier directeur de l'Allemagne. Voilà ce qui le pousse à ces impies artifices; car son âme n'est plus à lui; il l'a vendue au diable depuis longtemps; et.... j'ai déjà vu.... plus d'une fois..., derrière les coulisses, le démon en chair et en os, qui s'entretenait secrètement avec notre directeur; oui, vous dis-je, le diable du théâtre, en propre personne!

— Le diable du théâtre! Comment est-il fait, je vous prie? s'écria l'aubergiste, en saisissant avec frayeur le bras du comédien.

— Ce n'est pas si facile à dire, répliqua Eckhof, sans changer de visage. C'est un homme vieux, maigre, au teint grisâtre, au nez crochu, aux yeux ardents comme la braise, et qui roulent sans cesse dans leurs orbites. Je le prenais d'abord pour un journaliste, malgré sa mise élégante à la dernière mode : il a plutôt l'air d'un abbé français, porte un claque sous le bras, l'épée au côté, des bas de soie et de hauts talons rouges. Ils se tenaient ensemble entre les dernières coulisses, et je crus comprendre à leurs gestes qu'ils avaient un vif démêlé. L'inconnu fit sur moi l'impression la plus désagréable; je m'approchai à la dérobée, et je l'entendis reprocher aigrement à notre directeur qu'il n'observait pas le traité; qu'il faisait défiler l'une après l'autre les pièces édifiantes et morales, et donnait tout au plus chaque semaine une pièce où lui, le diable, eût les applaudissements de son côté. Schrœder était là dans l'angoisse, tout baigné de sueur, devant le malin esprit, humble et pénitent, comme je ne l'avais

jamais vu, et sans oser articuler un mot pour s'excuser. Le diable du théâtre le chapitrait d'importance; je l'entendis même prononcer plusieurs fois mon nom et reprocher au directeur de m'employer trop peu; j'étais fait, disait-il, pour les rôles de sa couleur; il avait stipulé dans le contrat que je ferais ces personnages de scélérats consommés. Figurez-vous, Anselme, ce que je sentis et quel trait de lumière ce fut pour moi! Laisse une fois pour toutes ces pieux bavardages, s'écria le maudit, ou je t'emporte dans l'enfer, toi et ton Eckhof, afin de vous apprendre comme on joue la comédie! Quand il eut dit ces mots, il disparut par une trappe sous le théâtre, si brusquement, que toutes les machines craquèrent et que la charpente parut s'abîmer.

Ce récit et les gestes qui l'accompagnaient firent sur M. Anselme Klefeker une si violente impression, qu'il fut longtemps à se remettre, et surtout à se figurer nettement le diable du théâtre. Il essaya timidement d'exprimer quelques doutes sur cette apparition; mais Eckhof jura ses grands dieux qu'on ne pourrait l'empêcher de croire ce qu'il avait vu de ses yeux et entendu de ses oreilles, pas plus qu'on ne lui ôterait la frayeur continuelle que lui causait dès lors le mauvais garnement.

— Allez seulement au théâtre à l'heure qu'il est, cher Anselme; on y joue précisément le cinquième acte de la nouvelle tragédie anglaise: vous pourrez vous convaincre par vos propres yeux de la puissance infernale que le diable du théâtre exerce sur le public de Hambourg. Il n'y a plus un seul spectateur qui ait conservé l'usage de ses sens; le diable les a tous ensorcelés par le moyen de la petite Ackermann; tantôt ils frémissent comme des fous et des possédés; tantôt ils sanglotent et ils pleurent sans mesure, comme s'ils voulaient noyer tout le parterre dans l'eau. Et vous croyez que pareille chose arriverait à un respectable public, à un sénat d'une si haute sagesse, s'il n'y avait pas quelque maléfice? N'avez-vous pas dit qu'autrefois les choses se passaient bien autrement sur notre scène, quand l'art, encore naturel, simple et paisible, provoquait seulement une

innocente allégresse? Aujourd'hui il joue avec les parjures, les poignards, les fioles empoisonnées, comme autrefois avec les amourettes, les rubans et les roses; le sang coule à flots sur les planches, et, à chaque instant, un nouveau démon, sous une figure séduisante, prêche la morale de l'enfer. Croyez-moi, cher Anselme, ce diable du théâtre n'est pas une chimère; il est sans cesse à l'œuvre, dans les loges, la galerie, le parterre, derrière les coulisses, et la fin de tout cela c'est qu'un beau jour il nous plongera tous dans ses chaudières bouillantes, grâce à cet impie de Schrœder, homme sans conscience, abandonné du ciel, qui a vendu son âme et les nôtres! Ah! si seulement, avant cette catastrophe, j'avais payé mes dettes! Je n'en ai pas mal chez vous, brave Anselme, n'est-il pas vrai?

— Que cela ne vous inquiète pas, mon cher M. Eckhof, répondit l'aubergiste, qui croyait déjà voir le diable du théâtre faire place nette dans son auberge.

La vive peinture de l'artiste l'avait saisi par son côté faible, et, aussi bon homme que crédule, non-seulement il ajouta une foi entière à ce récit, mais encore il résolut d'ôter à son hôte estimable une partie des soucis que lui causait l'issue du pacte de Schrœder avec le démon. Il apporta le grand registre où il avait coutume d'inscrire les dettes des buveurs ses chalands, et particulièrement des membres de l'administration théâtrale; il ouvrit le livre au feuillet où brillait l'illustre nom d'Eckhof. Le comédien parcourut d'un œil contrit la note infinie des victuailles et des boissons qu'il avait consommées; il poussa un profond soupir, et regarda l'hôte d'un air si suppliant, qu'aussitôt le brave homme prit une résolution chrétienne et dit avec un bénin sourire à son débiteur :

— Ne vous en faites pas des cheveux gris; monsieur l'abbé ne vous tourmentera pas à cause de moi; comme preuve de ma bonne volonté, j'efface la moitié de votre dette, et je me regarde comme satisfait pour cette part.

— Est-il possible? s'écria Eckhof avec joie, en voyant l'aubergiste prendre une plume et biffer la moitié de la page. Qu'on

me dise à présent que j'ai compté sans mon hôte ! Mais vous ne ferez pas un ingrat, cher Anselme, et, pour vous montrer que je sais vous rendre la pareille, j'efface de mon côté l'autre moitié de la dette et je la regarde comme acquittée.

En disant ces mots, il passa tout uniment la plume sur le reste, et, quand maître Anselme fut un peu revenu de la surprise que lui causait cette incontestable preuve d'amitié, il donna son acquiescement à la chose, persuadé que du moins le diable du théâtre n'entrerait pas chez lui par cette porte.

L'arrivée des autres comédiens, dont quelques-uns paraissaient avec des restes de fard sur le visage, annonça la fin de la représentation et changea la face de l'auberge. Si tranquille tout à l'heure, elle devint bruyante et animée ; après avoir satisfait l'attente du public, et recueilli dans une large mesure les plus glorieux applaudissements, on voulait, avec le secours du verre et d'une agréable conversation, redescendre peu à peu du monde poétique dans celui de la réalité. Bientôt la joyeuse société fut rassemblée près d'Eckhof, autour de la table ronde. Schrœder manquait seul à la réunion ; il s'était excusé ce soir-là de suivre ses amis ; mais on voyait Brockmann, Reinike, Lambrecht, Borchers, et, parmi les hommes de lettres, Bock, poëte nouvellement attaché au théâtre, le digne conseiller Koch, le licencié Wittenberg, Bode, le spirituel critique, le traducteur des pièces étrangères et surtout des pièces anglaises. Le reste de la société se composait de jeunes patriciens de Hambourg, amis zélés du théâtre ; dans leur nombre on remarquait aussi le jeune et beau lord Elkins, nouvellement arrivé d'Angleterre, avec son gouverneur M. Hill.

Le reste de la salle se remplit de buveurs qui venaient du théâtre, et tous émus encore de ce qu'ils avaient vu et entendu. On se pressait autour des artistes, surtout de Brockmann ; on les félicitait de leur nouveau succès ; on se répandait en réflexions ridicules ou judicieuses sur les mérites de la pièce et de la représentation, jusqu'à ce qu'on sentît le besoin, après tant d'émotions sublimes, de se rafraîchir avec l'excellent vin de M. Klefeker, et

d'oublier, le verre à la main, tant de fatigue, de presse et de chaleur qu'on avait endurées.

La représentation du jour devint aussi à la table des artistes le sujet de la conversation, comme c'était l'usage dans ce cercle si riche en fins connaisseurs et en juges capables, qui savaient faire à la poésie et à l'art les premiers honneurs de la fête, sans se refuser aux folles saillies de la joyeuse humeur. La règle était que chacun pût dire librement et franchement ce qu'il pensait; la mesure des convenances et les égards dus aux personnes étaient si peu oubliés, qu'après les discussions les plus vives on finissait toujours par s'entendre; le noble et pur amour de l'art étant l'unique mobile de ces beaux esprits, ouvrait toujours une voie à la réconciliation.

— C'est dommage que vous ne soyez pas resté jusqu'à la fin, dit le vieux Koch, en se tournant du côté d'Eckhof. Je donne au cinquième acte la préférence sur tous les autres, et même je trouve qu'en lui se résume et se concentre la valeur poétique et dramatique de la pièce.

— Je ne vous cacherai pas, répondit Eckhof, que c'est pour éviter la violente impression des dernières scènes, que j'ai quitté le théâtre. Dès la première représentation, je fus tellement saisi, le sort de l'infortunée Rutland m'inspira une telle compassion, que moi, vétéran du théâtre, je fus sur le point de prendre pour la réalité vivante ces prodiges de l'art porté à sa perfection. Or c'est à quoi l'artiste ne doit jamais s'exposer, sous peine de perdre son individualité; l'influence d'un talent supérieur le domine, l'asservit; avant qu'il ait pu se reconnaître, il se trouve entraîné dans une sphère étrangère, et ce qui peut lui arriver de plus heureux, en cessant d'être lui-même, c'est d'offrir une bonne copie de son modèle. C'est surtout pour le comédien qui s'inspire du moment et de lui-même, qui joue avec le cœur, si j'ose ainsi dire, plus qu'il ne calcule ses effets, c'est pour lui, que de tels rivaux sont dangereux; ils le détournent de sa propre voie; ils envahissent son domaine intérieur et s'en rendent maîtres absolus.

Un pareil langage dut surprendre, dans la bouche du grand comédien, chez lequel on n'avait pas observé jusqu'alors cette crainte d'un mérite étranger; les réponses qu'on lui fit de divers côtés n'en furent que plus vives, et le licencié Wittenberg alla jusqu'à soutenir que, dans le rôle de Rutland, c'était Charlotte qui avait subi l'influence d'Eckhof; mais il ne se rendit à aucune objection et répondit d'une voix plus élevée :

— Plus j'estime dans la petite Ackermann le génie de l'artiste, plus je m'incline aussi devant le génie de la femme. Les expressions me manquent pour rendre ma pensée ; mais je trouve dans cette jeune fille comme une puissance magique, qui nous ensorcelle; car jamais les secours de l'art et de l'étude ne pourront donner une telle perfection. On apprend le jeu du visage, les gestes des bras, les inflexions de la voix; mais l'âme, chers amis, cette âme d'une merveilleuse profondeur, pleine des ardeurs les plus intimes et les plus brûlantes, c'est ce que Charlotte n'a point appris; pas plus que le regard inspiré qui pénètre jusqu'au fond de nos cœurs, ou la voix qui parle ce langage ému, pathétique, et nouveau presque chaque soir. Elle excelle dans le comique léger; elle excelle dans la haute tragédie; on ne sait si elle domine les passions et les sentiments qu'elle exprime, ou si elle en est elle-même subjuguée; ajoutez à cela les nuances fines qu'elle donne sans coquetterie à ses caractères; cette admirable et complète intelligence du rôle; sa tenue plastique, jusque dans les moments les plus passionnés; et tout cela chez une personne dont l'extrait baptistaire ne compte pas dix-huit printemps! En vérité, après cela, celui qui ne croira pas à l'inspiration native doit réserver toute son admiration pour le métier, mais l'art, il ne le comprendra jamais!

Bode prit la parole.

— Eckhof a raison, dit-il; cette artiste est pour nous d'un grand prix, et ce qui me touche plus encore que son œuvre, c'est que Charlotte Ackermann fonde sa renommée à l'époque même où la vie de l'art se réveille en Allemagne. Le génie n'apparaît jamais sans une relation intime avec son temps; ce fut

toujours ma croyance, aussi j'ose affirmer que le théâtre allemand fera dater son époque florissante d'Ackermann et de Schrœder, à Hambourg, et ce n'est pas Charlotte seulement, c'est vous tous qui élevez ce temple magnifique, dont notre Lessing a posé le premier fondement.

— Il en est bien temps! dit Borchers. Ne sommes-nous pas devancés par toutes les nations policées, par les Anglais, par les Espagnols, et même par ces Français, que nous appelons légers, tandis que nous vivons de leur desserte et ne sommes originaux que dans le monstrueux et la pédanterie? Et même, quand nous les imitons, nous ne manquons pas de joindre fièrement à l'œuvre notre chère bourse à cheveux, comme si l'équilibre du monde tenait à cet inestimable pendant!

— En pourrait-il être autrement? dit Brockmann. Aussi longtemps que notre art dramatique ne sera pas dégagé des flanelles et des jaquettes de la petite vie bourgeoise; aussi longtemps que nous n'oserons pas introduire dans le tissu de nos drames les idées actuelles et vivantes, et en faire l'intermédiaire entre la nature et les individus, nous serons forcés de vivre sur le fonds bourgeois de nos *pièces de famille*. Un art, tel que le nôtre, qui demeure timidement étranger à tous les grands intérêts spirituels de la nation, à toutes les questions importantes du jour, à toute direction nationale, à toute libre veine de poésie et de philosophie, ne peut être absolument que le calque misérable d'une pédantesque réalité. C'est un art infime et sans portée; ce n'est pas celui qui doit ébranler le monde! Toujours et sans fin la famille, avec sa sensiblerie superficielle, ses rôtis de noces, ses situations traditionnelles, et ses figures stéréotypées! Que peut-il croître sur ce maigre terrain, si ce n'est peut-être un noisetier, pour abriter la morale de ménage, ou bien encore un oignon, pour exciter les glandes lacrymales d'un public sentimental?

— Jeunes gens, jeunes gens, vous allez trop vite: voulez-vous que Rome soit bâtie en un jour? dit le conseiller en secouant la tête. Si nombreux que soient les obstacles qui arrêtent le développement de l'art dramatique dans notre Allemagne, croyez-

moi, nous avons fait des progrès immenses depuis le temps où je connus le théâtre pour la première fois. Songez seulement à ces grandes pièces, déplorables imitations du drame espagnol, si pleines d'enflure et de trivialités, qu'on se serait cru transporté à la diète de Ratisbonne. C'étaient là nos tragédies, et les mets les plus délicats qu'on offrait aux amateurs de l'art dramatique, lorsqu'ils étaient las des marionnettes, des parades burlesques, et des misérables ténors italiens; ou que Jean-Potage était au bout de ses grimaces et de ses turlupinades! Jetez un coup d'œil sur cette époque, et vous conviendrez tous que notre scène actuelle n'a plus le moindre rapport avec ces ridicules tréteaux. Quels progrès chez les artistes! Comme le goût s'est ennobli! Avions-nous alors la moindre idée d'arrangements scéniques, de rôles soigneusement étudiés, de répétitions, de costumes, d'une police théâtrale? Il n'était pas même question d'ensemble dans la représentation; chacun jouait, à vrai dire, pour son propre compte; point de règlements pour le costume; nulle intelligence dans la distribution des rôles, et les saillies les plus grossières étaient toujours les plus vivement applaudies. Que le concours de chacun soit nécessaire pour atteindre au comble de l'art, à la beauté, à la sévérité de l'ensemble, c'est ce qu'on ne soupçonnait pas, et, chose déplorable! cet abaissement, cette dépravation de l'art, on ne devait pas l'imputer à la grossière multitude, mais aux classes qu'on appelle cultivées, à l'aristocratie. C'étaient les cours des princes qui répandaient le mauvais goût; là les grimaces des farceurs et de mauvais petits opéras étrangers étaient le régal ordinaire; rien de plus misérable que les théâtres de Berlin et de Vienne, et les autres potentats du saint Empire romain travaillaient, chacun selon ses forces, à soutenir ce théâtre futile, qui ne choquait pas moins la morale que le goût. Ils favorisaient la mauvaise comédie au préjudice de l'art dramatique, accordaient priviléges sur priviléges, et un directeur ambulant trouvait, malgré son ignorance grossière, protection, tolérance, encouragements, dans tous les lieux où il se présentait. Ce qu'on appelait drame régulier végétait à grand'peine, et un magicien,

comme, par exemple, maître Nicolini, de triste mémoire dans notre ville, avec ses petits singes dressés (c'est ainsi que Lessing appelait ses danseurs enfantins), faisait alors plus de bruit que tout le théâtre classique des Grecs. En 1752 un petit tailleur, le romantique maître Reibehand, osa quitter l'aiguille pour le cothurne, et se faire directeur du théâtre de Hambourg. Je me souviens encore qu'on jouait dans ma jeunesse *le Fils perdu, ou l'archi-prodigue poursuivi par les quatre éléments, avec Arlequin, le plaisant compagnon de voyage de son maître perdu.* N'admirez-vous pas ce beau titre? La pièce, extraordinairement morale, était représentée avec beaucoup d'appareil; les fruits que le fils perdu voulait manger se changeaient en têtes de mort; l'eau qu'il voulait boire se changeait en feu. Mais le plus terrible, c'était la fin. Un rocher brisé par la foudre se métamorphosait en gibet, auquel on voyait pendu un misérable coquin, qui tombait pièce à pièce, se recomposait ensuite, et se mettait à poursuivre le fils perdu, comme son autre moi. Ensuite on voyait le premier sur la scène, en compagnie, je vous l'atteste, en compagnie de trois pourceaux, mais de vrais pourceaux vivants et grognants, avec lesquels il mangeait de la drague dans une auge!... Admirable invention de la cervelle d'un tailleur, qui adressait au public cette invitation spirituelle :

Mesdames et messieurs, Arlequin vous convie;
De payer votre écot il doit vous prendre envie.

Les coups de bâton, les obscénités étaient l'assaisonnement ordinaire de ces œuvres *dramatiques*. Ecoutez seulement les premiers mots du prologue de la fameuse pièce intitulée *La joyeuse Comédie de nuit* :

Bonjour, seigneurs et peuple, et vous, dames, bonjour!
Jeunes filles aussi, rebelles à l'amour!
Mille fois bienvenus chez nous!
Prenez tous place et taisez-vous.
J'amène

Sur la scène
Quelque chose de tout nouveau ;
Vous allez admirer la rare gentillesse
D'un quidam, appelé Lysandre dans la pièce ;
Comment il se blottit la nuit dans un grenier ;
Comment il effraya maître Jean le meunier,
Et chez sa fille,
Fort gentille,
Comment Lysandre aurait dormi,
Si Jean, la fourche en main, n'eût chassé l'ennemi.

Un bruyant éclat de rire suivit ce joli morceau, que le joyeux conseiller avait débité d'une façon fort comique. Il conta ensuite à merveille de plaisantes anecdotes et toute la vieille chronique du théâtre de l'endroit. Il dit, par exemple, comme on représentait une fois, dans une petite salle d'Altona[1], la tragédie de Hamlet : le directeur du théâtre jouait le personnage du fantôme ; c'était un petit homme, à la grosse tête, à la panse rebondie. Le théâtre n'offrait point de machine pour disparaître ou de trappe. Dans la scène où l'ombre doit s'évanouir sous terre, on avait donc enlevé une planche, et disposé d'en bas une petite échelle. Le fantôme, épais et lourd, descendit péniblement le premier échelon, gesticulant et déclamant toujours : les jambes disparurent ; il atteignit le deuxième échelon, et le ventre passa ; ce fut seulement au quatrième que se déroba enfin la grosse tête, qui jusque-là n'avait cessé de faire ses grimaces, à la grande joie du public. Ophélie, les cheveux épars, se démenait comme une mégère, et l'acteur qui jouait Hamlet faisait du prince un docteur Faustus. Voilà, dit le conseiller, ce qu'était encore le théâtre allemand, au temps de madame Neuber et même de Schœnemann. Le public était grossier, l'artiste ignorant, la langue barbare.

Ici la conversation fut interrompue par l'entrée d'un jeune homme, à la taille élancée, portant le costume d'étudiant, avec un justaucorps garni de houppes et de cordons, et coiffé d'un petit

[1] Sur l'Elbe, à deux kilomètres de Hambourg.

chapeau rond. A peine fut-il reconnu qu'à toutes les tables on entonna la chanson, alors nouvelle,

Au bord du Rhin,
Au bord du Rhin
Nos vignes sont plantées.

C'est que le nouveau venu était justement le célèbre poëte populaire Matthias Claudius, l'auteur de la plus belle des chansons que le vin du Rhin ait inspirée aux Allemands; il vivait alors dans le voisinage, à Wandsbeck, comme homme de lettres, et venait souvent à l'auberge de la Haute-Société. La table des artistes fit chorus à la belle chanson; on salua d'une rasade l'arrivée de l'auteur; on lui fit place, et il s'assit joyeusement dans ce cercle, où il parut se trouver à merveille, après avoir affronté cette froide nuit d'automne.

— Eh bien, messager de Wandsbeck, comment va-t-il, lui dit amicalement Brockmann, à travers la table. Il y a longtemps qu'on ne vous a vu dans la ville. Sont-ce les muses et l'étude qui vous ont retenu, ou quelque blonde Phyllis a-t-elle captivé le chaste favori des neuf Sœurs ?

— Aussi peu l'un que l'autre, répondit Claudius en souriant; je ne suis pas venu à Hambourg, parce que je suis tout occupé à préparer dignement mon entrée dans le corps des Philistins[1], et il faut avant tout pour cela une vie retirée et d'une décence irréprochable; j'ai en effet chaque jour en perspective mon brevet de haut commissaire en titre du landgrave dans le pays de Darmstadt, et, quoique je me fasse à peine une idée confuse de mon futur emploi, cependant on m'a donné l'assurance positive qu'il me nourrira, ce qui pour le moment suffit à me tranquilliser. Le messager de Wandsbeck devra sans doute pendre à la muraille, dans la chancellerie, de Darmstadt, la besace et le bâton du pèlerin; et ce n'est pas encore le moment de dire comment le

[1] Expression en usage dans les universités pour désigner les bourgeois, épiciers, béotiens, enfin ce qui n'est pas étudiant ou professeur.

commissaire de Darmstadt se comportera avec les Muses. Mais c'est en quoi je suis toujours un vrai poëte allemand, de ne recueillir qu'à la sueur de mon visage la manne divine de la poésie, et c'est, pour un prince d'Allemagne, remplir assez dignement le rôle de Mécène, que de faire d'un chansonnier un rouage de sa machine administrative.

— Déplorable système! Que Dieu le leur pardonne! dit Bode en soupirant. Avec les dépenses qu'on fait pour une maîtresse, on nourrirait tout le Parnasse indigent de notre patrie; on assurerait du moins à nos meilleurs poëtes une honnête indépendance. Les choses vont bien mieux chez vous autres Anglais, poursuivit-il, en s'adressant au jeune lord et à son gouverneur. Chez vous le poëte de talent n'est pas forcé de mendier humblement et péniblement son pain devant les portails de marbre des palais; la nation honore et nourrit ses poëtes, tandis que chez nous ils languissent, misérables victimes du mépris et de l'indifférence, et souvent, à la honte du nom germanique, leurs talents mêmes les exposent aux mauvais traitements et aux persécutions.

Elkins allait répondre, quand il sentit une main se poser sur son épaule; et, comme il se retournait, il vit devant ses yeux son ami, le major danois Max de Sylbourg. Ils s'embrassèrent, et le major surtout, qui était un bel homme de trente et quelques années, exprima avec une grande cordialité sa joie de cette rencontre inespérée. Il dit à Elkins :

— Voilà près de trois ans que vous avez quitté Tranquebar et que vous êtes revenu en Angleterre. Six mois après, je vous suivis en Europe, mon régiment ayant été rappelé à l'improviste pour tenir garnison à Schleswig. Et nous, qui si souvent avons savouré au bord du Gange le doux vin de palmier, nous ne pouvons manquer de fêter cette heureuse rencontre sur les belles rives de l'Elbe avec une bouteille de vin du Rhin.

Elkins présenta son ami à la société, et, sur l'invitation de Bode, le baron prit place à la table. Son air agréable, qui annonçait un homme de la meilleure société, lui valut le plus

favorable accueil. Les peintures intéressantes qu'il fit de sa vie dans les Indes furent écoutées avec plaisir, et d'ailleurs la vivacité de son esprit, ses manières pleines d'abandon, devaient réussir dans une telle société. On oublia la différence des conditions et même cet éloignement que les habitants de Hambourg se sentaient pour les officiers danois; l'opinion assez peu favorable qu'on avait de ces messieurs fit bientôt place, en faveur de Sylbourg, à une sincère estime, surtout lorsqu'il se fut déclaré dans le cours de la conversation grand ami du théâtre, et qu'il se fut exprimé sur la musique et le spectacle en véritable connaisseur.

Il était près de onze heures, les autres buveurs s'étaient retirés de l'auberge, et l'on avait éteint les lumières aux premières tables; M. Klefeker ronflait assez bruyamment au comptoir. A la dernière table seulement on menait encore joyeuse vie, et ce que Brockmann appelait « l'auberge libre, » était en bon train, d'autant plus qu'il faisait dehors un temps détestable; tout à coup on vit surgir du fond ténébreux de la salle la hideuse figure d'un vieux nègre, qui, enveloppé d'un manteau noir, s'avança comme un fantôme vers le cercle des buveurs. Le More dit tout bas quelques mots à l'oreille du baron, en jetant sur les convives un regard défiant.

— C'est bien, Olaf, je vais.

Le vieillard s'éloigna, et Sylbourg se leva de son siége, en disant, avec un chagrin visible, que son service l'appelait à Altona chez son commandant; là-dessus il salua les convives avec la plus franche cordialité, les remercia de l'agréable soirée qu'il avait passée auprès d'eux, et demanda la permission de revenir, ce qui lui fut joyeusement accordé. Bode et les deux Anglais qui demeuraient dans sa maison accompagnèrent le major, car ils devaient cheminer ensemble jusqu'à la porte Millern; les autres amis se retirèrent après un court délai; Eckhof, Brockmann et Koch demeurèrent seuls et se firent servir encore un bol de punch; car, selon le vieux conseiller, dont les saillies avaient toute la gaieté de la jeunesse, si la vérité est dans le vin, l'illu-

mination est dans le punch. Bientôt la boisson flamboyante, à la saveur aromatique, fuma sur la table; Brockmann et Koch étaient en belle humeur, et leur illumination se manifestait par de joyeux discours; Eckhof, au contraire, toujours calme et froid, paraissait rêveur et recueilli en lui-même; il entourait de ses deux mains son verre fumant, et il regardait devant lui sans mot dire. Tout à coup il interrompit la conversation de ses deux convives, et, comme en se parlant à lui-même, il laissa échapper ces mots, du milieu de ses réflexions taciturnes.

— Non, je n'aime pas les hommes de la sorte! Ce fatal tiraillement des coins de la bouche, avec cette gaieté forcée... ce regard inquiet, mobile, quand il s'oublie un moment... Dites ce que vous voudrez, mais je ne suis qu'une souche, et je n'entends absolument rien à l'étude des caractères, si ce Danois n'est pas un homme tout autre qu'il s'est montré à nous ce soir! Un Marinelli, si vous voulez, avec cette différence, qu'il est d'une étoffe plus grossière, et qu'il n'a pas encore poli son cruel égoïsme sur le diamant des belles manières de cour.

— Qu'as-tu contre cet homme? dit Brockmann étonné.

— Contre lui? Rien, rien, dit Eckhof, de plus en plus exalté. C'est moi seul que je voudrais rouer de coups, pour cette vue maudite, qui me fait découvrir derrière la plus belle figure d'homme la face hideuse de la réalité! Oui, pour mes péchés, et par pure frénésie de comédien, je suis devenu un voyant; le masque le mieux fait me découvre par un pli imperceptible tout l'homme qui se cache derrière. Ce Sylbourg que m'a-t-il fait, pour que les pensées les plus sinistres me soient venues sur son compte, aussi souvent que je le regardais? Je ne pouvais m'empêcher d'avoir les yeux sur sa main : le magnifique diamant de son anneau à cachet brillait comme l'œil d'un basilic. Cet homme a été aux Indes; il cause avec infiniment d'esprit sur le commerce d'esclaves; se divertit à conter les misères de l'humanité dégradée, et, un moment après, il s'enthousiasme pour l'*Iphigénie* de Gluck et l'*Olimpiade* de Piccini! Enfants, je vous le dis, détournez-vous de cet homme-là; on apprend l'enthousiasme de

l'art comme le trafic des hommes. Ainsi, attention, s'il nous honorait encore de sa présence!

A ces mots, Eckhof se leva de son banc, enfonça son chapeau sur ses yeux, et s'éloigna rapidement sans autre bonsoir.

Brockmann regarda en secouant la tête le conseiller, qui but une petite gorgée et fit cette réflexion :

— Laissons-le dire! Il ne serait pas le grand tragédien Eckhof, s'il ne faisait pas sans cesse de nouvelles et plus sérieuses études de caractère. C'est son métier de suivre le diable à la piste, sous tous les masques et les déguisements qu'il peut prendre. Qu'importe qu'il l'ait vu avec les yeux de l'imagination ou avec ses yeux corporels? Il épie sans cesse les secrets du cœur humain, comme un chat épie les souris, et il a souvent...

— Des rats dans la cervelle! dit Brockmann en éclatant de rire.

Sur quoi les deux amis vidèrent leurs verres à la santé du psychologique interprète de Sylbourg.

VI

Parmi les maisons de campagne situées aux bords de l'Alster, et où les patriciens de Hambourg passent d'ordinaire une partie de la belle saison, se trouvait aussi la petite villa du docteur Unzer, ornée d'un pavillon et de charmants jardins. Nous connaissons déjà cet ami de la famille Ackermann. Depuis qu'il avait quitté Altona pour se fixer à Hambourg, il habitait cette agréable résidence, qui, sans être éloignée de la ville, lui offrait cependant tous les agréments d'une retraite champêtre. Quoiqu'il fût médecin de toute son âme, et qu'il vécût pour son art avec un dévouement sans réserve, sa poétique nature et l'attrait qu'il sentait en lui pour le beau en toutes choses le préservaient d'une direction exclusive; il vivait avec un goût aussi vif pour sa science que pour les arts et la belle littérature. On n'estimait pas seule-

ment en lui le médecin habile et expérimenté, malgré sa jeunesse, mais encore l'esprit distingué, fin, cultivé, qui, sans avoir lui-même un génie créateur, comptait cependant, en matière de goût et de littérature, parmi les hommes de talent. Riche et indépendant, il n'était pas sans amour de la gloire, quand il s'agissait d'assurer aux beaux-arts, dans la ville de Hambourg, en dépit des vieux préjugés, un plus libre et plus beau développement. Unzer était l'âme de toutes les entreprises qu'on faisait dans ce but; il les encourageait, et combattait de tous ses moyens pour la bonne cause des arts; son lumineux esprit, ses sentiments élevés, sa grande influence, aidaient à surmonter bien des obstacles, qui s'opposaient à une meilleure direction du goût; et lorsqu'on sait ce qu'il en coûtait alors pour faire accepter à Hambourg de nouvelles formes, de nouvelles vues et de nouveaux principes dans le domaine du beau, à une époque où toute impulsion supérieure manquait; où la société était encore enchaînée au prosaïsme le plus sec et l'Etat aux formes et aux idées les plus étroites d'une période à peine écoulée, dans laquelle l'ignorance et le mauvais goût avaient régné sans partage : on pourra juger quel courage, quelle persévérance, étaient nécessaires pour ouvrir de force et pas à pas les voies à une manière de penser plus libérale et pour démolir les autels d'une idolâtrie littéraire vraiment barbare, mais consacrée par un siècle de possession! Le théâtre était le point central de ces luttes, auxquelles notre ami prenait une si grande part; et l'on s'expliquera comment le docteur, qui prêtait une main secourable aux lésions morales du goût littéraire, était en même temps le médecin particulier de la famille Ackermann; il y était regardé comme le fils de la maison; Schrœder n'avait pas d'ami plus intime.

L'après-midi était d'une admirable beauté. Unzer avait dîné chez sa mère, qui demeurait au Steinweg, auprès de sa fille, mariée à un notable négociant; il était revenu dans son habitation champêtre, parce qu'il attendait quelques amis, entre autres lord Elkins, qui devaient prendre chez lui le café. La vieille ménagère du docteur avait dressé la table dans l'élégant salon du rez-

de-chaussée, depuis lequel une porte vitrée, aux glaces soigneusement polies, conduisait à un *veranda*, tapissé de vignes sauvages, que l'automne avait empourprées. Là, dans une cage de laiton, le superbe kakatoès becquetait au soleil son beau plumage. Au milieu de la table, sur un plateau d'argent, élégamment travaillé, s'étalaient des pêches rouges, un melon aux côtes vertes, de magnifiques raisins, à côté des fleurs du sud, que la serre avait fournies. Un saumon, le fromage de Chester, le vin de Porto, et le bordeaux mis à part, donnaient à l'invitation du maître, qui n'avait parlé que d'une tasse de café, une signification beaucoup plus étendue; ainsi l'avait décidé la zélée ménagère sur sa propre responsabilité. Unzer alluma les bougies, plaça sur la table la poudreuse boîte de havanes, et passa ensuite au jardin, le cigare à la bouche, pour recevoir ses amis à l'entrée.

Déjà la blanche vapeur du soir s'abaissait sur la rivière et sur la campagne; les flots de l'Alster brillaient çà et là d'une lumière magique; sur le bord paissaient les vaches et les chevaux du fermier voisin; à la vue de ces paisibles campagnes, Unzer se souvint d'un mot de Charlotte, qui, se trouvant dans ce lieu avec la mère du jeune docteur, comparait fort bien cette contrée à un paysage de Ruysdael.

De toutes les saisons, c'est aussi l'automne qu'elle préfère, et n'a-t-elle pas raison en cela comme toujours? se dit-il à lui-même, avec un paisible sourire. C'est en automne seulement que nous éprouvons d'une manière tout immédiate l'ineffable puissance de la nature sur les hommes. L'imagination semble revivre une fois encore avec la création; mille impressions nouvelles s'éveillent en nous, et raniment notre sensibilité; chaque beauté naturelle, si près du tombeau, nous paraît doublement ravissante et mystérieuse; elle laisse en nous une trace ineffaçable, comme le dernier regard, le dernier serrement de main d'un ami mourant.

— Voilà ce qui arrive, lorsqu'on est un rêveur et qu'on n'en veut pas convenir! dit tout à coup derrière lui une voix bien connue, et, comme Unzer se retournait avec surprise, Bode se

trouva devant lui, et lui fit remarquer en souriant trois messieurs qui le saluaient du veranda; c'étaient lord Elkins et M. Hill avec un étranger, que Bode lui annonça comme étant M. de Sylbourg, major danois, ami d'Elkins, et qui avait désiré faire la connaissance personnelle du docteur. Ils se rendirent promptement à la maison, et le jeune Anglais présenta le baron à Unzer, en lui disant :

— Je sais que mes amis sont bienvenus chez vous; permettez-moi donc de vous présenter un homme que j'estime et que j'aime, et qui m'a prouvé plus d'une fois son attachement par d'importants services.

Unzer considéra un moment le major, et s'écria tout à coup avec surprise :

— Eh! monsieur le baron, si je ne me trompe, nous nous sommes déjà vus il y a deux ans; c'était à Wandsbeck, dans le château du baron de Schimmelmann.

— Sans doute! répondit vivement Sylbourg, et qui l'aurait observé avec attention aurait pu remarquer sur sa figure un trouble passager. Il y avait nombreuse société, et, dans le tumulte de la fête, on avait oublié de présenter les conviés les uns aux autres.

— Nous le savons tous, dit le docteur, le conseiller intime n'aime pas beaucoup les cérémonies. Venez, messieurs, vous ne trouverez, il est vrai, qu'un ménage de garçon, mais nous avons fait connaissance, on y a pourvu!

A ces mots, il prit le bras du major et le conduisit dans la salle. Bientôt la petite société fut assise autour de la table; enveloppés d'un nuage de fumée, les conviés savouraient la liqueur du Levant. L'esprit de Sylbourg plut extraordinairement au docteur; ils s'entendirent bientôt l'un l'autre; le major s'exprimait encore avec plus de verve et d'abandon que dans l'hôtellerie; ses idées sur l'art, sur la vie, sur l'histoire, le signalèrent à Unzer comme un homme d'esprit, d'expérience et d'une culture très variée. Il avait beaucoup vu, beaucoup lu, et, quand il parlait de ses nombreuses aventures, on remarquait bientôt qu'un esprit clairvoyant lui avait fait tirer de chacune sa juste conclusion; il avait

le don de peindre d'une manière attrayante, et, ce qui est encore de plus grande valeur, il savait, en homme de tact, ne placer jamais sa personne sur le premier plan. Et, s'il laissait aussi paraître la légèreté de l'homme du monde, cela ne faisait aucune impression défavorable pour sa personne; il ne cachait point qu'il avait beaucoup vécu pour le plaisir, et qu'il avait saisi, sans trop de scrupule, l'occasion favorable, quand elle s'était présentée; ses principes à l'égard des femmes n'étaient pas plus mauvais que ceux des autres hommes du monde; l'amour était pour lui un sujet de railleries, mais la galanterie et les goûts passagers trouvaient en lui un éloquent et chaud défenseur.

— J'ai essayé de tout avec les femmes, disait-il, avec les petites brunes de Tanschaur, gracieuses bayadères, et avec les belles blondes de Copenhague, à la taille élancée : j'ai trompé les unes et j'ai été trompé par les autres; les unes m'ont enivré d'enthousiasme, les autres ont détruit mes illusions; tout considéré, je me suis arrêté à cette conclusion, que la plus belle femme, que la plus vertueuse, n'a aucun droit d'exiger que je l'épouse, parce qu'elle a eu le bonheur ou le malheur de me plaire. En effet, qui peut m'assurer que je n'en trouverai pas demain une autre qui mettra dans l'ombre toutes mes premières idoles, et qui allumera dans mon cœur des flammes dont je n'avais eu aucun pressentiment?

— Gardez-vous de ces frivoles maximes, cher baron, lui dit Bode. Ce sont précisément les plus légers papillons qui tombent le plus aisément dans le filet; c'est une chose connue que les femmes s'attaquent de préférence aux hommes qui font de la perfidie une vertu. L'amour est plus rusé que la ruse; et tel qui raillait naguère sa puissance, courbe bientôt après la tête sous le joug, et remercie Dieu en silence de pouvoir le porter. Oui, monsieur le major, le roi de caille amoureux se laisse prendre dans le filet aux alouettes.

— Qui peut retenir Schrœder? dit Unzer, à qui ce genre de conversation semblait ne pas plaire.

— Tu attends Schrœder? dit Bode. Il lui sera difficile de venir

aujourd'hui; je l'ai rencontré sur le nouveau rempart, et il avait, comme toujours, la tête pleine d'affaires. A peine a-t-il eu le temps de me conter l'issue vraiment romanesque de l'aventure de sa sœur au Kougelsort. Apprenez que l'enfant pour lequel Charlotte a montré une si noble compassion a disparu tout à coup sans laisser de traces; avant-hier au soir, un monsieur étranger, accompagné d'un officier de police, l'est venu chercher; la cabaretière n'a voulu faire aucun aveu, et les Ackermann se donnent inutilement toutes les peines imaginables pour découvrir la trace du petit déserteur.

Cette nouvelle excita chez les auditeurs une grande surprise, et Unzer s'informa avec beaucoup d'empressement des moindres détails. Le major apprit aussi à cette occasion l'histoire de l'enfant, et s'écria gaiement :

— Je ne vois rien là de mystérieux : celui qui a fait prendre l'enfant est le même vraisemblablement qui avait abandonné la mère!

— Vous vous trompez, reprit Bode. Le même jour où l'enfant disparut, Charlotte reçut une lettre d'une main inconnue, dans laquelle on la prévenait qu'il s'était trouvé pour la petite orpheline un protecteur, qui l'élèverait dans les sentiments de sa première protectrice, et qui lui ferait un sort. L'inconnu terminait en assurant Charlotte que plus tard l'enfant lui serait rendu. Voyez-vous! dit Bode avec satisfaction; l'enthousiasme théâtral, si décrié, a aussi son côté chrétien, et le vénérable pasteur de l'église Sainte-Catherine n'osera plus appeler le théâtre l'école de Satan.

— Je n'ai pas encore vu les Ackermann, dit le major, en exhalant une bouffée de tabac. Chaque fois que je suis venu à Hambourg faire des recrues, la troupe était absente, une fois à Brunswick, où elle eut peu de succès, et l'autre fois à Schleswig. Mais, dites-moi, la jeune personne est-elle d'un abord facile? A Copenhague et à Schleswig, dans toutes les sociétés, on m'a demandé de ses nouvelles, et chacun s'étonnait que je fusse allé à Rome sans avoir vu le pape. Est-elle vraiment si belle?

— Belle? dit Bode, en le regardant d'un air étonné; qui vous a dit cela?

— Comment! s'écria Elkins avec feu, vous en doutez? Rutland, Emilia Galotti, Oldfield, Marie, enfin toutes ces figures qu'elle nous représente, ne seraient pas ce qu'on peut voir de plus beau et de plus attrayant chez une femme?

— Cependant personne, répliqua Bode, n'affirmera que Charlotte soit belle. Il y a même des gens qui trouvent que sa figure manque de grâce, et que ses traits ne sont point réguliers; il est vrai que ses yeux... Mais un homme de mon âge va-t-il s'extasier sur les yeux d'une jeune artiste? N'importe, je conviens qu'il suffit de les voir une fois pour ne les oublier jamais!

— Oui, elle est belle, dit avec force M. Hill, quoiqu'elle ne le soit pas toujours également. Quelle flamme dans son regard inspiré! quelle grâce dans son sourire! quel sentiment profond dans le sérieux!... Non, Bode, si vous n'admettez pas que Charlotte soit belle, vous devez aussi refuser à Hélène la beauté.

— J'allais le dire! s'écria le major. Une déesse et trois Pâris! Ce doit être là une beauté singulière! Et vous, monsieur Unzer, quel est votre jugement?

Au moment où le major se tourna vers le docteur, en lui faisant cette question, son siége était vide; Unzer s'était levé pour allumer encore une bougie. Il feignit d'abord de n'avoir pas entendu la question du major; mais celui-ci la répéta, et il ajouta en riant:

— Elle semble au premier absolument belle; aux yeux du second elle ne l'est pas; le troisième la déclare belle, mais avec des différences: il ne reste donc plus au quatrième que de la trouver laide. Eh bien, monsieur le docteur, la bougie est-elle le seul flambeau qui puisse répandre du jour sur cette énigme obscure?

Il semblait qu'il en fût ainsi, car Unzer regardait fixement la lumière avec un sourire silencieux, et dit enfin après une pause:

— Peut-être chacun de ces messieurs a-t-il raison, et moi aussi, quand j'affirmerai que la beauté de Charlotte est, si j'ose

le dire, l'enveloppe éthérée de son âme, la grâce naturelle qui environne ce corps terrestre, et qui le transforme plus ou moins, selon que l'inspiration intérieure est plus ou moins vive. Jusqu'à cette heure aucun peintre n'a pu faire un portrait de Charlotte qui offrît quelque ressemblance : c'est que peut-être l'âme échappe au pinceau, et qu'elle est elle-même le meilleur peintre de ce visage.

— Voilà une véritable réponse d'augure! s'écria Bode. Dieu sait que j'aime cette jeune fille comme mon enfant; mais elle ne supporte pas la comparaison avec sa sœur Dorothée, qui est d'une beauté irréprochable.

— Et cependant Dorothée n'est jamais plus belle que lorsqu'on voit les deux sœurs en même temps, dit le docteur, dont le visage pâle se couvrit à ce moment d'une fugitive rougeur.

— C'est le plastique et le romantique, ajouta M. Hill.

— Celui qui veut porter un jugement sur la beauté, dit le baron, doit avant tout définir le point de vue sous lequel il la considère. Mais cela est aussi difficile que de définir l'idée même de la beauté, et là-dessus chacun ne peut être garant que de son goût particulier; c'est pourquoi je désire doublement voir ce petit sphinx de mes propres yeux. Mais ce n'est pas sur la scène que je voudrais le voir, c'est dans un salon, à la promenade, à l'église...

— Vous êtes à la source, lui dit Bode en montrant le docteur : Voilà le favori de la famille Ackermann.

— Vous verrez Charlotte aujourd'hui même, si vous voulez, dit Unzer en prévenant la demande. Elle viendra ce soir chez ma mère : je vous y mènerai tout à fait en famille, et je vous présenterai.

— Quoi, vous voulez bien...

— Vous offrir l'occasion d'apprécier par vous-même la beauté de notre jeune artiste. A la vérité elle n'est pas ce qu'on appelle dans le monde d'un abord facile, ajouta-t-il avec une légère ironie. Il est au contraire difficile d'arriver jusqu'à elle, car en présence des étrangers elle est ordinairement d'une extrême

réserve et même austère; c'est chez elle une affaire d'habitude, et qui ne tient pas au fond de son caractère. Car dans le cercle de ses amis il n'y a point d'esprit plus naïf et plus enjoué.

— Nous verrons! dit le major, et il pressa la main d'Unser avec reconnaissance.

VII

Ce même dimanche, dans l'après-midi, Charlotte, attirée par un doux soleil d'automne, descendit au jardin qui se trouvait derrière la maison, et, plongée dans une silencieuse rêverie, elle allait et venait le long de la muraille exposée aux rayons du soleil. Dans les plates-bandes brillaient encore beaucoup de belles fleurs d'automne; la giroflée pourpre mêlait sa suave odeur à celle du réséda, et, autour des asters éclatants, un tardif papillon, celui qu'on appelle moro-sphinx, se montrait tantôt ici tantôt là, et s'élançait d'une fleur à l'autre comme un trait de lumière, en sorte que l'œil avait peine à suivre son vol. Il semblait se livrer encore une fois, dans ce radieux parterre, à toute la joie de sa courte vie d'été, et Charlotte se plut longtemps à suivre des yeux le manége du papillon.

— Emblème de notre existence fragile, lui dit-elle dans sa rêverie, léger esprit au vol rapide! Ainsi flottent nos songes, ainsi s'égarent sans dessein les désirs passionnés de notre cœur; ils naissent, ils expirent, poursuivant de fleur en fleur une espérance nouvelle, sans cesse abusés par de riants prestiges, et pourtant sans goûter de véritable bonheur, jusqu'à ce que les premiers frimas détruisent soudain, avec la fleur de nos désirs, toutes nos joies fugitives. Oh! puissé-je ne pas la connaître cette mort dans l'hiver d'un cœur désenchanté! Que plutôt je sois emportée dans le tombeau avec les belles illusions de la jeunesse! Que j'épuise dès ce jour la coupe de l'oubli, plutôt que la vie me le fasse connaître par un renoncement douloureux!

— Ah! il a disparu, s'écria-t-elle en s'arrachant à ces réflexions si peu faites pour son âge; et ses yeux cherchaient le sphinx, mais elle n'entendit plus son léger bourdonnement: les feuilles jaunies du vieil ormeau murmuraient seules encore dans le calme de ce jour serein.

Depuis quelque temps il s'était fait dans l'état de Charlotte un changement dont elle ne pouvait se rendre compte. Elle se sentait quelquefois toute saisie, tout angoissée, comme si une puissance invisible la poursuivait, ou comme si un mystère qu'elle ne pouvait s'expliquer, eût complétement transformé son existence. Elle n'avait plus cette heureuse verve, cette naïve sérénité, avec lesquelles jusqu'alors elle avait saisi si intimement les plus profonds secrets de son art et pénétré dans l'âme du poëte; errante désormais comme dans un monde inconnu, elle semblait même quelquefois se défier de son génie.

— Je n'en puis douter, c'est Rutland à qui je dois ce que j'éprouve! dit-elle en réfléchissant sur le changement qui s'était produit en elle.

Et l'on rapporte en effet au temps où elle étudia ce rôle, qui semblait fait pour elle, une disposition d'esprit qui lui avait été jusqu'alors étrangère. Sa vive imagination et sa sensibilité enthousiaste l'avaient si bien identifiée avec la situation et les sentiments de cette femme si noble et si souffrante, qu'elle était enfin devenue la Rutland du poëte, et qu'elle se sentait comme étrangère à elle-même. L'amour et les douleurs de l'infortunée l'avaient absorbée tout entière; le sort tragique de Rutland l'arrachait violemment aux impressions de son heureuse jeunesse, et, pour la première fois, elle avait le pressentiment que la destinée, qu'elle avait affrontée si souvent sur la scène, régnait aussi hors du domaine de la poésie enchanteresse; qu'enfin elle était aussi souveraine dans le champ de la réalité. Mais en même temps la jeune fille eut le ferme sentiment que l'art, pour lequel jusqu'alors elle avait vécu avec un si joyeux enthousiasme, ne pouvait suffire à son âme ardente et passionnée; elle comprit qu'il fallait à son existence plus que les illusions fugitives de

l'imagination, et que, pour recueillir le meilleur fruit de la vie, il fallait, au sein du bonheur ou de la souffrance, pouvoir se sentir dans la vérité. Voilà ce qui rendait Charlotte inquiète et rêveuse ; elle avait joui dans toute leur plénitude des triomphes de l'art, et son cœur était vide et solitaire, comme celui de la prêtresse, qui se consacre à la divinité pour la servir seule et dans le renoncement.

— Le renoncement! se dit-elle dans une profonde rêverie; oui, il en doit être ainsi; il faut qu'il y ait quelque chose de saint et de grand dans le monde, à quoi le seul renoncement puisse atteindre; comme celui qui veut gravir sur les cimes où nous attend le vertige, jette tout ce qui lui pèse, et se fixe aux parois de glace avec le sang qui coule de ses pieds. L'art est aussi une divinité sévère, et le feu que j'entretiens sur son autel, il ne doit jamais brûler dans mon sein; mes pleurs sont une feinte; mes transports d'amour un mensonge; comme la chanson du rossignol aveuglé par une main cruelle, et qui célèbre encore les joies de la forêt, l'éclat du printemps, le parfum des roses et la nuit étoilée. O Rutland! Rutland! tu as aimé, tu fus heureuse dans le secret de ton cœur avant d'être infortunée. La pauvre femme du Kougelsort elle-même n'est pas morte en vain. Hélas! une destinée tragique n'est pas nécessaire pour sceller, pour consacrer le véritable amour; ton poignard, Odoardo, n'est pas nécessaire pour percer un noble cœur.

En faisant ces réflexions, elle était arrivée à la place sur laquelle le vieux tilleul étendait ses rameaux. C'était pendant l'été une retraite ombreuse infiniment agréable, et la famille s'y réunissait souvent en cercle intime avec les amis de la maison. L'art avait contribué à l'agrément de ce lieu; car, à l'époque où l'on avait meublé la nouvelle maison, ne sachant ou placer une statue de marbre, on l'avait érigée sous l'ormeau devant un buisson de lilas. La statue représentait un jeune homme endormi; c'était peut-être le dieu du sommeil : la figure, debout et la tête posée sur la main, était accoudée sur un tronçon de colonne recouvert d'une peau de lion, pour exprimer que le sommeil peut

tout dompter. De l'autre main le dieu tenait trois têtes de pavots. C'était un bel et précieux ouvrage; maint connaisseur en avait offert un grand prix, mais la famille considérait cette statue comme un trésor inaliénable, et, dès son enfance, Charlotte avait eu pour l'aimable figure un goût particulier, à cause de sa douce et tranquille beauté; elle s'était opposée avec chaleur à tout projet de s'en défaire.

A ce moment une feuille jaunie était tombée de l'ormeau sur sa chevelure, et la peau de lion était aussi jonchée de feuilles.

Charlotte contempla la statue quelques moments et dit avec mélancolie :

— L'automne effeuille encore sur tes cheveux sa couronne flétrie, et tu n'y prends pas garde, ô Sommeil, fortuné rêveur! Que ne puis-je t'imiter encore, et le poursuivre toujours ce rêve heureux, de l'hiver au printemps, de l'automne à l'hiver! C'est pourquoi les dieux te donnèrent l'éternelle jeunesse; car elle ne voit pas les souffrances et les révolutions de la vie; c'est seulement quand cet âge nous quitte avec ses songes dorés, que les yeux de l'homme s'éclairent; mais ce funeste rayon fait évanouir sur-le-champ le monde charmant de sa jeunesse. Aimable dieu, tu reposes sans cesse, bien que ton paisible sourire annonce clairement que ton sommeil divin vaut mieux que notre veille. Repose toujours, fidèle ami de mon enfance; rêve encore ces jours heureux, à jamais évanouis pour moi; nul ne troublera ton repos, car tu m'appartiens, et je te protégerai contre les mains ennemies.

On se tromperait beaucoup cependant, si l'on voulait conclure de ces méditations sérieuses, auxquelles Charlotte aimait à se livrer quelquefois, qu'elle eût un penchant décidé pour les rêveries mélancoliques et la sentimentalité. Elle n'était pas moins disposée à la joie et à la bonne humeur; souvent ses impressions mobiles, son esprit d'où jaillissait la vie, passaient subitement d'un extrême à l'autre, et la cause la plus légère suffisait pour transformer chez elle en transports de joie la plus profonde émotion. Son caractère impressionnable, son vif tempérament, la lais-

saient rarement dans une situation paisible, et cette femme qui, sur la scène, conservait sans cesse dans les situations les plus passionnées le calme intérieur de l'artiste, était souvent, dans la vie ordinaire, le jouet des sensations les plus diverses et les plus opposées : enfin Charlotte était une véritable nature d'artiste, ouverte à toutes les impressions, également passionnée dans la douleur et dans la joie. Une imagination féconde versait tantôt ses clartés célestes les plus rayonnantes, tantôt ses ombres les plus noires, sur les domaines de ce jeune et brillant génie. Il est facile de comprendre que l'étude continuelle de l'art, dans ses directions diverses, et la poursuite ardente d'un progrès toujours nouveau, devaient exciter encore sa vivacité naturelle ; le corps semblait trop fragile pour cette âme impétueuse, les fibres de son cœur trop délicates pour supporter les pénibles dissonnances de la vie ; mais ce qui semblait l'épuiser, et troubler cette organisation à peine développée, était au fond sa santé la meilleure, et cette jeune âme puisait sans cesse la vie et le rafraîchissement à la source de l'inspiration divine.

« Elle pouvait jouer ce qu'elle voulait ; si les plus belles personnes de son sexe se montraient auprès d'elle dans les plus brillants atours, elle les éclipsait toutes ; on ne voyait qu'elle seule. Il suffisait d'entendre quelques paroles de sa bouche, ou le son même de sa voix, pour être ému, subjugué, pendant toute une soirée. Son chant, son jeu, sa danse, produisaient la même impression ; toute chose était saisie par elle avec ardeur ; elle faisait tout d'enthousiasme. Ce qu'elle était, elle l'était complétement. » Nous avons pu reconnaître, à la manière dont elle remplissait le rôle de Rutland, combien ce jugement d'un contemporain est juste et vrai, et nous pourrons revenir plus tard sur le mérite de l'artiste : maintenant nous allons l'accompagner chez madame la conseillère, veuve Unzer, avec Dorothée, qui gronde vivement sa sœur de s'être si longtemps et si imprudemment oubliée au jardin en robe de mousseline, malgré la fraîcheur du vent d'automne.

VIII

La vieille dame (c'est ainsi qu'on appelait la mère du docteur dans le cercle de ses amis et de ses connaissances) était certainement une des femmes les plus remarquables de Hambourg, et sa maison réunissait tout ce qui formait, par l'esprit, le nom et les talents, l'élite de la grande cité commerciale. On ne trouvait pas dans la maison de la vieille dame la magnificence et la splendeur des millionnaires; on y voyait régner au contraire une simplicité toute patriarcale; mais aussi ceux qui la visitaient n'avaient pas besoin, pour être accueillis comme des gens de bonnes manières, de laisser leur caractère personnel à la porte de la salle en même temps que leur manteau. Chacun était estimé à sa juste valeur; le marchand fier de sa richesse, la femme de sénateur aux grands airs, évitaient cette maison, aussi bien que les vénérables perruques et les raides paniers du parti dévot; car le cercle de la conseillère n'était nullement façonné sur le modèle de la vieille société hambourgeoise; certaines gens haussaient les épaules, en considérant la compagnie qui s'y rassemblait et la préférence de la vieille dame pour ce qu'on appelait les beaux esprits, les faiseurs de vers et les comédiens. Les gens austères blâmaient la liberté d'esprit qui régnait dans ce cercle; les tantes et les cousins faisaient la grimace, parce que si l'on y mangeait et buvait aussi bien que chez eux, on y laissait d'ailleurs dans un complet oubli le ton de la « bonne société; » on n'y voyait point, comme ailleurs, les messieurs s'embarquer dans de longues discussions politiques et commerciales, tout en buvant force rasades, et, comme le rapporte un vieil historien de Hambourg, « unissant la gravité et la débauche, ou, pour dire la chose sans détour, se livrant, par mesure hygiénique et pour secouer leurs panses trop pleines, à de fades plaisanteries et de grossières obscénités, pendant que les dames et les demoi-

selles en paniers, étaient assises en cercle, gardant un modeste silence, ou chuchotant à voix basse avec leur voisine. » L'inexorable ennui, la sotte gravité, avaient reçu le coup de grâce chez la conseillère; au lieu de parler cuisine ou d'épuiser la chronique scandaleuse, on causait du théâtre, des beaux-arts, de la littérature; on lisait le journal esthétique de Hagedorn et jusqu'à cet impie Lessing; on faisait de la musique, les jeunes filles chantaient, ô scandale! des ariettes italiennes ou françaises, en s'accompagnant du clavecin. Enfin la maison de la vieille dame était à l'index dans l'ancienne société de Hambourg; on la jugeait ouverte à toutes les séductions de l'enfer.

Mais l'exemple de la conseillère avait été suivi avec une effrayante rapidité dans beaucoup de familles distinguées; en sorte que toutes les loges du temple profane de Thalie étaient maintenant occupées par l'élite de la population; d'ailleurs la vieille dame n'était pas de ces natures timides, qui s'agitent comme le roseau, au moindre vent de l'opinion publique. Dans sa délicieuse habitation du Steinweg, au milieu de ses plantations et de ses fleurs, parmi lesquelles ses perroquets aux plumes bigarrées disputaient de loquacité, si bien qu'ils en auraient remontré même aux commères de la bonne ville de Hambourg, la conseillère pouvait nourrir dans son cœur la plus sincère bienveillance pour ses ennemis, et leur demandait seulement de ne pas troubler son repos. C'était un ange de douceur et de charité; elle partageait sa vie entre le culte du beau et la pratique du bien. Non-seulement la solennelle grandeur de l'art et de la science, les nobles efforts du talent, les âmes passionnées pour la recherche de la vérité, trouvaient chez elle le plus bienveillant accueil et le plus noble soutien, mais elle était encore la mère des pauvres orphelins, l'amie et la consolatrice des malheureux; le nom de la vieille dame, qui était prononcé dans mainte orgueilleuse maison avec une amère moquerie, était béni dans les humbles demeures de la souffrance et de la pauvreté; et Dieu, qui ne se contente pas des apparences, mais qui veut l'œuvre et le cœur, entendait les prières de l'humanité souffrante, et le dé-

clin de cette excellente femme était paisible et serein, parce que toutes ses moissons l'entouraient à pleines gerbes. La mort lui avait enlevé un époux adoré, et l'impitoyable nécessité avait éloigné d'elle Lessing, la joie et l'orgueil de son cœur; mais une âme si pleine de foi ne peut être séparée ni par la distance ni par le tombeau de ce qui fut ses délices et sa vie; toujours plus fidèle, elle garde son cher trésor, que rien ne lui peut ravir.

Vainement les années marquaient leur passage sur sa chevelure blanchissante, l'éclat de la jeunesse ne pouvait s'effacer sur cette noble figure, d'une beauté parfaite; ses yeux bruns, pleins d'esprit, auraient enflammé tous les cœurs, chez une jeune fille de dix-huit ans, et ce que l'âge, l'affliction, la dure expérience, avaient laissé de traces sur son visage, lui donnait une expression si douce, que, sans être un profond observateur, on remarquait au premier coup d'œil qu'il n'y avait plus chez elle de blessures saignantes que celles qui donnent à la vie son caractère sacré et sa force divine.

Telle était la vieille dame, et si jamais un cœur de mère a brûlé pour un fils unique, c'était bien celui de la conseillère. Le docteur, sa vivante image, était digne d'une pareille mère. Il ne vivait que pour elle; c'était le nom de cette mère chérie qui scellait et consacrait, pour ainsi dire, sa science et son art. Il était devenu médecin par inclination naturelle, mais c'était sa mère qui avait béni cette belle vocation en disant : « Il faut que mon fils soit médecin pour mes pauvres, » et ces paroles avaient fixé la destinée du docteur.

Il faut ajouter, pour achever le portrait de la vieille dame, que l'amitié sainte régnait sur ce cœur ouvert à toutes les nobles affections; ce n'était pas une amitié vieillie avec elle, éprouvée et fortifiée dans les orages de la vie; c'était une liaison nouvelle, qui l'avait enlacée de ses jeunes rameaux. Charlotte Ackermann, la jeune fille de dix-huit ans, était pour la veuve sexagénaire ce qu'on appelle une amie de cœur; la maturité et la jeunesse s'étaient si intimement rapprochées, que la grande différence des âges semblait avoir pour unique effet de rendre chacune plus

jalouse de la possession de l'autre. C'était une amitié si parfaite, les deux âmes s'entendaient si bien, que la vieille dame disait souvent dans le badinage : « Je suis persuadée que Charlotte ne se mariera pas avant ma mort; » et Charlotte, de son côté, lui répondait : « Certainement, tu ne quitteras pas ce monde avant que je sois morte. » C'étaient deux sœurs; c'étaient un cœur et une âme : ainsi vivaient ensemble la jeunesse et l'âge mûr, dans une si complète familiarité, que la jeune lutinait souvent la vieille avec le feu de son âge, et celle-ci sa jeune amie avec sa gravité maternelle; mais aucune des deux ne croyait pouvoir vivre sans l'autre. Charlotte tenait lieu de Lessing à la conseillère, qui, ne pouvant oublier ce vénérable ami, qu'elle savait malade et souffrant loin d'elle, à Wolfenbuttel, appelait, dans un heureux oubli d'elle-même, Charlotte Ackermann son Ephraïm[1].

Ce soir-là, Dorothée et Charlotte semblaient devoir être les seuls hôtes de la vieille dame, car tous ses autres amis, qui avaient coutume de prendre le thé chez elle, étaient absents; et les trois dames se livraient à une intime et joyeuse causerie dans le petit salon, où l'on avait allumé le premier feu de la saison. Dorothée préparait le thé, pendant que Charlotte causait et badinait avec son amie, quand le domestique du fils vint annoncer à la conseillère, que le docteur lui présenterait ce soir une nouvelle connaissance en la personne du major de Sylbourg.

— Sylbourg? dit madame Unzer toute pensive, quand le domestique se fut retiré. Comment Charles a-t-il fait cette connaissance?

— Je ne sais qui est ce personnage, dit Dorothée, sans remarquer la surprise de la vieille dame.

— Ni moi non plus, répondit-elle sans sortir de sa rêverie, et je ne sais pas même qui m'a parlé de lui; mais je me souviens d'avoir entendu prononcer ce nom. C'est une histoire fort singulière. La comtesse Lindenkron eut une liaison avec un officier du Danemark ou du Schleswig qui portait ce nom-là. Il en a couru les bruits les plus étranges. On rapportait qu'à son lit de

[1] Prénom de Lessing.

mort, le comte avait tiré sur le major un coup de pistolet. Mais sans doute c'est un autre personnage, ajouta-t-elle pour se rassurer elle-même; Charles ne se lie pas si vite d'amitié avec les gens dont le caractère ne lui présenterait pas de suffisantes garanties.

— Et surtout avec un officier danois, ajouta Charlotte.

— Singulier effet d'un nom! dit la vieille dame; je ne peux souffrir cet homme, uniquement parce qu'il s'appelle Sylbourg.

— Le nom est souvent la moitié de l'homme, répliqua Dorothée. Du moins il m'arrive souvent, qu'à entendre seulement nommer un inconnu, je me figure sur-le-champ la personne. Ce Sylbourg, par exemple, a certainement la barbe frisée, les yeux vifs, une figure chevaleresque; il parle vite et grasseye.

— Fort bien, s'écria Charlotte en riant, et ses bottes sont armées d'éperons; il traîne le sabre, et porte au chapeau un plumet blanc, comme des centaines d'officiers danois! Non, ma petite Dorothée, je ne me fie guère à ta magie des noms. J'ai connu des gens dont le nom sonnait fort mal, et dont la personne était fort agréable. Songe seulement à notre Klopstock, à cet aimable et noble caractère, et compare-le avec son nom! Je connais d'autres personnes, dont le nom est délicieux, et qui font dans le monde la plus triste figure. Le nom signifie quelque chose, quand on connaît celui qui le porte; c'est chez nos romanciers seulement que le nom est souvent tout le personnage, parce qu'ils n'en savent rien dire de mieux.

Dans cet instant la porte s'ouvrit et le docteur présenta l'inconnu, que l'on connaissait déjà si bien. La conseillère jeta un coup d'œil observateur sur ce bel homme, à la taille avantageuse, à l'air ouvert et spirituel, et aussitôt ses doutes se dissipèrent, son visage s'éclaircit; elle accueillit le major avec une grande cordialité, le présenta elle-même aux deux jeunes dames, et invita son hôte à s'asseoir. Le baron s'était trouvé d'abord à l'aise dans ce petit cercle, et toutes ses manières furent celles d'un homme qui n'est pas insensible aux charmes de la bienveillance et à l'abandon de l'intimité.

Il gagna ainsi sur-le-champ les bonnes grâces de la vieille dame,

très disposée à juger les hommes par leurs simples penchants, et qui aimait surtout à voir un étranger se familiariser d'abord auprès d'elle. La connaissance des pays lointains avait pour elle beaucoup de charme; elle s'était même formé un cabinet de raretés et d'objets d'art; qui voulait être bienvenu près d'elle n'avait qu'à enrichir son musée de quelque objet nouveau. Quelle fut sa joie, quand le major lui eut offert quelques produits rares de l'industrie et de l'art indien, et particulièrement le costume tout entier d'une jeune danseuse du temple de Brahma, curiosités qu'il avait apportées de Tranquebar ! A ce sujet, on parla des voyages et de leur influence sur le caractère des hommes, ce qui fournit au major l'occasion de présenter des vues aussi saines qu'originales. Il dit entre autres :

— Le bâton de pèlerin est rarement la verge de Moïse, avec laquelle on arrive à la source de la connaissance. Beaucoup d'hommes ont parcouru la moitié du globe, et, lorsqu'ils reviennent chez eux, ils ne savent dire autre chose que ce qu'un écolier apprend dans ses livres de classe. On dit que les voyages forment, et qu'ils donnent toujours au caractère une empreinte particulière; pour moi, j'ai trouvé qu'en général rien n'aplatit l'esprit et n'efface le caractère comme les voyages; celui qui n'est rien, qui n'éprouve rien dans sa patrie, deviendra moins que rien en pays étranger, et l'auréole dont nous décorons ceux qui reviennent de loin nous fait seule illusion là-dessus.

Le docteur prit la parole :

— Cela peut arriver souvent, dit-il ; mais il y a d'intéressantes exceptions; il y a des hommes à qui les voyages ont donné un fonds solide de connaissances. Je ne rappellerai pas que Dieu fit errer les Juifs pendant quarante années dans le désert, afin de les rendre meilleurs et plus sages; mais considérez quelle prodigieuse force de caractère, quelle volonté énergique, distinguent l'habitant des forêts vierges de l'Amérique, qui, pendant des années, parcourt, le fusil sur l'épaule, ces vastes solitudes, et s'enfonce dans des contrées où la culture et la civilisation ne le suivront que dans un siècle peut-être !

— C'est un cas bien différent, répondit le major. Ici le voyage perd son caractère prosaïque; la nature sauvage et pittoresque d'un pays entièrement inconnu agit infailliblement sur le cœur et sur l'esprit de l'homme, le développe et le vivifie. Quelle poésie intime et naturelle dans l'âme des peuples nomades, tandis que la nation civilisée qui voyage le plus, je veux dire la nation anglaise, nous représente la prose du plus sec et du plus étroit égoïsme et la plus raide pédanterie. En ce qui me concerne, je l'avoue, les souvenirs qui me restent des Indes ont incomparablement plus de charme pour moi, plus de consistance et d'attrait, que n'en avait mon séjour même dans ces contrées, où les hommes reportent si volontiers le berceau de leurs poétiques rêveries, tandis que la vue du pays engourdit l'imagination bien plus qu'elle ne l'excite.

— C'est aussi mon avis, dit Charlotte; mon expérience se borne, il est vrai, presque entièrement à ce qui est renfermé dans le cercle de mon art : mais je trouve précisément que les acteurs qui courent sans cesse le monde, comme des oiseaux de passage, ont moins d'originalité que tous les autres; il leur manque la profonde connaissance du cœur humain, et ils sont aussi décousus dans leurs rôles que dans leur vie. Ils ne savent ni observer, ni faire de la vie une juste application à leur art; enfin un comédien qui voyage incessamment, avec ses rôles étrangers, ou même sans cela, me semble toujours un commis voyageur, allant de ville en ville avec ses échantillons et jouant de la flûte par passe-temps; dans tous ses gestes, dans toute sa tenue, dans sa déclamation, l'on reconnaît l'éternel passager, la routine même s'efface à la fin, et, de tout l'artiste, il ne reste plus que le signalement de son passe-port.

— Et le pire, ajouta le major, c'est que bien souvent on ne voit pas en voyage ce qui mériterait le plus d'être vu. Je connais, par exemple, un homme qui est déjà venu plusieurs fois à Hambourg, qui est grand ami du théâtre, et qui n'a jamais eu le bonheur de voir sur la scène les deux célèbres demoiselles Ackermann.

— Cet homme est peut-être lui-même un grand comédien, dit Charlotte avec une ironie badine.

— Vous pourriez avoir raison, répliqua vivement le major. Du moins il a eu dans la vie des rôles difficiles à remplir; la destinée les avait mis dans son répertoire; il s'en est tiré avec quelque succès, et même il a été rappelé.

A ces mots il regarda les dames d'un œil tranquille, où Charlotte crut voir une expression de mélancolie; et il se fit dans le petit cercle une de ces pauses singulières, où chacun a le mot sur les lèvres, mais désire cependant qu'un autre le prévienne.

Dorothée, avec son adresse ordinaire, coupa court à cet embarras, et, comme si elle n'avait pas entendu les derniers mots du major, elle revint au premier sujet de la conversation, et elle dit :

— Séjourner sans cesse au même lieu n'est pas moins nuisible; l'esprit se détend, et l'homme ne sait plus sortir de son étroite sphère, toujours la même. On a souvent comparé la vie à un long voyage, et cette image pourrait consoler l'homme qui n'a jamais quitté son lieu natal; mais un grand voyage a ses petites excursions; on se lasse quelquefois de la route battue; on la quitte pour se promener dans les forêts ombreuses; on explore de charmantes vallées latérales, et l'on revient avec de nouvelles forces d'âme et de corps dans le pesant carrosse de voyage, qui roule et poursuit son chemin ordinaire.

— Nous ne cessons de parler voyages, dit la conseillère, et nous avons au milieu de nous un homme qui a beaucoup voyagé. Vous ne nous quitterez pas ainsi, M. de Sylbourg. Il faut que vous nous régaliez de quelqu'une des nombreuses aventures qui vous sont arrivées dans les Indes, et, pour ne pas vous laisser l'embarras du choix, je vous prie de nous donner quelques détails sur ces bayadères, qui auront désormais, grâce à votre bonté, un double intérêt pour moi.

A cette demande la surprise du major fut visible, et il répondit :

— Moi? Vous parler des bayadères? C'était justement mon

intention, et je voulais vous faire l'histoire d'un amour indien, qui ne le cède pas en poésie au Sakontala, bien que mon histoire, à la différence de ce fameux chant d'amour, n'ait rien de commun avec les puissances surhumaines; elle vous montrera du moins que, dans ces climats lointains, la passion a ses catastrophes tragiques, comme chez nous autres civilisés et romanesques Européens.

Pendant les derniers mois de mon séjour à Tranquebar, les brahmanes qui possèdent la grande et magnifique pagode du lieu, se disposaient à célébrer la fête de la déesse Purucha, fête solennisée autrefois, plus encore qu'aujourd'hui, avec toutes les pompes du culte indien, et dans laquelle, à côté des orgies les plus sauvages, les sacrifices humains jouaient un rôle important; mais aujourd'hui elle consiste seulement en une multitude de cérémonies, de purifications et d'expiations, que les prudents brahmanes savent d'ailleurs fort bien dérober à la curiosité européenne. Une seule chose rappelle l'antique usage des parents de mettre souvent à mort leurs propres enfants, afin de nuire à leurs ennemis, sur la tête desquels la déesse de la vengeance faisait retomber le sang de ces innocentes victimes : aujourd'hui, en souvenir de cette coutume barbare, quelques parents consacrent leurs jeunes filles, comme victimes vivantes, au service de la déesse, soit pour l'apaiser, soit pour obtenir d'elle quelque grâce; absolument comme dans les pays catholiques les couvents de nonnes sont peuplés souvent de novices qu'on sacrifie; preuve que dans toutes les religions la bigoterie étouffe la voix de la nature. Ces jeunes victimes, que la superstition des parents consacre pour toute leur vie au service de la pagode, ou plutôt qu'elle livre à la puissance absolue de prêtres ambitieux et cruels, appartiennent d'ordinaire aux premières familles, et le peuple crédule les honore sous le nom de *Dévadasi* (consacrées à Dieu), pour les distinguer de ces jeunes filles qui dansent devant les dieux dans les pagodes, en certaines occasions particulières, mais qui, pour ce qui concerne leur genre de vie, ne sont pas en trop bonne renommée, et sont connues chez nous sous le nom fort

décrié de bayadères. Les Dévadasi au contraire sont consacrées au service même du temple; elles veillent sur le feu sacré, entretiennent la propreté des pagodes, où les brahmanes seuls peuvent entrer; dans les occasions solennelles elles accompagnent de leurs danses et de leurs chants le service divin. Elles habitent constamment à côté du temple dans des cases de bambou; là elles observent, souvent au milieu d'une nombreuse population, la retraite des cloîtres les plus sévères; elles n'admettent aucun homme chez elles, et, grâce à la jalouse surveillance des brahmanes, elles évitent surtout les regards des Européens. La règle de l'ordre leur prescrit de les fuir et même de les mépriser; et malheur à la coupable qui aurait violé, ou seulement paru violer, cette défense! Elle périrait sur le bûcher; elle serait la proie des Asuras, ou mauvais génies, et, après un laps de mille ans, son âme serait condamnée à revivre sur la terre dans le corps d'un misérable paria.

La fête de Purucha était toujours d'un intérêt particulier pour les officiers de notre garnison, car c'était presque la seule occasion où ils pouvaient porter leurs regards sur les mystères du culte indien, de ce culte qui compte jusqu'à trois cent trente-trois millions de *deutas* ou divinités, et qui présente souvent dans ses pratiques et ses cérémonies un spectacle burlesque et tragique tout à la fois.

Mais la fête qui se préparait avait pour nous autres jeunes officiers un intérêt tout particulier, parce que ce jour-là une belle jeune fille de quinze ans, Amany, la merveille de Tranquebar, devait être mariée au dieu Pérumala, et reçue dans la pagode, comme la plus jeune des Dévadasi. Amany était fille d'un riche cshatrya, homme de cette caste, la plus considérable après celle des brahmanes, parce que, selon le mythe, elle est sortie des bras du dieu Brahma. Le père d'Amany était le premier marchand de la ville; il possédait de grandes richesses et d'importants magasins. Il avait parmi les Européens et les indigènes la réputation d'une grande honnêteté et d'une grande piété. La cause pour laquelle le cshatrya consacrait sa fille au service du temple, était

aussi fort singulière et bien en harmonie avec la superstition des Indous. Ses deux fils aînés avaient été surpris en voyage par les Thugs, et ces hommes sanguinaires les avaient étranglés; le malheureux père, qui avait perdu la joie de sa vie, y vit un signe de la colère des dieux, car la secte cruelle des Thugs passe chez les fidèles Indous pour l'instrument du dieu destructeur Schiva; le cshatrya vit dans la mort de ses deux fils un avertissement du sort, qui lui commandait de consacrer à l'état de prêtresse Amany, sa fille la plus jeune et la plus chérie, afin de préserver par cet acte agréable à la divinité ses autres enfants de nouveaux malheurs. On ne peut dire avec certitude quelle part avait eue sur cette résolution fanatique l'influence des rusés brahmanes, qui convoitaient également les charmes de la belle Amany et les trésors de son père; mais on disait généralement que les prêtres de la pagode avaient employé toute leur influence sur le vieillard, qui était d'ailleurs un croyant zélé, pour lui arracher son enfant, et pour avoir en conséquence la perspective de recueillir quelque jour une partie des trésors du cshatrya, comme propriété du temple. Quoi qu'il en soit, le jour même où l'on célébrait la fête de la déesse Purucha, solennité pour laquelle les croyants fidèles affluaient de près et de loin, la belle Amany devait être admise comme Dévadasi dans la pagode, et elle devait en même temps danser devant le peuple pour la première fois.

Par une faveur toute particulière du chef des brahmanes, le corps des officiers fut admis, la cérémonie principale une fois terminée, à voir danser les bayadères dans l'avant-cour du temple. La conduite sage et modérée de notre gouvernement nous vaut dans nos colonies des Indes des dispositions beaucoup plus bienveillantes de la part des habitants que celles dont les Anglais et les Français sont l'objet. En usant de douceur, nous avons acquis dans les Indes, avec le temps, beaucoup plus d'influence sur le caractère et l'esprit du peuple que nos rivaux par leurs guerres sanglantes et leur politique cruelle; en sorte que les populations soumises à la couronne de Danemark, au lieu de languir et de succomber peu à peu sous le joug étranger, s'aperçoi-

vent à peine de la différence qui existe entre les vainqueurs et les vaincus.

Ce fut vers le soir que nous entrâmes dans la vaste avant-cour de la pagode; il s'y trouvait déjà d'innombrables spectateurs. Des places réservées étaient prêtes pour le gouverneur et ses officiers, sous un baldaquin décoré de fleurs et de draperies, à la gauche de l'autel. Toute la population indienne de Tranquebar et des environs était rassemblée dans la cour, assez vaste pour contenir aisément trois fois plus de monde. D'innombrables lampes de diverses couleurs, suspendues autour de l'autel à des perches de bambou, répandaient une clarté féerique, et illuminaient de leurs éblouissants rayons l'espace sablé d'argent, destiné aux danseuses ; en arrière, et devant la porte principale du temple, s'élevait un autel orné des plus ravissantes fleurs de l'Inde. C'était un spectacle magnifique de lumière et de couleurs ; l'air était rempli des vapeurs de l'encens ; de jeunes brahmanes, habillés de blanc, ceints d'écharpes brodées d'argent, se tenaient immobiles en demi-cercle autour de l'autel, portant à la main des bâtons blancs, au bout desquels brillait la fleur bleue du lotus. Dans la foule des assistants régnait un profond silence; on entendait faiblement par intervalles, dans l'intérieur de la pagode, le chant religieux des brahmanes, auquel se mêlaient, après des pauses inégales, les voix mélancoliques des bayadères, afin de préparer, par ces accents sublimes, la piété des assistants à la danse sacrée qui allait commencer, et pour accroître encore l'émotion religieuse des esprits.

Une musique bruyante et confuse de cymbales, de trompettes et de tam-tams annonça l'approche du grand-prêtre et de la troupe sacrée placée sous son autorité; quelques minutes après, parurent en procession solennelle les brahmanes, dans leurs plus beaux ornements, sur les pas de leur vieux chef Ramalingam, dont la longue barbe blanche contrastait étrangement avec la teinte cuivrée de son vénérable visage. Son front était peint de lignes blanches et bleues, signes symboliques de sa dignité suprême; il portait devant sa poitrine un brillant couteau de sacri-

fice, antique attribut du grand-prêtre indien, suspendu à un ruban brodé de perles, et couronné agréablement des fleurs du nalina.

Les brahmanes se placèrent des deux côtés de l'autel, les musiciens derrière. Aussitôt après parurent les bayadères, au nombre de quinze; c'étaient les beautés les plus rares, choisies dans le nombre des femmes attachées au service de la pagode; de jeunes, de ravissantes sylphides, qui pouvaient éblouir même des yeux accoutumés à l'éclat des salons européens. Aucune ne comptait plus de quinze ans, la plus jeune en avait peut-être dix : cependant toutes portaient sur leur visage un mélange de grâce et de dignité, sans trahir même par un seul regard la coquetterie propre à leur état. Un costume fantastique relevait encore l'effet de leur apparition, et il était aussi brillant que caractéristique. Une ceinture d'or entourait leur taille svelte, un châle blanc s'enroulait autour de leurs épaules et laissait paraître un peu çà et là leur peau mordorée, brillante comme de la soie. Elles étaient coiffées d'un petit bonnet tressé d'or, sur lequel était empreinte la figure d'un serpent à sept têtes, le sacré *schadegpilek* des Dévadasi. Les bras étaient ornés de bracelets d'or et tatoués de bleu; de petits anneaux d'or décoraient les oreilles, les narines et les lèvres. Les cheveux, d'un noir mat et sombre, étaient couchés en bandeaux plats sur la tête, et tombaient sur les épaules en deux nattes, qui se terminaient par un long chapelet de sonnettes; les cheveux étaient fixés sur le front par un bandeau d'or éblouissant de pierreries. Autour du col était un ornement en forme de cœur, symbole de l'amour. Toutes les bayadères étaient voilées avec un soin qui attestait la jalousie du dieu Pérumala, leur invisible époux; les épaules étaient couvertes d'un épais tissu de soie brodée d'or, et la longue et brillante écharpe blanche les enveloppait de la tête aux pieds dans un mystère plein d'élégance et de charmes; des bas de soie les couvraient jusqu'à la cheville, et les petits pieds bruns portaient même à plusieurs doigts des anneaux d'or. Leurs yeux, noirs comme l'ébène, illuminaient ces visages bronzés, sur lesquels se

peignait le feu de la jeunesse, avec le calme paisible, la douceur inexprimable du type oriental. Leur sourire chaste et rêveur faisait un contraste charmant avec ces regards de flamme, plus dangereux encore pour les cœurs des Européens que pour ceux des Indous.

Lorsqu'elles se furent placées devant l'autel, elles se prosternèrent, la tête jusqu'aux pieds, sans ployer les genoux, et posèrent en se relevant leurs deux mains sur le front, salutation qu'elles accompagnèrent d'un sourire agréable et de clignotements. Alors commença leur danse, que l'on pourrait comparer à nos danses allemandes, à peu près.... comme l'Inde à l'Allemagne! Les bayadères ne dansent pas seulement avec les pieds, mais avec tout le corps; les bras, la tête, les yeux surtout, suivent avec une exactitude merveilleuse le mouvement, ou plutôt le tourbillon de la danse. Tous les gestes sont grâce et poésie, tout le fanatisme religieux de ce peuple s'exprime par ces danses, et chacune est un poëme en soi. Accompagnées de la musique la plus monotone, les danseuses elles-mêmes communiquent aux musiciens somnolents la mesure, le feu et la vie, et entraînent en même temps les spectateurs par la magie de leurs mouvements. Elles dansent les passions que nous ressentons nous-mêmes; un délire paraît saisir les prêtresses et ceux qui les contemplent, lorsqu'elles tourbillonnent dans le cercle le plus étroit, que les pieds rebondissent sur le sol, que les bras s'agitent avec frénésie, que les yeux étincellent comme ceux des ménades, et que les lèvres s'entr'ouvrent comme pour laisser échapper le cri d'angoisse. On voudrait fermer les yeux pour échapper au vertige, mais la danse nous entraîne avec elle dans ses magiques entrelacements, et nous laisse comme stupéfaits à cette étrange impression. Cette danse bizarre, inouïe, orageuse, passionnée, exprime un mélange de volupté et de pudeur, d'attrayante coquetterie et de retenue virginale, de fanatique fureur et de tendre badinage; enfin une histoire du cœur humain, dans toutes ses sympathies, ses inclinations, ses sentiments. C'est le *malapou* ou « danse merveilleuse » qu'elles exécutèrent; c'est une sorte de quadrille,

d'une rapidité furieuse, avec une foule de pantomimes, de rires, de soupirs, et un jeu de prunelles d'une vivacité indicible; quelquefois un chant mélancolique soupire sur les lèvres des danseuses; c'est un de ceux qui retentissent pendant la nuit dans l'intérieur des pagodes; cependant le regard est toujours plus vif, plus brûlant; l'œil roule comme dans la folie, chaque muscle, chaque fibre tressaille fiévreusement; on dirait que tout le corps est devenu liquide et que l'air est près de l'enlever; elles vont, viennent, avancent, reculent; tantôt le caractère de la danse est grotesque, tantôt il exprime la langueur de l'amour, tantôt le dédain et la moquerie; mais il est toujours plein de vie, d'ardeur et d'abandon. Soudain, au milieu de ce merveilleux spectacle, un coup de castagnettes, et aussitôt après un cri perçant, comme si une âme s'arrachait de son enveloppe terrestre et qu'un dieu l'emportât avec lui dans son empire ténébreux; et l'on voit s'élancer de la pagode une jeune fille, pâle, échevelée, avec tous les gestes de la frayeur et du désespoir. C'est Amany, la nouvelle épouse du dieu Pérumala; dans sa fuite elle se retourne plusieurs fois en arrière, comme si elle était poursuivie par un invisible ennemi; elle reprend sa course, cherchant un refuge vers l'autel, autour duquel elle court trois fois, jusqu'à ce qu'enfin elle tombe comme épuisée sur la marche inférieure, tendant vers les bayadères des mains suppliantes, afin qu'elles la protégent, elle fugitive, contre le dieu terrible, auquel cependant elle ne saurait plus échapper. Les bayadères elles-mêmes sont saisies d'effroi à l'aspect de la jeune fille; elles veulent fuir ici, là; effort inutile! Une puissance invisible paraît enchaîner leurs pas, et les traîner presque avec violence auprès d'Amany, si ce n'est pour protéger la fugitive, du moins pour la dérober derrière leurs vêtements aux regards du terrible dieu.

Celui qui voit pour la première fois ce jeu vivant de pantomimes, a peine à se persuader que tout cela n'est qu'un prestige, une cérémonie, telle que la loi religieuse la prescrit de toute antiquité à la réception d'une Dévadasi. Mais l'apparition d'Amany fixa tous les regards, plus encore que cette scène pathéti-

que, saisissante et vraiment indescriptible; et nous autres jeunes officiers, nous n'avions des yeux que pour elle, car sa beauté presque surhumaine éclipsait tout autour d'elle. En vérité le dieu Pérumala devait être fier d'une pareille fiancée; les pieux Indous ne pouvaient nourrir dans ce lieu de profanes pensées, cependant on voyait bien que l'aspect d'Amany troublait leur dévotion et qu'ils étaient contraints de l'admirer. Vous me dispenserez de vous faire en détail le portrait de cette ravissante Dévadasi; il me suffira de vous dire qu'après plusieurs longues années, je ne puis penser sans émotion à cette charmante créature, en laquelle paraissait comme incarnée la poésie indienne, dans son merveilleux attrait et sa profonde mélancolie.

Aussi le dieu Pérumala était loin de renoncer à cette belle prêtresse, que l'on consacrait à son service, et son regard perçant eut bientôt découvert la fugitive, en dépit de tous les voiles sous lesquels les autres bayadères s'efforçaient de la cacher. Ces efforts l'avaient dérobée quelques moments à nos regards: tout à coup, au signal donné par la musique, les bayadères se retirent, et Amany, comme touchée par une baguette magique, paraît devant nous en costume sacerdotal, métamorphose que les Européens saluèrent par un cri d'admiration. Là-dessus les brahmanes entonnèrent un chant de fête tout à fait original, dont la mélodie se composait de quelques notes seulement, tandis que le grand prêtre mettait autour du col de la nouvelle Dévadasi l'ornement en forme de cœur, dont nous avons parlé; par cette cérémonie il unissait Amany d'un nœud indissoluble avec Pérumala.

La danse recommença; les bayadères coururent à la nouvelle adepte, et l'entraînèrent au milieu d'elles loin de l'autel. C'était « la danse de la fiancée, » dans laquelle la nouvelle Dévadasi paraissait pour la première fois devant les brahmanes et le peuple comme danseuse du temple; les autres bayadères formaient seulement le chœur, et, par des groupes variés, concouraient à exprimer le sens de la pantomime. Amany éclipsa encore toutes ses rivales par sa danse, et enchanta toute l'assemblée par sa grâce

et son agilité incomparable. Elle méritait véritablement le nom de « fille de l'air, » que portent les bayadères ; à peine la voyait-on effleurer le sol de la pointe des pieds, et le bruit mélodieux des sonnettes d'argent attachées à ses habits nous rappelait seul que son corps était fait d'autre chose que d'une matière éthérée.

— Je vous ai décrit la fête de Purucha et je reviens à mon histoire ; vous vous attendez bien que la belle Amany doit y jouer un rôle important.

Le major garda quelques moments le silence, comme pour maîtriser un mouvement intérieur, et conta ensuite à ses auditeurs attentifs l'aventure suivante de son séjour dans les Indes.

— Un ordre du roi, qui changeait la garnison de Tranquebar, devait enfin nous rappeler en Europe après une absence de quatre ans. Cette nouvelle fut reçue avec des transports de joie par les officiers et les soldats, et nous attendions avec une extrême impatience l'arrivée de la *Médée ;* c'était la frégate qui amenait dans la colonie de nouvelles troupes du Danemark. Un de nos camarades, le lieutenant d'artillerie Assmann, officier aussi aimable que distingué, restait seul étranger à la joie universelle, et lui, autrefois le plus enjoué de la troupe, il laissait paraître alors un singulier abattement, en sorte que ses camarades commencèrent à soupçonner que, par quelque motif secret, il n'était pas aussi content que les autres de retourner dans sa patrie. Il dut en conséquence essuyer quelques railleries ; alors il évita la joyeuse société de ses amis, et devint pour nous une énigme complète.

Un seul d'entre nous en eut dès lors l'explication de sa bouche, et c'est celui même qui vous fait ce récit.

Amany, la charmante épouse du dieu jaloux Pérumula, avait, depuis le jour de la fête, allumé dans le cœur du jeune officier toutes les flammes de l'amour le plus exalté, et dès lors il n'eut plus d'autre pensée que celle de posséder la jeune prêtresse. Vainement il essaya d'abord de lutter contre cette passion. Il voyait bien cependant l'impossibilité de réussir, à supposer même que Amany répondît à son amour. Elle était désormais une prê-

tresse consacrée à la divinité; un abîme s'ouvrait entre lui et celle qu'il aimait, c'était l'antique fanatisme de la religion indienne, dont aucune main n'avait encore violé impunément la règle inflexible; d'ailleurs les brahmanes rusés et jaloux surveillaient cette perle précieuse, et plusieurs formaient sans doute le vœu secret de posséder eux-mêmes la prêtresse; car ces jeunes filles (et c'est même le cas le plus ordinaire) peuvent, quoique mariées avec le dieu, épouser un brahmane, qui est alors comme le représentant terrestre de l'époux divin.

Malgré tous ces obstacles, et sans considérer le danger, Assmann tenta cette entreprise téméraire, et, après des peines incroyables, il réussit enfin à s'approcher d'Amany sans être vu, et à faire à la belle Dévadasi l'aveu de son amour. Il trouva le chemin de sa case, et, si effrayée que fût d'abord cette jeune femme de cette audace inouïe, elle ne put résister à la prière de l'amour dans la bouche d'un si beau et si chevaleresque adorateur; elle oublia ses vœux sacrés, et l'heureux Assmann se vit bientôt au but de ses plus ardents désirs.

Sans avoir lu *Werther* et la *Nouvelle Héloïse*, Amany était disposée à l'exaltation, et son cœur était assez passionné pour entrer dans cette liaison aussi dangereuse que romanesque, en sorte qu'après une courte résistance elle forma la courageuse résolution de s'enfuir avec son amant en Europe, où la puissance de Brahma et de ses prêtres ne pourrait l'atteindre. Avec la perspective du bûcher funeste, si son projet était découvert avant le temps, elle tressa pour son bien-aimé le bouquet de fiançailles, de navapon embaumé et de nalla-mulla; c'est par cet emblème que la femme indienne se consacre à l'homme de son choix; et, sous la protection du bienfaisant Ginnarès, génie de la musique, elle chantait tous les soirs dans sa case ces doux hymnes d'amour, par lesquels la Dévadasi adresse, pendant la nuit, à l'astre rayonnant de son céleste époux, la prière de son chaste amour. A ce signal, l'heureux fiancé s'approchait, et, derrière la pagode, près de l'étang sacré où la lune reflétait sa clarté vacillante, sous les ramcaux des élengis et des azalés odorants, il but des lèvres d'A-

many l'amrita enflammé, la boisson de l'immortel amour, tandis que des nuées du soir le manampadhi, l'alouette indienne, faisait descendre ses chansons sur les deux amants, et parlait au jeune Danois des rives lointaines de sa Baltique. C'est ainsi qu'ils se livraient tous deux sans alarme au bonheur d'aimer; car « il est pur le cœur qui n'a point de volonté, » disent les saints livres des Védas, et les bayadères inscrivent d'ordinaire cette sentence sur la porte de leurs demeures.

Je fus effrayé, quand Assmann me confia le secret de son amour, et me peignit son bonheur avec ivresse; je connaissais la jalousie et la vigilance des brahmanes; en des cas semblables leur zèle fanatique et celui du peuple avait frappé deux victimes. Amany n'était pas seule menacée du dernier malheur, si l'on découvrait cette liaison; j'avertis mon ami et je lui recommandai une extrême prudence. Il me fit de belles promesses, mais les effets n'y répondirent point; Assmann, égaré par l'amour, non-seulement continua de voir en secret la Dévadasi, mais il osa même pénétrer dans le sanctuaire de la pagode, les soirs où Amany avait la garde du feu sacré. Et cela dans un pays où le Thug perfide ne manque jamais la victime qu'il a choisie; où le terrible Phansegar étrangle son ennemi, pour obéir à sa loi sacrée, que respectent et reconnaissent tous les adorateurs de Brahma; dans un pays où le meurtre devient même, selon les circonstances, un acte de purification pour son auteur! Cette religion, dans laquelle tout est Dieu excepté Dieu lui-même; qui range parmi ses dogmes l'assassinat, le pillage et des crimes de toute espèce, l'audacieux jeune homme la bravait; il se hasardait dans ses temples, où nul chrétien n'était entré avant lui, et dans lesquels le fidèle Indou lui-même, s'il n'est pas prêtre, ne doit pas pénétrer. Ces pagodes sont d'une architecture bizarre, et de dimensions énormes; tous les styles y semblent confondus; toutes les idoles monstrueuses d'un culte antique s'y trouvent, à côté de statues d'une beauté hellénique; on brûle de l'encens dont l'odeur subsiste plusieurs mois dans la chevelure et les vêtements des sacrificateurs, et l'on suspend des couronnes de-

vant un monstre horrible accroupi sur un gigantesque éléphant de pierre.

L'autel de Pérumala, auprès duquel Amany devait veiller chaque cinquième nuit, et que la prêtresse rendait témoin du sacrilége le plus horrible, dans les idées religieuses des Indous, en permettant à un chrétien la vue du sanctuaire; cet autel, s'élevait du côté méridional dans la pagode, dont il formait la décoration la plus magnifique. La clarté de la lune brillait dans les cours spacieuses, découvertes et resplendissantes de marbre; une porte basse, gardée par deux lions de pierre, satellites éternels du lieu saint, conduisait sous une large voûte, puis dans un long corridor, dont le plafond était porté par des colonnes de marbre merveilleusement travaillées et enrichies de mille emblèmes du ciseau le plus délicat. Dans le fond jaillissait une source, dont l'eau se rassemblait dans un grand bassin, entouré d'images de pierre aux formes effrayantes. C'est dans ce profond sanctuaire, asile de l'épouvante et de la beauté, qu'aux jours solennels les bayadères célébraient leurs danses; c'est là qu'autrefois s'accomplissaient les sacrifices humains; enfin c'est là que les brahmanes, les premiers métaphysiciens du monde, méditaient sur la doctrine du divin Purusch, sur l'être et le non-être, le moi et le non-moi. La volupté, le meurtre, la sagesse, avaient sanctifié ce terrible lieu.

A côté du petit lac s'élevait l'autel, où brillait la statue en marbre du dieu; aussi beau que celui d'Apollon, son visage eût rappelé le plus pur idéal d'un Phidias, sans les quinze bras qui armaient son triple corps, terminé en horribles queues de lézards et de serpents de bronze.

C'était là l'époux de la belle Amany, cet époux auquel elle avait manqué de foi; et cependant elle devait toujours entretenir sur le foyer carré de pierre noire de la Kunda le feu sacré, nommé Devajagna, symbole de cette fidélité; elle arrosait de temps en temps avec l'huile de coco le bois de Gupal, qui jetait une flamme rougeâtre; elle aspergeait aussi les quatre faces de la Kunda avec de l'eau lustrale, puisée dans l'étang voisin, après quoi elle de-

vait, trois fois dans la nuit, jeter sur les flammes, en faisant les prières d'usage, l'encens à l'odeur pénétrante ; en sorte que tout le passage voûté, et même le porche extérieur étaient constamment remplis d'une odeur de camphre enivrante, qui pénétrait tous les vêtements, et faisait reconnaître de loin, même en plein air, la présence d'un prêtre ou d'un serviteur du temple.

Le téméraire Assmann se glissait jusque dans ce dernier sanctuaire de la pagode, et demeurait assis pendant des heures auprès d'Amany, à l'ombre d'un gigantesque char d'idole, dans un doux et paisible entretien, comme il aurait fait à l'ombre du jasmin et du chèvrefeuille. Le dessein de fuir fut médité encore une fois ; Assmann avait déjà tout préparé ; le gouverneur lui-même fut averti qu'aussitôt après l'arrivée de la *Médée*, Amany serait amenée secrètement à bord ; on avait pris les plus habiles précautions, et les deux amants n'étaient occupés que des images de leur prochaine félicité.

Enfin les canons du fort saluèrent la frégate longtemps désirée ; les troupes furent débarquées ; maintes fêtes, données par les soldats et les habitants, célébrèrent leur bienvenue. Un riche brahmane, nommé Laos, issu des rois de Tandschur, et que le gouvernement danois avait souvent chargé de missions importantes chez les princes indiens du voisinage, voulut témoigner en cette occasion son attachement aux Européens, et prépara, en l'honneur des officiers partants, une fête d'adieu dans sa maison de campagne, située au bord de la mer, et bâtie dans le goût européen. Les plus considérables habitants de la ville avaient été conviés. C'était la veille du jour fatal où Amany devait profiter de l'obscurité pour s'échapper de la pagode, et, déguisée en mousse, être emmenée sur le navire. D'autres amis d'Assmann connaissaient maintenant son projet, et le félicitaient d'avoir su conquérir cette délicieuse fleur des Indes ; le romanesque de cette passion dans ces climats étrangers, si riches en merveilles, avait du charme et de l'attrait ; tous ceux qui étaient dans le secret voulaient y faire un personnage ; Assmann, chéri de ses camarades, aurait pu disposer de nous tous en cas de nécessité, et as-

surément aucun de ses confidents ne trahit son dessein; mais notre ami lui-même, en voyant approcher l'heure décisive qui allait mettre le comble à son bonheur, manqua peut-être de la prudence nécessaire. D'autres ont assuré que les prêtres de la pagode connaissaient depuis longtemps la profanation du temple; ce qui doit en effet sembler étrange, c'est que nul brahmane ne parut à la fête; peut-être l'odeur particulière de cet encens qui n'est brûlé que dans le dernier sanctuaire a-t-elle dénoncé d'abord le profane à l'odorat subtil des soupçonneux brahmanes, et les a-t-elle conduits à la découverte de l'énorme attentat; bref, vers la fin du repas, qui fut prolongé bien avant dans la nuit, au moment où les jongleurs indiens allaient commencer leurs jeux, on apporta la nouvelle que la pagode était en flammes. En effet, une épaisse colonne de fumée s'élevait de l'intérieur du temple; mais on ne voyait pas trace d'un véritable incendie; quelques étincelles seulement brillaient dans la fumée. Pendant que les Indiens, et notre hôte lui-même, inquiets et troublés, couraient à la ville, nous autres officiers nous restâmes dans la maison de campagne, et, d'un point élevé du rivage, nous regardions la pagode; tout à coup, dans le silence de la nuit, nous entendîmes des chants étranges; ces accents sauvages, accompagnés d'une musique funèbre, avec des instruments étouffés, absorbèrent bientôt notre attention, car évidemment tout danger de feu avait disparu. Le chant venait de la pagode, mais aucun de nous n'en soupçonnait la signification; nous crûmes d'abord que c'était quelque cérémonie religieuse à nous inconnue. Soudain un messager du gouverneur accourut hors d'haleine; il arrivait de la ville, et nous annonça qu'il venait de se passer une chose inouïe, et que tout Tranquebar était en mouvement. Les fanatiques brahmanes avaient brûlé vive une jeune prêtresse de Pérumala, qui avait profané le temple; ils avaient exécuté si promptement et si secrètement cet acte abominable, consacré par leur religion mais défendu de la manière la plus sévère par le gouvernement, que le nuage de fumée et le chant lugubre des prêtres en avaient répandu la première nouvelle dans la ville.

Vous jugez quel fut notre effroi et la pensée de chacun : c'était sans doute la belle Amany qui avait subi cet affreux supplice ! Assmann s'agitait comme un désespéré, et, dans le premier transport de sa douleur, il voulait se précipiter dans la mer. Nous courûmes au fort avec lui, car toute la population de Tranquebar était sur le point de prendre les armes, pour protéger contre les Européens les autels du pays qu'elle croyait menacés. La prudence du gouverneur réussit à détourner le péril; il évita de prendre des informations sur le fait, et laissa cette fois impuni l'essor violent d'une antique superstition. Le fâcheux état politique de la colonie ne permettait pas de lutter avantageusement contre le fanatisme des prêtres ; il fallut donc dissimuler, et renvoyer à des temps meilleurs le châtiment de cet acte barbare. Cependant, même dans les possessions anglaises, l'influence de la civilisation n'est pas encore parvenue à réprimer les pratiques sanglantes de l'idolâtrie, car les *sutties*, cérémonies atroces, où les femmes sont brûlées vives après la mort de leurs maris, sont encore en usage, et n'attestent que trop le barbare fanatisme des Indous.

Nos craintes au sujet d'Amany furent bientôt confirmées; on apprit dès le lendemain que la plus jeune Dévadasi avait péri dans les flammes. On n'eut aucun détail sur la nature de son crime; vraisemblablement les brahmanes crurent devoir dissimuler cette profanation inouïe, de peur de porter atteinte à la majesté de leur temple. Mais nous devions avoir bientôt l'affreuse certitude qu'ils avaient connu la liaison de la jeune prêtresse avec l'officier danois, et ce fut la conclusion de cette mystérieuse et terrible histoire d'amour.

A peine mon malheureux ami connut-il la catastrophe de l'infortunée que sa faute avait conduite à la mort, qu'une sombre mélancolie s'empara de lui, et que la vie lui devint insupportable. Dans son trouble, il repoussa toutes les consolations, et ne voulut prendre aucune précaution contre la vengeance des prêtres. Cependant plusieurs Européens en avaient été les victimes. La *Gazette de Calcutta* avait parlé peu auparavant d'un jeune

Espagnol, qui avait péri sous des mains vengeresses pour une aventure d'amour avec une bayadère. Les terribles Thugs, ces prêtres de la déesse Kalie, l'ennemie des hommes, faisaient encore métier du meurtre dans toutes les Indes, sous l'influence, et même au service des brahmanes, et, par leur culte sanglant, ils répandaient la terreur dans tout le pays. Malheur à la victime qu'ils avaient choisie ! Elle disparaissait sans laisser la plus faible trace, car cette secte meurtrière entend parfaitement son épouvantable métier. Ils étouffent le malheureux avec un mouchoir nommé Palu, afin de ne laisser aucune trace sanglante, et pour qu'on n'entende pas un cri du mourant ; après quoi ils enfouissent si secrètement et si bien le cadavre, que même le chien affamé du paria ne peut le découvrir.

Selon toute apparence, Assmann fut la victime des Thugs ; on ne pourrait expliquer autrement sa disparition soudaine, malgré toutes les peines qu'on se donna pour trouver de lui quelques traces. Il était sorti un soir de chez lui pour se rendre au fort, n'y était pas arrivé, et il ne reparut point dans son domicile. « Le Phansegar a marché sur son ombre, » disent les Indous, de l'homme qui disparaît ainsi sans laisser de traces, et, selon l'antique usage, les parents du mort vont en pèlerinage au temple de Binda-Choul, afin d'y prier durant trois jours pour l'âme du défunt et pour son meurtrier.

IX

Nous avons dit que l'entrée du major dans le cercle des artistes à l'auberge de la Haute-Société, comme dans les réunions intimes du docteur Unzer, lui avait concilié la bienveillance générale, malgré le jugement sévère d'Eckhof. Il produisit aussi dès la première visite une impression favorable sur la vieille dame. Sylbourg avait réussi, par ses dehors agréables, à dissiper les vagues soupçons provoqués chez elle par les bruits divers qu'elle

avait recueillis çà et là sur sa vie passée; cependant, avant de lui accorder toute sa confiance, la conseillère ne s'en tint pas à son impression personnelle, et, par ses connaissances, elle chercha des renseignements positifs sur le major et particulièrement sur ses relations avec la comtesse Lindenkron. La vieille dame avait pour cela d'assez grandes facilités; ses intimes liaisons avec des personnes influentes, bien informées, lui procuraient presque toujours dans de pareilles recherches des avis certains; d'anciens membres du sénat, des fonctionnaires, même lui avaient rendu quelquefois de pareils services. Et ce n'était pas seulement l'honneur de sa maison qui la portait à s'enquérir de ce qu'était le major; elle avait à cœur de connaître ses sentiments et son caractère, car cet homme lui plaisait, et elle se flattait qu'il pourrait donner à ses réceptions une vie nouvelle.

A sa grande joie, tous les renseignements sur le bel officier du Schleswig furent favorables, et même ceux de ses compatriotes qui résidaient à Hambourg ne parlaient qu'avec estime de sa personne et de son caractère. Il restait quelques obscurités sur sa conduite avec la comtesse Lindenkron; la conseillère apprit seulement que depuis la mort de son mari la jeune veuve s'était retirée dans ses terres du Holstein, et que, selon toutes les apparences, elle ne reviendrait pas l'hiver à la ville. Madame Unzer apprit encore qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans tout ce qu'on avait dit sur la haine du comte pour le major, qui était même resté jusqu'au dernier moment au chevet du défunt, et avait témoigné au comte le plus fidèle attachement.

— Voilà bien le monde! dit la vieille dame, et elle se voulait du mal, d'avoir un moment prêté l'oreille à de mauvais bruits. L'honnête Sylbourg! Il suffit de considérer cette physionomie franche, pour juger qu'il doit avoir aussi des ennemis acharnés; c'est le sort de tout loyal caractère. Mais laissez faire, mauvaises langues de Hambourg, vous aurez beau calomnier ce brave homme, je n'en ferai pas moins l'ami de ma maison.

Le vieux nègre Olaf arriva; il apportait à madame Unzer les curiosités indiennes que son maître lui avait promises, et entre

autres le costume de bayadère, de la plus fine étoffe de soie, brodée de fleurs d'argent; dans la ceinture était dessiné en fils d'or une maxime des Védas, et l'agrafe portait une pierre taillée, transparente, d'un bleu pâle, en forme de camélia.

La conseillère reçut avec une joie vive cet agréable accroissement de richesses pour son petit musée; elle aurait volontiers retenu longtemps le vieux nègre, malgré sa choquante laideur, et ne le laissa partir qu'après l'avoir longuement questionné sur son sort et sa patrie. Ce monstre difforme, boiteux et louche, lui plaisait par sa fidélité sans bornes à son maître. Et, lorsqu'en partant il reçut d'elle un écu d'empire, ses yeux brillèrent à la façon des tigres; ses membres, qui semblaient infirmes et courbés, se rajeunirent, comme par enchantement, à cet aspect magique; il poussa un sauvage cri de joie et bondit à plusieurs pieds de terre, en sorte que les perroquets s'en émurent dans leurs cages et poussèrent des cris; après cette belle scène, il sortit avec les transports d'un possédé.

Au même instant la voiture du docteur s'arrêta devant la porte, et il monta dans le petit musée, pour souhaiter le bonjour à sa mère; il la trouva tout occupée à placer les présents de Sylbourg. Toute cette collection révélait un esprit distingué et un génie poétique. La moindre place présentait quelque rareté; à chaque objet se rattachaient une idée et un sentiment; car ces souvenirs de mains chéries avaient été recueillis dans toutes les parties du monde; c'étaient les grandes et les petites merveilles des climats étrangers; productions naturelles, objets d'art; œuvres antiques et modernes; vases chinois, amphores romaines, ornements précieux de l'antiquité, idoles égyptiennes, ossements prodigieux d'animaux inconnus, ouvrages d'ivoire d'une merveilleuse finesse; ici un groupe de colibris splendides soutenaient dans leur nid, et pour leur tendre couvée, un combat à mort contre la monstrueuse araignée de Curaçao, presque aussi grande que la main, et tout auprès brillait un magnifique vase d'argent de Benvenuto Cellini. En un mot la collection était si riche et si variée, que le docteur, en jetant les yeux sur ce merveilleux en-

semble, assura en riant qu'il n'y manquerait bientôt plus qu'un conservateur en titre, chargé d'en faire les honneurs au public.

— Arrière, monsieur le railleur ! s'écria la conseillère ; ce n'est point ici un musée pour les curieux de tout l'univers ; c'est le temple de l'amitié. Ce que tu vois ici ne tire pas son prix de la renommée ; ce n'est pas moi qui ai recueilli ces trésors : d'autres ont pris ce soin dans l'occasion ; et sais-tu, Charles, ce qui rend ce musée si précieux pour moi ? C'est que je peux me dire : Quand on recueillit cet objet, on pensait à moi au fond de l'Asie ; pour celui-ci dans le Groënland, pour cet autre à Tauris. Un ami s'est dit un jour à Naples : la vieille dame aura cette belle tête d'Apollon ; le capitaine Luytges a traité avec un chef de sauvages dans la mer du Sud pour ce vêtement de plumes bigarrées, afin que la conseillère de Hambourg le plaçât dans sa maison du Steinweg. Laisse-moi donc tranquille avec ton public, et dis-moi plutôt ce que tu as appris de notre ami, le baron Sylbourg.

— Je viens de chez lui, et je ne l'ai pas trouvé, répondit le docteur ; il était sorti à cheval ; mais l'hôte du Kaisershof, où il est logé, m'a donné sur lui de très bons renseignements. Sylbourg peut être un homme de plaisir, et il en a toute l'apparence, mais il est assurément un honnête et galant homme. L'hôte ne peut assez dire tout le bien qu'il fait aux pauvres ; depuis que le baron loge dans son hôtel, les indigents affluent, et plus il donne plus grande est la presse ; l'hôtesse l'appelle « l'ami des enfants ; » car il fait des folies avec les siens, et peut jouer avec eux chez lui la moitié de la matinée ; il vit d'ailleurs d'une manière très rangée, s'occupe beaucoup de musique, et ne fait de dépense qu'en chevaux, dont il a trois dans l'écurie. On le dit habile et hardi cavalier.

— Voilà qui est clair ! dit vivement la vieille dame. Les bons cœurs sont toujours les premiers en butte à la calomnie ; quiconque fait pour ses semblables un peu plus que le misérable esprit mercantile ne saurait comprendre, est d'abord un prodigue, un étourdi, et on lève les épaules à sa charité chrétienne, comme à

la plus méchante frivolité. C'est que rien n'offense autant la plupart des hommes que de leur montrer par le fait, qu'on se distingue d'eux et de leurs pareils par quelques vertus. Qu'on me dise encore un mot contre ce brave homme! Mais il faut que je le fasse renoncer à prodiguer ses bienfaits; il a tort de donner au hasard à toute sorte de gens! Je lui ferai comprendre que, dans ce misérable monde, l'homme charitable a le double devoir de soigner son bien et de l'employer à propos.

— Ainsi vous voilà déjà coiffée de cet homme! dit le docteur, en menaçant sa mère du doigt, avec un sourire badin. Maman, vous m'avez chargé de vous tenir en garde contre votre facile crédulité : pensez au comte polonais et à vos cuillers d'argent!

— Quelle vision! dit la vieille dame mécontente. Cet homme n'était qu'un vulgaire aventurier, un voleur, et si j'eus meilleure opinion de lui.....

— La faute n'en fut qu'à votre excellent cœur, dit le docteur en lui caressant la joue. Ne vous fâchez pas, petite maman. C'est le propre d'un noble et beau caractère comme le vôtre de croire toujours au mérite, bien qu'on vous ait souvent payée d'ingratitude. Au reste, je suis tout à fait de votre avis; j'estime M. de Sylbourg, et je le crois digne de notre amitié; je viens même de rompre fort bravement une lance pour lui chez les Ackermann. Croiriez-vous que Charlotte ne le peut souffrir! Elle le trouve... Voyons, devinez un peu ce qu'elle lui trouve à dire!

— Il est trop ouvert? trop communicatif?

— Non pas!

— Trop chevaleresque? trop aristocratique?

— Ce n'est pas cela.

— Son extérieur lui déplaît? Il est trop âgé? trop sérieux?

— Rien de tout cela. Apprenez qu'elle trouve le major trop romanesque; elle voit des lacunes dans sa sentimentalité.

— Voilà bien ma Charlotte! Des lacunes dans la sentimentalité! s'écria gaiement la conseillère.

— Dorothée en revanche a pris vivement son parti; elle a

trouvé sa conversation fort attrayante; elle a, dit-elle, peu rencontré d'hommes qui, avec une empreinte aussi originale, unissent autant de candeur et d'amabilité.

— Et voilà ce que pense Dorothée! s'écria la vieille dame fort surprise. Mais elle n'a pas échangé avant-hier dix paroles avec le major!

— Cela vous surprend-il si fort de sa part? dit le docteur.

— Ecoute, Charles, poursuivit la conseillère en changeant de ton, après avoir pris le temps de se recueillir, il n'y a rien là qui me surprenne chez Dorothée; ce qui m'étonne, c'est que tu me rapportes si tranquillement ses paroles. Tu sais cependant comme elle t'honore, comme elle n'attend qu'une parole de toi, pour te donner sans réserve son âme si bonne et si fidèle; et tu tardes toujours, et tu ne prononces pas cette parole, et tu ne sais pas voir que Dorothée est la plus belle, la plus pure et la plus charmante des femmes!

— Qui peut dire cela, chère maman? s'écria le docteur avec saisissement; Dorothée a-t-elle un plus sincère ami que moi?

— Tais-toi! reprit la vieille dame fort animée. Avec ta sincère amitié pour cette belle jeune fille, tu te dérobes depuis un an et demi à mon vœu le plus cher, et Dorothée est là devant toi, incertaine et sans espérance. Comme si tu ne savais pas qu'elle t'aime avec la plus vive tendresse; comme s'il pouvait t'être indifférent de voir une amie si fidèle passer dans le deuil, à cause de toi, ses plus belles années! O Charles! où sont tes regards, où sont tes pensées, de ne pas voir cette merveilleuse beauté, que Dieu même semble t'avoir destinée? Et, sans parler de ton cœur, où donc est ton esprit, ton bon jugement, qui devraient te dire : Dorothée Ackermann est la seule femme au monde qui soit digne de moi, comme moi seul je suis fait pour elle?

— Mon Dieu, chère maman, dans quelle conversation sommes-nous tombés? Vous qui reconnaissez aussi bien que moi-même le mérite de Dorothée, vous voudriez que la raison, que la froide réflexion, me fissent faire un pas où le cœur doit seul nous résoudre? Jamais! Ce ne peut être votre volonté, chère maman;

car vous m'avez dit mille fois que vous méprisez l'homme qui, dans cette affaire, ne prend pas son cœur seul pour guide.

— Mais si le cœur est aveugle? s'il n'a aucun pressentiment du suprême bonheur qui fleurit auprès de son sentier, n'est-ce pas le devoir d'une mère d'éveiller son enfant, et de le conduire par la main à ce bonheur?

— Mon cœur n'est pas aveugle, dit le docteur en regardant fixement sa mère avec émotion; il est peut-être plus clairvoyant que vous ne pensez; car ce rare bonheur que vous me présentez, il est éclipsé par un autre, encore plus rare, qui fleurit également près de mon sentier, peut-être même trop près du vôtre, pour lui prêter une force nouvelle sur le cœur de votre fils. Et c'est vous, ma mère, c'est vous-même qui êtes aveuglée de ne pas vous en être aperçue. Eh! quoi, vous et Dorothée vous passez votre vie environnées de son doux éclat, et vous ne savez pas reconnaître qu'il a embrasé tout mon cœur? Etes-vous encore surprise, ma mère? Ne comprenez-vous pas enfin pourquoi je puis aimer Dorothée de toute mon âme, et cependant en aimer une autre encore davantage?

— Mon Charles, je ne te comprends pas, dit la conseillère, qui avait la plus grande peine à se contenir. Elle devinait que le moment était venu qui allait décider du plus cher de ses vœux, et peut-être de son bonheur dans tout le reste de sa vie.

Le docteur s'était assis auprès d'elle, et, prenant doucement la main de sa mère dans les siennes, il ajouta:

— Pas si sérieuse et si solennelle, chère maman; éclaircissez ce visage ordinairement si serein! Quoi donc? Mon cœur a décidé comme vos yeux; mon choix est aussi celui de votre cœur. Oui, chère maman, ce n'est pas Dorothée, c'est Charlotte, que s'appelle l'objet adoré de mon amour, et, si je vous ai caché jusqu'ici mon inclination, c'est que je voulais d'abord être assuré de mon bonheur auprès d'elle.

— Charlotte! dit la vieille dame, en se posant la main sur le front, d'un air rêveur, comme si ce nom lui fût devenu tout à coup étranger. Tu aimes Charlotte Ackermann! Pourquoi me

l'as-tu caché jusqu'à ce jour? Et quelle idée singulière te fais-tu de cette jeune fille? Elle, ta femme! Non, ne me dis pas cela, Charles, pas à présent: je suis trop émue; ta déclaration m'a trop saisie; je ne sais comment enchaîner ces pensées... Charlotte... et mon fils!...

— Qu'est-ce qui vous trouble, chère maman? s'écria le docteur, entre l'angoisse et la surprise. Le nom de Charlotte ne suffit-il pas pour faire présager à votre fils tout ce qui peut embellir et charmer la vie?

— Charlotte n'est pas la femme qu'il te faut, répliqua la conseillère après une pause, et d'une voix douce mais ferme. Vous n'êtes pas assortis; des différences essentielles vous séparent; ce qui t'enchaîne à cette jeune fille, ce qui te charme et t'entraîne serait, dans le mariage, l'abîme où votre bonheur à tous deux se perdrait sans retour. Non, non! Dieu veuille que vous ne soyez jamais époux! s'écria-t-elle les mains jointes et les yeux étincelants. Ce serait une chaîne contre nature, qui au lieu de confondre les âmes les rongerait, et causerait ta perte aussi bien que celle de ma jeune amie.

Unzer fut incapable de répondre; il n'aurait jamais attendu une décision pareille, et la voix de la mère, avec cet accent passionné, si nouveau chez elle, retentissait péniblement dans le cœur du fils. La conseillère sentit qu'elle s'était trop livrée à son émotion; elle vit l'effroi se peindre sur les traits de son fils, et, le pressant vivement contre son sein, elle lui dit avec tendresse:

— Pardonne-moi, Charles, je te l'ai dit, tes paroles m'avaient mise hors de moi. Laisse-moi réfléchir; il n'est pas bon d'écouter et de prononcer au même instant; j'en ai trop dit: mes pensées et mes espérances étaient tournées depuis longtemps vers Dorothée, j'avais tout disposé jusque dans le plus petit détail, et fait de vous le couple le plus heureux; je voyais devant moi toute votre vie comme un seul beau jour de printemps; et tu viens à la traverse avec Charlotte! Non, elle ne peut être ta femme; songes-y bien, Charles: elle, se marier jamais? une sylphide, une fée, un génie! Non, non, elle est trop délicate pour suppor-

ter les soucis et les adversités de la vie! Ce serait la conduire à sa perte que de la mener à l'autel.

— Eh quoi! ma mère? s'écria Unzer au comble de la surprise, vous ne croyez pas Charlotte capable d'aimer? Nommez-moi dans toute notre ville une jeune fille d'une sensibilité plus vraie et plus profonde, qui, avec tout son esprit et toute sa culture, ait plus réellement le caractère de la femme?

— Et c'est pourquoi elle ne doit pas être la tienne, répondit obstinément la conseillère. Crois-moi, Charles, nous autres femmes nous jugeons beaucoup plus sainement que les hommes, en ce qui concerne notre destination de mère et d'épouse; vous ne voyez en nous que vous-mêmes, avec vos inclinations, vos désirs, votre idéal : la femme, au contraire, juge la femme plus sûrement, parce qu'elle lui cherche aussitôt l'homme qui lui convient. Jusqu'à présent je n'en ai pas trouvé un seul qui convienne à Charlotte; je ne fais pas même d'exception pour toi. Ne m'a-t-elle pas elle-même avoué que l'homme le plus intéressant et le plus aimable lui deviendrait indifférent et même odieux, si elle pouvait le croire épris d'elle? Ne m'a-t-elle pas dit tout récemment que l'art occupait à tel point son esprit et son cœur, qu'un autre penchant, un autre désir, la rendrait horriblement malheureuse, parce que l'objet qui remplit son âme ne peut se concilier avec aucun amour. Et voilà donc la jeune fille que tu veux épouser! Elle dont l'existence a passé dans son art, qui ne voit point d'autre objet de la vie, elle devrait tout à coup démentir sa nature, afin de remplir dans une sphère nouvelle d'autres soins et d'autres devoirs? Ne le crois pas, Charles; ce bel oiseau de paradis est fait pour les nuages, et ne touchera jamais la terre que pour son malheur.

— Vos paroles me ravissent une magnifique espérance, répondit douloureusement le docteur. Oui, ma mère, il faut quelque courage pour souhaiter la possession de Charlotte; il faut une âme élevée, capable d'un grand amour et d'un poétique enthousiasme, pour gagner, pour satisfaire un cœur tel que le sien; mais, s'il arrivait, ce qui nous semble à tous deux bien difficile, que la

toute-puissance de l'amour produisît ce miracle; que Charlotte se donnât tout entière à quelqu'un et que cet homme fût votre fils, que diriez-vous?

— Je dirais simplement, mon bon Charles, je dirais : Sois digne de ton bonheur, et toi, mon Dieu, fais qu'il en jouisse longtemps!

Ici la mère et le fils gardèrent le silence; la mère s'approcha de ses fleurs, et se pencha sur les giroflées d'automne, qui étaient là dans des vases peints. Une larme tomba de ses yeux sur les fleurs. Ah! depuis longtemps elle n'en avait pas versé de pareille! Elle se passa furtivement la main sur les yeux, mais le docteur l'avait observée : profondément ému, il s'élança de son siége, pressa vivement sa mère dans ses bras, et sortit sans dire un seul mot.

— Il s'éloigne! Tant mieux, dit la vieille dame; c'est auprès du lit de ses malades qu'il trouvera sa meilleure consolation, et ma sage et bonne Charlotte achèvera de nous le guérir.

X

La nuit était orageuse; avec son cortége de rafales et de neiges tourbillonnantes, l'hiver célébrait son entrée dans les rues désertes de Hambourg, et fouettait au visage un passant solitaire, qui, enveloppé d'un large manteau, venait du Marché-Neuf et s'acheminait vers l'église Saint-Michel, en suivant la rue des Bouchers. C'était le major de Sylbourg, qui, s'étant dérobé à une joyeuse société de buveurs à l'hôtel du Dragon, gagnait son quartier éloigné et son hôtel du Kaisershof. La gaieté tumultueuse de ses camarades venus d'Altona ne convenait pas à ses dispositions actuelles; les railleries qu'elles lui avaient attirées, lui rappelant d'anciens souvenirs, l'avaient encore plus irrité. Il en était même venu sur ce sujet à une dispute si vive avec un officier du Holstein, que, sans l'entremise de quelques amis plus calmes, l'affaire

aurait passé facilement de la plaisanterie à une querelle sanglante; car dans ce temps-là les duels et les rixes étaient à l'ordre du jour parmi les troupes du Holstein, et l'on n'était pas tenu pour un bon officier, si l'on ne savait pas discourir de tierces et de quartes en débitant force bravades.

Le vin et la dispute lui avaient échauffé le sang, en sorte que la nuit orageuse, avec ses ombres noires et ses voix mugissantes, lui sembla presque agréable; le vent glacial qui soufflait de la rivière rafraîchit bientôt son front brûlant. Mais, à mesure que son irritation se calmait, le temps dont ses camarades lui avaient si mal à propos rappelé le souvenir se représentait à sa mémoire avec une vie nouvelle. Combien de fois, dans des nuits pareilles à celle-ci, n'avait-il pas couru le long de ces rues, tantôt à un rendez-vous, tantôt à une fête bachique, ou bien à l'un et l'autre, selon qu'il plaisait aux penchants et aux caprices de sa nature passionnée! Presque étranger dans la grande ville, il s'était alors jeté sans le moindre souci dans le tourbillon de la plus effrénée licence; rarement ses désirs sensuels avaient joui d'une liberté aussi illimitée; dans tous les lieux qu'il fréquentait, où se passaient souvent les plus affreuses orgies, au milieu de ses pareils, il était un de ceux qui donnaient le ton. Plusieurs même lui cédaient le pas et fuyaient son intimité. Mais, comme ce cercle se composait presque entièrement d'officiers étrangers, et se tenait soigneusement fermé, le caractère et la réputation de Sylbourg n'étaient pas compromis au dehors; sa prudence et une certaine grâce chevaleresque le secondaient en cela puissamment. D'ailleurs il avait pris si secrètement et si habilement ses précautions, que sa position personnelle dans la société ne se trouvait jamais en conflit avec sa vie privée, et que les premières familles de la ville l'admettaient dans leurs salons.

Cette fois, en reparaissant à Hambourg comme officier recruteur, il évita ses anciens excès. Il en avait perdu le goût, et, sans avoir fait là-dessus de profondes réflexions morales, il se disait que cette vie de licence et de dissipation systématique devait avoir une fin, pour que la froide raison pût se la rappeler sans regret.

D'ailleurs, et c'est ce qui nous reste à éclaircir encore, la cause prochaine et principale qui l'avait jeté dans ces débordements avait cessé d'exister; les flammes qui le dévoraient autrefois s'étaient apaisées; le brasier seul vivait encore secrètement, mais le dehors du cratère s'était refroidi. Naturellement accessible aux plus nobles jouissances, et vivement touché des plus grands intérêts de la vie, il y trouvait assez d'attraits et de points de contact, pour essayer encore une fois dans cet ordre de choses la remarquable souplesse de son esprit, et se fixer dans le cercle d'une existence plus honorable. En cela Sylbourg était-il sincère et se connaissait-il bien lui-même? La suite nous l'apprendra, et ce ne sera pas à sa gloire.

Pendant qu'il cheminait dans les rues sombres, ces souvenirs se présentaient à son esprit, et, avec eux, des réflexions pareilles à celles que nous venons de faire. Il trouvait même quelque intérêt à revenir sur ces labyrinthes de sa vie passée, et à méditer sur ces jours coupables, comme pour en faire l'expiation. Ces rêveries ne cessèrent qu'au moment où Sylbourg se trouva devant la grande maison du coin, où la rue du Hohle-Weg débouche sur le Schaarmarkt, et où plus loin encore vers la droite se trouve le Vénusberg; là Sylbourg s'arrêta soudain, comme cloué sur cette place, et contempla un moment le haut et vieil édifice, et toutes ces fenêtres dont les rideaux étaient tirés. Un soupir de colère sortit enfin avec effort de sa poitrine, et il frappa si violemment du pied sur le pavé que le bruit de ses éperons retentit bien loin, et, dans ce moment, la lune parut à travers les nuages, éclairant la maison et toute la place déserte.

— Lindenkrone!... Oui, le tilleul courbera encore devant moi sa fière couronne [1]! dit-il avec menace.

Puis il se retourna tout à coup, comme si une puissance de ténèbres ou quelque noir souvenir du temps écoulé lui fermait le passage, et il revint précipitamment par le Hohle-Weg, le Kreyen-

[1] Allusion au nom de la comtesse Lindenkron, dont le sens est : *Couronne du tilleul.*

kamp, la rue des Pasteurs, vers le vieux Steinweg. On eût dit qu'il avait des ailes aux pieds.

— Mais pourquoi donc m'écarter et fuir devant toi, ombre secrète? dit-il en modérant ses pas et en reprenant haleine. Tu n'est plus dangereuse pour moi comme jadis; aujourd'hui je peux de sang-froid contempler ton néant! Un jour, il est vrai, je m'enfuis devant elle comme un lâche, et par les mêmes chemins qu'aujourd'hui; mais alors cette ombre était revêtue de chair et de sang, et s'appelait Arthur de Lindenkron. Maintenant il est mort; mais elle est vivante, celle qui put trahir ma tendresse! Et toi, jolie Berthe, alors ma dernière consolation, que deviens-tu maintenant? toi dont la main compatissante versait le baume sur mes blessures! Ah Berthe! Berthe!... C'est par ici le chemin. — Que de fois ce Passage des Juifs m'a conduit auprès de toi par des nuits plus sombres encore! Et pourquoi n'irais-je pas ce soir frapper à ta porte! Voyons si tu as conservé cet air d'innocente pudeur, et si je puis encore rêver à Ulrique en ta présence!

Malgré l'émotion passagère que lui causa ce souvenir de jours évanouis, il trouva dans les dernières paroles de ce soliloque une sentimentalité si exagérée, qu'il ne put s'empêcher d'en sourire. Il franchit à la hâte le Passage des Juifs, qui était noir comme une caverne, et prit ensuite la direction du Kougelsort. Ce n'était pas seulement la curiosité qui l'entraînait auprès de l'infortunée; une flamme soudaine s'était éveillée. C'était, depuis un an peut-être, la première fois qu'il pensait à elle; à cette jeune fille qui si longtemps l'attendit sur sa porte, presque chaque soir, quand il quittait, tantôt avec les transports de la joie, tantôt avec les tourments de la rage, les salons de la comtesse.

Il était arrivé à la maison bien connue où la Portugaise Fanny tenait, dans une arrière-cour, sa double hôtellerie, ici un cabaret de matelots et, tout auprès, un salon pour les gens comme il faut. Sylbourg descendit à l'entrée plusieurs degrés, et se glissa dans une allée de cave, étroite et voûtée, qui conduisait à cette cour par-dessous la maison. Il y régnait une obscurité profonde; mais Sylbourg, qui connaissait les êtres de ce repaire, entendit bientôt,

comme de loin, un murmure confus, qui lui prouva que la compagnie ne s'était pas encore retirée. A l'extrémité de l'allée se trouvait encore une porte, ordinairement fermée; il heurta légèrement : elle s'ouvrit, et une laide vieille femme, digne portière de cette auberge, l'éclaira avec une petite lanterne, et le regarda au visage.

— Bonsoir, mère Jule, dit le major en ouvrant son manteau.

Elle le reconnut sur-le-champ, poussa un cri de surprise, et dit avec une choquante familiarité ;

— Quoi! le beau baron de Danemark est revenu? Et peut-être pour visiter sa bien-aimée?... Hélas!... hélas!...

Sylbourg, suivi de la vieille, monta précipitamment les degrés, et arriva dans l'étroite cour, qui était entourée de baraques à un seul étage; dans le fond seulement s'élevait une vieille maison qui en avait deux, et l'on voyait à la porte une obscure lanterne.

— Où est Fanny? demanda le baron. J'entends que vous avez encore joyeuse société. Berthe serait-elle là dedans?

Il indiquait, en faisant cette question, une suite de fenêtres du rez-de-chaussée, encore éclairées et par lesquelles la vue pouvait pénétrer dans une longue salle, d'où sortait un bruit confus de voix d'hommes et de femmes, de chants, de rires, mêlés au tintement des verres.

— Berthe a toujours évité la société des matelots, reprit la vieille brusquement; ce n'est pas là que monsieur le baron doit la chercher. Elle est allée dormir, ajouta-t-elle en appuyant sur ces mots, tandis que, par une des fenêtres Sylbourg, jetait un regard investigateur dans l'intérieur de la salle.

Une demi-douzaine de matelots ivres y buvaient avec des femmes dignes de pareils convives.

— Voilà de terribles hôtes, dit tout bas la vieille. Celui-là surtout, le loup de mer, que vous voyez avaler le grog brûlant, est l'amant rebuté de votre Berthe; elle n'a pas voulu entendre parler de ce butor à cause de vous, et, chaque fois qu'il parle d'elle, il porte la main à son coutelas, comme s'il pouvait encore faire quelque mal à la pauvre fille!

— Viens, dit Sylbourg en marchant vers le fond de la cour, où la lanterne brillait au bas de l'escalier, dont la dernière marche formait le seuil de la porte.

Au-dessus de l'escalier, une jeune femme, les cheveux flottants, le visage fardé et les épaules découvertes, lorgnait curieusement le nouvel hôte.

— Tu ne le connais pas, Mina, cria la vieille en ricanant derrière le major; c'était une fois notre plus fringant cavalier; mais il n'en veut ce soir qu'à madame.

Là-dessus, elle chuchota quelques mots à l'oreille de cette femme, et ouvrit la porte de l'élégant salon, où plusieurs messieurs, assis à différentes tables avec des coquettes effrontées, passaient le temps d'une manière fort peu édifiante; c'étaient des riches dépravés qui ne se trouvaient bien qu'en mauvaise compagnie.

Le major, que personne ne connaissait, quoiqu'il parût ne pas se trouver le moins du monde étranger dans ce lieu, cherchait Berthe de tous côtés; la vieille avait couru avertir Fanny, déjà retirée. Elle conduisit bientôt le baron dans le cabinet de madame, qui ne fit aucune difficulté de recevoir en négligé un ancien ami de la maison. Cependant elle lui fit un accueil si peu amical, que, dès les premiers mots, Sylbourg lui commanda sans trop de façon de se taire, et joignit à cet ordre une menace si positive que la venimeuse Xantippe jugea bon de le prendre sur un ton plus doux. Alors elle lui exposa verbeusement comme quoi il lui redevait encore trois cents marcs pour l'entretien de Berthe, pour les couches, pour l'enterrement, et qu'il pouvait remercier Dieu d'en être quitte à si bon marché; on aurait bien pu l'obliger encore à entretenir l'enfant, vu qu'il était étranger et que la ville ne se chargeait nullement de nourrir sa postérité. Le baron eut peine à démêler dans ce flux de paroles ce qui l'intéressait, c'est-à-dire le malheur de Berthe et sa mort; ce fut seulement quand il se déclara prêt à payer les dédommagements réclamés que la Portugaise se calma, et qu'elle satisfit la curiosité du major en lui racontant avec détail ce qui était arrivé à Berthe en son absence.

Elle lui apprit comment la pauvre créature n'avait cessé jusqu'à la fin de compter sur son retour, mais elle eut soin de lui cacher avec quelle cruauté elle avait chassé l'infortunée de sa maison et l'avait abandonnée, en payant une chétive pension, aux soins de la misérable cabaretière, jusqu'à ce qu'enfin, le baron ayant demandé ce que l'enfant était devenu, Fanny ne put faire autrement que de conter à son hôte ce qui s'était passé aux funérailles et de nommer Charlotte Ackermann.

Le major ne fut pas médiocrement surpris à cette nouvelle; on se souvient qu'il avait appris chez Uuzer l'aventure de Charlotte et de l'enfant disparu; mais que la mère fût cette infortunée Berthe, précipitée par lui dans le malheur; qu'il fût lui-même le père de l'orphelin, cause de l'incident qui avait ému toute la ville, il ne l'apprenait qu'à ce moment, et sur le théâtre de sa perfide et cruelle conduite. La clairvoyante Fanny s'aperçut fort bien de l'impression que cette circonstance produisit sur le major. Lui qui avait tout écouté jusque-là avec calme, et presque avec indifférence, il entra tout à coup dans une vive agitation; sa voix était mal assurée; il voulut cacher son trouble; mais ses questions ne portaient plus sur la pauvre Berthe et sur l'enfant; il ne parlait plus que de Charlotte, et voulait savoir avec détail ce qu'elle avait fait, comment elle s'était comportée auprès du cercueil; si bien que la Portugaise n'aurait pas eu besoin de toute sa ruse pour deviner que ce nouvel objet l'intéressait beaucoup plus que sa triste victime. Elle lui dit alors d'un ton railleur, et en le regardant fixement:

— Eh! mon cher baron, vous voilà tout hors de vous-même! Connaîtriez-vous peut-être mademoiselle Ackermann? Quoi donc? Cette nouvelle vous met tout en feu! Auriez-vous aussi des vues sur elle? L'entreprise est difficile, je vous en préviens, extraordinairement difficile; car cette jeune dame, que j'ai l'honneur de connaître personnellement, le porte très haut, croyez-moi. Oui, avec le profond respect que je dois à l'aimable baron, tous les cavaliers et tous les officiers du monde sont bien au-dessous de ses prétentions, et sa visée est au moins à quelque prince. Nenni-

da, cher baron, il n'y a rien à faire; un oiseau si rare ne tombe guère dans le filet..... Joyeux repas, espèces sonnantes, seraient inutiles. J'en suis fâchée pour vous,... je suis sûre que mademoiselle Ackermann...

— Damnable sorcière, si tu dis encore un mot, je t'étrangle, cria le major, si furieux, que la vieille mégère enfonça, tout effrayée, sa tête sous la couverture.

A ce moment on entendit un grand vacarme devant la maison, et, au même instant, une servante, pâle d'effroi, se précipita dans la chambre.

— Ah, madame! dit-elle d'une voix tremblante, les matelots veulent forcer l'entrée du salon. Ils ont appris que monsieur est ici (elle désignait le baron), et ils veulent l'égorger. Ils ont tout brisé dans la salle de danse, et nous avons eu à peine le temps de fermer la porte de l'escalier.

Dans ce moment critique, Fanny ne perdit point la tête, quoiqu'on eût pu le croire aux apparences; car elle sauta sans gêne à bas du lit, passa seulement un peignoir, et enjoignit à la servante, avec le sang-froid d'une longue expérience, de courir au Gænse-Markt, par une porte de derrière, et d'amener la garde. Elle pressait le baron de s'enfuir par le même chemin, car, ajouta-t-elle, si ce diable de Ralph d'Helgoland est avec eux, il a juré de vous expédier à cause de Berthe. Vite, vite, partez! Il ne faut pas se jouer aux matelots.

Sylbourg dégaina son sabre, sans daigner regarder la Portugaise, et retourna tranquillement au salon. Il y régnait un affreux tumulte; car les matelots ivres frappaient à la porte d'en bas, et hurlaient comme des loups affamés après leur proie enfermée; les messieurs, auparavant si hardis champions dans ce lieu de débauche, faisaient en présence du danger une triste figure; quelques-uns se tapissaient derrière l'écran du poêle ou les rideaux, d'autres fuyaient au grenier; il y en eut même un qui prit fantaisie de jeter aux matelots sa bourse par la fenêtre, et de négocier une retraite libre pour sa personne. Les plus drôles étaient deux petits élégants, aux cheveux noirs et bouclés, vo-

lontaires dans une maison de banque; ils n'avaient le courage ni de fuir ni de rester, et conjuraient le baron, dans les termes les plus vifs, de les défendre contre les assassins, lui qui avait une arme.

— Permettez-moi de vous traiter dimanche prochain au Pavillon de l'Alster, seigneur cavalier, disait l'un d'eux, en lui serrant le bras avec angoisse, et, pendant ce temps, l'autre, saisi d'effroi, essayait, avec l'air d'un connaisseur, le tranchant du sabre de Sylbourg, et, souriant avec une familiarité respectueuse, au bel officier qui le portait:

— Que peut valoir cette arme, seigneur cavalier? Un sabre turc assurément, et qu'on payerait cinquante écus comme un sou. Où l'avez-vous achetée cette arme magnifique, si je ne suis pas trop curieux?

Sylbourg éclata de rire, et s'écria en jetant son manteau:

— Soyez tranquilles, messieurs! Je vous défendrai tous; laissez venir ces ivrognes, pas un de vous n'y perdra un cheveu.

A ces mots il se montra le sabre à la main; sa voix ferme, sa taille athlétique, rendirent aux peureux, sinon le courage, du moins la confiance en ce hardi défenseur, qui prit à la rampe de l'escalier une position avantageuse. Quelques secondes après la porte de la maison fut enfoncée, et les matelots furieux montaient l'étroit escalier en tumulte avec des cris sauvages.

— Approchez, mes amis! cria le baron en brandissant son sabre. Si j'avais sous ma main un bout de câble, je n'aurais pas besoin de cette flamberge pour vous rafraîchir la cervelle; il faudra vous contenter comme cela... Allons, montez... me voici.

— Mauvais coquin! cria d'une voix enrouée et avec des yeux étincelants le terrible Ralph, marin aux larges épaules, qui s'élança le premier. De la main gauche il saisit la rampe qu'il arracha, pendant que sa main droite brandissait un large coutelas, l'arme par excellence des matelots dans toutes leurs querelles, et il allait se jeter sur l'ennemi. Le major fit un pas en arrière en jouant de son sabre, et Ralph tomba en poussant un cri sourd; le baron avait abattu d'un revers la main qui portait le couteau;

la chute de Ralph fit reculer les autres, et avec un affreux tumulte ils dégringolèrent jusque dans la cour.

Mais un instant après ils revinrent à l'assaut avec une rage nouvelle, pour venger leur camarade. Sylbourg frappa le premier du plat de son sabre sur la tête si violemment que l'homme tomba étourdi. Là-dessus les furieux abandonnèrent l'attaque de l'escalier, et parlèrent de pénétrer dans le salon par les fenêtres avec des échelles. La position du major était critique; déjà il cherchait un moyen de retraite, lorsqu'on entendit crier: « La garde! voici la garde! » Les matelots s'enfuirent. Grâce au secours de leurs belles, accoutumées à ces accidents, et toujours intéressées à ce que la police trouve la place vide, les matelots réussirent à s'évader avec leurs camarades blessés, et, quand la garde arriva, elle ne trouva plus que les assiégés; les auteurs du tumulte avaient pris le large.

Le salon représentait par son désordre pittoresque un vrai tableau de Hogarth. Sylbourg, à l'arrivée de la troupe, s'était enveloppé de son manteau; la tête à la fenêtre, en face de la nuit profonde, et sans se retourner, il fumait tranquillement un cigare. Les hôtes sortirent tout tremblants de leurs cachettes, et les deux élégants se hâtèrent de raconter au chef de la garde, avec une grande volubilité, cette scène de tumulte, à laquelle ils n'avaient, on l'entend bien, pris aucune part.

— La justice verra tout cela. Votre nom? dit le chef d'un ton impérieux.

— Jules Heymann et compagnie.

— Et vous?

— Moïse Mosenthal, avec votre permission, monsieur l'officier. Voici mon adresse.

Tous les autres messieurs durent se faire connaître les uns après les autres; l'officier consigna leurs noms sur ses tablettes.

— Et vous, monsieur, dit-il ensuite à Sylbourg, comment vous appelez-vous?

Sylbourg tournant à moitié la tête vers l'officier lui dit tout bas :

— Laissez aller tous ces gens-là, je suis le seul coupable, quoique je n'aie fait que défendre ma peau.

— Vous ici ! balbutia son camarade fort surpris, mais il se remit sur-le-champ, se tourna vers les assistants et leur dit avec politesse :

— Il suffit, messieurs; l'affaire n'aura pas pour vous d'autres suites. Retirez-vous.

Ensuite il fit mettre l'arme au bras à sa troupe qui était dans la cour, et, quand ils furent seuls avec Fanny, le major conta l'affaire en peu de mots à l'officier, qui lui promit sur sa prière le plus profond silence.

Sylbourg fut le dernier à quitter la maison de la Portugaise : quand il fut dans la rue trois heures sonnèrent.

— Maudit repaire ! murmura-t-il entre ses dents : la première fois que j'y viens sans mauvaises pensées, il faut que ce malheur m'arrive. Au diable le sentiment !

XI

Le lendemain le major s'éveilla fort tard; le tableau de son aventure nocturne avait perdu à la clarté du soleil ses ombres romanesques. Sylbourg n'était plus homme à considérer comme des saillies de belle humeur de pareilles aventures, qui ne pouvaient lui procurer le moindre avantage; il se reprochait amèrement d'avoir par son étourderie et sa légèreté, ravivé sans le plus léger motif ses folles équipées d'autrefois, qui ne convenaient pas plus aujourd'hui à sa position qu'à son caractère. Il jugeait surtout fatale cette imprudente visite chez la Portugaise, en ce qu'elle le forçait à revenir sur son aventure avec Berthe, aventure oubliée, et qui pouvait maintenant le jeter dans mille embarras. Ce n'était pas un bon présage à ses yeux que cette ancienne liaison se vînt mettre inopinément à la traverse; il n'aimait point ces coups du sort qui jettent brutalement à la face d'un homme

une faute dès longtemps oubliée, au moment où il avait peut-être à lutter avec des complications nouvelles; il était d'ailleurs assez fataliste pour ne pas considérer comme un simple hasard la circonstance que, par l'intervention de Charlotte, cette ancienne histoire se trouvait en rapport direct avec ses plus récentes liaisons, et le suivait comme une ombre funeste dans le cercle de ses nouvelles connaissances. Il ne se fût peut-être nullement inquiété, en d'autres circonstances, que ce fût son enfant ou celui d'un autre qui eût causé tout cet incident si remarqué; mais, dans la situation présente, il eut besoin de toute son incrédulité, pour ne pas y reconnaître une dispensation particulière de la Providence; plus indécis qu'il ne l'avait jamais été, il ne sut pas arriver, avec toute sa finesse, à une conclusion plus satisfaisante que celle-ci : il laisserait doucement l'affaire suivre son cours, et il attendrait pour agir le moment favorable. Fanny seule connaissait son nom dans ce repaire du vice; l'argent lui fermerait la bouche mieux qu'une hostie; d'officiers danois et de gentilshommes qui fréquentaient cette maison, il y en avait par douzaines; il pouvait donc au besoin faire aisément quelque histoire, qui l'empêchât d'être découvert de ce côté; une seule chose pesait encore sur sa mauvaise conscience : où avait passé l'enfant de Berthe? Qui avait pu le dérober si secrètement à la jeune artiste? Fanny lui avait appris seulement que la cabaretière l'avait abandonné à quelqu'un, sans doute à prix d'argent, et ce quelqu'un, malgré toutes les recherches de la Portugaise, n'était connu que de sa voisine. Une vie comme celle de Sylbourg, si pleine d'événements, d'intrigues et des liaisons les plus diverses avec d'autres hommes, ouvrait le champ à maintes explications fatales; il avait plus d'un ennemi, pour qui la possession de cet enfant eût été un excellent moyen de vengeance ou peut-être de juste punition.

Ulrique!... le coup serait digne de toi, s'écria-t-il soudain, comme éclairé d'un trait de lumière. Avec ce témoin de ma faute, tu pourrais me frapper plus cruellement encore que la première fois... C'est son plaisir de me présenter le miroir de la vertu, et

de me prendre en flagrant délit. Damnation! Où vais-je m'égarer avec mes rêves de visionnaire? C'est tout simplement une âme chrétienne qui a pris en pitié ce marmot; quelque dévote vieille fille, dont le mops ou le petit chat était mort, et qui cherchait une diversion à sa tendresse naturelle. Non, non, je ne veux plus me creuser la tête là-dessus. A quoi me servirait donc mon vieux Olaf? C'est un rusé coquin : je le dépêcherai chez la cabaretière: peut-être son instinct découvrira-t-il ce mystère où se perd mon esprit.

Il allait sonner le nègre, quand la porte de l'antichambre s'ouvrit: Elkins se présenta. Le jeune Anglais semblait fort ému; il serra vivement la main du baron, et lui dit qu'il se trouvait dans une situation qui ne lui laissait point de repos. Il avait besoin de s'épancher auprès d'un ami qui pût le comprendre. M. Hill ne savait juger de rien qu'avec la plus sèche raison, mais lui, Elkins, avait assez de confiance dans Sylbourg pour s'ouvrir à lui franchement. Avant que le major pût s'expliquer l'émotion du jeune lord, celui-ci l'entraîna sur le sofa, et le tira d'incertitude par cette exclamation bizarre :

— En deux mots, je suis amoureux : dites-moi, baron, que puis-je espérer?

— Et c'est à moi que vous vous adressez? Voilà qui est plaisant, s'écria le major avec un éclat de rire.

Mais il reprit son sérieux, en voyant la fâcheuse impression que faisait cette raillerie.

— Ne vous fâchez pas, Elkins, dit-il en changeant de ton. Il faut vous dire ce que vous pouvez espérer? Rien de plus facile. Vous pouvez tout espérer, oui, tout, vous dis-je, si vous savez cacher à l'objet de votre passion l'empire qu'il a sur vous.

— Sur moi? Ah, Dieu! s'écria le jeune Anglais avec extase, elle peut tout sur moi... Mon bonheur, ma vie, sont dans ses mains. Elle est toute ma pensée. Je ne saurais penser qu'à elle. Que le monde s'écroule tout entier, pourvu que j'obtienne de sa bouche un mot favorable. Ah! Sylbourg, si vous saviez avec quelle passion je l'aime; comme son nom est pour moi la plus sainte prière; comme sa vue me transporte...

— Avec cela nous n'avançons guère, mon ami, répliqua sèchement je baron, fort surpris cependant de ces tons passionnés, chez un homme d'ailleurs si froid avec les femmes, et dont le naturel phlegmatique ne devait pas lui faire attendre une telle exaltation de sentiments. Nous n'avançons guère avec ces exclamations sentimentales; car, afin que vous le sachiez, Elkins, je ne suis pas amoureux, je ne l'ai jamais été, et je ne comprends pas un mot au langage de la folie amoureuse. Parlons sérieusement; le sang-froid fait tout le stratégiste, et l'amour est aussi un champ de bataille.

— Sur lequel maint noble cœur verse tout son sang! dit Elkins.

Et il soupira en baissant le front.

— Hélas! vous me semblez grièvement blessé, pauvre Roméo! dit Sylbourg en secouant la tête. Mais sachez qu'il est une confiance plus fâcheuse que la défiance la plus extrême, c'est la demi-confiance. Ce que vous m'avez dit jusqu'à présent, je peux aussi bien le lire dans un roman de Richardson, mais vous conseiller, et, s'il le faut, vous aider, comme un fidèle et secourable ami, je ne le puis encore. Ah! cher Edouard, vous n'êtes pas le premier jeune homme qui me fait augurer que nous entrons dans une période fort sentimentale, où l'amour se promènera de nouveau en habit de berger, et noiera dans les ruisseaux des prairies ses victimes couronnées de tendres fleurs. Pour moi, je dis qu'un homme doit être un homme, autrement il n'a aucun droit de dominer la femme; on aime avec le cœur, on triomphe avec l'esprit; ainsi donc, point de soupirs mélancoliques, point de ces pleurs d'amour à la mode. Une femme n'est qu'une femme, et la plus belle ne vaut pas qu'on perde la tête pour elle.

— O ciel, j'ai bien trouvé mon homme! s'écria Elkins, que les maximes résolues du major commençaient à réjouir, si peu qu'il en fût partisan.

— Certainement, vous l'avez trouvé, si vous me voulez croire, répliqua Sylbourg. Un homme de votre condition et de votre fortune, avec vos avantages personnels et votre esprit, ne doit pas

se désespérer, si une dame ne se jette pas d'abord dans ses bras. Mais vous voilà, vous autres Anglais : des glaciers dans l'indifférence; des volcans dès qu'une idée vous saisit! J'espère cependant que nous finirons par nous entendre. Achevez seulement votre confession, mais, je vous en conjure, sans assaisonnements romanesques. D'abord, depuis quand êtes-vous épris?

— Depuis la première fois que je l'ai vue.

— Bon! Un amour avec explosion! Et en quel lieu avez-vous rencontré votre dame?

— Au théâtre.

— Ah! un amour de premières loges.

— Pardonnez-moi, de coulisses.

— Comment! s'écria Sylbourg, que ce mot de coulisses avait électrisé. Une actrice! Je comprends, cette fois.

— Que comprenez-vous? dit Elkins avec vivacité.

— Que vous jouez l'amant langoureux, parce que cela vous amuse. Vraiment, vous m'avez bien mystifié! Une actrice! Voilà qui me plaît, cette fois. Il y a du sens et de la raison dans une telle amourette; on passe dans les situations les plus variées; aujourd'hui l'on aime une fine coquette, demain une sentimentale bergère, après-demain une héroïne tragique. Et les rôles d'hommes encore!... Mon ami, on n'apprend le secret de l'art dramatique qu'aux genoux d'une belle actrice, et, ma foi, je me plairais moi-même à languir quelquefois ainsi!

Le jeune Anglais ne parut nullement en humeur d'accepter cette frivole appréciation de son amour; il se mordait les lèvres, et il répondit avec amertume :

— Si vous n'avez pas mieux réussi à comprendre l'art dramatique, vous pouvez avoir tout à fait raison de juger aussi l'amour du même point de vue. Mais alors je vous conseillerais de réserver tout votre enthousiasme pour le ballet, où l'essentiel est une jambe bien tournée. Pour moi, j'estime que de languir pour une actrice est fort inutile, aussi longtemps que j'aurai des billets de banque dans ma poche et du temps à perdre à ce jeu-là, si le jeu me plaît.

En disant ces mots, Elkins, impatienté, se battait la jambe avec sa cravache; Sylbourg vit son trouble et lui dit :

— Et quoi! vous prenez au sérieux ces innocentes plaisanteries! Vous ne croyez pas que je m'intéresse toujours vivement à ce qui vous regarde? Allons, mon ami, prenez un air moins sombre; ne vous fâchez pas contre un ami, qui peut-être a laissé échapper une parole étourdie, que vous auriez prise tout autrement sans la disposition où vous êtes : donnez-moi votre main, Elkins; il y a peu d'hommes au monde que j'aime autant que vous, mais aussi, j'ai droit de vous le demander, prenez-moi tel que je suis.

La figure d'Edouard s'éclaircit de nouveau; il pressa la main du major et lui dit :

— Si votre badinage m'a blessé, c'est ma faute; mais, quand une passion violente nous dévore, nous sommes sensibles à la moindre dissonnance qui blesse notre manière de sentir. Moi-même, j'ai peine à me reconnaître, et il me semble que je suis un autre Hamlet, qui ne vit plus que pour former de grandes résolutions et trembler de les accomplir.

— Mais la chose est-elle donc si difficile? demanda Sylbourg, avec autant de curiosité que d'intérêt. Un homme tel que vous, dont l'épouse (si ce mot fatal est inévitable) peut être par vous présentée dans la haute société anglaise, ne sera-t-il pas toujours un adorateur bienvenu?

Le jeune lord secoua la tête et sourit tristement, en faisant cette réponse :

— Celle à la possession de qui j'aspire ne fera guère attention à mes aïeux et à ma position dans la haute société, car sa noblesse est plus ancienne que la mienne, et très rare même en Angleterre; c'est la noblesse du génie, de l'art incomparable; l'ombre de Shakespeare a effleuré de ses lèvres, pendant le sommeil, ce front si pur et consacré par le laurier, et l'a nommée sa plus belle Julia!

— Charlotte Ackermann! s'écria Sylbourg, presque aussi troublé que surpris de cette conclusion inattendue.

— Eh! sans doute; une actrice! dit Edouard, en levant les épaules.

— Là!... là!... diable... Jolie femme!... Oui, je la connais, balbutia le baron. Avec elle on ne badine pas; elle fait une charmante exception à la règle; et puis il y a dans son regard quelque chose d'irrésistible; mais il ne faut pas cependant vous laisser abattre. Il n'en est pas encore temps. A propos, êtes-vous déjà introduit dans la maison?

Elkins fit un signe de tête affirmatif.

— Et avez-vous déjà pris une position?

— Mon Dieu! quelles idées stratégiques! s'écria l'Anglais, et, cette fois, en riant de tout son cœur. Suis-je donc peut-être sur le terrain? Non, je n'ai pas encore pris une position, si ce n'est que la digne mère ne semble pas me voir de mauvais œil, et que Charlotte me porte envie à cause de mon pur anglais.

— Elle a dit cela? s'écria Sylbourg. Je vous en félicite, Edouard! Vous le lui apprendrez, ce pur anglais; ne m'a-t-on pas dit qu'elle est très versée dans la connaissance des langues, et qu'elle parle remarquablement bien trois langues étrangères? L'amour est sur son terrain dans la grammaire; allez, heureux Elkins, formez cette charmante élève à prononcer : *I love you* aussi bien que vous le sentez; je gage cent contre un que Charlotte accueillera fort bien votre pur anglais, et l'aimable maître avec lui.

Le baron sut enfin, par ses propos tour à tour badins et sérieux, rendre le courage à son ami, et lui fit concevoir la joyeuse espérance de réussir auprès de la jeune artiste. Dans le fond, Sylbourg ne pouvait voir sans sourire la timidité virginale d'Edouard; mais, en homme calme et expérimenté, il prêta obligeamment l'oreille aux éloges enthousiastes auxquels le jeune lord se livrait sans mesure sur l'objet de son amour; le major intercalait par moments une observation atténuante, afin que son ami par trop exalté ne se répandît pas, comme il le disait, en écume poétique, et voulût bien faire leur part aux réalités de la vie.

— Vous n'imaginez pas, mon cher Edouard, dit ensuite le ba-

ron avec le ton de l'amitié prudente et de l'expérience supérieure, vous n'imaginez pas combien il importe, même avec les femmes disposées à l'enthousiasme, de modérer sa passion et de ne pas laisser la chaleur du sang dominer la raison. Cette petite Ackermann cherchera, j'en suis sûr, le côté romanesque d'une liaison d'amour précisément dans ce qui fera contraste avec sa propre nature; l'homme qu'elle trouvera le plus intéressant est celui qui lui laissera quelque chose à deviner et qui lui imposera par sa réserve. Gardez-vous bien d'un trop grand abandon; les femmes exaltées voient tout au plus chez un homme la sentimentalité comme un effet extérieur, étudié plutôt que naturel; c'est du champagne frappé de glace qu'il faut leur servir, mon ami, pour les enivrer à leur gré. Il faut à Charlotte, je vous le jure, quoique je l'aie vue une seule fois, un amoureux qui se distingue radicalement de ces marionnettes vivantes qu'elle rencontre chaque soir sur le théâtre; elle serait moins originale, moins inspirée, si elle ne devait pas préférer l'homme qui dédaignera la routine vulgaire des amants, le style usé de nos romanciers et de nos poëtes dramatiques, et qui voudra suivre sa propre voie pour trouver le chemin de son cœur. Je lis sur son doux visage une grande énergie de volonté et une âme très indépendante. Enfant gâté du génie, qui lui asservit tous les cœurs, elle a trouvé à peine jusqu'à cette heure un homme qui se soit approché d'elle autrement qu'avec un enthousiasme à perdre haleine ou avec un débordement de sentiments sublimes. *Mein Gott*, cher ami, ou, si vous l'aimez mieux ainsi, *God damn*, traitez-moi la petite dame un peu rudement, sans clair de lune et sans phrases langoureuses, et je vous suis caution qu'elle goûtera mieux le gingembre de votre amour que toute l'ambroisie et l'extravagance des poëtes.

Edouard, qui aimait pour la première fois, avec toute l'ardeur et l'innocence d'une âme pure, ne put répondre que par un silencieux sourire à des conseils si frivoles; il secouait quelquefois la tête en signe d'incrédulité à ces maximes d'une philosophie par trop cavalière; tout cela lui semblait singulièrement déplacé avec une femme de l'esprit et du caractère de Charlotte.

De son côté Sylbourg ne cessait pas de lui inculquer ces principes ; c'était ainsi que lui-même, et il pouvait le dire sans vanterie, avait non-seulement subjugué les prudes les plus sévères, mais encore assuré et maintenu ses conquêtes.

— Mais point de long siége, point de capitulation avec la liberté de la retraite ! s'écria-t-il vivement. La plupart des mariages entre personnes raisonnables tournent mal grâce au fléau de l'uniformité quotidienne, parce qu'au moment de la victoire le mari s'abaisse au rôle de vaincu, et prodigue plus ou moins sa tendresse, au préjudice de son caractère. Or, avec une personne telle que Charlotte, type véritable et complet d'une âme de jeune fille enthousiaste, enflammée, où votre imagination trouvera-t-elle toutes les ressources nécessaires pour lui faire paroli seulement pendant une semaine? Mais, si au contraire vous savez conduire votre jeu, et si vous ne vous laissez pas ensorceler par les premiers accents de la sirène, cette jeune dame brûlera pour vous de toutes les flammes de l'amour le plus exalté, et, séduite par ses propres illusions, elle viendra se jeter aveuglément dans votre filet.

— Il ne peut être ici question ni de jeu ni de filet, répondit vivement Elkins. Vous ne connaissez pas Charlotte, autrement vous ne seriez pas si prompt à la juger sur la règle commune.

Le major demeura quelques instants le regard fixe et sans rien dire, puis il fit tomber légèrement avec le bout de son doigt la cendre de son cigare, et il répliqua en souriant :

— Entendons-nous : je suppose d'abord que vous n'êtes déjà plus indifférent à Charlotte, sans cela ni ma sagesse ni celle d'un autre ne pourrait soulever pour vous le voile d'Isis. Il faut donc savoir d'abord à quoi vous en tenir là-dessus ; le reste viendra en son temps. Personne ne connaîtra jamais à fond les femmes en général, pas plus que la médecine, et ces deux études ont encore ceci de commun, qu'en tout temps c'est sur nous-mêmes que nous faisons les expériences les plus sûres, si ce n'est toujours les plus agréables.

Ici, Elkins fut charmé que le major changeât de discours et qu'il parlât de choses où leurs vues étaient moins divergentes.

Le jeune Anglais crut n'avoir appris ce jour-là qu'une seule chose profitable pour lui, c'est qu'on pouvait avoir eu beaucoup de bonnes fortunes, sans avoir même une légère idée du mystère qui est renfermé dans un noble cœur de femme; et ce mystère il se révélait pleinement au jeune homme enthousiaste et brûlant d'amour, chaque fois qu'il rencontrait les yeux de Charlotte ou que sa douce image se présentait seulement à sa pensée,

XII

A quelques jours de là, le sénateur H., un des premiers négociants de Hambourg, ouvrit, dans sa belle maison du Jungfernstieg, la saison d'hiver par un bal magnifique, où furent invitées toutes les personnes considérables par le rang, la richesse ou la célébrité. Les brillantes salles où la société se rassembla étalaient un luxe qui répondait non-seulement à la renommée de la maison et à la haute position du maître, mais aussi au rang et à la richesse de ceux qui avaient l'honneur d'être conviés à cette brillante réunion. Toute l'élite de Hambourg était là; les dames étalaient à l'envi les plus étincelantes pierreries et les plus riches toilettes. Un essaim d'élégants cavaliers, et dans le nombre beaucoup d'uniformes et d'habits de cour, se pressaient et s'agitaient, cherchant les regards, exprimant l'admiration et distribuant les compliments parmi ces groupes, vraiment éblouissants, d'aimables et fraîches jeunes filles, qui, de leur côté, malgré la sévère étiquette de salon, observaient d'une manière plus ou moins dissimulée l'effet de leurs charmes sur les dandys blasés et sur les officiers moins dédaigneux.

Schrœder assistait à cette fête avec ses deux sœurs; car le conseiller H. était du nombre des hommes considérables de Hambourg qui avaient ouvert leurs salons aux beaux-arts et à leurs représentants; le vieux marchand aimait surtout à s'entendre qualifier de protecteur du théâtre, bien qu'à vrai dire il connût

beaucoup mieux les prix du sucre et du café que le mérite des œuvres de Lessing et de Molière. « C'est une belle pièce que Rutland, disait-il; c'est dommage que ce ne soit pas un opéra.» Ce jugement du bonhomme sur le nouveau drame lui avait fait un singulier renom comme connaisseur dans toutes les sociétés de Hambourg.

L'entrée des deux sœurs dans la salle de bal attira l'attention générale, et bientôt elles se virent entourées par une foule de jeunes cavaliers, qui sollicitaient la faveur de danser avec elles. Lord Elkins manqua seul de courage, et n'osa pas se présenter. Immobile, appuyé contre une colonne, il était témoin des hommages que recevait de toutes parts cette jeune fille, qu'il adorait en secret; au milieu de l'allégresse générale il était saisi d'une profonde mélancolie; il ne remarqua point que mainte jeune beauté l'observait avec impatience, se demandant s'il ne sortirait pas bientôt de cette vague rêverie, et ne se pourvoirait pas aussi d'une danseuse; il ne voyait pas non plus les jeunes dames qui çà et là se parlaient mystérieusement, et faisaient ensemble leurs observations sur le jeune lord, que le spleen tourmentait encore aujourd'hui.

A ce moment quelqu'un, survenant par derrière, lui frappa doucement sur l'épaule et l'appela par son nom; c'était Sylbourg, en brillant uniforme, la poitrine couverte de plusieurs décorations; il était entré par une porte latérale, et, du premier coup d'œil, il avait remarqué son ami et l'objet de sa muette contemplation.

— Etes-vous devenu un stylite? lui dit-il à l'oreille, Voici une excellente occasion pour mettre en usage votre pur anglais. Ah! elle est charmante. Cette robe de satin bleu clair sied parfaitement bien à votre petite blonde; mais la toilette de Dorothée n'est pas non plus à dédaigner, et je préfère décidément sa figure à celle de Charlotte. Ne dirait-on pas Junon et Hébé? Ah! qui pourra dire s'il voudrait être Alexandre ou Diogène?

Edouard répondit d'une manière vague et distraite; Sylbourg le pressa de saisir l'occasion favorable, et de risquer dès le même soir une déclaration.

— Dans nos mœurs actuelles, lui disait-il, les bals sont presque le seul asile des amants. Au moyen âge le chevalier faisait sa cour en casque et en éperons dans les tournois; dans la pastorale Arcadie, l'amant faisait l'aveu de sa flamme au milieu des frais bocages ou des moissons flottantes; aujourd'hui les amoureux se réfugient dans le tumulte d'un bal; un mot échangé, une main que l'on presse, à l'insu de tout le monde, parce que chacun est occupé pour soi, et la liaison est formée avant le menuet. La danse va commencer. Courage, mon ami! La foi sauve, mais l'audace réussit!

Elkins fut charmé que cette exhortation finît et que le major le quittât pour se présenter à la dame de la maison. La musique commença, les quadrilles se formèrent; le jeune Anglais sortit de la salle, pour se jeter dans un fauteuil au fond d'un cabinet éloigné. Les sons de la musique par leur magie lui montraient sa bien-aimée, légère comme une sylphide, et développant sa grâce et sa beauté dans les agréables entrelacements de la danse. Mille regards la suivent avec ravissement, se disait Elkins. Pourquoi ne viendrais-je pas la chercher, moi seul, dans ce secret asile, où je la trouve au fond de mon cœur plus vraie et plus belle, que ne sauraient la voir tous les regards frivoles de ces fades adorateurs?

L'apparition de Sylbourg n'avait pas manqué son effet sur les dames; les hommes considéraient avec une secrète envie le grand et bel officier, dont la tournure chevaleresque et les manières distinguées fixaient l'attention générale, attachaient sur lui de doux regards, et çà et là faisaient naître sous le fin corsage de tendres soupirs. C'était le type de la beauté mâle, la tranquille assurance du triomphe, que lui garantissait un mérite éminent, même dans cette maison magnifique, où l'homme comptait par tonnes d'or. Le nom du baron de Sylbourg passa bientôt de bouche en bouche; plus d'un cœur de mère, saisi d'angoisse, observait avec crainte ou espérance sur laquelle des jeunes danseuses se porterait le dangereux éclair de ces yeux étincelants.

Quand la danse eut pris fin, il chercha vainement des yeux son ami; Charlotte était retournée à sa place; Elkins ne paraissait

pas auprès d'elle. Il l'aborda vivement, et engagea avec elle un de ces entretiens de bal, où l'on dit tant de riens avec grâce, et où les personnes de sens et d'esprit ne s'arrêtent qu'aussi longtemps que le tumulte qui les environne empêche d'entendre autre chose que des mots entrecoupés. Ensuite le major s'étendit sur la différence des bals de Copenhague et de Hambourg; il avoua que le ton fin et naturel de la société hambourgeoise lui plaisait infiniment mieux que la raide étiquette qui régnait à la cour de Danemark. L'un et l'autre badinèrent ensuite sur quelques-uns des assistants; Sylbourg, de plus en plus animé, déclara enfin que pour lui le plaisir suprême dans un bal était de découvrir les ridicules de quelques originaux, de les suivre dans leur action et leurs démarches, de deviner les intrigues secrètes, en un mot de donner un libre essor à son ironie.

— Ironie! Mot fatal! repartit Charlotte. Je n'aime pas plus ce talent, si c'en est un, que les hommes ironiques. Je veux bien que l'esprit soit piquant, malicieux même, mais aussitôt qu'il tourne à l'amertume, il annonce chez l'homme plus de bile que de jugement.

— Et néanmoins que de gens d'esprit cherchent leur force dans l'ironie! répondit Sylbourg.

— Ils y cherchent peut-être même leur esprit, dit Charlotte. Car elle n'est au fond qu'une doublure du bon sens, tout comme l'insouciance que tant d'hommes affectent, quand ils ne savent plus que dire.

— Il faut donc que je la fasse paraitre cette insouciance, si mademoiselle Ackermann veut savoir pourquoi je me présente si tard, pour lui demander l'honneur de danser avec elle cette écossaise.

— Insouciance, mais sincère, monsieur le baron! Vous venez en effet trop tard, dit Charlotte gaiement. Affreux malheur, je suis engagée! une danseuse de profession doit danser encore, quand les autres n'en prennent que pour leur plaisir. Ah, si je pouvais une fois assister à un bal, où personne ne m'inviterait à danser!

— Quoi donc? Vous n'aimez pas la danse, mademoiselle! Et pourtant vous nous charmez si souvent par elle sur la scène!

— C'est alors mon art que j'exerce, répondit-elle; mon âme y est intéressée, et je m'explique fort bien comment chez les peuples religieux de l'antiquité la danse a pu faire partie du service divin et s'exécuter devant les autels. Mais ici en vérité nous ne dansons qu'en vue d'un bon souper, le maître de la maison ayant décidé, dans sa sagesse, qu'il nous régalerait de tant et tant de danses, avant de faire servir les huîtres et le champagne.

— N'est-ce pas là de l'ironie? s'écria Sylbourg en riant. Au reste je suis parfaitement de votre avis. Je n'eus jamais une bien vive passion pour la danse; l'écossaise seule me plaît, et je regrette infiniment de devoir y renoncer. Est-il donc impossible?...

— Impossible, si vous ne voulez pas chercher une autre danseuse, répondit Charlotte d'une voix mal assurée; je danse l'écossaise avec lord Elkins.

— Avec lord Elkins! répliqua Sylbourg fort surpris. Ce doit être un malentendu! Il me faisait justement des plaintes de n'avoir pu réussir à vous engager.

— En tout cas c'est un malentendu de mon côté, dit Charlotte en balbutiant, et elle rougit comme le feu, ce que l'œil perçant du baron remarqua sur-le-champ, car il s'écria :

— Nullement! Il n'y a point de malentendu; la corbeille que vous m'avez donnée[1] sera pour Elkins la corne d'abondance de la suprême félicité. Oh! si vous saviez comme il vous adore! Avec cette écossaise je le sauve du désespoir.

Là-dessus il s'éloigna si rapidement, que Charlotte, complétement troublée par les dernières paroles du major, n'eut pas le temps de le retenir.

— Qu'as-tu à démêler avec M. de Sylbourg, lui demanda, en

[1] *Donner une corbeille à quelqu'un :* expression proverbiale, pour dire *adresser un refus;* cela s'entend surtout du refus qu'un homme essuie de la part d'une femme.

s'approchant d'elle, Dorothée, qui avait vu la frayeur se peindre sur son visage.

Charlotte lui conta en peu de mots son étourderie, et ce que le baron lui avait répondu : Dorothée fut aussi alarmée que sa sœur, et lui dit avec effroi :

— Tu n'as pas promis la danse à lord Elkins, et tu l'affirmes au major ? Mon Dieu, quelle inadvertance ! Que va penser Elkins, sinon que le major lui annonce la vérité ?

— Il pensera ce qu'il voudra, dit Charlotte. Le baron est un impudent. Je dirai à Elkins que je n'avais pas d'autre moyen pour me délivrer de cet homme importun.

— La belle idée ! lui dit sa sœur. Que le ciel nous bénisse ! Veux-tu me croire ? Dis simplement que tu ne danseras pas l'écossaise, et vois comme il prendra la chose. Tu pourras toujours envoyer promener le baron, comme il le mérite.

Sylbourg avait fini par trouver Elkins ; étendu dans un fauteuil, les mains croisées derrière la tête et les yeux demi-fermés, il n'aperçut le baron qu'au moment où il foula légèrement le tapis à ses côtés et le regarda en souriant.

— Encore un homme à qui la fortune vient en dormant !

A ces mots de Sylbourg, Elkins se souleva brusquement.

— Debout, mon ami ! s'écria le major en le prenant par le bras ; la saison des rêves et des langueurs est passée ; l'écossaise va commencer, et vous la danserez avec Charlotte.

— Moi ? dit le jeune lord, et il se leva en sursaut.

— Vous voyez qu'on gagne quelquefois le gros lot, même sans avoir mis au jeu, dit le major en riant. Elle vient de m'avouer en rougissant qu'elle ne veut danser l'écossaise qu'avec vous.

— O ciel, que dites-vous là, Sylbourg ? s'écria le lord au comble de la joie. Votre parole, qu'elle a dit cela ?

— Ma parole d'officier ! En doutez-vous ? reprit le major avec calme. Pour moi, je suis aussi convaincu que Charlotte vous aime que je le suis de sa volonté de danser l'écossaise avec vous. Elle vous a donné la réplique, maintenant je vous abandonne à votre bon génie et à votre pur anglais.

Charlotte, qui avait eu le temps de se remettre, vit sans trouble le jeune lord s'approcher d'elle. Lorsqu'il se présenta, sans pouvoir articuler une syllabe, celle-ci lui tendit amicalement la main, et lui dit avec simplicité :

— On nous fait souvent le reproche à nous autres Hambourgeois, de n'être pas assez prévenants avec les étrangers. Lord Elkins du moins ne fera pas cette plainte.

Elkins lui baisa la main avec ardeur, et lui dit à demi-voix :

— Mademoiselle Charlotte, vous me rendez la vie !

Elle feignit de n'avoir pas entendu, retira vivement sa main, et dit en souriant :

— M. de Sylbourg ne pouvait concevoir que je voulusse danser avec vous, quoique vous ne m'eussiez pas engagée. Ne semble-t-il pas à le voir que pareille chose ne lui soit jamais arrivée ? J'étais sur le point d'éclater de rire.

Elkins changea de couleur. Charlotte poursuivit avec le plus entier abandon :

— Ce M. de Sylbourg !... Mais on voit beaucoup d'hommes de la sorte, qui avec leur coup d'œil pénétrant croient découvrir des secrets merveilleux, et qui se méprennent sur le plus simple badinage... Venez donc, mon ami ; la musique nous appelle : dansons, pour faire enrager cet excellent baron. Rien de plus amusant que de mystifier ces habiles philosophes !

A ces mots elle se leva légèrement de son siége, quitta son châle, et entraîna avec une sorte d'impatience son danseur irrésolu.

Le jeune Anglais était comme étourdi de ces façons singulières et si peu d'accord avec les paroles de Sylbourg. Le sans-gêne de Charlotte, son léger badinage, l'amitié confiante qu'elle lui témoignait, abattirent tout son courage et lui ravirent sa dernière espérance, à l'instant même où il venait de s'abandonner prématurément au transport de la joie ! A la vérité il essaya encore une fois de lui faire d'une voix timide l'aveu de son amour, mais c'en était fait de son bonheur ; Sylbourg avait voulu se jouer de lui, ou s'était lui-même grossièrement trompé. Charlotte l'écou-

tait à peine ; elle était de la gaieté la plus vive, et, avant de danser, comme au milieu de la danse, elle sut, par son humeur enjouée, le convaincre parfaitement que les dispositions favorables qu'on lui avait supposées, n'avaient jamais existé que dans l'imagination de Sylbourg. Cette affreuse certitude le rendit incapable de toute autre pensée, et le mit presque hors de lui-même ; il suivait machinalement la mesure ; son front était brûlant, son visage d'une pâleur effrayante ; il saisit un moment favorable, pour s'échapper sans être observé des danseurs ; Charlotte trouva à l'instant même son vieil ami Eckhof, qui acheva la danse avec elle ; la jeune fille rendit grâce au ciel de l'échange, et nul ne remarqua ce qui se passait en elle. Sylbourg lui seul n'avait cessé de suivre des yeux son ami, et, quand il le vit sortir précipitamment de la salle, il courut sur ses pas, et le trouva dans la dernière pièce, déjà enveloppé dans son manteau et sur le point de partir.

— A quoi pensez-vous, Edouard ? lui dit-il tout troublé. En êtes-vous venu à une explication avec Charlotte ?

Elkins répondit en se contenant à peine :

— Vous avez été pour moi un beau prophète ! A ce que je vois, vous savez mieux dresser un cheval que juger le cœur des femmes. Aucune dame ne peut résister à vos regards vainqueurs, et vous ne voyez dans les autres hommes que l'image de votre propre vanité ! Oui, nous en sommes venus à une explication, cher Sylbourg, mais trouvez bon que nous ayons parlé aujourd'hui de cette dame pour la dernière fois !

A ces mots il jeta au baron un regard furieux, et s'élança hors de la chambre dans la plus violente agitation. Sylbourg le suivit du regard sans s'émouvoir et sans laisser paraître le plus léger trouble. Cependant il en avait assez entendu, pour apprendre qu'il avait fait cette fois une lourde sottise, qui le fâchait plus encore pour lui-même que pour son ami.

Après la danse Eckhof avait ramené Charlotte à sa place, où Dorothée l'attendait avec autant d'impatience que de curiosité.

—Tout s'est bien passé, lui dit Charlotte à l'oreille. Elkins s'est retiré, et je serai bientôt délivrée du baron.

Eckhof, qui croyait toujours que le danseur de Charlotte s'était trouvé mal, lui dit, quand le major fut revenu dans la salle :

— Comment donc avez-vous fait la connaissance du baron de Sylbourg? Je l'ai vu ce soir vous entretenir avec beaucoup de vivacité. Cet homme m'inspire une profonde répugnance, sans que je sache dans quelle classe d'antipodes je dois proprement le ranger.

Charlotte parut attentive, et pria son vieil ami, qu'elle chérissait et qu'elle estimait singulièrement, de vouloir bien s'expliquer.

— Je ne sais véritablement que vous dire, répondit Eckhof. Je n'ai vu ce monsieur qu'une fois ; c'était à la Haute-Société. Comme vous le savez, je m'applique si passionnément à l'étude des caractères, que je ne laisse échapper aucun étranger dont la personne présente quelques traits saillants et remarquables. Mais ce M. de Sylbourg m'offre un singulier phénomène, c'est que j'observe chez lui les plus étranges contrastes ; son profil me paraît celui d'un homme honnête et distingué, mais en face je lui trouve une expression si désagréable, tous les signes d'un caractère si lâche, si égoïste, que la seule conclusion à laquelle je sois arrivé, c'est qu'il y a dans cet homme deux natures absolument opposées, et en lutte perpétuelle, et autant d'inclination pour le bien que pour le mal, pour le beau que pour l'horrible.

— O Lavater incarné ! dit Charlotte en riant. Pour moi, je n'ai pas observé ce monsieur si profondément, mais à coup sûr avec plus de justesse. Ce qu'il y a chez lui du fin courtisan me fait presque souvenir de son compatriote le vieux Polonius ; du reste il me semble un cavalier et un homme du monde comme cent autres ; je ne lui crois pas même une haute portée d'esprit. Il fait briller, il est vrai, fort habilement le nimbe romantique autour de sa figure chevaleresque, mais la vanité a plus de part à cette tenue que le sentiment de sa supériorité personnelle. C'est un homme de salon, que la société a beaucoup caressé, et qui est

arrivé par les autres bien plus que par lui-même à devenir un personnage.

— Vous lui trouvez donc quelque chose de caractéristique, dit Eckhof.

— Comme tout autre homme peut nous l'offrir, quand nous le considérons avec une attention particulière. Observez-vous seulement vous-même dans le miroir pendant quelques instants, et vous trouverez bientôt dans votre figure quelque chose d'étrange et d'inexplicable; vous serez une énigme pour vous-même, et c'est cependant ce que vous connaissez le mieux. Laissez donc là, cher Eckhof, votre regard de Cagliostro! Je vous assure que ce M. de Sylbourg ne sera dangereux ni pour un homme raisonnable ni pour une femme sage. Les Danois ont tous, derrière leur fine politesse, une réserve diplomatique, qui semble tenir du démon, mais qui n'est au fond qu'un vernis de plus, et non une franche et vraie singularité.

— Le voilà qui revient! dit Eckhof, en tournant le dos et en s'éloignant avec humeur.

Le major s'approcha de Charlotte, prit place auprès d'elle, après une légère inclination, et dit avec l'accent de l'émotion la plus profonde :

— Vous êtes fâchée contre moi, mademoiselle, et je voudrais bien être en butte à la haine de la moitié du monde, pour que ceci ne fût pas arrivé. L'aveugle amitié m'a rendu coupable. Croyez seulement, je vous en supplie, qu'Edouard en est tout à fait innocent! Moi seul, qu'il s'est trop hâté de faire son confident, moi seul je mérite le blâme et les reproches; et qui m'obligeait, ajouta-t-il d'une voix étouffée, d'employer ma main malheureuse au salut de ce noble cœur? Qui m'obligeait de prendre chez vous pour une vérité ce qui n'était que l'ardent et secret désir de mon cœur pour un malheureux ami? Ce n'est pas pour moi que je demande grâce; mais lui, que j'ai trompé inconsidérément, veuillez ne pas le condamner! Non, vous ne le condamnerez pas, vous dont la vocation la plus noble et la plus pure est de découvrir l'intime vérité dans le fond du cœur humain!

— Je ne vous comprends pas, monsieur le baron, répondit Charlotte, fort surprise de ce langage sincère de la confusion et du repentir le plus profond, en sorte qu'elle ne sut d'abord comment elle devait y répondre.

— Plût au ciel! dit le major en soupirant. Mais la douleur extrême d'Edouard et sa colère contre moi, cause innocente de cette douleur, m'a prouvé trop clairement que je l'ai précipité dans l'abîme, lorsque je l'ai conjuré, en lui faisant presque violence, de mettre un terme à ses doutes et de se déclarer. Non, ne vous détournez pas de moi, noble femme! Voilà mon dernier mot dans cette malheureuse affaire, et, si vous êtes juste, Edouard du moins sera pardonné.

Il se fit un moment de silence; le major était visiblement ému, un nuage de tristesse voila ses yeux, sa main jouait avec son porte-épée d'or; il fit un mouvement pour se lever, cependant il restait comme enchaîné sur son siége; Charlotte elle-même était comme sur des charbons ardents. Que cet homme lui parut différent de ce qu'elle l'avait elle-même jugé avec tant de précipitation! En s'accusant, pour obtenir la grâce d'un ami, combien il effaçait l'impression désagréable qu'il avait faite d'abord sur la jeune artiste! Elle sentit que c'était son devoir de le tranquilliser un peu, et elle lui dit avec bienveillance :

— Si c'est l'amitié qui a causé tout ceci, je vous pardonne volontiers votre irréflexion. L'amitié est une chose si rare, qu'on doit lui sacrifier toute autre considération.

— L'amitié est une perle rare, qui est plus rarement encore enchâssée dans l'or pur, répondit le baron, toujours concentré en lui-même. Pour moi, j'ai toujours été malheureux avec mes amis; et si je devais juger de ce saint et noble sentiment d'après mon expérience personnelle, l'amitié ne serait qu'un vain bruit, et un bruit étouffé par les cruelles dissonnances de la vie. Le meilleur ami que j'aie possédé a fait crouler sans le savoir et sans le vouloir tout le bonheur de mes jours; il a péri lui-même sous les ruines, et sa mémoire ne se lie plus chez moi qu'avec la pensée à jamais déchirante du sort qu'il m'a préparé innocemment.

Mais que vais-je vous conter dans un bal? Vous avez encore le bonheur de posséder une chose que l'art ne peut enseigner, que l'étude ne peut acquérir; l'heureuse jeunesse et les beaux songes d'avenir. Elkins lui-même en reviendra, et je ne veux pas lui envier le bonheur, qui ne fut jamais mon partage, de nourrir dès sa jeunesse jusque dans l'âge sérieux une douleur si sainte dans sa cause, si justifiée par son gracieux objet. Oui, je trouverai peut-être encore une larme, pour pleurer dans cette jeune espérance évanouie mes anciennes douleurs!

Sylbourg se leva brusquement; Charlotte vit ses yeux humides; une profonde souffrance, qu'elle n'eût jamais cherchée sur cette figure altière, agitait convulsivement ses lèvres; c'était à la fois l'homme faible et l'homme fort; admirable contraste, dont Charlotte n'avait pas eu l'idée jusque-là! Mais le major ne céda qu'un moment à cette impression; il effleura de ses lèvres la main de la jeune fille, et lui dit:

— Adieu! mademoiselle! Grâce pour Edouard et pour moi!

Puis il sortit vivement de la salle.

Quand la musique recommença, Charlotte s'aperçut enfin qu'il s'était retiré; ce fut seulement alors qu'elle crut savoir clairement ce qu'elle aurait dû lui répondre.

XIII

Notre jeune artiste, comme beaucoup d'esprits supérieurs, était assez disposée au fatalisme, et son imagination se plaisait à chercher dans telle ou telle circonstance, indifférente par elle-même, un rapport plus intime avec l'état de son âme. La manière étrange dont le major fixa sur lui son attention, presque en dépit d'elle-même, ne contribua pas médiocrement à l'intéresser davantage à sa personne. Elle oublia bientôt la situation, si pénible pour elle, où elle se trouvait quand elle avait appris à le connaître sous un jour plus sérieux. Enfin Sylbourg, en parlant pour son

ami, et seulement pour le justifier, avait fait sur le cœur de Charlotte une impression beaucoup plus forte que le jeune lord n'aurait jamais pu faire avec toute l'ardeur de son amour.

En effet, quoique Charlotte se crût parfaitement sûre d'elle-même à l'égard du baron, il avait obtenu auprès d'elle un succès que nul autre n'avait remporté avant lui; il avait changé en sympathie et en estime l'opinion défavorable qu'elle s'était d'abord formée sur son compte. Sylbourg, en prenant auprès d'elle l'accent tragique, et en lui faisant entrevoir une vie éprouvée par le malheur, surmonta promptement ses fâcheuses préventions; la fermeté tranquille avec laquelle il parut croire qu'elle pouvait lire au fond de son âme, et sembla l'ouvrir lui-même à ses yeux, dut également causer plus qu'une émotion passagère à une jeune fille d'une si touchante et si intime bonté. Le mystère nous attire surtout lorsque, s'offrant à nous comme l'énigme d'un caractère singulier, d'une existence digne d'intérêt, il forme, pour ainsi dire, le fond obscur sur lequel elle se détache; voilà comment il se fit que Charlotte s'occupa d'abord de la destinée inconnue du major beaucoup plus peut-être que de sa personne.

La nouvelle que lord Elkins était parti le lendemain du bal la confirma dans la pensée que l'incident n'aurait pas d'autre suite, et ce fut aussi l'opinion de Dorothée.

Ainsi s'écoulèrent plusieurs semaines; Charlotte, occupée au théâtre presque tous les soirs, ne pensait presque plus à cette aventure de bal, et Sylbourg lui-même ne lui revenait guère à la mémoire que si elle entendait quelquefois prononcer son nom chez la vieille dame, où l'on s'étonnait de ne plus le voir depuis quelque temps. Charlotte eut pendant l'hiver plusieurs grands rôles à étudier; ce furent surtout ses méditations sur Shakespeare qui transformèrent sa pensée tout entière, et qui portèrent pour elle si haut et si loin le terme de l'art, qu'elle dut redoubler d'efforts pour l'atteindre.

En effet Schrœder nourrissait alors plus que jamais la pensée de produire, sous l'habit allemand, devant son public, les grandes œuvres poétiques de l'immortel Anglais; d'abord *Othello*, puis

Hamlet, puis *Roméo et Juliette*. Tous les artistes entreprirent avec enthousiasme d'exécuter le plan de leur directeur; et, quoique les partisans du vieux genre traditionnel, particulièrement les amis de la tragédie française, secouassent la tête à un essai qu'ils jugeaient téméraire et presque barbare, qui leur paraissait la ruine du théâtre, Schrœder et ses camarades ne se laissèrent pas arrêter; au contraire cette opposition mal fondée, qui se fit bientôt jour dans les feuilles publiques, excita nos artistes à faire de plus grands efforts, et la sainte flamme d'un art nouveau, qu'on ne soupçonnait pas, semblait descendre sur Schrœder et son excellente troupe. Si nous rappelons ici qu'un critique de Hambourg osa comparer publiquement Shakespeare au fumier, dans lequel on trouve quelques paillettes d'or, c'est uniquement pour signaler la position que prenait encore une partie du public, en présence de ces nobles tentatives; et cependant Schrœder concluait très judicieusement de ces luttes si vives, que le moment était venu de naturaliser Shakespeare en Allemagne. La nouvelle année devait donc s'ouvrir par *Othello*, et jusque-là les acteurs avaient tant à faire qu'ils durent mettre en œuvre tout le zèle studieux, toute l'application qui avait depuis longtemps signalé le personnel de ce théâtre. Car alors l'artiste, qui avait le sentiment de sa tâche, apprenait son rôle dans l'esprit du personnage et de la pièce, tandis que maintenant, parmi les meilleurs comédiens, un petit nombre seulement prennent cette peine, et que les autres ne songent qu'à produire sur la scène des figures traditionnelles, et ont en vue bien moins les créations du poëte que les études de rôles faites d'après tel ou tel célèbre devancier. On regardait alors, et avec raison, comme la première obligation de l'artiste le développement libre et original, la fidèle représentation du caractère; les moyens extérieurs de produire l'illusion étaient peut-être plus simples et plus bornés, mais on s'attachait d'autant plus fidèlement à l'idée du poëte; on lui sacrifiait volontiers la vanité d'artiste; et chacun, outre son rôle particulier, se proposait pour objet l'impression d'ensemble que la pièce devait produire, au lieu que de nos jours nous voyons trop souvent se dissiper et se perdre,

en même temps que la représentation extérieure, toute l'économie intérieure de la pièce.

Parmi les nouveautés les plus goûtées de cette période, c'était surtout le *Clavijo* de Gœthe qui charmait les Hambourgeois; il excitait et satisfaisait à la fois le goût pour le drame national, déjà éveillé par Lessing. Mais aussi la représentation de cette pièce était rangée parmi ce que le drame allemand avait encore produit de plus parfait sur la scène allemande; la foule était plus grande à la cinquième représentation qu'à la première. Brockmann dans le rôle de Beaumarchais, Reinike dans Clavijo et Schrœder dans Carlos, obtinrent un succès dont on parle encore, et Charlotte composa de Marie une des plus ravissantes fleurs de son immortelle couronne. Les connaisseurs l'aimaient mieux dans cette pièce que dans Rutland elle-même; si extraordinaire était le succès qu'elle obtint avec la peinture de ce délicieux caractère, plein du plus beau naturel et de la plus noble passion. Elle jouait moins ce rôle qu'elle n'y déployait toute la profondeur de ses sentiments les plus intimes et les plus tendres; elle produisait un effet que peut-être le poëte lui-même n'avait pas soupçonné. Aucun rôle, pour obtenir un succès si extraordinaire, ne lui avait coûté aussi peu d'étude et d'efforts; mais aussi nul autre n'était mieux fait pour l'état de son âme; elle éprouvait une sorte d'effroi à contempler cette autre image d'elle-même, et, le soir de la cinquième représentation de *Clavijo,* elle disait à Dorothée, avec un mélange de sérieux et de badinage :

— Si seulement Marie ne me ressemblait pas tant! Au milieu de mon jeu il faut que je me dise par moments : «Dans quelques minutes tout sera fini et je redeviendrai Charlotte.» Il n'y a rien de plus déplorable qu'un pur amour, qui se voit enfin forcé de mépriser l'objet de son enthousiasme. C'est comme si la noble image d'un dieu se transformait soudain aux yeux de l'adorateur et lui présentait la face d'un démon! Ne me faites pas jouer trop souvent la pauvre Marie; ces rôles ont pour la destinée réelle une force magique d'attraction, et un autre Clavijo peut rencontrer aisément un autre Carlos.

— Ils pourraient se rencontrer en un seul personnage! répliqua Dorothée. Car ce Clavijo et ce Carlos ne sont au fond qu'un seul homme, dont le poëte a fait deux figures séparées, parce que, fondues en un seul caractère, elles auraient passé la mesure et de l'auteur et de la pièce. Et puis où serait le comédien capable d'assembler en un seul cadre ces deux figures d'hommes aux contrastes ennemis?

— Si nous pouvions en finir aujourd'hui pour longtemps avec cette pièce! dit Charlotte. Clavijo lui-même ne peut m'intéresser; ce n'est pas un véritable Espagnol; c'est un auteur de profession, taillé comme les nôtres; d'un caractère vil, qui sacrifie tout à sa manie d'écrire, qui rêve un ministère, parce qu'il sait faire un journal. Je n'aime pas non plus à paraître sur la scène dans le cercueil; c'est là un objet que nul poëte ne devrait produire aux yeux; c'est un horrible coffre, que l'art ne doit pas emprunter au menuisier. Ce qui vient après la mort, laissons-le derrière les coulisses.

La pièce eut dans cette soirée le même succès qu'auparavant, quoique le parti opposé à la tendance nouvelle du drame allemand fût représenté par un nombre assez considérable de spectateurs; en certains endroits, il essaya par des trépignements et des sifflets de faire broncher le génie naissant de Gœthe, qui se produisait si hardiment et si violemment sur la scène, et qui, avec le seul Clavijo, faisait disparaître impitoyablement dans la poussière une cinquantaine de respectables comédies larmoyantes et de classiques tragédies. Vainement ces hommes essayèrent-ils de faire tomber leur petite rancune sur Schrœder, qui n'avait brillé jusqu'alors que dans les rôles comiques, et qui, remplissant dans la pièce celui de Carlos, avait saisi avec beaucoup d'intelligence et rendu de la manière la plus heureuse le caractère de ce rusé scélérat; mais, subordonné à celui d'un Beaumarchais et d'un Clavijo, ce rôle était naturellement sacrifié et moins bien reçu de la foule, qui confond si aisément le personnage avec l'acteur; néanmoins le bon goût surmonta l'envie et les vues étroites de juges ignorants.

Au troisième acte, où Clavijo repentant revient à son amante abandonnée; dans la scène si pathétique de la réconciliation, où le bon génie de cet homme paraît triompher de la puissance infernale qui l'a déjà lié de ses indissolubles chaînes; au moment où Clavijo tombe aux pieds de Marie, l'actrice, détournant son visage, où l'amour et l'effroi s'unissaient pour produire un effet inexprimable, avait reculé devant lui jusqu'à la rampe, en repoussant du geste son amant qui l'a si cruellement trompée; à ce moment où la passion est le plus exaltée, où la joie et la douleur de l'amour se combattent dans son sein, elle voit soudain parmi les spectateurs, appuyé contre la première colonne du parterre, un homme debout, enveloppé dans son manteau, immobile, et fixant sur elle ses yeux sombres; elle est saisie d'effroi, elle s'identifie avec le douloureux ravissement de Marie, au point d'en éprouver une illusion si vive, qu'elle croit voir en chair et en os devant elle ce Carlos toujours aux écoutes, qui, cette fois encore, vient, comme un mauvais ange, lui ravir son amant; elle frémit jusqu'au fond de l'âme devant ce regard affreux et brûlant. « Ne reconnais-tu plus ma voix, les accents de mon cœur? » s'écrie Clavijo désespéré; alors les yeux de Charlotte cherchent encore une fois auprès de la colonne son inévitable ennemi : un violent effroi et une joyeuse surprise, tout aussi vive, se sont emparés d'elle, car elle a reconnu Sylbourg, et, dans cet instant même, elle s'écrie : « Clavijo! » et se précipite dans les bras de son bien-aimé. « Laissez-moi! laissez-moi! je me meurs! » Ce peu de mots renferme tout un monde de sentiments ineffables, et un tonnerre d'applaudissements accompagne Charlotte quand elle quitte la scène. C'est seulement derrière les coulisses qu'elle s'arrache à ce double jeu de son imagination, qui a mis en rapport intime avec le rôle qu'elle joue l'officier danois, quoiqu'il ne fût qu'un simple spectateur; elle rit elle-même de cette hallucination, mais le regard qui l'a frappée ne la quitte plus de tout le soir, quoiqu'à sa rentrée en scène elle ne trouve plus son personnage dans l'assemblée.

C'est que le major, à qui le mouvement de Charlotte n'avait pas échappé, s'était retiré sur-le-champ, comme ne devant pas

se montrer une seconde fois en un lieu où il avait fait une observation si surprenante pour lui. La pièce avait aussi produit sur le major un effet profond; c'était la première fois qu'il voyait Charlotte dans un rôle tragique; il était comme enchaîné par le charme de son jeu admirable, de sa passion entraînante; il ne se l'était jamais représentée à ce comble de l'art; et lui-même à son tour, dans sa vive imagination, il identifia le rôle avec la personne; Charlotte lui parut soudain si merveilleusement belle, qu'il ne la reconnaissait plus, et il ne pouvait comprendre comment tant de grâce et de génie unis ensemble avaient pu échapper jusqu'alors à son œil exercé. Il était comme enivré de l'impression que ses sens et peut-être son âme avaient reçue; l'enchanteresse le captiva toujours plus de scène en scène; il éprouva quelque chose qu'aucune femme ne lui avait fait ressentir jusqu'alors; un joyeux orgueil le saisit, à la pensée qu'elle lui avait témoigné de la bienveillance; que peut-être ce qu'il lui avait dit dernièrement au bal, moitié en jouant le sentiment, moitié sous l'influence d'une émotion momentanée, avait pénétré assez avant dans son cœur; il se flattait agréablement que Charlotte l'avait sur-le-champ reconnu, et même qu'à sa vue elle s'était trahie par un trouble mêlé de joie. Les hommes légers, d'un tempérament vif et sanguin, n'attribuent que trop facilement un sens profond à des choses en apparence indifférentes, aussitôt qu'elles flattent leur vanité, et par là même ils obtiennent souvent, même chez une personne vraie et sincère, le succès qui est rarement, surtout auprès des femmes, le partage d'un sentiment profond.

Sylbourg attendit avec impatience la fin du spectacle; à la scène de l'enterrement, lorsque Charlotte est couchée dans le cercueil, entouré de trois hommes en manteau noir et portant des torches funèbres, il se souvint involontairement de Berthe, et il crut voir la scène de la maison mortuaire, telle que Fanny la lui avait racontée. Là, sans rien prévoir, et longtemps avant qu'ils se fussent rencontrés l'un l'autre, Charlotte avait déjà mis le pied dans le cercle de son crime, et s'était intéressée à sa Berthe et à son enfant abandonné; Sylbourg était assez fataliste

pour mettre tout cela en rapport avec ce qu'il éprouvait dans ce moment; le sort de Marie et de Clavijo ne le touchait plus, et, avec autant de légèreté que de passion, il résolut de poursuivre une connaissance commencée sous des auspices si singuliers; d'y consacrer tous ses talents et de former à tout prix avec l'aimable actrice une plus intime liaison. L'occasion la plus prochaine lui parut la meilleure; à la sortie du spectacle, il s'arrêta dans la cour de l'Opéra, jusqu'à ce que le monde fût écoulé, et attendit près d'une demi-heure par une froide nuit de décembre; un garçon de théâtre vint éteindre les lumières de la porte, et lui apprit que les demoiselles Ackermann étaient encore dans leurs loges, et qu'elles allaient sortir. Un instant après, la voiture s'avança; Charlotte parut avec sa sœur, l'une et l'autre enveloppées de leurs manteaux; Sylbourg s'approcha vivement; toutes deux le reconnurent en même temps, à la clarté de la lanterne de la voiture. Dorothée se détourna avec humeur, mais Charlotte s'écria avec surprise :

— Eh quoi, monsieur de Sylbourg, encore ici ?

— Pour vous dire, mademoiselle, répliqua-t-il du ton le plus ému, que Marie Beaumarchais m'a rendu aujourd'hui la paix du cœur, que j'avais depuis longtemps perdue. Je n'ai pas voulu quitter le seuil du temple, sans adresser à sa belle prêtresse un mot de reconnaissance pour cette soirée que je n'oublierai de ma vie. Oui, mademoiselle Charlotte, acceptez cette larme d'un homme éprouvé par le sort, comme une des perles de votre immortelle couronne. Je suis heureux; je suis réconcilié avec ma destinée. Adieu ! adieu ! s'écria-t-il d'une voix émue, et il disparut dans l'obscurité, en homme qui venait de parler et d'agir sans trop de réflexion, et par un irrésistible entraînement.

— Il aurait pu te dire tout cela dans un moment plus convenable, dit Dorothée mécontente.

Charlotte se jeta sans mot dire dans un coin de la voiture; un soupir, suivi d'un rire léger, fut toute sa réponse.

Pendant le reste de la soirée elle parla peu, quoiqu'elle parût fort animée et fort gaie au milieu des siens. Son frère avait invité

quelques amis après la représentation, et, dans le nombre, le docteur Unzer, ainsi que le spirituel écrivain et journaliste, le docteur Dreyer, le même qui avait été longtemps un violent adversaire de Schrœder et du théâtre Ackermann ; mais qui, depuis la fameuse représentation de *Rutland*, où il avait rendu à Charlotte ce bel hommage, était devenu le sincère ami du frère. C'était un vieux petit homme, que la nature avait fort maltraité pour l'extérieur, car, en lui donnant une figure intéressante et des yeux vifs et pleins d'esprit, elle avait chargé ses épaules d'une bosse difforme et lui avait composé une taille de nain et de Thersite ; aussi son humeur s'exerçait-elle sur lui-même, quand il n'en trouvait pas d'autre sujet ; et il lui arrivait souvent de se ménager si peu, qu'on l'excusait aisément de ne pas épargner davantage les autres. C'était un homme d'une rare capacité, d'un esprit inépuisable, d'une verve caustique ; un connaisseur délicat, qui unissait à un goût judicieux de vastes connaissances en littérature. Depuis beaucoup d'années, sa plume habile donnait le ton au Parnasse de Hambourg, et, malgré les cabales et les hostilités, il se maintenait dans la réputation du critique le plus considérable et le plus redouté. On lui cédait volontiers cette position, ou bien l'on tâchait de s'accommoder avec lui ; au reste, en dehors de l'arène polémique et des discussions littéraires, c'était un homme paisible et bon, et de plus un épicurien délicat et un excellent convive ; il avait sa table dans les premières auberges, parce que sa présence achalandait la maison, et que son esprit avait infiniment d'attrait pour les hôtes.

Ses hostilités, qui avaient longtemps et vivement inquiété Schrœder et son théâtre, avaient d'autres mobiles encore que les purs intérêts de l'art ; cependant la plume exercée et les vues saines de Dreyer sur l'art dramatique avaient signalé maints défauts réels, et nommé par leur nom plusieurs méprises. Car Schrœder devait, plus souvent qu'il ne l'aurait voulu, laisser de côté les saines doctrines et user de complaisance pour le goût du jour. Hambourg voulait aussi des opéras et des ballets ; les fades bouffonneries d'Arlequin avaient toujours leur grand public du

dimanche; elles aidaient à couvrir les frais de mainte bonne pièce qui n'avait eu qu'un demi-succès; d'ailleurs Schrœder s'attachait à rendre la mise en scène aussi brillante que possible; il se permettait un luxe peut-être exagéré de décorations et de costumes; et, comme il le prenait avec Dreyer sur un ton très haut, le petit docteur, irritable et vain, non-seulement opposait avec une impitoyable rigueur au théâtre de Schrœder les prétentions de l'idéal le plus sublime, mais encore signalait comme une corruption du goût l'excès de cet éblouissant appareil. Il s'attachait fermement à la simplicité du théâtre anglais, haïssait mortellement l'opéra, et, les soirs où l'on dansait le ballet, le théâtre de Schrœder n'était plus pour lui que la boutique d'un charlatan, où le rusé *capitaine de brigands* (c'était le surnom dont Schrœder était redevable à son nouvel ami) escroquait l'argent des spectateurs avec la pointe des pieds de ses danseuses.

Maintenant tout cela était oublié et pardonné, et ces deux hommes distingués, faits pour s'estimer l'un l'autre, s'étaient franchement réconciliés. Nul homme d'un vrai talent et d'un aimable caractère n'était longtemps étranger dans la maison de Schrœder. On y observait la louable coutume de discourir librement et à cœur ouvert. Jamais on n'y vit régner cette contrainte pénible, ces formes raides et pédantesques, qui pesaient alors sur la vie de famille, et qui établissaient surtout entre les enfants et les parents des rapports, décorés du nom de mœurs patriarcales, mais qui n'étaient au fond qu'un dur despotisme. Le ton de la famille était celui d'une aimable liberté, d'un abandon plein de charme et de vie, dans le sérieux comme dans le badinage; dès sa première visite l'étranger pouvait reconnaître qu'une confiance réciproque permettait à chacun de prendre au milieu de la communauté une position indépendante. Tels étaient les principes qui avaient présidé à l'excellente éducation des enfants. Ils honoraient moins dans leurs parents les arbitres sévères de leurs volontés et de leurs inclinations que les vrais amis et les confidents de leurs jeunes cœurs; et cette confiance mutuelle avait eu pour heureuse conséquence que les enfants, bien qu'ils fussent

nés de deux mariages, formaient cependant l'indivisible feuille de trèfle ; trois cœurs, entre lesquels ne pouvait naître aucun malentendu, d'autant moins que, dévoués tous ensemble au service de gracieux pénates, ils vivaient pour l'art sublime auquel ils consacraient leurs efforts et leurs pensées.

Dreyer, qui menait une vie assez peu réglée, et qui se laissait emporter sur tous les rivages par le flot de la publicité littéraire, fut singulièrement charmé à la vue de cet intérieur noble, simple et patriarcal, qu'il n'avait rencontré ailleurs que bien rarement, et jamais chez les comédiens. La mère, il est vrai, grondait toujours, mais c'était le zèle de l'amour qui éclatait dans chaque parole, et ses yeux brillaient à chaque louange que le journaliste, si longtemps maudit, et jusque-là si peu flatteur, décernait aux derniers travaux des artistes et de leur administration.

— Quant à moi, je ne vis que pour les décors et les habillements, dit madame Ackermann ; et vous pouvez écrire à l'encontre tout ce qu'il vous plaira, je soutiens qu'il faut à de beaux rôles de beaux costumes. C'est le clinquant, dont la vérité elle-même a besoin pour être accueillie et pour plaire. A la maison, je consens que mes filles soient habillées de cotonnade, mais, dans leurs rôles et sur le théâtre, je mets toute ma joie à les voir porter ce qu'il y a de mieux. En scène il n'est pas jusqu'à l'habit du mendiant qui ne doive être d'une fine étoffe, tout comme la pièce cousue par-dessus.

— Docteur, croyez-moi, gardez-vous des aiguilles de ma mère ! dit Schrœder en riant. Depuis que vous avez déclaré crime de haute trahison, sur un théâtre républicain, le manteau royal de velours rouge et brodé d'or qui couvre les épaules de Brockmann, ma mère est votre ennemie jurée et achète toujours, pour vous affronter, les plus chères étoffes, ce qui a été plus d'une fois onéreux à la caisse.

Madame Ackermann, en directrice expérimentée, se hâta de remplir le verre du docteur et lui dit :

— Il doit avoir aussi une brillante garde-robe, mon beau fanfaron ! Un critique de théâtre, un savant reclus, qui n'a souvent

point de chemise sur le corps, et qui fait la roue dans son frac élégant, en passant devant le tailleur, comme s'il n'y avait plus dans le monde ni comptes à payer, ni quart d'heure de Rabelais!

Dreyer se prit à rire de tout son cœur, et il répliqua :

— Le ciel soit béni de ce qu'à l'exemple du paisible chameau, je puis porter à la maison sur ma bosse une bonne charge de charité chrétienne! Mais pour mes dettes, ma chère dame, vous ne devez pas me les mettre sur le dos. Depuis que je me suis arrangé avec mes manichéens[1], elles ne me donnent plus aucun souci; et même, chaque fois que je les paye, j'ai de surcroît un fort agréable divertissement, ce dont peu de gens pourraient, je crois, se vanter.

On le pressa de s'expliquer, et il conta, avec un véritable calme philosophique, comme quoi, se voyant accablé de dettes, il n'avait plus trouvé d'autre expédient que d'en remettre le payement aux chances aveugles du sort, et de jeter dans une urne toutes les notes non payées. Chaque année, à un jour déterminé, tous ses créanciers accouraient tremblants, agitaient et secouaient à la file la cruche fatale, après quoi un enfant de la maison des orphelins tirait trois lots de sa main innocente. Ces notes étaient payées sur-le-champ; les trois gagnants donnaient joyeusement quittance, les autres se consolaient dans l'attente du prochain tirage.

— Ainsi chacun d'eux a du moins la perspective d'être payé à un certain jour de l'année, tandis qu'auparavant ils désespéraient tout à fait.

— C'est dommage, dit Unzer en riant, que vous ne soyez pas notre ministre des finances! Mais qui sait si l'on n'en viendra pas à jeter dans l'urne les dettes publiques et à la faire secouer aux créanciers.

— Je ne sais ce que j'aimerais le mieux d'avoir des dettes ou de n'en pas avoir, dit l'homme de lettres fort sérieusement, tandis qu'on éclatait de rire autour de lui! Vivre sans dettes, pour-

[1] Créanciers, usuriers.

suivit-il, c'est vivre sans objet; on ne connaît ni le souvenir élégiaque des joies et des jouissances passées qui s'élevaient au-dessus de nos ressources, ni le doux sentiment de les payer enfin. Un compte à solder s'offre toujours à moi comme un vieil ami qui ne me quitte pas, si mal que je le traite, et en qui je retrouve aux bonnes heures la meilleure partie de moi-même. Non, mes respectables amis, les dettes ne sont ni un tort ni un malheur. Comme les nerfs unissent l'âme avec le corps, elles nous unissent avec l'humanité; elles nous donnent le vif sentiment que nous appartenons à notre époque, et nourrissent en nous pour la prison un saint respect, sans lequel aucun état, aucune société ne saurait vivre. Les dettes sont la seule réalité de la vie, car elles nous suivent même au delà du tombeau, et, quand le manichéen passera auprès de ma tombe presque effacée, il dira longtemps encore en soupirant: « Celui qui est là-dessous me doit encore tant et tant de marcs! »

C'est ainsi que l'orateur égayait la société, et lui faisait partager sa bonne humeur. Charlotte seule était distraite au milieu de ce cercle joyeux, et, si elle s'associait quelquefois aux rires, on s'apercevait néanmoins qu'elle n'écoutait qu'à demi les saillies du nouvel ami de la maison. Unzer, qui remarqua bientôt qu'une autre pensée la préoccupait vivement, sans troubler sa sérénité, saisit le moment où elle se levait pour préparer le punch sur une table à part, et s'approchant d'elle il lui dit:

— On ne vous reconnaît pas aujourd'hui. Au théâtre vous sortez de votre rôle, et vous jouez la vive Charlotte au lieu de la languissante Marie, et à la maison vous êtes silencieuse et taciturne comme Marie Beaumarchais.

— Vraiment? balbutia Charlotte, et elle devint rouge comme le feu.

— Là! là! Vous conviendrez, poursuivit le docteur, que vous nous avez donné ce soir une Marie toute nouvelle. Dans les deux derniers actes du moins la différence était si frappante, que mon beau-frère, qui cependant se mêle peu de théâtre, était d'avis que vous avez pris cette fois le rôle tout autrement.

— Et s'il en était ainsi? répondit-elle, en pressant dans le bol le jus d'un citron. Pourquoi ne jouerait-on pas un rôle de deux manières différentes? Marie, plus qu'une autre, peut être diversement comprise, précisément parce que le poëte met peu de paroles dans sa bouche, et l'abandonne entièrement aux méditations de l'actrice qui la représente.

— Je vous ai entendue exprimer un autre avis, dit Unzer, et affirmer que, si un artiste joue un rôle aujourd'hui d'une façon et demain d'une autre, c'est qu'il n'en a pas bien saisi le caractère. Franchement je n'ai pu comprendre la transition du troisième au quatrième acte. Cette passion exaltée dans la scène de la mort n'était pas suffisamment motivée; après que Marie a pardonné à Clavijo sa perfidie, et qu'elle se voit trompée pour la seconde fois, elle n'a plus qu'à laisser son cœur se briser en silence. La lutte est finie, et il ne lui arrive que ce qu'elle a depuis longtemps prévu.

— Si telle est votre opinion, cher docteur, répondit Charlotte troublée, je réparerai ma faute la prochaine fois. Je n'étais pas non plus bien disposée aujourd'hui; un mal de tête me tourmentait, et puis, vous savez... ce maudit cercueil...

En disant ces mots, elle voulut couper un nouveau citron; sa main tremblait, le couteau glissa, et elle se fit au doigt une légère coupure.

— Fort bien! s'écria-t-elle, en pressant la blessure contre ses lèvres. Le proverbe dit: Savetier, fais ton métier! Que le critique fasse maintenant le chirurgien et me guérisse encore!

Unzer lui prit la main vivement; il coulait à peine une goutte de sang, cependant Charlotte débita, avec une emphase tragique, les paroles avec lesquelles Emilia Galotti reçoit le coup mortel:

« Une rose succombe avant que l'orage l'eût effeuillée! »

— Vite, vite, docteur, ou je perdrai tout mon sang!

A ce cri les amis se levèrent en tumulte, et Charlotte fut vertement tancée par sa mère de lui avoir causé cette frayeur, mais elle poursuivit le rôle d'Emilia:

« J'ai du sang, ma mère, du sang aussi jeune, aussi chaud qu'une autre. J'ai aussi des sens; je ne garantis rien, je ne réponds de rien. »

On rit et l'on applaudit, et Charlotte bénit le ciel de ce petit incident, qui avait empêché Unzer de continuer ses observations critiques. Mais, en dépit de la gaieté qu'elle affectait, elle était secrètement troublée et préoccupée; elle ne respira librement qu'après la retraite de la société. On convint, avant de se séparer, qu'on se rendrait le lendemain après midi sur l'Elbe, pour assister à l'ouverture solennelle de la promenade sur la glace.

— Quelle discussion avais-tu avec le docteur? demanda Dorothée, quand les sœurs furent dans leur chambre à coucher. Vous étiez engagés dans une conversation si animée?

— O jalousie! dit Charlotte en riant. Mais cette fois tu peux dormir tranquille. Le docteur s'est exprimé sur mon jeu tout autrement que Sylbourg dans la cour de l'Opéra.

— Alors le docteur a certainement raison, répliqua vivement Dorothée. Une critique de Unzer doit prévaloir sur tout l'encens que vous débite à la portière de la voiture un officier recruteur de Danemark. Sois sur tes gardes, Charlotte, et ne reçois pas des arrhes de sa main. Qui sait si tu jouerais en réalité le *petit Déserteur* avec autant de succès que sur la scène!

— Assez, assez, madame la prêcheuse, s'écria malignement Charlotte en se mettant au lit, et en se cachant la tête sous la couverture. Tu n'es jamais plus injuste envers les hommes, que les jours où le docteur t'a donné un sujet de mécontentement. Pour moi, l'un m'est aussi indifférent que l'autre.

XIV

Le lendemain, qui était un dimanche, la journée semblait faite exprès pour la brillante fête d'hiver qui rassemble à Hambourg

jeunes et vieux, aussitôt que le maître du port a déclaré dans son office que l'Elbe est prise, c'est-à-dire que la glace est assez forte pour porter les plus lourds fardeaux. Le soleil éclairait magnifiquement la brillante plaine de glace, sur laquelle une foule joyeuse formait les groupes les plus variés. Depuis Grasbrok, et devant Altona, jusqu'au-dessous du jardin Rainville, le fleuve, enchaîné par Borée, offrait l'aspect d'un vaste camp de plaisance, produit comme par magie, et qui, malgré son caractère septentrional, rappelait les fêtes carnavalesques du Midi, tant il présentait de mouvement et d'allégresse; le fleuve, qui, durant toute l'année, amène dans la puissante cité les richesses et les productions de toutes les parties du monde, et sur lequel naguère, après les premières tourmentes de l'hiver, des glaçons énormes montaient ou descendaient avec le flux et le reflux, heurtant, avec des éclats de tonnerre, les hauts remparts des rivages, était devenu soudainement le tumultueux rendez-vous du plaisir et de la joie; toute une ville de tentes, de boutiques et de pavillons s'étendait sur la glace le long de la rive. La multitude bigarrée des patineurs défilait, comme un peloton qui se déroule sans cesse, pour se reformer ensuite aussi rapidement; des gens de toute condition, jeunes et vieux, beaux adolescents et jeunes filles, messieurs et dames en toilettes élégantes, couraient à l'envi; tout au travers glissaient, avec leurs clochettes retentissantes, les traîneaux légèrement attelés, présentant les formes les plus diverses, garnis de la brillante peau d'ours ou de tigre; la dame est assise, enveloppée de martre; derrière elle, son mari ou son amant tient les rênes d'une main ferme, et, sur le devant, un petit jockey brille en livrée écarlate brodée d'or; ici un groupe d'enfants, poussant des cris, glissent, trébuchent et tombent, en courant après un schelling, qu'un passant leur a jeté, et qui s'en va dansant sur la glace polie; là un grand traîneau de famille, dans lequel huit ou dix personnes sont assises commodément, est emporté sans peine sur la route glissante par deux puissants chevaux du Holstein. Tout cela, joint aux mille scènes diverses le long des tentes, à la musique, au chant, à la danse, offrait la vé-

ritable image d'une fête populaire, dont la pareille ne peut guère se rencontrer que sur la Néwa. Nul ne manque à ce rendez-vous; le riche, comme le pauvre, y paraît avec sa famille; matelots et dandys, artisans et magistrats, grisettes et dames du grand monde, tous prennent part à la joyeuse promenade; le grave pasteur lui-même hasarde son pied avec précaution sur le sol glissant; tous affluent, se croisent, se confondent, et chacun trouve un asile convenable à son rang et à sa bourse, où il prend du plaisir avec ses égaux. On entend les langues de presque toutes les nations; on chante en suédois, on jure en danois; dans une boutique de gaufres hollandaises, au bruit du verre de véritable schiedam, retentit le joyeux et patriotique *Oranien boven!* Ici un fils d'Israël, avec sa bourse, sa barbe pointue et son tricorne, se hasarde à traverser le fleuve « sous lequel Moïse a placé des solives. » Anglais et Français, Espagnols et Américains, tous se sentent chez eux, sur l'élément naguère si redoutable, et jouissent de l'asile hospitalier que leur offre l'hiver.

La taverne de Londres est le rendez-vous du monde élégant, ami de la danse; dans un brillant hôtel, construit sur la glace, résonne une joyeuse musique; les succulents biftecks fument sur le gril; le punch et le vin chaud dans les bols; tout à côté, dans un salon resplendissant comme le palais d'une fée, on danse et l'on rit; personne ne pense qu'il est sur l'eau profonde. Soudain tous les danseurs se dispersent avec effroi; c'est que le sol de glace a craqué terriblement, comme si l'antique dieu du fleuve avait soulevé sa tête avec colère, pour briser le plafond qui le gêne. Mais ce n'est qu'un éclat de la glace, et bientôt l'on se rassure; la musique et la danse se raniment de plus belle, car le sol après cet effort n'en est que plus solide, et le souffle glacial du sud-est éloigne pour longtemps toute idée de péril.

Charlotte et Dorothée parurent aussi à cette fête, accompagnées de Schrœder et de Unzer; des hommes et des dames, la plupart du théâtre, s'étaient bientôt joints à leur société. On riait et l'on folâtrait, en suivant le flot de la foule le long des boutiques, et l'on s'amusait du spectacle toujours nouveau de ce tourbillon.

Que n'aurait pas donné Charlotte pour savoir patiner, ou du moins pour glisser sur la glace brillante dans un de ces traîneaux rapides qui passaient comme la flèche! Son désir ne devait pas être satisfait de longtemps, quoique les traîneaux, grands ou petits, parussent par centaines, en forme de cerfs dorés, de tritons, de conques, et même de vaisseaux voguant à pleines voiles. Aucun des hommes de la société ne savait conduire un traîneau; on résolut enfin de se rendre à la taverne de Londres, et d'y passer le temps jusqu'au soir.

A ce moment il se fit un bruit derrière la compagnie; un traîneau magnifique, aux arabesques d'argent, attelé d'un cheval blanc, portant une housse rouge, s'arrêta devant les promeneurs; un monsieur vêtu d'une étroite pelisse, sauta du siége : c'était Sylbourg. Pendant que son nègre tenait le cheval, il s'approcha de la société, tendit cordialement la main au docteur, qui le présenta à son ami Schrœder.

— Eh bien! lui dit Unzer étonné, où donc est votre dame?

— Je cherche une proie, comme Pluton, répliqua Sylbourg en riant, et, se tournant vers Dorothée, il lui dit :

— La promenade est merveilleuse, mon cheval excelle à courir sur la glace, et mérite que mademoiselle Ackerhann daigne essayer ce qu'il sait faire.

— Merci, merci, monsieur de Sylbourg! répondit Dorothée. Mes nerfs ne supportent pas cette course rapide; le docteur sait comme j'ai dû la payer l'hiver passé.

— Alors je serai votre Proserpine, pourvu que vous ne m'emportiez pas dans l'autre monde! s'écria Charlotte, en s'élançant sur le traîneau.

Puis elle rougit légèrement, en jetant à sa sœur un regard expressif; le major prit place derrière elle, le fouet à la main.

— Nous serons à la taverne de Londres! cria Schrœder, et le traîneau s'enfuit aux hennissements du cheval, qui semblait fier de sa jolie conquête.

En peu de minutes ils eurent dépassé Altona; les villas et les jardins semblaient voler devant eux, tant la course du trai-

neau était impétueuse; ils eurent bientôt devancé tous les autres.

— Prenez garde, monsieur de Sylbourg, ou nous allons passer Kuxhaven et nous précipiter dans la mer du Nord! s'écria Charlotte en riant. Comme la vie paraît courte à voler ainsi! A chaque seconde la scène change, comme si le temps n'avait plus de mesure et nous poursuivait hors d'haleine. Dorothée a raison; cette allure agace les nerfs. Oh! je vous en prie, un peu plus lentement.

Le major serra légèrement la bride, et le cheval, qui avait paru voler, marqua ses pas sur la glace et modéra sa course.

— Je crois, dit Sylbourg, que nous vivons toujours aussi vite; mais nous ne sentons pas aussi nettement la suite des impressions extérieures, ni le passage d'une sensation à une autre. Qui saurait combien de fois en une seule minute notre vie tourne sur son pivot! Chaque battement du cœur est en soi une existence, et, je le crois fermement, la plus légère impression que nous recevons du dehors transforme notre vie intérieure tout entière.

— On est fort heureux de n'en avoir pas la perception mathématique, dit Charlotte. C'est bien assez d'avoir à se dérober aux impressions saisissables des heures et des jours mauvais, sans y joindre encore les douloureuses sensations des minutes et des secondes.

— Mais il y a telle douleur, mademoiselle Charlotte, qui brise la seconde en atomes et l'âme en monades; où le tressaillement d'une seule fibre nous cause plus de souffrance peut-être que ne saurait faire une balle ou un coup de sabre.

— C'est de quoi nous ne pouvons parler ni vous ni moi, dit Charlotte; car je crois qu'une mauvaise conscience peut seule infliger de pareils tourments.

— C'est vrai! s'écria vivement Sylbourg. Une mauvaise conscience est un affreux scalpel dans les fibres de notre cœur; cependant la blessure est plus cruelle encore, si nous éprouvons le remords non pour notre faute personnelle mais pour celle d'autrui, à peu près comme vous représentiez hier au soir la pauvre

Marie Beaumarchais, âme innocente et pure, sur qui une main cachée fait peser le crime de celui qu'elle aime, jusqu'à ce qu'elle succombe enfin sous le double fardeau de son amour trompé et du forfait dont elle est la victime. C'est sans doute en ce monde la plus affreuse de toutes les malédictions, que l'amour, flamme longtemps innocente et pure, nous livre, quand il nous trahit, à tous les tourments de la mauvaise conscience du coupable. Mais non, non! Que dis-je? Je vous ai depuis hier l'obligation de savoir la limite qui sépare notre conscience de la faute étrangère. J'ai porté pendant de longues années, comme étant le mien propre, le crime d'une femme perfide; car je l'aimais encore cette femme, qui m'a si cruellement trompé, avec toute l'ardeur et la tendresse que je sentais pour elle, quand je croyais à son innocence; à sa pensée, j'éprouvais le même tourment que si j'eusse moi-même commis la trahison. O Marie Beaumarchais, femme céleste, comme tu m'as merveilleusement délivré de cette douloureuse erreur avec ces simples mots : « Je suis devant Dieu avec mon innocence! »

— Eh quoi? s'écria Charlotte avec autant de sympathie que de curiosité, vous avez une fois joué dans le monde le rôle de Marie?

— Et, grâce au ciel, c'est une chose accomplie, répondit Sylbourg d'une voix étouffée. Mais convenez, mademoiselle, s'écria-t-il avec une gaieté forcée, après une courte pause, convenez qu'il vous semble étrange d'entendre un homme, qui accomplit aujourd'hui sa trente-huitième année, vous faire un pareil aveu pendant une promenade en traîneau; ce même homme que vous déclariez naguère un grand comédien.

— C'est un malentendu; ce n'est pas ce que je voulais dire, balbutia Charlotte.

— Je vous l'ai pardonné volontiers, dit Sylbourg avec émotion. Vous ne pouviez savoir alors quel singulier personnage le docteur introduisait chez sa mère; tout comme vous ne pouviez penser à chercher des caractères pareils à Clavijo ailleurs que dans notre sexe. La noble Marie Beaumarchais ne croit pas cela

de moi! ajouta-t-il avec un léger soupir; puis il badina sur les dispositions sentimentales que lui inspirait son jour de naissance, et pria Charlotte d'excuser tous ces bavardages, auxquels elle ne pouvait prendre le moindre intérêt. A propos! dit-il, en changeant brusquement d'entretien, j'ai une nouvelle qui vous intéressera bien davantage : Elkins m'a écrit de Londres aujourd'hui, et en des termes tels que nous sommes parfaitement réconciliés. Rien ne pouvait me causer pour mon jour de naissance une plus grande joie que cette lettre, si vive que soit la mélancolie qu'elle témoigne. L'air natal, la solitude de son château dans les montagnes d'Ecosse, où Edouard songe à se retirer, guériront complétement notre philosophe impétueux. Il est jeune, et, quoique la première blessure de l'amour saigne plus vivement que les autres, elle retrempe aussi le cœur de l'homme et le fortifie contre les autres douleurs. Le premier amour serait-il si beau, si poétique, s'il ne se liait pas au premier renoncement? Ce que je vais dire peut sembler bizarre, mais l'expérience m'a prouvé que les hommes qui ont voulu se former de leur premier amour une chaîne de roses pour la vie, ont trouvé justement le contraire de ce qu'ils avaient espéré.

— Et cependant vous étiez tout prêt à pousser votre ami dans ce péril! dit Charlotte avec un malicieux reproche.

Sylbourg, sans se troubler, répondit :

— J'estime que l'homme qui épouse une Charlotte Ackermann est dans une position exceptionnelle, et que la règle ne s'applique nullement à lui. Au reste, ajouta-t-il en hésitant, dès le moment qu'Edouard m'eut confié son amour, je devais faire de son bonheur le mien, et je me croyais presque obligé de le porter même violemment au but de ses désirs.

Il avait prononcé ces mots d'un ton dont Charlotte fut presque émue, comme si elle y retrouvait sa propre pensée, et si elle savait enfin clairement ce qu'elle avait trouvé jusque-là de mystérieux dans cet homme. Elle se rappela l'impression qu'il avait faite sur elle au bal; ses hésitations, son trouble, lui revinrent à la pensée; il n'avait pas alors parlé sur Elkins autrement qu'il

parlait aujourd'hui sur lui-même; car la manière dont il s'était conduit, après la malheureuse démarche de son ami, l'avait déjà laissée dans le doute de savoir s'il était plus occupé de l'échec d'Edouard que de ses propres sentiments. Ces réflexions causèrent à Charlotte un léger frisson, qui passa jusque dans le fond de son cœur; Sylbourg lui avait inspiré un sentiment d'affection et de crainte, impression singulière et partagée, qu'aucun homme ne lui avait encore fait ressentir. Elle inclinait à croire qu'il réprimait violemment, et par un orgueilleux calcul, une disposition plus tendre de son âme, un aveu de ses véritables sentiments, et qu'il ne lui laissait voir qu'involontairement, et comme en lutte avec lui-même, quelques traits épars de son véritable caractère.

Ce sentiment et la pensée de se trouver seule avec lui, au milieu de ce paysage désert et glacé, lui causèrent une angoisse si vive, qu'elle posa machinalement la main sur les rênes, et, par une pression légère, elle fit retourner le traîneau. Le major la laissa faire, et murmura seulement ces mots à demi-voix :

— Ainsi donc jusqu'ici, et pas plus loin!

Le soir approchait quand ils retournèrent à la ville; Charlotte respirait plus librement à mesure qu'ils approchaient de la taverne de Londres, où les siens l'attendaient. Le traîneau volait comme une flèche sur la plaine glacée que la lune éclairait; Sylbourg remit les rênes à Charlotte, et lui dit avec une émotion qu'il ne pouvait contenir :

— Oh! conduisez-le, Charlotte, conduisez ce coursier bouillant mais docile; il a aussi ses défauts, il est rétif sous une main étrangère; mais, vous le voyez, il vous obéit pourtant, et il aime la contrainte que vous lui imposez.

Le traîneau s'arrêta devant la taverne, d'où sortaient les sons d'une joyeuse musique. Olaf s'élança de l'intérieur, et tint le cheval pendant que le baron aidait Charlotte à descendre. Elle lui avait tendu la main, et, encore debout sur le bord du traîneau, comme retenue par la crainte, elle lui dit :

— Quelle délicieuse promenade! C'est seulement quand elle s'achève que je voudrais la faire encore. Mille grâces, monsieur

le baron; je vous féliciterai une autre fois sur votre jour de naissance; maintenant tout mon souci est de savoir comment je m'excuserai auprès du petit monde que j'ai fait attendre si longtemps.

En disant ces mots, elle sauta légèrement du traîneau, et Sylbourg sentit la main de Charlotte répondre doucement à la sienne. Elle entra dans la salle en lui donnant le bras; Dorothée courut à sa rencontre et lui dit :

— Mon Dieu! où es-tu restée si longtemps?

Charlotte répondit en montrant Sylbourg :

— Adresse tes sermons à monsieur, c'est lui qui tenait les rênes et vous l'avez ainsi voulu. Au reste nous voici revenus, et nous trouverons le temps de retourner à la maison.

Schrœder et Unzer s'approchèrent aussi à leur tour, et Charlotte put lire également sur leur visage un mécontentement manifeste. Schrœder regarda à sa montre, et se borna toutefois à dire :

— Allons, enfants, la mère doit nous attendre depuis une heure.

Là-dessus il fit au baron une salutation muette.

— Qu'as-tu donc, ma chère, dit tout bas Dorothée à sa sœur. Tu es tout en feu!

— Le froid brûle, répondit-elle légèrement, et, en adressant à Sylbourg un gracieux coup d'œil, elle effleura encore une fois de ses lèvres le verre de punch qu'il lui présentait.

XV

Dorothée eut bientôt remarqué qu'il s'était fait dans l'état de Charlotte un changement, que celle-ci ne songeait nullement à lui cacher, car elle en avait à peine conscience. Mais Dorothée était un de ces esprits calmes et sereins qui reconnaissent de loin l'approche de l'ennemi, et savent lui fermer l'entrée de leur domaine, dont ils sont constamment les maîtres. Elle connaissait

sa sœur mieux peut-être que soi-même, parce qu'elle vivait d'abord pour Charlotte et ensuite pour elle; dans son amour de sœur, elle se regardait comme établie de Dieu, pour être la garde terrestre de cette douce et noble créature; c'était à elle, qui se sentait plus ferme et plus capable de résistance, de protéger contre tout dommage cette plante si délicate et si chère, et de veiller à ce qu'elle ne sentît jamais, qu'en dehors du monde poétique et enchanté il en existe encore un autre. Rien n'échappait à une sœur si tendre des plaisirs ou des peines que Charlotte pouvait ressentir; Dorothée n'avait connu aucune joie dans la vie, aucun triomphe dans l'art, dont la meilleure part ne fût pas échue à sa sœur, et Charlotte vivait aussi dans cette pensée, que Dorothée était au monde pour elle, pour prendre tous les soins qu'elle ne savait pas prendre elle-même. Elle reconnaissait la supériorité de Dorothée en tout ce qui exigeait un sens pratique et la connaissance du monde; le sentiment de pouvoir, sous une garde si fidèle, vivre en toute liberté dans le domaine de l'idéal, lui avait fait accepter sans réserve la suprématie de Dorothée, sachant bien que tous les désirs de sa sœur ne tendaient qu'à son avantage. Cette confiance amicale s'était si bien établie dans l'esprit de Charlotte, que, dans la vie ordinaire, et pour les objets les plus futiles, où elle devait prendre une prompte résolution et agir par elle-même, elle se sentait complétement embarrassée, si Dorothée lui faisait défaut; pour lui dire, par exemple, quelle robe elle devait mettre aujourd'hui, à quel chapeau elle devait donner la préférence chez la marchande de modes. Les gens s'étonnaient qu'avec un caractère d'ailleurs si ferme, et quelquefois même obstiné, elle montrât envers sa sœur aînée une si complète dépendance; mais Charlotte sentait bien qu'elle gagnait comme artiste beaucoup d'indépendance à subir cette bienveillante domination, et se gardait bien de rien tenter pour s'y soustraire.

Sylbourg parut, et ce fut dans un moment de véritable inspiration, que Dorothée, aussitôt qu'elle vit sa conduite au bal, eut le vague soupçon que cet homme pourrait, dans certaines circonstances, être fatal à sa sœur. Ce soupçon fit bientôt évanouir

a bonne opinion qu'elle avait eue d'abord de lui, et son éloignement augmenta à mesure qu'elle s'aperçut que le baron commençait à inspirer un véritable intérêt à sa sœur. Ce qui s'était passé dans la cour de l'Opéra n'était pas propre à le réconcilier avec Dorothée, non plus que le silence par lequel Charlotte avait répondu à ce qu'elle avait dit contre lui. La promenade en traîneau la confirma dans la pensée que cet homme dangereux en voulait à sa chère enfant, et que celle-ci, avec ses allures accoutumées, ne serait guère en état de lui résister.

Schrœder partageait les préventions de Dorothée contre le baron, et blâmait Charlotte d'avoir accepté inconsidérément la promenade en traîneau, et cette invitation qu'il qualifiait d'importunité.

— Selon les usages de Hambourg, disait-il, une dame ne doit pas monter dans le traîneau d'un homme presque inconnu, et moins encore une actrice dans celui d'un officier recruteur, qui a la réputation d'un homme à bonnes fortunes. Tu aurais mieux fait de le laisser passer son chemin avec son nègre galonné de rouge, car la couleur du nègre ne saurait être altérée, mais la jeune fille doit être aussi pure que la neige, qui se fond, dès qu'une chaude haleine vient à souffler sur elle.

Schrœder, en parlant ainsi, gardait, il est vrai, le ton du badinage, mais Charlotte se sentit profondément blessée, et l'intervention de la mère fut nécessaire pour empêcher une querelle. Madame Ackermann elle-même prit, contre sa coutume, cet incident d'une façon assez légère, et dit avec humeur :

— Les jeunes filles devront-elles prendre pour emblème la neige, qui tombe pure du ciel jour et nuit pour être foulée aux pieds dans les rues?

La chose en resta là pour cette fois; mais Schrœder et Dorothée, en contredisant la bonne opinion que Charlotte avait de Sylbourg, la mirent dans une situation d'esprit si nouvelle et si singulière, que, pour la première fois peut-être, elle trouva un secret plaisir à se faire l'idée la plus favorable et la plus contraire à celle qu'on s'efforçait de lui faire adopter.

Le premier homme qui l'occupait vivement lui était représenté comme sans véritable mérite et sans aucun titre à l'attention, si elle-même ne l'avait pas remarqué. Ce fut peut-être par caprice seulement qu'elle prit d'abord la défense de Sylbourg; elle se complaisait dans cette pitié généreuse; elle trouvait piquant d'avoir cette fois un autre goût que Dorothée; sans se connaître une inclination bien vive pour cet homme, elle était flattée de montrer aux siens une manière de sentir indépendante, qui l'intéressait moins par son objet que par la contradiction même, et assez vivement pour l'y faire persister, même quand son propre sentiment décida contre elle. Il n'y a pas pour les femmes d'illusion plus dangereuse que celle qui bâtit ses rêves sur l'antagonisme du cœur et du monde, sans voir avec justesse ni la vérité de l'un ni la sagesse de l'autre. Un naturel disposé à l'enthousiasme se trompe souvent dans le choix des moyens pour satisfaire cette inclination, et la sensibilité, qui, sans impulsion profonde, et par une simple inspiration du moment, s'attache fermement à son objet, s'égare souvent dans sa voie la plus sûre, et, en suivant ses impressions les plus délicates, s'embarrasse dans les ronces et les épines de la vie réelle.

Charlotte suivit ce dangereux sentier. Elle contesta avec Dorothée au sujet d'un homme qui n'avait guère pour elle d'autre intérêt que de fournir un nom au vague idéal que poursuivait sa mélancolie; ce nom, il ne s'identifia avec ses rêves passionnés que dans la suite de cette lutte, et par la résistance toujours plus opiniâtre que Charlotte rencontra. Elle courut avec ardeur à la couronne du martyre, avant de connaître l'amour qui la remporte; elle savourait avec délices la pure jouissance d'une passion qui lui semblait d'autant plus douce que le monde y mêlait plus d'absinthe; car, dans un cœur tel que le sien, un idéal, dont l'illusion s'est une fois emparée, remonte plus malaisément dans le ciel, par l'effort des conjurations, qu'une ombre ne s'élance du tombeau.

Dorothée n'osait dire ni à sa mère ni à son frère ce qui se passait entre elle et Charlotte, et que cette jeune fille allait peut-être se

perdre, avec ses affections les plus tendres, dans une passion aussi dangereuse que fantastique. Pendant quelques semaines, il est vrai, on n'entendit plus parler du baron; le seul qui fît quelquefois mention de lui en passant était le docteur, et encore, depuis la promenade en traîneau, il était devenu, par des raisons faciles à comprendre, très réservé dans ses jugements sur Sylbourg. Celui-ci se montrait même assez rarement chez la vieille dame, et, soit par hasard soit à dessein, c'était toujours lorsque Charlotte se trouvait occupée au théâtre. Elle en conclut qu'il s'attachait à l'éviter. Au théâtre même, elle le cherchait inutilement parmi les spectateurs. « Il est malheureux, se disait-elle, il voudrait m'oublier. » Tel était d'ordinaire le résultat de ses réflexions mélancoliques, et elle s'efforçait sur nouveaux frais de prouver à Dorothée qu'un homme qui montrait une réserve si délicate méritait d'être jugé sans prévention. A cela Dorothée ne savait que répondre, mais elle résolut de demander à la conseillère ce qu'elle pensait du baron, et de s'assurer au besoin de son appui.

Elle en trouva bientôt l'occasion; une après-midi qu'elle était seule chez la vieille dame, elle mit, comme par hasard, la conversation sur Sylbourg. Mais, à sa grande surprise, la conseillère ne trouva rien du tout à blâmer chez le baron dans cette promenade sur la glace. Elle avoua même qu'elle l'y avait encouragé, et elle ajouta vivement:

— Je ne comprends pas ce que vous avez contre lui! C'est un homme aussi modeste que cultivé, que maint étourdi de Hambourg devrait prendre pour modèle. J'accorde qu'il est quelquefois un peu rude et sans gêne; c'est la conséquence du métier; mais je n'admets pas contre Sylbourg d'autres griefs, car je connais mes gens, et je n'ai plus aucun doute sur son caractère.

A cette déclaration, Dorothée perdit sa dernière espérance de trouver dans son amie un secours efficace contre le caprice de Charlotte.

— Il ne nous manquait plus que de vous voir tenir son parti! dit-elle découragée. Il a tourné la tête de Charlotte, qui se figure sérieusement qu'elle est éprise de lui.

La vieille dame parut fort surprise.

— Charlotte ne m'en a pas encore dit un mot, s'écria-t-elle; cependant elle se remit promptement et ajouta d'un ton calme : c'est pourquoi je ne puis le croire, quoique je ne fusse nullement étonnée qu'elle éprouvât pour le major un véritable attachement.

— Comment, madame?... Charlotte et un officier recruteur! répondit Dorothée avec effroi.

— Là, là, il faut des hommes au roi, répondit la conseillère avec un peu de confusion; et il envoie ses officiers les enrôler en pays étranger. Mais je ne crois pas encore que ce dût être le choix de notre Charlotte. Il est trop âgé pour elle.

— Dieu veuille que vous ayez raison! répliqua Dorothée avec angoisse.

Ainsi finit l'entretien; la conseillère promit d'observer Charlotte, et de lui parler sérieusement au sujet de l'officier danois. Mais, en réalité, la vieille dame s'arrêtait sans effroi à l'idée que Charlotte pourrait aimer le major; car elle se sentait elle-même pour lui un véritable attachement, et, à plusieurs égards, elle le jugeait le seul parti convenable pour sa jeune amie; d'ailleurs, se disait-elle, il ne pouvait rien arriver de plus heureux pour guérir Charles de son amour et le disposer comme elle souhaitait envers Dorothée.

XVI

La belle église de Saint-Michel qui, par sa noble et simple architecture, mérite véritablement d'être appelée la maison de Dieu, était celle où Charlotte et sa famille avaient coutume d'accomplir leurs devoirs religieux. Une des dernières tribunes grillées, à droite en entrant, appartenait à la famille Ackermann; c'était une place tranquille, un peu sombre, dont le grillage était muni de rideaux qui pouvaient protéger contre les

regards indiscrets. Il ne se passait aucun dimanche sans qu'un membre pour le moins de la famille Ackermann assistât au service divin; car madame Ackermann avait la ferme persuasion qu'en observant et en respectant le christianisme, l'artiste accomplissait sa plus haute mission, et qu'on ne pouvait peindre et représenter l'homme fidèlement, si l'on n'était pas vivement pénétré de l'esprit religieux, et si par son influence on ne faisait pas de l'art un véritable sacerdoce. Elle avait donc élevé ses enfants dans la piété et la crainte de Dieu, et ils étaient demeurés fidèles à leurs habitudes religieuses, même depuis que la célébrité de leur nom, les distractions du monde et les fatigues toujours croissantes de leur état les absorbaient tout entiers. Aussi, le dimanche, quand les cloches de Saint-Michel, leur paroisse, annonçaient le service du matin, on pouvait être assuré qu'au moment où les derniers sons allaient retentir, la porte de la maison Ackermann s'ouvrait, et que les deux sœurs, ou du moins l'une d'elles, suivies de M. Kreyenpeter, qui portait avec une décente gravité le livre de cantiques, et de plus en hiver la brillante chaufferette, s'acheminaient vers le temple, et, presque sans être vues, se glissaient par le porche sombre dans leur place grillée.

Le dimanche avant Noël, Charlotte se rendit seule à l'église. Enveloppée d'un manteau de satin noir garni de fine fourrure, elle sortit, sans être accompagnée cette fois de M. Kreyenpeter, qui, malgré le repos du dimanche, copiait avec ardeur pour Dorothée le rôle de Desdémone. A son entrée, Charlotte, accueillie par les premiers sons de l'orgue, fut presque effrayée par cette puissante harmonie, et se glissa timidement à travers les fidèles jusqu'à sa tribune. Après s'être agenouillée et avoir fait sa prière, tandis que le chant commençait, elle prit sa place accoutumée et ferma le grillage à moitié.

Mais elle ne pouvait trouver ce jour-là un véritable recueillement, et ses pensées se perdaient sans cesse dans de vagues lointains. Une pénible inquiétude la saisit; à travers le chant sacré de l'assemblée, de sinistres dissonances lui tintaient dans l'oreille; c'étaient parfois des vagissements enfantins, parfois les éclats de

rire d'un mauvais génie ; puis elle croyait entendre une psalmodie funèbre, où les sons de l'orgue s'entremêlaient comme les sourds gémissements des mourants. Elle se plongea peu à peu dans cette languissante rêverie où les sens ne nous servent qu'à moitié, et où les objets extérieurs n'agissent sur nous que par leurs contrastes, parce que l'âme ne leur prête plus son intime harmonie.

Le sermon commença ; le prédicateur, ami éprouvé de la famille, avait choisi pour texte ces paroles de Job : « J'ai trouvé une réconciliation. »

Ces paroles émurent la jeune artiste jusqu'au fond de l'âme. Elle écouta avec une vive émotion le discours éloquent, qui semblait fait pour elle. Réconciliation par Dieu, réconciliation par l'humanité et l'amour ; telle était la substance des considérations que le prédicateur présenta éloquemment à son auditoire, en parcourant les positions les plus diverses de la vie ; il n'oublia pas cet état de doute et d'angoisse où l'homme tombe si souvent, quand il voit ses plus saintes inclinations mal comprises et sa plus loyale volonté méconnue. Et, lorsqu'il ajouta comme consolation, ces paroles de l'Évangile : « Heureux ceux qui ont le cœur pur ! » Charlotte fut si vivement effrayée, qu'elle tressaillit, comme si cette parole avait mis à nu la fibre la plus secrète de sa douleur, et qu'elle apprît tout à coup ce qu'elle n'avait pas encore osé s'avouer, c'est que son cœur n'était plus exempt de faute, et qu'elle en avait elle-même détruit la paix.

Et dans cet instant, comme Charlotte s'arrêtait à cette pensée, et par elle à celui qui depuis quelques temps l'avait si souvent occupée, elle l'aperçut appuyé à l'un des piliers qui soutenaient le jubé. Elle ne s'était point trompée, et, la deuxième fois qu'elle porta du même côté un regard timide, elle eut non-seulement la certitude que cet homme de haute taille, au visage pâle, à la chevelure brune, était Sylbourg, mais elle observa aussi que son regard était fixé sur elle, comme s'il était enchaîné par quelque magie. Mais combien le baron était changé ! Une pâleur de mort couvrait ses joues ; l'éclat de son regard était voilé par une profonde mélancolie, et les tressaillements de ses lèvres annonçaient

une âme tourmentée, qui cherche la paix dans la prière. Charlotte n'avait pas encore vu Sylbourg dans un pareil état, et il excita chez elle, avec une nouvelle force, ce sentiment mêlé de sympathie et de crainte, qu'elle avait déjà éprouvé dans la promenade sur la glace.

Le recueillement de Charlotte s'était évanoui; elle essaya de ne plus regarder le baron, mais, à ses joues brûlantes, aux battements de son cœur, elle sentait que le regard de Sylbourg était toujours fixé sur elle; elle soupçonna qu'il l'avait suivie, et crut avoir lu sur son visage sa pensée et son dessein.

Elle en fut si troublée qu'elle s'effraya d'elle-même, comme si elle reconnaissait pour la première fois quel péril elle avait évoqué, et à quelle puissance elle s'était abandonnée. La pensée que le baron pourrait l'aimer sérieusement la saisit d'une manière si nouvelle et si soudaine, qu'elle ne se reconnaissait plus, et qu'elle eut, pour la première fois, conscience de la destinée à laquelle l'homme se joue si longtemps avec légèreté, jusqu'à ce qu'elle s'empare de lui et le soumette à sa loi.

Presque machinalement, et plutôt pour se protéger contre sa propre angoisse, elle ferma entièrement le rideau, et attendit avec des palpitations de cœur la fin du service; car elle était presque assurée que le major lui adresserait la parole, et, maintenant qu'elle pouvait l'observer sans être vue, elle crut lire sur son visage quelques marques de son projet. Sa pâleur avait fait place à un coloris animé; ses traits exprimaient une vive agitation; il paraissait visiblement satisfait qu'elle se fût soustraite à ses regards, et Charlotte reconnut trop tard qu'elle ne lui avait pas ôté par là le courage d'accomplir son dessein.

Le sermon était achevé; l'assemblée chantait le verset final. Après la prière à l'autel, les fidèles sortaient de l'église; la jeune fille attendit avec angoisse le moment où Sylbourg s'éloignerait aussi; mais, immobile au milieu de la presse, il demeurait appuyé contre le pilier, les yeux fixés sur la porte de la tribune. Alors Charlotte, craignant de se trouver seule avec lui dans l'église, dut songer à sortir; car on ne voyait plus çà et là qu'un vieillard

tremblant, une vieille femme courbée, se traîner vers la porte du temple : Charlotte sortit donc vivement de sa place, dont elle devait encore fermer la porte, ce qui la retint assez longtemps pour qu'elle se trouvât seule dans l'église avec Sylbourg, lorsqu'elle voulut passer devant lui.

— Je vous vois donc encore une fois et je peux vous faire mes adieux, lui dit-il d'une voix mal assurée, en marchant à sa rencontre.

— Vos adieux ! dit-elle, peut-être plus troublée encore de cette nouvelle que de se voir abordée par Sylbourg ; et elle pâlit subitement. Vous voulez donc nous quitter ?

— J'ai reçu hier mon ordre de rappel, et je dois partir demain, répondit Sylbourg en se contenant à peine. Le soldat obéit, l'homme dût-il succomber. Mais je voulais du moins vous dire, Charlotte, qu'aussi vrai que je suis devant vous, mon malheur est décidé ; en sortant de cette église, je vais me rejeter dans le monde, où je n'aurai plus qu'une pensée, qu'une douleur, et autour de moi le désert et la mort. Mais que me sert-il de vous le dire? ajouta-t-il d'une voix étouffée, et en fixant un regard sombre sur la jeune fille pâlissante. Ce qui m'arrive aujourd'hui était inévitable tôt ou tard, et je ne murmure pas que mon sort s'accomplisse sans délai. Adieu, Charlotte, soyez heureuse ! Aussi longtemps que ce cœur palpitera, votre image y sera gravée ; et même, oublié de vous dès longtemps, je la conserverai cette image comme mon plus précieux joyau.

— Oublié !... Si je pouvais... Sylbourg ! s'écria Charlotte, et sa voix fut étouffée par les larmes.

Transporté de douleur et de ravissement, il pressa sur ses lèvres la main de Charlotte, qui pencha un instant sa tête sur l'épaule de Sylbourg et dit avec angoisse :

— Eloignez-vous ! éloignez-vous ! Epargnez-moi.

— Toujours à toi, Charlotte ! toujours !

En balbutiant ces mots il s'élança hors du parvis.

Elle revint chez elle sans pouvoir se reconnaître ; comme si la mort lui avait posé sur le cœur sa main glacée, elle chancelait,

elle frissonnait, et put à peine dérober à sa famille l'horreur de son état.

XVII

Sylbourg était d'un tempérament vif et impétueux, qui, soit pour le bien soit pour le mal, l'avait jeté souvent dans les extrêmes, qu'une organisation plus régulière évite, par cela même qu'elle ne se laisse pas égarer en désirs effrénés. Sans qu'il possédât un fonds bien solide d'esprit et de moralité, il y avait en lui d'heureuses dispositions et des germes de talent, mais aucun n'avait donné une direction décidée à son caractère, partagé entre une sensualité toujours avide de jouissances nouvelles et les raffinements d'un esprit froidement égoïste. Avec une imagination vive, il n'avait ni des principes solides, ni le sentiment de la beauté morale. Ce qui l'attirait sans cesse c'était le nouveau et le singulier, mais il s'y attachait jusqu'à la fureur, et ne connaissait plus alors de résignation ni d'obstacles. Toute résistance ne faisait qu'accroître sa force de volonté, et il n'était jamais embarrassé dans le choix des moyens, pour atteindre le but qu'il s'était une fois proposé. La lutte ouverte le trouvait aussi préparé que les trames lentes et secrètes; il ne s'était jamais refusé une jouissance, quand il l'avait jugée digne d'être poursuivie, et ce bonheur aveugle, partage assez ordinaire de ceux qui, l'ayant à peine obtenu, le foulent sous leurs pieds, avait fait la moitié du chemin dans presque toutes ses aventures. Avec les femmes, et surtout les femmes sensibles, c'était un vaillant chevalier; il entendait aussi bien la routine sentimentale que les poses héroïques; un singulier mélange de fougueuse sensualité et de poétique tendresse lui avait valu presque autant de victoires qu'il avait engagé de combats; il avait du talent pour tous les arts, sans être dans aucun autre chose qu'un dilettante; le seul don qu'il possédât au plus haut degré, c'était le coup d'œil de

l'observateur, et une connaissance des hommes qui le trompait rarement, en sorte qu'il n'était jamais longtemps embarrassé sur le rôle qu'il devait jouer dans les sociétés et les situations les plus diverses. Sa vivacité juvénile, le sérieux intelligent de ses manières, et en outre, une grande vivacité d'impressions, compléteront le portrait d'un homme qui doit nous occuper plus encore dans la suite; car il était destiné, non par nous, qui exposons seulement sous le voile de la poésie des faits réels et accomplis, mais par une volonté supérieure, à nous peindre l'histoire du cœur humain sur une de ses feuilles les plus pures, en hiéroglyphes jusqu'à cette heure inexpliqués, et à se faire chez ses contemporains épouvantés un affreux renom, qu'il n'avait jamais attendu.

Il revint de l'église à la maison vivement ému; son visage était brûlant, ses yeux lançaient des flammes, en sorte que l'aubergiste du Kaisershof conclut du trouble où il le voyait qu'il lui était arrivé malheur.

En effet le major était si exalté, qu'il resta longtemps à se remettre et à reprendre son sang-froid. Il s'était préparé à une grande scène de séparation, peut-être dans le style de la *Nouvelle Héloïse*, et sa coquetterie étudiée l'avait abandonné tout à coup, et les fadeurs sentimentales étaient devenues une véritable tragédie, en d'autres termes, une affaire de cœur, pour parler le langage du temps où régnaient la poudre et les paniers. Devant la certitude que Charlotte l'aimait, tout l'homme de mensonge disparut, et l'étonnement de Sylbourg ressembla d'abord bien plus à la stupeur que nous cause la vue d'un prodige, qu'à l'orgueilleux sentiment du plus beau triomphe.

Mais le major n'était pas homme à désespérer de son bonheur, aussitôt qu'il était revenu à lui-même, ni à reculer d'effroi, si l'image de Saïs se dévoilait devant lui.

Il lui suffit de se recueillir quelques moments pour arriver, avec le secours de son imagination passionnée, à ce résultat, que le Danemark tout entier ne lui pouvait rien offrir de comparable à la conquête qu'il espérait de faire à Hambourg.

— Espérer? N'ai-je pas déjà tout obtenu? s'écria-t-il avec transport. Ne l'ai-je pas vue pâlir comme un lis, au moment des adieux, pendant que ses yeux se remplissaient de larmes? Ah! qu'elle était ravissante, lorsque, dans son effroi de me perdre, elle m'a laissé voir son amour, en m'assurant qu'elle ne m'oubliera jamais! Ah! si Ulrique l'avait vue! Elle qui me hait et me méprise! Si elle savait de qui il est aimé ce Sylbourg qu'elle dédaigna! Elle l'apprendra quelque jour! Patience! patience! l'heure de la vengeance sonnera, quand l'orgueilleuse saura que le cœur d'une Charlotte Ackermann m'appartient; ce qui est, je pense, un tout autre succès que d'obtenir une comtesse Ulrique de Lindenkron! Le lis orgueilleux n'a pas souffert d'être cueilli de ma main, eh bien, je m'adresse à la rose, la reine du printemps, pour qu'elle m'enivre de ses parfums et me charme de son éclat.

Telle fut à peu près la marche des idées par lesquelles le baron revint par degrés de son extase à la réalité, quoiqu'il pût se dire qu'il venait d'apprendre pour la première fois ce qu'était un amour, dont l'objet devait inspirer tout ensemble la plus ardente passion et le plus profond respect. La voix pure de Charlotte retentissait encore au fond de son âme; le charme de l'innocence, qui le pénétrait comme d'un souffle éthéré, éloignait de lui toute basse pensée; l'image charmante de sa bien-aimée, avec sa grâce et ses attraits, réveillait en lui tous ses meilleurs desseins et les rêves enthousiastes de sa première jeunesse. Il croyait renaître; il s'enivrait des sentiments qu'il avait si souvent joués dans ses aventures amoureuses, et auxquels il croyait à peine aussi longtemps que durait la fièvre de ses sens.

Sa résolution fut bientôt prise de ne pas quitter Hambourg dans ce moment, et la chose lui était bien facile. Il écrivit sur-le-champ à son ami, le major de T. à Copenhague, et lui fit l'histoire de son amour, avec une instante prière d'employer son influence auprès du ministre, pour qu'on prolongeât sa résidence à Hambourg. Quelques extraits de cette lettre importante nous peindront mieux les sentiments de Sylbourg, lorsque, sous la

première impression de son bonheur, il en faisait la confidence à son ami[1]. Il écrivait entre autres :

« Ne crois pas qu'il me soit facile de posséder une comédienne. Forme-toi sur Charlotte d'autres idées. Si elle n'était pas ce qu'elle est, j'aurais bientôt renoncé à sa conquête, car je suis rassasié des aventures. La maison qu'elle habite n'est point de celles où l'on pourrait filer un roman dans le genre des tiens. Nul n'est admis s'il ne montre pas la retenue convenable. Charlotte a dans toute la ville une réputation de vertu ; elle vit sous les yeux d'une mère qui l'a élevée dans les règles de la modestie. Je te jure qu'il y a dans toutes les conditions d'aussi honnêtes gens que parmi la noblesse. M. S., son demi-frère, est le directeur du théâtre, et me paraît un fort galant homme. Il est bon comédien, inimitable dans beaucoup de rôles ; meilleur dans le comique ; dans la vie ordinaire il n'a plus rien de l'acteur. La sœur aînée est considérée, aussi bien que Charlotte, comme une personne modeste et spirituelle. Elle joue parfaitement, avec plus d'art que sa sœur ; son talent est plus étudié. Charlotte au contraire est la nature elle-même. »

Dans un autre endroit il revient sur son passé :

« Oh ! que je suis las des sots d'ici-bas ! Ils naissent, vivent, croissent, aiment, sentent et meurent, comme il plaît à la chère routine, qu'ils nomment le bel usage. Que j'abandonnerais encore volontiers à la comtesse et mon rang et tout le reste, pour laisser mon cœur à Charlotte ! Par tout ce qu'il y a de sacré, j'aime cette jeune fille ! Et veux-tu tout savoir ? Charlotte m'aime ; elle m'aime... Joie inexprimable ! O Charlotte, je n'aurais pas vu par le miroir de tes yeux chaque battement de ton cœur ; cet intime sentiment n'aurait pas persuadé le mien, si mes pensées n'étaient que folie ! Il ne serait pas l'objet de ma vénération profonde cet Etre qui doua de sympathie la poussière, si le

[1] La correspondance de Sylbourg et de son ami au sujet de cette affaire est dans nos mains, et nous pourrons en citer par la suite d'autres fragments.

moindre mouvement de Charlotte, si le plus léger souffle de sa bouche ne me disait pas qu'elle m'aime ! Pourrais-je trouver une âme assez brûlante pour partager mon ivresse ! Mais toi, mon ami, tu es froid comme les glaçons du pôle ! — Tu demanderas peut-être une description de Charlotte?... Charlotte... Mais avec quelles couleurs t'exprimer son image? N'oublie pas que mes yeux ne sont pas les tiens. Elle est belle? diras-tu. Sans doute ! mais crois-tu qu'une femme qu'on aime doive être belle? Pour moi je n'échangerais pas contre l'idéal de la beauté grecque, s'il existe au monde, les traits expressifs de ma Charlotte; taxe-moi de caprice. Je ne suis pas le premier qui adore son caprice; je ne serai pas le dernier. Parmi tous les êtres que le Créateur a placés sur la terre, et qui s'agitent à sa surface, aucun n'est aussi énigmatique, ne sait moins où il va ni ce qu'il veut que la créature humaine. Et que veux-je enfin ! Posséder Charlotte? Oh ! je donnerais un monde pour la presser dans mes bras. Et ne serait-elle pas faite pour moi? Mon cher T..., il y a dans cette pensée toute une chaîne de tourments. Je maudirais mon existence, je m'élèverais contre la Providence divine, si elle m'offrait le bien pour m'en faire un martyre.

« Quelle sera la fin de tout cela? me diras-tu. Je n'ai jamais pu souffrir cette question; je ne sais pas encore où cela s'achemine, bien loin de savoir quelle en sera la fin. Crois-tu que je sache d'hier seulement comme vous pensez, vous autres, qui semblez tomber des nues, quand vous sortez un tant soit peu de votre cercle? Figure-toi une jeune fille qui ne représente pas le personnage d'une Minna ou d'une Rutland, mais qui semble en avoir fourni le modèle; qui unit l'esprit le plus agréable à la plus irréprochable vertu; qui parle, si tu veux le savoir, qui parle élégamment trois langues étrangères; qui possède le charme... et dis-moi ce qui lui manque, si ce n'est un morceau de vieux parchemin, pour changer en épouvantails toutes ces créatures qui brillent d'un faux éclat? Maudits soient vos préjugés !... Mais en te faisant sa description, j'ai oublié toutes mes colères. »

Après avoir achevé cette lettre, qui prouve déjà l'instabilité de

ses sentiments, il sonna son serviteur Olaf, et lui ordonna de la porter à Altona chez le commandant, qui était sur le point d'expédier un courrier avec des dépêches pour Copenhague. Le nègre reçut l'ordre avec sa soumission accoutumée, mais son œil perçant observa fort bien qu'il devait y avoir un intime rapport entre le contenu de la lettre et l'air joyeux de son maître. Il quittait lui-même Hambourg avec beaucoup de regret, parce que ses goûts de taverne s'y trouvaient bien plus à l'aise que dans la monotone résidence de Schleswig, où le régiment de son maître tenait garnison. Là il ne trouvait ni d'aussi bons morceaux, ni d'aussi excellent grog; ni jolie musique, ni joyeux camarades, ni beautés faciles. Quelle joie, lorsqu'il apprit d'abord qu'il ne partirait pas, et qu'il devait déballer les effets déjà empaquetés! Sa triste figure s'épanouit; il ne se tenait pas de joie, baisait les mains du major, et, dans son jargon danois-allemand, il le comblait de mille témoignages d'amour et de dévouement. Sans y être invité, il jasait sur tout ce qu'il avait goûté de beau et de bon, qui n'était pas toujours d'excellent choix; comment, en dépit de sa peau noire, il avait réussi chez les belles de Hambourg; comment il y avait gagné de bons coups avec les jaloux matelots et autre canaille, mais qu'enfin il n'en était pas mort.

— Ah! je sais depuis longtemps que tu es un joyeux compère! s'écria le major en riant. Mais que fais-tu, dis-moi, de la cabaretière? Tu t'es montré une vraie souche de n'avoir su rien me dire de l'enfant? Va donc, vieux caniche, tu es devenu stupide et tu n'as plus de nez. Il faudra qu'enfin je te donne à l'écorcheur.

A ces mots le vieux nègre poussa un cri étrange, sauta d'un bond sur un jonc d'Espagne, qui se trouvait dans un coin, le mit dans la main de son maître, avec une vive pantomime, et cria, d'une voix suppliante, en lui présentant le dos, comme pour recevoir des coups :

— Frappe, massa, frappe! Olaf, bœuf imbécile,.. caniche... mais pas vieux... pas stupide... Il veut des coups... Pas à l'écorcheur... a encore bon nez... Frappe, massa,.. parce que la caba-

retière veut rien dire... Vieux cochon!... L'enfant est parti... chez des gens comme il faut... c'est tout ce que je sais... Frappe, massa... il veut des coups... Heureux Olaf, qui attrape des coups!

— Chez des gens comme il faut? dit le major avec curiosité. Olaf, ne crains pas l'écorcheur; je plaisantais, tu resteras chez moi jusqu'à la fin de ta vie, et tu seras toujours mieux traité.

A cette promesse extraordinairement bienveillante de son maître, le nègre, qui avait sollicité vivement des coups comme une grâce, prit un air sombre; il laissa tomber sur sa poitrine sa tête crêpue, et se tint quelque temps immobile, les bras croisés. Le major eut beaucoup de peine à le consoler de n'avoir pas reçu les coups de bâton, qui auraient fourni la preuve manifeste, que malgré son âge il pouvait supporter une correction convenable. Enfin Sylbourg apprit des détails sur les premières tentatives du nègre dans la maison de la cabaretière, pour découvrir les traces de l'enfant de Berthe, et il vit bien que son vieil espion n'avait manqué ni d'adresse ni de zèle pour éventer le secret, mais que la rusée femme lui avait seulement donné à entendre que l'enfant était soigneusement élevé dans une bonne maison. Olaf déclara enfin à son maître qu'il ne désespérait pas encore d'en apprendre davantage; ce qu'il n'avait pu gagner par la douceur, il saurait bien l'obtenir par un autre moyen; avec toute son effronterie la cabaretière était extrêmement peureuse, et craignait comme un enfant les mauvais esprits. C'était là-dessus qu'il bâtissait son plan; peut-être une frayeur subite lui délierait mieux la langue que toutes les caresses et les galanteries d'un vilain vieux nègre.

Sylbourg était alors occupé d'affaires trop importantes pour attacher le même intérêt que naguère au secret de l'enfant. La femme au sujet de laquelle cette recherche l'avait occupé vivement, était devenue tout autrement l'objet de ses pensées, et, pour le moment, il s'inquiétait peu des découvertes que son nègre pourrait faire. Il se borna donc à lui recommander la prudence, lui mit un écu dans la main, et l'envoya porter à Altona la lettre destinée pour Copenhague.

Mais Olaf sortit bien résolu de prouver à son maître par un service, à ses yeux très important, qu'il avait toujours sa première énergie pour les entreprises qui veulent ensemble la ruse et l'audace, et qu'il pouvait encore mener une affaire à bonne fin aussi bien qu'autrefois.

XVIII

Les sentiments de Charlotte sur le major étaient à peine fixés, qu'elle regretta le mot qui lui était échappé, dans un moment d'émotion passionnée, et elle sentit avec effroi que ce mot avait, comme une parole magique, transformé toute son existence. Le courage qu'elle avait déployé dans une pénible résistance était brisé, et la conscience de sa faute irréparable succéda aux sentiments enthousiastes que le major lui avait inspirés. L'énigme secrète de son cœur s'était expliquée tout à coup, et cependant Charlotte ne pouvait définir le retentissement étrange qui venait ébranler son âme, comme du sein d'un monde inconnu. Elle ne savait plus ce qu'elle avait été jusqu'alors, encore moins ce qu'elle allait devenir; elle doutait de son amour; elle craignait de s'être abusée dans son choix; tous les fantômes que Dorothée avait fait lever devant elle prenaient, depuis que Charlotte se défiait d'elle-même, une forme si repoussante, qu'elle cherchait, mais en vain, à fuir ces menaçantes apparitions.

Sa seule espérance dans ce pénible état, c'est que Sylbourg était parti, et qu'il ne reviendrait peut-être jamais. Alors le combat que cette scène d'adieux avait suscité entre son cœur et sa famille était pour jamais sans objet; elle respirait plus librement, chaque fois qu'elle s'arrêtait à ce dénoûment probable d'une fatale situation.

Son impatience d'apprendre par d'autres la confirmation de ce départ, la conduisit le surlendemain au soir chez la vieille dame, quoiqu'elle fût résolue à lui taire le secret de la rencontre à

l'église, plus à cause de l'angoisse qu'elle en ressentait que par défiance pour le cœur le plus fidèle du monde.

La conseillère était seule; elle s'était aussi proposé de parler à Charlotte de Sylbourg, ce qu'elle croyait pouvoir d'autant plus aisément que l'éloignement du major écartait la dernière pensée que la plus légère liaison eût existé entre lui et son amie. Le départ de Sylbourg l'avait extraordinairement touchée; elle croyait toujours plus fermement qu'elle l'avait bien jugé; c'est ce qu'elle voulait dire à sa jeune amie, se préparant même à prendre au besoin près d'elle la défense du major.

— Dieu soit loué! te voici, s'écria-t-elle avec joie en la voyant. Je croyais déjà qu'un obstacle t'avait retenue.

Charlotte se jeta dans ses bras sans dire un seul mot, et la pressa longtemps de ses étreintes convulsives. Presque incapable de maîtriser son émotion, elle était sur le point de tout dire. La conseillère fut si troublée, que cette pensée lui traversa l'esprit sur-le-champ : « C'est donc vrai? elle l'aime!... » Elle était convaincue que Charlotte lui venait tout avouer. Mais la jeune fille s'était remise, et avait retrouvé sa sérénité, en sorte que les soupçons de la conseillère s'évanouirent. Pour se convaincre qu'elle lui faisait tort, elle lui dit tout à coup :

— Mais, mon Dieu, Charlotte, tu ne sais pas encore que Sylbourg est parti hier au soir pour Schleswig?

A cette question inattendue, Charlotte rougit vivement et dit avec embarras :

— Quoi donc? Comment? Parti, sans prendre congé? Voilà qui est fort malhonnête!

La vieille dame revenait à ses premiers soupçons et se voulait du mal de ce qu'elle avait dit, quand Charlotte ajouta d'un ton simple :

— Voilà bien ces officiers danois! Ils assiégent d'abord les salons dans toutes les formes, acceptent toutes les marques d'hospitalité, et disparaissent dès que la cheminée ne fume plus pour eux ou que la trompette sonne le départ.

— Qui dit cela, méchante? s'écria la vieille dame avec sa viva-

cité naturelle. Sylbourg sait son monde, et, dans sa visite d'adieu, il m'a chargée de saluer de sa part mademoiselle Charlotte Ackermann. Voilà ton caquet rabattu, à supposer, ce que je ne crois pas, que tu aies parlé sérieusement.

Cette fois Charlotte soutint en souriant le regard observateur de son amie et répliqua hardiment :

— Ce monsieur m'aurait plu tout à fait, s'il n'y avait pas en lui une certaine mobilité, qui empêche de lui accorder une entière confiance. Et puis, cette fatale ironie, que sa physionomie exprime quelquefois !...

La conseillère prit vivement le parti du major, et assura que cette ironie était plutôt une contenance, qu'il prenait pour cacher une certaine timidité.

— Pour timide il ne l'est pas ! dit Charlotte. Ecoute seulement là-dessus Fritz et Dorothée. Je crois pourtant que cette ironie est plutôt étudiée que naturelle. Assurément il a quelque chose de particulier ; un feu qui s'allume et s'amortit, et qui parfois se dissimule. Je me le figure aimable, parce qu'il se défie de sa force. Chaque geste, chaque parole, trahit ce trait de son caractère.

Charlotte s'arrêta, comme effrayée du son de sa propre voix, et la conseillère ajouta :

— Ce ne sont pas toujours les hommes les plus mauvais, ma Charlotte, qui savent rendre leurs défauts aimables, mais ce sont bien souvent les plus dangereux pour notre sexe. J'avais dans ma jeunesse une amie, tout aimable, soigneusement élevée et d'une riche famille ; elle s'éprit éperdument d'un homme du plus mauvais renom, mais plein d'esprit, et qui savait cacher ses défauts sous des manières charmantes. Quand elle le connut mieux, ma pauvre Lucinde vit bien elle-même qu'il était indigne de son amour ; mais il l'avait si fortement enlacée par cette dangereuse amabilité, par « ce feu qui s'allume et s'amortit et qui parfois se dissimule, » qu'elle ne put se détacher de cet homme. Et songe un peu qu'elle disparut un jour avec lui. Deux ans s'écoulèrent sans qu'on eût de ses nouvelles. Enfin les pauvres parents apprirent qu'elle était morte misérablement, morte de faim, on peut le

dire, dans une mansarde, où elle languissait depuis une année avec son enfant, abandonnée par son infâme séducteur.

— Tu n'as pas eu vue Sylbourg avec ce récit? dit Charlotte surprise.

— Dieu m'en préserve! s'écria la vieille dame. Je voulais seulement te montrer que les défauts des hommes sont souvent pour les femmes des piéges plus dangereux que leurs vertus.

— Il faut pour cela que l'amour ait dégénéré en folie, dit Charlotte d'une voix timide. Je crois le cœur d'une femme capable de grandes faiblesses; mais aimer un homme que nous jugeons mauvais, vicieux et sans caractère, me semble aussi étrange que de vouloir cueillir des roses en hiver. Cela est contre nature, aussi un amour tel que celui qui perdit ta Lucinde me semble un amour sans vie, attaché à sa dernière espérance, comme à sa tige une feuille flétrie, battue par le vent de l'hiver.

— Bon Dieu! s'écria la conseillère, toujours plongée dans ses réflexions, Sylbourg est d'une autre étoffe; ce n'est pas lui qui sera jamais perfide.

— Je le cautionnerais aussi, dit Charlotte, tant il me paraît excentrique, ou, pour mieux dire, brouillé avec lui-même, en homme qui ne trouve plus à rien une véritable satisfaction.

— Peut-être parce qu'il apprécie tout à sa véritable valeur, répliqua la conseillère. Ne me parlez pas de vos hommes à la mode, qui languissent et soupirent sans cesse, font briller leur anneau et leur tabatière, et qui, à force de s'étudier, n'ont plus une fibre de saine. Plût au ciel que mon docteur eût quelque chose de cette vive girouette danoise!

— Le docteur est un philosophe, le major un homme du monde, dit Charlotte. Leurs natures sont si diverses, que je ne saurais leur trouver un point de contact; et je suis persuadée que, s'il devait s'établir entre eux quelque intimité, ils ne tarderaient pas à se heurter violemment l'un l'autre.

— Et souvent les hommes les plus différents tendent au même but par des chemins opposés, répondit la vieille dame avec une singulière énergie; surtout, ajouta-t-elle en observant son amie,

quand ce but exerce sur l'un et sur l'autre la même puissance d'attraction. Combien de fois l'amour n'a-t-il pas attaché au même objet des caractères tout à fait différents, sans qu'on pût dire lequel des deux rivaux était le plus sincèrement et le plus ardemment épris?

— C'est là un très savant chapitre, dit Charlotte, en regardant d'un air pensif la flamme de la bougie. Et quelle jeune fille voudra dire ce que devrait être l'homme qu'elle aimera uniquement et de toute son âme? Moi, par exemple, Sophie, que devrais-je trouver à ton avis chez l'homme destiné à faire mon bonheur? Tu me connais assez intimement : voyons, que j'entende si cette fois encore tu parles selon mon cœur!

La conseillère, l'ayant considérée un moment d'un air observateur, lui dit avec surprise :

— Toi?... Quel homme il te faut? Comme si ce pouvait être encore une question! Le meilleur sera toujours celui que ton cœur aura choisi.

— Mais si mon cœur s'abusait, ou, ce qui est pire encore, s'il était abusé? demanda Charlotte.

— Qu'oses-tu dire? s'écria la vieille dame, avec un mélange d'émotion et de badinage. Tu t'abuseras si peu, que, si je vois bien la chose, tu ne feras jamais aucun choix! Mais ce n'est pas la question; tu veux savoir ce que devrait être ton futur époux? Peut-être la tireuse de cartes, la Portugaise Fanny du Kougelsort, te le dirait mieux que ton amie; cependant, sans magie et sans horoscope, je crois savoir que l'homme qui te conviendra le mieux, doit trouver en lui des dispositions pour toutes les choses où tu excelles; il sera, par exemple, sans passion extrême, mais d'autant plus ferme dans son amour; vif et résolu, même un peu tranchant en faits et en paroles, il sera néanmoins d'un caractère doux et paisible; nullement exalté, mais capable de partager ton enthousiasme pour le beau et de le ramener à la réalité. Qu'il sache encore se faire aimer de toi, plutôt que t'exprimer son amour par une exubérance de tendresse et de sympathie; il devrait même parfois te faire sentir la sévérité de son sexe. Sa

personne devrait t'imposer, sa solidité te fixer et te plaire, mais sans te montrer jamais une supériorité intellectuelle, ni surtout envahir et gêner ta tendance idéale. Tel devrait être l'époux de ma Charlotte, et le mieux serait qu'il charmât ton imagination sans remplir et absorber tout ton être.

— Singulière espèce d'homme ! dit Charlotte pensive.

Ici l'entretien fut interrompu par l'arrivée d'Unzer, et les deux amies remarquèrent sur-le-champ qu'il était aussi agité que distrait. Sa mère lui en fit l'observation, et d'abord il ne voulait pas en convenir, mais enfin il leur apprit qu'il s'était présenté à lui ce soir-là une chose qu'il n'avait jamais rencontrée dans sa pratique.

— On m'a demandé ce soir, leur dit-il, comme médecin dans les Passages, dans une des maisons mal famées, si nombreuses en ce quartier. Une tentative de meurtre avait été faite sur la maîtresse de l'auberge, avec des circonstances singulières et inexplicables. A mon arrivée, j'ai trouvé la femme au lit, baignée dans son sang, avec une blessure au cou. La lésion est grave mais non dangereuse. La chambre était pleine de gens de la catégorie la plus suspecte. J'ai été fort aise, je vous assure, quand j'eus fait le pansement, de laisser là cette mauvaise compagnie.

— Il n'y a rien là de bien nouveau pour toi, dit la mère. Des cas pareils sont assez fréquents dans ces quartiers, et l'on n'en fait pas plus de bruit.

— Il se peut, dit avec distraction le docteur, que l'affaire m'ait ému plus que de raison. Mais ce hideux repaire, les hurlements, les lamentations des habitants de la maison et des voisins, l'évasion mystérieuse du meurtrier, tout cela m'a fait une impression que je n'avais pas encore éprouvée en semblable rencontre. De pareilles scènes font prendre en dégoût et en horreur l'humanité, et il faut être médecin pour surmonter ces sentiments ; car assez souvent l'or de notre science est enfoui dans la boue ! Le vice est affreux en soi, mais dans le malheur il devient repoussant ; c'est la brute qui hérisse tous ses poils. Une tentative de meurtre

au milieu de gens qui sont eux-mêmes capables d'un pareil attentat, offre un étrange caractère : peut-on savoir si celui qui a commis le meurtre ne se trouve pas à nos côtés, hurlant peut-être et maudissant avec les autres, tel que me semblait être, je l'avoue, le bel époux de la dame blessée, tout fait pour témoigner de la sorte sa tendresse à sa charmante épouse.

Schrœder vint chercher sa sœur pour la ramener à la maison; selon son usage, il était pressé; il ne s'arrêta guère à écouter l'aventure du docteur, et Charlotte et lui souhaitèrent le bonsoir à leurs amis.

La conseillère, après les avoir accompagnés jusqu'à la porte de la maison, trouva, en rentrant dans la chambre, son fils la tête appuyée sur la table, et comme épuisé de fatigue. Il se releva lentement, quand sa mère lui eut demandé s'il était souffrant. Elle fut effrayée de sa pâleur extraordinaire, et s'écria, saisie d'un fâcheux pressentiment :

— O Charles, tu n'as pas tout dit!

— Ne vous ai-je pas dit que je n'ai rien vu de pareil encore? répliqua le docteur, en prenant sa mère par la main, et, après une courte pause, il lui demanda, avec un mystérieux sourire, si elle se souvenait encore de l'enfant qui avait fixé l'attention de Charlotte à la fin de l'automne, dans la maison de la cabaretière, et qui avait disparu d'une façon si incompréhensible?

— Eh bien! dit la vieille dame vivement troublée, qu'est-ce que cet enfant a de commun avec la tentative de meurtre?

— Je voudrais bien le savoir! répondit le docteur avec un profond soupir. Oui, c'est une affreuse et singulière histoire, maman! Mais je ne pouvais vous la conter en présence de Charlotte. Sachez que la femme blessée est la cabaretière elle-même. Ce soir elle a été surprise dans son lit par un homme masqué, qui la pressait, sous menace de mort, de lui découvrir où avait passé l'enfant de Berthe. Heureusement des gens sont accourus à ses cris; l'inconnu a pris la fuite et s'est échappé sans laisser de traces.

— Dieu du ciel! s'écria la vieille dame, en joignant ses mains tremblantes. Quel fatal secret environne donc cet enfant! Ce

n'est pas assez qu'il disparaisse, on le cherche maintenant le poignard à la main! Ah! il a sans doute cessé de vivre.

— Sur ce point soyez tranquille, répondit paisiblement le docteur. L'enfant est soigneusement élevé... chez moi!

— Chez toi! dit la dame, qui voulait à peine en croire ses oreilles.

— Eh! comment, sage conseillère? dit Unzer en caressant de la main les joues de sa mère. Vous ne l'avez pas d'abord deviné! Quel autre, petite maman, quel autre que moi dans tout Hambourg pouvait prendre un si vif intérêt à un enfant pour lequel la noble Charlotte avait tant à souffrir? Je résolus à l'instant même de lui sauver les embarras dans lesquels l'avait jetée la bonté de son cœur, sans que l'enfant perdît en rien la protection promise; mon ami, le sénateur Trauwalt, entra dans mon dessein; avec l'autorisation de la police, nous retirâmes l'enfant secrètement de chez la cabaretière, à qui mon argent et l'ordre sévère du magistrat fermèrent la bouche. Maintenant, maman, que pensez-vous que dise Charlotte, quand elle apprendra un jour qui lui a dérobé son petit protégé?

— Mais où est l'enfant? où l'as-tu relégué? s'écria la mère en versant des larmes d'attendrissement.

— Mon jardinier Paul l'a reçu, dit le docteur, et sa femme l'allaite en même temps que le sien. Oh! si vous pouviez voir les deux petites créatures se disputer le sein de la mère, qui n'appartient cependant, par droit divin et humain, qu'à l'un des deux!

— Vite! vite! conduis-moi auprès de lui. Je veux voir si ces gens le soignent bien; sans cela je ne fermerais pas l'œil cette nuit. Car il m'appartient maintenant, n'est-il pas vrai, Charles? C'est moi qui l'ai retrouvé. Mais quoi? Est-ce un garçon, une fille? A-t-il reçu le baptême?

— Pensez-vous que je veuille donner à ce triste monde un païen de plus? Oui, sans doute, il est baptisé; il a un nom chrétien, un nom céleste, car c'est celui de son bon ange : le nom de Charlotte!

— Voyez-vous!...

Et la mère menaça son fils du doigt, et ses yeux lui lancèrent un éclair.

Unzer porta la main de sa mère à ses lèvres, mais sa figure se rembrunit :

— Tout cela n'est pas l'essentiel, dit-il ; nous oublions l'affreux attentat commis ce soir chez la cabaretière!

— Voilà ce qui arrive! On perd la tête de joie, dit la conseillère, qui ne pouvait revenir encore de sa surprise. La pauvre femme! comme elle doit souffrir! Je veux lui envoyer tout de suite quelques rafraîchissements, du vin et des confitures, de vieux linge et de la charpie... ou dois-je lui faire cuire une bonne soupe, ou lui préparer une couple de bouteilles de limonade?

Si peu disposé que fût le docteur à plaisanter, il éclata cependant de rire, à voir le souci que sa mère prenait de la cabaretière.

— Fort bien! fort bien! dit-il, mais l'honnête femme s'accommodera mieux encore d'une bouteille de cognac et d'un lopin de viande fumée. Que nous importe cette vieille sorcière? Que le diable l'emporte ce soir ou dans dix ans, cela est fort égal. C'est à l'enfant, à ce pauvre petit enfant, que nous devons penser. On est à sa piste, et qui sait quelle trame on forme en ce moment pour s'emparer de lui? D'après ce que nous avons appris ce soir, quelque homme abominable est intéressé au plus haut point à nous l'enlever, et Dieu sait pour quelle raison! Je n'aurai pas un moment de repos avant de savoir l'enfant en parfaite sûreté. Conseillez-moi, maman; que faut-il faire?

La conseillère fut d'abord aussi embarrassée que son fils; mais, en femme habile et prudente, elle trouva tout de suite le meilleur parti à prendre pour le moment.

— Personne, dit-elle, excepté le jardinier et sa femme, qui sont des gens sûrs, ne connaît l'asile de l'enfant, pas même la cabaretière. Mon avis est donc qu'il faut le laisser où il est. Il est accoutumé au lait de la mère : pourquoi le lui retirer sans nécessité? Quand même la vieille causerait et dirait que tu as pris

l'enfant sous ta garde, nul ne sait où tu l'as placé. Son bon ange, qui a protégé jusqu'ici merveilleusement la petite créature, ne l'abandonnera pas; ainsi donc, mon Charles, rassure-toi; l'enfant est mieux et plus sûrement qu'il ne serait peut-être dans un autre asile. Laisse-le du moins à la jardinière tant qu'il est au berceau; nous verrons plus tard ce qu'il conviendra de faire.

Le docteur finit par se persuader que sa mère avait raison; ils jugèrent à propos de faire connaître au jardinier et à sa femme tout ce qui s'était passé chez la cabaretière, afin d'exciter toujours plus leur vigilance.

— Je crois, dit Unzer, mon bonheur attaché à cet enfant; et qui sait, pensait-il en lui-même, si la petite Charlotte ne m'aidera pas à gagner l'autre?

XIX

Charlotte revint de chez la conseillère l'esprit plus tranquille. Ce que lui avait dit son amie non-seulement la rassurait à l'égard du monde, mais encore lui rendait sa confiance évanouie; car le jugement de Sophie sur Sylbourg était parfaitement conforme à la voix de son propre cœur. Elle était soulagée d'un poids énorme; toutes ses alarmes de la veille et du jour étaient évanouies; elle se sentait comme échappée à un péril effrayant, mais, après tout, purement imaginaire.

Léna avait été la nourrice de Charlotte, et dès lors attachée à cette jeune fille; elle en était tendrement aimée, et avait même dans son cœur une petite place réservée pour les plus intimes confidences; Léna avait ce jour-là dans toute sa tenue quelque chose de singulièrement embarrassé; elle suivait partout sa jeune maîtresse et puis elle l'évitait tout à coup; elle répondait de travers à toutes les questions; en un mot, elle était à tous égards tellement hors de son état habituel, que Charlotte s'en aperçut enfin et lui demanda ce qu'elle avait, et d'où venait so

embarras et son trouble? La vieille ne put reculer devant une explication, et, paraissant hors d'elle-même, elle balbutia ces mots :

— Bon Dieu! je n'aurais pas dû le faire; je sens bien maintenant que j'ai commis une grande faute; mais je n'avais pas d'abord la tête à moi, et la lettre était dans ma main et avec ça une pièce d'or, qu'il avait déjà disparu au bout de la rue, et dans la nuit noire comme l'encre.

— As-tu la fièvre, Léna! s'écria Charlotte en tressaillant. Quelle lettre? Quelle pièce d'or? Et de qui parles-tu?

— Puis-je le dire? repartit Léna tremblante. Mais il me sembla entendre une langue étrangère, quand il me conjura de remettre le billet à « ma gracieuse maîtresse; » qu'autrement il n'y survivrait pas, et que j'aurais sa mort sur la conscience. Et que sais-je encore tout ce qu'il m'a dit, comme s'il l'avait lu dans un livre ou entendu dans une comédie. Il se disait l'homme le plus malheureux du monde, et me conjura, me supplia de vous remettre sans retard cette lettre.

A ces mots elle tira de son sein, d'une main tremblante, un billet élégamment plié, et, en détournant les yeux, elle le tendit à Charlotte, qui le saisit vivement.

L'adresse portait son nom; elle était d'une belle et ferme écriture d'homme, mais les caractères étaient nouveaux pour elle. Elle supposa aussitôt que la lettre pouvait être de Sylbourg.

— Léna! qu'as-tu fait? dit-elle en pâlissant, et, avec un léger frisson, elle jeta la lettre sur la table.

— Je vais la jeter au feu, et je devrais brûler aussi la main qui l'a reçue, s'écria la fidèle nourrice.

Mais Charlotte l'arrêta, couvrit la lettre de sa main, et interrogea Léna en balbutiant :

— Qu'a-t-il dit? Qu'il mourrait si je ne lisais pas sa lettre?

— Non, non! ce n'est pas ce qu'il a dit, mais qu'il mourrait si je ne vous la donnais pas. Maintenant la chose est faite; le monsieur étranger a ce qu'il désire; rendez-moi donc ce maudit papier.

— Quel air avait-il? demanda Charlotte, qui ne paraissait

plus en humeur d'admettre l'interprétation sophistique de sa nourrice.

— Je vous ai dit que la nuit était aussi noire que l'encre, quand il me parla.

— Mais sa taille? Etait-il grand ou brun... ou petit, veux-je dire!

— C'était un homme de grande taille; des éperons, un grand manteau.

— Avait-il un accent étranger?

— Rendez-moi cette lettre, chère demoiselle! disait, d'une voix suppliante, Léna, toujours plus troublée. Je n'attends rien de bon, si vous la lisez. Croyez-moi, jetons la lettre au feu et la pièce d'or au tronc des pauvres.

— Fais cela, chère Léna, et je te donnerai volontiers le double, dit Charlotte, à qui l'angoisse de la nourrice rendait peu à peu sa fermeté. Mais ne brûlons pas la lettre. Il me faut écouter tant de choses qui me déplaisent ou dont je ris: pourquoi n'oserais-je pas aussi en lire?

— Ah! chère maîtresse, j'ai souvent ouï dire que les écrits sont plus dangereux que les paroles; et même, quand le malin esprit veut tenter un pieux chrétien, il le fait de préférence avec une lettre d'Urie, parce que l'œil est plus aisément séduit que l'oreille.

— Tu as raison, Léna, répondit Charlotte, dès lors fermement résolue à lire la lettre, en persuadant à sa fidèle servante qu'elle ne la lirait pas. Je ne veux pas ouvrir la lettre; qui sait quelles choquantes expressions elle renferme! Mais nous la garderons prudemment, afin d'avoir au besoin un témoignage contre cet inconnu, s'il se hasardait encore à nous importuner. Ecoute maintenant, Léna, si tu tiens à mon amitié, ne reçois jamais pour moi une lettre d'un inconnu. O ciel! et si ma mère le savait! Que personne dans la maison ne s'en aperçoive. Il y a trop longtemps que nous babillons ensemble. Va-t'en, ils se demanderaient là-bas ce que nous avons à faire ensemble de si important. Prends un air tranquille; va, je te suivrai.

A ces mots elle poussa avec impatience vers la porte la vieille femme, qui, malgré son trouble, pensait bien plus à sa chère demoiselle qu'à elle-même. A peine Léna eut-elle quitté la chambre, que Charlotte brisa le cachet d'une main tremblante, pressa un moment, avec une prière muette, la lettre contre son cœur palpitant, et ouvrit la feuille qui allait décider de son sort.

La signature portait : Max de Sylbourg.

XX

Pendant les derniers jours de l'année, il avait régné un mouvement inaccoutumé dans cette grande maison des comtes Lindenkron, au Schaarmarkt, que nous avons déjà décrite en passant; les contrevents s'ouvraient; les ouvriers entraient et sortaient sans cesse, pour mettre en état les appartements, dès longtemps inhabités. Le vieil intendant, qui, depuis la mort de son maître, était resté seul dans la maison, avait depuis le matin jusqu'au soir des ordres à donner, et bientôt tout le voisinage du Hohle-Weg sut que la jeune veuve, la comtesse Ulrique, allait revenir à la ville pour y fixer sa résidence, après avoir passé l'année de deuil dans ses terres du Holstein. Cette nouvelle réjouit surtout les pauvres du quartier, qui n'avaient pas oublié la bienfaisance de la comtesse; mais les ouvriers et les petits artisans, qui avaient éprouvé une sensible diminution dans leurs bénéfices, quand cette maison opulente s'était fermée, virent aussi avec joie le retour de leur belle et généreuse protectrice.

Enfin, le dernier jour de l'année, plusieurs voitures de voyage, pesamment chargées, roulèrent sous la porte voûtée; la comtesse, encore en grand deuil, tendit amicalement la main au vieil intendant, qui l'aida à descendre de carrosse, et elle lui remit à l'instant même une somme d'argent, à distribuer entre les pauvres gens que l'arrivée de leur bienfaitrice avait attirés vers la porte cochère; et, tandis que les domestiques enlevaient les

effets sous la surveillance du chasseur, elle se rendit avec ses deux fils, l'un de quatre ans, l'autre de trois, et sa dame de compagnie, dans les appartements préparés pour la recevoir.

Epuisée par le voyage et par l'impression que faisait sur elle ce retour dans les lieux témoins de sa vie passée, elle se jeta, en habit de voyage, sur un siége près de la cheminée, et s'abandonna en silence aux réflexions douloureuses que réveillait en elle le contraste du présent et du passé. Elle tressaillit, quand son plus jeune fils, le petit Waldemar, s'élança vivement contre elle, en lui demandant où était papa? Elle pressa convulsivement l'enfant contre son cœur, fit signe à la bonne d'emmener les enfants, et, versant d'abondantes larmes, elle s'écria :

— Ne te l'ai-je pas dit, Françoise, que mon retour dans cette maison m'affecterait plus violemment que tout ce que j'ai souffert depuis mon départ? On ne devrait jamais quitter les lieux où l'on a vu expirer son bonheur, où chaque objet semble partager notre douleur et l'adoucir, parce qu'il nous rappelle aussi le souvenir de nos jours heureux. A présent au contraire, après une si longue absence, tout me semble ici étranger et mort ; j'ai offensé mes pénates amis, quand je me suis éloignée d'eux, pour pleurer mon Arthur dans une contrée inconnue; ô ma chère, explique-moi pourquoi nous avons quitté cette demeure?

Françoise s'approcha de la comtesse en pleurs, s'assit à ses pieds sur un tabouret, et lui répondit avec douceur :

— Cela valait mieux ainsi, croyez-moi, madame. Ce n'est pas le souvenir des jours heureux que nous avons fui, mais le moment affreux où tout nous disait dans cette maison que ni larmes ni prières ne vous rendraient plus votre cher époux ! Ce fut du moins une consolation pour vous de ne plus rien voir de ce qui rappelait à vos sens cette heure funeste ; la douleur était concentrée dans l'âme qui pouvait s'y abandonner tout entière ; et puis faut-il vous rappeler encore que vous respirâtes plus librement, quand vous fûtes sortie de Hambourg, parce que cette horrible épreuve n'était pas la seule qu'il vous eût vu soutenir.

A ces mots, Ulrique effrayée leva la tête; une pâleur mortelle couvrit son visage; ses larmes, si brûlantes, semblèrent tarir tout à coup, et, saisie d'une secrète angoisse, elle s'écria :

— Que me rappelles-tu, Françoise? Veux-tu parler de ce misérable, mille fois plus détestable que son âme noire n'a pu, Dieu merci, le prouver par l'effet jusqu'à cette heure? Ah! quel affreux souvenir tu réveilles en moi! Je sais maintenant pourquoi Hambourg, pourquoi cette maison me faisait horreur. Car la tombe paisible de mon Arthur ne me causait point d'effroi. Grâce au ciel, l'ange de la réconciliation l'a prise sous sa garde, et, à sa dernière heure, mon noble époux a pu reconnaître, avec un regard que la mort illuminait, l'infâme traître qu'il avait tenu si longtemps pour son véritable ami. Bon Dieu, ma chère Françoise, que serais-je devenue, si Arthur avait emporté dans la tombe ce soupçon contre moi! Sa mort eût été aussi la mienne, et l'infernale vengeance que poursuivait ce Sylbourg triompherait maintenant, comme une éternelle ironie contre tout ce qu'il y a de saint et de fidèle dans le cœur humain!

— Calmez-vous, madame, dit Françoise, qui n'avait pas vu depuis longtemps la comtesse aussi agitée. Cet homme ne mérite pas que vous pensiez un moment à lui, bien loin qu'il vous doive troubler. Qu'il ose seulement!...

— Oser? s'écria Ulrique, dont les traits exprimèrent soudain l'orgueil et la résolution. Que pourrait-il oser? Il a joué sa partie, et, comme je le connais, il se gardera bien de reparaître devant mes yeux. Ses pareils sont lâches et abattus, dès le moment qu'ils savent qu'on les connaît à fond. Oser!... Vraiment, le mot me fait rire.

A ce moment on entendit d'une chambre voisine une pendule, qui sonna lentement neuf heures. La comtesse eut un léger frisson; cependant elle reprit aussitôt sa fermeté, et, quand le dernier coup eut retenti, elle dit d'une voix paisible :

— Neuf heures! Le moment où mon Arthur expira; au dernier coup il rendait le dernier soupir. Comme ces vibrations retentissent dans notre âme! Je crois que mon oreille reconnaîtrait

le son de cette pendule entre mille, tant il est ineffaçable dans mon souvenir !

Françoise était superstitieuse; elle frémit, à cet avertissement soudain, qui rappelait une heure néfaste, dans un moment où ce souvenir l'occupait déjà si vivement elle et sa maîtresse. L'accent de cette voix d'airain, qui dans un autre temps aurait à peine attiré son attention, ne lui parut point de bon présage, quoiqu'elle ne pût se rendre compte de son émotion.

Après une pause Ulrique se leva de son siége, ôta doucement son manteau, et fit appeler le vieil Ingbert, son intendant.

— Vous avez bien réglé toutes choses en mon absence, mon fidèle ami, dit-elle au vieillard d'un ton affectueux. Je me sens déjà chez moi dans cette demeure, et, grâce à vous, j'aurai bientôt repris toutes mes habitudes.

Elle lui demanda ensuite plusieurs détails sur le nouvel établissement; le questionna sur diverses personnes, sur ce qui s'était passé en son absence. Ingbert répondait fidèlement à tout. Mais, lorsque la comtesse parla des anciens amis de la maison, et voulut savoir de lui s'ils avaient demandé quelquefois de ses nouvelles, elle crut voir que sa tranquillité l'abandonnait; il balbutia avec embarras quelques noms connus, et ne voulait pas s'expliquer. Cela surprit sa maîtresse; elle le pressa de dire ouvertement ce qu'il avait sur le cœur, et ajouta en badinant :

— Souvenez-vous donc, mon vieil ami, que je fus toujours curieuse. J'aimais surtout à savoir comment se comportaient hors de notre société les personnes qui fréquentaient notre maison; voici plus de dix-huit mois que j'avais quitté Hambourg : vous savez sans doute bien des nouvelles, et peut-être y en a-t-il qui me touchent.

Les derniers mots de la comtesse mirent l'honnête Ingbert tout hors de lui, et il la pria d'un ton suppliant de ne pas le presser davantage aujourd'hui, qu'il était si joyeux de voir heureusement revenue sa bien-aimée maîtresse. Ce qu'il voulait et ce qu'il devait lui dire cadrait mal avec une joyeuse salutation

de bienvenue, et il n'avait pas le courage de lui faire cette peine aujourd'hui.

— Mon pauvre Ingbert, quels discours tenez-vous là ? s'écria Ulrique avec émotion. Que serait-il arrivé de fâcheux qu'il me serait plus difficile d'entendre aujourd'hui que demain ou après-demain ! Je trouve ma maison en bon état ; d'amis intimes, dont le sort pût me toucher profondément, je n'en ai point dans cette ville. Tout ce qui m'intéresse, ce qui me touche, depuis la mort de mon mari, est en bon état ; parlez donc ouvertement, Ingbert, car je veux tout savoir, et je vous ordonne de ne me taire aucun secret.

A cet ordre, donné d'un ton presque impérieux, le vieillard jeta sur la comtesse un regard à la fois timide et compatissant, et il répondit avec un abattement visible :

— Ah ! ma chère et honorée dame, faut-il qu'il nous arrive toujours les choses les plus tristes du monde ? Il y a des hommes faux et détestables, qui pourraient noircir la fidélité et l'innocence la plus pure, et tenir contre elle les plus infâmes discours ! Pardonnez-moi donc, madame, si je vous dis ce qui me cause plus de peine et de douleur que je ne croyais pouvoir en ressentir dans mes vieux jours, et après la mort de mon maître bien-aimé. Oui, madame, vous avez été l'objet des plus abominables propos ; on a dit que, pendant la vie du bienheureux seigneur comte, vous avez eu une liaison avec le baron Sylbourg, et que le baron, que l'on croit capable de toutes les scélératesses, a trahi non-seulement son ami, M. le comte, mais aussi vous-même ; et que sais-je encore les détestables et absurdes propos qu'on a tenus ! J'ai dû les entendre de mes oreilles, à la honte des misérables humains, qui tantôt débitaient hardiment toutes ces balivernes, tantôt prenaient un air grave, joignant les mains et disant que c'étaient d'affreux mensonges, et que celui qui osait tenir de pareils discours sur une femme comme vous méritait d'être fouetté dans la place publique.

Ulrique avait écouté tranquillement et sans changer de visage le récit de son intendant ; seulement, aux derniers mots, sa taille

élancée se ploya légèrement; elle regarda fixement le vieillard avec un air de surprise, comme si elle n'eût pas bien compris le sens de ses paroles, après quoi elle reprit sa fermeté et une attitude fière, et dit paisiblement au vieillard :

— Il suffit, Ingbert. Les hommes qui ont excité votre colère ne sont pas dans le fond aussi méchants que leurs langues, et il faut avoir pour eux de l'indulgence. Pour le baron, il a fait sagement de quitter Hambourg et de céder devant l'opinion publique.

— M. de Sylbourg, dites-vous? répliqua Ingbert. Eh mais! il a passé tout l'hiver à Hambourg, et hier à midi je l'ai vu entrer à cheval par la porte d'Altona.

— Le major ici? dit Ulrique, comme frappée d'un coup de tonnerre et toute tremblante : Françoise, as-tu entendu?

Françoise regarda la comtesse, qui avait peine à maîtriser son trouble, et elle répondit :

— La chose doit-elle vous surprendre si fort, madame la comtesse? Et que vous importe au fond où séjourne M. de Sylbourg?

— Tu as raison, dit Ulrique en tâchant de se remettre; et je ne sais en vérité pourquoi cette nouvelle m'effrayait. Le voyage m'a, je crois, fatigué les nerfs et j'ai besoin de repos. Allez, Ingbert, et fêtez joyeusement Sylvestre. Nous nous parlerons demain, et je vous dirai comment j'entends que nous vivions ici. Bonne nuit!

Après que le vieillard se fut retiré, Ulrique se jeta épuisée sur le sopha, en cachant son visage sur les coussins. Elle resta longtemps sans mot dire, et Françoise, assise devant elle, n'osait pas interrompre ce lugubre silence. La pendule avait depuis longtemps sonné dix heures; enfin la comtesse se releva, et dit avec un triste sourire, en tendant à travers la table la main à son amie:

— L'homme est toujours un enfant en présence de la destinée, et, sous quelque forme qu'elle se présente à lui, elle le retrouve toujours dans son ancienne faiblesse. D'aussi loin que je connais ce Sylbourg, il eut toujours sur moi une sinistre influence, et chacun de ses pas m'a été fatal. Dans le temps même

où, jeune fille sans expérience, je prêtai dans Copenhague une oreille trop empressée à ses hommages, je le redoutais dans le fond beaucoup plus que je ne savais me l'avouer à moi-même ; ignorant mon propre cœur, je pris pour de l'amour la crainte qu'il m'inspirait, tandis qu'en sa présence je ne respirais pas librement. Ah ! Françoise, que l'homme est une étrange créature, puisqu'il peut méconnaître son plus secret sentiment, la voix la plus intime de son cœur ! Je me figurais que j'aimais cet homme ; son ardeur impétueuse me troublait ; sa violente passion m'ébranlait, et soudain, quand j'allais être sa proie pour toujours, le ciel propice permit que je le connusse assez tôt pour ce qu'il est, un homme froidement égoïste, sans aucuns principes, sans croyance religieuse, sans humanité ; pour qui rien n'est si sacré ni si pur, qu'il hésite à le sacrifier à son effrénée sensualité ! Quel jour affreux se fit dans mon âme ! J'étais comme égarée, et je voulais mourir de douleur, de honte et de regret, quand je surpris les plus vils sentiments chez l'homme qui pouvait déjà me croire à lui. L'ancienne crainte qu'il m'avait jusqu'alors inspirée se changea en un profond mépris, et ce fut seulement quand je mesurai l'abîme vers lequel j'avais couru sans prévoyance, que je me retrouvai moi-même, et que je me sentis la force de résister à cet homme et de rompre avec lui.

— Et cependant, même après votre mariage, il demeura l'ami de votre époux ! dit Françoise en soupirant et en secouant la tête.

— Tu n'as pas connu le comte comme moi, répondit Ulrique, sans cela tu en serais moins surprise. Arthur, avec toute sa bonté, était d'une obstination extraordinaire ; dans certaines situations de la vie, l'amour pouvait moins que tout le reste dominer ses autres inclinations ; Sylbourg était son plus ancien ami de jeunesse ; le comte aurait, je crois, douté de lui-même plutôt que de cet homme, si redoutable était la puissance que le traître exerçait sur lui par sa dissimulation profonde, en l'enchaînant jusque dans ses sentiments les plus intimes et en épiant ses plus secrètes pensées. Quelquefois j'essayai de lui ouvrir les yeux sur ce personnage, si peu digne de son amitié, mais combien j'eus à

me repentir de mon entreprise ! Non que j'en fusse moins aimée de mon époux, mais je vis bientôt que Sylbourg n'en était que mieux dans son esprit, comme si, dans la crainte de le perdre à cause de moi, Arthur se fût senti pressé de s'attacher à lui plus étroitement. Pendant tout ce temps funeste où Sylbourg fréquenta presque journellement notre maison, le misérable montra en ma présence un calme et une assurance qui me mettaient souvent hors de moi-même. Enfin la mesure était comble; lorsqu'il crut avoir enlacé mon époux, au point d'assurer le succès de sa trame infernale, le comte, mortellement malade, n'avait plus que quelques heures à vivre; il s'agissait de nommer juridiquement un protecteur et un tuteur pour mes enfants et pour moi : alors Sylbourg essaya d'exécuter le plan de vengeance qu'il avait longuement médité contre moi, parce que je m'étais séparée autrefois de lui avec horreur. Tu connais l'histoire de cette malheureuse lettre, qu'il avait gardée de moi depuis l'époque de mon aveuglement, et qu'il mit dans les mains du comte, comme une preuve de ma faute ! Mais, grâce au ciel, la flèche était trop acérée; elle s'écarta du but, atteignit l'archer maladroit, et le blessa, autant du moins qu'il était vulnérable.

Je suis assurée, dit la comtesse après une pause, que le baron ne visait à rien de moins qu'à se faire nommer tuteur par le comte mourant, ce qui l'aurait rendu maître de ma personne et de tous mes biens. O Françoise, qu'est-ce que la calomnie et les vains caquets du monde auprès de cette horrible pensée ? Figure-toi ce qui serait arrivé si le perfide était parvenu à irriter mon époux contre moi, et si je n'avais pu réussir à me justifier ! Quel aurait été mon sort ! Mais Dieu en a décidé autrement; car j'avais aussi dans mes mains des lettres de ce temps éloigné, et Sylbourg croyait que je les avais anéanties.

— Je n'oublierai jamais notre effroi, quand nous entendîmes le coup de pistolet, dit Françoise. Le baron, aussi pâle qu'un linceul, s'élança aussitôt après de la chambre mortuaire, et depuis nous ne l'avons pas revu.

— Ne pensons plus à cette heure, reprit Ulrique en frissonnant. Si Arthur l'avait tué, quelle affreuse complication cela n'aurait-il pas causé ! Oui, il valait mieux que le traître ne reçût pas ici sa récompense, et de la main d'un mourant. Il n'en est pas moins jugé !

XXI

FRAGMENTS DES LETTRES DE CHARLOTTE.

« Il y a longtemps que je ne t'ai vue, ma Sophie. Les actes les plus innocents de notre vie devraient-ils rencontrer tant d'obstacles? Dans le tourbillon des affaires, avec la contrainte de la coutume, sous les regards de mille témoins curieux, arrive enfin, après de longs jours, une heure où nous savourons la douceur de notre amitié, où nous échangeons nos secrètes joies, si ridicules aux yeux d'un monde raffiné; d'un monde qui rougit de ses propres sentiments, et qui hésite à faire une bonne action, si elle choque le bel usage. Nous vivons dans la même ville, et pourtant nous sommes séparées. Ma vie s'envole, elle m'échappe, et je souhaite de m'éveiller bientôt de ce rêve pour ne plus rêver jamais. Depuis quelque temps je vois tout sous un jour sombre; l'âge de l'enfance est passé, et je deviens réfléchie de bonne heure. O Sophie, mes jours futurs ne seront pas, je le crains, aussi sereins que mes jours passés ! Mon âme est glacée comme la saison, mais j'irai auprès de toi, et tu me consoleras. Nous avons repris Clavijo; lorsque j'étais dans le cercueil, que je représentais la défunte Marie, me figurant que j'étais morte, pâle, insensible, et entendant néanmoins le bruit du monde autour de moi : ô ma Sophie, je ne puis te dire ... »

. . . . . .

« Tout ce qu'on nous a dit à l'une et à l'autre du baron de S. ne sont que des fables, comme il en faut chaque jour à la curiosité publique. Tu sais combien je déteste les fades louanges, auxquelles les personnes de notre état sont exposées, et qui pourraient me faire prendre en haine l'art lui-même. Une comédienne est-elle donc un hochet à l'usage de tout le monde, parce qu'elle se produit en public sous mille formes diverses, et que ses fonctions l'obligent de plaire aux regards d'une frivole assemblée? Combien peu de gens viennent à nous avec le cœur! Au milieu du bourdonnement de tant de sots, qui voltigent autour de nous, nous devons apprendre à souffrir bien des choses, quoique tout ce qui ressemble à ces fadeurs me soit insupportable. Il est assez triste que quelques-unes d'entre nous aient justifié cette opinion et la justifient encore! Ce préjugé contre notre état m'a quelquefois si fort irritée, que plusieurs en ont ressenti les effets. Tu sais que je pouvais quitter honorablement le théâtre, et j'en aurais saisi l'occasion, si j'avais pu espérer d'être plus heureuse dans une autre carrière. Sophie! tous nos sentiers sont semés d'épines et de roses, d'épines surtout! »

. . . . . .

« Tu es cruelle, Sophie, de me tourmenter ainsi avec ce baron. Si tu m'aimes, ne me parle plus de lui. Dis-lui, je t'en prie, de m'éviter; au nom de mon repos, dis-lui de ne plus me poursuivre. »

. . . . . .

« O Sophie, n'est-ce pas un monde ennemi que celui où deux personnes ne peuvent suivre le même chemin, sans que l'une fasse obstacle à l'autre, si large et si commode que soit la route? J'ai eu des dégoûts capables de me bannir du théâtre. Et cependant qu'est-ce qui stimule les talents, sinon cette émulation jalouse? Moi-même, qui te parle ainsi, je souffrirais, j'en suis certaine, si quelques hommages d'estime ne me rendaient pas la

fatigue plus douce. Mais je ne pourrais haïr une personne, parce qu'elle jouerait mieux que moi. C'est ce qui a entretenu jusqu'à présent mon goût pour le théâtre. Je suis convaincue que le monde tel qu'il est a besoin de théâtres et de romans, pour avoir des modèles à imiter. Des modèles imaginaires valent mieux, parce que les véritables exciteraient moins d'émulation que d'envie. »

. . . . . .

« J'ai été bien troublée, ma Sophie : j'ai reçu une lettre du baron de S..... C'est comme si le vent me l'avait apportée. Au nom de notre amitié, Sophie, que dois-je faire ? Les expressions en sont extravagantes. Que dois-je répondre ? Conseille-moi. Que je voudrais être aujourd'hui près de toi ! Ciel ! que vais-je devenir ? Je suis morte à tous les sentiments, excepté à l'amitié. Je t'écrirai ; ne viens pas. Je ne pourrais supporter ta présence. Je ne peux te voir, je ne veux pas te voir ! »

. . . . . .

« Oui, assurément, c'est un homme léger. Je ne veux plus avoir de rapports avec lui. Je ne veux plus même lui parler. Je verrai l'effet que cela produira sur lui. Il apprendra qu'il m'est indifférent. Quelles que soient ses vues, elles ne sont pas claires. S'il ne m'aime pas, il apprendra du moins à me respecter. Je plains le cœur qu'il abusera. »

. . . . . .

« Depuis que mon esprit s'est dégagé des amusements de l'enfance, j'ai senti en moi une mélancolie qui cherchait son objet. Cette mélancolie me fut souvent un véritable martyre. Je sentais continuellement qu'il me manquait quelque chose, sans pouvoir le définir. Tu serais surprise que la mélancolie d'une jeune fille n'eût rien de commun avec l'amour. Souviens-toi du temps où nous lisions ensemble Grandisson ! Avec quelle avidité ne dévorions-nous pas tout ce que nous servait le bon romancier ?

Nous étions d'avis l'une et l'autre que c'était là l'homme parfait, et c'était à qui de nous deux l'aimerait davantage. Plus tard nous reconnûmes que Grandisson était un original sans copie. Cette conviction me fut d'abord douloureuse. Il fallut descendre de ces hautes pensées, et, parmi les innombrables originaux qui s'offraient à mes yeux, aucun ne répondait à mon idéal. Ici c'étaient des hommes qui avaient de belles qualités, mais qui s'appliquaient soigneusement à les faire paraître et à dissimuler leurs défauts; là c'étaient des gens qui n'avaient des vertus que l'apparence; d'autres affectaient d'étaler leurs vices; et comment décrire les mille visages de l'espèce humaine? De tous ces éléments je composai une figure dont je croyais presque posséder la réalité. Celui que je me représentais ainsi avait des qualités et des défauts qui le rendaient aimable. Il ne s'efforçait pas plus de montrer ses vertus qu'il ne se souciait de dissimuler ses imperfections. Une flatteuse imagination donnait une forme et une figure à cet être, qui m'accompagnait en tous lieux. Je m'entretenais avec lui, et c'étaient de douces heures que celles où cette illusion m'occupait. Souvent cette image fut mon rêve. A mon réveil, lorsqu'elle s'était dissipée, et que je croyais ne la retrouver de ma vie, une larme furtive s'échappait de mes yeux. — Sophie, Sophie, cette image, c'était le baron de S...! »

. . . . . .

« Je ne voudrais pas jouer souvent Emilia Galotti; cette pièce m'ébranle trop violemment. Parmi tous mes rôles il n'en est aucun où j'aie si peu besoin d'être comédienne. Tu sais que j'ai joué Emilia dernièrement. J'en suis encore souffrante. J'ai éprouvé sa douleur, lorsqu'elle provoque son père à la tuer; j'ai senti le coup de poignard, ce coup libérateur, comme un rafraîchissement dans mon cœur oppressé. Si je pense quelquefois au petit nombre des spectateurs qui peuvent sentir ce que j'ai senti, les applaudissements m'arrachent à ma rêverie et je redeviens comédienne. Sophie, lorsque j'entends les absurdes critiques qu'on fait de cette pièce, je comprends ces jugements chez les

gens qui ne peuvent sentir comme moi. Ils déclament contre Odoardo, parce qu'il tue sa fille : Odoardo ne doit-il pas agir comme autrefois le père de Virginie, puisque ses sentiments sont les mêmes, quoiqu'il vive quelques siècles plus tard? Ils oublient que nous ne sommes pas les maîtres de nos impressions, et qu'on peut également bien être forcé de dire : « Il faut que je tue, » ou « Il faut que je vive. » Sans doute il y a des sentiments abominables, mais il y en a d'autres qui méritent toute notre compassion. Un père, tel qu'Odoardo, qui tue sa fille pour la soustraire à la honte, et un homme qui en tue un autre pour le voler, sont assurément des caractères très différents. On peut en dire autant du suicide, qui ne peut être inspiré que par des passions violentes. Qu'on l'appelle folie ou de tel nom qu'on voudra. Les passions opposent des barrières à la raison, et peuvent l'étouffer complétement. Il disait bien l'homme qui, ayant tourné trois fois le pistolet contre sa tête, sans que le coup partît, le posa froidement et dit : « Tu es plus sage que moi. » On ne doit pas devancer Dieu, objectera-t-on. Lui ! le maître de notre existence, qui nous a formés ainsi et non autrement, pour un but incompréhensible; qui nous conduit par des routes secrètes; qui assigne à chaque être sa cause ; lui, sans la volonté duquel il ne tombe pas un passereau en terre, nous pourrions le devancer, nous, faibles humains ? Je crois que l'homme meurt toujours de mort naturelle, que ce soit d'un coup d'apoplexie ou par le suicide. Sophie, ces opinions indulgentes seront toujours les miennes, en dépit de la froide sagesse, qui voudrait trop fièrement ravir à la nature ses droits sur le cœur humain. Le sentiment est aussi notre mobile et peut maintenir ses droits. Pour moi, je saurai répandre des larmes de pitié devant l'urne de la bergère qui vécut un jour dans l'Arcadie, comme à la vue des deux amants qu'on trouva sans vie auprès du tombeau de Minos. »

. . . . . .

« Une comédienne s'accoutume si fort à la langue du théâtre qu'elle la parle trop souvent, et même quand elle écrit à une

amie. Mais combien je souffre de l'avoir affligée ! Oui, je l'avoue, quand je joue Emilia Galotti, la mort me paraît douce, et la mort même du jeune Werther me semble excusable, quoique ma raison le méprise. Odoardo était-il bien un père, quand il plongea le poignard dans le sein de sa noble fille ? Non, c'était un barbare, un monstre ! N'avait-il plus d'autre moyen de sauver son enfant ? Je ne sais pourquoi l'on transporte sur le théâtre allemand les folies des Espagnols et des autres nations. Les Allemands n'ont-ils pas assez de folies chez eux, sans qu'on leur inocule celles des peuples étrangers ? Une âme compatissante souffre à ces spectacles forcenés; ils sont trop violents pour tout spectateur sensible. Mais, grâce au ciel, Sophie, ta Charlotte se raffermit; ta philosophie la guérit parfaitement. L'homme étant d'une nature si noble, et l'empire qu'il exerce sur ses passions l'élevant au-dessus des autres créatures, notre vie doit aussi être souverainement agréable au Créateur. Tu as raison d'affirmer que les seuls vicieux ne sauront pas estimer la vie. Je parlais du besoin qu'on peut sentir de se tuer : mais ce besoin, n'est-ce pas la passion qui le crée ? Chère Sophie, ne considère pas une actrice comme une personne ordinaire. Nous sommes trop souvent émues, et dans une sorte d'enthousiasme, avec lequel nous devons aussi jouer nos rôles. Je soutiens toujours que Werther, qui n'était pas précisément vicieux, a joué plutôt le rôle d'un philosophe égaré que celui d'un amant au désespoir. Et n'est-il pas vrai que cela même a fait de lui dans la mort un homme vicieux ? Seulement l'auteur de sa vie a rendu cette peinture si attrayante, par un style ravissant, que beaucoup de gens prennent envie de l'imiter. O Sophie, où ne peut nous égarer un pareil enchanteur avec la magie de son éloquence ! Je ne crois pas toutefois que le jeune Gœthe se séduise lui-même; il trouve encore la vie trop douce aux genoux d'une belle. Mais de quel nom faut-il donc appeler le suicide ? Est-ce un des vols les plus coupables ? L'expression est trop faible. C'est un acte abominable, de ravir à Dieu un joyau qu'il voulut seulement nous prêter.

« Ma main tremble. Ah ! que ne puis-je te la reprendre cette

lettre fanatique? Que je voudrais ne l'avoir jamais écrite! Mais j'avais besoin de cette réponse d'une amie, qui me chérit, qui est un autre moi-même. Hélas! ce triste cœur est trop blessé; il saigne, il est déchiré. Si tu pouvais le guérir! Que dis-je? Les blessures de cette main me sont agréables. Mon âme est pleine de lui! »

. . . . . .

XXII

Ces fragments de lettres font assez connaître quels étaient alors les sentiments de Charlotte, et n'ont pas besoin de commentaires. Nous y voyons la touchante et douloureuse histoire d'un jeune cœur, qui se plonge dans une angoisse inquiète pour l'objet de son amour enthousiaste, et qui s'efforce de voir cet objet sous une forme innocente et pure, comme le sentiment qu'il a éveillé chez elle. Ce combat intérieur entre la crainte d'une trahison et l'espérance du bonheur nous semble la voix d'un bon ange, qui, pour avertir la victime et la sauver, mêle sans cesse aux accents flatteurs de l'amour la voix prophétique de son erreur funeste. Charlotte sent qu'elle rêve, et souhaite de s'éveiller pour ne plus rêver jamais; tantôt elle veut rassembler toutes ses forces pour résister à cette fatale passion, tantôt elle s'y abandonne avec une ardeur nouvelle; elle sent, à la douleur d'Emilia Galotti, que le coup de poignard serait un rafraîchissement pour son cœur oppressé. Des songes riants ou sombres voltigent incessamment devant elle, et ne lui permettent pas de se reconnaître; le suicide même ne lui paraît ni effrayant ni détestable; elle raisonne sur le Werther de Gœthe, en montrant cette résignation qui se joue avec le pressentiment de douleurs, cependant inévitables. Ce pressentiment clair et certain, qu'elle eut dès l'origine, que son amour lui pourrait être funeste, explique parfaitement ce singulier mélange d'une exaltation idéale et d'une déplorable illu-

sion. Charlotte embrasse en quelque sorte d'avance sa destinée tragique, et s'enivre ou s'étourdit avec des présages de mort, au milieu des parfums de roses de son jeune printemps, parce qu'elle pressent que ces roses fleurissent pour orner un jour la plus belle victime de l'amour trompé.

Nous allons reprendre la suite de notre récit, que nous avons cru devoir interrompre par les citations données plus haut, afin de nous représenter, en écoutant Charlotte elle-même, la situation où elle fut placée par la lettre de Sylbourg; cette lettre qui devait, comme nous le verrons bientôt, l'enchaîner à l'homme dont elle se croyait naguère à jamais délivrée.

Il n'est pas nécessaire de reproduire la lettre du major. Elle respirait le plus ardent amour; le ton en était aussi fier, aussi passionné, aussi tendre, que l'homme dont le tempérament bouillant et sanguin l'avait dictée. Sylbourg finissait par conjurer Charlotte, d'un ton plus impérieux que suppliant, de lui accorder une entrevue, fût-ce entre le ciel et l'enfer, pour apprendre son sort d'elle-même, car, disait-il en terminant, il n'y avait plus pour lui que deux alternatives : Vivre digne d'envie en possédant Charlotte, ou mourir sans envie loin d'elle.

En parcourant ces lignes pour la première fois d'un œil troublé, Charlotte ne ressentit d'autre impression que celle de la colère et de l'honneur blessé; toute sa fierté se souleva contre un langage si hardi, si tranchant, qui exprimait et réclamait en maître des sentiments, pour lesquels elle n'avait connu jusqu'alors que les accents mystérieux et doux de la divine poésie. Elle rit du style étrange, et presque arrogant, qui lui semblait, en quelques endroits, une sommation militaire plutôt qu'une déclaration d'amour pleine d'enthousiasme et de tendre délicatesse.

Mais ce qui l'avait si fort blessée à une première lecture, lui parut toujours moins inexplicable, à mesure qu'elle considérait cette belle et ferme écriture; enfin elle dut s'avouer qu'il n'y avait pas dans cette lettre une syllabe qui démentît le caractère du baron, et qu'au contraire elle répondait parfaitement à sa manière de sentir et de penser. A peine se fut-elle expliqué ce point,

que la lettre produisit sur elle un tout autre effet; ce langage de la passion brûlante lui fit monter les flammes au visage, et alluma les mêmes ardeurs dans son sein. Alors seulement elle avait trouvé pour cette lettre le véritable point de vue, et l'homme qui l'avait écrite apparut de nouveau devant elle avec sa figure douce et fière, avec tout son charme irrésistible; chaque mot fut pour elle l'écho flatteur de ce qu'elle avait éprouvé pour lui longtemps auparavant. Aurait-il pu lui écrire d'une autre manière, sans démentir ses plus nobles sentiments? Qu'avait-il besoin de pompeuses déclarations d'amour, d'une langue poétique et fleurie, pour lui dire qu'il était vaincu, qu'il ne serait heureux qu'auprès d'elle? Il priait comme un maître; il commandait comme un suppliant. Bientôt elle ne trouva plus dans toute la lettre un seul mot qui ne répondît à l'image ravissante qu'elle s'était si souvent tracée pour l'idéal de son amour; ce langage même d'un homme sûr de la victoire, qui lui avait d'abord paru si choquant, presque dur, avec quelle tendresse et quelle puissance ne parlait-il pas à son cœur, quand elle y joignait le son de cette voix pénétrante et ce regard profond et sérieux? « Vous m'aimez, écrivait le baron, et cela seul me donne le droit et la force de ne craindre aucune puissance sur la terre, ni vous-même, Charlotte. Et si vous vouliez m'échapper désormais, je serais capable de me poignarder à vos yeux, pour vous punir de votre trahison, non pas envers moi (car en quoi ai-je mérité votre amour?), mais envers vous-même, envers votre noble cœur.»

Bientôt Charlotte, penchée sur cette lettre si douce et si fière, versa des larmes d'émotion et d'attendrissement; elle triomphait d'être aimée d'un tel homme, et cependant elle tremblait à l'idée qu'elle pourrait lui appartenir un jour, à lui qui la dominait si complétement, quand elle était encore maîtresse de son sort. Et quels combats, quels troubles, cet amour ne préparait-il pas à son existence, jusque-là si paisible! Comment ferait-elle comprendre aux personnes qui ne connaissaient pas l'homme de son choix, qui peut-être le haïssaient, ce qui l'avait jetée irrésistiblement dans les bras de Sylbourg?

Mais plus elle relisait la lettre, plus son inquiétude se dissipait; cet air d'assurance, ce ton calme et décidé, la fortifiaient elle-même, et la pensée d'avoir à braver avec un tel homme les orages de la vie lui rendait un joyeux courage, en sorte qu'elle ne songea bientôt plus qu'à la réponse qu'elle devait faire.

Il ne faut qu'une étincelle dans un cœur disposé à l'amour, pour allumer aussitôt toutes les flammes d'un héroïsme préparé aux plus grands sacrifices. La lutte avec le monde pour un objet grand et sacré devient alors comme le flot rafraîchissant, dans lequel on se plonge avec délices, pour chercher dans l'épreuve même de son amour l'apaisement de ses douleurs.

Dans le fond, Charlotte, tout en craignant ses alentours, aspirait à la lutte avec un monde ennemi; elle se plaisait à rêver qu'elle devrait supporter, à cause de son amour, des souffrances et des épreuves, devant lesquelles recule avec épouvante le commun des mortels. L'artiste qui chaussait le cothurne tragique ne saurait-elle pas une fois entreprendre dans la vie un rôle pareil à ceux avec lesquels elle s'était identifiée si souvent sur la scène?

— A quoi bon la poésie, ses nobles images, ses pensées sublimes, se disait-elle, sinon à nous disposer, dans les mêmes situations, à nourrir les mêmes sentiments, à suivre les mêmes inspirations, que le génie du poëte allume dans nos âmes? Que serait l'existence, si nous ne voulions pas soutenir ses grandes épreuves avec le même enthousiasme et les mêmes sacrifices? La poésie sera-t-elle éternellement un monde étranger, sans qu'il soit permis de la transporter dans la vie comme une réalité? Si je ressens l'amour d'une Julia, pourquoi ne me conduirais-je pas comme elle? Rutland paraît-elle si noble, si entraînante et si profonde, uniquement parce qu'elle est une figure de fantaisie? N'est-ce pas plutôt parce que tout homme généreux, tout caractère noble et profond, reconnaît que l'amour de Rutland est le véritable amour, et que son sort malheureux est la conséquence nécessaire de cet amour? Loin de moi les petites pensées! Celui qui craint d'éprouver et de souffrir dans la vie réelle ce qui nous émeut et nous

ravit dans la poésie, aura, je le veux bien, tout ce qu'il faut pour cette existence terrestre, mais sa patrie n'est point dans le monde idéal; il ment, il ment à la sublime déesse, s'il n'a pas le courage de chercher, même à travers les épines de cette vallée terrestre, un sentier qui le conduise vers ses lumineux sommets. »

Quand Charlotte eut décidé de répondre à Sylbourg et de lui accorder l'entrevue demandée, elle chercha un moyen de lui faire parvenir sa lettre sans danger, et, dès ce premier pas, elle s'effraya devant la difficulté ou plutôt l'impossibilité de trouver une personne connue, à qui elle osât confier son secret. Il n'y avait pas une âme, ni dans la maison ni parmi ses connaissances, à qui elle pût demander ce service, et elle passa non moins inutilement en revue tout le personnel du théâtre, pour trouver quelqu'un qui lui parût convenable.

— Malheur! cela commence mal, se dit-elle; puis elle repassa dans sa mémoire tous les artifices et tous les détours par lesquels les amants de comédie parviennent d'ordinaire si heureusement à leur but. Mais aucun de ces moyens, qui rendent de si bons services dans les drames et dans les comédies, ne la satisfaisait; elle en fut si découragée, qu'elle était sur le point de renoncer à son dessein.

Tout à coup l'idée lui vint de choisir pour ce service une personne placée tout à fait en dehors de ses relations, qui fût au fait de pareils mystères, et qui fît même son métier des intrigues d'amour; car elle n'ignorait pas qu'il y avait assez de ces femmes à Hambourg, qui, sous un extérieur respectable, cachaient de grands talents pour ce rôle d'entremetteuses, et qui avaient des clients dans les plus hautes classes de la société. On appelait *fées* ces officieuses messagères, qui ne reculaient devant aucune commission galante; et les plus difficiles leur étaient toujours les plus agréables, parce que c'étaient en même temps les plus lucratives; aussi rusées que discrètes, elles jouaient souvent un rôle influent et décisif dans les histoires de famille et d'amour. Dans le cercle de ses compagnes de théâtre, Charlotte avait quelque-

fois entendu parler de ces *fées*, et l'une d'elles, également connue comme tireuse de cartes, lui avait été désignée sous le nom de madame Fanny, comme une excellente médiatrice en affaires de cœur. Elle savait aussi que de jeunes dames du beau monde visitaient fréquemment cette femme, pour se faire dire leur bonne fortune.

Elle avait peu de confiance dans cet art, mais c'était un bon prétexte pour aborder madame Fanny, qu'elle pourrait charger de porter la lettre au major. Elle ne trouvait pas d'autre moyen, et son ardent désir de faire parvenir aussitôt que possible une réponse à Sylbourg étouffa ses derniers scrupules. C'était l'histoire de mainte jeune fille, qui, par le secours d'une pareille femme, avait entretenu un commerce d'amour avec l'objet de sa passion, et, en dépit de tout le monde, s'était enfin unie avec son amant. Elle, qui se voyait de même contrainte et sans secours, pourquoi n'entrerait-elle pas aussi dans cette voie, pour obtenir par la ruse ce qu'elle ne pouvait espérer avec l'agrément de sa famille?

A quelque temps de là, un soir que rien ne la retenait sur la scène, elle se glissa hors du théâtre sans être vue, après le premier acte, et, traversant le Gænsemarkt, elle courut par le plus droit chemin, chez madame Fanny, au Kougelsort, sans soupçonner dans quel repaire son imprudence la conduisait.

Nous connaissons déjà cette maison, mais il faut cependant faire observer encore que le corps de logis voisin de la rue, quoique vieux et d'un aspect sombre, ne présentait aucun indice du métier de la Portugaise; elle y consacrait prudemment les seuls bâtiments de derrière, tandis que le devant de la maison était occupé par plusieurs familles d'ouvriers pauvres mais honnêtes.

Comme il faisait déjà sombre dans la ruelle, Charlotte put y pénétrer sans être vue. Elle portait d'ailleurs un voile épais, et, pour se déguiser tout à fait, elle avait jeté par-dessus son vêtement une sorte de manteau de page, qu'elle avait pris dans la garde-robe du théâtre.

Un vieux homme, qu'elle rencontra sur le carré, lui dit que madame Fanny demeurait un étage plus haut. En même temps il éclaira de sa lampe l'escalier rapide, qu'elle monta non sans battements de cœur. Quand elle fut au haut, le vieillard lui indiqua la porte la plus reculée, et appela en même temps la propriétaire par son nom, sur quoi la porte s'ouvrit soudain, et laissa paraître une maigre figure; c'était madame Fanny, tenant une lumière. Comme elle était vraisemblablement accoutumée à la visite de dames voilées, elle invita sans hésiter Charlotte à entrer dans la chambre, et lui dit d'un ton familier, en ricanant :

— Approchez, ma chère dame! Il n'y a personne qui puisse vous gêner; nous sommes toutes seules; ainsi donc parlez sans crainte : que puis-je faire pour votre service?

A ce moment la lumière éclaira vivement les traits anguleux de cette femme, et Charlotte fut saisie d'effroi, car, au premier coup d'œil, elle reconnut la personne qui l'avait jetée dans un si grand embarras, en la nommant par son nom auprès du cadavre de Berthe.

— Etes-vous madame Fanny? dit-elle en balbutiant.

— Pour vous servir, très honorée dame, répondit la Portugaise avec des révérences prétentieuses, pendant que ses yeux noirs cherchaient à percer le voile qui lui cachait le visage de l'inconnue. Ah! ne voulez-vous pas ôter votre chapeau et votre manteau, ma belle enfant? poursuivit-elle avec une insolente importunité. Personne n'a besoin de se voiler ici. O Joseph et Marie, ma réputation chez les gens comme il faut serait depuis longtemps perdue, si je ne savais pas taire un secret!

— Merci, madame, répondit Charlotte, et elle se jeta tout épuisée dans le vieux fauteuil que Fanny lui avança vers la table. Aujourd'hui je voudrais vous rester inconnue, parce que c'est ainsi seulement que je peux obtenir de vous ce que je souhaite. J'ai beaucoup entendu parler de vous, et je voudrais éprouver sur moi-même vos talents de devineresse. Voyons ce que vos cartes me prédiront!

— Avec le voile! s'écria Fanny, contrariée de ne pouvoir satis-

faire sa curiosité. Je ne peux dire à une personne voilée sa bonne fortune ! Qui me cache son visage m'empêche de lire dans son avenir ; car le secret de mon art est bien moins dans mes cartes que dans les yeux et dans les traits de la personne qui me consulte.

— Mais je croyais que vous entendiez aussi la cartomancie, reprit Charlotte. Que sert la physionomie à ce jeu-là ?

La Portugaise mesura encore une fois d'un regard méfiant la taille svelte de l'inconnue, et paraissait toujours ne se pouvoir décider à satisfaire à la demande qui lui était faite de cette façon inaccoutumée. Elle fut cependant très réjouie, lorsque Charlotte posa un écu sur la table, moins à cause de l'argent que du gant, dont la finesse attira ses yeux de lynx, et lui fit deviner dans la belle visiteuse une dame de haute condition. Sans ajouter un mot, elle prit donc un jeu de cartes dans une armoire, s'approcha de la table, et commença par disposer les cartes séparément en figure d'étoile, en observant, à ce qu'il semblait, certaines règles. Par moments elle murmurait en portugais quelques mots incompréhensibles, et ses doigts de squelette couraient toujours plus vivement sur les cartes, où ses regards étaient fixement arrêtés.

Après que la figure fut complétement disposée sur la table, madame Fanny étendit sur les cartes un mouchoir de soie rouge qui les couvrait entièrement ; elle invita Charlotte à se lever, et lui demanda d'une voix étouffée, si elle voulait savoir quelque chose de son avenir qui fût en liaison immédiate avec le présent, ou s'il fallait seulement lui révéler en général des choses futures ?

Charlotte réfléchit un moment et répondit :

— Dites-moi d'abord en général quelque chose de mon avenir. Si je trouve que cela puisse bien arriver comme vos cartes l'annoncent, je vous dirai ensuite ce que je voudrais savoir sur le présent.

La Portugaise fit un signe de tête, s'éloigna un peu de la table, leva solennellement les deux bras, et invita l'inconnue à enlever avec précaution le mouchoir de dessus les cartes, ajoutant que

la main du consultant devait seule soulever le voile de son avenir.

Charlotte obéit, et, à sa grande surprise, elle vit que c'étaient, il est vrai, les mêmes cartes qu'auparavant, mais qu'elles formaient sur la table une tout autre figure, comme si, dans ce court intervalle, une main magique eût opéré sous le voile.

La Portugaise se rapprocha de la table, appuya convulsivement ses deux mains sur ses tempes, et, dans cette attitude immobile, elle regarda les cartes fixement. L'air mystérieux et solennel de cette nouvelle pythie parut à Charlotte extraordinairement comique; elle observait la tireuse de cartes, dont les traits se raidissaient de plus en plus, tandis que ses yeux, brillant d'un éclat désagréable, s'ouvraient toujours davantage.

Enfin la Portugaise poussa un profond soupir, et dit d'une voix aiguë :

— Voici beaucoup de choses qui me sont obscures, et le peu que je devine n'a aucun sens et aucune liaison. La reine est à côté de la mendiante, la croix et la couronne se disputent tour à tour cette destinée changeante; joie et douleur, gloire et honte, une mort prématurée et une longue vie se touchent et se confondent; l'un ne veut pas céder à l'autre; en sorte que, d'après ces cartes (à ces mots elle jeta sur la dame voilée un regard presque timide), je ne peux rien dire de votre avenir, si ce n'est que votre sort se compose des contrastes les plus étranges : aujourd'hui riche, demain pauvre; aujourd'hui la joie, demain les pleurs!

Charlotte répliqua en riant :

— Fort bien, madame; cela peut être; vos cartes me prédisent tout juste ce que je savais depuis longtemps. Si le présent se compose pour moi de ces alternatives, de telle sorte qu'aujourd'hui je porte la pourpre et demain l'habit du pauvre, pourquoi n'en serait-il pas de même à l'avenir? Pas un jour qui ne m'impose un changement de fortune, et souvent les hommes qui m'ont vue aujourd'hui ne me reconnaîtront pas demain.

Ici, la tireuse de cartes regarda Charlotte avec de grands yeux; car le sens de ces étranges paroles était aussi incompré-

hensible pour elle que les cartes. Charlotte, qui ne songeait qu'au présent, et qui, craignant d'être surprise en ce lieu, sentait augmenter sa fiévreuse inquiétude, ajouta, avec un abattement moitié réel, moitié étudié :

— Oui, chère dame Fanny, c'est comme je vous le dis, et, si vous saviez tout ce que j'ai à souffrir, moi, jeune fille sans expérience, vous auriez certainement pitié de moi. Ah ! que m'importerait l'avenir, si j'étais plus heureuse, maintenant que je suis jeune et dans la fleur de la vie !

A ces mots la vieille redoubla d'attention, et s'écria avec une émotion affectée :

— Parlez, ouvrez-moi votre cœur, ma belle et malheureuse dame ! Vous pouvez vous fier à moi ; j'ai été jeune aussi, et je sais trop bien qu'on est souvent plus à plaindre et plus délaissée à votre âge, que les gens ne pourraient l'imaginer, à voir nos joues fleuries et nos brillants habits. Oui, l'amour a déjà creusé la tombe de plus d'un jeune cœur, parce que, dans son inexprimable mélancolie, il n'a su trouver en lui-même aucune ressource, et qu'il a langui misérablement, au lieu de chercher autour de lui un secours fidèle.

— Quoi donc ?..... Vous ne croyez pas cependant..... que je vienne... Charlotte balbutia ces mots avec un trouble insurmontable, et, malgré son voile épais, elle parut si visiblement combattue entre la peur de se trahir et l'impatience de garder plus longtemps son secret, que madame Fanny fut entièrement convaincue qu'elle avait affaire à une jeune fille malheureuse par amour. Alors cette charitable personne ne garda plus de retenue, et elle déploya, dans le flux de son éloquence, un talent de persuasion si extraordinaire, qu'on aurait eu de la peine à décider quelle était la plus grande comédienne, de l'illustre artiste qui faisait la gloire de Hambourg ou de la misérable fée du Kougelsort.

Charlotte céda enfin aux représentations de cette femme compatissante, et, tout en opposant quelque résistance, elle se laissa dérober peu à peu tout le secret de son amour. Quand Fanny

crut en avoir assez appris pour faire une constellation à son propre avantage, elle prit l'air d'une amie offensée, et pourtant bienveillante, et elle dit :

— La délicatesse me défend de vous presser de m'apprendre votre nom et votre condition, quoique cela me permît de vous donner un meilleur conseil; j'espère cependant mériter votre confiance, et dans peu de jours peut-être serez-vous persuadée par le succès, que vous vous êtes bien adressée : alors il ne sera plus question de voile entre nous. Ecoutez pourtant ma proposition. Si votre famille vous est, comme vous dites, si contraire, vous devez avant tout persuader à votre amant que vous ne laissez pas de lui être fidèle. Je vous offre pour vos secrètes entrevues une chambre élégante et sûre dans ma maison, et, en vérité, ce n'est pas la première fois que des amoureux persécutés s'y seront trouvés plus heureux que dans la riche demeure de parents sévères ou de tuteurs soupçonneux. Mais du moins vous ne me tairez pas le nom de votre amant, car enfin il faut que je le sache pour vous servir.

— C'est aussi mon intention de vous le faire connaître, répondit Charlotte avec hésitation. Et, si vous vouliez ce soir même lui porter une lettre...

— Une lettre? Bien volontiers! Où demeure celui que vous aimez? demanda la Portugaise, sans pouvoir dissimuler tout à fait sa joie du rapide progrès de l'affaire; ses yeux pétillaient de curiosité et d'avarice.

— Au Kaisershof.

— Fort bien, je connais la maison.

— Demandez un officier danois, M. de Sylbourg.

— Syl!... Le mot expira sur les lèvres de la vieille femme.

— M. de Sylbourg, reprit Charlotte, sans remarquer comme madame Fanny avait tressailli à ce nom si connu, et avait été sur le point de se trahir.

Mais l'étonnement de la vieille femme ne dura qu'un instant, et, sans quitter des yeux la dame voilée, elle lui dit d'un ton plein d'assurance, en se hâtant de prendre la lettre :

— Bien, ma chère dame; je m'entends à ces commissions. M. de Sylbourg lira votre lettre dès ce soir.

— Soyez assurée de ma reconnaissance, lui dit vivement Charlotte.

La vieille regarda encore fixement l'inconnue; un sourire de triomphe glissa sur ce jaune visage, et c'était plus que la curiosité, plus que l'amour du gain, qui donnait à ses yeux cet éclat désagréable. Mais, comme Charlotte se disposait à partir, la Portugaise parut tout à coup transformée, et la jeune artiste ne put résister à ses fatigantes sollicitations. La vieille voulait absolument tirer encore une fois les cartes pour elle.

— Non, non, très honorée dame, vous ne me quitterez pas ainsi, s'écria-t-elle avec des gestes inquiets. Ce serait assurément un malheur pour vous ou pour votre amant, si vous me quittiez de la sorte! Attendez, attendez seulement que j'aie consulté encore une fois les cartes; car, à présent que vous daignez vous fier à moi, je sais positivement qu'elles ne me tromperont pas.

Aussitôt elle les rassembla, les battit avec une telle rapidité, que Charlotte avait peine à suivre ses mouvements: les cartes, comme attirées par une force magique, volaient d'une main dans l'autre, et cependant aucune ne s'échappait de ses doigts convulsivement agités. Elle s'y prit ensuite comme la première fois; disposa les cartes en forme d'étoile sur la table, étendit pardessus le mouchoir de soie rouge, et invita de nouveau Charlotte d'un ton mystérieux à lever elle-même le voile. Cette fois encore la figure avait changé, mais les cartes étaient rangées autrement; elles formaient une double croix entourée d'une figure octogone. La diseuse de bonne aventure, les ayant considérées avec beaucoup d'attention, ses traits sérieux s'éclaircirent par degrés; elle regarda plusieurs fois Charlotte avec de grands yeux étonnés, et s'écria enfin avec une joyeuse émotion:

— Ah! quels singuliers événements! Ecoutez bien chacune de mes paroles, ma chère dame, car cette fois mes cartes parlent plus clairement, et m'annoncent que, si vous persistez avec con-

stance, le bonheur sèmera votre sentier des roses de l'amour et des lauriers de la gloire. Mais il faut persister! Votre amant a beaucoup d'ennemis qui disent du mal de lui; trois hommes surtout lui tendent des piéges et voudraient bien le perdre; une femme âgée est fort mal disposée pour lui, et le sera plus mal encore; un jeune homme et une jeune femme le haïssent également. Mais votre amoureux ne se détourne pas de son chemin; c'est un vaillant et beau cavalier, d'un excellent caractère, et qui vous sera fidèle jusqu'à la mort. Ne croyez jamais le mal qu'on vous dira de lui; plus vous l'aimerez, plus il se montrera digne de votre amour. Courage donc, ma chère dame! Vous arriverez bientôt à votre but par un pont sous lequel il ne coule point d'eau; alors vous ne serez plus ce que vous êtes à présent, mais mille fois plus heureuse. En attendant vous aurez à souffrir bien des épreuves; vous tomberez d'une haute tour, sans y être montée auparavant; mais tout s'arrangera enfin pour votre plus grand bien, parce que vous verrez s'accomplir le contraire de ce que vous désirez.

A part quelques mots, qui répondaient assez bien à sa position, Charlotte trouva tout ce fatras de paroles si ridicule, qu'elle fut heureuse de se délivrer, au prix d'un deuxième écu, de cette déplaisante personne, qui exerçait son emploi de fée d'une manière si fatigante et si opposée à celle de ces êtres silencieux.

Madame Fanny accompagna Charlotte jusqu'à la porte de la maison, et l'accabla encore à son départ d'un flot de compliments, de sages conseils, d'assurances de dévouement. Elle voulait même suivre Charlotte plus loin, et du moins jusqu'au bout des Passages; mais elle ne le permit pas, quoiqu'elle dût s'avouer à elle-même, qu'il fallait à une jeune fille bien née beaucoup de courage et plus encore d'étourderie, pour se hasarder de nuit sans guide dans ce quartier mal famé.

La Portugaise fixa sur elle un regard de triomphe, jusqu'au moment où elle disparut dans l'obscurité, et dit alors en ricanant :

— Bonsoir! bonsoir, mademoiselle Charlotte Ackermann! Hi!

hi ! Qui aurait imaginé qu'une si célèbre comédienne ne sût pas mieux se déguiser ? Elle a pu me cacher son petit minois ; mais le baron nous avait assez appris les nouvelles de l'école. Hi ! hi ! j'ai maintenant une amorce pour mon brochet, qui va certainement retomber dans mon filet. Pour cette fois je le frotterai jusqu'à lui enlever la dernière écaille.

XXIII

Ce n'est pas sans raison que les anciennes légendes de la Grèce nous parlent d'une prospérité qui, par sa constance surnaturelle, fait redouter à l'homme l'approche du malheur, en sorte que le sage, qui connaît les destinées humaines et sait expliquer les obscurs avertissements du ciel, évite avec horreur la table du roi à qui les dieux ne refusent aucune grâce, précisément parce qu'ils ont résolu sa perte.

Nous ne savons pas jusqu'à quel point cette antique croyance à une divinité qui fait tomber la pluie d'or de la félicité suprême sur la tête mortelle dévouée aux traits de la foudre, s'accordait avec la philosophie de Sylbourg ; nous affirmerions même, pour autant que nous avons appris à le connaître jusqu'à présent, que son sang bouillant, ses désirs impétueux, insatiables, n'avaient pas jusqu'alors éprouvé la crainte d'un bonheur excessif ; au contraire, et particulièrement auprès des femmes, il ne pouvait assouvir sa vanité et son ardeur à chercher de nouvelles aventures ; cependant, si enflammée que fût son imagination, et quoique sa témérité fût extrême, il reçut des mains de Fanny la lettre de Charlotte avec ce mélange de défiance et de trouble que nous cause un bonheur qui ne nous laisse plus rien à désirer, qui même dépasse tous nos désirs. La lettre... non, il ne pouvait en croire ses yeux ! Et puis Charlotte ne l'avait-elle pas écrite dans un accès de fièvre... ou de gaieté ? La lettre, écrite en français, n'exprimait rien de plus, rien de moins, que l'aveu de son ardent

amour, et la touchante prière de la laisser mourir plutôt que de l'abuser un moment.

« Je pense que je puis écrire à celui avec qui il m'est permis de parler... Je ne connais qu'un seul sacrifice qui me serait trop pénible : celui de mon cœur, que vous auriez trompé ; de mon âme, que vous auriez anéantie par une trahison. J'aimerais mieux cesser d'être, plutôt que le moindre signe me fît voir en vous un autre tort que celui qui paraît si charmant et si doux aux yeux d'une amante... Max ! au nom de la pure et noble image que je porte de vous dans mon cœur, je vous en conjure, aimez, protégez ma jeunesse ; soyez généreux, et faites par votre vertu que j'aie le droit et le bonheur de croire à mon amour. »

Sylbourg eut besoin de quelque temps pour s'élever à cette hauteur et comprendre ce langage d'un enthousiasme tout nouveau pour lui. La lettre de Charlotte, en quelques endroits, le mettait presque hors de lui-même, et il dut le plus souvent se représenter l'image de l'aimable femme qui l'avait écrite, pour s'en expliquer le véritable sens. Et cependant il restait encore dans cette lettre quelque chose d'incompréhensible pour lui, qui lui causait une sensation étrange, violente, et qui lui faisait une énigme de tous ses rapports avec Charlotte. Cet abandon absolu, cette tendresse exaltée, le saisissaient tellement, qu'il n'osait d'abord se dire ce qui arriverait de tout cela. Il était préparé à la lutte, peut-être à une résistance insurmontable, et la pensée de se voir dédaigné et repoussé par Charlotte ne blessait pas même sa vanité ; assurément, il n'avait au fond cherché auprès d'elle qu'une nouvelle variation à son thème accoutumé ; et il se voyait soudain en possession pleine et incontestée d'une jeune fille, qui non-seulement était reconnue comme un modèle parmi toutes les femmes par sa noblesse et sa pureté, mais qui avait encore atteint dans son art une élévation et une perfection jusqu'alors inconnues ; une jeune fille, qui, célébrée par des milliers d'admirateurs et comblée d'hommages, n'avait permis à aucun homme jusqu'à ce jour une intimité plus grande que les mœurs et les convenances ne l'autorisaient ; qui, même en un monde où les

petites jalousies, où la sottise à courte vue, voulaient découvrir des défauts dans l'artiste, conservait la réputation d'une sagesse irréprochable et d'une réserve presque exagérée. Qu'était-ce, au prix de cette victoire, que ses conquêtes d'autrefois ! Et puis, la manière dont Charlotte venait à lui ! elle qui jusqu'alors, par la seule crainte des regards du monde, n'avait osé lever les yeux sur aucun homme ! Quel esprit s'était développé soudain chez cette jeune fille, pour qu'elle s'engageât sans hésiter dans une liaison d'amour, où elle prenait pour médiatrice une personne telle que la Portugaise !

— Femmes, femmes, qui pourra jamais vous comprendre ! s'écria Sylbourg, et cette fois il était véritablement ému. Je pensais vous connaître à fond, avec vos grandes et vos petites ruses, vos qualités étudiées et naturelles, et j'étais presque dégoûté de vous, et voilà qu'au moment où je me croyais libre pour jamais, cette petite dame s'offre à ma vue ; et moi, vieux routier, je me trouve aussi sage qu'auparavant ; je demeure sans mouvement et sans voix, comme si les petits poulets eussent mangé mon pain, et je ne sais comment me conduire dans ce cas singulier ! Aimer éperdument, eh, cela s'entend de soi-même ! Mais, de par le diable, où cela doit-il aboutir ? Veut-elle peut-être m'épouser ? Impossible ! Elle n'en a pas l'idée, elle est beaucoup trop sage ; et d'ailleurs sa famille aura pris soin de lui faire mon portrait de la bonne manière. Mais quoi donc ?..... quoi donc ?..... Pourvu qu'elle n'ait pas formé le dessein de me traiter comme un sot ? Tête bleu, mademoiselle, vous voudrez bien vous refuser ce plaisir !

C'est ainsi que toutes les suppositions, toutes les chimères, se croisaient dans la cervelle échauffée du major, et ce qu'au fond il pensait sincèrement de lui-même, vis-à-vis d'une pareille jeune fille, lui présentait son *moi* sous un jour si nouveau, qu'il en était complétement troublé et intimidé, comme s'il avait eu à filer le premier roman d'amour.

Son visage était brûlant, le cœur lui battait ; il s'élança du divan, sonna le sommelier et demanda une bouteille de champa-

gne, comme moyen d'en finir avec les principes chancelants de sa pauvre philosophie. La chaleur du vin répandit un nouveau feu dans ses veines; mais du moins il y avait une raison dans cette nouvelle ivresse, et devant elle s'évanouirent en fumée les importunes réalités dont son esprit n'avait pu émousser la pointe; son imagination le ramena par degrés dans des régions plus connues; ses sentiments reprirent leurs anciennes allures; et, quand la bouteille tira à sa fin, il avait retrouvé le meilleur ami qu'il eût au monde, le léger, le frivole Sylbourg, avec ses vaines illusions et sa mensongère sentimentalité.

Il ouvrit son étroit uniforme, son gilet, son jabot, pressa avec ardeur la lettre de Charlotte sur sa poitrine brûlante, et s'écria ?

— Amour ! vie ! félicité ! Voilà l'heure présente !... Que m'importe l'avenir ? Qu'il soit ce qu'il voudra; je m'attache à ce que je possède; nous verrons ensuite qui osera me le disputer !... Divine Charlotte ! Oui, tu seras aimée autant qu'un mortel peut aimer, avec ardeur et tendresse ; mon amour sera la flamme dévorante de l'Etna et le doux rayon printanier; tu régneras absolument sur ce cœur, comme son unique reine !... Mais que tardé-je encore ? Chaque moment que je perds est autant que je dérobe à ma félicité. A l'œuvre, homme sans énergie, et courons chez notre excellente médiatrice ! Qu'elle attire demain soir ma colombe au Kougelsort, où je saurai bientôt quelle heure aura sonné pour moi.

Quoiqu'il fût tard, et que madame Fanny n'attendît pas avant le lendemain ses ordres sur la lettre de Charlotte, son impatience le pressa de courir chez cette fidèle messagère dès le même soir, pour s'assurer une personne qui lui était redevenue si nécessaire.

La lune brillait quand Sylbourg, enveloppé dans son manteau, sortit de son auberge, et, comme s'il se fût agi d'obtenir ce jour même tout ce que son cœur souhaitait, il parcourait les rues à grands pas. Dans le voisinage du pont de Ellernthor, comme il allait prendre une rue latérale, pour gagner le Schoulgang, il rencontra une dame, devant laquelle cheminait un valet portant une lanterne. Comme elle passait auprès de lui, elle demanda en

danois au domestique quelle heure il était; au son de cette voix, que Sylbourg crut reconnaître, il s'arrêta involontairement et suivit la dame des yeux.

— Qu'est cela? se dit-il avec frayeur. N'ai-je pas entendu la voix de Françoise? Et c'était aussi sa figure! Justement! ils prennent par la Dusternstrasse, c'est le plus court chemin pour...

Sylbourg les suivit d'un pas rapide, poussé par l'inquiétude et la curiosité, et les atteignit vers le Herrengraben; il suivait la dame à quelque distance, et la vit enfin s'acheminer, en traversant le Schaarmarkt, vers la maison Lindenkron. Bientôt ses derniers doutes cessèrent, car, une minute après, le portier ouvrit, et Françoise entra suivie du domestique.

Sylbourg s'arrêta, comme pétrifié, devant la maison bien connue, et il se passa quelque temps avant qu'il se rappelât ce qui l'avait fait sortir de nuit. Il fut si surpris de savoir Ulrique revenue, qu'au moment où il venait de former les plus fiers et les plus audacieux projets, il sentit comme une main ennemie qui le saisissait à la gorge; si grand était le trouble que lui causait la présence de cette femme, qui connaissait jusqu'au dernier repli de son cœur.

— Malédiction! malédiction! murmura-t-il avec colère. Que vient-elle faire ici? Quelle mauvaise étoile l'amène près de moi, cette intrigante, dans le temps où il me convient si peu qu'on rappelle mes anciennes aventures? Elle, si artificieuse!.... Ah! je le connais ce serpent!... Elle fera épier toutes mes démarches, et elle saura enfin ce qu'elle ne peut connaître sans que je risque de perdre ma partie.

Après ces réflexions, il revint sur ses pas, comme le soldat timide, qui fuit l'ennemi avant même d'avoir affronté sa présence, et il se rendit au Kougelsort, en réfléchissant au meilleur moyen d'éviter un obstacle si menaçant pour ses desseins sur Charlotte. Mais cet esprit, si fécond en ressources, ne pouvait découvrir aucun moyen de mener à bonne fin sa nouvelle aventure sans se voir traversé par la comtesse.

XXIV

Ainsi le dé en était jeté; Charlotte allait voir se décider le sort de son amour, ce qui pour un cœur tel que le sien était le sort de sa vie; et, chose étonnante ! depuis que d'une main hardie elle avait coupé le dernier câble qui avait retenu si longtemps son esquif au rivage, elle se sentait le cœur libre et joyeux, et se voyait sans frayeur entraînée par le courant de cette mer inconnue, où le courage s'éprouve aux tempêtes, aux rochers et aux écueils et l'amour à la foi en sa bonne étoile. Alors, pour la première fois, sur cet élément étranger, qu'elle avait si souvent contemplé avec mélancolie, elle croyait éprouver ce qu'elle avait longtemps cherché en vain et avec d'inquiets désirs; elle croyait comprendre pourquoi elle ne s'était jamais senti le pied ferme sur le terrain de la coutume; en sorte que souvent son art même, qui lui inspirait pourtant un si sublime enthousiasme, n'avait pu remplir le vide de son cœur. Toujours environnée de figures idéales et poétiques, vivant avec elles, plongée dans cet élément, et, avec sa jeune ardeur, uniquement adonnée à son art, comme au plus grand objet, à la plus pure jouissance de l'esprit et du cœur, elle s'était presque entièrement perdue dans les magiques domaines de la poésie; c'était seulement dans les accès d'une ardente et ineffable mélancolie, qu'elle avait parfois senti qu'entre les créations de la fantaisie et les joies, les souffrances véritables du cœur, il y avait une différence; qu'enfin, si le cœur se laissait charmer par l'imagination, elle ne pouvait jamais le satisfaire.

Faut-il s'étonner qu'une âme pressée de si brûlants désirs cherchât sa délivrance dans une passion qui nous fait sentir toute la plénitude et la réalité de la vie, et qu'elle s'attachât à un homme en tout point si différent d'elle-même? Le tempérament impétueux et passionné de Sylbourg plaisait presque autant à Charlotte que son air naturel et pourtant imposant. Jusqu'alors elle n'avait

connu que des hommes qui rendaient hommage à l'artiste célèbre, et qui savaient tout au plus apprécier en fins connaisseurs son rare talent. Le baron au contraire donnait la préférence à sa personne, et même il oubliait l'art en sa présence, mais il montrait d'autant plus de goût pour l'extérieur de Charlotte, pour les qualités aimables qu'elle laissait voir dans l'intimité; en un mot toutes ses manières auprès d'elle étaient celles d'un fin cavalier plutôt que d'un habile connaisseur et d'un admirateur enthousiaste.

Par là Sylbourg avait gagné, avec une rapidité qui le surprenait lui-même, le cœur de la jeune fille, dans le temps même où, ne trouvant pas en lui l'idéal qu'elle rêvait, elle combattait une inclination, qui flattait son goût, sans reposer sur une profonde et véritable sympathie. L'amour finit cependant par l'emporter sur le génie; et cet amour, devenu bientôt une passion tyrannique, domina cette jeune âme dévouée au service des chastes Muses.

Le major ne lui fit pas attendre longtemps sa réponse. Le lendemain, avant midi, comme Charlotte se rendait au théâtre pour une répétition, elle rencontra une femme d'une mise modeste, et presque pauvre, qui l'attira dans le passage sombre par où l'on se rendait aux chambres des acteurs, et lui glissa un billet dans la main, après quoi elle disparut. Au premier coup d'œil Charlotte reconnut l'écriture de Sylbourg, et cacha bien vite le billet dans son vêtement. Plus tard elle le lut à la dérobée dans un coin du théâtre. Elle y reconnut avec émotion le plus tendre langage d'un cœur ivre de félicité; chaque mot respirait la passion; Sylbourg attestait encore une fois la pureté et la constance inébranlable de son amour, et conjurait Charlotte de combler son bonheur, en lui accordant une entrevue au Kougelsort, et, s'il se pouvait, ce soir même.

— Ah! je savais bien qu'il est noble et bon, se dit Charlotte, heureuse et tremblante. Sans cela il ne m'écrirait pas ainsi. Il n'y a que le meilleur des hommes qui se puisse croire indigne du bonheur qu'il mérite. Oui, je l'ai toujours dit, c'est sur les brillants sommets des montagnes que s'arrêtent les nuages.

La proposition d'une entrevue chez la tireuse de cartes la fit cependant reculer. Cela ne se peut; il n'y a pas bien réfléchi, se dit-elle. J'ai dû me servir une fois de cette femme, mais, Dieu merci, elle ne m'est plus nécessaire aujourd'hui.

Cependant Charlotte, après avoir longtemps réfléchi, se trouva aussi embarrassée que la veille, lorsqu'il s'agissait d'envoyer sa lettre au major. Elle ne savait où lui proposer une entrevue, et elle en revenait au Kougelsort.

Mais non! Elle eut enfin une meilleure pensée, qui fut pour elle comme un rayon d'espérance. Elle se confierait à la vieille dame, et mettrait son amour sous la protection de cette bonne et fidèle amie. Charlotte n'hésita qu'un moment; elle tremblait de lui faire un aveu, qu'elle aurait cependant proclamé avec ivresse devant le monde entier. Mais un cœur sensible et transporté de joie ne balançe jamais longtemps à s'épancher. Et qui méritait mieux sa confiance que cette tendre amie? C'est la seule personne qui me comprenne, se disait-elle, la seule qui ait rendu justice à Sylbourg; mais, lui fût-elle aussi opposée que les autres, je voudrais néanmoins la convaincre, qu'il est le seul homme auquel je puisse enchaîner ma destinée heureuse ou malheureuse.

Charlotte se sentit soulagée d'un grand poids, et pouvait à peine attendre le soir pour se rendre chez la conseillère. C'est le privilége d'une belle âme de se mettre aisément à la place d'une autre, et de porter un regard sûr jusque dans ses plus intimes profondeurs.

Nous avons déjà fait connaître la liaison charmante qui unissait Charlotte et la vieille dame; nous avons dit comment une intime amitié, fondée sur la plus entière sympathie, avait fait pour chacune comme une double vie; c'étaient une aurore et un crépuscule, qui se prêtaient de mutuelles et douces clartés.

Et par-dessus allait s'étendre le ciel doré de l'amour!

Au premier aveu de Charlotte, la conseillère, surprise et effrayée, ne put articuler une seule parole; quoique, dans la vie ordinaire, l'imprévu la trouvât toujours ferme et tranquille, et qu'il ne l'empêchât point de voir les choses nettement, soit de

loin soit de près, cette règle n'était pas sans exception, et principalement dans les affaires d'amour son émotion égalait presque son embarras. Elle avait passé sa jeunesse dans une époque aride et prosaïque, où toute inclination tendre et profonde était stigmatisée comme un crime capital par le code sévère de la morale; la conseillère n'avait jamais connu les passions romanesques. Il régnait alors dans les rapports des deux sexes une impitoyable pédanterie, et cette époque des lourds bahuts et des massives armoires à linge, dépositaires de la dot, ne permettait aux jeunes gens d'autre inclination que celle qui avait été mûrement et préalablement discutée dans le grave conseil de famille, réglée en détail dans un double contrat, et enfin chrétiennement bénie et solennisée par toutes les tantes et les cousines de la parenté. Les jeunes gens qu'on destinait l'un à l'autre s'aimaient alors avec la même gravité que les grandes marionnettes qui, dans les soi-disant comédies, telles que *L'amoureux tyran Asphalidès*, ou *Le roi David et Bethsabée* ou *Banise*, donnaient avec emphase, et en faisant claquer leurs mâchoires, l'essor à leurs sentiments moraux et tragiques.

Avec ces souvenirs de jeunesse, la bonne conseillère, malgré sa façon de penser libérale et sa sensibilité poétique, ne pouvait s'empêcher de considérer avec une réserve inquiète les changements amenés dans la manière de voir et de sentir par une époque appelée d'ordinaire la période sentimentale de Werther; cette tendance, assez souvent maladive, de la génération nouvelle aux sentiments enthousiastes; ces combats de géants, qui menaçaient de renverser le monde, étaient inexplicables pour la vieille dame, surtout quand elle comparait ces emportements à la docilité paisible, et presque servile, avec laquelle les jeunes gens d'autrefois se courbaient à la voix de leurs parents sous le sceptre fleuri de l'hyménée.

Comme nous l'avons dit, la vieille dame était restée muette; les plus grands prodiges, la chute du ciel, l'auraient moins étonnée que de voir sa Charlotte envahie par la maladie moderne de l'amour sentimental, elle qui n'avait eu jusqu'alors d'enthousiasme

que pour l'art et pour son idéal. Et, pour comble d'étonnement, c'était Sylbourg qu'elle aimait, cet homme que Charlotte avait presque renié quelques jours auparavant chez son amie. C'en était trop, et ce qui affligeait au plus haut degré la vieille dame, c'était d'avoir innocemment concouru à fortifier cette inclination; elle en éprouvait une si étrange confusion, qu'on aurait eu beaucoup de peine à distinguer laquelle des deux amies avait besoin d'être consolée et soutenue par l'autre.

Charlotte ne vint pas à bout sans peine de persuader à la vieille dame qu'il ne s'agissait pas encore d'une liaison formée, mais qu'elle voulait seulement, pour son repos, savoir à quoi s'en tenir sur l'état de son cœur et sur les intentions du baron. La conseillère ne craignait pas moins de prêter les mains à former une liaison naissante; en un mot, elle était si inquiète, si indécise, que Charlotte vit la nécessité de recourir à la ruse pour parvenir à son but. Elle prit tout à coup un autre ton, persuadée qu'elle réussirait mieux ainsi que par les protestations et les prières, et s'écria avec résolution :

— C'est bien, Sophie, tu ne veux pas m'assister: alors je m'aiderai moi-même. Il faut que je parle au major, et j'en trouverai le moyen par le secours de madame Fanny du Kougelsort, à qui tu m'as adressée une fois, quoique ce fût par forme de plaisanterie.

— O ciel! Charlotte, quels affreux discours! dit la vieille dame consternée. Et tu n'appelles pas cela une intrigue d'amour? Une jeune fille modeste et bien élevée se commettra avec cette infâme? Malheureuse enfant, que faut-il penser de toi? Ou bien tu as perdu la tête, ou bien tu me l'as fait tourner à moi-même! Attends un peu; n'y a-t-il aucun moyen d'en sortir? Le baron veut donc à toute force avoir avec toi un entretien? A la bonne heure, cela pourra se faire, bien entendu qu'il s'agit d'un simple entretien!

— Et de quoi donc s'agirait-il? s'écria Charlotte en riant. Ici, dans cette chambre, je lui parlerai, tout au plus une demi-heure, pour m'assurer si je dois prendre confiance dans les déclarations de sa lettre.

— Quoi donc? reprit la conseillère. Tu prétends connaître un homme en une demi-heure, et peut-être pour toute la vie? Ah! Charlotte, je doute fort qu'une demi-heure te suffise!

Enfin la vieille dame consentit, quoique avec regret, à ce que son amie pût voir le major chez elle le jour suivant, mais sous condition qu'après cet entretien l'affaire serait à jamais rompue, ou que, dans le cas d'un accommodement, elle serait portée à l'autorité supérieure, la seule compétente, savoir à la mère. Charlotte accepta cette condition très volontiers, ne voyant de possible que la dernière alternative.

Quel bonheur était égal au sien! Avec quelle tendresse elle remercia son amie, sans remarquer, dans le transport de sa joie, que la conseillère devenait de plus en plus sérieuse et pensive. C'est qu'elle songeait à son fils, dont elle voyait l'espérance à jamais évanouie, et cette idée contribuait autant à sa tristesse soudaine que je ne sais quelle appréhension vague et indéfinissable pour elle. Que la conseillère, naguère encore si favorable à Sylbourg, le jugeât tout à coup plus sévèrement, cela fit d'abord peu d'impression sur Charlotte. Ce n'était pas la première fois qu'une affaire de cœur, née dans la société de la vieille dame, la mettait hors d'elle-même et la portait à se faire les plus vifs reproches. Avec son esprit calme et doux et le parfait équilibre de son âme, elle ne pouvait concevoir un pareil égarement, et ne comprenait pas comment, sans nécessité, des jeunes gens pouvaient ainsi sacrifier les joies de leur bel âge.

— C'est ce maudit Werther qui a fait tout le mal! disait-elle douloureusement, et le futur patriarche de la littérature allemande était en conséquence assez mal dans son esprit.

Comme elle revenait sans cesse à de nouvelles critiques sur Sylbourg,

— Je ne te comprends pas, Sophie, lui dit enfin Charlotte avec humeur; il y a peu de jours, le major n'avait point de meilleure amie et de plus zélée protectrice que toi!

— Alors nous avons changé de rôle! s'écria la vieille dame avec vivacité. Apprécie comme il te plaira mes jugements sur les

étrangers, mais sois assurée que, si j'avais cru le baron capable d'un pareil trait, il n'aurait pas franchi deux fois le seuil de ma porte. Ce que j'aimais en lui était précisément sa froideur et son indifférence pour les femmes; je le croyais un homme sérieux et un caractère assez solide, pour n'avoir nullement le goût des romans à clairs de lune; enfin j'étais persuadée qu'il avait jeté son feu. Et voilà l'homme que tu veux épouser, Charlotte? Y a-t-il au monde deux êtres plus totalement opposés que vous deux? Quel est proprement son métier? Monter à cheval, faire des recrues et les exercer! Ajoutes-y une forte dose de bravades : voilà toute sa vocation, et compare-la, je te prie, avec la tienne!

— Est-ce bien la question? répliqua Charlotte avec surprise. Ne devrais-je donner mon cœur qu'à un homme de ma profession? Alors je ne verrais personne, excepté Eckhof, qui me convînt; or il pourrait fort bien être mon père! L'état de soldat a peu de rapport, il est vrai, avec mon art; mais que deviendrais-je, par exemple, si j'épousais un marchand, ou un conseiller, savant jurisconsulte, un médecin, un pasteur? Souviens-toi, chère Sophie, ajouta-t-elle en riant, combien de fois tu m'as dit qu'entre les heureux époux la seule différence consiste à savoir si les enfants ressemblent davantage au père ou à la mère.

— Fort bien! s'écria la vieille dame, en frappant des mains avec impatience. Père, mère, enfants! Ah! mademoiselle, on voit que vous savez à merveille passer d'un acte à l'autre! Heureusement, les arbres ne croissent pas comme cela dans le ciel, et je te le jure, Charlotte, j'aurai plus tôt fait dix bons tours que de te laisser faire cette sottise. Ton major... va, ne me regarde pas tant de travers... ton major aura affaire à moi, et je lui laverai la tête d'importance. Ne fallait-il pas que cet évaporé de Danois vînt sur mes brisées! Maintenant, écoute-moi, Charlotte: ne va pas me jouer la comédie avec ton cœur, sinon je te sifflerai à te rendre sourde jusqu'à la fin de tes jours.

— J'irai donc en enfer au milieu des éclairs et des tonnerres, dit Charlotte en riant, puis elle promit tout ce qu'exigeait d'elle son inquiète et craintive amie.

XXV

Le jour où le baron reçut de la conseillère l'invitation de prendre le thé chez elle, il n'avait de courage et de confiance pour rien moins que pour le bonheur qui l'attendait auprès de Charlotte, et la perspective même de la trouver à ce rendez-vous ne put dissiper que passagèrement sa mauvaise humeur. C'est que son vieux Olaf, qu'il avait envoyé de bonne heure à la découverte, était bientôt rentré avec la nouvelle certaine que la comtesse Lindenkron était en effet revenue, et qu'elle allait se fixer à Hambourg.

Il arrive plus souvent qu'on ne le suppose que des hommes presque sans consistance, ou même sans aucune solidité, sont avertis soudain par un événement imprévu, que leur dernière perfidie n'est pas encore consommée; quelque fibre plus tenace de leur âme garde encore la vieille croyance, longtemps méprisée comme une rêverie, la croyance à une puissance qui règne au-dessus des étoiles.

Ulrique revenait à Hambourg : cet événement avait-il en soi de quoi plonger tout à coup dans la crainte et l'irrésolution un homme du caractère de Sylbourg? Assurément, si cet incident produisait un pareil effet, cela ne tenait pas à la situation actuelle du baron, et cependant il se sentait en toutes choses comme embarrassé; cet homme si sûr de vaincre, ce qui est auprès des femmes la moitié de la victoire, éprouva tout à coup une gêne dès longtemps ignorée, comme s'il venait seulement d'apercevoir les risques qu'il allait courir, avec une jeune fille telle que Charlotte Ackermann. C'était le vague sentiment d'une ancienne faute et de son expiation qui projetait soudainement sur son chemin une ombre fatale, au milieu de cette position nouvelle, d'ailleurs si favorable; de là ce sentiment de défiance envers

lui-même, si propre à gêner et à paralyser l'action dans les moments décisifs.

C'est dans cette situation d'esprit, mêlée d'inquiétude et d'embarras, qu'il parut chez la vieille dame, où Charlotte s'était déjà rendue. La timidité, si étrangère à Sylbourg, la pâleur de son visage, son air agité, lui rendirent aussitôt favorable la bonne conseillère; elle y crut voir l'effet de la passion qui dominait cet homme, d'ailleurs si hardi et si dégagé, et qui le mettait peu s'en faut hors de lui-même. L'attitude gênée du baron la rassura promptement, et le regard brillant de Charlotte, qui se possédait parfaitement, acheva de tranquilliser son amie. Elle se dit: Je peux sans inconvénient la laisser seule avec lui; et, saisissant le premier prétexte, elle se leva et sortit de la chambre. Ce ne fut pas toutefois sans hésiter quelque peu.

Charlotte et Sylbourg étaient seuls! et aussitôt il retrouva, avec son ancien courage, le ton le plus exalté; il saisit avec transport la main de Charlotte, et, la couvrant de baisers, il s'écria dans l'ivresse du bonheur :

— Il est donc vrai que je puis encore une fois croire à ma bonne étoile; que ce cœur cruellement abusé peut s'ouvrir encore à la lumière si souvent trompeuse de l'espérance! O Charlotte, quel est votre empire, de me rappeler encore sur les rives enchantées de l'amour, moi, qui les avais depuis si longtemps désertées, et qui cherchais dans une sombre amertume, dans une amère ironie contre le monde et les hommes, le dernier dédommagement à mes rêves de félicité? Par vous, Charlotte, par vous, je retrouve les illusions et les songes de ma jeunesse, et l'homme sérieux, qui avait depuis longtemps désappris les langueurs et les soupirs d'amour, voit s'ouvrir encore devant lui ce riche et poétique domaine! Vous seule aussi, Charlotte, vous pouvez m'expliquer comment vous avez fait ce miracle! Car ceci n'est qu'une heureuse magie, qui m'empêche de me reconnaître, ou bien j'éprouve pour la première fois le véritable amour; et tout ce que j'avais souffert en son nom jusqu'à présent n'était qu'un vain mensonge.

— Arrêtons-nous plutôt à la dernière supposition, murmura Charlotte avec ivresse; la vérité de nos sentiments surmontera d'autant mieux les vains mensonges, les obstacles, que le monde nous opposera, et qui mettront à l'épreuve la force de notre amour.

— Pouvons-nous en douter encore? s'écria le major en tombant à ses genoux. Que mon regard s'arrête un seul moment sur les beaux yeux de ma Charlotte, et toutes les douleurs, toutes les illusions du passé, font place au plus doux ravissement. C'est à cette heure que je sens quel trésor je puis appeler le mien; combien mon orgueil était insensé, quand je voulais vous fuir et me dérober à la puissance de vos charmes! Ma place est à tes pieds, ô divine Charlotte, commande-moi comme à ton esclave, et ne laisse mon cœur régner sur le tien que s'il te paraît plus doux à toi-même d'obéir que de commander.

Tremblante d'émotion, Charlotte, dans l'ivresse du bonheur, posa sa main sur la tête de Sylbourg, et lui dit avec une tendresse exaltée, en abaissant sur lui son doux regard:

— Non, non, mon cher Max, toi seul tu régneras, et je te suivrai, je te servirai, comme mon unique maître, comme mon dieu. Ne savais-je pas depuis longtemps, homme orgueilleux et doux, que rien, si ce n'est l'amour le plus fidèle et le plus tendre, ne peut me sauver de ta domination; que tous les chemins par lesquels je voulais te fuir devaient me ramener inévitablement dans tes bras! Comment échapper à un homme qui nous paraît encore plus charmant dans la crainte que dans la force, et qui même, ô délire! était déjà le maître de mon cœur, quand il le dédaignait, et voulait céder à un autre ce que Dieu et son droit lui donnent pour jamais.

— Que j'expie cette faute comme je l'ai mérité, dit-il en pressant Charlotte dans ses bras, et ses transports s'exprimaient par les plus vives caresses.

— Quelle violence! s'écria Charlotte éperdue; si c'est là ce que tu appelles une expiation, que sera donc une faute?

— A toi jusqu'au dernier souffle de ma vie! A toi chaque battement de mon cœur, ou je serais le plus coupable des hommes!

Ne crains plus rien au monde, Charlotte; cette ardeur que tu me reproches, je la tournerai avec un joyeux courage contre tout ennemi qui voudrait te disputer à moi. Je te jure...

— Point de serment, mon bien-aimé! Nous nous sommes trouvés l'un l'autre: nous trouverons aussi la voie que nous devrons suivre ensemble à travers la vie. Avec tous ces serments on risque d'évoquer une destinée qui resterait inconnue si on ne la nommait pas. Osons nous fier joyeusement à notre bonne étoile, et compte sur mon courage autant que sur mon amour. Je suis à toi, je le serai toujours et c'est là mon serment.

En disant ces mots, elle attacha ses yeux brillants et profonds sur les siens, comme pour illuminer ce cœur adoré des flammes de son amour.

Ensuite, appuyant doucement sa joue brûlante sur le front de Sylbourg, elle lui dit:

— Lève-toi, avant que la vieille dame revienne. Ne te mets plus à genoux devant Charlotte, à moins d'avoir commis un jour une faute si grande, que tu ne puisses autrement être pardonné.

Il la regarda d'un air pensif, se leva en étouffant un soupir, et Charlotte vit bien le changement qui venait de se faire en lui. Son œil sérieux et rêveur était fixé sur elle; un nuage de doute et de tristesse voila ce front si serein tout à l'heure; il secouait la tête avec un triste sourire, et pressait convulsivement la main de Charlotte sur son cœur. Comme elle le conjurait avec tendresse de lui dire le sujet de sa peine, il voulut d'abord éviter de répondre, mais enfin, vaincu par l'émotion, il prit les mains de Charlotte et s'écria:

— Tu me demandes, Charlotte, le sujet de ma peine! Parvenu au comble du bonheur, ne dois-je pas trembler devant l'abîme qui menace de me ravir cette félicité à peine obtenue? Oh! quels soucis, quelles angoisses peuvent me maîtriser encore! Je suis à toi, Charlotte, mais toi, m'appartiendras-tu jamais? Ceux qui t'environnent te céderont-ils à moi? Ton frère, ta sœur, et même ton excellente mère, ne feront-ils pas tout pour t'ébranler?

Charlotte fut si effrayée de cette question inattendue, qu'elle

en perdit un moment contenance ; car Sylbourg avait nettement exprimé ce qu'elle n'avait oublié jusqu'alors que dans l'ivresse de sa passion et par l'entraînement que cet homme exerçait sur elle ; elle se représenta la gêne, les combats, la résistance, invincible peut-être, qu'elle rencontrerait dans sa famille. La parole prophétique de Sylbourg lui mit devant les yeux toutes ces choses, et lui rappela toutes les luttes violentes qu'elle avait déjà soutenues chez elle à cause de lui. Mais son trouble ne dura qu'un instant, et, reprenant sur-le-champ toute sa confiance, elle dit avec sérénité :

— Il est donc vrai que nous avons, nous autres femmes, une sorte de courage qui vous manque ! Peut-être parce que l'amour nous donne un talisman qui nous défend contre tous les dangers, tandis que vous ne montrez de courage et d'énergie que pour triompher de nous ; mais vis-à-vis du monde, qui veut nous arracher de vos bras, vous n'avez plus ni fermeté ni constance. Ah ! mon doux ami, que tu me crois donc pusillanime ! Quelle personne au monde pourrait m'ébranler et me rendre infidèle ? Quoi donc, me serais-je exercée si jeune dans l'art tragique, pour déposer le cothurne, aussitôt qu'il s'agit de montrer dans la vie un peu de courage et de résolution ? Ou bien, parce que je suis une actrice, qui sait remplir les rôles les plus différents, crois-tu peut-être que je veuille aussi jouer la comédie avec mon cœur ? Non, non, tu n'as pas cette idée de moi ; tu sais bien que mon cœur se briserait mille fois plutôt que de céder.

Le baron parut aussi tranquillisé que ravi par ces paroles ; il n'avait plus qu'un souci, c'était de savoir où il verrait Charlotte à l'avenir, pour passer sans trouble quelques moments avec elle. Après un court instant de réflexion, elle résolut la difficulté en disant :

— Assurément, notre amie, qui a la générosité de nous laisser seuls aujourd'hui, prêtera difficilement les mains à de nouvelles entrevues. Mais à quoi bon ? N'y a-t-il pas chez nous quelques paisibles retraites, où nous pourrons être seuls aussi longtemps qu'il nous plaira ?

— Et comment pénétrerai-je dans votre maison? dit le baron, visiblement surpris et même troublé.

— Mais, par la porte! s'écria-t-elle en riant. Demain matin, en prenant le café, je t'annoncerai à ma mère; tu viendras dans l'après-midi vers quatre heures; je te présenterai aux miens comme mon fiancé et tout sera fini.

A cette proposition, Sylbourg faillit perdre contenance; il ne savait que répondre, et Charlotte ne comprenait pas qu'un homme, auquel on attribuait tant de galantes aventures, et qu'elle ne croyait ni timide ni chancelant, pût montrer si peu de confiance en lui-même, quand on lui ouvrait la porte du bonheur.

— Non, non, chère amie, cela ne se peut, s'écria-t-il, sans trop savoir ce qu'il allait dire. Songe à quel péril nous nous exposons, si ta famille refusait son consentement, ou si elle y mettait des conditions auxquelles je ne pourrais satisfaire.

— Quelles conditions? dit-elle avec inquiétude. Je suis fermement persuadée que personne ne nous opposera de sérieux obstacles, si nous montrons nous-mêmes de la résolution.

— Crois-tu que j'en manquerai, quand le moment sera venu? dit le major d'une voix insinuante, et en la pressant tendrement dans ses bras. Alors tu ne connais pas encore ce cœur, auquel on ne peut assurément reprocher trop de patience! Si j'hésite encore à me jeter aux pieds de ta mère et à lui demander sa bénédiction, c'est par une considération étrangère, mais qui n'en est pas moins importante pour moi. Crois-moi, tendre amie, personne plus que moi ne maudit la loi tyrannique qui défend à un officier danois, sous peine de dégradation, de contracter mariage sans la permission du roi; mais cette loi existe, et mon honneur, mon devoir, me prescrivent de m'y soumettre.

— Et si le roi refusait sa permission? dit Charlotte alarmée.

— Il ne la refusera pas, répondit Sylbourg avec assurance. J'en ai pour garants l'affection qu'il me porte, et surtout ton nom, ô mon illustre amie! Mais, à supposer même que le roi fît opposition, par des motifs que j'ignore, je suis toujours maître de donner ma démission et d'écarter ainsi le dernier obstacle.

— Ecoute, Max, j'imagine un terme moyen, dit Charlotte après une pause, pour que nous puissions nous voir et nous parler sans gêne, en attendant le consentement du roi. L'essentiel est que le monde ignore jusque-là notre amour, et la chose est facile; il suffira que ma mère, et tout au plus ma sœur, soient dans notre secret; elles consentiront l'une et l'autre à ce que notre liaison demeure secrète, en attendant la réponse de ton souverain; cependant tu nous visiteras comme un ami de la maison, ce qui ne surprendra personne.

Le major la regarda un moment d'un air préoccupé, et puis il repartit avec une gaieté légère :

— Oui, c'est fort bien; c'est décidé : demain je vous ferai visite, au risque de voir M. Schrœder me prendre pour un journaliste déguisé! Et nous verrons encore que, tout aveugle qu'il est, l'amour est non-seulement un bon archer, mais encore un excellent diplomate.

Ici l'entretien fut interrompu par le retour de la conseillère, qui devina, au premier coup d'œil qu'elle jeta sur Charlotte, que les deux amants avaient eu une explication. Elle dissimula cependant avec beaucoup de finesse, et joua si bien la simplicité, que Charlotte elle-même en fut surprise. Dans le cours de la conversation, la vieille dame querella vertement le major sur ce qu'il préférait l'isolement du célibataire à la vie d'un heureux époux; lui qui avait sans doute, ajouta-t-elle, en regardant malicieusement son amie, des revenus suffisants pour élever convenablement une famille. Charlotte devint rouge comme le feu, et Sylbourg, baisant humblement la main de la prêcheuse, promit avec contrition de s'amender. Bientôt après, d'autres amis vinrent augmenter le cercle de la vieille dame, qui remercia Dieu au fond de son cœur d'avoir permis que ce terrible rendez-vous, ménagé par elle dans sa maison, se fût passé si doucement et si heureusement.

XXVI

Le lendemain Dorothée fut la première personne de la famille à qui Charlotte apprit la promesse qu'elle et Sylbourg s'étaient faite, et elle parla d'un ton si calme et si décidé, que la pauvre sœur ne put douter de cette nouvelle, qu'aussi longtemps que durèrent son trouble et son effroi.

— Est-il possible ! s'écria-t-elle en pâlissant. O ciel, ce funeste aveuglement fera ton malheur, Charlotte !... Sylbourg ton fiancé ? Lui, que je ne peux jamais regarder sans une secrète terreur !

— Tu ne devais pas me le dire, ma chère, lui répondit doucement sa jeune sœur. J'ai choisi cet époux par l'inclination la plus tendre ; j'ai suivi la voix de mon cœur, et j'attends en paix ma destinée, sans redouter aucun malheur. Peut-être faut-il m'attendre à des épreuves, qui seront aussi grandes que mon amour, mais que serait la vie, si nous ne savions pas faire à l'amour le sacrifice même de notre bonheur ? C'est pourquoi je t'en conjure, ma chère Dorothée, ne prends du moins aucune part à la résistance que le monde va m'opposer, et, si tu ne veux pas me secourir, ne me sois pas contraire et ne rends pas ma situation plus difficile.

— Et notre mère, et notre frère ! Que diront-ils de cette union ? s'écria Dorothée, à demi-vaincue par ces paroles suppliantes.

— C'est ce que nous saurons bientôt, répondit tranquillement Charlotte, car je suis résolue à tout découvrir à ma mère dès aujourd'hui. Je me crois presque sûre de son approbation, car son exemple et celui de notre père ont pu lui apprendre quelles étranges circonstances président quelquefois à l'union de deux cœurs. Quant à Frédéric, je lutterai avec lui, s'il le faut, jusqu'à

ce qu'il cède enfin ; à toute extrémité, j'appellerai à mon secours le docteur, qui peut tout sur lui.

— Au nom du ciel, ne le fais pas, répondit la sœur avec un triste et malicieux sourire. Je connais cent fois mieux que toi l'opinion du docteur sur le major. Ne compte pas sur cet appui, ajouta-t-elle (et sa voix tremblante, la rougeur de son visage, disaient assez ce qui se passait en elle) ; Unzer n'est nullement disposé à te voir passer dans les bras de Sylbourg ni de qui que ce soit au monde !

— Dorothée, quelles imaginations bizarres ! s'écria Charlotte. Crois-tu sérieusement que Unzer fût jaloux du major ? Lui, qui ne m'a jamais témoigné d'autre sentiment que celui de la plus pure et de la plus sincère amitié ?

— C'est ainsi, ainsi seulement, que tout homme délicat nous laissera voir son amour, lui dit Dorothée, qui cherchait vainement à déguiser son trouble. Mais pourquoi combattre encore un doute que tu ne peux avoir ? Car tu serais aveugle, si tu n'avais pas vu depuis longtemps que Unzer t'aime avec passion, et que par cette raison le major lui est insupportable.

Deux larmes brûlantes jaillirent à ces mots des yeux de Dorothée ; elle se jeta tout émue dans les bras de sa sœur et s'écria :

— Et tu l'as rendu malheureux pour jamais, en lui préférant un homme que tu connais à peine, et dont le caractère t'inspirait encore, il y a peu de temps, une si juste défiance ! J'étais préparée à tout, oui, à tout, même à voir Unzer t'épouser, et j'éprouvais encore une certaine satisfaction à savoir ne pas t'envier son amour. Mais le sacrifier à ce Sylbourg ! Non, c'est ce que je ne puis comprendre ; je ne sais pour qui je dois le plus trembler, pour toi ou pour lui, pour lui, que tu dédaignes et que j'aime plus que la vie ! Oui, poursuivit-elle, d'une voix plus animée, et en même temps sa figure s'illuminait ; je n'ai plus besoin de dissimuler, et de te cacher un amour qui remplit tout mon être, et qui, si tu étais devenue la femme d'Unzer, serait resté mon secret jusque dans la tombe. Mais pour cela même, je t'en conjure, ma

sœur, par les doux et sacrés liens de nos âmes, ne rends pas Unzer malheureux ! Crois-moi, tu es la seule qui puisse lui donner tout le bonheur qu'il mérite ! Non, non, tu ne peux, tu ne dois pas en aimer un autre que lui ; c'est impossible qu'un homme tel que ce Sylbourg l'emporte sur lui, sur lui que tout honore et distingue, qui a toutes les vertus, tous les mérites, dont l'autre est dépourvu, et qui te rendrait la plus heureuse des femmes et la plus digne d'envie !

Charlotte regardait sa sœur avec admiration, et fut sur le point de tomber à genoux devant elle, émue jusqu'au fond du cœur par ce langage d'un amour, qui lui faisait avec joie son plus grand sacrifice, pour acheter le bonheur de son objet adoré. Elle n'avait pas l'idée d'une pareille résignation ; elle fondit en larmes et s'écria :

— Mon Dieu, se pourrait-il qu'un cœur tel que le tien fût dédaigné ? Il n'y aurait donc plus d'amour sur la terre ; l'amour serait un mensonge, et des fous, des rêveurs, auraient seuls pu croire à la pure force de la sympathie ! Quoi donc ? Tu veux que j'aime l'homme pour lequel tu nourris une si vive tendresse ? Et, parce qu'il ne t'a pas donné peut-être autant d'attention qu'à moi, tu veux que je l'entretienne dans son erreur, que je l'attache à moi tout à fait ? Ne serait-ce pas nous rendre malheureux tous ensemble, au lieu de suivre la vérité qui éclaire ton âme et la mienne ? J'ai promis fidélité à Sylbourg ; il a mon amour comme Unzer a le tien ; ne serait-ce pas de ma part une double trahison d'abandonner Sylbourg et de te ravir en même temps l'homme de ton choix ? Jamais ! La volonté de Dieu, que si souvent nous prétendons corriger, nous a montré à l'une et à l'autre le but où le bonheur nous attend ; mettons aussi sur la bonne voie le seul qui n'a pas encore su la reconnaître ; Unzer apprendra bientôt à laquelle de nous deux il doit donner la préférence.

— Je ne te comprends pas, dit Dorothée avec angoisse.

— Il n'est pas nécessaire, dit vivement Charlotte. Il suffit que je te comprenne parfaitement, et que je sois maintenant assurée de ton amour pour le docteur. Oui, ma petite Dorothée, dit-elle

avec chaleur, en l'embrassant; aussi certainement que je ne serai jamais abandonnée par Sylbourg, tu posséderas Unzer, si du moins il est capable de sentir ce que tu vaux! Moi-même, je saurai le mettre dans le droit chemin, va, laisse-moi faire; mais toi, Dorothée, aide-moi, je te prie, en bonne sœur à bien disposer ma mère en faveur de Sylbourg, afin que cette après-midi, s'il lui rend visite, elle lui fasse un bon accueil et permette qu'il l'assure de sa tendresse et de son dévouement.

Là-dessus elle fit connaître à Dorothée le désir du major de tenir les fiançailles secrètes, et lui en développa les motifs. Dorothée n'eut pas d'objections à faire; sa seule crainte était que leur mère, vu l'extrême importance du cas, n'eût beaucoup de peine à s'écarter de l'usage établi.

— Au reste, ajouta-t-elle, tes amours sont à tous égards si nouveaux et si singuliers, qu'une petite exception de plus ne vaut pas la peine qu'on s'y arrête.

Là-dessus, une parole, un baiser, et Dorothée avait promis son assistance à Charlotte contre les objections que la mère et le frère pourraient élever.

La mère fut plus surprise que troublée, à la nouvelle des engagements de sa fille avec un officier danois inconnu; elle, souvent si violente, si sévère, et quelquefois même si obstinée, elle se montra d'abord calme et indulgente. Elle garda, il est vrai, longtemps le silence, mais elle écouta avec une attention d'autant plus vive le récit des amours de Charlotte, tel qu'il pouvait être fait aux oreilles d'une mère. Charlotte conserva en faisant ce récit un air calme et naturel.

Ensuite madame Ackermann tomba dans une profonde méditation, et Dorothée dut la prier par deux fois d'exprimer sa pensée, avant qu'elle eût songé qu'il s'agissait d'abord de son consentement maternel.

— Ah! mes enfants, que puis-je vous dire! s'écria-t-elle avec une distraction, qui était risible même dans une circonstance si grave. Ce n'est pas là, Dorothée, un parti comme je l'aurais désiré pour toi.

— Pour moi, bonne mère? dit Dorothée surprise.

— Pour toi ou pour Charlotte, qu'importe! répliqua-t-elle avec humeur, en fermant avec bruit sa tabatière. Je désire avant tout pour vous deux des hommes qui occupent une position dans le monde, des hommes qui aient un nom et du crédit. Car enfin on ne vit pas plus d'amour que de nectar et d'ambroisie; après la lune de miel viennent les années de fiel, les épreuves sérieuses du mariage, où la femme apprend à quoi elle doit s'en tenir avec son mari.

C'est sur ce ton mêlé de fâcherie et de tendresse que la bonne dame, vive encore, malgré son âge et son embonpoint, continua d'entretenir ses filles sur les dangers de la précipitation, dans une affaire aussi importante que le mariage; elle parlait depuis une demi-heure, et l'on ne pouvait encore deviner si elle était ou non favorable à l'union de Charlotte avec le major. Elle semblait craindre de s'expliquer et vouloir gagner du temps, car elle ne redoutait pas moins de se prononcer que ses filles d'entendre sa décision.

Mais Dorothée, qui connaissait assez bien sa mère pour craindre l'influence de Schrœder sur elle, provoqua enfin une solution en disant :

— Combien n'a-t-on pas vu de mariages malheureux, qui s'étaient conclus dans les circonstances les plus favorables, où tout le monde prédisait aux jeunes époux la félicité suprême, et où l'on ne supposait pas même que la plus parfaite harmonie cessât jamais d'exister entre le mari et la femme. Et cependant à peine étaient-ils en ménage qu'on voyait tout le contraire, tandis que d'autres unions, qui faisaient secouer la tête à tout le monde, étaient bénies de toutes les bénédictions. J'ai lu, par exemple, dans un almanach de théâtre, qu'une célèbre comédienne, alors jeune et belle veuve, accueillit avec un soufflet son second mari, le premier jour qu'il se présenta devant elle pour lui faire sa cour; et cependant, quelques semaines après, elle était son heureuse épouse, et celui qui avait reçu le soufflet en était moins fâché que celle qui l'avait donné.

— Mais quel homme aussi! dit madame Ackermann avec émotion, en jetant un regard sur le portrait de son second mari, qu'on voyait au-dessus du sopha.

Dorothée saisit le moment favorable, où sa mère avait senti s'éveiller le souvenir de son heureux amour, et elle dit à sa sœur:

— Ton M. de Sylbourg ne se rebuterait-il point et reviendrait-il à toi, si tu le traitais comme notre maman traita un jour notre père? Je ne m'y fierais pas, en vérité; car il ne me semble pas homme à recevoir si bien une pareille marque de tendresse. Mais tu pourrais aujourd'hui même le mettre à l'épreuve!

Et, sans s'arrêter au trouble que sa mère laissa paraître à cette proposition, elle lui conta avec beaucoup d'enjouement, sans lui laisser le temps de faire aucune objection, comme quoi le major, qui se présenterait aujourd'hui chez elle, devait, contre l'usage ordinaire, obtenir tout premièrement de son roi la permission d'épouser Charlotte, en sorte qu'il ne devait pas être encore question du consentement maternel, et qu'elle n'aurait pas encore à le recevoir comme son gendre futur.

Cette position singulière n'agréait nullement à madame Ackermann, et les deux sœurs eurent la plus grande peine à obtenir de leur mère qu'elle reçût au moins le major comme un ami de la maison, jusqu'à ce que la permission royale fût arrivée. Elle y consentit à la fin, mais sous réserve qu'il n'y aurait jusque-là aucun engagement entre Charlotte et le major, car madame Ackermann ne voulait pas admettre dans l'intérieur de sa famille un état de choses qui ne pût être proclamé à la face de tout le monde. Elle voulut d'ailleurs absolument entendre l'avis de Schrœder, à qui il appartenait surtout de décider, dans une affaire qui touchait de si près à la dignité et au bonheur de la famille. Cette résolution jeta Charlotte dans de nouvelles alarmes. Car pouvait-elle espérer une décision favorable de son frère, dont l'antipathie contre le major ne lui était que trop connue, et qui d'ailleurs devait être opposé à un mariage par lequel sa sœur serait vraisemblablement éloignée à jamais de la scène?

Charlotte elle-même était si vivement saisie, à cette dernière

pensée, qu'elle pouvait à peine se figurer qu'un temps viendrait où elle devrait absolument renoncer à son art, c'est-à-dire à ce qui faisait sa vie. Elle entrevoyait déjà dans cette privation l'antagonisme d'un amour qui l'entraînerait nécessairement dans des voies toutes nouvelles, et qui ferait une révolution soudaine et inattendue dans son existence. La lutte qu'elle soutenait contre un monde opposé à sa passion, faisait triompher le penchant de la jeune fille sur la vocation de l'artiste; mais enfin il s'agissait pour elle de sacrifier son art, et déjà elle sentait cette mystérieuse puissance qui enchaîne le génie par des nœuds magiques à sa haute destinée, et lui rend presque aussi impossible un abandon complet qu'un délaissement partiel de ses fonctions sublimes.

Ce n'était pas sans fondement que Charlotte redoutait l'impression que cet événement ferait sur son frère; car il se serait plutôt attendu à la chute du ciel qu'à la nouvelle des fiançailles de sa sœur avec un homme qui lui était à tous égards si antipathique. Les sévères principes de franc-maçonnerie qui dirigeaient Schrœder dans sa conduite particulière aussi bien que dans ses jugements sur ses semblables, pouvaient-ils s'accommoder d'un homme de la réputation et du caractère de Sylbourg? Lui, qui ne voyait rien au-dessus de son art et d'une vie constamment occupée, et qui avait montré, comme artiste et comme administrateur, aussi bien que dans le commerce du monde, un caractère moral, pur et solide, pouvait-il, avec ses vues idéales sur la vie, avec son sens pratique, éprouver la moindre sympathie pour un homme qu'on lui dépeignait de divers côtés comme un coureur d'aventures galantes, et même comme un personnage d'une moralité et d'un caractère suspects?

Cependant, lorsque sa mère lui communiqua en présence de Dorothée le fatal secret, il garda une contenance calme, quoique la mère et la fille vissent fort bien quelle impression terrible cette nouvelle faisait sur lui. Mais, lorsqu'il apprit que, la veille au soir, madame Unzer avait ménagé chez elle l'entrevue décisive entre les deux amants, et qu'en conséquence le major se présenterait aujourd'hui même à la famille en qualité de fiancé,

Schrœder, violemment ému, s'élança de son siége et s'écria tout troublé :

— Et vous le permettrez, ma mère?

— Je veux avant tout savoir ton avis, mon cher fils, répondit-elle avec douceur et fermeté, à supposer que tu parles sans passion. Car il ne s'agit ici en première ligne ni de nous autres ni de M. de Sylbourg; il s'agit de ta sœur Charlotte, dont le bonheur, la paix, la vie même, sont ici en cause. C'est pourquoi, au nom du ciel, point d'aveugle emportement, point de passion inconsidérée! Nous pourrions ici, tout le caractère de Charlotte me l'assure, nous pourrions, par une seule démarche précipitée, faire plus de mal que nous ne saurions jamais en réparer.

La vérité de ces réflexions, si tendres et si sages, firent sur Schrœder une impression visible; il baisa avec reconnaissance la main de sa mère, et dit avec émotion :

— Vous avez raison, chère maman; il s'agit ici d'un trop grave intérêt pour que je me laisse emporter par la chaleur du sang. Oui, vous me verrez calme, aussi calme qu'on peut l'être, quand on voit d'affreux pressentiments réalisés d'une manière plus affreuse encore. Oh! que j'attendais depuis longtemps avec inquiétude le moment où l'amour trouverait le chemin du cœur de Charlotte; où un homme s'emparerait d'elle et la posséderait tout entière! Je ne sais quelle angoisse me faisait pressentir que ce serait pour elle et pour nous un grand malheur, une obscure fatalité, qu'un jour verrait apparaître et que nous ne pourrions conjurer. Que de fois, quand je suivais de la coulisse son jeu sur la scène, quand je comparais la puissance de ses émotions tragiques, le merveilleux génie de l'artiste, avec la complexion délicate, la nature impressionnable de notre Charlotte; que de fois je me suis demandé involontairement ce qui arriverait, si quelque jour ces sentiments, ces passions, qu'elle exprimait comme actrice, venaient à vivre dans son sein, et comment elle supporterait, autrement que sur la scène et sous le costume d'une Emilia ou d'une Rutland, les douleurs d'un amour dédaigné ou trompé!

— Tu viens d'exprimer toutes mes pensées, lui dit sa sœur. Je ne pouvais non plus me figurer Charlotte éprise d'aucun homme, et je me figurais tout aussi peu l'homme qui pourrait lui inspirer une véritable inclination. Parmi tous ceux qui approchaient d'elle, aucun n'éveillait en elle un intérêt assez profond pour que je dusse appréhender que sa paix en fût troublée ; et même en présence de ceux qui pouvaient marquer par leur mérite et leur amabilité, j'étais souvent frappée du peu de discernement que Charlotte montrait dans sa manière de juger le caractère des hommes.

— M. de Sylbourg nous en donne la preuve la plus éclatante! s'écria Schrœder ; bien que je ne puisse le compter ni parmi les hommes de mérite ni parmi les hommes aimables. Aurait-on imaginé qu'une personne aussi spirituelle, aussi bien élevée que Charlotte, pût s'éprendre d'un personnage, qui, en lui accordant même les qualités dont il se donne l'apparence, et à le juger de la manière la plus indulgente, ne serait autre chose qu'un homme de bonnes manières, un cavalier agréable, mais nullement un homme d'un esprit assez riche, d'une sensibilité assez délicate et assez profonde, pour suffire toujours à une personne telle que Charlotte? Quel déplorable aveuglement! Quelle erreur incompréhensible! Elle, en qui tous les hommes d'un esprit noble et cultivé voient la muse personnifiée; elle, qu'ils divinisent comme l'idéal de la femme, et lui... un officier recruteur!

Schrœder, les bras croisés, parcourut quelquefois la chambre à grands pas, et tout son extérieur laissait paraître la fiévreuse émotion où cet événement l'avait plongé. La mère n'était pas plus tranquille, et l'agitation de son fils la mettait elle-même hors d'état de prendre une résolution réfléchie.

C'était à Dorothée de veiller à ce qu'on ne fît rien à la précipitée, et que, dans le trouble du premier moment, on n'essayât pas des moyens extrêmes, pour contraindre Charlotte par des mesures sévères d'abandonner Sylbourg et de briser le lien qu'elle venait à peine de former.

— Ce serait justement jeter de l'huile sur le feu ! dit-elle, quand

Schrœder eut parlé dans ce sens. Voudrais-tu donc exciter au plus haut point une passion, qui peut-être mérite à peine ce nom jusqu'à présent? De grâce n'oubliez pas que vous avez affaire à une jeune fille atteinte d'une mélancolie maladive; dont l'impétueuse imagination ne connaît point de bornes; enfin qui ne peut s'expliquer l'étrange opposition de son cœur et de son amour; qui même ne la soupçonne pas. Dans ces circonstances, je ne saurais conseiller qu'une conduite fort mesurée, et surtout aucune violence. Laissons-lui la complète liberté d'aimer dans Sylbourg ce qu'elle trouve aimable, et ne l'empêchons pas d'apprendre à le mieux connaître chaque jour. Peut-être elle-même s'apercevra-t-elle tôt ou tard de sa dangereuse illusion; elle sentira de plus en plus la distance qui sépare son esprit de celui de cet homme, et c'est là-dessus que je fonde mon espérance. Cette même fierté de cœur qui la fait lutter maintenant avec opiniâtreté en faveur de cet amour, en deviendra bientôt le plus dangereux ennemi. La sagesse triomphera, aussitôt que Charlotte verra combien son enthousiasme l'avait égarée, et ce sera le moment de lever tout à fait, mais avec précaution, le bandeau qui couvre ses yeux.

Schrœder trouva d'abord cette proposition à plusieurs égards dangereuse et la combattit; il reconnut cependant, après que la mère se fut aussi prononcée pour l'avis de Dorothée, qu'il avait du moins l'avantage de mettre la famille à portée d'observer le major de plus près. Schrœder consentit, quoique avec une secrète répugnance, à recevoir cet homme chez lui comme ami de la maison, et à lui faire un bon accueil. Il ne pouvait disconvenir que l'affaire était déjà trop avancée, et la position trop difficile, pour qu'on pût rien espérer de bon d'une résistance ouverte. On résolut en conséquence d'accueillir d'abord le baron avec politesse; d'ignorer complétement ses rapports futurs avec la famille; de n'opposer aucun obstacle aux amants, et de maintenir, dans le cas particulier, quoique ce fût à regret, la tolérance, comme règle fondamentale de la famille. Cependant Schrœder s'appliquerait à rechercher ce qu'il fallait penser des bruits qui

couraient sur le caractère et les mœurs de Sylbourg, afin d'avoir en main ces témoignages contre lui, pour l'éloigner définitivement; et ce projet doit d'autant moins nous choquer chez ce grand artiste, d'un caractère si honnête et si franc, qu'il s'agissait du bonheur et de la paix d'une sœur chérie; Schrœder, en présence d'une considération si puissante, faisait violence à ses propres sentiments.

XXVII

Ainsi le major, que toute la famille recevait à contre-cœur, fut néanmoins accueilli avec politesse dans la maison Ackermann, et, contre toute attente, sa première visite produisit une impression avantageuse pour lui. La mère trouva sa personne agréable, ses manières distinguées, et, quand il fut parti, Dorothée elle-même déclara qu'il avait fait sur elle une impression plus favorable que dans les rencontres précédentes. Schrœder garda plus de réserve; car il ne voulut pas convenir qu'en d'autres circonstances sa tenue calme et modeste l'aurait très fortement prévenu en sa faveur. Le major s'était conduit à son égard avec tant de dignité et de retenue; dans le cours de l'entretien, il avait parlé si judicieusement du théâtre de Schrœder et de sa grande importance pour l'art dramatique en Allemagne, que l'artiste dut rendre justice à l'esprit cultivé de son nouvel hôte, et qu'il fut tenté d'attribuer l'amour du baron à l'impression qu'une artiste comme Charlotte avait dû faire sur un si digne admirateur de son talent.

Mais Schrœder, qui avait une si grande expérience du monde et des hommes, et qui, dans sa vie agitée, avait appris à connaître les plus divers et les plus remarquables caractères, persista, quoiqu'il ne pût contester au baron des dons assez remarquables, dans son dessein d'observer cet homme avec défiance, d'autant plus qu'il ne pouvait plus douter de son esprit.

Sylbourg de son côté fut si content de son entrée dans la mai-

son Ackermann, que son unique souci fut de s'assurer la jouissance de cet avantage, et de continuer, avec la permission tacite de la famille, et avec toutes les ressources dont il disposait, son double rôle, comme ami déclaré de la maison et comme fiancé secret de mademoiselle Charlotte. Que pouvait-il imaginer de plus agréable qu'une pareille liaison, qui lui permettait de continuer sa vie indépendante, et qui lui offrait cependant tous les attraits et tous les contentements par lesquels un heureux fiancé voit s'abréger pour lui le chemin de la terre au ciel? Une agréable maison, une agréable amie, et tout cela environné de l'auréole qui couronne les célèbres artistes; qu'est-ce qui pouvait mieux satisfaire un homme tel que Sylbourg, avec son esprit léger, son naturel ennemi de toute fixité et de toute contrainte? Point de gêne importune, d'obligations incommodes; il lui suffisait de se comporter avec la famille en homme à principes et d'un caractère solide, et rien ne faisait obstacle à ses vœux à l'égard de Charlotte.

Telles étaient les réflexions que faisait le major, en revenant chez lui, dans la soirée après sa première visite chez les Ackermann. Il était encore ivre de son bonheur; car Charlotte, en le reconduisant, l'avait accompagné jusqu'au bas de l'escalier, et, au moment où la porte s'ouvrit, un coup de vent avait éteint la bougie. Les amants profitèrent de l'obscurité pour se faire un adieu plus tendre; puis Charlotte remonta les degrés à la hâte, et laissa Sylbourg dans les ténèbres, encore palpitant de surprise et de bonheur, et tout ému de ces marques soudaines de sa tendresse.

Le baron ne sortit de cette exaltation sentimentale qu'au moment où son hôte, qui le vit rentrer, lui apporta une lettre de son ami, le major de T. de Copenhague. Elle lui annonçait la permission que ses chefs lui donnaient de rester à Hambourg. Au sujet des relations de Sylbourg et de Charlotte, la lettre était fort courte, et ne renfermait autre chose que ces façons de parler usitées alors comme aujourd'hui entre hommes de plaisir, quand ils s'entretiennent de leurs aventures galantes. Cependant le corres-

pondant de Sylbourg finissait en exprimant la pensée, qu'une intrigue avec une actrice célèbre, et à bon droit fêtée, pourrait coûter cher à son ami, et qu'il devait bien se garder d'employer ici ses manœuvres ordinaires auprès des femmes. Il lui rappelait le scandale que sa liaison avec la comtesse Lindenkron avait causé dans les salons de Copenhague; il terminait par un avis amical, et conseillait à Sylbourg de s'amuser plutôt aux mûres le long du chemin que de hasarder son cou et sa réputation avec les raisins trop haut perchés.

Sylbourg commença par rire de tout son cœur en voyant ces inquiétudes de son ami, et en effet il n'avait absolument aucune raison de craindre encore cette mauvaise étoile d'autrefois, qui l'avait poursuivi auprès d'Ulrique. Aujourd'hui tout allait au gré de ses souhaits, et même le bonheur l'avait favorisé bien au delà de ses espérances. Charlotte s'était donnée à lui; la famille ne se montrait point aussi sévère qu'il l'avait supposé d'abord; elle lui avait ouvert sans trop de difficulté l'accès auprès de sa bien-aimée; que pouvait-il souhaiter encore? Il n'avait plus qu'à recevoir le consentement du roi, qu'à demander formellement la main de Charlotte à sa mère, conduire sa fiancée à l'autel, et la mener en triomphe à Copenhague, pendant que son ami T. continuerait de s'amuser aux mûres du chemin.

Chose singulière! au milieu de ces magnifiques projets et de ces songes romanesques, je ne sais quel malaise surprit tout à coup le baron; c'était comme un souci vague et indéfinissable. Etait-ce le vide que nous cause un bonheur immense et inattendu? Etait-ce mécontentement de lui-même et de sa position? Ou peut-être le succès lui avait-il été trop facile, à lui qui déjà si souvent avait joué va banque avec sa destinée?

Comme le marin, qui commence à chanceler quand il a mis le pied sur la terre ferme, Sylbourg se sentait enveloppé d'un souffle nouveau, qui lui annonçait enfin, après de longues erreurs, le voisinage du port. Ce jour même il avait pressenti dans la maison Ackermann, comme une chose toute nouvelle, ce bonheur de famille, qu'une sage conduite et des habitudes casanières

transmettent doucement de la veille au lendemain; ce bonheur auquel il faut se plier et se soumettre, aussitôt qu'on est entré dans son domaine.

Oui, c'était cela, et pas autre chose, qui l'avait saisi au milieu des rêves fantastiques de son nouvel Eldorado, et lui avait soudainement rappelé les conditions inévitables sous lesquelles ce bonheur devait se réaliser pour lui. C'était l'impression qu'avait faite sur lui cette maison, et surtout la présence de Charlotte au milieu de ce cercle sacré, de cette illustre famille d'artistes, si différente de ce qu'il avait imaginé; d'une moralité sévère, d'une simplicité bourgeoise; offrant dans toute son économie, dans toutes ses habitudes, l'image d'une respectable famille patricienne de Hambourg. Il n'y voyait pas une trace de la négligence et du désordre bizarre qu'il avait si souvent rencontrés dans les ménages de comédiens; nul oubli frivole des convenances, qui rappelât qu'on se trouvait au milieu de personnes dont les camarades ne savent qu'emprunter au pot de rouge les couleurs de l'innocence; point de cette suffisance, qui si souvent accompagne dans la vie privée l'artiste applaudi sur la scène, et qui trahit, jusque dans ses relations domestiques, le tragique héros de coulisses; l'existence de cette famille d'artistes avait à tous égards un fonds solide; et les vertus paisibles, qui habitent de préférence au foyer de tranquilles pénates, fleurissaient dans cette maison avec leurs plus riches développements.

Alors seulement le baron reconnut qu'il s'était abandonné à une illusion prématurée; que la famille de sa fiancée ne souffrirait jamais aucunes relations qui pourraient blesser le moins du monde la bonne renommée de la maison, et qui auraient supposé chez lui d'autres vues que les plus positives.

Quand il fut plus calme, ses réflexions le convainquirent en effet qu'en le recevant avec la plus grande politesse, on avait néanmoins renfermé dans un cercle fort étroit ses rapports avec Charlotte, et surtout que Schrœder avait observé avec lui dans ses manières le ton le plus cérémonieux.

— Mais que veux-je enfin? s'écria-t-il, en se levant de son

siége et en jetant de côté avec colère la lettre de son ami, qu'il croyait la seule cause des dispositions singulières où il se trouvait. Ne suis-je pas un fou de me laisser ainsi troubler par un homme qui ne connaît ni Charlotte ni rien de ce qui la touche? N'ai-je pas la promesse de la jeune fille? Ne suis-je pas à Charlotte jusqu'à la dernière goutte de mon sang? Il est vrai que jusqu'ici je n'avais pas songé sérieusement au mariage, malgré les velléités que j'en ai souvent montrées; mais laquelle de toutes les femmes qui m'avaient enchaîné passagèrement pouvait se comparer, même de loin, à ma Charlotte? Aucune assurément, quoiqu'un si grand nombre se soient efforcées de me décrier comme un volage et un perfide, qui abuse la pauvre innocence, et devant qui les jeunes filles inexpérimentées doivent se tenir sur leurs gardes. Ah! ah! comme si j'étais le seul homme qui eût pris goût à la philosophie de Casanova!

Sa résolution fut bientôt prise, et il manda sans plus de réflexion à son ami ses fiançailles avec la jeune artiste; l'instruisit de ses rapports avec la famille, et le pria de faire les démarches nécessaires, afin qu'il pût recevoir le plus tôt possible la permission du roi. A cet effet il rédigea une requête, que son ami devait remettre lui-même au roi à la première occasion, en donnant au besoin les explications convenables. Sylbourg disait en finissant:

« Ton zèle amical m'est une garantie que tu ne me feras pas attendre longtemps, autrement l'ardeur de ma flamme pourrait bien me dévorer tout entier, ou peut-être s'éteindre d'elle-même par l'excès de l'impatience. Les raisins que je convoite sont certainement bien haut placés, mais un homme agile comme je suis (rappelle-toi la fenêtre de cette petite Agnès) finit par les atteindre ou se casse noblement le cou dans l'entreprise. La comtesse est revenue; elle vit très retirée. En vérité je l'aimerais mieux au bout du monde qu'à Hambourg. Je m'en défie, car elle pourrait bien... Et toi, je t'en prie, sois discret, surtout devant nos vieilles commères du régiment, et ne dis pas un mot de mes amours de théâtre, avant que je t'aie donné d'autres nouvelles. Bonsoir, camarade! J'espère oublier bientôt toutes les épines et

toutes les amertumes de mon passé dans les bras de mon aimable Emilia Galotti. Honni soit qui mal y pense! »

XXVIII

Le major était bien informé lorsqu'il mandait à son ami de Copenhague, que depuis son retour la comtesse Lindenkron menait une vie très retirée, car elle avait abandonné presque toutes ses anciennes relations, et se bornait à un petit cercle de personnes sûres et dévouées. La mort prématurée de son mari avait d'ailleurs dispersé l'essaim de prétendus amis, qui s'étaient réunis autrefois autour du joyeux comte et de sa ravissante épouse; c'est que la comtesse paraissait peu se soucier d'ouvrir encore sa maison à la brillante société, et ne songeait point à faire de sa liberté et de sa fortune (comme plusieurs l'avaient espéré) l'usage que les jeunes veuves en font quelquefois après l'année de deuil.

Nous avons rapporté comme Ulrique fut effrayée, à la nouvelle que le major, qu'elle croyait bien loin de là dans le Schleswig, était encore à Hambourg; le simple voisinage de cet homme lui semblait de funeste augure. Mais, lorsque Françoise revint un soir hors d'haleine à la maison, et soutint que le major l'avait suivie dans les rues, l'effroi de la comtesse fut au comble; elle était convaincue que Sylbourg tramait quelque chose contre elle.

Combien ne fut-elle donc pas heureuse et rassurée peu de temps après, quand son oncle, son second père, le vieux colonel de Hollbach arriva chez elle de Copenhague à l'improviste, pour se fixer dans sa maison, attendu, disait-il, que l'air de la cour lui avait donné un gros rhume. La vérité était que le vieux soldat, grâce à son caractère opiniâtre et bizarre, avait eu plusieurs démêlés avec des personnes influentes, et en conséquence avait pris son congé. Ces désagréments avaient rendu son humeur extraordinairement sombre, et l'avaient exaspéré contre le monde

ingrat, dont le bon temps était par lui rejeté bien loin dans le passé, suivant la coutume du plus grand nombre des vieillards.

C'était à tout prendre un singulier original que cet oncle Antoine, avec sa maigre figure, sa taille raide comme un bâton, son gros emplâtre noir sur l'œil gauche, qu'il avait perdu dans un combat sur mer avec un pirate de Tunis. Naturellement doux et bon comme un enfant, il était devenu si rébarbatif et si entêté, grâce aux fatigues du service, qu'il fallait le connaître parfaitement, comme Ulrique le connaissait, pour durer avec lui dans la vie journalière. Son caractère était un singulier mélange de douceur et de dureté, de naïveté et d'entêtement; de feu pour tout ce qui touchait à l'honneur, rien n'ébranlait en lui une résolution déjà prise, ou ne lui faisait changer d'opinion. On aurait plutôt extirpé la balle qu'il portait logée depuis vingt ans entre ses côtes, qu'on ne l'eût détourné d'un projet une fois arrêté. Cette tenacité de caractère était si fortement empreinte sur tout son extérieur, qu'à la première vue le colonel ne produisait point une impression agréable, et qu'on s'écartait volontiers de son chemin. Son langage ne le cédait pas en singularité à sa personne; il avait de la peine à prononcer trois mots de suite, et à rendre clairement sa pensée. La plus grande partie de ce qu'il voulait dire s'arrêtait d'ordinaire avec des bégayements et une toux rauque dans sa barbe grise, et chaque phrase commencée finissait par un long grasseyement inarticulé, dans lequel la lettre *r* conservait seule sa valeur; cependant son gros œil bleu-clair, roulait désagréablement et lançait des éclairs du fond de son orbite, comme si, après que sa langue embarrassée avait épuisé ses munitions de mots et de syllabes, cet œil avait dû faire entrer en ligne la réserve de ses pensées.

Le seul mot que l'oncle Antoine prononçât sans hésitation et distinctement, de sorte que chacun pouvait le comprendre, c'était «franchement,» et il employait ce mot dans les occasions les plus diverses. Il l'avait presque toujours sur les lèvres, et avec son secours il pouvait dire tout ce qu'il avait sur le cœur; avait-il à maudire ou à bénir, à exprimer la colère ou la joie,

franchement était indispensable, et son « franchement, mille diables, » était aussi connu dans son entourage que son « franchement, Dieu vous bénisse ! »

Voilà l'homme qui avait été pour Ulrique un second père pendant sa jeunesse, et qu'elle reçut comme un ange du ciel au milieu de sa solitude et de son abandon ; alors, ayant trouvé un appui, elle sentit enfin le sol plus ferme sous ses pas, et le voisinage de Sylbourg ne l'effraya plus. Le colonel, qui, pendant la vie du comte, avait refusé obstinément de mettre le pied dans la maison de sa nièce, se trouva bientôt à son aise chez elle ; la belle et riche ville de Hambourg lui parut d'ailleurs un séjour beaucoup plus agréable que Copenhague.

Ce vieux et maigre soldat à barbe grise, avec sa taille raide et droite, son emplâtre noir sur l'œil, parut aux voisins une trop singulière figure pour ne pas fixer leur attention ; chaque fois qu'il se montrait dans les rues, son air sérieux faisait fuir les enfants dans les maisons. Mais, comme on ne connaissait ni son caractère ni sa vie, on l'appelait dans tout le quartier le centenier de Capharnaum, sobriquet qui passa de bouche en bouche, à mesure que la bizarre figure du colonel devenait plus populaire.

Vers ce temps-là on devait, après de longs ajournements, représenter l'*Othello* de Shakespeare ; et l'on peut dire que tout le public éclairé de Hambourg, excepté les rigoureux défenseurs de l'ancienne école et quelques dévots, qui auraient cru faire un crime de visiter une fois le théâtre, prenait le plus vif intérêt à cette première tentative. Les connaisseurs et les amateurs annonçaient à l'envi *Othello* comme le chef-d'œuvre le plus gigantesque de l'art dramatique moderne ; de leur côté les amis particuliers de Schrœder affirmaient d'avance que l'habile directeur et son excellente troupe n'avaient encore monté aucune tragédie avec plus de soin et de succès.

Ulrique aimait le théâtre, et, comme dans son petit cercle d'amis on ne parlait plus depuis quelque temps que d'*Othello*, elle résolut de voir cette pièce avec Françoise, la première fois qu'elle visiterait le théâtre. Elle ne put toutefois décider

l'oncle Antoine à l'accompagner ; car il n'y avait rien au monde qui fût plus antipathique à ce vieillard que l'opéra et la comédie. « Franchement, le chemin de la maison des fous ! »

Schrœder, suivant son habitude dans les grandes occasions, n'avait rien négligé pour exciter au plus haut point l'attente du public, et pour produire sur la scène allemande le grand Shakespeare d'une manière qui répondît à la majesté de son génie ; on avait annoncé sur l'affiche des costumes nouveaux et des décorations nouvelles ; le *Courrier royal d'Altona,* feuille très répandue à Hambourg, avait publié plusieurs articles fort bien écrits, dans lesquels Unzer appelait l'attention des amis du théâtre sur ce grand et sombre tableau des passions humaines, et en faisait connaître l'esprit et la portée. Aussi, plusieurs jours avant la représentation, toutes les places étaient retenues ; le soir même, la police dut faire occuper par des gardes de sûreté la place de l'Opéra et le Gaensemarkt, si grande était l'affluence du public. La salle n'avait pas été aussi remplie depuis la représentation de *Rutland,* et cependant celle qui avait surtout le privilége d'attirer la foule, Charlotte Ackermann, ne jouait pas dans la pièce ; Schrœder avait donné le rôle de Desdémone à la sœur aînée, à qui convenait parfaitement cet idéal de la femme, cette Desdémone, dont le propre père dit qu'elle rougit à chaque émotion de son âme, et dont le nom même est « lumineux comme le visage de Diane. » Brockmann fut chargé d'Othello, c'était un « violent et terrible Othello, » selon l'expression d'un critique contemporain ; Schrœder, dans le rôle d'Iago, parut avoir frustré pour quelques heures l'enfer d'un de ses démons, tant il réussit parfaitement dans la peinture de ce dur et perfide scélérat, qui se juge lui-même quand il dit :

« Il n'y a point d'homme pareil ; c'est impossible. »

Ulrique, placée avec Françoise aux premières loges, suivait, comme tous les spectateurs, le développement de l'action avec un intérêt toujours croissant, et, dès le premier acte, elle se sentit saisie, chaque fois que Iago paraissait ; car, par un effet de son

imagination ébranlée ou par le talent de l'acteur, cette figure se confondait dans l'esprit d'Ulrique avec l'homme qui avait joué le même rôle auprès d'elle. En véritable artiste, Schrœder représenta ce personnage sans exagération; il se garda bien d'ajouter de nouveaux traits à la « théologie de l'enfer, » telle que le poëte l'avait incarnée dans ce rôle; il développa lentement et graduellement son épouvantable caractère, et ce fut seulement par des transitions bien ménagées que se montra derrière la figure humaine, sous laquelle il cachait son Iago, le plus horrible instrument avec lequel la destinée ait jamais détruit une félicité terrestre.Les spectateurs frissonnants furent contraints de croire à cette peinture de la nature humaine dépravée, parce que l'artiste avait su la dérouler lentement devant leurs yeux et ne point dépasser la limite de la vérité poétique.

Jamais encore cette salle n'avait vu des émotions pareilles, une agitation aussi fiévreuse, que le soir où fut donné le *More de Venise*. Les spectateurs ne connaissaient pas encore la puissance de la fatalité tragique; la sensation qu'elle produisit fut si grande, sur ce public, qui pourtant n'était pas composé seulement d'enthousiastes amis de l'art et d'âmes exaltées, qu'il faut, pour expliquer cet effet, prendre en considération le défaut d'habitude des émotions violentes, et toute la direction sentimentale de la période. Un contemporain tout à fait digne de foi, et juge très capable, parle en ces termes de la première représentation d'*Othello :*

« Mais cet Othello, cette Desdémone, cet Iago, tous ces éclats terribles et cruels de jalousie, de joie perverse, de fureur sanguinaire, étaient trop affreux, trop violents, pour une partie des spectateurs et particulièrement pour les femmes; c'étaient évanouissements sur évanouissements : pendant les scènes terribles de cette première représentation, les portes des loges s'ouvraient et se fermaient; on sortait, ou l'on était emporté sans connaissance; et l'on assure que plusieurs dames de Hambourg, pour avoir vu et entendu cette pièce plus que tragique, éprouvèrent les accidents les plus regrettables. »

On en était à la scène où le perfide Iago enfonce dans le cœur d'Othello l'aiguillon empoisonné de la jalousie; les paroles et les images du poëte rappelèrent plus vivement à Ulrique l'horreur des tristes jours où le baron avait fait sur son époux la même tentative; enfin, presque évanouie, il lui semblait voir, dans cette terrible scène, se dérouler devant elle sa déplorable histoire, et cette heure fatale où son Iago avait aveuglé le comte avec les mêmes artifices; ce n'était pas contre Desdémone, c'était contre elle-même, que ce serpent venimeux sous figure humaine soufflait son haleine empoisonnée : tout à coup, au moment où le malheureux Othello, complétement convaincu par la ruse du traître et le témoignage du fatal mouchoir, prononce ces paroles lamentables : « Tu disais... Oh! je vois planer autour de ma mémoire, comme le corbeau autour de la maison pestiférée... en faisant des menaces de mort... » Ulrique laisse échapper un léger cri d'horreur, une pâleur mortelle couvre son visage, et, d'une voix tremblante, elle dit à l'oreille de sa compagne :

— Regarde à cette loge, Françoise, voilà l'autre Iago : il sourit en connaisseur à sa fidèle image! Oui, c'est lui-même; Iago applaudit Iago; et cette jeune dame, dans la loge voisine, avec laquelle il cause si familièrement!... Oh! si je pouvais avertir cette belle jeune fille d'être sur ses gardes!

Françoise découvrit bientôt le major Sylbourg, qui était assis en face d'elles au fond d'une loge, et qui, pendant que tous les yeux et toutes les oreilles étaient occupés sur la scène, s'entretenait à la dérobée, et à ce qu'il semblait en grande intimité, avec une jeune dame de la loge voisine, qui prêtait à son chuchotement une oreille très attentive. Ulrique la vit rougir plusieurs fois, puis Sylbourg se leva et quitta sa loge, après avoir adressé à sa jolie voisine un regard très significatif; celle-ci fit un signe de tête, et, quelques minutes après, elle avait aussi disparu de sa loge.

Après cette observation de la comtesse, il n'y eut plus pour elle d'Othello, d'Iago, de Desdémone; toutes ses pensées furent pour la belle jeune fille; la rencontre de Sylbourg lui-même, après un si

long temps, l'occupa beaucoup moins que la crainte d'avoir vu dans cette inconnue une nouvelle victime de ce traître. Ils étaient sortis ensemble du théâtre; ils ne revenaient pas. Ulrique avait le coup d'œil assez pénétrant pour s'être convaincue par les manières de la jeune dame que c'était une personne de bonne famille, et elle frissonnait à la pensée du malheur où cette pauvre innocente allait peut-être se plonger aveuglément.

La pièce s'acheva devant un public silencieux; l'impression de la catastrophe fut si profonde, qu'après la chute du rideau on n'entendit aucun applaudissement dans la salle. Chacun se hâtait de sortir, comme soulagé d'un grand poids.

Cependant Schrœder essaya de redonner *Othello* le lendemain, mais l'écrivain déjà cité nous assure que l'assemblée fut peu nombreuse. Les plus grands admirateurs de Shakespeare convinrent que cela était trop fort pour les nerfs et la sensibilité du public de Hambourg, et qu'il aurait mieux valu se contenter de faire sentir à l'abominable Iago la justice du ciel. Et, quelques semaines plus tard, quand Schrœder voulut annoncer la troisième représentation, le conseil de Hambourg exigea qu'il fît disparaître les scènes les plus terribles et surtout la sanglante catastrophe; grâce à cette prudente mesure des pères de la cité, à la troisième représentation, le furieux Othello fut assez raisonnable, malgré la chaleur de son sang africain, pour reconnaître qu'il y avait quelque différence entre l'île de Chypre, à demi païenne, et la ville de Hambourg, la bonne luthérienne; il comprit qu'on ne pouvait, sous les yeux d'un grave sénat, assassiner, même avec un poignard de théâtre, une innocente femme, dans un accès de jalousie. Ainsi donc, par des considérations d'intérêt public, Desdémone eut la vie sauve; une émouvante scène de réconciliation entre les deux époux célébra le triomphe de l'amour fidèle sur l'artificieuse calomnie; et le seul Iago subit le juste châtiment de sa trahison. Il fut sans pitié mis à mort, et les heureux époux revinrent ensemble à Venise.

Les seuls dévots n'acceptèrent pas le *Nouvel Othello* (c'est le titre sous lequel les affiches l'annoncèrent), et la querelle entre

l'Eglise et le théâtre se réveilla dans cette circonstance. Les zélateurs, non contents de citer les pères de l'Eglise, demandèrent à la faculté théologique de Gœttingue de confirmer par une décision l'opinion qu'ils professaient sur la tendance immorale du théâtre moderne. De la chaire la lutte passa dans la presse, et les journalistes prouvèrent victorieusement aux théologiens que ce théâtre, si décrié, avait sur l'esprit et les mœurs du peuple la plus heureuse influence.

XXIX

Depuis que la maison de madame Ackermann s'était ouverte au major, et que la famille avait consenti tacitement à ses desseins, elle ne connaissait plus l'heureuse paix qu'elle avait goûtée si longtemps; et, tantôt dans une chose, tantôt dans une autre, on ressentait l'influence d'un tiers, qui était aussi étranger à l'esprit général de la maison qu'à ses divers habitants en particulier, et dont la position exceptionnelle exigeait des précautions gênantes, soit à l'égard du public, soit envers lui-même. Schrœder avait consenti à ce qu'il ne fût pas dit un mot des fiançailles dans l'intérieur de la famille, jusqu'au moment où elles pourraient être publiées; résolution conforme à la délicatesse morale, mais qui, dans la position des amants, n'était rien moins que sage. D'une part, on tolérait en secret ce qu'on n'aurait pas permis publiquement, et, d'un autre côté, on agissait comme si l'on ne voyait pas, ce qui finit par devenir manifeste, que les fâcheuses apparences, si redoutées, devaient enfin éclater; en sorte qu'on dut désavouer non-seulement la liaison, mais encore le jugement qu'en portait l'opinion publique.

En effet, l'admission de l'officier danois dans le cercle des amis de la maison et sa présence journalière dans la famille, provoquèrent bientôt des interprétations plus voisines de la vérité que les Ackermann ne l'avaient supposé. La sévère moralité de cette

maison, son attention bien connue de ne recevoir que les personnes les plus considérées et le monde le plus choisi, permettaient-elles de supposer sérieusement qu'un officier recruteur, dont l'état et les fonctions n'avaient rien de commun avec l'illustre famille d'artistes, eût obtenu auprès d'elle, en peu de semaines, des droits plus particuliers que des personnes qui la fréquentaient depuis nombre d'années; des personnes infiniment plus recommandables par leur esprit, leur culture, leurs sentiments éprouvés, que cet homme, qui après tout n'avait en sa faveur qu'une belle taille, une figure chevaleresque, des manières agréables et quelque connaissance des belles-lettres?

Schrœder vit bientôt, à son vif chagrin, que plus d'un ancien et fidèle ami de la maison était gêné dans ce cercle intime par la présence de l'étranger; l'aimable abandon disparaissait peu à peu; on demandait même avec une surprise mêlée de curiosité qui était donc ce M. de Sylbourg, et à quelle puissante recommandation il était redevable d'attentions si particulières. En un mot Schrœder dut bientôt reconnaître qu'il avait eu grand tort, lui et les siens, de permettre un état de choses qui devait par son caractère vague et indéterminé provoquer de fâcheuses interprétations. Si les plus proches amis de la famille concevaient eux-mêmes quelques soupçons, combien plus les jaloux, les ennemis, qui ne pouvaient attaquer la gloire des artistes, ne saisiraient-ils pas avec empressement l'occasion de rendre suspecte leur vie privée et de faire peser sur elle quelque grave accusation?

Tourmenté de ces inquiétudes, accablé du poids de ses affaires, Schrœder, ordinairement si ferme et si serein, montrait à ses alentours de la mauvaise humeur et de l'irritation, sans trop le remarquer lui-même; et son inquiétude, son mécontentement, augmentait à mesure que la liaison de Sylbourg et de Charlotte se prolongeait, avec ce caractère indéterminé. Le major fréquentait la maison journellement, et toute sa conduite ne laissait que trop paraître combien il savait se prévaloir des avantages que la condescendance de la famille lui avait assurés. Sans se rendre

trop familier avec Charlotte, il avait cependant à toute heure des occasions de l'entretenir sans témoins et de prendre toujours plus d'empire sur elle; Schrœder en vint même à soupçonner que Sylbourg, non content de ces tête-à-tête, avait encore avec sa sœur des entrevues hors de la maison, à quoi le théâtre et les longues absences de Charlotte lui donnaient les plus grandes facilités. L'œil attentif du frère observait fort bien que Charlotte vivait constamment dans une agitation secrète, qui épuisait ses forces, la rendait inquiète et la portait sans cesse d'un extrême à l'autre. Il la voyait changer subitement de couleur ou tressaillir au moindre sujet; si elle était seule, on l'entendait se parler à haute voix; avec ses alentours elle se montrait réservée et craintive, comme si elle ne se fût trouvée nulle part à son aise, et qu'elle se crût partout poursuivie de regards soupçonneux. Elle négligeait son art de plus en plus; se montrait aussi distraite sur la scène que dans les répétitions, et ne pouvait plus jouer les rôles qu'elle avait le plus aimés, entre autres ceux où elle avait charmé le public par sa gaieté, son badinage et sa fine coquetterie; les pantomimes et la danse, qui lui avaient mérité jusqu'alors tant d'applaudissements, lui étaient devenues tout à fait insupportables.

Ces observations jetaient Schrœder dans la plus cruelle perplexité, d'autant plus que ses recherches sur la vie antérieure du major venaient confirmer la mauvaise opinion qu'il avait conçue de ce personnage.

Son amitié sans bornes pour Charlotte, qu'il regardait comme l'ornement et la gloire de son théâtre et de sa famille, ne lui laissa plus de repos; le reproche qu'il se faisait d'avoir favorisé cette malheureuse liaison le tourmentait comme la première mauvaise action qu'il eût commise, en sorte qu'il résolut de s'épancher dans le sein de son plus fidèle ami, et de chercher avec lui quelque moyen, pour sortir enfin de cette position insupportable.

Unzer n'était pas venu au Kreyenkamp depuis des semaines, et ce fut seulement quand Schrœder eut besoin de lui qu'il s'a-

perçut de cette longue absence. Une des soirées suivantes, il alla le chercher dans sa retraite hors de la ville, et il arriva devant l'entrée de la maison solitaire à la tombée de la nuit. Il n'aperçut aucune lumière; la porte du jardin était fermée, et, quoique Schrœder eût frappé assez fort, et plusieurs fois, personne ne vint ouvrir. Le froid glacial, les tourbillons de neige, lassèrent bientôt sa patience, et il sauta par-dessus la muraille, plus lestement qu'on n'aurait pu l'attendre d'un homme de si forte taille. Un profond silence régnait également autour de la maison; on n'entendait que le vent, qui balançait les ifs et gémissait dans les rameaux des chênes. La porte de la terrasse se trouvant fermée, Schrœder fit le tour de la maison et s'approcha de la salle à manger au rez-de-chaussée; là il aperçut enfin de la lumière à travers une ouverture du contrevent, et, dans le même instant, il crut avoir entendu parler son ami; il ouvrit sans bruit le contrevent, qui n'était qu'appuyé, et jeta un regard furtif dans la chambre. D'abord il sut à peine si ce qu'il voyait était une illusion ou une réalité, tant il était peu préparé à la scène qu'il avait sous les yeux.

Au milieu de la salle, et sur une table couverte d'une blanche toile de lin, était un petit cercueil ouvert, où reposait, gracieusement couché au milieu des fleurs, le cadavre d'un enfant, à la clarté de plusieurs bougies, qui brûlaient alentour dans des candélabres d'argent. Tout ce spectacle, loin de présenter l'idée de la mort, ressemblait beaucoup plus à une joyeuse veille de Noël; on aurait dit que l'enfant sommeillait, bercé par les récits merveilleux que venaient de lui faire les fleurs rouges et blanches; il y avait même dans ce tableau tant de magie, que, malgré la froide nuit de février, Schrœder crut ressentir une tiède haleine de printemps, et qu'il observait à peine son ami, qui, plongé dans une silencieuse méditation, tantôt regardait l'enfant, tantôt arrangeait les fleurs avec précaution, comme s'il avait craint d'éveiller la petite créature; et cependant elle ne devait jamais sourire à ces fleurs et à ces clartés. Mais Schrœder fut saisi d'effroi, quand il considéra la figure de son ami; à la

lumière des bougies, il paraissait plus pâle que l'enfant au cercueil, et sa tristesse s'accordait bien mieux avec cette scène funèbre que toutes ces fleurs brillantes et cette illumination de fête.

Pressé de savoir ce que signifiaient ces singulières obsèques, qui rappelaient par leur éclat celles des pays du sud, Schrœder entra par la porte de derrière, où la gouvernante du docteur vint au-devant de lui. La bonne vieille, croyant que sa visite tardive avait rapport avec ce qui occupait son maître là dedans, s'écria tout émue :

— Dieu soit loué, qui vous amène, M. Schrœder! Vous saurez consoler M. le docteur, dont la douleur me désespère, et vous mettrez fin à cette affligeante histoire. Depuis avant-hier il ne quitte pas le cadavre de son petit enfant trouvé, ne veut voir ni entendre personne, et reste inconsolable. Ah! M. Schrœder, parlez-lui donc un peu; qu'il se donne quelques heures de repos et ne s'épuise pas tout à fait; ce n'était après tout qu'un enfant trouvé, dont personne ne connaît les parents, et que le bon Dieu a sans doute rappelé à lui dans sa miséricorde, parce qu'il n'aurait jamais été heureux sur la terre.

A ce moment, Unzer, qui avait entendu parler la gouvernante, ouvrit la porte. Lorsqu'il reconnut son ami, il eut un moment de surprise, mais il se remit bien vite, et dit en l'embrassant :

— N'écoute pas ma vieille Marguerite; viens, Frédéric, viens voir sous quelle aimable forme la mort est entrée dans ma maison. Ensuite je te conterai tout, et, en invoquant le nom de Dieu, nous fermerons le petit cercueil, que nous enverrons demain de grand matin au cimetière de Saint-Michel.

Schrœder, plein d'anxiété, suivit son ami dans la chambre illuminée; Unzer le conduisit auprès du cercueil, et lui dit, avec un triste sourire, en lui montrant la pauvre petite créature :

— Devine maintenant, Frédéric, pourquoi la mort de cet enfant me cause un deuil si profond; pourquoi je l'entoure, au milieu du trépas, des joyeux symboles de la vie, et ne peux me

séparer de lui? Mais je vois bien que tu ne pourras le deviner, même quand je t'aurai dit que cet enfant emporte avec lui dans la tombe mon dernier amour et ma dernière espérance, comme le printemps expire avec la dernière fleur.

— Au nom du ciel, Charles, que signifie cela? s'écria Schrœder vivement ému. Pourquoi environner de tant d'énigmes la mort, qui est elle-même l'éternel mystère de notre vie?

— N'appelle pas la mort un mystère! repartit Unzer, avec un regard qui exprimait une indicible souffrance. C'est la vie qui est le sphinx redoutable; c'est elle qui, avec ses énigmes obscures, nous jette dans les bras de la mort! C'est ici, c'est dans le sein de l'homme vivant, que repose le ténébreux secret de l'existence; la Providence y grava notre destinée en caractères inexplicables, et celui qui voudrait, qui pourrait les déchiffrer, en perdrait la raison, ou cesserait de croire à toute beauté, à toute sainteté, à Dieu même! Cet enfant, poursuivit-il en serrant convulsivement le bras de son ami, cet enfant est mort, comme une lumière, à peine allumée, s'éteint quand on la porte dans un cachot humide, étouffé... Ainsi s'est envolée cette jeune vie! Il n'y a rien là, selon moi, de mystérieux et d'énigmatique; mais il est une autre mort, et c'est la véritable! par laquelle une noble vie, pleine de vertu, de beauté, de génie, d'inspiration divine, disparaît dans les ténèbres, emportée par une puissance ennemie, par les passions dévorantes! C'est là mourir véritablement, Frédéric, quand le génie déserte son lumineux sentier et se perd dans les voies sombres et tortueuses de ce monde, en croyant suivre un esprit sublime, tandis qu'il s'égare, en poursuivant le fantôme de sa propre folie!

— Mais quel rapport, dit Schrœder, toutes ces réflexions ont-elles avec cet enfant?

— Tu as raison, répondit Unzer, avec un sourire mélancolique; je suis coupable envers ce pauvre enfant, d'associer mon infortune avec sa mort; il n'en est pas moins innocent que ces fleurs le sont de sa mort à lui-même. Cependant je ne puis le séparer de la perte que j'ai faite; il portait le même nom, et,

comme je te l'ai déjà dit, avec lui s'est effeuillée la dernière rose de mon printemps.

Schrœder ne trouvait encore aucun sens aux paroles de son ami, qu'il n'avait jamais vu dans une agitation si vive, et voisine de l'exaltation. Mais quelle surprise, quelle douleur, le saisit, quand le docteur lui révéla d'un seul mot tout ce mystère, cet appareil funèbre et ces regrets!... C'était ce même enfant du Kougelsort, cet enfant, dont la disparition soudaine lui était enfin expliquée!

Mais Schrœder s'expliquait en même temps la conduite mystérieuse de son ami, et ce qui déchirait son cœur bien plus que ne pouvait le faire la mort de l'enfant; les écailles tombèrent de ses yeux; c'était cette douleur profonde qui avait réduit son ami à ce triste état; l'enfant mort, il l'appelait du nom de sa sœur vivante! il l'appelait Charlotte! il l'appelait la dernière rose de son printemps!

Et ce printemps même comment l'appelait-il?

Schrœder hésitait encore à expliquer par des paroles ce que ses yeux venaient de lire dans le cœur de son ami; mais bientôt sa douleur fut la plus forte, et il s'écria avec saisissement:

— Voilà donc, pauvre ami, pourquoi, depuis quelque temps, tu évitais notre maison avec tant de soin? C'est ainsi que la mort de cet enfant se lie avec ton malheur! Charles, mon bon Charles, je t'en conjure par notre amitié, explique-toi clairement: quel rapport cet enfant a-t-il avec toi et Charlotte?

— Madame Fanny du Kougelsort te le dirait peut-être mieux que moi, au moyen de ses cartes, répondit-il d'une voix étouffée, et les regards fixés sur le corps de l'enfant. Oui, Frédéric, madame Fanny doit le savoir, car, depuis quelque temps, ta sœur, c'est la cadette que je veux dire, va fréquemment chez elle; mais non pas seule, ah, certes, cela ne serait pas convenable! Elle y va en compagnie de votre nouvel ami, M. de Sylbourg.

— Que dis-tu, Charles? s'écria Schrœder en bégayant de fureur, et il devint pâle comme la mort. Charlotte dans la maison de cette infâme? Et avec Sylbourg? Ah! je soupçonnais depuis

longtemps qu'il se passait des choses irrégulières! Mais comment l'as-tu appris? Les as-tu vus toi-même, et n'y a-t-il plus d'espérance que tu sois dans l'erreur?

Unzer secoua tristement la tête et répondit :

— Penses-tu qu'il ne m'en ait pas assez coûté pour croire cela de Charlotte? Penses-tu que j'aie consenti de croire à mon malheur sur un simple soupçon, et que j'aie détruit témérairement le ciel que j'avais rêvé pour moi dans la possession de Charlotte? Ne sais-tu pas avec quelle angoisse un cœur éperdument épris suit la trace de son malheur; comme il se débat mille fois sous les tortures du doute et de la jalousie; comme il aime mieux se laisser lentement déchirer par les serres du vautour, plutôt que d'accepter avec résignation la pleine certitude de son sort? Oui, pauvre ami, c'est comme je te le dis; ce Sylbourg, non content que ma mère ait été assez faible pour le rapprocher de Charlotte; non content que toi et ta mère vous lui permettiez toutes les libertés qu'on n'accorde qu'après les fiançailles ; pendant que tu joues Iago sur la scène, se glisse secrètement avec ta sœur dans une maison mal famée, et bâtit l'autel de son amour au Kougelsort!

— Arrête! arrête! s'écria Schrœder, et il tomba, comme anéanti, sur le sofa, en se couvrant les yeux de ses deux mains.

— Et maintenant tu sais pourquoi j'entourais le petit cercueil de tout cet appareil de fête, et pourquoi je pleurais sur mon amour en présence de l'enfant mort. Demain, après l'inhumation, je voulais aller te voir, et te faire tout connaître; oui, c'était ma ferme résolution : il vaut mieux encore que j'aie pu l'accomplir dès aujourd'hui.

Là-dessus, donnant le bras à son ami, il l'emmena dans la chambre voisine. Schrœder se remit par degrés de son trouble, et reconnut avec le docteur la nécessité de suivre dans cette affaire une conduite calme et mesurée, pour ne pas perdre le dernier avantage qu'on avait sur le baron, et pour ne pas exposer toute la famille à un scandale public. Ils convinrent que Schrœder devait, à la première occasion, démasquer le séducteur, lui repro-

cher ouvertement son infame conduite envers une famille estimable et rompre avec lui toute relation.

— Il peut m'en croire, le misérable! s'écria Schrœder, qui cherchait à se maîtriser, mais que le sentiment de l'honneur offensé et la douleur fraternelle mettaient à chaque moment hors de lui-même; il peut m'en croire, aussi vrai que ce poignet a souvent appris leur devoir à bien d'autres élégants faquins! Et je t'en fais le serment, Charles, il ne remettra pas les pieds chez moi, quand je devrais en plein jour le jeter à la rue, ce vaillant officier, décoré des ordres de Sa Majesté danoise!

— Au nom du ciel, mon ami, point de précipitation! repartit le docteur effrayé; tu amènerais par là ce que nous devons surtout éviter avec le plus grand soin, c'est que l'histoire ne s'ébruite, et que Charlotte ne soit livrée aux propos du monde avec ce méchant homme. Le seul moyen d'éviter ce malheur, c'est que tu dises à l'oreille du major tout ce que tu as appris, et que tu accompagnes cela de tel ou tel signe qu'il te plaira, et sur lequel il ne se puisse méprendre. Les hommes de sa sorte ne sentent jamais l'obligation de défendre leur honneur, aussitôt qu'ils se voient découverts, et Sylbourg s'arrangera pour ne pas se montrer une seconde fois devant tes yeux.

Schrœder, ayant repris son sang-froid, approuva cet avis, et les pressantes exhortations de son ami obtinrent de lui la promesse de ne laisser apercevoir à Charlotte qu'à la dernière extrémité qu'il avait connaissance de sa faute. Unzer lui dit entre autres choses:

— Son plus vif regret, si jamais elle reconnaît son inconcevable légèreté, sera de se sentir plus coupable que jamais homme n'aurait pu croire qu'elle le deviendrait. N'oublions pas non plus combien ont eu de part à sa première faute ses sentiments exaltés, son imagination vive et mobile, qualités sans lesquelles Charlotte n'aurait jamais été la grande artiste que nous admirons. Et quel art serait plus propre à éveiller dans un jeune cœur des sentiments, d'autant plus faits pour l'égarer qu'ils répondent peut-être à des désirs vagues et sans objet? C'est là l'excuse de Charlotte; son amour pour cet homme est bien

plus le produit de son imagination qu'un véritable penchant de son cœur.

Schrœder lui répondit avec amertume :

— Oui, tu peux avoir raison, mon ami ; beaucoup de choses sembleront dans l'ordre chez nous autres comédiens, et paraîtront choquantes et immorales chez les autres hommes. Est-il surprenant qu'un comédien foule aux pieds les mœurs et la décence? La liberté de l'art lui permet tant de choses!... Eh! mon ami, un esprit cultivé, un véritable talent, peut-il trouver du goût à ce qui est bas et frivole? Ne faut-il pas que le commerce assidu avec la poésie forme premièrement l'artiste, pour que l'artiste puisse agir à son tour sur le public? Crois-moi, les lois de notre art condamnent, aussi bien que le peut faire l'opinion commune, la maladive sentimentalité de Charlotte. Une Rutland, une Emilia, une Julia, ne donneront jamais un rendez-vous à un aventurier dans la maison d'une abominable entremetteuse. Un pareil égarement est aussi étranger à notre art qu'un empoisonnement l'est à votre science, bien que, dans un cas donné, vous employiez le poison, avec autant d'avantage que le drame emploie le pervers et le méchant.

Au milieu de ces entretiens la nuit s'avançait; la vive émotion des deux amis avait fait place insensiblement à des sentiments plus calmes; l'un et l'autre éprouvaient l'heureux effet de la consolation mutuelle qu'on trouve dans l'amitié, lorsqu'après des années d'un état tranquille, on est soudainement menacé par un malheur commun. Unzer n'avait pas seulement raconté à Schrœder l'histoire de sa passion pour Charlotte, depuis la première origine jusqu'à cette fatale soirée d'*Othello*, où il avait vu celle qu'il aimait se glisser avec Sylbourg dans la maison de la tireuse de cartes; il fut encore assez franc pour lui faire connaître le vœu de sa mère au sujet de Dorothée; il fit ensuite un parallèle des deux sœurs, où Schrœder put voir combien son ami, ébloui par le génie de Charlotte, avait vu chez elle de vertus et d'avantages, qui appartenaient réellement à Dorothée, et qui se reflétaient de son âme dans celle de sa sœur.

Schrœder, pour complaire à son ami, resta jusqu'au matin auprès de lui, et, quand le jour vint à poindre à travers les orageux tourbillons de neige, une grande partie des soucis qui les avaient assiégés la veille s'étaient dissipés, et ils prirent congé l'un de l'autre, pour exécuter les projets de cette nuit.

XXX

La nouvelle position de Charlotte à l'égard du major, après qu'il eut obtenu l'entrée de la maison, sans avoir déclaré ses vues et sans que la famille se fût expliquée avec lui, ne pouvait manquer d'augmenter encore les contradictions intérieures qui avaient développé cet amour dans le cœur de la jeune fille. Si elle avait obtenu que ses parents cédassent à la fermeté et à la décision avec laquelle elle leur avait présenté Sylbourg comme son fiancé, elle ne tarda pas à reconnaître combien ce succès était loin de suffire à son bonheur. Les barrières qui l'avaient séparée de son amant semblaient écartées; le baron pouvait se présenter librement chez elle, et il était reçu poliment par la mère, la sœur et le frère; mais un cœur tel que celui de Charlotte devait bientôt sentir plus vivement ce qui lui manquait encore que ce qu'elle avait obtenu. La contrainte que lui imposaient les habitudes sévères de la maison et la présence de personnes qui avaient le secret de sa liaison avec le major, sans permettre aux amants plus de liberté, lui semblait d'autant plus pénible de jour en jour, que celui qui souffrait cette gêne avec elle témoignait moins de patience et de résignation, et la sollicitait sans cesse de se soustraire à cette insupportable tutelle. Il n'avait pas de peine à la convaincre qu'il ne pouvait, sans une extrême résignation, souffrir tranquillement la défiance de son frère, et même lui devoir encore de la reconnaissance. Ou bien c'était la mère qui grondait, la sœur qui disputait, parce qu'elle avait manqué en ceci ou en

cela; qu'elle avait fait au baron un accueil trop empressé ou dit en sa présence telle ou telle affaire particulière, qu'une oreille étrangère ne devait pas entendre. Schrœder lui reprochait continuellement de trop négliger son art; et puis c'étaient des plaintes de la mère sur l'état où elle laissait sa garde-robe, sur sa distraction, sa préoccupation; et cependant Dorothée, qui tremblait en silence pour sa réputation autant que pour celle de sa sœur, était toujours sur les épines, craignant qu'enfin Charlotte ne donnât prise aux soupçons, par sa conduite avec Sylbourg en présence de personnes étrangères.

Ainsi ballottée par des remontrances continuelles, derrière lesquelles perçait toujours le regret et le mécontentement d'avoir accepté les visites de ce monsieur, Charlotte elle-même ne savait bien souvent ce qu'elle devait penser de ses rapports avec le baron. Car autant sa mère, son frère et sa sœur faisaient d'efforts pour sembler affables et simples en présence de Sylbourg, autant, dès qu'il avait quitté la maison, la scène changeait-elle, ainsi que la disposition des esprits, qui tournaient alors le plus souvent leur mauvaise humeur contre Charlotte; comme si la même tendresse, qui lui avait permis de recevoir Sylbourg, devait lui faire expier par le blâme, le soupçon et mille réserves inquiètes, cette permission, si étroitement mesurée.

Tandis que la vie de famille lui devenait ainsi de jour en jour plus pénible, une autre influence, à laquelle on n'avait pas songé, vint donner une nouvelle force à son penchant naturel pour la liberté et l'indépendance, et l'écarter toujours davantage de ses habitudes premières. Aussitôt que Sylbourg eut appris à connaître les mœurs et les caractères de la famille Ackermann, il reconnut les difficultés qu'il rencontrerait nécessairement sur ce terrain et les obstacles qui l'empêcheraient toujours d'avoir avec Charlotte une trop grande intimité. Il voyait, plus clairement chaque jour, qu'avec ses formes polies Schrœder se mettait à sa traverse encore plus que la mère et la sœur; sa tenue toujours froide, toujours la même, lui faisait craindre de jouer devant un si grand comédien un rôle doublement dangereux et

de ne pouvoir réussir à le tromper. Mais, d'un autre côté, la conduite de Schrœder était favorable aux desseins du major; car ce ne fut bientôt plus l'amour seulement, mais aussi la gêne de la maison paternelle, qui accoutuma Charlotte à la pensée de chercher dans un autre lieu la liberté, qu'on lui refusait chez elle, d'entretenir librement son fiancé. Elle voyait quels efforts lui coûtait le ton réservé qu'il devait prendre avec elle en présence de ses parents; la résignation qu'il devait montrer devant l'orgueilleuse froideur de son frère, l'inquiète surveillance de la mère et de Dorothée; de temps en temps il lui laissait entrevoir par un geste ce qu'il souffrait pour elle; quelle noire mélancolie le tourmentait, à la pensée que Charlotte, cédant aux importunités de sa famille, de ses alentours, pourrait bien l'abandonner, si le consentement du roi à leur mariage se faisait encore attendre longtemps... Pourquoi Charlotte, qui était prête à tout souffrir pour son amour avec un joyeux courage, se serait-elle fait violence, à la vue d'une conduite si noble et si fidèle? Elle permit d'abord à Sylbourg de l'accompagner le soir à son retour du théâtre; ensuite, quand elle n'était pas occupée sur la scène, elle quittait sa loge pour causer avec lui dans un coin du vaste édifice; ou, si le temps le permettait, cachée sous un voile, elle se promenait dans les rues appuyée sur son bras. Ces secrètes entrevues, précisément parce qu'elles n'étaient pas sans danger, avaient pour les deux amants infiniment plus de charme et d'attrait que leurs rencontres, toujours surveillées, dans la maison du Kreyenkamp; ils pouvaient se communiquer sans trouble leurs plus intimes sentiments; se dire sans contrainte leur joie et leur amour; enfin ils emportaient de chaque rendez-vous secret la pensée, qu'ils avaient su dérober au monde jaloux quelques minutes de bonheur.

Ainsi se serrait toujours davantage le lien magique qui attachait la jeune artiste à un homme, que tous ses alentours observaient avec défiance. Plus il pouvait se développer devant elle naturellement et sans contrainte, plus elle découvrait en lui de qualités, qui lui donnaient autant d'estime pour son caractère que

de goût pour ses manières aimables. Sa vivacité passionnée, sa tendre impatience, éveillaient dans Charlotte des sensations aussi douces que nouvelles; même une soudaine retenue qu'il montrait tout à coup, au milieu de ses plus vifs épanchements, révélait sous un nouveau jour à la jeune fille le cœur de cet homme si tendre et si fier, si doux et si fort. Elle s'effrayait quelquefois à l'entendre décrire ce qui se passait en elle, avec une si grande vérité qu'il semblait l'avoir éprouvé lui-même; ses jugements sur les hommes et les choses étaient d'un esprit supérieur et profond; sa conduite avec Charlotte était aussi naturelle que tendre et délicate; tout ce qu'elle lui disait trouvait dans cette âme un écho fidèle. Il lui contait plusieurs détails intéressants de sa vie passée; même il ne lui cachait point les erreurs de sa jeunesse; il paraissait se plaire à les expier, en imputant lui-même à ses défauts et à ses torts la plupart de ses malheurs passés. Il s'accusait d'une impardonnable légèreté, de la plus coupable violence, des plus furieux égarements; dès son enfance, il avait montré une invincible opiniâtreté et des désirs sans frein; adolescent et homme fait, il n'avait dû qu'à la direction idéale de son esprit de prendre en dégoût les séductions des sens, et il était revenu de ses erreurs avant qu'il fût trop tard. Cependant il y avait un moment fatal de son passé sur lequel il observait toujours le ton mystérieux, qui avait si vivement excité l'intérêt de Charlotte au bal et dans la promenade en traîneau. Plus d'une fois il parut sur le point de lui révéler tout son secret, mais ce souvenir le saisissait tellement, qu'il ne pouvait plus que lui dire en mots entrecoupés combien la seule pensée en était effroyable pour lui. Elle apprit seulement qu'un enchaînement de circonstances l'avaient forcé de sacrifier à l'amitié son premier amour, mais que ce sacrifice avait été pour lui la source des plus affreuses douleurs, en sorte que, pendant de longues années, plongé dans une cruelle illusion, il s'était cru coupable, jusqu'à ce que l'heure suprême de son ami vînt lui rendre la foi en lui-même et en un juste Dieu. En différentes occasions, il exprimait avec une force particulière sa ferme conviction que rarement un homme aussi innocent avait souffert

autant que lui, victime de la plus fidèle amitié et du plus perfide amour.

Pourquoi Charlotte l'aurait-elle pressé davantage? Chacune de ses paroles, même dans ses allusions à cette mystérieuse aventure, témoignait que son cœur était resté noble et pur et sa conscience sans reproches. Il n'avait été dans ce temps-là, comme aujourd'hui, injuste et sévère que pour lui-même, comme elle avait appris à connaître, dans mainte occasion où il s'agissait de justice et d'honneur, ses scrupules inquiets et sa sensibilité mélancolique.

Cet homme aurait pu lui révéler toute sa vie passée, sans éveiller jamais chez elle le plus léger doute sur la délicatesse et la solidité de ses sentiments. Elle croyait en lui avec tant de force, qu'elle aurait hasardé avec lui et pour lui tout ce qu'un paisible regard de ses beaux yeux lui aurait demandé.

Une âme si tendre, éclairée d'une si poétique lumière, pouvait-elle voir autrement qu'elle ne se voyait elle-même l'homme qu'elle avait choisi?

Un soir qu'ils se promenaient dans les rues, à l'heure du spectacle, ils étaient arrivés, sans que Charlotte y prît garde, dans le quartier du Kougelsort, et le major eut tout à coup l'idée de lui proposer une visite chez la Portugaise Fanny, pour qu'elle leur tirât les cartes à tous deux. Avant qu'elle pût savoir s'il avait badiné ou parlé sérieusement, il dit d'un ton enjoué :

— Ce que tu as fait une fois étant seule, tu peux le faire assurément en ma compagnie. Ton voile est assez épais pour cacher ta figure aux yeux d'un Argus, et au surplus je te présenterai comme une étrangère.

— Cette maison me fait peur, dit Charlotte angoissée. On peut hasarder une pareille démarche par nécessité, par amour, mais pour un simple caprice... Non, Max, n'en parlons plus; le Kougelsort m'a déjà fait assez de mal, tu le sais; et cependant ce ne fut pas une curiosité païenne mais la pure charité évangélique, qui provoqua ces mauvais propos.

— Fais-le par amitié pour moi, dit le major d'une voix cares-

sante. On m'a dit merveilles de cette femme, et je désire véritablement qu'elle me parle un peu de mon avenir. A présent que tu m'appartiens, ajouta-t-il avec tendresse, je ne crains pas de consulter le sort.

Et, sans lui laisser le temps de faire une nouvelle objection, il l'entraîna d'un pas rapide, malgré son anxiété, vers la maison bien connue; laissa tomber et traîner sur le seuil son sabre, qu'il portait sous son manteau, et soudain parut le même vieillard que Charlotte avait déjà vu lui éclairer l'escalier. Mais cette fois ce ne fut pas madame Fanny qui les reçut; une femme proprement vêtue, au visage pâle et doux, les fit entrer dans une chambre, qui n'était pas non plus celle où Charlotte avait trouvé la Portugaise à sa première visite; elle leur dit que madame Fanny était absente, mais qu'elle reviendrait à l'instant.

— Attendons son retour, dit le baron.

Et il ôta son manteau, il avança à Charlotte vers le poêle un siége commode, et lui demanda en anglais si elle ne se trouvait pas mieux là que dans la nuit froide et par ce temps de neige? Là-dessus il la fit asseoir doucement, et la femme sortit, en disant qu'elle allait elle-même chercher madame dans le voisinage.

Charlotte, en se voyant seule avec son amant dans cette maison étrangère, et de si chétive apparence, ne put résister à son inquiétude; elle se rappela tout à coup que la Portugaise lui avait précédemment offert sa maison pour une entrevue avec son amant, et que Sylbourg lui avait fait plus tard la même proposition. Elle le regarda avec défiance et, répondant à sa première question, elle lui dit:

— Si je me trouve mieux ici? Non, vraiment, Max; je m'y trouve fort mal. Prends ton manteau et partons bien vite.

— Pourquoi cette impatience? demanda Sylbourg étonné. Est-ce là le courage de ma petite héroïne tragique? Elle qui, dans mainte pièce terrible et chevaleresque, ose descendre intrépidement dans les plus sombres oubliettes, qui se promène dans les salles désertes des cloîtres ou dans les cavernes de brigands?

Pas d'enfantillage, Charlotte! Regarde autour de toi et me dis ce que tu trouves ici de suspect?

En effet la petite chambre, quoique meublée très simplement, était propre et commode, et, dans toute autre maison que celle de l'infame tireuse de cartes, elle n'aurait pu déplaire pour un secret rendez-vous. D'épais rideaux blancs garnissaient les deux fenêtres; sur la commode se voyait un rosier en fleur, et les parois étaient décorées de plusieurs gravures, offrant les portraits de Hambourgeois célèbres, ou morts ou vivants. Le portrait même du vénérable pasteur Gœtze n'y manquait pas, et une petite bibliothèque offrait, à côté de quelques romans inoffensifs, plusieurs ouvrages d'une austère morale, dont les principes ne s'accordaient guère avec le métier d'une diseuse de bonne aventure.

Charlotte, qui avait passé ces objets en revue, plus par embarras que par curiosité, retrouva peu à peu sa bonne humeur et sa liberté; l'empressement de Sylbourg lui fit oublier qu'elle était seule avec lui dans une maison étrangère. Il était le dévouement et la tendresse même, et lui peignait en traits de flamme le bonheur dont ils jouiraient tous deux, lorsque réunis, comme dans ces instants rapides, ils vivraient continuellement ensemble, tout à eux-mêmes et à leur amour.

— Alors, alors, disait-il en redoublant ses caresses, tu seras ma seule magicienne, parce que je possède en toi dès maintenant le bonheur que tu prédis à mon avenir!

Charlotte écoutait ces dernières paroles avec un ravissement paisible; la sûreté du lieu, le sentiment de sa liberté auprès de son amant, lui offraient une situation si nouvelle, qu'elle sentit vivement quelle gêne avait jusqu'alors pesé sur son amour. Combien cet amour, combien son amant lui-même lui parut changé, depuis qu'il osait s'approcher d'elle librement et sans contrainte, sans avoir besoin d'envelopper sa franchise dans les formes guindées d'une étiquette cérémonieuse et sous la craintive réserve de la vie bourgeoise! Le feu de ses regards, la témérité de ses caresses, le lui présentaient comme livré aux transports du plus délicieux ravissement.

— Si nous avions à notre disposition le vénérable pasteur, dit-il en riant, et en désignant le portrait de M. Gœtze. Qu'en penses-tu, ma chère? Il pourrait nous unir ici même, au Kougelsort! De témoins en effigie, nous n'en manquerions pas; là le seigneur Jérôme Snitger et là M. Conrad Jastram; malgré leur prétendue trahison envers la patrie, ils ont encore assez de crédit à Hambourg pour nous rendre ce service, et le digne docteur Schuppius, là, sous la glace, serait tout à fait mon homme pour dire la prière finale de notre mariage. N'a-t-il pas lui-même déclaré *ex cathedra*, qu'il faudrait étudier la théologie sous les fourches patibulaires, et que, s'il pouvait rattraper l'argent que lui ont coûté ses titres de docteur et de maître, il l'enverrait volontiers aux vieilles femmes de l'hôpital, afin qu'elles s'en achetassent une chaude soupe à la bière.

— Impie, voilà donc les saints que tu adores! dit Charlotte, qui l'aurait fort querellé sur ses frivoles sarcasmes, si la femme n'était pas revenue annoncer qu'on ne pouvait trouver nulle part madame Fanny dans le voisinage.

— Eh bien, nous reviendrons une autre fois, dit-il à cette femme en lui donnant une pièce d'argent, et il se retira avec Charlotte, car le moment n'était pas éloigné où la représentation devait finir.

Nous avons appris que cette entrevue au Kougelsort ne fut pas la dernière; que Charlotte, qui, dans sa simplicité, ne soupçonnait nullement que cette maison fût si mal famée, s'y rendit bientôt presque chaque soir sans résistance, et y passa souvent des heures entières avec Sylbourg.

La découverte d'Unzer, le soir même où l'on donnait *Othello*, ce grand tableau de la jalousie, enleva aux amants cet asile, et justifia les soupçons de Schrœder à l'égard d'un homme, assez méchant, assez déloyal, pour entraîner à une pareille démarche la femme promise à sa foi.

XXXI

Le hasard voulut que le lendemain de cette fatale nuit que Schrœder avait passée chez le docteur, plusieurs amis des Ackermann fussent invités par eux à souper; c'étaient des artistes, des hommes de lettres, des amis du théâtre, enfin le cercle qu'on y trouvait souvent réuni dans l'intimité. A l'entrée de Sylbourg, Schrœder dut se faire violence pour l'accueillir comme d'ordinaire; il eut surtout la plus grande peine à se contenir, lorsque le major, après les salutations d'usage, s'approcha de Charlotte, qui se posséda parfaitement, et se montra dans toutes ses manières avec Sylbourg entièrement naturelle et dégagée, en sorte que l'œil le plus soupçonneux s'y serait trompé. Schrœder fut si indigné de l'artificieuse dissimulation de Charlotte en présence de son séducteur et son complice, qu'il dut quitter la chambre pour ne pas se trahir et pour se remettre de son saisissement. Il y réussit, en se rappelant ce qu'il avait projeté en lui-même; et, quoique ce fût le plus difficile peut-être des rôles que le célèbre comédien eût encore joués, il revint bientôt avec l'air serein d'un hôte affable et joyeux; taquina Eckhof sur sa perruque mal peignée, et lui demanda en riant s'il jouerait bien, ainsi coiffé, le rôle de Tellheim?

— Je le jouerai, s'il le faut, en bonnet de nuit, répliqua le bon Eckhof, et il ajouta gaiement : Ce serait un beau tragédien que celui qui serait arrêté par une telle misère! Dans le temps où je faisais partie de la troupe Schœnemann, avec des honoraires d'un écu et seize gros par semaine, sur quoi je devais payer presque tous mes costumes, je jouais l'Orosmane de Voltaire avec un habit de brocart bariolé, emprunté secrètement à l'armoire de feu le conseiller Meurer, avec l'assistance de sa femme, amie passionnée de la comédie. Mes enfants, je vous le dis, l'habit fait l'homme, mais il ne fait pas l'artiste.

— Essayez donc, Eckhof! dit madame Ackermann, que les derniers mots du comédien avaient blessée, comme nous le savons, dans un endroit sensible. Chacun n'est pas un Garrick, pour faire ce qu'il fit un jour dans une noble société; ayant laissé tomber, comme par inadvertance, un escabeau par la fenêtre, il se mit à représenter un père au désespoir, qui aurait laissé tomber son enfant. Les ducs et les duchesses fondaient en larmes, tant son jeu était pathétique. Mais monsieur Eckhof n'est pas tout à fait un Garrick!

— Que diable aussi! sauf votre respect, madame Blanchemain, répondit l'artiste, avec une mauvaise humeur moitié jouée, moitié sérieuse, si je ne suis pas un Garrick, je ne suis pas non plus comme lui un illustre et impitoyable harpagon; je suis le pauvre Eckhof, sur le tombeau duquel on gravera ces mots (*nota bene* : si du moins on lui élève un tombeau) : « Versez ici librement les pleurs qu'il vous arracha pendant sa vie! » Pour l'histoire de l'escabeau, je voudrais bien voir cependant...

— Allons, allons, ne soyons pas d'abord si grondeur, lui dit madame Ackermann, en l'interrompant avec une douce gaieté, et en lui donnant de petits coups sur la joue. Eckhof sait bien pourquoi je le taquine avec Garrick. N'est-ce pas la coutume de comparer le géant, non avec le nain, mais avec le géant? Eckhof, vous êtes et vous serez, malgré celui-ci et celui-là (elle montrait son fils et Brockmann) le meilleur de tous, et tous les artistes de l'Allemagne peuvent apprendre de vous comment on joue la comédie. Il y a longtemps que Lessing a écrit dans sa docte dramaturgie : « Eckhof peut jouer le rôle qu'il voudra; dans le plus petit on reconnaîtra toujours le grand acteur; je voudrais qu'il pût jouer lui seul tous les rôles. » Et l'illustre philosophe Engel, qui vous avait vu dans Odoardo, ne vous appelait-il pas un vrai diable, qui l'avait mis tout hors de lui.

— Laissez là vos philosophes! répondit Eckhof, manifestement sensible aux éloges de son excellente amie et directrice. Ce même Engel a écrit un savant livre, où il veut nous enseigner à nous autres comédiens quel visage nous devons prendre pour expri-

mer tel ou tel sentiment, et comment nous devons traduire par le geste les diverses passions que nous avons à peindre. Il aurait dû y faire peindre aussi la mine qu'il fit, quand je lui fus présenté à Leipzig par Nicolaï. Après m'avoir considéré de la tête aux pieds d'un air stupéfait, il s'écria en ricanant : « C'est ce petit homme qui jouait Odoardo? Bon! il était plus grand de huit pouces, et de forte et belle taille! » Je vous l'atteste : en vrai professeur allemand, il voulait me prouver en face que je n'étais pas moi.

— Mais nous oublions le Tellheim en perruque mal peignée! dit un vieux conseiller, grand ami et zélé protecteur du théâtre. Je propose que M. Eckhof, avant que le rôti soit sur la table, nous prouve par expérience que le vrai comédien s'inquiète peu du costume et de l'appareil. Si Garrick a produit un effet si merveilleux avec un tabouret, notre ami nous prouvera en bonnet de nuit qu'il ne le cède en rien au mime anglais.

— Attendez, Eckhof, c'est moi qui vous habillerai! s'écria Dorothée.

Elle sortit et revint bientôt avec un bonnet de nuit et la robe de chambre de son frère. Au milieu des applaudissements de l'assemblée, l'artiste dut se laisser coiffer, par Dorothée et les autres jeunes dames, du vénérable, paisible et bourgeois bonnet de coton; il endossa la magnifique brocatelle de Schrœder, et la vive petite dame Reinike, engagée depuis peu avec son mari dans la troupe Ackermann, voulant compléter le classique portrait du père de famille allemand, plaça sur le nez d'Eckhof les grandes lunettes du poëte Bock, présent lui-même à la séance. Ainsi affublé, Eckhof resta un moment assis dans son grand fauteuil, immobile et muet d'étonnement de la métamorphose survenue en sa personne; le conseiller lui demanda de prouver sa thèse et de peindre un caractère en opposition directe avec le costume qu'il portait.

Eckhof, par son jeu muet de vieillard à la tête branlante, excita d'abord un éclat de rire général, particulièrement lorsque, feignant de n'avoir pas entendu l'interlocuteur, il avança l'oreille

droite, et, selon l'usage des sourds, se fit répéter clairement et hautement ce qu'on lui avait dit. Tout à coup, il se lève brusquement du fauteuil, hausse fièrement la tête, redresse, avec l'attitude d'un jeune héros, sa taille, tout à l'heure courbée par la vieillesse; ses yeux étincellent, et, avec cet organe doux et sonore, cette voix émue et saisissante, il déclame une scène du *Codrus*, tragédie couronnée de Cronegk, dans laquelle Eckhof représentait le noble roi d'Athènes, que l'oracle appelle à mourir sous les coups de l'ennemi, pour assurer à son peuple la victoire.

Le grand comédien n'avait pas récité dix vers, qu'on avait oublié le bonnet de nuit et la robe de chambre; on ne voyait, on n'entendait plus que le héros grec, à qui la patrie est plus chère que la vie. Même sur le théâtre et en manteau de pourpre, Eckhof n'avait jamais rendu Codrus d'une manière plus vraie et plus complète; l'opinion unanime fut qu'il s'était surpassé. Mais il s'enfonça de nouveau dans son fauteuil, à la façon d'un vieillard infirme et caduc, et, comme s'il eût rêvé tout éveillé, il regardait fixement devant lui. Tout à coup il fait un mouvement, comme si quelqu'un s'approchait et s'asseyait à son côté. Il prend doucement la main de son voisin, et commence, en changeant de voix, un dialogue emprunté à l'*Ennemi du mariage* de Gotter, comédie devenue surtout célèbre grâce au jeu admirable des acteurs. Si l'on fermait les yeux, l'illusion était complète; on croyait entendre converser deux personnes. Et avec quelle grâce n'exposait-il pas à l'ennemi du mariage la douceur de ce lien! Avec quelle bienveillance, quelle tendresse, ne s'adressait-il pas à l'âme de ce froid égoïste! Enfin le vieillard, toujours plus ému, exprime le bonheur de sa propre union; il parle de ceux que la mort lui a ravis; tout à coup il s'arrête, la voix lui manque, ses lèvres tremblent, il prie; ses yeux semblent nager dans les larmes; alors il saisit, comme vaincu par sa douleur violente, le bras de son interlocuteur, se penche sur lui, le presse, et s'écrie d'une voix lamentable et déchirante : « Malheureux, tu ne sais pas que les larmes ont aussi leur volupté! » Et, comme anéanti, le vieillard retombe dans le

fauteuil, pendant que les assistants n'osent faire un mouvement, si profond a été l'effet de son jeu puissant dans cette simple scène. Mais il ne leur laisse pas le temps de s'abandonner à leurs impressions, car il se relève sur-le-champ, repousse le bonnet en arrière, et, avec la magie d'un Protée, il prend la figure d'un paysan sot, hardi, débonnaire, et le George, le vrai George du *Paysan héritier*, se produit à la société surprise, dans la joie grossière de son bonheur; il revient de la ville, où il a enterré son riche frère, dont il hérite cent mille marcs. Ce bonheur inattendu a complétement troublé le belître; il ne se connaît plus; il appelle Lise « Madame; » son Jeannot et sa Margot sont devenus d'excellents partis. Ce portrait de la gaieté la plus bouffonne, de la plus vive satire, était si vivant, si naturel, qu'on ne croyait plus voir une imitation; ces genoux pliés, ces épaules remontées, enfin chaque trait du visage, exprimait le véritable paysan, et le moindre geste de la main était comique; il fallait le voir baisser les deux doigts du milieu de la main droite, élever d'un air méditatif l'indicateur et le petit doigt, pour comprendre avec quels petits moyens en apparence ce grand artiste produisait ses effets; tout le mouvement si risible du poignet et du bras pourrait se peindre, mais non pas se décrire. Cette image plaisante, cette peinture flamande du vrai campagnard était encore assaisonnée par un naïf patois, et le peu de mots que George dit à Lise dans le dialecte du pays, lorsqu'elle lui demande pourquoi il était allé à pied, et qu'il répond : « Dame, c'est q' je trouvions ça plus commode, » auraient donné le fou rire à un misanthrope.

A la fin de la scène entre George et Lise, dans laquelle Eckhof avait alternativement fait parler le paysan et sa femme, d'éclatants bravos retentirent, quand le comédien fit retraite avec une gauche révérence, jeta de côté la robe de chambre, et rendit à ses amis l'artiste aimable et sans prétentions.

Tout le monde le combla de félicitations et de louanges; madame Ackermann elle-même se déclara vaincue et dit gaiement :

— Oui, oui, je vois bien que la peau humaine est et sera tou-

jours le meilleur costume, surtout quand il y a dessous un Eckhof!

Schrœder ajouta :

— Et, pour le véritable artiste, le bonnet de coton sera la couronne de gloire, qu'il joue avec cette coiffure le roi Codrus ou George le paysan.

M. Kreyenpeter, l'élégant maître des cérémonies, parut alors, et annonça, dans un alexandrin galamment tourné, que le rôti était sur la table. On passa dans la salle à manger; la place d'honneur fut décernée à Eckhof, et des acclamations générales accueillirent la proposition du docteur Dreyer, que l'illustre comédien ne déposât point de toute la soirée le bonnet de coton.

Pendant le repas, l'art et la littérature continuèrent de former le sujet principal de la conversation; on s'attacha surtout à *Othello* et à la manière dont le public de Hambourg l'avait accueilli. Malgré la présence de M. le conseiller, l'intervention de l'autorité dans les matières de goût fut vivement blâmée; les deux critiques, savoir le docteur Dreyer et le licencié Wittenberg, se prononcèrent sévèrement contre ces limites officielles tracées à la poésie dramatique.

— C'était à la police de santé de prendre la chose en main, dit le docteur Dreyer, avec son esprit sarcastique, car les nerfs de nos délicates patriciennes ont droit à sa protection spéciale. Il fallait donc avant tout envoyer à Othello le médecin ordinaire de la ville, pour analyser chimiquement et anatomiquement les éléments pestilentiels qui pouvaient se trouver sous sa peau noire. Mais de déclarer purement et simplement l'Etat en péril, parce qu'une femme de sénateur tombe en pamoison à la représentation d'une tragédie; d'enjoindre d'office et sous menace de châtiment à un directeur de mutiler un chef-d'œuvre, c'est ce qui ne s'accorde nullement avec nos illustres priviléges anséatiques, et je doute qu'on trouvât dans notre code pénal aucun article pour justifier une pareille mesure.

— C'est déjà trop que nous autres Allemands nous ne puissions dire un seul mot de politique ni sur la scène ni ailleurs, ajouta

Wittenberg. Dans une ville comme Hambourg on devrait du moins laisser l'art se développer sans entraves, quand il s'attache uniquement à représenter les mouvements de l'esprit et les passions qui n'offensent ni l'Etat ni la morale publique. Cette mutilation administrative d'une œuvre aussi célèbre qu'*Othello* me rappelle une anecdote des annales de la peinture florentine au moyen âge. Un magnifique tableau d'autel, représentant la crucifiement du Sauveur, fut détruit par le peuple, uniquement parce que l'expression de la douleur était représentée d'une manière trop humaine sur le visage du Christ mourant. La vérité que le peintre avait donnée à son œuvre parut une profanation; peut-être aussi son Christ mourant contredisait-il l'image traditionnelle que le peuple s'était faite des traits et de la personne du Sauveur; quoi qu'il en soit, le tableau, pour avoir été fidèle à la vérité de la nature, fut détruit sans pitié par les Florentins, qui s'en faisaient beaucoup accroire sur leur sentiment esthétique et religieux. La même chose est arrivée à *Othello;* parce que le grand poëte a sacrifié la vieille théorie à la réalité psychologique; qu'il abandonne l'illusion poétique pour la vérité humaine, il ne satisfait ni le goût corrompu ni les prétentions morales de notre public. Oui, c'est la vérité, la terrible vérité, dans cette violente nature d'homme, c'est elle seule qui révolte notre génération énervée, et, parce qu'on n'a point de prise sur Othello lui-même, sur cette redoutable figure de bronze, on tombe sur Iago; on le décrie comme une caricature de l'enfer. Je parierais cent contre un que la plupart des ennemis de cette tragédie sont bien plus effrayés par la gigantesque nature d'Othello que par le lâche et rampant scélérat qui l'entraîne à sa perte.

Brockmann prit la parole :

— N'avons-nous pas vu l'année dernière, quand nous avons donné *Gœtz de Berlichingen,* combien une partie de nos spectateurs, et ce n'étaient pas les ignorants, se sont montrés sévères pour un drame vraiment national? Cette pièce, que l'auteur a prise dans la moelle de notre histoire allemande, fut critiquée comme barbare et sans élégance, uniquement parce que beau-

coup de gens n'apprécient un drame que par des qualités extérieures, et qu'une ou deux phrases sentimentales leur font oublier la sécheresse de l'ensemble.

— Après tout, dit le conseiller, il ne faut pas méconnaître que la rumeur provoquée l'année dernière par *Gœtz de Berlichingen*, au milieu de notre public, partait des mêmes motifs qui font condamner actuellement *Othello*. Y a-t-il longtemps que nous ne considérons plus la poésie et l'art comme des ennemis de la vie pratique; que nous voulons transporter sur la scène les conceptions du génie, à la place d'un formalisme mécanique et de l'absurdité traditionnelle? Sans Lessing nous marcherions encore à tâtons dans les ténèbres avec nos théories, et nous n'aurions pas à nous plaindre du très sage conseil qui, à la majorité de cinq voix, décide que le progrès, même dans l'art dramatique, doit s'accomplir avec une mesure convenable. Je n'ai pas besoin de vous dire toutes les représentations que j'ai faites à mes collègues, pour les détourner de cette attaque contre la liberté du théâtre; j'avais beau citer Lessing, Herder, Diderot, Aristote même, pour appuyer mes arguments; les partisans de la bonne routine dans l'Etat et dans l'art ont tenu ferme; l'un d'entre eux, et ce n'était pas le moindre, m'a sommé de lui citer une tragédie grecque ou française qui sacrifiât la loi du beau à celle de la psychologie, et qui, au lieu de personnages idéalisés, se contentât de peindre les passions humaines dans toute leur crudité; et surtout, ajoutait l'orateur, des passions telles que la jalousie d'Othello, qui dégradent chaque individu, ou comme l'avarice, qui est plutôt une maladie qu'un ressort dramatique. Enfin, mes amis, quoique j'aie perdu ma cause, cette séance du conseil m'a confirmé dans l'idée que l'art allemand et la littérature approchent d'une crise violente, et que la main de fer de Gœtz de Berlichingen a frappé à la porte, d'où le génie d'une nouvelle époque sortira bientôt victorieux.

— Et le More sera venu pour annoncer le maître à la société attentive, dit Wittenberg. Car certainement l'ami Schrœder nous a fait avancer d'un grand pas en produisant *Othello* sur la

scène; il a en quelque sorte érigé le trône sur lequel viendra s'asseoir la Muse de notre poésie nationale. En avant donc sans crainte, dussent toutes les perruques et les cadenettes du saint empire romain se révolter contre nous! Faites parler en notre langue Hamlet, le roi Lear, Macbeth et mon divin Falstaff: alors les cœurs allemands naîtront aussi à la vie, et les têtes allemandes enfanteront des merveilles!

— Après Othello, c'est moi qui suis le plus lésé par l'arrêt du conseil, dit Bock, le poëte du théâtre, chargé en cette qualité d'arranger les pièces qu'on voulait mettre à la scène et d'y faire les changements nécessaires. Oui, mes très honorés messieurs, car on ne manquera pas de répéter partout qu'on avait fait de Bock un jardinier, et qu'au lieu de garder et de soigner avec ménagement ce riche et délicieux jardin de la poésie, je l'ai dépouillé de ses plus beaux ornements. Vous verrez comme nos doctes critiques me maltraiteront, pour avoir estropié et mutilé en vrai barbare cet Othello, quoique les observateurs attentifs et impartiaux puissent reconnaître que la tragédie, dans sa nouvelle forme, est fidèlement calquée sur l'original, à l'exception de l'inévitable circonstance que le héros et l'héroïne conservent la vie et finissent par se réconcilier. Cela doit suffire à contenter les humains et sages pères de notre cité, et grâce à cet appendice moral qu'ils ajoutent à *Othello*, ils lui pardonneront volontiers sa furieuse jalousie et ses superstitions païennes.

Le conseiller, qui avait une manière de penser libérale, et qui, admirateur enthousiaste et protecteur du théâtre, était depuis longtemps accoutumé à l'esprit irritable et chatouilleux des artistes et des poëtes, se mit à rire de tout son cœur, et rappela au dramaturge mécontent comme quoi c'était naguère l'usage à Hambourg, chaque fois qu'on rouvrait le théâtre, ou qu'on formait un nouveau bail, de complimenter le sénat du haut de la scène dans quelque pièce composée exprès, et le plus souvent allégorique, ou dans quelque prologue, plaçant ainsi la Muse dramatique sous le patronage de l'autorité. Naguère encore (l'an 1767) on donna une représentation solennelle pour fêter le

gouvernement et lui rendre grâces ; à la fin du prologue, on voyait briller en lettres de feu dans une gloire les chiffres de tous les honorables membres; et, pour surcroît, les armes de la ville, exposées dans un transparent, témoignaient avec éclat que le théâtre de Hambourg reconnaissait alors pleinement l'autorité suprême du sénat, et le considérait comme le haut arbitre du bon goût. Des poëtes pleins de talent, ajouta le conseiller avec malice, n'hésitèrent pas à composer pour cette occasion des prologues, des épilogues, même des pièces de circonstance, et je me trompe fort si notre ami Bock n'a pas enfourché plus d'une fois Pégase, pour se signaler dans ce domaine de la poésie officielle.

De bruyants éclats de rire témoignèrent l'admiration de la société pour les connaissances approfondies que le conseiller avait montrées dans l'histoire littéraire des dernières années, et le dramaturge, le poëte de circonstance, cacha sa confusion derrière une nouvelle bouteille, que lui avança la compatissante Dorothée.

La conversation reprit ensuite un ton plus sérieux ; et ce fut le bon vieux Kreyenpeter, qui, jetant sur Schrœder un regard aussi embarrassé et aussi craintif, que s'il eût appréhendé la chute de la foudre sur sa tête vieillie dans la loge du souffleur, saisit, contre toutes ses habitudes, la lance de la critique, et la dirigea contre la peinture manquée du caractère d'Iago; soutenant, après avoir fait mille excuses pour sa témérité, qu'il était impossible et inimaginable qu'un tel homme existât; le grand Shakespeare eût mieux fait, selon M. Kreyenpeter, de laisser toute la tragédie dans le néant que de montrer un tel défaut de connaissance du cœur humain, en créant un personnage qui manque de toute vraisemblance et qui insulte à la nature humaine.

Cette vive censure, cette condamnation absolue du caractère d'Iago étonna beaucoup moins l'assemblée que ne fit la personne du critique ; car c'était peut-être la première fois qu'on entendait M. Kreyenpeter énoncer une opinion indépendante. Lui, qui ne se hasardait jamais à prendre part aux doctes entretiens, au milieu des lettrés et des artistes, principalement en présence de son

très honoré directeur, dont chaque parole était pour lui l'Evangile; lui, l'écho toujours attentif et docile des autres; qui n'avait jamais étendu la sphère de son art au dehors de sa niche, et qui, même dans la vie ordinaire, parlait avec ce discret chuchotement qui caractérise le bon souffleur; il osait aujourd'hui déclarer contraire à tous les principes de l'esthétique un des plus beaux rôles de son illustre directeur, proclamer ce rôle la figure la plus mal conçue de cette tragédie d'ailleurs si excellente!

Tous ceux qui le connaissaient, et c'étaient presque tous les convives, en voulurent à peine croire leurs oreilles, quand M. Kreyenpeter s'emporta si fort contre cette figure de scélérat, qu'on osait déclarer un chef-d'œuvre de l'art dramatique. Mais la surprise augmenta encore, quand ce drôle de petit souffleur, suant à grosses gouttes, se tourna vers son chef, et, avec l'air d'un sévère Aristarque, lui demanda s'il croyait bien, avec un rôle tel que celui d'Iago, intéresser un autre public que celui de la galerie, et si ce n'était pas contre le bon goût, et même contre le sens commun, de voir un grand acteur se charger de pareilles caricatures? Schrœder, sans être le moins du monde offensé du reproche qu'on lui faisait de blesser le sens commun, fit un signe d'intelligence à son vieux souffleur, et dit que chacun avait sa manière de juger; qu'un caractère tel que celui d'Iago pouvait être pris de divers côtés, et que les critiques anglais l'avaient bien prouvé, car ils l'appréciaient tous de différentes manières. Mais cette réponse ne satisfit point M. Kreyenpeter; il n'était, selon lui, nullement question de caractère, car les traits de celui d'Iago se contredisaient tellement que tout le personnage se réduisait à rien; cette création infernale ne se trouverait nulle part dans le monde, pourquoi prétendrait-elle exister sur la scène?

La pomme de discorde était lancée dans la société, et chacun s'efforça de faire prévaloir ses idées pour ou contre Iago. Celui-ci relevait un trait du caractère, celui-là un autre; pour l'un Iago était un fripon ordinaire, radicalement mauvais; pour l'autre un subtil intrigant, avec un vernis diplomatique; pour un troisième c'était un homme que les circonstances et les destins con-

traires avaient perverti; on disputait pour savoir si le comédien devait faire plutôt ressortir les mobiles extérieurs que les motifs secrets de ce personnage; si peut-être il ne devait pas adoucir par une certaine gaieté diabolique les coups de lumière trop blessants de cette physionomie infernale; ou s'il fallait enfin reproduire Iago purement et simplement comme l'imagination du poëte l'avait conçu, sans égard à la différence des temps, des personnes et des sentiments.

Après qu'on eut longtemps discouru dans tous les sens, le docteur Dreyer dit, en désignant Schrœder, qui avait écouté en silence tout ce débat littéraire :

— Pourquoi disputons-nous si longtemps de la chape à l'évêque, quand nous avons au milieu de nous Iago lui-même, ou du moins son excellent interprète? C'est lui qui nous dira si Iago est un scélérat idéal ou réel; s'il y a plus chez lui de réflexion, de naturel ou d'habitude; s'il faut voir en lui un fripon fashionable plutôt qu'une figure grossière et patibulaire.

Schrœder demeura quelques moments pensif, vida lentement son verre, et dit avec une apparente distraction :

— Oui, oui, Iago... c'est un excellent coquin, un modèle, un vrai type de scélérat, duquel Satan lui-même pourrait apprendre plus d'un tour! Mais, malgré ma préférence pour cet admirable gueux, je dois reconnaître, avec notre ami Kreyenpeter, que cet infernal Iago est taillé sur une mesure un peu trop gigantesque pour notre scène; les proportions de ce personnage dépassent la taille de nos intrigants ordinaires; la sauvage et grande nature du noble Othello est à peine à la hauteur de ce géant satanique, qui menace de faire voler en éclats tous les ressorts de la tragédie. Et cependant, malgré ces vastes dimensions de la figure, qui pourrait douter qu'elle ne soit de la même étoffe que celle dont l'Eschyle anglais forme ses autres caractères, c'est-à-dire, qu'elle ne soit prise dans la nature, dans la vérité, dans l'histoire? Considérez-le attentivement cet infame, si pervers, si spirituel, et vous ne trouverez pas en lui un trait qui ne soit de l'homme, sa noire méchanceté aussi bien que son ambition, sa soif de ven-

geance, son goût pour le mal, pour l'horrible. C'est Satan sous figure humaine, qui met sa joie dans sa perversité, dans ses inclinations homicides; qui s'enorgueillit même de sa bassesse envieuse; qui s'en fait un titre de gloire, quand il voit le souffle empoisonné de son épouvantable nihilisme anéantir autour de lui toute vertu et toute beauté. « Mieux vaut le diable en original que la copie d'un ange; » c'est sa pensée, comme celle du conseiller Falk dans *Justice et Vengeance*. Et, s'il porte sur sa personne ce jugement, qu'un homme tel que lui est impossible, cet aveu même nous montre qu'il est possible et réel. Pas un sentiment, pas une fibre chez lui, qui appartienne au bon côté de la nature humaine; de plus, il est toujours un subtil sophiste; il raisonne avec lui-même avant chaque nouvel attentat; il prouve qu'il agit justement; que le bien peut résulter de ses actions détestables; il a besoin de s'abuser lui-même sur l'horreur de sa propre nature, pour exécuter ce qui ne serait sans cela possible qu'au véritable Satan. Sa dissimulation est aussi parfaite dans les petites choses que dans les grandes; il calcule d'avance, en quelque sorte, ce qu'il éprouverait s'il avait tout à coup une conscience, et, pour être bien sûr de ne jamais tomber dans un pareil embarras, il croit à son hypocrisie comme aux intentions les plus innocentes. Le saint, le sublime, que sa ruse anéantit, élève chez lui jusqu'au fanatisme cette « théologie de l'enfer; » il se comporte toujours comme s'il devait répondre de toutes ses actions, de toutes ses pensées, devant un juge sévère. Son esprit, plein de ressources, sait masquer sous les plus nobles mouvements de l'âme son désordre moral; comme scélérat dans le grand style, il a une admirable connaissance des hommes, avec le talent de faire pénétrer sa tortueuse hypocrisie dans tout caractère étranger, et, par son esprit souple et frivole, de se fortifier incessamment dans son affreuse perversité; il masque sous l'air d'une parfaite candeur le mal qu'il médite, en sorte qu'il réussit même à tromper l'ange, jusque-là si clairvoyant, dans l'âme d'une femme innocente, comme Desdémone, et qu'il finit par détruire le charme si puissant que cette innocence exerçait d'abord sur le cœur d'Othello...

Et un tel homme n'existerait pas en réalité? Oh! croyez-moi, mes amis, les Iago ne sont pas aussi rares dans la vie qu'on veut le croire, et la figure créée par Shakespeare n'est, trait pour trait, qu'une copie trop fidèle de ces hommes chez lesquels les plus beaux dons de l'esprit ne semblent exister que pour faire ressortir d'une manière plus criante le défaut absolu de tout sentiment moral. J'ai connu plus d'un Iago, auquel les occasions seules ont manqué pour être aussi abominables que celui du poëte; aussi ne doit-on pas oublier, pour apprécier l'Iago de Shakespeare, les circonstances et les personnes qui lui donnent cet horrible aspect. C'est en cela précisément que consiste le caractère infernal de ces missionnaires de Satan, que leur génie, si l'on peut ainsi parler, tout comme celui des natures vraiment créatrices et d'une imagination féconde, signale moins sa grandeur et sa force d'invention dans la vie ordinaire et commune, qu'au milieu d'événements extraordinaires et en présence de caractères remarquables; il en reçoit, pour ainsi dire, son impulsion; les fermes esprits, les situations difficiles, sur lesquelles la fatalité semble régner, accroissent la puissance du pervers, la subtilité, la souplesse de sa pernicieuse logique. Il faut au véritable Iago une digne victime de sa ruse infernale, pour qu'il se révèle tout entier, comme le terrible boa ne développe sa force prodigieuse que dans sa lutte avec le lion.

Ici Schrœder s'arrêta, pour voir si quelque personne de la société prendrait la parole à son tour; mais, comme on gardait le silence, il poursuivit, après une pause, avec son calme et sa mesure ordinaires :

— Un trait qui me semble d'une grande vérité dans le caractère d'Iago, c'est qu'il ne réussit pas seulement à tromper le noble et simple Othello, ce rude guerrier, aussi étranger aux ruses diplomatiques qu'à la réserve inquiète et à la dissimulation, mais encore la pure Desdémone, cet idéal de la femme aimante et sensible, à qui tout autre poëte que ce grand peintre du cœur humain aurait prêté une crainte inexplicable en présence de ce rusé scélérat. Qui ne trouverait convenable que cette âme inno-

cente et pure, fût prise en face d'Iago d'une secrète angoisse; qu'une fibre prophétique tressaillît chez elle involontairement, ne fût-ce que d'une manière presque imperceptible, à la vue du traître et la mît sur ses gardes? On dirait : C'est son bon ange qui lui inspire ce sentiment de crainte devant l'ami de son époux; on y trouverait une preuve de l'organisation délicate de la femme. Mais Shakespeare a dédaigné avec grande raison ce moyen d'effet; sa Desdémone, qui aime uniquement Othello, avec toute l'ardeur et tout l'abandon de son cœur virginal, n'a qu'un pressentiment, qui l'entraîne, c'est celui d'un bonheur infini au sein de l'amour; c'est le pressentiment des grandes et nobles vertus de celui à qui elle sacrifie tout, sa réputation, sa famille, une heureuse et brillante existence, uniquement pour le pouvoir nommer son époux. Cette ivresse remplit son âme tout entière. Et ne voyons-nous pas dans la vie se réaliser cette peinture si vraie du cœur de la femme? Ne sont-ce pas les plus purs et les plus nobles caractères, qui, dominés par une ardente et unique passion, n'aperçoivent pas le traître qui se glisse furtivement dans l'ombre de leur bonheur? Que serait cet Iago, si Desdémone, moins livrée à son amour, avait fait parler contre l'imposteur son naturel ingénu, ou si Othello, cette âme héroïque et fidèle, n'avait pas jugé si précipitamment, d'après lui-même, son perfide ami? Ce qui assure si souvent à ces misérables le triomphe sur l'innocence, c'est qu'elle ne peut absolument pénétrer dans l'âme noire du séducteur, tandis que le plus funeste talent d'Iago est de s'identifier avec la noble nature qu'il veut détruire, et de feindre toutes les vertus qui la peuvent charmer.

— Quoi qu'il en soit, dit Sylbourg, en cassant une amande, l'Iago de la poésie a un jeu bien plus facile que celui de la vie réelle, surtout dans l'état actuel de la société et de la morale. Si parfaite que soit la peinture de ce caractère; avec quelque exactitude et quelque liaison qu'il soit représenté, on peut trouver tout à fait incompréhensible que ce même Iago, dans lequel tous les spectateurs reconnaissent dès les premières scènes un affreux scélérat, puisse tromper sur son véritable caractère tous les per-

sonnages de la pièce. Et pourtant ces personnages sont éclairés; ils appartiennent aux classes les plus élevées, et l'on ne peut admettre qu'ils se livrent sans réflexion au premier intrigant venu, à un aventurier; cependant, quoique le spectateur du parterre, aussi bien que celui des loges et de la galerie, frémisse dès son apparition, tous les personnages de la pièce demeurent tranquilles; ils n'ont pas le moindre soupçon de sa ruse, ils lui confient tous leurs secrets; enfin ils se conduisent avec lui comme avec leur meilleur et leur plus sincère ami; Emilie elle-même, la propre femme du scélérat, malgré sa prudence et la finesse de son sexe, seconde sans aucune défiance le traître dans son intrigue contre Desdémone.

Schrœder regarda un moment le major d'un air calme et posé, et il répondit;

— Je ne vois rien là qui choque la vraisemblance, monsieur le baron; et la réalité nous prouve que le grand poëte n'exprime pas moins fidèlement, d'après l'expérience, les nobles caractères que les mauvais, et ne permet pas qu'ils fassent, qu'ils éprouvent ou qu'ils disent rien d'invraisemblable. Qui empêcherait aujourd'hui un homme du caractère d'Iago de faire autant de mal, et, dans les circonstances données par Shakespeare, de provoquer les mêmes catastrophes? Ces intrigants, ces aventuriers raffinés, trouvent dans notre vie moderne un terrain assez favorable; et l'on m'en contait dernièrement un exemple terrible; la ruse inouïe d'un moderne Iago a failli détruire la paix et l'honneur de toute une famille respectable. Mais l'affaire ne m'est connue que par quelques détails, et cette seule raison suffirait pour me détourner de répéter ici cette histoire. Je sais seulement, ajouta-t-il, avec une expression singulièrement vive, et comme pour se délivrer d'une impression douloureuse, que le traître dont je parle n'a échoué dans ses desseins perfides, que pour avoir voulu jouer à la fois les rôles d'Iago et d'Othello.

Le major tressaillit légèrement; le regard défiant qu'il fixa un moment sur Schrœder exprimait la crainte qu'il n'eût surpris son plus profond secret.

— Ah! ah! je voudrais connaître ce monsieur-là, s'écria-t-il en éclatant de rire, tout rassuré par l'air simple et ouvert de Schrœder. Iago et Othello fondus en un seul personnage! Ainsi, moitié noir et moitié blanc! Je ne comprends pas en vérité qu'il n'ait pas réussi au moins dans un de ses rôles, et n'en ait pas conservé la couleur!

Schrœder ne parut nullement blessé par cette plaisanterie sur un événement qui l'avait visiblement affecté d'une manière pénible; il sourit même du badinage de Sylbourg et répondit gaiement :

— Pardon, monsieur le major! Notre héros a conservé sa couleur, même après avoir échoué dans ses deux rôles; car du noir Othello et du blanc Iago il s'est formé une bête grise si parfaite, qu'on n'y verra plus qu'un âne tout le reste de sa vie.

Là-dessus Schrœder changea brusquement de conversation et sut bientôt, par son vif enjouement, dédommager les plus jeunes convives de tous ces graves entretiens. Anecdotes, plaisanteries, bons mots, remplacèrent les débats littéraires; l'excellent vin de cette maison hospitalière rendit la joie toujours plus animée et plus expansive. Au dessert le bon licencié Wittenberg était arrivé à ce point de belle humeur où son esprit mordant et les agaceries de la société attiraient sur lui des orages. Déjà quelques insinuations malicieuses de Brockmann lui avaient rappelé une aventure toute nouvelle et fort tragique, qui lui était arrivée à Eppendorf, village voisin de Hambourg; il avait eu, étant ivre, le malheur de tomber dans un fossé plein d'eau. La mauvaise humeur du licencié augmenta lorsque Dreyer, avec son esprit toujours batailleur, prit la défense de Wittenberg; ce n'était, on l'entend bien, d'un bout à l'autre qu'une parodie de la vie dissipée du licencié. Celui-ci, ayant bientôt reconnu la satire cachée sous cette défense officieuse, qui livrait toujours davantage aux railleurs ses faiblesses et ses excentricités, se sentit outrageusement blessé par les coups de cette langue double et perfide; il ouvrit le feu de ses batteries, en s'égayant sur les malheureux débuts de Dreyer comme poëte. En effet, bien des années aupa-

ravant, Dreyer avait publié un recueil de sentences bachiques, sous le titre de : *Joyeuses inspirations du vin, du punch, du bischof et du crambambouli* [1]. Mais ces facéties parurent si offensantes pour la morale, que le magistrat de Hambourg confisqua toute l'édition du livre, dès son apparition, et la fit brûler au son du tocsin de la cloche infamante. Tel fut le souvenir, peu agréable pour Dreyer, que le licencié invoqua dans son dépit en s'écriant d'un ton railleur :

— En 63, mon cher Dreyer, votre esprit brilla bien autrement qu'aujourd'hui. Comme elles flamboyaient les subtiles allégories ! Comme ils se perdaient dans les nues les beaux compliments ampoulés ! L'épigramme la plus délayée prenait feu ; l'ode la plus froide jeta des flammes ! Ah ! ah ! voilà ce qui arrive quand on ne puise que du punch et du crambambouli à la fontaine de Castalie, et qu'on prend un ou deux impromptus, bons ou mauvais, pour la quintessence de toute poésie.

— Pourquoi vous échauffer si fort, mon cher Wittenberg, répondit le satirique avec un imperturbable sang-froid ? Le crambambouli m'a jeté dans le feu, comme il vous a jeté dans l'eau ; voilà toute la différence, et je pense que chacun de nous fut renvoyé, comme poëte, à l'élément qui lui convenait le mieux. Eh ! qui veut nier que vous ne soyez le favori des Muses, et qu'Amphion ne vous ait transmis par héritage sa lyre miraculeuse ?

— Raillez à votre aise, monsieur le secrétaire en titre ! s'écria Wittenberg, pâlissant de courroux. Personne n'oubliera que vous osâtes parodier le magnifique chant de Haller sur l'éternité ; et qui pourrait douter que vous ne soyez un homme immortel, puisque vous avez passé par le feu et que vous voilà encore ! Mais, après votre polémique avec Bodmer et Breitinger, en l'honneur de laquelle votre pape Gotsched vous mit au nombre des saints, vous devez cependant encore une réponse au savant suisse, qui vous a demandé où se troue vl'université dans laquelle vous avez si parfaitement étudié les lettres et les sciences ?

[1] Eau-de-vie brûlée avec du sucre.

— Pas de querelles, mes doctes amis, dit madame Ackermann, en interposant sa médiation bienveillante. Quand on possède la science, qu'importe le lieu où l'on s'en est rendu maître?

— Dreyer, après avoir fait un signe amical à madame Ackermann, vida lentement son verre, en jetant un regard malin à son bouillant antagoniste; fit tomber d'un air distrait la dernière goutte sur l'ongle de son pouce et dit à Wittenberg :

— Cher confrère en Apollon, voici ma géographie des universités :

Leipzig est dans la Misnie,
Breslau dans la Silésie,
En Prusse Kœnigsberg, Fribourg dans le Brisgau,
Et Wittenberg près d'Eppendorf dans l'eau.

Cette épigramme, improvisée fort à propos, et débitée d'un ton magistral, fut comme une douche d'eau froide sur le pauvre licencié; toute la société en fit des éclats de rire, auxquels Wittenberg finit par se mêler, et la dispute cessa, du moins pour ce jour-là, entre les deux savants rivaux, qui se partageaient à Hambourg la palme de la critique.

A ce moment la cloche de Saint-Michel sonna minuit, et les convives se retirèrent peu à peu. Sylbourg avait saisi un moment, où la joyeuse société ne prenait pas garde à lui, pour serrer à la dérobée la main de Charlotte et obtenir d'elle la promesse de se rendre le lendemain soir chez la conseillère. Lorsqu'elle se retourna vivement pour éviter les regards, elle crut voir que son frère l'observait d'un air sombre.

Pendant que les autres convives prenaient congé des dames de la maison, Schrœder s'approcha du major, et le retint si longtemps par une causerie insignifiante, que Sylbourg sortit le dernier, et Schrœder l'accompagna jusqu'au bas de l'escalier, où M. Kreyenpeter le précédait un flambeau à la main.

— A propos, monsieur le major, cria Schrœder, au moment où Sylbourg allait s'éloigner, et en même temps il le prit familièrement par le bras, pour l'arrêter encore un moment entre le

mur et la porte. Vous exprimiez le désir de connaître ce monsieur dont je vous parlais dans notre conversation sur Iago?

— C'était une plaisanterie! balbutia Sylbourg, tout troublé du regard enflammé avec lequel Schrœder lui adressait cette question, en même temps qu'il lui serrait toujours le bras avec plus de force.

— Ah! ah! une plaisanterie! Et en même temps, après avoir fait une pause, il se redressait d'un air menaçant. C'est autre chose! Sans cela je vous aurais aidé à faire la connaissance de ce moderne Iago. Il vous aurait suffi de vous introduire une fois, dans l'occasion, chez madame Fanny au Kougelsort, si du moins une telle caverne ne vous inspire pas trop de dégoût; c'est là que cet autre Iago attire le soir une innocente jeune fille, presque enfant, qui appartient à des parents honorables, pour s'emparer tôt ou tard, Dieu sait par quels moyens, de la pauvre infortunée, qu'un aveugle amour enchaîne à ce mauvais drôle; pour flétrir son innocence, et détruire à jamais son repos et celui de sa famille! Là vous auriez pu voir comme cet hypocrite Iago se cache, aux yeux de celle qui l'aime, derrière la chevaleresque figure d'Othello, comme il fait montre de ses exploits, comme il étale des vertus, qu'il connaît à peine de nom!... Oui, oui, monsieur le major, je vous le jure, j'aurais du plaisir à prendre un fouet de chiens, pour faire sentir à ce faquin de Sylbourg... Pardon, c'est Iago que je veux dire...

— Laissez-moi! Que voulez-vous de moi! cria le baron, qui sentait son bras comme paralysé sous le poignet de Schrœder.

Mais il cherchait vainement à se dégager; Schrœder le ramena violemment sur le seuil, et, en lui criant du ton de la plus franche cordialité:

— Bonsoir, mon cher baron, au revoir, s'il vous plaît de refaire ce chemin!

Il le lança comme un volant à la rue, avec une telle vigueur que le major eut beaucoup de peine à se tenir sur ses pieds, chancela violemment et faillit tomber tout de son long sur le pavé.

Alors Schrœder ferma la porte, et, se tournant vers M. Kreyen-

peter, qui était demi-mort de frayeur, il lui dit de l'air le plus calme du monde, et comme s'il ne fût rien arrivé :

— Maintenant allons nous mettre au lit, mon cher souffleur; en ce qui touche l'Iago de Shakespeare, nous sommes parfaitement d'accord qu'il a plus d'esprit dans son petit doigt que tous ces fanfarons de Danemark dans leurs plates cervelles !

XXXII

En se faisant de la sorte justice à lui-même, ainsi qu'un homme d'honneur le peut faire envers un scélérat déguisé, Schrœder estimait, comme le docteur, son ami, qu'on sortait d'embarras plus promptement et avec moins d'éclat que de toute autre manière. Instruire sans façon le major qu'on le tenait pour un coquin fieffé, lui faire savoir en outre, par une éclatante leçon, quelle serait pour l'avenir à son égard la conduite de la famille si lâchement trompée ; c'était là une manière d'agir qui satisfaisait Schrœder également, soit qu'il considérât l'outrage, soit qu'il réfléchît au malheur dans lequel cet homme le précipitait lui et sa famille.

Si quelque chose pouvait égaler la douleur que lui causait l'inconcevable égarement de sa sœur, c'était le mépris qu'il sentit pour le major, dès le moment que ses soupçons furent confirmés par les confidences d'Unzer, et qu'il put voir à fond toute la bassesse de ce misérable roué.

Dès lors il fut convaincu, et nous savons combien peu il se trompait, que les vues du major sur sa sœur n'étaient point aussi pures et aussi claires qu'il avait voulu le faire croire; que tout ce brûlant amour n'était qu'hypocrisie, et que cette prétendue nécessité du consentement royal n'était qu'une feinte abominable, mise en avant pour tromper tout à loisir un cœur ingénu, et pour faire même retomber sur les alentours une partie de la ter-

rible responsabilité, ceux-ci ayant permis au séducteur de fréquenter la maison journellement, et lui ayant facilité les moyens de lier avec Charlotte telle intrigue d'amour qu'il lui plairait de former.

Ce n'est pas seulement par l'étude de ses rôles que Schrœder connaissait la noirceur du vice, ses intrigues multipliées, ses dangereux artifices; c'était, suivant les biographes de cet artiste célèbre, l'expérience d'une jeunesse longtemps orageuse qui lui avait appris à reconnaître les deux puissances auxquelles la vie de l'homme est assujettie, et dont l'une le pousse aussi certainement dans l'abîme, lorsqu'il ne résiste pas à ses tentations, que l'autre le porte à ces hauteurs sublimes où l'âme purifiée a la conscience de son mérite. Cette expérience fut pour lui, dans la suite de sa carrière, la base de sa moralité; et peut-être cette philosophie pratique, vigoureuse, austère, conséquence de ses tristes erreurs et de ses fautes passées, fut-elle la cause du reproche qu'on put lui faire, surtout dans la dernière partie de sa carrière d'artiste, de peindre avec trop de dureté, dans certains rôles, les vices et les faiblesses des hommes.

Schrœder, prévenu dès l'origine contre le major, n'hésita pas longtemps à s'expliquer les vues de Sylbourg sur Charlotte; un homme que son propre honneur et celui de sa future épouse touchaient assez peu, pour qu'il l'entraînât, sous un prétexte quelconque, chez une infame entremetteuse, et s'y ménageât avec sa fiancée des entrevues secrètes; un tel homme ne pouvait avoir des vues honorables et légitimes; on pouvait lui attribuer les plus criminels desseins, et véritablement si Charlotte n'avait pas eu son bon ange auprès d'elle, on ne se demandait qu'en tremblant jusqu'à quel point un affreux malheur pouvait encore être évité.

Dans d'autres circonstances, ces terribles pensées auraient poussé peut-être à un acte de fureur un homme tel que Schrœder; et il passa en effet toute la matinée suivante dans une sombre rêverie, agité par la douleur et la colère, et sans pouvoir s'arrêter à aucune conclusion distincte. Le docteur vint le voir; il réussit enfin à calmer son irritation fiévreuse, et, l'amenant à

des réflexions plus calmes, il lui représenta combien la réputation de sa sœur et celle de toute la famille étaient en péril, et que toute mesure précipitée le livrerait lui et les siens irrémissiblement aux censures du monde.

Mais, quoique le traître eût reçu de la famille outragée le châtiment qu'il méritait, le mal dont il était l'auteur n'en subsistait pas moins; car celle dont l'intérêt avait porté Schrœder à traiter le major avec si peu de ménagement ne soupçonnait pas même encore cette rupture violente d'une liaison d'amour à peine formée; il fallait avant tout la séparer du baron et lui rendre impossible toute rencontre avec lui, soit dans la maison, soit au dehors. Schrœder connaissait assez bien Charlotte pour savoir que ce n'était pas une tâche facile; une âme exaltée, qui n'aurait peut-être plus la force de s'arracher à son séducteur, pouvait, par une secousse trop violente, se précipiter dans de plus funestes égarements.

Alors, mais trop tard, Schrœder reconnut, à sa vive douleur, combien ils avaient été imprudents, lui et les siens, de permettre les rapports qui s'étaient établis entre le major et sa sœur, et, par des ménagements exagérés pour l'humeur impressionnable de Charlotte et pour son naturel passionné, de lui montrer une condescendance, qui, avec un homme tel que Sylbourg, était l'expédient le plus dangereux qu'on pût imaginer. Pour éviter la chance d'une lutte, peut-être dure et pénible, on avait, par une excessive tendresse, encouragé une jeune fille aveuglée; on l'avait aidée à s'égarer complétement, et, au lieu de l'avertir à propos, avec une sérieuse affection; au lieu de lui montrer le péril qui menaçait son repos et sa bonne renommée, on s'était entièrement soumis à sa volonté, comme si l'on ne s'était senti ni la force ni la sagesse nécessaires pour prévenir un si grand malheur.

— Voilà les déplorables suites de notre diplomatie domestique! disait Schrœder affligé. On permet ce qu'on ne veut pas, et, en fermant volontairement les yeux sur ses plus chers et ses plus sacrés intérêts, on a l'air de ne pas ressentir le souci cui-

sant qui ne nous laisse aucune trêve ni le jour ni la nuit. Nous établissons le malheur à notre foyer; nous nous applaudissons des sages calculs par lesquels nous croyons nous être garantis de suites fâcheuses, et cependant nous laissons le mal grandir et s'attacher à nos os et à notre chair. De peur de troubler passagèrement la douce paix domestique, on compromet l'honneur de toute la famille, et il faut alors apprendre des étrangers ce qu'on n'a pas voulu se dire ouvertement les uns aux autres dans le secret de sa maison.

Schrœder savait parfaitement que les voies ordinaires de la persuasion seraient inutiles avec Charlotte, et que la sévérité serait encore plus fâcheuse. Elle s'était trop engagée avec Sylbourg; elle l'avait suivi, et assurément ce n'était pas sans se reprocher sa faiblesse, dans des égarements, que cette jeune fille, jusque-là si modeste, ne connaissait pas même de nom; comment son frère pouvait-il espérer qu'elle se séparerait sans hésiter du baron, elle qui avait naguère déclaré solennellement à Dorothée qu'elle ferait tout ce qu'il pourrait lui demander, et qu'à toute extrémité elle ne connaîtrait d'autre volonté que celle de Sylbourg?

Avec une telle exaltation, on ne pouvait espérer de Charlotte une soumission volontaire; et il fallait l'amener elle-même à reconnaître non-seulement qu'elle devait quitter le baron, mais encore qu'elle s'était attachée à un homme indigne d'elle. Schrœder, qui, dans cette situation extraordinaire, jugea permis les moyens extraordinaires, crut trouver la meilleure issue auprès de la personne même qu'il avait appris à connaître comme le docile instrument des intrigues et des artifices de Sylbourg; nous voulons parler de cette dangereuse et rusée Portugaise, qui, avec tout son fâcheux renom, passait néanmoins pour observer constamment la maxime : « Parler est de l'argent, se taire est de l'or. » S'il parvenait à gagner cette personne, il était presque assuré d'avoir sur la vie privée de Sylbourg les informations les plus sûres et les plus détaillées.

Il ne se résolut pas sans peine à cette démarche, par laquelle,

après avoir expulsé Iago de sa maison, il espérait démasquer aussi Othello, le convaincre de perversité et le bannir du cœur de Charlotte. Mais il était persuadé, comme le docteur, qu'il fallait chercher la solution de l'affaire dans le lieu même où elle avait pris naissance, et d'ailleurs, avec toute sa perspicacité, Schrœder ne trouvait point d'autre moyen pour épargner à sa sœur des mesures sévères, qui pourraient la pousser à quelque extrémité, et pour l'amener au contraire, par une résolution spontanée, à sortir de cette malheureuse situation. Il fallait qu'elle connût la perfidie du baron; qu'elle apprît à le mépriser; enfin qu'elle mesurât elle-même son repentir de ce premier égarement sur la profondeur de l'abîme où elle allait se précipiter, si elle abandonnait plus longtemps son cœur, sa réputation, son honneur, à un homme si peu fait pour mériter et pour apprécier un pareil amour.

Comme médecin des pauvres dans le quartier de la ville où se trouve le Kougelsort, le docteur Unzer avait promis à Schrœder son assistance auprès de la Portugaise; il revint donc l'après-midi pour le conduire au Kougelsort dans le Passage convenu. Schrœder, quoique affermi dans sa résolution, frémissait encore; il fallut que le docteur lui rappelât plus d'une fois le danger de sa famille et le sien propre, si l'on ne recourait pas à cette unique ressource, afin d'employer pour la délivrance de Charlotte la même personne dont le secours avait, selon toute vraisemblance, aidé le baron à la séduire.

— Si ton argent n'y suffit pas, dit Unzer, je prononcerai le mot magique. Je suis bien trompé, si le nom de Sylbourg ne joue pas dans la chronique scandaleuse de cette maison un rôle beaucoup plus important que nous ne le savons encore.

Son attente ainsi excitée, Schrœder suivit enfin son ami dans ce mauvais lieu, à l'approche de la nuit, résolu désormais à ne rien ménager dans cette hasardeuse entreprise.

La visite de ces deux hommes, à l'air distingué, et dont un seul, le médecin de la ville, lui était connu, jeta dans un assez grand embarras la digne femme, qui venait de faire sa toilette

pour la réception du soir. Leur figure sérieuse ne lui présageait rien de bon.

Unzer prit son air le plus grave de fonctionnaire public, et, s'adressant à madame Fanny, il lui demanda si elle reconnaissait avoir exercé une industrie sévèrement défendue par les lois, en ouvrant sa maison à des jeunes filles bien nées et en leur fournissant les moyens d'avoir des entrevues secrètes, contre la volonté de leurs familles?

— Jésus Maria! monsieur le docteur, que pensez-vous de moi, dit la tireuse de cartes fort émue, et tout son air trahissait sa mauvaise conscience.

Au lieu de lui répondre, le docteur poursuivit du même ton :

— Vous connaissez un certain monsieur, nommé Sylbourg, qui, depuis longtemps, passe tous les ans quelques mois à Hambourg comme officier recruteur?

La Portugaise, comprenant à cette question qu'il ne s'agissait pas d'elle en première ligne, respira plus librement et répondit d'un ton dédaigneux :

— Qui ne le connaîtrait pas! Je le connais fort bien, Dieu le sait, comme il est vrai que je voudrais qu'il n'eût jamais passé le seuil de ma porte. Mais que peut faire une pauvre femme dans ma position? Il faut que je me tienne sur un bon pied avec les riches cavaliers qui aiment le plaisir, sans cela ils prennent la volée, et moi et mes enfants nous mourons de faim.

— Et la jeune dame?... Connaissez-vous la jeune dame avec laquelle il a depuis quelque temps des entrevues dans votre maison?

La tireuse de cartes fut surprise, et regardait d'un air embarrassé tantôt celui qui l'interrogeait, tantôt ce grand et bel homme, à elle inconnu, dont l'attitude silencieuse lui imposait visiblement. Mais, le docteur lui ayant répété sa question d'une manière encore plus décidée, la rusée femme répondit avec une sensibilité étudiée :

— Ne me faites pas cette question, monsieur le docteur; car, avec vos nobles sentiments, vous ne me pardonneriez pas si j'é-

tais assez indiscrète pour vous livrer le nom de la jeune dame. La renommée de M. de Sylbourg n'a plus rien à perdre; qui ne connaît pas cet homme au Kougelsort pour un libertin achevé? Mais cette jeune dame...

— Cependant il faut nous éclairer, dit alors Schrœder, si vous ne voulez pas que je recoure aux magistrats, ce qui ne vous serait certainement pas plus agréable qu'à moi; car je viens ici, madame, précisément pour avoir des explications complètes sur les rapports de M. de Sylbourg et de cette jeune dame. Je suis en effet, afin que vous sachiez ce qui justifie ma démarche, le propre frère et le tuteur de cette jeune fille inconsidérée, et je suis fermement résolu à tout faire, par les voies amiables ou autrement, pour démasquer cet infame séducteur. Vous plaît-il de m'y seconder honorablement et sincèrement, vous recevrez de moi cinquante écus, sinon...

— Nous reviendrons ce soir, ajouta Unzer avec menace, accompagnés de M. le commissaire Schrœtteringk, et vous pourrez bien, madame, vous repentir trop tard en prison, d'avoir méconnu la généreuse douceur de mon ami, M.Schrœder, le célèbre artiste et directeur du théâtre de Hambourg.

Il serait difficile de dire lequel de ces détails produisit sur la Portugaise la plus forte impression; car, dans la maison où nous avons suivi nos deux amis, la prison et le théâtre paraissaient les deux pôles opposés, sur lesquels tournait toute la vie des habitants; l'une était l'asile sombre de la terreur, de la faim, de la triste captivité; l'autre était l'Elysée de tous les plaisirs, où l'on se trouvait sur le même pied que le beau monde, où, avec le secours de la toilette, des faux bijoux et d'une modeste contenance, on osait contrefaire les honnêtes gens, et l'on composait avec eux ce qu'on appelle l'honorable public. D'ailleurs le nom du conseiller Schrœtteringk, qui, en sa qualité de commissaire, avait la surveillance de ce quartier, était aussi connu dans le cercle de madame Fanny que celui du célèbre Minos dans l'empire des ombres; aussi le docteur avait à peine achevé sa menace, que la tireuse de cartes, tremblante et suppliante, conjura M. le mé-

decin de la ville et M. le célèbre acteur de ne pas lui causer des chagrins, étant, disait-elle, prête à faire tout ce qui lui serait commandé. Elle répéta qu'elle était une pauvre mais honnête femme, que la seule nécessité avait quelquefois réduite à ces fâcheuses extrémités; elle répéta qu'elle était bonne catholique; que feu son mari, danseur célèbre, s'était produit devant les plus grands monarques sur les premiers théâtres du monde. Après avoir ainsi passé de sa première réserve au babil qui lui était ordinaire, elle arriva enfin après cent digressions au major Sylbourg. Elle raconta comme quoi il l'avait longtemps poursuivie de ses prières et de ses offres d'argent, jusqu'à ce qu'elle eût consenti à lui louer une chambre dans sa maison pour ses rendez-vous avec mademoiselle Ackermann. Le baron lui était, il est vrai, déjà connu comme un amant léger et trompeur, cependant elle ne lui avait supposé aucun mauvais dessein, parce qu'il lui avait souvent répété que cette fois c'était une affaire sérieuse, et qu'il épouserait mademoiselle Ackermann, aussitôt que la famille, qui lui était encore opposée, aurait donné son consentement. Connaissant la parfaite réputation de cette jeune dame, elle n'avait pas douté un moment de ce qu'affirmait le baron, et elle avait cru faire une bonne œuvre, en ouvrant chez elle un asile secret aux deux amants. Par toute sorte d'artifices le major avait attiré mademoiselle Ackermann, qui ne savait pas encore dans quelle maison son fiancé l'avait conduite. La rusée se garda bien de dire que Charlotte y était venue seule, et qu'elle lui avait remis une lettre pour Sylbourg, car son intérêt était de rejeter toute la faute sur lui, et de se présenter elle-même sous le jour le plus favorable, comme s'étant bornée à faire dans cette occasion ce que toute âme compatissante aurait pu faire.

— S'il en est ainsi, dit Schrœder, je n'ai aucune raison de fatiguer mon ami Schrœtteringk de cette affaire. Je vous suis plutôt obligé, madame, de vos communications, et je vous demanderai si vous ne m'aideriez pas volontiers à réparer le mal, et à faire en sorte qu'il n'en arrive pas de plus grand? Si je ne me

trompe, vous avez dit que Sylbourg vous était déjà connu auparavant.

— Il y a bien longtemps que je le connais, très honoré monsieur ! répliqua la tireuse de cartes, avec le zèle obséquieux que témoignent d'ordinaire les personnes de cette sorte aux avances des honnêtes gens. Et le baron m'a presque toujours attiré avec ses amourettes des affaires désagréables; en sorte que plus d'une fois j'ai dû payer l'écot de ce friand monsieur, et que j'en ai été pour mes peines. Ah ! si j'osais parler ! Mais ce sont des choses délicates, pour lesquelles on nous juge souvent fort mal, pendant que, pour notre malheur, il faut nous taire sur le compte de ces jeunes cavaliers.

— Tout ce que vous pourrez nous dire sur M. de Sylbourg restera aussi notre secret quoi qu'il arrive, répondit Schrœder, qui devina cette invitation déguisée, et il fit doucement glisser dans la corbeille à ouvrage, placée auprès de madame Fanny, un rouleau d'écus. C'est aussi mon plus proche intérêt, poursuivit-il, que les frédaines de ce monsieur ne soient pas connues : c'est pourquoi vous pouvez parler sans crainte, d'autant plus que vous m'apprendrez probablement peu de choses nouvelles.

Nous ne savons si ce fut cette réflexion ou le rouleau d'écus qui ôta à madame Fanny ses derniers scrupules; peut-être l'avarice et la vanité agirent-elles de concert, et concoururent avec sa mauvaise humeur contre le baron, qui, après avoir si longtemps évité sa maison, semblait n'y être revenu que pour lui causer perte et dommage, comme auparavant avec Berthe; pour éloigner de chez elle les matelots et la mettre elle-même en conflit avec une police soupçonneuse; bref, elle résolut de livrer le baron sans ménagement, maintenant qu'elle trouvait plus de profit à révéler ses désordres qu'à les favoriser.

Elle commença par conter avec détail à quelle occasion elle avait appris à le connaître, et dans quelle société le baron avait alors visité sa maison. C'était principalement avec le comte Lindenkron qu'il était venu chez elle; ils étaient alors amis inséparables. Fanny croyait que c'était le goût qu'ils avaient tous deux

pour le désordre qui les rendait inséparables l'un de l'autre, jusqu'à ce qu'enfin le comte fût mort des suites de son dérèglement.

— Il fallait être un Sylbourg, ajouta-t-elle, pour supporter de pareils excès. Je suis persuadée qu'il poussait le comte à sa perte, car il me disait un jour, dans l'ivresse, que Lindenkron, dans le pressentiment de sa mort prochaine, lui avait confié l'administration de tous ses biens pendant la minorité de ses deux fils. Après la mort du comte, Sylbourg continua ses visites chez moi, et je crois que ses désordres augmentèrent encore; mais il était tombé dans une sombre mélancolie, qui ne le quittait pas au milieu de ses déréglements; il semblait tourmenté par un invisible ennemi, qui le troublait jusque dans l'ivresse des plaisirs. Il n'était plus question de la tutelle; mais, au dire de la pauvre Berthe, qu'il a si odieusement trompée, le baron, son amant, lui assurait que la comtesse Lindenkron, dame admirablement belle, avait conçu pour lui une ardente passion du vivant même de son époux; mais que lui, Sylbourg, n'y avait pas répondu. La pauvre créature! Elle croyait tout ce que lui disait ce méchant fanfaron, et se figurait que ce menteur la préférait, elle, pauvre fille d'une fruitière, à une belle comtesse!

— Que s'est-il donc passé entre lui et cette Berthe? demanda le docteur.

— O Joseph et Marie, j'allais oublier l'essentiel! s'écria Fanny avec une émotion singulière, et ses yeux bruns lancèrent un regard perçant et sombre, tandis qu'elle courait à une commode au fond de la chambre; elle ouvrit un tiroir et en sortit un fin cachemire, qu'elle posa sur la table en adressant ces mots à Schrœder:

— Votre grâce ne me désapprouvera pas de n'avoir pas laissé un objet si précieux dans les mains de cette misérable cabaretière, et de lui en avoir payé le prix qu'elle a demandé.

— Qu'ai-je à faire de ce châle? dit Schrœder surpris, et il prit le fin tissu dans ses mains.

— Demandez à mademoiselle Ackermann à qui elle avait

donné ce châle l'automne passé? répondit la tireuse de cartes avec un sourire grimaçant, puis, quand elle eut rencontré le regard de Schrœder, elle prit le ton de l'émotion la plus profonde, et, joignant les mains, elle s'écria avec emphase :

— Le Seigneur et tous les saints savent que j'ai toujours tenu pour un mauvais présage, que mademoiselle Ackermann ait exercé sa charité précisément sur l'enfant de celui qui devait plus tard la tromper si criminellement elle-même! Il y a d'ailleurs beaucoup de gens qui croient qu'on ne doit pas regarder trop longtemps le corps d'une personne morte dans un grand malheur, de peur que la même destinée qui a brisé le cœur de l'une ne soit bientôt sur les traces de l'autre. Et justement, comme on allait fermer le cercueil de Berthe, mademoiselle Ackermann passa devant la maison de la cabaretière; elle s'arrêta sur le seuil de la porte; on lui présenta l'enfant du baron, cet enfant dont moi seule je connaissais le père; on le lui remit par-dessus le cercueil de la mère, et la bonne demoiselle enveloppa dans ce châle la petite créature, pour couvrir sa nudité.

— Arrêtez! s'écria Schrœder qui s'élança de son siége, n'étant plus maître de son émotion, tandis que Unzer demeurait assis, et paraissait consterné.

La découverte soudaine que Sylbourg était le père de cet enfant, auquel il avait pris, à cause de Charlotte, un si grand intérêt, unie à l'horreur que cet homme lui inspirait, fit sur le docteur l'impression la plus profonde, et son trouble était plus grand peut-être que celui de Schrœder, qui n'avait vu de cet enfant que le cadavre.

Enfin Unzer fut en état de demander à cette femme comment elle pourrait prouver que Sylbourg était le père de l'enfant?

Cette personne si hardie se trouva fort embarrassée pour lui répondre, car, après le mauvais rôle qu'elle avait joué dans cette intrigue, elle n'était nullement satisfaite que ces messieurs lui fissent sur Berthe de nouvelles questions. Mais, comme Unzer et Schrœder la pressaient de s'expliquer, elle résolut enfin de lever tous leurs doutes. Elle leur apprit que la mère de la malheureuse

jeune fille séduite par le major, hélas! avec son secours, demeurait à Hambourg, et qu'elle pourrait leur confirmer tous ces détails. C'était une veuve nommée Gades, qui demeurait dans une petite cave du Brookthorswall et qui vivait honnêtement d'un commerce de fruits. Au commencement les tentatives du major avaient eu peu de succès auprès de la belle Berthe, grâce à l'influence de sa bonne et sage mère; ses riches cadeaux avaient été repoussés avec indignation par la mère et par la fille. Alors Sylbourg s'était adressé à elle, Fanny, lui avait exprimé sa douleur, l'avait touchée, en lui assurant qu'il n'avait sur la belle Berthe que des vues légitimes; qu'alors elle avait entrepris de la persuader et de la rendre favorable au major. Enfin elle avait réussi; Berthe avait lié, à l'insu de sa mère, avec le baron une intrigue, dont les suites n'avaient pu demeurer secrètes plus longtemps.

— Que serait devenue la pauvre fille, si je n'avais eu pitié d'elle! poursuivit la tireuse de cartes avec une compassion hypocrite. Sa mère, animée par ses autres enfants et par les voisins, refusa de la garder chez elle plus longtemps, et elle lui ordonna durement de s'en aller chez les auteurs de sa honte. Alors je la retirai chez moi, et, quoiqu'elle soit demeurée fidèle au baron, sa réputation n'en fut pas moins perdue. Elle eut beaucoup à souffrir; mais elle prenait courage, parce que le baron lui avait promis de l'épouser, et pendant quelque temps il revint journellement près d'elle. Mais tout à coup ses visites cessèrent; il avait quitté Hambourg à la dérobée, comme nous l'apprîmes plus tard, et était retourné à Schleswig. Ainsi le beau rêve de Berthe fut bientôt fini, et je crois que la douleur lui avait égaré l'esprit; elle ne reconnaissait plus mon amitié pour elle, m'accusait de tous ses malheurs, me reprochait d'avoir vendu son honneur au baron et son âme à l'enfer. Elle traitait même comme sa plus cruelle ennemie sa mère, qui l'aurait volontiers reprise chez elle; elle parut de jour en jour plus farouche, et chercha même à se noyer, sans y réussir. Alors elle quitta secrètement ma maison, où je l'avais traitée comme mon enfant, et se retira chez la cabaretière,

qui avait ses raisons pour l'accueillir avec empressement. C'est dans la maison de cette vieille sorcière qu'elle mourut, au bout de quelques jours, après avoir mis au monde une fille; mais il m'a été dit que jusqu'à ses derniers moments elle a constamment refusé de déclarer le nom de son séducteur.

— Et l'enfant, qu'est-il devenu? dit Unzer, pour éprouver si sur ce point elle dirait encore la vérité.

— C'est sur quoi je ne peux donner à votre grâce aucune explication, répondit Fanny embarrassée. Je sais seulement que la cabaretière garde là-dessus un profond silence, et assure que l'enfant a été retiré de ses mains par des personnes distinguées. Le baron s'en est d'abord vivement inquiété, et j'ai dû, sur sa demande, offrir à cette femme une somme considérable, pour qu'elle indiquât le possesseur actuel de l'enfant. Je ne sais quel intérêt il avait à la chose : à coup sûr ce n'est pas l'amour paternel qui le faisait agir; je crois plutôt qu'il craignait qu'on ne découvrît son infame conduite avec la malheureuse Berthe, ce qu'il aurait voulu prévenir à tout prix, surtout depuis que mademoiselle Ackermann, sans se douter de rien, avait montré une si vive compassion pour la malheureuse victime et pour l'enfant. Tous mes efforts auprès de la cabaretière ayant été inutiles, il résolut de lui arracher par la force le secret de la retraite de l'enfant. Son vieux coquin de nègre s'introduisit de nuit par un souterrain dans la cour de la cabaretière, et courut lui demander, sous menace de mort, de dire son secret. C'est alors, monsieur le docteur, qu'on vous appela de nuit auprès du lit de cette femme blessée; Olaf l'avait frappée de son grand couteau indien. Lui-même il s'évada par ce cloaque, pour être roué de coups par son maître à cause de sa malheureuse tentative, car ce n'était pas sans doute par ses ordres qu'il l'avait faite si gauchement. Olaf m'a raconté lui-même que son maître l'avait battu avec la plus grande fureur, tellement qu'il ne donnait plus aucun signe de vie. Voilà tout ce que je sais de l'enfant, aussi vrai que je suis bonne catholique, et que je crois à la rémission des péchés.

Les amis en avaient assez entendu.

— Je vous remercie, madame, vous m'avez rendu un grand service, dit Schrœder avec un profond soupir. Donnez-moi maintenant votre parole que vous garderez sur toute notre conversation le plus profond silence; vous éprouverez ma reconnaissance plus tard comme aujourd'hui.

Fanny ne trouvait point d'expressions assez fortes, elle prit le ciel et l'enfer à témoins pour tranquilliser « monsieur l'illustre acteur »; mais il y avait dans le regard craintif et suppliant qu'elle adressa au docteur quelque chose qui le rassurait plus que tous les vœux et tous les serments, et ce « quelque chose » pouvait se traduire ainsi : Celui-ci n'ignore pas que je saurai me taire, car M. le médecin de la ville fait partie de la souveraine autorité, qui a pouvoir non-seulement sur ma langue, mais encore sur toute ma personne.

XXXIII

Charlotte n'avait aucun soupçon de la violente rupture de sa liaison avec Sylbourg ni de l'affreuse révélation qu'on allait lui faire. Le bonheur de son amour l'occupait uniquement, et nous avons déjà fait connaître qu'elle en oubliait jusqu'aux jouissances de l'art qui avait fait sa gloire, comme si son génie ne s'était complu dans le domaine des belles illusions et de l'inspiration poétique, qu'aussi longtemps que son aspiration au vrai bonheur et à la satisfaction de l'âme avait cherché son objet dans l'art et dans la poésie. Cette double étoile, qui avait illuminé sa jeunesse d'une gloire si pure, dut voir pâlir son éclat, lorsque l'amour, avec son ivresse ravissante avait pénétré dans cette âme rêveuse, et lui avait appris combien le véritable amour était autre chose que celui dont l'imagination des poëtes nous trace la peinture, et qu'elle avait elle-même si souvent joué sur le théâtre... Joué! Ce mot lui parut bien alors celui qui convenait à tout ce qu'elle avait si longtemps rêvé comme artiste, et représenté sur la scène

avec le secours de son rare talent; et toutefois ce talent était si vrai, si fidèle, que souvent l'illusion des spectateurs se communiquait à l'actrice, jusqu'au moment où le rideau tombait, et où les applaudissements lui rappelaient qu'assujettie au poëte, elle avait donné la vie à des formes étrangères, un langage à des passions et à des sentiments étrangers. Il en était autrement aujourd'hui, que son cœur enthousiaste pouvait savourer la pleine et délicieuse jouissance d'une passion véritable; elle n'avait plus besoin de s'identifier avec des personnes et des situations étrangères pour atteindre à l'existence idéale; un autre don que celui de l'art, le don d'aimer, lui faisait cueillir, au lieu des lauriers de la gloire, les roses du bonheur! Telle était la vie, vraiment digne de ce nom, que sa nature passionnée embrassait avec une ardeur dévorante, pour s'arracher à l'étourdissement continuel des impressions les plus contraires, des mouvements, des passions les plus variables; pour s'élever à une vie qui fût la sienne et qui lui appartînt tout entière; une vie à laquelle n'étaient nécessaires ni la magie des décors ni les applaudissements des hommes; une vie qui savait lui suffire, et qui n'obligeait plus cette âme enthousiaste à se dire avec amertume, qu'au fond la meilleure part d'elle-même n'existait qu'à la trompeuse clarté des lampes du théâtre.

Sylbourg était fait pour flatter les inclinations romanesques d'une jeune fille qui voyait dans l'amour le point culminant de toute son existence poétique, et dont chaque fibre était poésie, chaque sentiment ardeur et tendresse. Une artiste qui jusqu'alors, et dans toutes les situations de la vie, s'était vue elle-même et avait vu le monde sous un aspect idéal, aurait-elle pu, lorsqu'elle se livrait tout entière et pour la première fois au sentiment de l'amour, supposer chez son amant d'autres vues que les plus pures et les plus désintéressées? Aurait-elle pu croire que l'homme qu'elle laissait lire jusqu'au fond de son âme, fût capable d'une dissimulation et d'une perfidie? Elle, dont tout l'orgueil était de croire ce seul homme digne de son amour, seul en état de comprendre et de partager ses nobles sentiments! Nous

cherchons, il est vrai, inutilement dans Sylbourg ces dons élevés de l'esprit et du cœur, qui lui donnaient aux yeux de Charlotte une valeur si remarquable; mais ce que Sylbourg n'avait pas, ce que la plupart de ceux qui le connaissaient cherchaient vainement chez cet homme, lui était libéralement dispensé par le généreux amour qui porte, avec une force irrésistible, un noble et tendre cœur de femme, tel que celui de notre jeune amie, à enrichir de ses propres dons le mortel qu'il chérit; car, ainsi le veut l'égoïsme de l'amour, ce mortel doit, par le parfait assemblage de toutes les vertus, éveiller les plus purs désirs et justifier l'excès même de la passion. Les personnes qui étaient dans le secret trouvaient incompréhensible le penchant de Charlotte pour le major; on ne savait pas découvrir le mot de cette énigme dans le cœur de la jeune artiste, et cependant, emportée vers le ciel par cet amour, comme par des mains invisibles, elle devenait toujours plus étrangère à son existence passée.

Le jour même où son frère et le docteur découvrirent d'une manière si inespérée le père du petit orphelin qu'on avait enseveli la veille, en grand secret, dans le cimetière de Saint-Michel, Charlotte était sortie de la maison l'esprit joyeux, pour se rendre chez la conseillère, avec qui elle se proposait de passer la soirée. Le major devait s'y rencontrer comme par hasard, mais elle comptait avoir auparavant un entretien confidentiel avec son amie; elle voulait lui parler de l'amour de Dorothée pour le docteur, et délibérer avec elle sur le moyen d'unir pour le temps et l'éternité ces deux cœurs si bien faits l'un pour l'autre. C'était depuis quelque temps le thème favori de la vieille dame; elle en avait parlé plusieurs fois en confidence avec Charlotte, qui s'employait très volontiers à soutenir le cœur maternel de madame Unzer dans cette belle espérance. Depuis qu'elle lui avait raconté que l'excellente Dorothée avait fait tous ses efforts afin de rendre sa sœur favorable à Charles, la conseillère avait arrêté dans son esprit qu'il était tenu d'aimer Dorothée, et cette bonne mère aurait fait dans ce but tous les sacrifices dont elle se sentait capable pour son cher fils. Déjà plus d'une fois elle lui

avait fait entendre, plus clairement qu'il n'aurait voulu, qu'il devait renoncer à Charlotte, dont le cœur appartenait à un autre; la vieille dame voyait dans la circonstance que Charlotte ne pouvait pas être à son fils un avertissement du ciel pour le conduire à Dorothée, comme à l'épouse que Dieu lui destinait; le docteur avait eu d'abord de la peine à entrer dans ces sentiments, mais ce qui était arrivé avait produit en lui un mouvement décisif, et, au milieu de la douleur que lui causait un si grand sacrifice, il ouvrait cependant son cœur à cette pensée, que Dorothée avait souffert pour lui depuis longtemps ce qu'il souffrait maintenant pour sa sœur.

Ces feuilles sont consacrées au récit d'un autre amour, et nous devons nous borner à dire en peu de mots que Unzer, avant même de s'en être bien rendu compte, sentit par ces réflexions sa douleur se calmer et s'attendrir, à mesure que sa pensée se portait sur celle dont la sœur avait dédaigné son amour et ses vœux secrets; il y trouvait une consolation à sa tristesse et à son découragement, et peu à peu l'image de Dorothée prenait dans son cœur la place qu'avait occupée jusque-là cette Charlotte perdue pour lui. Alors il comprit avec quelle résignation et quelle constance cette aimable personne avait nourri dans son sein un amour dédaigné; quel fidèle et rare témoignage elle en avait donné, lorsqu'elle avait parlé pour lui à sa sœur. Quand la vieille dame apprit par Charlotte ce trait de noblesse et de grandeur d'âme, elle en fut si profondément touchée, qu'elle s'écria avec un joyeux pressentiment: « Si mon fils n'est pas touché d'un pareil amour, il fera mieux de ne se marier jamais, car ce serait une profanation de recommander à son choix un tel ange de bonté. »

Nous disons cela pour expliquer ce qui se passa depuis lors entre la mère et le fils, ces deux natures si intimement unies, entre lesquelles l'amour pour une troisième personne pouvait seul provoquer de pareilles divergences.

Mais alors tout était sur la voie d'un accommodement de nature à les satisfaire l'un et l'autre, et, quoique la mélancolie du

fils inquiétât quelquefois la mère, qui craignait de le voir, avec sa tendresse naturelle, se plonger trop avant dans sa douleur, d'autres fois cependant elle se consolait en observant avec bonheur que cette douleur même, quelque peine qu'il eût à la surmonter, serait comme un passage qui le conduirait à une nouvelle existence, dont les favorables symptômes se manifestaient çà et là aux regards attentifs d'une mère. Au milieu de la joie que lui causait cette riante perspective, elle fut doublement heureuse de recevoir la visite de sa jeune amie dont le bonheur l'occupait autant que celui de son fils.

Tels sont les contrastes de la vie! Tandis que Schrœder et Unzer frémissaient au Kougelsort, en écoutant tout ce que l'infâme sibylle leur découvrait sur la vie et le caractère de Sylbourg, les deux amies s'épuisaient en éloges sur le compte de cet homme, et la conseillère disait assez sérieusement : « Ma seule crainte est que les défauts du major soient si peu de chose auprès de ses mérites, que tu n'aies jamais à mettre en pratique avec ton époux futur la plus belle vertu des femmes, c'est-à-dire la patience. »

— Sois tranquille, ma chère amie! répondit en riant Charlotte. Si j'ai de la patience, j'aurai de quoi l'employer souvent. Il est si vif et si impétueux, si insatiable dans son amour, que plus d'une fois j'ai eu besoin de toute mon autorité pour le ramener à l'obéissance et à la juste mesure.

— Mais pourquoi ce consentement royal n'arrive-t-il pas? dit la vieille dame en secouant la tête. C'est cela qui ferait perdre patience! Comme s'il fallait à un monarque des semaines et des mois pour des choses qui ne coûtent qu'un *oui* aux autres gens! Car sans doute il ne dira pas *non*, puisqu'on sait à Copenhague, presque aussi bien qu'à Hambourg, quelle rare capture l'heureux officier recruteur a su faire cette fois. Presse un peu ton major, ma petite Charlotte, de faire arriver ce consentement. Vous autres amoureux, c'est au nécessaire que vous pensez le moins; or il est nécessaire, il est urgent, que votre position équivoque prenne fin. Déjà toute la ville cause sourdement des fré-

quentes visites que vous fait le major, et je me fâche tout de bon des propos offensants qu'il faut que j'entende sur ce sujet. Il est heureux que Dorothée soit encore à la maison : cela tient les curieux en haleine; on se demande à qui de vous deux le beau cavalier fait si vivement la cour. Mais que nos bons Hambourgeois sachent une fois à quoi s'en tenir sur ce point, et tu seras bien surprise d'entendre comme on glosera sur vous.

— Oui, tu as raison, chère Sophie, c'est une chose insupportable que le roi fasse attendre si longtemps son autorisation. Les commères de Hambourg m'inquiètent, à la vérité, médiocrement, mais chez nous les visages s'allongent tous les jours, et Frédéric surtout me fait assez voir par sa réserve glaciale qu'il n'a pas dit son dernier mot dans cette affaire. S'ils étaient tous contraires à mon amour, ils me tourmenteraient moins que par leur tolérance toujours soupçonneuse. Patience! l'essentiel est que je sais pour qui je souffre ce traitement!

— Et que ton bien-aimé te reste fidèle! ajouta la conseillère avec émotion; oh! la fidélité est toujours la meilleure boussole dans les orages de la vie, et, si vous autres jeunes gens, qui vous passionnez pour Werther et pour Clarisse, vous mettez l'amour au-dessus de tout, moi, je dis que le proverbe : « Fidèle comme l'or » vaut mieux que toutes les phrases à clair de lune et tous les coups de pistolet de votre Gœthe... A propos, Charlotte, que dit ton fiancé de ce que la belle comtesse de Lindenkron est revenue dans cette ville? La connaît-il enfin, ou bien ce qu'on disait de ses rapports avec elle n'était-il qu'un vain bavardage?

— Pas tout à fait, répondit Charlotte en souriant; il m'a lui-même conté dernièrement que cette dame lui avait donné autrefois des preuves non douteuses de son amour, mais que par amitié pour le comte il n'y avait nullement répondu. D'après le portrait qu'il m'a fait de cette femme, il serait difficile de supposer qu'un homme délicat s'en fût jamais épris. Il la représente comme une rusée coquette, une dangereuse intrigante; avant son mariage avec le comte Lindenkron, elle passait à Copenhague

pour la maîtresse déclarée du prince Frédéric. Elle doit même avoir été mêlée dans l'affreuse intrigue dirigée contre l'infortunée reine Caroline Mathilde.

— Voyez comme les gens, ou du moins les visages, sont trompeurs! dit la vieille dame en secouant la tête. Ce matin je l'ai vue dans la boutique de Schluter, rue de l'Amirauté, où elle achetait des étoffes avec sa dame de compagnie; je ne pouvais détacher mes yeux de cette figure charmante. Je demandai au commis qui était cette belle inconnue, il me répondit que c'était madame la comtesse veuve Lindenkron. Elle s'aperçut bien que je la considérais avec beaucoup de curiosité. En partant elle me salua avec une grâce parfaite, comme si elle avait voulu me dire: « Je connais mieux la vieille dame du Steinweg qu'elle ne me connaît. » Et cet aimable et innocent visage appartiendrait à une coquette, une intrigante! Non, cela me pèse sur le cœur comme une montagne; et moi qui me disais: « Si elle a jamais tourné la tête à Max de Sylbourg ou à quelque autre, ce n'est pas merveille; mais avec ces yeux célestes on ne peut s'égarer dans de vulgaires amours! »

— Sois tranquille, Max connaît toute sa vie aussi bien qu'elle-même, répliqua vivement Charlotte. Pourquoi parlerait-il méchamment de cette dame, qui est la veuve de son meilleur ami? Il faut bien que les choses soient comme il me les a contées. Il excuse même cette femme, et il assure qu'une éducation mal dirigée et une incompréhensible légèreté ont causé la plus grande partie de ses fautes.

— Eh bien, c'est comme je l'ai dit, on ne connaîtra jamais la créature humaine, répondit la vieille dame confondue. Elle allait raconter à son amie comme quoi elle s'était souvent trompée sur le compte de gens d'une condition et d'une culture distinguée, lorsque Charlotte se leva en poussant un cri de joie, et courut au-devant du major, qui avait pénétré dans l'antichambre sans être aperçu des dames, et qui les avait observées de là quelques instants.

Dans la joie que lui causa son arrivée, Charlotte ne remarqua

pas au premier coup d'œil que Sylbourg ne venait pas à elle avec son aisance et sa cordialité accoutumées; mais, lorsque la lumière tomba sur son visage, elle observa son air sombre et les regards soupçonneux qu'il jetait par moments sur elle. C'est qu'il se demandait encore si Charlotte connaissait ce qui s'était passé la veille entre lui et son frère; et bientôt l'air tranquille et serein de Charlotte le jeta dans une plus vive inquiétude, car aussitôt il forma là-dessus une foule de suppositions diverses, au milieu desquelles un homme d'un coup d'œil si exercé pouvait lui-même avoir de la peine à démêler la route qu'il devait suivre. Qu'est-ce en effet qui pouvait avoir détourné Schrœder d'agir envers sa sœur avec aussi peu de ménagements qu'envers lui-même? Il offensait l'un mortellement et n'en disait pas un mot à l'autre! Sylbourg en tirait la conséquence, qui devait bientôt se vérifier, que Schrœder, quand il l'avait démasqué, ne savait pas encore à quel homme il avait affaire, ni comment il pourrait l'éloigner de sa sœur. Le major, qui, depuis l'affront qu'il avait reçu, ne songeait plus qu'à tirer vengeance de Schrœder et de sa famille, résolut de saisir cette circonstance pour satisfaire son orgueil irrité. Nous faisons ici l'histoire d'un homme qui ne reculait devant aucun moyen de satisfaire son égoïsme; et comment, lorsqu'il était sur le point de gagner sa partie, se serait-il fait scrupule d'abandonner ses bonnes chances pour aucun prix, maintenant qu'il pouvait blesser l'offenseur dans l'endroit le plus sensible?

Cette perspective certaine lui fit rechercher soudain, avec une ardeur nouvelle, la possession de Charlotte, près de lui échapper; dès qu'il se fut assuré que Schrœder ne lui avait pas encore découvert la scène de la veille, il résolut de faire servir à sa vengeance l'amour de ce cœur innocent, comme il s'en était servi jusqu'alors pour satisfaire sa vanité et ses goûts romanesques; il résolut d'enchaîner pour jamais Charlotte à sa personne, même contre la volonté de la famille. Ce n'était pas la première fois qu'il se signalait en ce genre; qu'il mettait à profit les querelles de famille favorables à l'intrigue et à la vengeance, et fondait ses desseins perfides sur les sentiments les plus sacrés, sa-

chant bien que de ce côté l'homme est plus facile à surprendre, parce qu'il soupçonne moins la trahison.

La conseillère qui s'expliquait aussi peu que son amie ce qui se passait dans le cœur du major, attribuait sa préoccupation à la présence de Charlotte, et crut ne pouvoir mieux le tirer de cette sombre rêverie qu'en laissant les deux amants tête à tête pendant quelques instants; elle s'éloigna donc, sous prétexte d'aller voir ses petits enfants à l'étage supérieur.

— Comme tu es pâle aujourd'hui, Max! dit Charlotte avec inquiétude... Es-tu malade ou as-tu quelque chagrin?

Sylbourg répondit vivement, en lui serrant la main avec tendresse :

— Dieu merci, je n'ai plus de chagrin maintenant, car je t'ai retrouvée, et je peux lire dans ton regard sincère qu'aucune puissance humaine ne saurait me séparer de toi! Oh! pardonne-moi, Charlotte, mais je viens de passer à cause de toi un triste jour!

— Bon Dieu, Max, que tu m'inquiètes! Qu'est-ce qui a pu te faire douter, non pas un jour entier mais un seul moment, de mon cœur? Sans doute c'est ton humeur noire qui te prend; car quelle personne au monde songerait à me séparer de toi, quand ma mère elle-même t'est favorable?

— Nous sommes déjà séparés, autant que la chose est au pouvoir des hommes, répondit Sylbourg d'une voix étouffée, en fixant ses regards sombres sur la jeune fille qui pâlissait d'effroi. Oui, ma bien-aimée Charlotte, ta maison m'est désormais fermée, car ton frère m'a traité hier au départ d'une façon si outrageante, que tout mon amour m'a été nécessaire pour ne pas oublier ce que je te dois, oui, à toi seule, dans la personne de ton frère. Sans cela j'aurais répondu sur-le-champ l'épée à la main à l'indigne traitement qu'il m'a fait subir, à moi l'hôte de sa maison, le fiancé de sa sœur, comme si j'avais tramé je ne sais quel attentat contre toi et ta famille!

— Et qui donc a pu le porter à cela? demanda-t-elle glacée de crainte.

— C'est ce que je voulais te demander à toi-même, mais je

vois que tu ignores tout comme moi ce qui a provoqué sa violente fureur de comédien. J'ai cru seulement comprendre par ses reproches qu'il a eu connaissance de nos entrevues secrètes au Kougelsort; et là-dessus il s'est tellement emporté contre moi, qu'il a foulé aux pieds toutes les bienséances, tous les égards pour ma personne et même pour ma qualité d'officier... Mais, Dieu merci, s'écria Sylbourg avec joie, et en même temps sa figure s'éclaircit, je n'ai plus sujet de m'inquiéter, puisque Charlotte m'est toujours fidèle! Vienne seulement l'autorisation royale, et M. Schrœder pourra dire ce qu'il voudra; il pourra tout aussi peu me disputer ton amour que ta possession, ô ma douce et charmante amie; et alors, alors, il apprendra de moi dans l'occasion quel homme il a offensé. Et pourtant... quand je pense qu'il est le frère de ma Charlotte...

— Lui! mon frère?... Ne lui donne pas ce nom, répondit-elle, en l'interrompant, avec une vive colère. Depuis que je le connais, j'ai trouvé en lui le censeur de mes plus doux penchants, le tyran qui voulait régner sur toutes mes pensées, comme s'il avait sur moi une autorité absolue; je ne pouvais rien dire, rien faire sans son entière approbation; il fallait n'exister que par lui et pour lui, comme s'il avait Dieu sait quel droit de me traiter ainsi!

— Je m'en suis souvent étonné en silence, répondit Sylbourg. Et crois-moi, Charlotte, ce n'est pas autre chose que la jalousie d'artiste qui lui fait tenir envers toi cette conduite tyrannique. Il sent trop bien qu'avec toutes ses études, toute sa science péniblement acquise, il n'arrivera jamais au point où tu es parvenue par la seule force de ton génie. Sans affirmer qu'il soit naturellement mauvais, tu conviendras cependant que la manière hautaine avec laquelle il te traite, comme son écolière, mêlant toujours quelque blâme aux éloges qu'il veut bien t'accorder, ne trahit pas moins ses véritables sentiments à ton égard que s'il te blâmait ouvertement et attaquait ta renommée.

— Mais qu'allons-nous faire? dit Charlotte avec angoisse. Tu ne peux, tu ne veux plus reparaître dans notre maison; Frédéric

aura bientôt prévenu ma mère et ma sœur contre toi; on surveillera tous mes pas, et il me sera comme impossible de te voir à l'insu de ma famille... En vérité, Max, je vois bien que tu avais raison, quand tu disais que nous sommes déjà séparés autant que la chose dépend des hommes. Mais pour cela perdrons-nous courage, mon bien-aimé?

— Le ciel nous en préserve, car alors nous aurions tout perdu!

Et en disant ces mots d'un ton de confiance, Sylbourg lui passa le bras autour de la taille.

— Oui, ma douce Rutland, nous allons montrer au monde le pouvoir de l'amour fidèle! Le sort nous est contraire, comme aux deux amants dans la cour d'Elisabeth; il se conjure avec les hommes contre notre union; mais l'amour saura nous conduire au but; Rutland, sous les yeux de la reine jalouse et cruelle, consent d'épouser Essex secrètement; elle brave tous les périls, elle renoncerait à tout pour son amour, plus riche même par ce qu'elle sacrifie que par tout ce qu'elle peut acquérir. Et ma Charlotte, cette nouvelle et admirable Rutland, serait indécise un seul moment? Quand tout dépend d'elle seule, elle hésiterait à nous unir pour toujours?

— Demande-moi ce que tu veux, dit-elle avec fermeté, mais une pâleur fugitive couvrit ses joues.

Sylbourg lui répondit:

— Ton frère m'a ôté le pouvoir d'aller à toi dans votre maison: cherchons un lieu où son autorité ne puisse nous atteindre. Il me suffit de dire un mot pour que mes chefs me rappellent à Schleswig, où se trouve mon régiment. Veux-tu me suivre, Charlotte?

— Mais nous n'avons pas la permission du roi, dit-elle en balbutiant.

Et à la pâleur de son visage succéda le rouge de la pudeur virginale; car elle ne put envisager sans trouble le parti qui lui était proposé.

— Pourquoi te conseillerais-je la fuite, ma douce Charlotte, si je pouvais espérer de te conduire bientôt à l'autel sans quitter

Hambourg? s'écria le major avec une émotion douloureuse. Voilà justement ce qui me désespère! Je suis à Hambourg comme dans un poste perdu, et toutes les lettres que j'envoie, presque par chaque courrier, à Schleswig et à Copenhague, pour presser notre affaire, demeurent sans effet. L'autorisation, je le sais parfaitement, est depuis plusieurs semaines, dans le cabinet du roi, mais le monarque imbécile oublie, au milieu des jeux d'enfant auxquels ses courtisans l'amusent, ses plus pressants et plus simples devoirs de prince. Cela irait tout autrement, si j'obtenais de Schleswig la permission d'aller à Copenhague, et de solliciter en personne à la cour l'expédition du consentement. Alors nous aurions bientôt fini! Mais, je le vois, ajouta-t-il en soupirant, et sur ses lèvres tremblantes glissait un triste sourire, je le vois bien, tu as plus de patience que moi; sans cela tu consentirais à tout ce qui peut hâter notre union.

A ce reproche, Charlotte fut saisie d'un tremblement convulsif, ses yeux se remplirent de larmes et elle s'écria douloureusement :

— Que tu juges mal ta Charlotte! C'est parce que je t'aime si tendrement que je redoute les suites d'une démarche qui ne me paraît pas encore nécessaire. Songes-y bien, Max, sommes-nous réduits à cette extrémité? Ne peut-on autrement avoir cette autorisation? Pourquoi fuirais-je avec toi à Schleswig? Pourquoi ferais-je ce chagrin à ma famille, cette brèche à ma réputation, tandis que je peux attendre ici tout comme à Schleswig l'autorisation de ton maître? Je t'en prie, mon cher Max, veuille y réfléchir toi-même, et voir si cette démarche désespérée est bien nécessaire?

— Ah!... Tu croirais donc?... répondit Sylbourg avec lenteur, en regardant Charlotte avec un mélange de défiance et d'embarras.

Et, après un moment de silence, il reprit avec une vive amertume :

— En vérité, Charlotte, je ne t'aurais pas jugée capable de tels scrupules! Tu ne crois pas cette démarche nécessaire, et tu

oublies que nous allons être tous deux réduits à ne pouvoir plus rien entreprendre. Penses-tu que ton frère n'emploiera pas tous les moyens pour rendre notre union impossible? Ne peut-il pas engager ta mère à nous retirer son consentement? Ne peut-il pas inventer pour me rendre suspect les choses les plus criminelles et les plus abominables? Laisse-le faire! Il ne s'arrêtera pas dans la guerre qu'il a entreprise contre moi; il n'est pas plus homme à renoncer au plan qu'il a une fois adopté qu'à hésiter beaucoup sur le choix des moyens. Je voudrais jurer qu'il n'a pas renoncé à l'étrange idée de te marier avec ce pâle docteur, son ami, qui est, m'as-tu dit dernièrement, si fort épris de toi! Tu es par trop convaincue que ton frère est le plus parfait des hommes, tandis qu'on m'a rapporté sur sa vie passée des choses qui présentent son caractère sous un assez mauvais jour. Oh! l'on s'aperçoit bien qu'il fut dans sa jeunesse sous l'œil des jésuites, qui auraient tant désiré le prendre à leur service!

— C'est vrai; il nous l'a conté lui-même, dit Charlotte avec embarras; mais pour méchant et trompeur, je ne crois pas qu'il le soit. C'était aussi ton avis à toi-même.

— Va, va, mon enfant, je ne souhaite pas que tu en fasses l'épreuve, répliqua Sylbourg avec réserve. Mais j'ai appris hier au soir à le connaître pour un homme qui sait parfaitement cacher derrière l'amour fraternel son intérêt de directeur. Il prévoit que la baronne de Sylbourg serait perdue pour son théâtre : voilà tout le secret de sa tendresse pour toi et de la haine dont il m'honore.

A ce moment la vieille dame revint et interrompit l'entretien des deux amants. L'agitation de Charlotte et son trouble lui firent comprendre qu'il y avait entre eux quelque nuage, et cette observation lui fut d'autant plus pénible qu'elle s'était glorifiée jusque-là d'avoir protégé ce tendre lien. Une pensée la consolait, c'est qu'entre jeunes amoureux c'était la mode alors de se rendre la vie plus douce par des tourments imaginaires, qui trouvaient leur source dans la manie sentimentale, passée de la belle littérature dans la vie bourgeoise, et répandue de proche en proche, dans tous les rangs de la société.

C'était précisément la nature franche et originale du major, son absence d'artifice et de toute sensiblerie qui avaient charmé la vieille dame; elle était convaincue que ce caractère, si différent de la rêveuse et enthousiaste Charlotte, assurerait le bonheur de tous deux; et maintenant elle le voyait tout à coup la tête basse; il avait le regard sombre et mélancolique, comme s'il avait médité les projets les plus sinistres et les plus désespérés!

C'en était trop! la vieille dame, pour qui c'était dans certaines occasions un supplice de se taire, ne put cette fois étouffer son mécontentement, et, voyant que l'angoisse des deux amants ne se passait point, elle demanda malicieusement au baron s'il n'avait pas encore chargé le pistolet, et pourquoi il n'avait pas endossé tout de suite le gilet jaune de Werther?

Sylbourg s'écria avec une gaieté forcée :

— Entends-tu, Charlotte, ce que tu as fait de moi? Notre amie lit sur mon visage que j'ai le couteau sur la gorge, et tu m'appelles un amoureux hypocondre! Parlez vous-même, vieille dame, n'est-ce pas à se désespérer d'avoir une fiancée qui trouve parfaitement égal que le consentement royal arrive demain ou dans quatre semaines, attendu qu'on ne peut d'ailleurs penser à la noce avant l'été? Ah! maudit trousseau!...

Avec cette défaite, accompagnée d'un regard significatif et presque impérieux, le baron avait donné la réplique à Charlotte, qui dut poursuivre, et tromper son amie sur la cause de son chagrin, comme si toute son inquiétude avait eu le trousseau pour unique objet.

La bonne conseillère la réconforta de son mieux, et dit même qu'il était heureux que le mariage ne fût pas trop précipité, car enfin le trousseau d'une fiancée n'était pas une chose aussi insignifiante, aussi aisée à préparer, que les amoureux d'aujourd'hui le supposaient. De son temps, on considérait une grande armoire à linge et de pesants bahuts comme le meilleur présage d'un heureux hyménée, et le proverbe : « Ce qui dure longtemps se bonifie, » se vérifiait presque toujours.

La conseillère réussit par ses discours à égayer le baron, mais

Charlotte demeura taciturne et découragée; chaque parole de Sylbourg pesait sur son cœur; elle ne pouvait penser sans frémir à ce qui l'attendait avant qu'elle pût toucher au but, qui lui semblait si près d'elle quelques heures auparavant.

XXXIV

Charlotte revint chez elle fort troublée, passa, avec un battement de cœur, devant le salon, et monta dans sa chambre; car, si résolue qu'elle fût à persister dans son amour, elle sentait déjà ses forces l'abandonner avant le combat.

A son retour, le major l'avait accompagnée, en cherchant à l'émouvoir par le langage le plus passionné et le plus tendre; il avait employé tout son ascendant sur elle pour la convaincre de la nécessité où ils étaient de fuir Hambourg, et pour lui démontrer, avec la dialectique de l'amour, que par cette démarche héroïque elle maintiendrait son honneur à la face du monde, en prenant contre son frère le parti de son amant outragé; d'ailleurs, en s'éloignant de la maison paternelle, elle lui donnerait à lui-même la seule satisfaction convenable; il promettait enfin solennellement qu'à Schleswig elle demeurerait, non pas chez lui, mais chez une de ses parentes, personne de condition, dont la maison serait la sienne jusqu'au jour de leur mariage.

Enfin Charlotte, vaincue par ses instances, en vint à lui promettre de céder à ses vœux, dans le cas où sa mère s'opposerait comme son frère à leur union.

— Alors, s'écria-t-elle, je leur laisserai devant Dieu la responsabilité de leur barbarie; alors je t'appartiendrai, et je te suivrai où tu voudras.

C'est sur ce ton ferme et résolu qu'elle avait parlé en se séparant de lui, et, quelques minutes après, lorsqu'elle se trouva seule dans sa chambre, elle se sentit comme paralysée, et mille doutes affreux la tourmentaient. Elle n'était certaine que d'une

chose, c'est qu'elle allait succomber dans sa lutte contre son frère, ayant appris dès son premier âge quelle influence il exerçait sur sa mère et sur sa sœur. Sylbourg n'avait su que trop bien persuader à cette âme ingénue que la haine dont Schrœder le poursuivait était l'effet d'un calcul égoïste et profondément médité; elle commençait à croire fermement que son frère voulait la retenir par force dans la carrière d'artiste, pour son avantage personnel et celui de son théâtre; elle en vint même à supposer que Schrœder n'avait traité à son insu le major si outrageusement, que pour l'obliger à la fuir sans autre explication.

Ce soupçon, qu'en toute autre disposition d'esprit, elle eût repoussé comme tout à fait incompatible avec le caractère de Schrœder, la jeta dans une si vive colère contre l'auteur supposé de son malheur, qu'en peu d'instants son courroux fit place à une froide obstination; exaspérée de cet artifice inouï, elle résolut de rendre la pareille à ce frère dénaturé; d'opposer la ruse à la ruse, et de témoigner la plus grande indifférence, la plus complaisante docilité, pour tout ce qu'on voudrait entreprendre contre son amour.

Qu'un tel dessein ait pu seulement naître dans le cœur d'ailleurs si noble et si franc de Charlotte, c'est ce qui prouve mieux que toute autre chose l'affreux égarement où son amour l'avait plongée. Elle ne distinguait plus le vrai du faux, et, dans la triste persuasion d'obéir à son plus saint devoir, elle égarait son esprit dans des sentiers où le génie de l'innocence et de la vérité ne triomphe de la séduction et du mensonge qu'après de mortels combats; et malheureusement ce terrain n'était que trop bien connu de l'homme perfide qui l'avait entraînée!

Non-seulement la jeune fille dont nous développons ici la tragique destinée avait justement mérité l'amour et l'admiration de ses contemporains par la grandeur de son génie, mais elle excita longtemps après leurs vives sympathies par l'histoire de ses funestes amours, quand de cette jeune vie, si riche, si belle, et qui éveillait de si grandes espérances, il ne resta plus qu'un nom,

naguère si célébré. Des mains plus savantes ont placé Charlotte Ackermann à côté des plus glorieux artistes dont la scène allemande a dû trop tôt pleurer la perte; et nous devons craindre qu'on ait peine à s'expliquer dans ce moment critique, si funeste pour Charlotte, comment une jeune fille, douée des plus rares qualités de l'esprit et du cœur, a pu tomber dans des égarements si étranges et si dangereux; comment elle a pu même supporter le sentiment de sa faute avec plus d'enthousiasme que naguère l'ivresse de son bonheur, dans la conscience de sa vertu.

Mais n'est-ce pas l'histoire de maint noble cœur, et la vie n'abuse-t-elle pas plus cruellement celui qui, se fiant à son ardeur intime, s'efforce de trouver dans la réalité ce qui sera éternellement un pur idéal de son âme? N'est-il pas arrivé souvent que des hommes, dont toute l'existence avait été consacrée au culte du génie et des muses, se soient trompés sur eux-mêmes et sur le monde, aussitôt que leur ardent désir et leur saint amour les portèrent vers une autre divinité que celle qui avait reçu leurs serments?

Charlotte, véritable enfant dans la vie, mais sublime et rare prêtresse dans le temple des muses, ne pouvait sentir avec moins de profondeur dans son amour que dans son art, qui pour elle était la vie elle-même. Elle savait que l'amour jaillit de la même source que l'art et la poésie, c'est-à-dire d'un désir immense et d'une inspiration divine; elle savait que ces trois anges du ciel ont une seule et même origine, et qu'on ne saurait les posséder jamais sans la liberté et l'enthousiaste dévouement.

L'amour, chez une jeune fille d'une sensibilité si exaltée, pouvait aisément la conduire à une catastrophe tragique. Schroeder en était convaincu longtemps avant la funeste rencontre de Sylbourg, et cette crainte nous explique ses premières irrésolutions, ainsi que ses tentatives pour éviter une fatale destinée, qu'il essaya de combattre, mais lorsqu'il était déjà trop tard pour sa sœur et pour lui.

On n'en vint pas à une explication dès le soir même, comme Charlotte s'y attendait; toutefois, à son entrée dans le petit cercle

de la famille, la disposition des esprits lui parut assez menaçante. La mère et Dorothée étaient dans un profond abattement; Schrœder, les mains derrière le dos, se promenait dans la chambre à grands pas, et ne répondit pas même au salut de Charlotte. On comprend que nous retrouvons la famille au moment où Schrœder, revenu du Kougelsort, a instruit sa mère et sa sœur des découvertes qu'il a faites; où Dorothée et madame Ackermann, muettes de surprise et d'effroi, savent à peine si elles doivent remercier Dieu de les avoir averties, ou trembler des suites funestes que cette affaire peut avoir encore pour toute la famille. L'histoire de la malheureuse Berthe, celle de son enfant, dont le sort mystérieux avait été si souvent le sujet de leurs entretiens; cet enfant, dont le baron de Sylbourg se trouvait tout à coup être le père, émut si violemment Dorothée, qu'elle faillit s'évanouir, tandis que la pieuse mère bénissait Dieu d'avoir sauvé sa fille.

Ce fut un grand soulagement pour ces dames d'apprendre comment Schrœder avait expulsé la veille Sylbourg de la maison; la mère et la sœur donnèrent à la chose une approbation complète, mais Dorothée ajouta avec inquiétude: « Il est plus facile de bannir le major de notre maison que du cœur de Charlotte. »

L'entrée de la jeune fille interrompit l'entretien; mais la pensée du grand malheur auquel on n'échappait que par une merveilleuse dispensation de la Providence, était encore trop nouvelle, les cœurs étaient trop saisis, pour qu'on pût se résoudre à provoquer de nouveaux orages, en découvrant tout à Charlotte dès ce soir. La mère s'opposa formellement à ce qu'on parlât davantage de ce triste sujet, et Dorothée ajouta qu'il fallait un peu préparer Charlotte, avant d'en venir à la dernière extrémité et de lui faire connaître l'indignité de l'homme pour qui elle avait si légèrement compromis sa réputation et celle de la famille.

Schrœder croyait avoir fait l'essentiel, et jugeait même que peut-être son concours ne serait plus nécessaire pour mettre sa sœur dans un autre chemin.

Ainsi se passa la soirée, en silence, mais sans trouble; cependant, sans que personne lui en eût dit un mot, Charlotte prévoyait bien qu'elle aurait le lendemain un combat d'autant plus rude à soutenir.

XXXV

L'auteur de toutes ces peines, de toutes ces angoisses, celui qui avait semé la division dans la famille Ackermann, apprit le lendemain matin, d'une manière peu flatteuse pour lui, combien est variable la faveur des hommes, surtout de ceux qui sont aussi versés dans l'art de l'intrigue que dans les calculs de l'intérêt. Il reçut un billet fort élégant, dont le parfum délicat semblait lui promettre quelque nouvelle galanterie; mais en l'ouvrant il vit d'abord la signature de sa digne amie du Kougelsort; madame Fanny lui annonçait, en quelques mots fort secs, qu'elle ne pouvait plus lui prêter sa maison pour ses secrets rendez-vous, attendu que dès ce jour la chambre avait reçu une autre destination. Elle réclamait de lui, en le menaçant de la justice, le reste du loyer; et, si mauvaise que fût l'orthographe de la lettre, Sylbourg en put conclure très clairement, qu'il n'avait qu'à voir s'il voulait par un prompt règlement de compte s'épargner de plus grands désagréments. Madame Fanny avait contre lui dans les mains plus d'une pièce dangereuse, et le ton hardi et confiant de la lettre lui faisait même craindre qu'elle ne l'eût déjà trahi.

— Voilà qui est clair! s'écria-t-il avec fureur. C'est là l'oracle delphique, auprès duquel ce comédien-directeur a puisé sa science; c'est elle-même qui a révélé nos secrets rendez-vous! Attends, attends, vipère, tu me le payeras! Et M. Schrœder?... Comment ce tartufe moral a-t-il fait la connaissance d'une si vertueuse dame? Tête-bleu! Si je savais seulement jusqu'où est allée la perfidie de cette femme! Si elle avait osé lui conter mon

aventure avec Berthe ! En vérité je crois que je me suis embarqué trop avant avec cette misérable. L'absurde attentat d'Olaf sur la cabaretière ne lui est pas inconnu ; elle a dans ses mains mes lettres à Berthe ! Imbécile que je suis !... Schrœder n'avait pas tort de dire que le rôle d'Iago est plus facile au milieu des honnêtes gens qu'avec cette canaille.

Malgré la sincérité de cet aveu, il était cependant bien éloigné de faire aucune réflexion sérieuse sur lui-même et sur sa conduite à l'égard d'une honorable famille ; il savait trop bien que, dès le commencement, à part quelques instants d'une émotion passagère, il avait traité son nouvel amour avec la même frivolité que tous les autres. Il s'était figuré qu'il aimait Charlotte, parce que sa vanité était flattée ; parce qu'il plaisait à son goût d'aventures de mêler à sa destinée une jeune fille, que distinguaient les dons les plus rares de l'esprit et du cœur ; parce que, grâce à la célébrité de Charlotte et à sa réputation sans tache, il espérait sauver sa position sociale, presque ruinée dans sa patrie, et réhabiliter, à la faveur de vertus étrangères, son caractère, que le monde avait dès longtemps condamné.

Mais à peine fut-il maître du cœur de Charlotte, que son audace ordinaire l'abandonna ; il sentit l'énorme distance qui le séparait de cette noble et affectueuse nature, de cet esprit élevé ; cependant il avait assez d'expérience du monde, il connaissait assez bien le cœur des femmes, pour déguiser parfaitement, derrière un faux enthousiasme, son défaut de nobles sentiments et de véritable tendresse ; avec son grand art de feindre, il amena Charlotte à se persuader, dans sa naïve candeur, qu'elle exerçait sur lui par son amour la plus heureuse influence. En paraissant toujours tendre, dévoué, reconnaissant, il sut livrer Charlotte à l'illusion, si séduisante pour les cœurs généreux, qu'elle gouvernait complétement ce caractère, jusque-là si rebelle et si fier ; qu'elle était la première qui eût éveillé ses sentiments sérieux et qui l'eût réconcilié avec sa fortune passée.

Pendant longtemps il avait si peu rejeté l'idée d'épouser Charlotte, qu'au contraire il s'efforçait sérieusement de gagner la fa-

mille, et ne négligeait rien de ce qui pouvait rendre son caractère recommandable et appuyer sa recherche. Nous savons même qu'il voulut adresser au roi, par l'entremise de son ami, le major T., une requête pour l'autorisation de son mariage, et nous devons ajouter ici que cette requête et la lettre qui l'accompagnait étaient en effet parvenues au major.

Le baron attendait la réponse de semaine en semaine; il ne pouvait s'expliquer le silence énigmatique de son ami, qui l'avait cependant servi plus d'une fois de ses secours et de ses conseils dans plusieurs intrigues amoureuses; célèbre lui-même à Copenhague par ses galants exploits, il était aussi exercé que Sylbourg pouvait l'être dans toute sorte de ruses et de détours. Et cette fois, qu'il lui en coûtait si peu pour faire atteindre à Sylbourg le but souhaité, il le laissait dans l'embarras, ne lui mandait pas même les motifs de son retard, et le mettait dans le plus grand embarras vis-à-vis de son amante et de la famille!

Elle arriva enfin cette lettre longtemps désirée; mais quelle réponse apportait-elle! Un homme aussi frivole que Sylbourg devait être lui-même confondu d'une telle légèreté; car le major T. lui écrivait simplement qu'il ne présenterait pas la requête au monarque, avant de savoir positivement lequel avait perdu la tête, de son fidèle camarade ou de la petite demoiselle Ackermann.

« Si c'est toi qui aspires à la maison des fous, écrivait T., alors, parbleu! le mariage guérira ton cœur et ta tête malades; mais, si c'est la petite, tu feras bien de voir à loisir si tu ne peux trouver à ta comédie d'amour d'autre conclusion que ce vulgaire et bourgeois dénoûment. A te parler franchement, mon ami, ta dernière lettre m'a inspiré des doutes sur ta sagesse. Tu veux te marier, toi, Sylbourg, et c'est moi que tu charges de te procurer l'autorisation? Crois-tu donc ton fidèle T. capable d'une si abominable trahison? Je suppose que j'eusse envoyé ta requête, et que le consentement, comme c'est indubitable, te fût parvenu sur-le-champ : la main sur le cœur, camarade, que penserais-tu de moi? Je vais te le dire, et, pour te prouver que je te con-

nais comme moi-même, voici le monologue que tu aurais débité après la réception de cette permission royale :

« — Corbleu ! les meilleurs amis seront-ils toujours ceux qui nous feront le plus de mal? A quoi pensait de T.? Voilà donc le chiffon maudit qui fera le malheur de ma vie, et je le dois au zèle inconsidéré de ce T., qui devait savoir cependant que je suis parfois fort distrait, et qu'alors je fais précisément le contraire de ce qui convient à mes goûts. Mais je vois bien le but de ces excellentes marques d'amitié : le rusé, le jaloux, veut tout simplement me punir de ce que j'obtiens tant de succès auprès des dames de haute condition, tandis qu'il doit se contenter de petites soubrettes, de choristes et de simples bourgeoises; il envie les comtesses, les baronnes, les célèbres tragédiennes, dont je suis l'enfant gâté ! Assurément il sait bien que je n'ai pas adressé cette requête sérieusement; que je l'ai rédigée pour gagner du temps, pour tranquilliser un peu ma conscience, pour me justifier dans un cas fâcheux devant la famille. Et ce sournois de T. va sérieusement présenter au monarque ce badinage, et le roi, qui cependant devrait savoir par une longue expérience ce que signifie ce zèle matrimonial de ses officiers, signe aussitôt gracieusement, et moi..., avec l'autorisation royale, je penserai aussi peu au mariage que sans elle !... Car enfin ce que le roi permet n'est pas, tant s'en faut, la même chose que ce qu'il ordonne. —

« Voilà comment parlerait mon cher Max, tandis que maintenant il bénit le ciel à deux genoux de lui avoir donné un camarade qui sait parfaitement distinguer le point où le talent naturel pour l'hypocrisie et la coquetterie sentimentale se tournent chez Sylbourg contre Sylbourg lui-même, en sorte qu'il ne sait plus démêler où finit chez lui l'art de la dissimulation, et où le véritable naturel commence.

« Mille tonnerres ! As-tu donc parfaitement oublié que déjà deux fois tu fus sur le point de faire la même chose qu'avec ta princesse de théâtre; que déjà deux fois tu avais rédigé ta requête au prince, et que tu t'es vu sur le point d'échanger les riantes campagnes de l'amour contre la triste caserne de l'hymé-

née? Voilà une énigme où je me perds! Comment se fait-il que toi, l'orgueilleux contempteur, l'ennemi déclaré de la paisible vie domestique, tu deviennes si souvent le martyr de ton inconstance naturelle? N'as-tu pas cent fois juré que tu avais en dégoût le mariage autant que la montre d'un perruquier avec ses têtes frisées et ses pots de fard de toutes les couleurs? Et j'irais te procurer une permission de mariage, à toi, qui ne fus jamais constant plus de trois jours; à toi, qui n'avais à la bouche que ce refrain : « Il vaut mieux mourir Turc infidèle que de vivre époux chrétien? »

« Mais à quoi bon te rappeler tes discours et tes maximes? Ne considérons que la situation présente, et voyons si elle est plus favorable à tes projets de mariage que ta philosophie passée? Tu m'écris toi-même que Charlotte a peu de fortune, ce qui veut dire qu'elle n'en a point. Dis-moi donc, je t'en conjure, avec quoi tu espères entretenir décemment une famille? Avec tes appointements de major? Ou bien avec la patience de tes créanciers? Ou bien avec la perspective de l'héritage de ta riche tante avare? Tu es un habile et heureux compagnon, l'envie même en doit convenir, et tu es passé maître dans ce qu'on appelle en bon français « noble effronterie; » tu sais par excellence jouer le galant cavalier avec l'argent des autres; tu as du crédit en abondance, car les usuriers te prêtent tout ce que tu veux, persuadés que tu n'épouseras qu'une femme qui t'apportera pour le moins une tonne d'or. Et maintenant, mon ami, figure-toi la consternation de tes créanciers; figure-toi l'indignation de ton orgueilleuse tante, si bigote, si fière de ses aïeux, quand on dira dans le monde que le baron de Sylbourg épouse une actrice du théâtre de Hambourg! Oh! oh! comme à l'instant tous les coffres-forts se fermeront! Comme la digne tante changera son testament, et retirera pour le temps et l'éternité ses bonnes grâces à son incorrigible neveu! En deux mots, je t'assure, Max, que tu vas par ce mariage ruiner ton existence, et si, pour extrême ressource, tu comptes sur le payeur général, qui jusqu'à ce jour t'a soldé chaque mois tes appointements, je te rappellerai simplement

l'article 115 du Code royal militaire de Danemark, qui règle ce qui concerne les dettes des officiers, et qui ordonne qu'au besoin on retienne la moitié de la solde, jusqu'à l'entière satisfaction des créanciers. Tu sais que je suis un assez mauvais calculateur, mais j'ose affirmer que vous pourriez vivre cent ans, toi et ton Emilia Galotti, sans entrer en pleine jouissance de tes appointements. Tu ris peut-être de la peine que je prends pour te détourner d'un parti auquel tu n'as pas songé une heure sérieusement. Tu ne fus jamais mieux auprès des femmes qu'alors que tes intentions étaient le moins honnêtes. Car, aussi souvent que tu pensais au mariage, on pouvait compter que tu serais bientôt rassasié de ton amour, et que tu viserais à changer de garnison. Et cependant je ne sais pourquoi tu me donnes cette fois une véritable inquiétude; non que je craigne de ta part un sérieux projet de mariage, mais parce que cette amourette me paraît de nature à t'embarquer dans quelque fâcheuse affaire, où tout ton esprit et ton adresse diplomatique ne te seront d'aucun secours. Tu m'écris toi-même que la jeune fille a trop de mérite pour être l'objet d'une simple fantaisie; que sa famille jouit d'une très haute considération dans toute l'Allemagne, même chez plusieurs princes; que Charlotte est l'idole de Hambourg! Et tu veux néanmoins te jouer à une entreprise si dangereuse? Max, rappelle-toi Icare et ses ailes de cire! C'est une bonne leçon.

« Voici donc mon avis : cherche, le plus tôt possible, à sortir doucement de cette maudite affaire, avant que la famille apprenne quelque chose de tes progrès auprès de Charlotte, ou que les Hambourgeois se mêlent de tes amours. Tu connais leur vieux proverbe : « La bière de Hambourg mousse fort. » Sois sur tes gardes et songe à faire une retraite honorable; c'est une manœuvre où l'habile général se fait aussi connaître. Qui sait quelle bonne fortune t'est réservée encore? Mais plus de fantaisies romanesques; plus de farces théâtrales! Cherche un autre poste de recrutement pour tes désirs volages, sans quoi, Sylbourg, cela finira mal! »

C'est en ces termes que le major T. écrivit à son ami, et, quoi-

que cette lettre n'exerçât alors aucune influence marquée sur le cours des événements, dont une partie nous sont connus, cepen dant il est sûr que Sylbourg fut si frappé de l'avis extraordinairement sincère de son ami sur ses rapports avec Charlotte, qu'il ne songea ni sur-le-champ ni plus tard à le réfuter. Il murmurait contre T., contre lui-même, et la lettre fatale le jeta même toute une matinée dans une sorte de désespoir, qui le poussait aux résolutions les plus étranges, comme, par exemple, d'épouser Charlotte, en dépit des astres ennemis; de prendre son congé, et de passer avec elle en Amérique ou aux Indes orientales, pour s'y faire, quelque part que ce fût et par des moyens quelconques, une position nouvelle. Si même il se fût senti la vocation nécessaire pour être sur la scène ce qu'il était dans la vie, c'est-à-dire un parfait comédien, il aurait pu se résoudre à échanger la selle de dragon contre le cothurne; à rivaliser avec Schrœder, Eckhof et Brockmann dans l'art de produire avec des figures de fantaisie de véritables personnages. Il eut aussi un jour la pensée de prendre la poste, de courir à Copenhague et de tomber, en grand uniforme, aux pieds de sa tante. Mais hélas! il se rappela soudain qu'il avait déjà exécuté plusieurs fois ce coup de théâtre. « Qui peut savoir, se dit-il, comment elle prendrait la chose? A la fin elle me soupçonnera de lui demander à genoux son argent plutôt que debout sa bénédiction : alors, adieu l'héritage! Elle est en correspondance suivie avec le président de la communauté des frères hernutes; elle raffole du comte de Zinzendorf : je ferai donc bien de réserver pour la suprême nécessité ma troisième et dernière génuflexion. »

De proche en proche le baron arriva enfin à cette conclusion, la plus satisfaisante pour son esprit léger : il se tranquilliserait lui-même, en pensant qu'après tout, si la permission royale n'arrivait pas, ce n'était pas sa faute; aux yeux de son amante et de la famille, il aurait l'air d'attendre de jour en jour avec impatience l'autorisation du monarque.

Déjà il se persuadait que ses amours avec la jeune artiste auraient une tout autre issue qu'il n'avait pensé d'abord; il ne se

dissimulait plus l'impossibilité de posséder Charlotte d'une manière durable, sans faire de son côté les plus grands sacrifices; il ne voyait donc plus que deux partis à prendre, ou bien renoncer brusquement à son jeu perfide avec ce noble cœur, ou bien continuer cette comédie, qui en somme lui avait fort bien réussi jusqu'alors, et laisser les circonstances défaire ce nœud si artistement formé. Peut-être ce qui l'enchaînait encore, outre sa vanité, c'étaient les charmes de Charlotte, la nouveauté, la singularité de cette liaison avec une jeune fille si remarquable et si parfaitement douée; peut-être aussi craignait-il de compromettre sa réputation par un scandale public; quoi qu'il en soit, il laissa ce jeune cœur, si cruellement trompé, poursuivre sans défiance ses beaux songes, et il se mettait tout aussi peu en peine de faire cesser la pénible incertitude où se trouvait la famille de Charlotte.

Nous savons cependant comment cette incertitude cessa. Tout autre que le vindicatif Sylbourg, après le juste châtiment qu'il avait reçu, se serait promptement retiré, ne fût-ce que par prudence. Pour lui, il n'y pensa qu'aussi longtemps qu'il pût douter des dispositions de Charlotte. A peine en eut-il une connaissance certaine, et fut-il assuré que la passion l'emporterait hautement chez elle sur les égards pour sa famille, qu'il résolut de rendre complète la rupture entre la jeune fille et ses parents, et d'employer l'ascendant qu'il exerçait sur elle pour tirer de Schrœder une affreuse vengeance, et pour détruire absolument la réputation d'une famille si honorée et si digne de l'être. Nous allons le voir consacrer toutes ses pensées, tous ses efforts, à l'exécution de cette noire vengeance; Schrœder, en caractérisant Iago, lui avait présenté le miroir, où il avait été forcé de se reconnaître lui-même trait pour trait : Sylbourg n'était pas homme à pardonner jamais ce regard qui avait pénétré dans le fond de son cœur.

XXXVI

Charlotte passa dans sa chambre les premières heures de la matinée suivante, livrée à la plus douloureuse irrésolution; elle ne savait comment éviter l'orage qui certainement l'attendait chez sa mère. Sous prétexte d'étudier encore le rôle de Minna de Barnhelm, elle s'attarda jusqu'au moment où elle put croire que son frère s'était rendu dans son bureau à l'Opéra; elle descendit alors, toute tremblante, dans la chambre de sa mère. Dorothée était seule auprès d'elle. Leurs regards lui firent comprendre que le moment fatal était arrivé.

Sa mère fixait sur elle des yeux sévères, et, quand la jeune fille s'approcha pour lui baiser la main, madame Ackermann la retira avec vivacité, et lui dit froidement en lui montrant la table :

— Commence par déjeuner, Charlotte, et je te dirai ensuite ce que j'ai sur le cœur.

Charlotte obéit en silence et s'assit, mais, lorsqu'elle voulut couper le pain, elle fut prise d'un si fort tremblement, qu'elle laissa échapper le couteau de sa main. Ses yeux se remplirent de larmes, qu'elle ne put retenir. Alors elle se leva à la hâte et voulut sortir de la chambre.

— Arrête! s'écria madame Ackermann d'un ton impérieux, et en lui jetant un regard étincelant de colère, bien différent de ceux qui partaient d'ordinaire de ses yeux si doux. Tu ne veux donc pas entendre ce que ta mère a sur le cœur? Tu veux chercher un refuge auprès de ton honnête baron contre les reproches de ta mère et de ta famille? Oui, regarde-moi d'un air étonné! Vous êtes bien faits l'un pour l'autre, car Dieu sait lequel joue le mieux la comédie, de toi ou de ton aimable officier! Ah! Charlotte, dis-le-moi avec sincérité, où était ton cœur, ta raison, ta modestie, quand tu as suivi ton séducteur, pour avoir avec lui

des entrevues secrètes dans la maison d'une infâme; de cette juive portugaise, dont le métier est de vendre ce déshonneur qui te faisait trouver, dans le rôle de Virginie ou d'Emilia, la mort si honorable et si douce? Est-ce donc seulement sur la scène que la pudeur et l'innocence te semblent mériter que l'on meure avec joie pour elles? L'art n'est-il pour toi qu'une imitation mensongère des beaux sentiments et des nobles vertus, qu'on soit libre ensuite de fouler aux pieds dans la vie? Telle n'était pas l'opinion de ton bienheureux père; à ses yeux il n'y avait ni talent ni gloire qui pût faire oublier la vie coupable de l'artiste. Que de fois ne nous disait-il pas que le comédien doit représenter sur la scène l'homme tel qu'il est et dans la vie tel qu'il devrait être?

Ici la vénérable mère se tut, et semblait attendre que sa fille essayât de se justifier. Mais Charlotte restait assise devant elle, pâle, immobile, les yeux constamment baissés, sans dire un mot pour s'excuser; soit que la conscience de sa faute lui rendit toute réponse impossible, soit qu'elle eût déjà résolu, sans opposer une résistance ouverte, de persister invariablement dans son amour.

Ce silence obstiné, que la mère s'expliquait de la manière la plus défavorable, augmenta son courroux; elle se persuadait que Charlotte était encore bien éloignée de sentir et de regretter sa faute; soupçon assez légitime, quand elle comparait l'égarement de sa fille avec la conduite dissimulée et volontaire qu'elle avait tenue depuis quelque temps.

Dorothée, qui devinait ce qu'éprouvait sa mère, voulant à tout prix prévenir un plus violent éclat de son indignation, s'empressa de prendre la parole, et dit avec la plus touchante émotion :

— O Charlotte, que de fois je t'avais tenue en garde contre cet homme! Mais, dans ton aveugle enthousiasme, tu ne voulais jamais me croire, tu riais de mes craintes, toujours prête à défendre le baron! Souffre donc, au nom de Dieu, souffre que ta sœur te le dise, tu as été trompée plus horriblement que tu ne nous a trompés toi-même, quand tu t'es laissé aveugler par ses

flatteries, et que tu as compromis si légèrement ta bonne renommée et celle de ta famille! Oui, pauvre Charlotte, celui qui te fait paraître des sentiments si tendres est un scélérat vulgaire, un séducteur sans âme et sans foi, prêt à tromper sans scrupule toutes les femmes, et qui assurément t'aurait sacrifiée à son inconstance avec la même dureté que la pauvre Berthe; car c'est lui, c'est Sylbourg, qui lui a ravi l'honneur et la vie! Et le monstre a pu retourner sur l'ancien théâtre de son crime, pour y recommencer son jeu abominable, et préparer à une jeune fille de bonne maison le même sort qu'il avait fait éprouver à la malheureuse enfant de la pauvre fruitière! Charlotte, je te dis ce qui est vrai, aussi vrai que je suis ta sœur! Cette infortunée créature, que tu as vue l'automne dernier dans le cercueil, était la déplorable victime de Sylbourg, de cet odieux scélérat, et cet enfant que tu voulais recueillir chez toi après la mort de sa mère, était l'enfant de Sylbourg, était le vivant témoin de son crime.

Il est difficile de dire quelle impression fit sur Charlotte cette affreuse nouvelle, car elle se remit de sa première frayeur et reprit soudain une plus ferme contenance. Toute cette histoire lui parut si invraisemblable, qu'elle fut près d'attribuer à sa famille le dessein de la surprendre, n'ayant pu la persuader; c'était dans ce but qu'on avait imaginé la fable de l'enfant, pour la séparer de son amant et donner à la chose l'apparence d'un désistement volontaire.

La semence du soupçon contre ses proches, que l'artificieux Sylbourg avait jetée avec tant d'adresse dans son esprit, produisait ses funestes effets, plus vite encore qu'il ne l'avait espéré; remplie de la malheureuse idée que sa mère, sa sœur et son frère avaient résolu, et même par amitié pour elle, d'employer tous les moyens possibles contre le baron, elle ne s'arrêta pas même à la supposition que l'artifice, dont elle accusait ses proches, fût de l'autre côté et l'eût enveloppée dans ses filets. Dans l'aveuglement de sa folle passion, elle ne connaissait plus qu'un ennemi, et cet ennemi, elle le cherchait hélas! parmi les cœurs les plus dévoués et les plus purs, qui tremblaient pour elle!

Après que Dorothée eut cessé de parler, Charlotte continuant de garder le silence, madame Ackermann, à la vue de sa malheureuse fille, pâle et tremblante, sentit s'évanouir sa colère; l'amour maternel reprit ses droits; elle conjura Charlotte, d'une voix presque suppliante, de confesser du moins devant elle et devant Dieu sa grande faute, et de mépriser un homme qui, d'après tout ce que madame Fanny avait conté de sa vie passée à Schrœder et au docteur, n'avait point un caractère honnête, et qui savait cacher sous de brillants dehors l'âme la plus noire. Elle la conjura par le souvenir de son père, dont elle avait été la fille chérie, de ne pas se donner à un indigne, qui ne pouvait être qu'un homme de mœurs dépravées, puisqu'une femme aussi décriée que cette Fanny se séparait elle-même de lui, et que sa conduite barbare envers la malheureuse Berthe laissait assez deviner quelle avait été sa vie jusque-là.

A ce langage d'un cœur maternel profondément ému Charlotte ne put opposer plus longtemps le silence, et s'écria avec l'accent du désespoir :

— Ah! vous avez raison, chère maman! l'homme que vous venez de peindre serait digne qu'on le méprisât du fond de l'âme et qu'on lui attribuât tous les forfaits! Mais, dites-moi, au nom du ciel, et toi aussi, Dorothée, dis-moi s'il est possible qu'un tel homme existe, bien loin qu'il jouisse dans la société de l'estime et de la considération qui sont le partage de celui que vous accusez? N'aurait-il pas été démasqué et flétri mille fois? Une famille honorable, des parents religieux, dont il m'a fait lire des lettres, feraient-ils si grand cas de lui et conserveraient-ils avec lui des relations? Et vous-mêmes depuis longtemps vous le voyez chaque jour dans votre maison, et personne, excepté Frédéric, ne s'est défié de son caractère? Ah! il est malheureux, croyez-moi, chère maman; une mystérieuse destinée, que moi-même je ne connais pas, pèse sur son passé; assurément un homme qui souffre comme lui ne peut penser méchamment et avec bassesse; et, quand il serait vrai qu'il ait eu des rapports avec cette Berthe, est-ce à dire qu'il soit absolument un monstre barbare? Mille cir-

constances à nous inconnues ne peuvent-elles pas plaider en sa faveur? Si j'étais la seule personne au monde qui sût le comprendre, serait-ce à moi de lui jeter la première pierre? Et quelle est son accusatrice? Une intrigante, une misérable, qui vit tour à tour de sa trahison et de son silence, et que...

— Et que tu as acceptée cependant comme protectrice de tes amours! s'écria sa mère avec indignation. Laisse là tes sophismes en faveur du baron! Il est méchant, profondément méchant; sans cela il aurait su te garantir contre ta propre légèreté; il aurait eu plus de ménagements pour l'honneur d'une jeune fille, et ne l'aurait pas attirée dans une pareille maison!

Charlotte, après une pause, répondit en hésitant, mais d'une voix ferme :

— Il n'en a pas eu besoin, chère maman; car, je vous le jure, plusieurs semaines avant qu'il pût être question d'une liaison entre le major et moi, je m'étais rendue chez Fanny, et c'est par moi que Sylbourg a fait sa connaissance.

— Tu mens! s'écria la mère, que la contradiction avait irritée, et qu'indignait maintenant ce mensonge supposé, quoique Charlotte eût dit la vérité pure, telle du moins qu'elle pouvait la connaître. Tu mens, aussi vrai que je suis ta mère! Car Fanny elle-même avoue que ton beau major fréquentait depuis longtemps sa maison; que c'est elle-même qu'il a employée à séduire l'enfant de la fruitière, la malheureuse Berthe, jusqu'à ce qu'elle se soit laissé éblouir. Va interroger cette pauvre femme, si tu n'es pas encore instruite, ou si tu n'en veux pas croire ta mère; elle t'apprendra jusqu'aux moindres détails, et te fera lire les lettres que ce noble officier recruteur écrivait à la jeune fille. Oui, si cela ne te suffit pas, va à Brookthorwall et demande la veuve Gades; elle te contera par quels moyens ce méchant homme a séduit son enfant; tu pourras en prendre note, et comparer son style et ses flatteries avec celles qu'il a employées pour t'écarter du chemin de l'honneur et de la vertu!

Madame Ackermann aurait poursuivi sur ce ton véhément, si tout à coup la conseillère, qu'on ne voyait jamais à cette heure-

là dans la maison, ne fût venue l'interrompre. Accompagnée de Schrœder, qu'elle avait rencontré à la rue, la vieille dame accourait, et sa pâleur effrayante, le désordre de sa toilette (elle n'avait pas quitté ses habits de maison), firent comprendre à chacun des assistants qu'elle était informée de tout, et qu'elle était accourue, dans l'angoisse de son cœur, pour consoler Charlotte et la protéger contre le courroux maternel.

En effet à peine vit-elle sa chère enfant assise, tout éplorée, qu'elle s'écria avec la plus vive émotion :

— Ah, ma Charlotte!... Je soupçonnais bien qu'ils t'accableraient encore de leurs reproches, pauvre enfant: comme si tu n'étais pas assez malheureuse! Eh quoi? Sa propre mère, sans pitié, furieuse contre son enfant, qui par plus d'une raison mérite les ménagements et la pitié! Et ne sommes-nous pas tous coupables de son malheur? Cet homme abominable ne l'a-t-il pas plongée dans cet état sous nos yeux et même avec notre secours? Oui, regardez-moi avec fureur et froncez le sourcil, méchante femme; ma Charlotte est innocente, et si nous autres, qui avons des années et de l'expérience, nous avions su ouvrir les yeux, nous n'aurions pas été séduits et aveuglés les premiers par l'hypocrite; cette funeste liaison n'aurait jamais été aussi loin, et ma pauvre amie ne serait pas consumée de douleur. Laissez donc ces inutiles morales, quand le mal est irréparable! Afin que vous le sachiez tous, je vous le dirai franchement, c'est moi qui dois surtout me reprocher l'erreur de notre enfant, et je ne souffrirai pas qu'on la persécute davantage; sinon je l'emmène chez moi, et ne la rendrai que sous votre promesse de la laisser en paix.

Cette menace énergique, appuyée d'une si ferme volonté, eut pour Charlotte l'heureux effet de détourner sur la vieille dame le courroux de sa mère; en effet, si grande que fût la considération dont madame Unzer jouissait dans la maison du Kreyenkamp, cependant ni madame Ackermann ni Schrœder ne pouvaient être satisfaits de son influence dans toute cette affaire; elle avait la première favorisé les amours de Charlotte et du major; elle avait

ouvert chez elle un asile aux amants, à l'époque où la famille était encore opposée à Sylbourg.

Aussi madame Ackermann, une fois livrée à son impétuosité naturelle, ne fit pas attendre longtemps sa réponse à la conseillère, et s'écria avec une violente amertume ;

— Il n'y manquait plus que cela! Il fallait encore que la vieille dame vînt défendre M. de Sylbourg, qui a été dès le commencement fort bienvenu chez elle! Pour moi je le déclare et je le maintiens un franc débauché, un trompeur, un séducteur de profession, qui n'a rien de réel que l'hypocrisie, avec laquelle il accomplit ses actions infâmes! Je me suis toujours senti de la répugnance pour ce drôle, et, même quand il m'eut gagnée par ses belles manières, j'avais toujours la crainte secrète que toute cette affaire ne nous coûtât cher, et que les beaux rêves de ma pauvre petite ne s'envolassent en fumée. Eh bien, ai-je eu tort? Frédéric a-t-il eu tort, lui qui a deviné le baron du premier coup?

— Eh! c'est aussi votre métier de deviner les masques! répliqua la vieille dame, devenue méchante à son tour. Pour moi, je l'avoue, le baron m'avait complétement trompée, si complétement, qu'il me semblait le seul homme à qui j'eusse donné Charlotte de bon cœur. Je le tenais pour un parfait cavalier et un homme honorable; si j'avais conçu quelque soupçon contre lui; si je l'avais cru capable des méchancetés dont il est maintenant convaincu, Dieu m'en soit témoin! il n'aurait jamais été le fiancé de Charlotte; oui, malgré la mère et le frère, qui le devinaient et qui le laissaient agir, j'aurais tout mis en œuvre pour le démasquer entièrement et nous délivrer d'un tel imposteur!

— La vieille dame a raison, dit Schrœder dans une cruelle angoisse. Mais, aussi vrai que Dieu existe, je suis le seul coupable, car c'est contre ma ferme persuasion des vices de cet homme que les choses en sont venues jusque-là! Vous-même, bonne mère, vous étiez si prévenue en sa faveur, que je me rassurais en voyant votre confiance, et c'est trop tard que mes yeux se sont ouverts.

Pendant cet entretien Charlotte s'était remise peu à peu, et,

soutenue par sa fidèle amie, elle put obtenir enfin que Schrœder lui exposât d'une manière suivie tous les détails qu'il avait recueillis, et lui fît connaître en particulier ce qu'avait été la liaison de Sylbourg et de Berthe. Le sort du malheureux enfant qu'elle avait trouvé un jour au Kougelsort fit sur elle une impression profonde; elle fut surtout frappée de la rencontre qu'elle en avait faite avant même d'avoir connu Sylbourg; cette rencontre et toute la scène qui s'était passée chez la cabaretière, cette scène, en rapport si intime avec la vie de Charlotte, lui parut comme un arrêt mystérieux de la destinée, d'où son esprit enthousiaste tirait la conséquence que Sylbourg était précisément l'homme à qui la Providence enchaînait son sort.

Elle se garda bien cependant de confier cette pensée à ses parents et à la vieille dame; en effet celle-ci était, s'il est possible, encore plus irritée contre le major que madame Ackermann; elle jurait sur son âme qu'il serait le dernier homme à qui elle se fierait, sans l'avoir bien éprouvé auparavant. Dans sa vive tendresse, elle revenait à Charlotte, pour la consoler et pour lui peindre son bonheur d'être délivrée de ce perfide avant qu'il fût trop tard; car on ne pouvait savoir ce qui se découvrirait encore sur sa conduite passée.

— Je donnerais beaucoup pour entendre une fois sur cet homme la comtesse Lindenkron! dit-elle tout à coup d'une voix prophétique. Ce fut là sans doute encore une horrible affaire, et toutes les calomnies de Sylbourg contre cette dame partaient assurément de sa mauvaise conscience. Si une personne comme cette Fanny le soupçonnait de mauvais desseins sur le comte, que ne devons-nous pas supposer nous-mêmes? Il y a quelque chose sous cette histoire du coup de pistolet. Mais ne pensons plus à ce traître! Charlotte, si tu as pour moi quelque amitié, tu lui écriras sur-le-champ et tu lui donneras son congé. Trois lignes suffisent; dans l'état où sont les choses, il ne faut point de longs discours. Ecris-lui que tu le méprises, que nous le méprisons tous, parce qu'il t'a trompée, qu'il nous a trompés horriblement. Pour moi, je vais lui renvoyer ses cadeaux indiens,

car je ne veux rien avoir de lui dans ma maison, qui me rappellerait à chaque heure mon aveuglement. Cet homme qui s'était donné pour un comte polonais ne me vola que mes cuillers d'argent, et cet aventurier danois a failli me ravir ma Charlotte! Qu'il reprenne ses haillons de bayadères! Ah! qui sait quel conte il nous faisait sur cette belle Amany? Vous verrez que ce lieutenant, pour qui la pauvre Indienne a été brûlée vive, et qui disparut, nous disait-il, sans laisser de traces, n'était autre que Sylbourg lui-même. Qui sait combien de fois il a disparu après de pareilles aventures? Supporte ton malheur avec patience et courage, ma bonne Charlotte; c'est le cours de la vie, qu'à la plus douce confiance succède le plus amer désenchantement. Un bon et sage esprit n'en conserve pas moins une foi inébranlable, et ne confond pas l'humanité avec les hommes. Adieu, adieu, ce soir je serai dans votre loge grillée, et j'espère que ma douce Minna ne punira pas l'honnête major de Tellheim du chagrin que lui a causé le méchant major de Sylbourg.

A ces mots elle embrassa Charlotte, serra cordialement la main de la mère et du frère, et sortit, reconduite par Dorothée. Sur l'escalier elle lui dit à l'oreille, d'une voix émue et tremblante :

— Bonne Dorothée, j'ai aussi un poulet à plumer avec toi, mais bien différent de l'autre. Viens passer quelques moments chez moi après le spectacle! Tu verras que le bon Dieu veut nous dédommager, par une aussi grande joie, de la frayeur que Charlotte nous a causée.

— Que voulez-vous dire? répliqua Dorothée, et une vive rougeur lui monta au visage.

— Je veux dire, répondit la vieille après un moment d'hésitation et avec un ton solennel, que Dieu nous montrera, par le bonheur qu'il réserve à la sœur de notre pauvre Charlotte, comment le véritable amour se distingue du faux, et comment le cœur qui n'achète pas son bonheur au prix de sa paix trouve le premier sa récompense. Viens, viens, chère Dorothée, mon docteur y sera!

XXXVII

Quelle différence entre l'heureuse Minna de Barnhelm et l'infortunée Charlotte, en proie à toutes les angoisses! Combien la lutte d'un généreux amour avec un sentiment d'honneur aussi sublime ressemble peu à l'affreux combat que Charlotte avait à soutenir avec elle-même et avec le monde! En vérité nous ne devons pas être surpris, que ce jour-là, où l'on devait donner *Minna de Barnhelm*, elle se rendît au théâtre avec la pensée que, dans son état de complet abattement et de désespoir, elle ne pourrait jouer Minna ni même aucun rôle. Elle était comme sous un voile funèbre; les violentes émotions de la matinée avaient entièrement accablé son esprit, et l'avaient rendue incapable de sentir autre chose que son malheur; elle se laissa mécaniquement costumer par l'habilleuse; toutes les consolations de sa mère et de sa sœur étaient impuissantes pour l'arracher au frisson de l'angoisse et du désespoir. Enfin madame Ackermann, alarmée, courut chez le directeur, et lui déclara qu'on ne pouvait songer à faire paraître Charlotte dans l'état où elle se trouvait; que sa santé exigeait de toute nécessité des ménagements, et qu'à coup sûr elle ne pourrait achever son rôle. Schrœder ne savait quel parti prendre, car il était beaucoup trop tard pour changer de pièce. D'ailleurs le public se serait difficilement prêté à ce changement, quoique l'excuse, de nos jours si usitée, d'un « empêchement subit, » fût dès lors très connue; on ne pouvait donc que s'en tenir à l'affiche, et remettre la pièce, si justement goûtée des Hambourgeois, à sa bonne fortune et au génie d'Eckhof, qui jouait le rôle de Tellheim.

Un instant avant la représentation, Charlotte demanda soudain à lui parler; Eckhof accourut, pour savoir ce qu'elle désirait. Il portait déjà le costume complet du major mis à la réforme, et même il tenait, par distraction, son bras blessé, raide

et immobile, comme s'il eût été déjà sur la scène. Il demanda, avec une attitude militaire, ce qu'il pouvait faire pour le service de son adorable Minna, et fut bien étonné lorsque Charlotte pria sa mère et sa sœur de la laisser seule un moment avec son ami. Lorsqu'elles furent sorties, elle lui dit les larmes aux yeux :

— Vous savez, cher Eckhof, que j'ai précédemment joué Franciscа avec quelque succès : cependant, à la prière de mon frère, j'ai dû céder ce rôle à madame Reinike, et aujourd'hui je joue Minna pour la seconde fois...

— Pour en faire, comme de tout ce que vous entreprenez, une création de votre génie, ainsi que Lessing me l'écrivait encore dernièrement. Croyez-moi, ajouta Eckhof avec chaleur, c'est seulement depuis que vous jouez Minna, que j'ai bien compris Tellheim, et votre maître, comme vous l'appelez, suit les traces de son élève.

— Mon maître ! oui, vous le serez toujours et celui de tous ceux qui joueront après vous la comédie allemande, répondit Charlotte avec émotion. Cependant, ajouta-t-elle, en regardant l'artiste avec embarras, il y a dans votre Tellheim quelque chose qui m'a tout à fait troublée, dès la première représentation. Aujourd'hui, que cela doit se répéter encore, je suis, s'il faut que je l'avoue, hors d'état de l'entendre, et je vous supplie de passer en ma faveur quelques mots de votre rôle.

— Que le ciel et Lessing m'en préservent ! s'écria le grand artiste, à cette demande inattendue. Eckhof se logerait une balle dans la cervelle, plutôt que Tellheim commît une telle profanation envers ce chef-d'œuvre ! Dites-moi, Charlotte, ce qu'il y a de si terrible dans mon rôle, pour que vous me fassiez cette demande ? Tellheim n'est-il pas un modèle accompli, un noble et pur caractère ? Dit-il un seul mot, un seul, contre la décence et la vertu ?

— Il dit pourtant quelque chose que je ne puis entendre... aujourd'hui !... répliqua Charlotte avec le ton de l'angoisse. Eckhof, si vous m'aimez un peu, si la paix de Charlotte vous est chère, je vous en conjure, ne me faites pas entendre ce court

passage de votre rôle, aujourd'hui du moins, car il pourrait arriver que j'en fusse accablée.

— Qu'avez-vous donc, Charlotte? dit l'artiste, aussi ému de son regard douloureux que de sa voix suppliante. Eh bien, je passerai les mots que vous ne voulez pas entendre, quoique ce soit la première fois de ma vie que j'offense un grand poëte et la loi du théâtre par-dessus! Et cela dans une pièce classique, que la moitié de notre public sait par cœur! Cependant je vous le promets, je le ferai pour vous : seulement dites-moi bien vite quel est cet endroit, pour vous si terrible, si terrible aujourd'hui?

Charlotte baissa les yeux, elle devint pâle, et dit à demi-voix :

— Au quatrième acte, dans la sixième scène, Tellheim dit à Minna : « C'est un indigne amour que celui qui ne se fait pas scrupule d'exposer son objet au mépris. » Vous ne direz pas ces mots aujourd'hui, Eckhof; ils m'ont été déjà adressés ce matin, avec quelques petits changements; on m'a mis par là le poignard sur la gorge, et vous, Eckhof, vous ne voudrez pas enfoncer ce poignard plus avant! Ah! il saigne depuis trop longtemps ce pauvre cœur, si durement éprouvé!

— Charlotte, qu'avez-vous donc? Que vous est-il arrivé? s'écria, vivement ému, cet ami tendre et paternel? Car il l'aimait comme son enfant, et rien ne le rendait plus fier que de s'entendre appeler le maître de cette jeune âme d'artiste de la même trempe que la sienne. Soyez tranquille, chère enfant, poursuivit-il d'un ton plus doux, comme Charlotte fondait en larmes. Oui, vous serez obéie, et j'espère que Lessing me le pardonnera. Mais remettez-vous, Charlotte; écoutez, la pièce commence, et vous savez mes habitudes : j'aime à entrer en scène de sang-froid. Une autre fois nous en reparlerons; le vieil Eckhof ne veut pas savoir sa jeune amie malheureuse. Ah! je voudrais voir qui me contesterait le droit de protéger ma Charlotte! Si ce n'est pas... (Et il ajouta d'un ton soupçonneux, en fixant sur elle un regard scrutateur) si ce n'est pas cet homme funeste, qui...

Il ne put achever sa phrase, car à ce moment la sonnette du régisseur retentit dans le corridor, pour appeler à leurs places et

sur la scène les acteurs qui jouaient dans le premier acte. Eckhof pressa à la hâte la main de Charlotte, lui fit du doigt une menace moitié soucieuse moitié badine, et la laissa seule dans sa loge, Minna ne paraissant qu'au commencement du second acte.

XXXVIII

— « *Minna de Barnhelm* ou *le Bonheur du soldat?* » Mille tonnerres, faut-il encore que ces comédiens, avec leurs farces, dégradent le noble métier du soldat? dit le vieux colonel de Hollbach, l'excellent oncle d'Ulrique, à qui le hasard avait mis dans les mains l'annonce du spectacle de ce jour.

Le second titre ayant fixé son attention, il parcourut les noms des personnages, et le premier qui frappa ses yeux fut « le major Tellheim, réformé. »

— Quoi donc? Un major joue la comédie, et, qui plus est, un major mis à la réforme! Ainsi murmurait le brave vétéran. Peut-on déshonorer à ce point son porte-épée, de vouer sa personne et son noble métier à l'amusement d'une curieuse et sotte multitude? Et « Paul Werner, ancien sergent du major? » Mille diables, ce doit être une belle espèce de sergent que ce Paul Werner, qui se prête à ces folles parades! Je le ferais passer par les baguettes, ce drôle!

L'oncle Antoine, furieux, jeta l'annonce par terre et la foula aux pieds, et il aurait peut-être soulagé sa bizarre colère par de nouvelles malédictions, s'il n'avait pas eu tout à coup l'idée de voir par ses propres yeux ces aventuriers de comédiens, ces farceurs, qui avaient l'insolence de se produire publiquement comme des sergents et des majors en retraite; bien résolu, au premier attentat contre l'honneur militaire, d'intervenir à coups de canne et d'épée et de faire bonne justice d'audacieux comédiens, qui se permettaient de si criminelles plaisanteries sur de respectables vétérans.

Nous connaissons déjà le vieux colonel de Hollbach, aussi bien que son éloignement pour toute sorte d'opéras et de comédies; il n'avait sur l'art et sur le théâtre que des idées très confuses; sa morale et sa rude nature de soldat ne pouvaient absolument s'accommoder d'un spectacle voluptueux, fait pour séduire les yeux et les oreilles, et l'annonce de la pièce de ce jour enflamma jusqu'à la fureur la haine que le centenier de Capharnaüm, d'ailleurs si bon humain, nourrissait contre le spectacle. Déjà suffisamment aigri par l'offense et le passe-droit qu'on lui avait faits, à lui ancien officier du roi, il était doublement indigné qu'un major, réformé comme lui, fût exposé à la raillerie de plusieurs centaines de spectateurs.

Sa résolution fut prise en un moment, et, sans dire à personne dans la maison un seul mot de son projet, il se mit en grand uniforme, jeta sur ses épaules un vaste manteau, et se rendit au théâtre. Il parvint à trouver une place dans un des premiers bancs du parterre, et s'y établit, sans s'inquiéter de ses voisins, qui se trouvèrent assez gênés par sa personne. On regardait avec curiosité cette singulière espèce d'homme, enveloppé jusqu'au nez dans son manteau; les uns murmuraient sourdement, les autres riaient, mais le vieux soldat s'inquiétait peu des curieux et des mécontents; il tint ferme à son poste; seulement, lorsque son voisin, vieux petit homme, chargé d'une bosse, lui eut demandé avec une politesse ironique, s'il ne préférerait point s'asseoir tout uniment sur ses genoux, il répondit, avec un murmure grondeur, quelque chose comme : « franchement ! »

On lève le rideau; la pièce commence, cette pièce qui fait époque dans l'histoire de la comédie militaire sur le théâtre allemand, et qui enfanta tant de copies.

Notre ennemi du théâtre, le centenier de Capharnaüm, grondant, murmurant, et ne cessant de remuer, malgré la presse, au grand déplaisir de ses voisins, fut assez mécontent des deux premières scènes entre Juste et l'hôte, et interrompait à chaque instant le dialogue par des observations chagrines. Les « chut ! chut ! » de ses plus proches voisins ne l'arrêtaient point, et c'est seulement

quand Eckhof parut sur la scène, dans le rôle de Tellheim, au bruit d'un tonnerre d'applaudissements, que son camarade du parterre commença à suivre la pièce avec une plus grande attention, et à cesser de l'interrompre par ses remarques importunes. Le comédien-major offrait le type si admirable du soldat, et l'on reconnaissait au premier coup d'œil, qu'il devait se trouver plus à son aise sur le champ de bataille, au milieu de la plus chaude mêlée, que dans l'antichambre des ministres et des courtisans. Cette vraie tenue militaire, ce calme plein de dignité, ce ferme langage, tous ces gestes enfin, annonçaient le chef de bataillon éprouvé dans la guerre et dans la paix; tout en lui était bravoure et véritable honneur; plus le vieil officier danois contemplait ce major allemand, plus son cœur s'échauffait; il recommençait sa vie guerrière, et par moments il lui semblait avoir rencontré quelque part ce major Tellheim, et avoir pris dès lors pour cet homme une affection particulière.

Mais, si l'effet de sa première apparition fut favorable, combien plus la vie de Tellheim, le passe-droit qu'on lui fait si injustement, l'abandon dans lequel on le laisse, sa triste situation, ne durent-ils pas exciter la profonde sympathie de son vieux camarade, qui avait essuyé les mêmes revers, les mêmes affronts, les mêmes injustices, sans avoir pu jusqu'alors obtenir satisfaction! Et lui aussi il était la victime de méchants calomniateurs, de vils intrigants; le vieux colonel s'était vu réformer, parce que ses chefs n'avaient pas mieux reconnu ses services qu'on ne reconnaissait ceux du pauvre Tellheim. Toutes ces tristes images, ces cruels ressouvenirs, se mêlaient insensiblement d'une manière si intime avec les aventures du major, qu'à la fin le vieil Hollbach en vint à confondre, ou peu s'en faut, son histoire avec celle de Tellheim. En sorte que les amours de celui-ci avec la belle Minna de Barnhelm, à mesure que l'action se développait, ne furent bientôt plus pour le bon colonel qu'une réminiscence de son passé : son imagination, une fois excitée, confondit cette Minna avec l'objet de son premier et de son unique amour; mille souvenirs heureux se réveillèrent dans son cœur. Car il avait aimé

une fois, et on l'avait aimé, précisément comme Tellheim; et, quoiqu'une destinée différente de celle qui présidait aux amours de Minna et de son major lui eût ravi son amante, ce n'était là qu'une circonstance accidentelle; au fond, l'essentiel c'était l'amour.

L'apparition de Charlotte dans le rôle de Minna, au second acte, compléta l'heureuse illusion du vieux soldat; son air aimable, sa grâce ravissante, sa tendresse, lui firent bientôt oublier qu'il était un simple spectateur, et qu'un autre que lui était destiné à aimer et à posséder cette Minna. Son émotion devint plus vive, à mesure que Tellheim jouait la fierté et l'insensibilité devant cette femme charmante; bientôt la langue du bon oncle Antoine se délia de nouveau pour l'aider à soulager son cœur; il interrompait à tout moment le dialogue par des phrases courtes ou longues, et par là il attirait de nouveau l'attention des personnes placées près de lui.

Son voisin de droite, ce petit bossu, que nous avons déjà mentionné, n'était autre, pour son malheur et pour celui du vieux colonel, que le spirituel écrivain et poëte, le docteur Dreyer, de nous bien connu; le malin personnage prêta peu à peu aux observations que ce vieil original faisait à demi-voix plus d'attention qu'à la pièce. Il supposa bientôt que cet homme singulier n'avait pas la tête bien saine; ce double jeu, au parterre et sur le théâtre, dans lequel le spectateur prenait la parole et se mêlait à l'action, l'amusait extraordinairement, et il écoutait avec une curiosité croissante ce que son voisin, dans son imperturbable soliloque, intercalait au texte de Lessing. Il n'y manquait pas d'expressions piquantes, de jurons militaires, d'exclamations énergiques; si Tellheim refusait absolument la main de la jeune femme, son camarade se fâchait tout de bon contre lui; si l'hôte voulait chasser de son auberge le pauvre officier, l'oncle Antoine le traitait de gueux et de faquin; quant à la vive Francisca, il la surnommait « l'espiègle, » et, charmé de la fidélité avec laquelle le sergent Paul Werner soutenait son major, il lui criait à tous moments : « Bravo, camarade! »; ce qu'il faisait enfin d'une voix

si retentissante et en se gênant si peu, qu'à diverses reprises il se fit dans la salle un murmure assez semblable à celui d'un lion qui entendrait une mouche bourdonner à ses oreilles.

L'enthousiasme du bon colonel augmentait de scène en scène; la vive part qu'il prenait au sort des personnages de la pièce lui fit oublier complétement qu'il se trouvait dans un théâtre et en présence d'une action imaginaire; grâce au talent merveilleux d'Eckhof, il voyait dans le major Tellheim l'idéal du soldat et du gentilhomme. Et, lorsqu'un gracieux billet de la main du roi donne enfin à l'honneur offensé du major la satisfaction si longtemps réclamée; dans cette scène, que les contemporains placent unanimement à côté de ce que l'admirable Eckhof avait produit de plus parfait dans la comédie bourgeoise, l'oncle Antoine ne se put contenir plus longtemps; il pleurait comme un enfant, et sa vive émotion s'exhala par cette exclamation soudaine :

— Vive le roi! vivent tous les braves soldats!

Ce fut un signal pour le public; fortement ému lui-même, il oublia les signes ordinaires d'approbation, les applaudissements, les bravos, et, tout d'une voix, le parterre s'écria : « Vive le roi! vivent tous les braves soldats! » On ne pouvait trouver un témoignage d'approbation qui convînt mieux au *Bonheur du Soldat*, et le succès de cette comédie militaire imposa silence à ceux qui prétendaient qu'un officier ne pouvait être le héros d'un drame, parce que ses actions étaient constamment gênées par les liens de la discipline militaire.

— C'est une admirable pièce que *Minna*, n'est-il pas vrai, monsieur? dit à demi-voix au colonel le malin docteur, au moment où la toile tombait.

Le colonel le regarda fixement, s'essuya les yeux, puis il saisit la main de l'inconnu, la serra cordialement, et s'écria, comme s'il se fût éveillé d'un beau songe :

— Oh! dites-moi le nom de l'auteur! Franchement, c'est un brave homme;... franchement, je veux faire sa connaissance et lui présenter mes respects;... franchement, monsieur, comment se nomme l'auteur?

— Chut!... apprenez que c'est notre digne premier pasteur, Jean-Melchior Gœtze, lui dit le fourbe à l'oreille, de l'air le plus sérieux du monde. Mais, au nom du ciel, ne le dites à personne, car notre excellent doyen est un ecclésiastique sévère, qui s'occupe de ces œuvres scéniques dans le plus grand secret, à l'insu de ses vénérables confrères.

— Sa demeure?... Où donc, je vous prie?...

— A côté de l'église Sainte-Catherine, répondit le docteur, toujours du même ton mystérieux, puis il échappa dans la foule à l'étranger, visiblement réjoui de cette nouvelle.

Le vieillard s'en retourna chez lui tout plein de ce qu'il avait vu et entendu, et complétement réconcilié avec la comédie, qu'il avait tant détestée jusque-là; au lieu des farces indécentes d'Arlequin, des plaisanteries frivoles, d'un vain spectacle, propre seulement à séduire les yeux et les oreilles, tel qu'il l'avait vu à Copenhague dans sa jeunesse, il venait d'assister à un tableau sérieux et vrai de la vie, qui avait fait passer sous ses yeux la vertu, la grâce, la dignité de la nature humaine; le langage du poëte avait ému son âme par les plus graves accents; ses pensées les plus intimes, ses propres destinées, avaient passé sous ses yeux dans des formes visibles; il comprenait tout, il approuvait tout; oui, tout, une seule chose exceptée, c'est que le pasteur Gœtze, l'auteur de la pièce, voulût tenir sa paternité secrète; il ne comprenait pas quel scrupule timide pouvait l'empêcher de faire, au vu et au su de tout le monde, une œuvre aussi innocente et aussi salutaire que celle d'écrire des comédies.

— En effet, se disait à lui-même le vieux colonel, un pasteur qui, tel que l'auteur admirable de *Minna de Barnhelm*, connaît si bien l'homme et même le soldat, doit porter véritablement sous sa robe un vaillant et noble cœur, et devrait savoir qu'il fait plus de bien avec une pareille pièce qu'avec des centaines de sermons!

Il résolut en conséquence de dire là-dessus franchement sa façon de penser au digne pasteur, dès le lendemain, après le sermon, et de l'engager à soutenir encore par ses excellents ou-

vrages, devant l'estimable public, l'honneur et la réputation des braves soldats.

XXXIX

M. Jean-Melchior Gœtze, illustre controversiste et premier pasteur de l'église Sainte-Catherine, doyen et membre de la compagnie des pasteurs de Hambourg, était un personnage hautement respecté dans les sociétés savantes et chez les gens du monde; plusieurs même le redoutaient; il s'était laissé entraîner dans ces luttes qui s'élevèrent alors entre l'Eglise et le théâtre, et n'avait pas montré un sens véritablement évangélique, en faisant de la chaire chrétienne l'arène de cette vive querelle; chaque dimanche il tonnait dans ses sermons contre ces désordres païens; comparait Hambourg à Sodome et à Gomorrhe, et ne manquait pas de citer les Pères de l'Eglise, pour prouver que le théâtre était l'école de Satan, dans laquelle on n'enseignait que la débauche et l'impiété.

Ce même dimanche, notre vénérable pasteur, bien satisfait de son éloquence, était rentré dans son presbytère, et, après avoir quitté son costume, enveloppé dans une moelleuse robe de chambre garnie de fourrures, assis dans un fauteuil matelassé, il se reposait, en buvant un verre de muscat, de la fatigue physique et morale que lui avait causée le discours plein de force et d'onction qu'il venait de prononcer. Il s'était élevé avec une véhémence extraordinaire contre le temple de la païenne Thalie, et avait placé cette maison de Sardanapale à côté des plus mauvais lieux. Il n'était pas dépourvu d'une certaine éloquence, mais que le bon goût n'aurait pas toujours avouée, et le choix de ses arguments était parfois singulier. Ce jour-là, par exemple, en tonnant contre la comédie, il avait affirmé que, si le Tout-Puissant tolérait encore ce désordre, c'est qu'au jugement dernier, où il aurait assez d'ouvrage, il lui suffirait, pour séparer les

boucs des brebis, de demander à chaque âme si de son vivant elle avait été à la comédie?

L'homélie du prédicateur avait eu le plus grand succès sur la majeure partie de son auditoire, qui partageait ses préventions contre le théâtre, sans s'apercevoir qu'elle venait chercher le spectacle à l'église même, en écoutant ce véhément ennemi de la scène.

Après le service, les admirateurs du vénérable doyen s'étaient rassemblés devant l'église, et l'avaient accompagné jusque chez lui, comme les citoyens d'Athènes et de Rome escortaient jusqu'à sa maison l'orateur célèbre qui descendait de la tribune aux harangues. Le pasteur aimait ces hommages publics, et plus le concours était grand, plus il jugeait que l'effet de son discours avait été considérable; ce jour-là son auditoire s'était montré plus empressé que jamais.

Aussi le vénérable Gœtze, plongé dans les méditations les plus agréables et les plus consolantes, attendait paisiblement dans son grand fauteuil que mademoiselle Béate eût préparé pour M. le doyen le fin dîner du dimanche, lorsque tout à coup une voix d'homme retentit dans le vestibule; c'était un étranger qui demandait à lui parler. On répondit aussitôt de la cuisine que les fonctions de M. le doyen ne lui permettaient de recevoir aucune visite entre le sermon et le dîner; que monsieur devait donc se présenter une autre fois, dans un moment plus convenable; qu'on ne pouvait l'annoncer à présent. L'étranger insistait avec une sorte d'importunité, et ne voulait pas se retirer; déjà il approchait de la porte, et se disposait à entrer sans autre permission : alors le digne doyen se leva de son siége, et, moitié colère, moitié curiosité, voulant savoir quel était ce fâcheux visiteur, il ouvrit lui-même la porte.

Qu'on se rappelle la figure du vieux colonel, sa maigreur, sa moustache grise, son emplâtre noir sur l'œil, et l'on comprendra la surprise désagréable de M. Gœtze en présence de ce trouble-fête; cependant il l'invita du geste à entrer, et le colonel franchit le seuil de la porte d'une grande et rapide enjambée; il fit avec

raideur un grave salut, se redressa, en prenant une posture militaire, comme avait fait la veille le sergent Paul Werner, et dit, en son jargon à peine intelligible :

— Votre serviteur très humble, monsieur le pasteur! Franchement, c'est du cœur que je parle; franchement, je viens auprès de vous pour voir de mes yeux l'homme honorable qui m'a inspiré par son excellent ouvrage une si haute estime. Je suis le colonel de Hollbach, réformé... tête-bleu! c'est dégradé qu'il faut dire... Copenhague, premier régiment de la garde royale à pied... quarante-cinq ans de service... assez de blessures et de campagnes... Le diable emporte tous les courtisans et les intrigants! Vous savez mieux que personne, monsieur le pasteur, comme on traite les vieux soldats en temps de paix; et je ne demande la pitié de personne... Brave homme, vous m'avez attendri!... J'ai pleuré comme un enfant; j'ai pardonné à tous mes ennemis; je suis fier de ma retraite, et tout cela grâce à vous, monsieur le pasteur, oui, sur mon honneur, c'est grâce à vous seul!

Quoique le vénérable doyen eût compris à peine la moitié de ce qu'avait dit le vieux soldat, il devina cependant que cet homme était venu lui présenter ses respects; et qui les méritait mieux en effet que l'illustre théologien et prédicateur, assez plein de lui-même pour se figurer que tout le monde le connaissait, et que ses ouvrages de controverse produisaient partout la plus grande sensation? Le pasteur Gœtze prit donc le compliment flatteur que le vieux monsieur lui adressait, au sujet de son « excellent ouvrage », comme un sincère témoignage d'approbation pour son discours de ce jour-là. Fermement persuadé que le colonel avait été au nombre de ses auditeurs, et qu'il l'avait gagné à sa thèse contre le théâtre, il lui répondit avec beaucoup d'onction :

— Soyez le bienvenu, très honoré monsieur le colonel! En vérité, il est urgent que les défenseurs de l'autel et ceux de la puissance séculière unissent leurs efforts, car bientôt la fausse philosophie, après avoir détruit l'Eglise, attaquera le trône, et anéantira de toutes parts l'autorité divine.

Cette réponse, assez singulière dans la bouche d'un auteur de

comédies, ne détrompa nullement le bon colonel, et, croyant toujours avoir devant les yeux l'auteur de *Minna de Barnhelm*, il dit avec énergie :

— Franchement, monsieur le pasteur, je n'entends pas trop bien ce que vous dites. Que me font vos philosophes, pourvu que je sois un bon chrétien et un brave soldat? Franchement, j'aimerais mieux vous voir un vaillant troupier, comme par exemple ce Tellheim, qu'un malheureux écrivain, un savantasse, qui, à force de craindre le ciel, ne sait plus où trouver du courage contre les hommes. Mais c'est égal! prêtre ou soldat, vous êtes un brave, car vous savez dire aux gens tout ce que doit souffrir un vieil officier mis à la retraite; comme on le vilipende à la cour; comme il est trompé, sacrifié... Touchez-moi la main, monsieur le pasteur; vous êtes à mes yeux un prédicateur unique, et je voudrais voir qui saurait vous égaler pour le nerf du langage, pour les sentiments militaires et les bonnes plaisanteries!

Le doyen prit encore ce compliment pour un témoignage en style de soldat, par lequel le vieillard le félicitait à sa manière sur son sermon du jour. Il le remercia donc à la sienne, en lui faisant toutefois observer qu'il y avait dans la forme de ses félicitations certaines choses qui le choquaient, et il le fit avec une onction toute pastorale, avec force citations des plus graves docteurs, tellement que l'oncle Antoine ne savait plus que se dire, et ne pouvait comprendre pourquoi l'agréable et vigoureux écrivain qui avait composé *Minna de Barnhelm*, alléguait incessamment, et surtout à un vieil officier, les docteurs et les Pères de l'Eglise, et ne savait que déplorer en gémissant les péchés du monde et les progrès de l'impiété.

Enfin le bon colonel perdit patience, et, pour mettre un terme à la dissimulation supposée du trop modeste auteur de comédies, il s'écria d'un ton moitié plaisant moitié fâché :

— Eh! monsieur le pasteur, en dépit de la robe et des cagots, vous êtes un malin, et je ne suis pas surpris que la compagnie de vos vénérables confrères ait l'œil ouvert sur vous pour vos farces mondaines!

— Comment, monsieur le colonel?... dit en bégayant le pasteur Gœtze, avec plus de trouble encore que de colère. Ne suis-je pas moi-même doyen et membre de la compagnie? J'ai sans doute parmi mes confrères quelques jaloux et quelques ennemis secrets, mais...

— Vous ne voulez pas répondre devant eux de vos comédies! dit en l'interrompant le vieux soldat, qui se mit à rire de tout son cœur et à lui frapper si familièrement sur le chignon, qu'il fit voler de la vénérable perruque un nuage de poudre.

Alors le doyen eut peur d'avoir affaire à une tête fêlée, d'autant plus que les singulières façons du vieux soldat l'avaient dès l'abord étonné; il lorgnait donc la porte avec angoisse, songeant à opérer au besoin sa retraite dans la cuisine. Cependant il dit au colonel avec une affabilité étudiée :

— Oui, vous avez parfaitement raison, très honoré colonel, nous ne pouvons, nous autres, nous occuper de comédies; le Seigneur préserve tout bon chrétien de telles impiétés!

Alors le colonel entra dans une vive colère; il se leva furieux de son siége, et s'écria en gesticulant avec violence :

— Impiétés! impiétés! Franchement, monsieur le pasteur, vous me plaisez aussi peu dans ce moment que l'hôte rusé qui trompe l'honnête Tellheim! Pourquoi dissimuler plus longtemps avec moi? Pourquoi désavouer encore votre excellente comédie? Oui, je vous le déclare, moi vieux officier en retraite, il y a dans votre *Minna de Barnhelm* plus de sagesse, de bravoure, et même de vrai christianisme, que dans cinquante de vos sermons! Tellheim est le modèle d'un brave major, Paul Werner la perle des sergents, et avec une douzaine de soldats comme Juste, je mettrais toute la Suède à la raison. Franchement! c'est vous qui avez fait « *le Bonheur du Soldat* » qu'on a représenté hier au spectacle, et je sais que vous avez composé cet ouvrage en grand secret, pour le profit et l'édification de tout le monde, et particulièrement pour la gloire des officiers réformés.

— Eh quoi? s'écria M. Gœtze, les yeux étincelants de fureur, et en menaçant du poing l'homme qui osait lui attribuer une telle

perversité. Moi, l'auteur d'une comédie? Moi, un frivole incrédule, un athée, un bel esprit?... Rétractez sur-le-champ vos paroles, monsieur, sinon... Ah! ah! il n'y manquait plus que de me confondre avec cet impie Lessing!... Rétractez-vous sur-le-champ, ou je... Et, en disant ces mots, il s'avança contre l'officier avec la dignité imposante d'un doyen offensé... Oui, je croirai que vous voulez m'insulter dans ma propre maison, et livrer de trois façons, comme premier pasteur, comme théologien et comme doyen de la vénérable compagnie, ma personne aux railleries des hérétiques. Voilà donc pourquoi vous pénétrez de force dans ma paisible demeure, pourquoi vous interrompez mes saintes méditations! Et vous croyez pouvoir m'outrager impunément? Patience! patience! Vous allez voir! Je vais informer sur-le-champ le *préteur*, que vous avez grossièrement insulté en ma personne, non-seulement le prédicateur mais encore la paroisse, le troupeau et le presbytère de Sainte-Catherine; et, aussi vrai que je ne suis pas Lessing et que je suis le pasteur Gœtze... il pourra vous en coûter cher!

Ce langage, ce zèle furieux du doyen exaspéré, qui, tremblant de tout son corps, haletant, allait et venait dans la chambre comme hors de sens, ouvrirent enfin les yeux au bon centenier de Capharnaüm sur son déplorable malentendu, et, à l'instant même, la certitude qu'il avait été indignement mystifié par son voisin du parterre lui traversa l'esprit comme un éclair; à cette pensée, notre colonel, extraordinairement sensible pour tout ce qui touchait au point d'honneur, entra dans une fureur plus grande, s'il se peut, que l'austère doyen, lorsqu'il s'était vu confondre avec Lessing.

— Franchement, c'est infâme! Franchement, c'est honteux! Voilà d'abord tout ce que put dire l'oncle Antoine, dans le transport de sa colère contre l'auteur inconnu de cette mystification; enfin il put se remettre assez bien pour expliquer au doyen furieux, qui ne voulait pas d'abord l'écouter, comment l'affaire s'était passée; et il témoigna tant de confusion et de repentir, que le vénérable Gœtze, quoique profondément blessé dans sa vanité

personnelle et dans sa dignité apostolique, demeura persuadé que le bon colonel avait été joué par quelque méchant homme, et que, ne connaissant point les théologiens et les lettrés de Hambourg, il avait donné bonnement dans le panneau.

Mais, quoique le fâcheux malentendu fût éclairci, et que le pasteur et le soldat eussent fait la paix, l'un et l'autre n'en étaient pas moins irrités contre l'auteur de cette abominable plaisanterie, et M. Gœtze jura haut et clair que ce devait être un hérétique, titre dont il honorait tous ses adversaires en matière de controverse.

L'oncle Antoine ne pouvait tenir en place; après la malheureuse issue de son début comme admirateur enthousiaste du génie dramatique, il ne lui restait plus qu'à faire au pasteur offensé de très humbles excuses, puis il se retira, tremblant de colère et de honte, avec le ferme projet de découvrir le railleur où qu'il pût être, et de le punir sévèrement d'avoir mystifié un vieux colonel et un gentilhomme tel que lui.

Le souvenir de cette malencontreuse visite était pour lui comme un ver rongeur, et il y perdit ce qui lui restait de sérénité. Vainement Ulrique et l'aimable Françoise cherchèrent-elles à pénétrer le secret de son inquiète mélancolie; il gardait un sombre silence, et toute sa conduite était celle d'un homme qui poursuit nuit et jour une seule idée, un funeste dessein. Dès le matin il sortait régulièrement de la maison, et parcourait avec une ardeur infatigable la grande ville; il n'oubliait pas une auberge, pas un lieu public, pas une promenade; il était partout et nulle part, se montrait dans toutes les assemblées, et n'y restait que le temps nécessaire pour passer en revue, de son œil investigateur, tous les assistants; après quoi il disparaissait subitement. Il ne s'arrêtait, ne se reposait en aucun lieu, semblable à Schlemihl, courant après son ombre perdue; il était tantôt ici tantôt là, mais le plus souvent dans le quartier du Gaensemarkt, où il passait, avant que le spectacle commençât, de grandes heures entre les deux portes du théâtre, observant en vrai cerbère chacun des survenants; il paraissait régulièrement à midi dans les hôtelle-

ries, parcourait gravement les salles à manger, et envisageait curieusement chaque convive. Ses airs de sévère inquisiteur, sa tenue militaire, firent naître bientôt les plus étranges soupçons; les uns le prenaient pour un espion secret, les autres pour l'agent d'une puissance étrangère, qui voulait observer d'abord la ville de Hambourg et les dispositions des habitants, pour faire éclater plus tard ses desseins hostiles contre la bonne ville marchande et contre sa prospérité, qui lui attirait tant de jaloux. De zélés citoyens se concertèrent; ils se rappelaient le temps où des commissaires impériaux furent envoyés de Vienne avec des pleins pouvoirs, projetèrent, de par leur auguste maître, un nouveau *recez*, et, en cas de contravention, menacèrent, au nom de S. M. indignée, d'abolir les anciennes lois et libertés de la ville impériale; bref, l'imagination des Hambourgeois s'épuisait en explications bizarres sur le mystérieux étranger à l'emplâtre noir, qui ne cherchait cependant qu'à se venger du tour que lui avait joué un méchant petit bossu.

Il avait couru à sa recherche, pendant une semaine entière, dans tous les lieux imaginables, lorsqu'enfin, le soir du huitième jour, la mauvaise étoile du pauvre poëte amena le colonel à l'auberge de la *Haute-Société*, que le docteur Dreyer fréquentait presque journellement depuis plusieurs années, selon sa maxime, qu'il faut visiter plus souvent l'hôte à qui l'on doit davantage.

L'assemblée était nombreuse; les convives se pressaient autour des tables, rangées sur les deux côtés de la longue et étroite salle à boire; ils prenaient gaiement leurs ébats, fumant et buvant, auprès des cruches aux couvercles d'étain poli. Un vieux musicien augmentait le bruyant tumulte en raclant du violon, tandis qu'avec sa voix claire M. Anselme Klefeker envoyait du buffet la vive sommelière, tantôt à une table tantôt à l'autre, aussi souvent que le tintement bien connu des couvercles d'étain résonnait à son oreille musicale; et c'était la dernière table, celle des joyeux artistes et de leurs amis, qui appelait le plus souvent son attention. Presque tous les convives étaient à leur poste, et l'État dans l'État se trouvait complétement organisé. Schrœder lui-

même était présent, et, à côté de lui, on voyait un homme déjà vieux, à la figure singulièrement expressive et douce, au paisible sourire, et dont les grands yeux avaient tout l'éclat de la jeunesse; assis à la table des artistes, il s'amusait de ce spectacle animé, et son âge avancé ne l'empêchait pas de prendre dans cette joyeuse assemblée autant de plaisir que l'homme le plus jeune. C'était Klopstock, l'auteur de *la Messiade*. Il se montrait rarement à la *Haute-Société*, mais il était accueilli avec une joie d'autant plus vive; il était le partisan déclaré du théâtre de Schrœder et de ses habiles camarades, qui l'accueillaient dans leur sein comme le génie visible de la poésie et de l'art, et se sentaient hautement honorés de sa présence. C'était en effet à cette époque le plus grand poëte de l'Allemagne; dans ce temps même paraissaient, avec les derniers chants de *la Messiade*, les plus belles de ses odes; et son hymne si émouvante, « Renaître, oui, renaître! » était chantée presque chaque dimanche dans les églises protestantes. Cependant, comme bel-esprit, et quoiqu'il eût chanté le Sauveur, il était enveloppé dans la disgrâce commune auprès du parti dévot.

Assis à l'extrémité de la salle, le docteur Dreyer faisait une partie d'hombre, à une table particulière, avec quelques amis; car, auprès de la bouteille, il se plaisait peu aux conversations littéraires; à ce moment on vit paraître la longue et maigre figure du colonel borgne, qui fixa sur lui l'attention de beaucoup de gens. Enveloppé de son vaste manteau, il parcourut la salle gravement, observant les habitués à droite et à gauche, jusqu'à ce qu'enfin il s'arrêta, comme cloué au plancher, à l'aspect du docteur Dreyer. Il était enfin trouvé ce personnage, qu'il avait cherché si longtemps! Au premier coup d'œil il reconnut son voisin du parterre, ce petit homme, ce bossu, à la taille de gnome, à la figure pleine de malice! Dreyer, absorbé par son jeu, ne voyait et n'entendait rien de ce qui se passait autour de lui, lorsqu'il reçut brusquement sur la joue un coup si violent, qu'il en fut un moment sourd et aveugle. Il se lève en sursaut, et, aussitôt qu'il a recouvré l'usage de ses sens, il voit devant lui le vieux mon-

sieur du parterre. Alors sa physionomie troublée s'éclaircit; il toise son homme de la tête aux pieds, et s'écrie, du ton de la plus grande familiarité :

— Ah! cher Monsieur, vous venez assurément de chez le pasteur Gœtze?

Le ton malicieux et ironique, l'air aisé et tranquille, avec lequel il adressa cette question au vieux colonel fit partir tout le monde d'un éclat de rire; l'agresseur inconnu était furieux. Heureusement les amis du docteur s'interposèrent, et empêchèrent de nouvelles voies de fait. Dreyer conta à la hâte sa malencontreuse plaisanterie, et, quoique tout le monde fût tenté de rire, les égards qu'on devait à l'étranger, le respect qu'inspirait sa tenue noble et militaire, obligèrent chacun de lui passer la revanche qu'il avait prise; Eckhof et Schrœder le firent asseoir entre eux, et Klopstock, qui l'avait connu à Copenhague, fit entendre des paroles de réconciliation et de paix. Il présenta au colonel, en la personne d'Eckhof, l'excellent interprète de Tellheim, et, dans celle de Schrœder, le sergent Paul Werner. L'un et l'autre jouèrent encore une fois leurs rôles si parfaitement, en présence du vieil officier, qu'il les embrassa l'un et l'autre, en les appelant ses chers camarades. Il estima que la connaissance qu'il avait faite du brave Tellheim et de son digne sergent le dédommageait suffisamment de celle de « l'auteur »; il se montra toujours plus expansif, et parut même enfin assez traitable pour se réconcilier avec Dreyer, qui lui demanda sincèrement pardon, et convint qu'il avait trois fois mérité cette verte leçon. Alors le colonel lui tendit la main avec un loyal « franchement! », mais en jurant haut et clair que de ses jours il ne courrait plus après un auteur, soit en ami soit en ennemi. Il pria cependant le directeur de redonner bientôt *Minna de Barnhelm*, l'assurant qu'il ne pouvait lui faire un plus grand plaisir.

Ainsi se termina l'aventure tragi-comique du docteur Dreyer et du vieux colonel danois; nous ajouterons seulement que Dreyer se vengea du terrible soufflet sur M. Gœtze, dans le numéro suivant de sa feuille hebdomadaire, par ces mots, que

tout le public de Hambourg s'expliqua facilement : « Il est aujourd'hui d'une évidence frappante, que c'est Lessing, et non pas un autre, qui est le véritable auteur de *Minna de Barnhelm*. »

XL

La scène violente que Charlotte avait eu à soutenir dans sa famille eut au moins pour elle cette heureuse conséquence, qu'on la laissa en repos, et qu'on évita même tout ce qui pouvait augmenter sa mélancolie et exciter davantage sa sensibilité. On la traitait avec une douceur et des ménagements extrêmes; on ne disait pas un mot de toute cette malheureuse affaire; on évitait tout ce qui aurait pu lui faire supposer qu'on la croirait capable d'avoir encore des relations avec le baron, après ce qu'on lui avait appris sur son compte.

— Si quelque chose peut encore la sauver, disait Schrœder, et la ramener à la raison, c'est son propre cœur, c'est le sentiment de la faute qu'elle a commise envers elle-même, envers nous et son génie. Afin que ce sentiment se rende maître de son cœur, laissons à Charlotte une entière liberté, et ne la troublons pas par de nouveaux soupçons. Elle est arrivée au point où l'homme qui ne veut pas se perdre doit se sauver lui-même; rendons-lui aussi facile que possible le retour à son heureux état d'autrefois : je me charge de surveiller le baron.

Schrœder avait en effet si bien pris ses mesures, que Sylbourg, qui s'était vu fermer sur-le-champ la maison de la conseillère, ignora complétement, pendant plusieurs jours, si Charlotte ne s'était point aussi séparée de lui, car il ne doutait plus maintenant qu'elle n'eût été, ainsi que ses alentours, parfaitement informée par la trahison de Fanny de toutes ses aventures passées, et particulièrement de ses rapports avec Berthe. Et cette pensée devait irriter profondément un homme si passionné et si vindicatif.

En effet la perte de Charlotte lui aurait été bien moins sensible qu'une conclusion si humiliante. Sa vanité était d'autant plus blessée, qu'il avait eu jusque-là une très haute opinion de lui-même en matière d'intrigues galantes, et qu'il avait été d'avance persuadé de sa victoire. Il se rappela trop tard l'avis de son ami T.; son mauvais génie lui avait joué cette fois un tour, auprès duquel toutes ses précédentes mésaventures étaient des bagatelles; celle-ci pouvait tout au plus se comparer à l'échec, si complet, de son infernale intrigue contre la noble comtesse Ulrique. Encore était-ce un hasard incalculable qui avait alors anéanti sa ruse, et puis la plus grande partie de sa trahison était ensevelie avec le comte; mais cette fois deux maisons des plus respectables de Hambourg et une des plus mal famées lui fermaient leurs portes en même temps; la perfide Fanny tournait contre lui son arme la plus dangereuse, savoir l'indiscrétion, et vendait non-seulement le secret de sa dernière intrigue mais encore celui de ses premiers désordres.

Il bouillonnait de colère; il maudissait la digne complice de sa mauvaise conduite, et, dans son aveugle rage, il aurait lancé contre elle son vieux nègre, avec le couteau indien de Phansegar, s'il avait pu assurer par là son secret; mais, au point où en étaient les choses, ce moyen était aussi inutile que tout autre; et le seul parti qu'il eût à prendre, c'était de quitter Hambourg sans délai et de rejoindre sa garnison. Il croyait la partie tout à fait perdue, car les jours se passaient, et point de nouvelles de Charlotte!

Vainement Olaf était aux aguets du matin au soir; vainement le baron se glissait lui-même autour de la maison, aussitôt que la nuit était venue; il ne voyait aucune trace de Charlotte; il ne la trouvait pas non plus au théâtre, et, durant huit jours, l'affiche ne porta pas une seule fois son nom. Etait-elle malade? Sa famille la tenait-elle par force séparée de lui, ou avait-elle librement résolu de rompre avec lui toutes relations?

Aucune de ces suppositions n'était fondée, mais, ce que le baron ne pouvait deviner, la pauvre jeune fille était aussi em-

barrassée que lui-même, n'ayant ni le courage de le revoir ni la force de l'abandonner.

Pendant ces tristes jours de doutes cruels, Charlotte vivait dans une demi-rêverie, et sa lutte avec un monde ennemi de son amour l'occupait moins que le combat qui s'élevait dans son propre cœur ; moins que son affreuse incertitude au sujet de Sylbourg et de sa vie passée. Ce voile qu'on avait levé pour la lui faire connaître n'était-il pas lui-même une illusion, comme ce rideau né sous le pinceau du peintre grec, afin d'ébranler sa confiance en son bien-aimé ? Cependant un frisson glacial la saisissait chaque fois qu'elle se représentait le baron, tel que sa mère, sa sœur, son frère, et même son amie du Steinweg le lui dépeignaient ! Un Dieu l'avait-il frappée d'un tel aveuglement, qu'elle n'eût pas deviné une seule fois, derrière ce brillant dehors, l'âme noire du traître qui abusait sa jeunesse, et qui récompensait par la plus indigne trahison tant de confiance et d'amour ? Ou peut-être Sylbourg exerçait-il sur elle un pouvoir magique, puisqu'à cette heure encore, où de penser à lui la faisait frémir, il lui suffisait de se rappeler une tendre parole de cet homme adoré, un regard de ses beaux yeux, pour être convaincue qu'un tel amour ne pouvait mentir, et qu'en dépit de tout, Sylbourg était et serait toujours son idole. Oui, sans doute, un charme funeste la tenait enchaînée, mais ce n'était pas Sylbourg, c'était ce jeune cœur qui s'égarait lui-même, et qui entraînait toujours plus avant l'infortunée Charlotte dans ce funeste chemin.

Enfin elle crut avoir trouvé le fil libérateur, qui devait la tirer heureusement de ces doutes mortels, et, aussitôt qu'elle eut formé ce dessein, elle s'y arrêta fermement ; elle voulait visiter la mère de l'infortunée Berthe, qu'on lui avait indiquée comme la terrible accusatrice de Sylbourg. La mère de Berthe, la pauvre fruitière, nommée Gades, vivait encore près de Broockthors-Wall : Charlotte résolut de se rendre auprès d'elle, pour entendre de sa bouche le nom du séducteur qui avait trompé si honteusement sa fille, et qui avait l'audace de nier la trahison sur la tombe même de la victime.

Sylbourg était-il ce traître, elle le tiendrait pour capable de lui avoir préparé le même sort, et d'avoir voulu la faire descendre dans le sépulcre avec la même ignominie.

— Dieu tout bon, permets que ce calice passe loin de moi! murmura Charlotte, et, dans cette pénible attente, elle compta les heures jusqu'à l'approche de la nuit.

Sous prétexte de se rendre auprès de son amie au Steinweg, elle sortit de la maison, en remerciant Dieu d'avoir épaissi les ombres de cette nuit qui allait décider de son sort. Elle put, sans être observée de personne, gagner ce quartier reculé, presque à l'extrémité sud de Hambourg, et qu'on appelle encore le Broockthors-Wall, quoique les remparts, qui lui avaient fait donner ce nom, n'existent plus depuis longtemps. Peut-être Charlotte n'avait-elle pas été trois fois dans ce quartier, qui touche au bassin du port et dans lequel demeurent surtout les mariniers, les matelots et tout ce qui vit de la navigation; ce quartier est, dans son genre, presque aussi mal famé que le Kougelsort; car la race sauvage des matelots, déjà fort peu traitable pendant le jour, est bien plus querelleuse encore et plus déchaînée quand vient la nuit.

Cependant Charlotte se risqua sans guide dans ces dangereux chemins, où tant de personnes suspectes l'environnaient, pour chercher une vieille fruitière; pour descendre, avec toute sa gloire de première actrice du théâtre de Hambourg, dans un gîte souterrain, et, là, entendre de la bouche d'une vieille femme inconnue l'arrêt suprême de son sort!

Quelle opposition entre sa vie précédente, sa glorieuse carrière d'artiste, et les démarches auxquelles l'avait déjà poussée un malheureux amour! Ces pensées, qui l'avaient occupée souvent, lui revenaient alors à l'esprit. Que de souffrances, quelles traverses, depuis le peu de temps qu'elle connaissait Sylbourg! Que de beaux rêves évanouis! Maintenant, par une nuit sombre et glacée du mois de mars, semblable à une fugitive sans asile, elle courait d'une rue à l'autre, pour chercher auprès d'une pauvre femme des révélations sur le compte de l'homme à qui

elle s'était destinée pour compagne ; cette réflexion l'accablait, et cependant elle n'était pas au terme de ses peines ; peut-être subirait-elle encore des épreuves incomparablement plus cruelles, qui ne finiraient qu'avec ses rêves d'amour, naguère si brillants et si beaux !

Elle était arrivée dans le quartier du Hopfenmarkt, et, comme c'était jour de marché, il y régnait encore, malgré la nuit, assez de mouvement, surtout près des nouvelles halles où les bouchers ont leurs boutiques. Les pêcheurs, les fruitières, étalaient encore leurs marchandises, à la clarté de lanternes peintes, et, quoique le trafic fût beaucoup moins animé que pendant le jour, il y avait encore des vendeurs et des acheteurs.

Au moment où Charlotte, passant devant les étalages des pêcheurs, allait tourner dans la rue de Neubourg, elle crut entendre derrière elle une voix d'homme prononcer sourdement son nom, et, dans le même instant, Sylbourg était à son côté !

Muette de surprise et de frayeur, elle faillit s'évanouir et tomber devant lui sur le pavé. Le baron l'entoura et la soutint de son bras, en lui disant d'un ton mêlé de douceur et de reproche :

— Ma douce Charlotte s'effraye de mon apparition soudaine, et cependant je te trouve ici de la manière la plus naturelle du monde. Je t'ai vue sortir de votre maison ; je t'ai suivie en cachette, et je n'ai pas osé t'adresser la parole, avant d'être dans cette rue solitaire. Et maintenant, chère amie, où vas-tu donc, si j'ose te le demander? Car ni l'heure ni le temps ne conviennent guère pour une si lointaine promenade, et toute seule encore ! A moins qu'on ne m'ait reconnu malgré l'obscurité, et qu'on n'ait voulu m'échapper en fuyant d'une rue dans une autre.

Charlotte, comme paralysée, se tenait toujours à son bras, et pouvait à peine balbutier quelques mots sans suite. Car, à la vue soudaine de Sylbourg, elle avait oublié un moment sur quel chemin il se présentait devant elle, alors qu'elle se rendait à Broockthors-Wall, chez la mère de sa malheureuse victime ! Et c'est là qu'elle le rencontrait !

— Ramène-moi chez nous, Max, tu sauras tout, murmura-t-elle d'une voix tremblante. C'est encore ainsi le pas le plus difficile que j'aie fait de ma vie, et je sais, même sans avoir atteint mon but, que je suis la plus infortunée créature de l'univers.

A ces mots elle éclata en pleurs convulsifs, et Sylbourg employa vainement pour l'apaiser toute son éloquence. La douleur, aussi bien que l'effroi, l'empêcha longtemps de lui répondre autrement que par des soupirs et des sanglots; cependant elle lui abandonnait sa main, et même se laissait quelquefois attirer à lui avec des mouvements d'ardeur et de tendresse, pendant qu'elle cheminait à son côté, en gardant toujours le silence. Mais quoi que le baron pût lui dire, ses attestations, ses accusations contre la famille, comme ses allusions à la trahison de Fanny, tout cela n'était pas une justification, une preuve de son innocence; en effet, pourquoi lui avait-il caché auparavant tant de choses, qui maintenant, révélées par hasard, devaient le rendre suspect même au cœur le plus confiant!

Cette réflexion douloureuse donna enfin à Charlotte la force de lui répondre, afin de voir, dût-elle en mourir, comment il se justifierait de ces graves accusations. A peine trouva-t-elle la force de parler; cependant elle finit par lui demander s'il était vrai qu'il eût visité autrefois la maison de Fanny, et s'il avait causé, avec le secours de cette femme abominable, le malheur d'une innocente jeune fille, nommée Berthe Gades?

A peine eut-elle prononcé le nom de la malheureuse victime, que le baron saisit vivement Charlotte par le bras, et s'arrêta comme cloué sur place. La tête inclinée sur la poitrine, il fixa sur elle ses yeux étincelants; une mortelle pâleur couvrit son visage, et lui donna une expression si étrange de trouble et d'angoisse, que Charlotte en fut ébranlée jusqu'au fond de l'âme. Mais Sylbourg fut bientôt maître de lui; il releva la tête d'un air calme, regarda Charlotte avec fermeté, et dit enfin, avec l'accent de la douleur :

— Est-ce là ce qui a séparé de moi ma Charlotte pendant toute une semaine? Il y a peu de temps tu me reprochais de ne

pas bien connaître ton cœur, parce qu'un jour, un seul jour, j'avais eu tel ou tel sujet d'inquiétude, et cependant un mot de toi m'avait rassuré !

Après cette exclamation il rentra dans le silence, secoua la tête d'un air rêveur, et murmura quelques paroles confuses. Il semblait n'avoir pas arrêté en lui-même ce qu'il devait répondre; il avait un air sombre et troublé; des sentiments opposés luttaient manifestement dans son cœur, mais cette fois la meilleure inspiration prévalut, et il s'écria avec abandon :

— Eh bien, oui, oui, au nom de Dieu! Cette jeune fille était belle, elle m'aima, et moi, qui n'appréciais alors chez les femmes que la beauté, je fus assez léger pour profiter de sa faiblesse. Mais ce n'est pas à Fanny, je le jure, que je dus la possession de Berthe, c'est seulement quand elle fut à moi, que je la plaçai dans cette maison, pour la préserver du courroux de sa mère, et... mon Dieu,... mon Dieu,... Charlotte, que mon cœur est oppressé par le repentir! La pauvre créature crut aux serments d'amour d'un baron; elle espérait, et moi...

— Tu l'as abandonnée? dit Charlotte, glacée jusqu'au cœur, et ne sachant si elle veillait ou si elle rêvait, tant elle était troublée par cet aveu sincère d'un libertin frivole mais repentant.

— Non, mais seulement je ne retournai pas auprès d'elle, dit le baron avec embarras.

Et, après une pause, il ajouta avec énergie :

— Car, lorsque je revins à Hambourg, elle était morte; toute la ville était pleine de ton aventure au Kougelsort; c'est ce qui me fit d'abord désirer de te voir, et, comme ton premier regard décida de mon sort, je peux dire en vérité que cette malheureuse histoire fut pour moi l'occasion de t'aimer.

— Et jamais tu ne m'as dit un mot de la chose! s'écria Charlotte indignée; jamais tu n'as pris le moindre souci de ton enfant! Voilà ce que j'appelle une cruauté inouïe!

— C'est le reproche que je mérite le moins, répondit tranquillement le major. Il nous était inutile d'évoquer entre nous l'ombre de Berthe offensée, et, pour l'enfant, je ne pus songer à

m'occuper de lui, car, malgré toutes mes recherches, je ne pus en découvrir la plus faible trace.

— Que dis-tu? s'écria Charlotte, saisie d'une inspiration soudaine, et feignant la surprise, mais au fond très contente de trouver l'occasion d'éprouver la véracité de Sylbourg. Que dis-tu, Max? Tu ne savais pas ce que l'enfant était devenu, tandis que j'ai appris avec une certitude presque complète, que tu as fait enlever secrètement ce pauvre enfant, avant que je pusse le retirer de chez la cabaretière! Ne mens pas;... toi seul tu sais ce que l'enfant est devenu... Toi seul étais intéressé à le faire disparaître du théâtre de tes désordres!

Etait-ce le ton parfaitement naturel avec lequel Charlotte lui fit ce reproche imaginaire; était-ce le sentiment de ses autres crimes qui le pressait : Sylbourg demeura muet à cette accusation inattendue, qui lui reprochait une faute dont cette fois sa conscience le déclarait innocent. L'apparence était contre lui; et lui, à qui l'apparence était d'ailleurs si nécessaire, se vit une fois dans la singulière situation d'être moins coupable en réalité. Il affirma donc, il jura, de ne savoir autre chose sur l'enfant que ce qu'il avait appris de Fanny, c'est-à-dire qu'il était disparu sans avoir laissé de traces.

— Crois-moi, ajouta-t-il, en revenant au mensonge; si j'étais parvenu à le retrouver, je t'aurais aussi certainement fait l'aveu de mes torts envers la malheureuse Berthe, qu'il m'eût été doux de donner en toi à l'orphelin une seconde mère. C'est la pensée que ni toi-même, ni personne au monde ne voudrait me croire innocent de la soustraction de l'enfant, qui m'a empêché de tout t'avouer; et, dans cette situation, je t'en prie encore, pourquoi évoquer l'ombre de Berthe au sein du jour brillant que ton amour faisait luire sur ma vie, jusque-là plongée dans les ténèbres?

Charlotte respira plus librement : « Dieu soit loué! » se dit-elle avec actions de grâces, en sentant renaître sa confiance en celui qu'elle aimait. Mais, pour dissiper jusqu'au dernier doute, pour se convaincre à jamais que Sylbourg était sincère,

elle renferma en elle-même la joie qu'elle avait de son repentir, et dit avec embarras :

— Ah ! tu ne peux imaginer quel fut mon désespoir, quand j'appris ton intrigue avec Berthe, et que je dus tout à coup regarder comme un perfide l'homme auquel je m'étais donnée tout entière ! Mais mon chagrin ne fut rien auprès de l'horreur que me causèrent les détails sur la comtesse Lindenkron et sur son défunt époux. Ici tu ne pourras plus invoquer le privilége que la nature vous a donné, à vous autres hommes, sur notre pauvre sexe... car la comtesse,... je le sais d'une manière très certaine,... est une femme d'une parfaite distinction, une de ces nobles créatures qu'un homme ne saurait offenser impunément.

Le baron, que le nom de Berthe avait déjà mis hors de lui-même, fut frappé comme d'un coup de foudre par le souvenir d'Ulrique ; le moment fatal et longtemps redouté était enfin venu, où sa trahison allait être découverte ; le moment qui devait décider s'il pourrait échapper encore à cette Némésis ; s'il oserait opposer à cette accusation le calme serein de l'innocence.

Il en fut incapable ; car le bon ange de Charlotte avait à son insu mis sur ses lèvres exactement les mots nécessaires pour persuader à Sylbourg qu'elle avait découvert tous ses crimes envers Ulrique. L'effroi le rendit muet, et ce fut seulement après une longue pause, lorsqu'ils furent arrivés dans le voisinage de la maison Ackermann, qu'il reprit la parole et dit avec le ton du sarcasme :

— Si la comtesse Lindenkron est ton oracle ; si c'est elle qui t'a renseigné sur ma vie passée, alors mon congé est signé, et tu dois me juger capable de tous les forfaits. Va donc, va consulter encore ton oracle ; qu'il te dise qui je suis, et comment il a pu se faire que tu te sois si longtemps trompée sur mon compte. Pour moi, Charlotte, je te le déclare, aussi vrai que je t'avais jugée indépendante et magnanime, capable d'opposer à ce misérable monde, à ses ruses, à sa méchanceté, la même sainteté de sentiments qui t'inspirait dans ton art ; je déchire dès à présent le lien qui devait nous unir pour le temps et l'éternité ! Va donc,

joue Rutland, Emilia Galotti et Marie Beaumarchais aussi héroïquement qu'autrefois; je cesserai de croire à la vérité de ton art; car celle qui sacrifie un grand amour à de misérables considérations, celle qui croit à la perfide calomnie plus qu'à la voix de son propre cœur, celle-là n'est pas plus une grande artiste qu'elle n'est capable d'un noble et profond amour.

— Au nom de Dieu, Max, aie pitié de moi, balbutia Charlotte, plus morte que vive. Je veux croire que la comtesse...

— Crois ce que tu voudras! répliqua l'infâme avec un désespoir affecté. Seulement, ne me demande plus de croire en toi. Retourne à la comtesse Lindenkron : elle t'apprendra comme on joue la comédie avec tout ce qu'il y a de plus sacré!

Et, avec un éclat de rire insultant, il se sépara violemment de Charlotte, qui s'attachait à lui; il repoussa son bras suppliant, et, sans lui donner le temps de dire un mot pour sa défense, il s'éloigna en faisant des imprécations.

Charlotte fit quelques pas en avant pour le retenir et pour l'apaiser, mais ses forces la trahirent, chancelante, prise d'un vertige, elle fut obligée de s'appuyer contre le mur de l'église. A ce moment un homme accourut dans l'ombre de l'autre côté de la rue; c'était Schrœder, qui avait été le secret témoin de cette scène tragique, et qui survint assez tôt pour recueillir dans ses bras sa sœur évanouie et l'emporter dans la maison maternelle.

On réussit enfin à la faire revenir de sa défaillance, mais, avec le sentiment, elle retrouva la mémoire de ce qui venait de lui arriver, et en même temps la certitude que Sylbourg l'avait abandonnée pour jamais.

— Il est parti! Je l'ai repoussé loin de moi! s'écriait-elle en faisant des plaintes déchirantes.

Toutes les consolations étaient inutiles; sa douleur, longtemps contenue, éclatait en transports et en convulsions; elle repoussait sa sœur et son frère, qui voulaient la placer sur son lit et la contenir; elle s'arrachait violemment de leurs bras, pour suivre son bien-aimé et faire sa paix avec lui. Unzer avait été appelé; il ordonna aussitôt une saignée; mais l'épuisement des forces physi-

ques n'ôta pas d'abord à l'infortunée le sentiment de ses maux ; enfin elle tomba vers le matin dans un état d'insensibilité, auquel succédèrent les symptômes d'une fièvre ardente.

XLI

Pendant plusieurs jours Charlotte fut dans le plus grand danger; elle n'avait que rarement des intervalles lucides, et ces moments étaient plus affreux peut-être pour ceux qui l'entouraient que pour la malade elle-même; car alors un autre mal, la blessure incurable de son cœur, succédait à la fièvre, et Charlotte exhalait sa douleur dans les plaintes les plus déchirantes de l'amour fidèle et trompé; elle appelait son bien-aimé par les noms les plus tendres, et révélait à ses alentours, surpris autant qu'ébranlés, l'ardeur d'une âme qui, avec cette passion aussi impétueuse qu'elle était pure, ne pourrait supporter longtemps encore cette vie d'illusions et de tourments.

Enfin sa jeunesse triompha de la violence du mal, et elle se rétablit, du moins en apparence, plus promptement qu'on ne l'avait espéré. Mais la fleur était brisée, et ceux qui virent depuis la jeune artiste furent effrayés de voir si différente d'elle-même cette Charlotte, auparavant si pleine de vie et de sérénité. Il était obscurci l'éclat de ce regard inspiré, le charme de ce sourire expressif, qui reflétaient, comme dans une glace pure, toutes les impressions de son âme, et qui faisaient de sa physionomie, même dans les moments de calme et de repos, l'éloquent interprète de ses sentiments. Maintenant une ombre de tristesse voilait son front; son regard était mélancolique, et ne laissait échapper que par moments un éclair furtif, lorsqu'un mot inconsidéré d'une bouche étrangère, ou une pensée soudaine, qui surprenait son propre cœur, éveillait sa douleur muette, un moment assoupie, et l'avertissait que la destinée fatale qu'elle avait pré-

vue et redoutée dans ses beaux jours, régnait enfin sur elle pour jamais.

La noble et enthousiaste Charlotte aimait encore d'un amour si pur le perfide auteur de sa perte, qu'elle croyait fermement d'avoir elle-même, elle seule, détruit violemment son bonheur, et mérité ses souffrances, pour avoir cessé de croire à l'honneur et à la fidélité de son amant; se reprochant ainsi à elle-même ce qui n'était arrivé que par la trahison inouïe de Sylbourg. Mais elle n'en avait aucun soupçon; elle n'écoutait que la voix accusatrice de son propre cœur, et ne voulait pas croire que le baron l'eût abandonnée par d'autres motifs que celui de l'honneur offensé.

Si elle ne l'absolvait pas du reproche d'orgueil et de dureté, pour l'avoir condamnée sans l'entendre, elle trouvait toutefois dans ce reproche un attrait si puissant, que la pensée même de se savoir méprisée et repoussée, gravait plus profondément dans son âme l'image de Sylbourg; le trouvant plus aimable encore dans sa froideur et sa cruauté, qu'auparavant avec toutes les ardeurs de sa tendresse.

Regagner cet amant perfide, le ramener auprès d'elle ou périr à ses yeux, était son rêve constant, son unique espérance.

Dans ce moment décisif pour la destinée de Charlotte, ouvrons encore une fois ses lettres, et laissons-la nous faire elle-même son histoire. Cette lecture mérite à un double titre notre attention, comme peinture du cœur humain et comme fragments de la biographie d'une femme célèbre.

Charlotte écrivait à son amie du Steinweg :

« Il m'a délaissée; le barbare m'a délaissée, et je ne vis que pour souffrir! Que suis-je devenue, et à quel état me trouvé-je réduite? Oh! s'il avait lu dans mon cœur, s'il avait vu que ce cœur ne bat que pour lui, que pour lui seul je respire, il ne m'aurait pas traitée si cruellement! Il ne m'a donc aimée que pour m'abandonner et me réduire au désespoir? Je devrais le haïr, et cependant je sens que je l'adore!... Son image m'environne, m'accompagne partout : mais pourquoi ces plaintes? Ne

dois-je pas le fuir, le mépriser? Oh! mes sens sont troublés; ma plume s'arrête... »

. . . . . .

« Comment t'exprimer ma douleur? J'ai vu le baron, mais c'est un démon fatal, qui a pris sa figure pour m'abuser. Il passa hier à cheval auprès de ma voiture : hélas! le perfide n'a pas daigné m'accorder un regard; il a détourné la tête. J'ai eu besoin de toutes mes forces pour échapper à une défaillance. J'espérais de m'être abusée, mais j'ai appris aujourd'hui qu'il est encore à Hambourg. Que de douleurs à épancher dans ton sein!... Soutiens-moi dans cet horrible état ou je péris! »

. . . . . .

« Peut-être recevrai-je une lettre de lui! S'il me fait des reproches, je crois que j'en mourrai. Sophie, m'a-t-il bien abandonnée? Et moi, moi, je l'aime plus que jamais! Il ne trouvera pas une seule femme qui l'aime avec une aussi vive tendresse que la pauvre Charlotte; et me traiter avec cette barbarie! Il verra un jour quel cœur il a perdu! Perdu?... Ah! il ne le perdra jamais ce cœur déchiré, qui est tout à lui, qui sera toujours à lui... Si seulement il avait été moins injuste envers moi! »

. . . . . .

« Je suis au comble du désespoir! Je ne me reconnais plus; je souffre trop. Ceci est insupportable! Que suis-je devenue? Ma mère, ma mère, autrefois si tendre,... elle est de nouveau cruelle pour moi... Elle a reçu une lettre d'un inconnu. Que pouvait donc lui écrire ce méchant homme?... Non, non, c'est insupportable. Tu vois mon désespoir, Sophie! O toi que j'aime et que j'aimerai toujours, si tu savais mon martyre! Mais non, ton cœur saignerait! »

. . . . . .

« Sophie, ma douleur n'a point de terme. Le baron a juré ma

perte; c'est un plan méthodiquement formé. J'ai tout fait pour l'arracher de mon souvenir : peine inutile! Il revient toujours avec de nouvelles terreurs. Je redoute son amour; mais sa froideur me tue. Il cherche toutes les occasions de me la montrer; chaque fois que je le rencontre, il me fait de nouvelles blessures. Hier... c'est l'histoire de Marie Beaumarchais que je vais te conter... hier, nous le rencontrâmes, et sa vue ranima tout mon amour! Et, lorsque je fus revenue à la maison, que je me rappelai sa conduite... ce regard calme et glacé qu'il a jeté sur moi, en passant avec cette dame, qui lui donnait le bras,... je me suis sentie Espagnole; j'ai pris un poignard, du poison; je me suis travestie... Tu m'entends, Sophie : tout ceci est imaginaire!...: Je l'ai poursuivi; il était aux pieds de sa nouvelle amante, et lui prodiguait ces témoignages de soumission et de tendresse avec lesquels il m'a si souvent enivrée; j'ai visé au cœur du traître... O mon unique amie, toi de qui seule j'attends de la pitié, apaise, apaise-moi, ou je vais plonger ce poignard dans mon cœur! »

. . . . . .

« Tu demandes de mes nouvelles? Que puis-je te dire, bonne Sophie?... Mon cœur est tourmenté par la plus horrible jalousie. Ah! je sais trop que je ne suis plus aimée, et je ne puis souffrir l'objet malheureux de son nouvel amour. S. était hier au spectacle, avec un air si libre et si enjoué, que j'en ai versé des larmes. Il a fait la connaissance d'une dame, qui était placée à la quatrième loge. Il ne pouvait me voir! J'ai cherché un asile pour cacher mes larmes. »

. . . . . .

« Je suis désespérée! Ma mère est irritée contre moi; elle ne veut plus me voir, et peut-être m'éloignera-t-on d'ici. Je suis si malheureuse que j'ose à peine t'ouvrir mon cœur; il était né pour l'amour, il était digne de l'amitié;... il aurait mérité un meilleur sort! Jamais amour plus pur que le mien; jamais trahison plus noire que la sienne. Il en aime une autre; Sophie, le

peux-tu croire? Avec lui j'ai tout perdu; tout le monde m'abandonne! Mais que nous fait le monde quand on n'est plus aimée? O barbarie! Oh! que cet homme est méprisable à mes yeux! Ne crois pas que je l'aime encore; je le fuis, je le déteste et j'en suis fière!... Aveugle douleur!... C'est la jalousie qui m'égare. Ah! je l'aime plus que jamais! Que dis-je encore?... Je veux oublier le perfide; je veux l'oublier!! Dieu, que je suis une créature infortunée! Ne viens pas me voir, car chez nous on se défie aussi de toi. »

. . . . . .

« Ma tête est si troublée de mes inexprimables douleurs, que je crains de perdre la raison. Grand Dieu, est-ce là le monde que tu as fait?... Quelle noire trahison! Comme je suis ébranlée! Il s'est conjuré contre moi, il veut ma perte. Je devrais le détester, et je le pleure; oui, je le pleure, lui, que j'aimerai toujours. Peut-il bien être assez ingrat?... Non, c'est impossible... Crois-moi, Sophie, il m'aime encore ou il ne m'a jamais aimée. S'il en était autrement, il ne me tourmenterait pas ainsi. Il était à la dernière représentation : à sa vue, je me mis à trembler si fort, que tout le monde s'en aperçut. La voix me manqua, je ne pus articuler un seul mot. »

. . . . . .

« Écoute-moi, ma chère Sophie, j'ai écrit à S. Je l'ai conjuré de n'être plus si cruel avec moi. Que diras-tu de ma démarche? Je lui ai écrit que je l'adore toujours. Je m'effraye de moi-même et je ne puis me comprendre. Sa réponse décidera de mon sort. La plume tombe de ma main. Adieu! adieu! »

. . . . . .

« Tu connais ma faiblesse, mon repentir, ma douleur, hélas!... et tu connais mon amour, plus fort que tout le reste. Tu as vu quel poids accable mon cœur, quelles terreurs le remplissent... Tu sais ma résolution d'aimer jusqu'à mon dernier soupir

l'homme qui fait le malheur de ma vie. Au milieu de cette affreuse situation, je reçois la visite du comte P. et de M. B.; ils furent hier chez nous. Bon Dieu, que de mal ne m'ont-ils pas dit du baron!... Si tout cela est vrai, c'est le plus méprisable des hommes. J'ai promis de renoncer à cet amour; oui, Sophie, ma bouche l'a promis, et le devoir me l'ordonne; mais mon cœur, mon cœur n'a rien promis; il brûlera toujours pour l'indigne objet qui l'enflamma. Ah, cruel! pourquoi t'efforçais-tu de te faire aimer d'une femme plus fidèle et plus constante que toi, indigne objet de mon idolâtrie?... Mais Dieu me vengera!... Une femme, tout autre que moi, sera aussi insensible à ton nouvel amour que tu l'es au mien. Mais je le dis encore : Un homme qui m'abandonne, ne sera jamais fidèle. Non, Max, tu ne le seras jamais, et cette funeste inconstance sera ton plus grand supplice. Je te poursuivrai sans cesse; après ma mort, mon ombre te glacera d'effroi. Homme impitoyable, je me jette dans les bras de Dieu! Je ne veux pas être ta victime... S'il avait eu du moins assez d'humanité pour m'avertir de mon malheur, de sa perfidie naturelle! Plutôt mourir d'un coup de foudre que par un lent poison! Une fois blessée à mort, qu'on déchire, qu'on ouvre ma blessure au lieu de la bander, et qu'on me laisse verser tout mon sang!... S'il m'avait ouvert les yeux sur son véritable caractère, j'aurais eu du moins la consolation de pouvoir, dans cette sincérité, admirer une vertu. Mais que dis-je? Il ne m'a jamais aimée; jamais, jamais! Ce sont ses propres expressions; c'est lui-même qui l'a dit. Peut-on être plus inhumain? Ah cruel!... N'est-il pas assez horrible d'être séparé de ce qu'on aima le mieux au monde? Faut-il encore devoir le mépriser? Oh! que la mort est préférable à une pareille vie! Le néant lui-même n'est pas un malheur pour ceux que l'amour abandonne. Ou ne serions-nous au monde que pour la lutte intérieure, pour le combat sans trêve? La plus faible créature doit-elle être un modèle d'héroïsme? Un pauvre cœur n'aurait-il pas le droit de se chercher quelque part un objet de consolation, de le poursuivre et de s'en rendre maître? Ou bien, nous autres femmes, ne sommes-nous que le jouet de la société;

des victimes dévouées par la nature?... Ah! Sophie, la honte ne saurait dégrader le cœur où brûle la flamme de l'amour! Ces passions violentes trouvent leur justification dans leur force même; mais l'orgueil d'aimer un digne objet est-il plus légitime que celui de rester fidèle à un indigne? Ah! quel cœur il a brisé! Un cœur qui est encore tout à lui!...»

XLII

Ces lettres, qui nous révèlent les souffrances de Charlotte, renferment aussi quelques allusions à ce qui se passa d'abord après sa maladie, et qui jeta cette jeune fille, si cruellement éprouvée, dans un désespoir auquel une personne même d'une sensibilité moins délicate et moins profonde n'aurait pu résister. Nous voyons que la passion triomphe de tout chez elle; vainement ses soupçons sur le caractère et la conduite de Sylbourg prennent-ils plus de force; Charlotte ne peut être amenée à changer de sentiments. L'influence du séducteur sur elle augmente à mesure que des preuves plus claires et plus pressantes s'élèvent contre lui; il semble qu'une puissance infernale l'entraîne invinciblement vers l'objet de son fatal amour.

Mais aussi le baron, qui ne connaissait que trop les faiblesses du cœur de la femme, avait eu recours à la ruse suprême, à la plus efficace, qui devait le rendre maître absolu de Charlotte, ou la séparer à jamais de lui. Trompé par sa mauvaise conscience, il s'était persuadé de plus en plus que la famille Ackermann avait connu ses anciens rapports avec la comtesse Lindenkron; aussi avait-il suffi que Charlotte prononçât le nom de cette dame pour qu'il fût convaincu que tout était découvert, et que le premier masque qu'il avait pris lui était désormais inutile. Sous l'influence de cette illusion, il prit soudain et presque forcément un parti dont il se promettait le plus grand succès; il joua le rôle

d'un homme profondément blessé dans son amour et son honneur, et, se donnant les airs du plus violent désespoir, il rejeta la responsabilité de son malheur sur celle qui était sa déplorable victime. Iago lui-même aurait difficilement exécuté avec plus d'habileté ce tour de maître de la plus parfaite scélératesse; et déjà l'affreuse pâleur de Charlotte, le soir qu'il se sépara d'elle avec une si barbare violence, lui prouva que le trait dont ses reproches venaient de percer ce cœur innocent, n'y avait fait qu'une trop profonde blessure.

Dès lors il observa pendant quelques jours la plus rigoureuse retraite, ce qui confirma les bruits répandus dans le public, depuis la maladie de Charlotte, qu'elle avait un engagement de cœur avec le bel officier danois du Kaisershof. Les amis de Sylbourg s'informèrent des causes qui l'avaient fait disparaître de leur société; bientôt toute la ville fut informée que la famille Ackermann était opposée à cette liaison, et la calomnie ajoutait que Schrœder, dans son intérêt de directeur du théâtre, avait séparé violemment sa jeune sœur de son amant. Les personnes qui ne connaissaient pas bien cet excellent homme croyaient d'autant plus aisément à ces faux bruits, qu'on craignait fort de voir Charlotte, si elle se mariait, se retirer du théâtre, et qu'on se demandait avec anxiété qui pourrait, après sa retraite, remplacer cette femme de génie, cette artiste si accomplie à tous égards? Ces inquiétudes des amis du spectacle étaient trop fondées pour que certains ennemis de Schrœder ne réussissent pas à exploiter au profit de leurs desseins perfides le malheureux amour de Charlotte; ils faisaient courir le bruit que Schrœder sacrifiait sa sœur à son intérêt personnel; que madame Ackermann elle-même, connue pour une économe et habile directrice, était opposée à l'attachement de sa fille,... par des raisons de recette!... Bref, ces bruits faisaient déjà beaucoup de sensation, et causaient le plus grand tort à Schrœder, grâce à la malice de ses ennemis et de ses rivaux; ainsi s'aggravaient les chagrins que la funeste passion de Charlotte avait attirés à l'honorable famille; ainsi devenait toujours plus pénible la vie domestique. On rece-

vait des lettres anonymes qui contenaient les reproches les plus abominables; des amis indiscrets rapportaient aux intéressés les jugements du public; un jour il parut même dans une feuille d'Altona un article écrit avec beaucoup d'esprit, mais avec non moins de méchanceté, sur le théâtre de Schrœder, où, à l'exception de Charlotte, on jugeait très sévèrement tous les artistes. Le critique inconnu ne faisait grâce qu'à mademoiselle Ackermann la cadette, et il la comblait d'éloges aux dépens des autres... Tout cela était évidemment dirigé contre l'administration de Schrœder; on s'efforçait de la présenter comme une spéculation privée et de confirmer en même temps, d'une manière indirecte, le mauvais bruit qui courait, que Schrœder, dans des vues intéressées, voulait absolument retenir sa sœur auprès de lui.

Que pouvaient faire l'honorable artiste et sa digne mère pour combattre ces accusations mensongères et perfides? Ils ne pouvaient se justifier même auprès de leur plus sincères amis; car, si l'on avait dévoilé la vérité, qui aurait-elle compromis que Charlotte elle-même, puisqu'il aurait fallu dire jusqu'où elle s'était engagée avec le baron, et qu'elle s'était unie à lui pour tromper sa mère, son frère et sa sœur?

Les égards pour la réputation de Charlotte commandaient la plus grande retenue; Schrœder et les siens résolurent donc de ne répondre en aucune façon à tous ces bruits faux et calomnieux; ils espéraient que la vérité finirait par se faire jour, et qu'on jugerait bientôt plus équitablement les personnes et les choses. On ménageait Charlotte, autant qu'on pouvait se vaincre soi-même; on étouffait la mauvaise humeur; mais cette jeune fille, si profondément atteinte, et par là d'autant plus irritable, lisait assez souvent dans les regards et sur la figure de ses parents, qu'elle devait se reprocher tous les soucis, tous les affronts de la famille, et qu'on savait pourtant lui témoigner les plus grands ménagements et le dévouement le plus tendre.

Tant de secrètes angoisses, de luttes intérieures, après de si violents orages, détruisirent enfin dans son âme le dernier vestige de confiance; l'habitude seule lui permit de supporter cette

dure épreuve. Elle ne savait plus rien de Sylbourg; il avait disparu; personne ne prononçait plus son nom. Mais Charlotte entendait sans cesse retentir au fond de son cœur l'accent des paroles funestes avec lesquelles il lui avait fait ses adieux; elle en frissonnait encore, et croyait l'entendre lui reprocher d'avoir fait le malheur de sa vie, et l'accuser, avec sa violence naturelle, d'infidélité et de trahison.

— O ciel! disait-elle, c'est le désespoir qui l'a fait parler ainsi! Son noble cœur ne s'y est pas trompé, et ne me croit pas si criminelle!

Telle était sa dernière consolation; puis, son imagination se forgeait mille agréables chimères, et, pendant quelques moments, elle se dissimulait qu'il l'avait à jamais abandonnée dans sa colère, dans son implacable colère!... Mais, quand la triste réalité faisait disparaître ces fantômes; lorsque Charlotte s'éveillait de ces beaux songes, et qu'elle comparait l'image noble et chérie qu'elle portait dans son sein avec celle que les hommes lui présentaient; quand elle rapprochait tant d'avis sinistres de ce qu'elle avait elle-même éprouvé, de cette effroyable dureté, de cette insultante moquerie, avec laquelle il s'était arraché de ses bras;... alors elle ne se sentait plus elle-même en état de le défendre; alors la pâle et touchante image de Berthe, telle que Charlotte l'avait vue dans le cercueil au Kougelsort, s'interposait, comme l'ange de la vengeance, entre elle et le séducteur; cette image protégeait Charlotte contre le funeste amour de l'impie, et Sylbourg tombait anéanti sous le poids de ces formidables accusations.

Mais ni ces doutes cruels, ni la flatteuse illusion qui lui faisait voir dans Sylbourg un amant sincère et fidèle, ne pouvaient rien pour l'apaiser, parce que ces idées contraires se combattaient sans cesse, et la plongeaient dans une complète incertitude. Elle ne trouvait nulle part de situation ferme et tranquille, et pourtant elle sentait parfois qu'au milieu de son trouble Sylbourg n'aurait eu qu'à paraître, même accablé sous les accusations de tout l'univers, pour qu'elle se pressât sur son cœur, lors même

qu'il aurait brûlé des flammes de l'enfer, et que ses bras l'auraient saisie pour l'entraîner dans le néant éternel.

Que dans une pareille disposition d'esprit l'art fût sans intérêt pour elle, que même elle prît son état en aversion, cela nous paraît une conséquence naturelle de ses douloureuses épreuves; et nous trouverions même étrange qu'un tel génie eût survécu à la mort de son jeune cœur. Charlotte était trop l'artiste du sentiment et de l'inspiration soudaine, pour que l'orage, qui avait brisé la plus belle fleur de sa vie, n'eût pas aussi détruit toute la moisson de son jeune printemps. Elle, qui n'avait autrefois vécu, n'avait brûlé que pour son art; qui était accoutumée à voir la réalité de la vie comme un simple reflet des belles illusions dont la poésie la nourrissait, devait maintenant oublier, démentir sciemment, au service austère de la Muse, les douleurs et les illusions de son âme; elle devait en un mot cesser de croire à l'intime harmonie de l'idéal et de la réalité!... Ce que cette nature si richement douée aurait appris avec le temps, savoir que c'est précisément la vie avec ses luttes et ses combats qui fait le véritable artiste et qui l'affranchit; cette pensée ne pouvait pas encore, au début de sa course, lui servir de flambeau tutélaire, même quand elle n'aurait pas été l'artiste du sentiment, mais l'artiste de la réflexion et de la raison.

Cette influence de ses malheurs sur sa carrière rendait la position de Charlotte singulièrement pénible, dans une maison dont l'existence était basée sur l'art, et vis-à-vis d'une mère toujours agissante et laborieuse; Schrœder fut averti de plus d'une manière que l'inactivité de Charlotte lui était fort nuisible sous le double rapport de l'art et de la recette. Il dut enfin le lui faire entendre, avec tous les ménagements possibles; il ne manqua pas de lui présenter de sérieuses réflexions sur les pénibles devoirs du comédien, qui était appelé, disait-il, à dissimuler ses secrets sentiments, pour offrir, sous une figure étrangère, à un monde étranger la vivante image de la poésie; sans que le public s'informe de ce qui passe alors dans le cœur de l'artiste. Il exhorta ensuite sa sœur de la manière la plus pressante et la plus ami-

cale, à saisir ce moment pour montrer que ce n'était pas seulement son talent naturel, mais encore son esprit supérieur à la souffrance, son caractère plus fort que l'adversité, qui la rendrait digne un jour d'atteindre au faîte de son art; il la pressait de revenir à ses travaux abandonnés, afin de puiser dans le culte de la Muse un nouveau courage, une nouvelle sérénité.

Longtemps Charlotte ne put répondre que par ses larmes; elle était si frappée de ce que son frère lui avait dit, qu'elle n'y pouvait trouver d'objection solide; enfin elle s'arma de courage et promit de le satisfaire, au prix même des plus pénibles efforts.

— Choisis donc toi-même le rôle dans lequel tu reparaîtras pour la première fois! s'écria Schroeder plein de joie. Fais voir à notre public que Charlotte Ackermann, au milieu de ses chagrins, n'a pas cessé d'être artiste et qu'elle est restée fidèle à son génie. Parle, mon enfant, quelle pièce choisis-tu? Le plus beau collier de perles qui se trouve chez les bijoutiers de Hambourg sera dans cette soirée la parure de ma Charlotte!

— Les perles sont l'emblème des larmes, dit-elle avec un douloureux sourire; eh bien, prenons *Olivia*, la nouvelle pièce de Brandes; elle est depuis longtemps au répertoire. Je ferai Olivia, je n'aurai pas besoin de me changer beaucoup.

— Olivia? s'écria Schroeder avec chagrin; c'est un rôle d'une déplorable tristesse; j'aurais préféré que ton choix tombât sur une comédie, ou même sur quelque joyeux petit opéra.

— Gardons *Olivia*, répondit Charlotte avec émotion. Comme toi, je n'aime pas trop cette pièce, malgré le suffrage du conseiller Wieland, qui la prône si fort à Weimar; ce n'est qu'une mauvaise imitation de *Rutland* et d'*Emilia Galotti*. Cependant je ne sais aucun rôle où je serais plus sûre de moi que dans celui-là. Oui, *Olivia!* Mon frère, je te prends au mot, et je la choisis.

— Fort bien! Ta volonté soit faite, répliqua Schroeder; bien que cette farce sentimentale me paraisse, en dépit du grand succès qu'elle a obtenu à Weimar, un véritable pas en arrière. Les rôles sont étudiés depuis longtemps; Dorothée fera la comtesse Montani, Brockmann Léonce, Reinike le marquis, Lambrecht

Riccardo; les autres acteurs se trouveront : ainsi c'est convenu, Charlotte; nous jouons *Olivia* dans huit jours.

— Quel bonheur que tu l'aies emporté! dit madame Ackermann à sa fille, après que Schroeder fut sorti. Depuis des semaines et des mois on renvoie ce charmant ouvrage, uniquement parce que c'est une œuvre d'une portée médiocre; mais je gage cent contre un qu'*Olivia* recevra un plus favorable accueil que *Rutland* et *Othello*. Maintenant, ma Charlotte, je suis contente de toi, et je te pardonne ta longue interruption.

Le jugement défavorable de Schroeder et de Charlotte sur *Olivia* était parfaitement fondé, et, dans une autre disposition d'esprit, notre jeune artiste n'aurait guère fixé son choix sur une tragédie dans laquelle un hasard aveugle court de scène en scène après des effets de coulisse toujours plus grossiers, et dans laquelle, à proprement parler, le poignard et le poison, le poison et le poignard, président alternativement à toute l'action. Un mariage secret, exactement comme dans *Rutland*, et de plus le meurtre secret d'un époux, et toutes les horreurs secrètes dont une pauvre tête a coutume de forger une tragédie en cinq actes, sont autant de preuves manifestes d'un aride et misérable génie, et cependant l'auteur osa dédier son triste ouvrage à cette illustre Amélie de Weimar, qui honora plus tard Schiller et Gœthe de son amitié!

Et pourtant Charlotte convalescente choisit cette pièce pour sa rentrée! Elle persista contre le vœu de son frère à demander la représentation de cette larmoyante tragédie! Un mot suffira pour expliquer cette énigme : ce n'était pas la pièce, c'était le rôle d'Olivia qu'elle avait choisi, et ce rôle était écrit absolument comme pour elle. Elle pouvait dire au public de Hambourg, par son jeu et son langage : Me voilà telle que je suis; qu'on place réellement devant moi une cruelle marâtre, comme cette comtesse Montani, j'en perdrai la raison, comme cette pauvre Olivia, et je partagerai son sort affreux, celui de l'amour dédaigné et injustement calomnié..... Tel était au fond l'unique motif de la préférence de Charlotte. Elle voulait se représenter elle-même,

ainsi que sa destinée; car ce détestable Riccardo qu'Olivia doit épouser, quoiqu'elle le haïsse, ne ressemblait-il pas exactement à Sylbourg, tel que le monde le lui représentait? Et Léonce, le noble et chevaleresque Léonce, si injuste, si impétueux, qui est aimé d'Olivia, et que la destinée veut lui arracher, n'était-il pas la parfaite image du Sylbourg qu'elle adorait, quoiqu'il l'eût condamnée et repoussée, tout comme Léonce repousse Olivia?

Une jeune artiste comme Charlotte, ardente et passionnée, a des idées souvent plus étranges que ses sentiments; Charlotte se figurait qu'*Olivia*, mieux que toute autre chose, persuaderait Sylbourg de son innocence; sans doute il ne manquerait pas de venir au théâtre; *Olivia* la réconcilierait avec lui et le ramènerait, comme le noble mais trop bouillant Léonce, dans les bras de son amante méconnue. Charlotte se flattait donc que son art, qui lui avait mérité tant de rares succès, lui vaudrait cette fois son plus beau et plus sublime triomphe, celui de l'amour fidèle sur l'injuste soupçon, triomphe qui, aux yeux de Charlotte, aurait infiniment plus de charmes que toute la gloire et toutes les couronnes du monde. C'est ainsi qu'elle plaça son malheureux amour sous la protection de Thalie, aimable et puissante divinité, qui lui avait souri tant de fois; c'est ainsi qu'elle entreprit de faire une de ses plus belles créations d'un rôle qui après elle n'a plus été, dans les mains de cent autres comédiennes, qu'une ridicule caricature de la femme, et qu'on regarde tout au plus aujourd'hui comme une bonne satire de l'exaltation sentimentale.

— Ah, malheur! Où il n'y a rien le roi perd ses droits! dit Eckhof, après la dernière répétition, en secouant la tête, et il formait sur cette représentation le plus fâcheux pronostic.

— Oui, le roi, peut-être, mon cher Eckhof, répliqua Charlotte. Mais l'artiste, mon ami, l'artiste, dont vous êtes l'exemple et le modèle, son droit commence au point où de rien il doit tout faire!

— Ah! mon bon et honorable Brandes, avèc toute ta modestie, tu aurais de la peine à goûter cette manière de comprendre ton *Olivia!* Mais, écoutez-moi, Charlotte : je ne vous tiens pas

quitte de votre confession au sujet de *Minna*. Il faut que je sache pourquoi vous avez voulu que de *beaucoup* je fisse *rien*. Quelle était votre pensée? Qu'aviez-vous à objecter contre ces paroles de Tellheim?

A ce souvenir la jeune artiste changea un moment de couleur, puis elle montra à Eckhof le rôle qu'elle tenait à la main et dit avec émotion :

— Ma réponse est ici; Olivia vous expliquera tout; attendez, mon ami : Olivia vous fera la confession de Charlotte mieux que Charlotte elle-même.

XLIII

La nouvelle que l'actrice chérie reparaîtrait sur la scène produisit, dans ces circonstances, un beaucoup plus grand effet sur le public que l'annonce de la pièce nouvelle; quiconque s'intéressait au théâtre, à l'artiste et à ses parents, ou même avait ouï parler des bruits qui avaient couru dernièrement sur les amours de Charlotte et ses luttes avec sa famille, voulut s'assurer pour cette soirée une place au spectacle. La vie privée des artistes avait pour une partie du public un plus grand intérêt que l'art et le théâtre; et, maintenant qu'une histoire d'amour si romanesque, et sur laquelle on avait tant discouru, s'associait au nom le plus illustre de la scène, la curiosité était doublée; les rapports presque familiers qui existaient entre le théâtre et son public intéressaient à cette affaire chaque abonné du parterre et des loges; et, dans l'opinion de plusieurs, la vie privée des artistes était aussi justiciable de la critique du spectateur que leurs travaux scéniques. Nul ne doutait dans cette nombreuse assemblée qu'on n'en vînt ce soir-là à une démonstration; même quelques jeunes hommes, dans leur enthousiasme pour Charlotte, voulaient appeler le directeur et lui demander un compte public de son intervention violente dans les amours de sa sœur.

Ce projet ne fut pas exécuté, et cela par de bonnes raisons; mais la salle comble paraissait, même avant le commencement du spectacle, dans une agitation extraordinaire. Au lever du rideau, les spectateurs ne furent ni silencieux ni attentifs comme de coutume; l'inquiétude et le mouvement ne firent que s'accroître. Mais, lorsque Dorothée, dans le rôle de la comtesse de Montani, donna à Francesco l'ordre d'appeler Olivia, le mouvement s'apaisa, toutes les lorgnettes, tous les regards, se tournèrent vers la coulisse par laquelle Olivia devait entrer en scène. A la vue de Charlotte, vêtue de deuil, avec des roses blanches dans les cheveux, les applaudissements éclatèrent avec une force, qu'un historien du théâtre compare au « tonnerre de Sinaï. » Les vivats et les cris durèrent plusieurs minutes, et, si M. Klefeker, l'aubergiste de la *Haute-Société*, se fût trouvé là, il n'aurait pas douté que le diable du théâtre n'exerçât sur le public son influence, tant le bruit fut étrange, jusqu'au moment où une voix puissante, une voix de Stentor, celle du conseiller Koch, s'éleva du parterre, pour imposer silence à la foule mugissante, et par ce véritable éclat de tonnerre, produisit soudain un silence absolu. Olivia put commencer son rôle, et bientôt la magie de son jeu enchaîna tous les cœurs. D'un rôle de l'espèce la plus larmoyante, Charlotte avait fait, dès la première scène, quelque chose de si tragique et de si profond, que bientôt tout l'intérêt du drame se concentra sur elle, et, même chez les spectateurs accoutumés à juger avec l'esprit, le sentiment prit le dessus. Tout le monde était attendri; l'innocence de l'infortunée Olivia éveillait dans les cœurs les plus durs la pitié et la sympathie; son tendre amour brillait comme un astre charmant au milieu des affreuses ténèbres de son sort et de ses angoisses, et, chaque fois qu'elle prononçait le nom de Léonce, elle semblait rayonnante de bonheur et de joie; à cet accent pathétique, à l'expression de ravissement et de tendresse qui l'accompagnait, chacun était saisi de la plus profonde compassion. Quand nous lisons aujourd'hui cette Olivia, nous ne pouvons comprendre quels moyens l'art et le sentiment tragique fournissaient à Charlotte pour faire

d'un tel rôle un chef-d'œuvre de son génie; tellement qu'un homme, dont les écrits nous inspirent une véritable estime pour son goût littéraire et sa critique sévère et judicieuse, F. Schutz, a pu déclarer que « sous les traits de Charlotte Ackermann, Olivia, l'innocente et malheureuse victime, a su attendrir tous les cœurs, et faire verser des larmes aux spectateurs les plus froids. » A côté de ce témoignage, nous en avons beaucoup d'autres sur le grand succès de cette soirée, qui nous assurent que Charlotte avait réellement tenu parole à son ami Eckhof, et que de rien elle avait su faire tout! Enfin l'impression qu'elle produisit dans le rôle d'Olivia fut si forte, si entraînante, que les plus anciens habitués ne se rappelaient rien de semblable, et que cette unique représentation sur le théâtre de Hambourg mit cette pièce, d'ailleurs si défectueuse, en grande réputation dans toute l'Allemagne.

Au milieu de l'émotion croissante des spectateurs on était arrivé à la dernière scène du quatrième acte, à cette scène où la comtesse Montani, le poignard à la main, veut arracher à Olivia son secret et savoir d'elle qui lui a révélé le meurtre de son père: tout à coup la représentation fut interrompue par un étrange accident; Charlotte, sur laquelle étaient dirigés tous les regards, s'arrêta au milieu de son discours, demeura les yeux fixés un instant sur une loge du premier rang, et tomba évanouie dans les bras de Reinike, qui, jouant le rôle du marquis, entrait en scène pour dérober Olivia au poignard de sa belle-mère. Une indicible émotion saisit tous les spectateurs. « Elle est morte! elle est morte! » s'écriait-on de toutes parts; mais Reinike, soutenant dans ses bras Charlotte pâmée, répondit avec présence d'esprit : « Non, ce n'est qu'un évanouissement. Déjà elle revient à elle, » et aussitôt la toile tomba.

On accourt, on s'empresse autour de Charlotte; Schrœder la prend dans ses bras et la porte dans sa loge, où elle reprit connaissance, et, faible, épuisée, ouvrit enfin les yeux. Mais elle était si abattue, si accablée, qu'il parut impossible de la laisser achever son rôle; le directeur déclara qu'il aimerait mieux rendre

aux spectateurs leur argent que d'exiger de sa sœur un pareil effort : madame Vetter, jeune tragédienne de Brunswick, où elle avait déjà joué avec succès le rôle d'Olivia, se chargea de remplacer Charlotte et d'achever la pièce. Le comédien Lambrecht vint annoncer ce changement de personne, rendu nécessaire par l'indisposition de mademoiselle Charlotte Ackermann, et recommanda madame Vetter à l'indulgence des spectateurs; enfin, après un quart d'heure d'angoisse, on put lever le rideau, et le cinquième acte de la tragédie, si malheureusement interrompue, put commencer. Schrœder, à qui la douleur n'avait pas ôté sa présence d'esprit, la déploya au milieu du trouble général; il fut à la fois le souffleur, le régisseur et le directeur; madame Vetter fit tous ses efforts pour se présenter dignement, après une si grande artiste, devant le public, qui se montra attentif et assez bienveillant pour l'applaudir quelquefois; et la pièce, si gravement compromise, fut ainsi conduite à bonne fin. Schrœder respira lorsque le rideau fut tombé, et qu'il entendit le public demander la prochaine reprise d'*Olivia* avec Charlotte. Lambrecht en donna la promesse, et fit des remercîments, au nom de Schrœder et de sa sœur, pour la bienveillance que le public leur avait témoignée dans ce malheureux événement.

Comme Schrœder se rendait auprès de Charlotte, le docteur Unzer vint à sa rencontre.

Schrœder courut à lui, et lui dit :

— Que n'ai-je suivi ton conseil, et ne l'ai-je détournée de jouer cette pièce lamentable! Je n'en espérais non plus rien de bon, d'autant que ce rôle se rapporte d'un bout à l'autre à son histoire; chaque mot devait lui blesser le cœur. J'ai vu dès le premier acte qu'elle n'irait pas jusqu'au bout.

— Comment? Tu crois que c'est le sujet de la pièce qui a causé son accident? répliqua le docteur étonné. Plût au ciel que son évanouissement n'eût pas d'autre cause!

— Que veux-tu dire? demanda Schrœder effrayé.

— J'ai vu, poursuivit Unzer, et bien d'autres avec moi ont vu que Charlotte s'est troublée tout à coup au milieu de son rôle,

et qu'enchaînée, comme par un pouvoir magique, elle a regardé fixement vers la quatrième loge. Beaucoup de gens ont regardé du même côté... on se disait à l'oreille : « C'est lui! c'est lui! » et j'ai pu voir distinctement Sylbourg : je l'ai vu pâlir, et, déconcerté d'attirer l'attention publique sur sa personne, se reculer pour dire quelques mots, en souriant, à la dame étrangère assise à côté de lui. Je l'avais déjà remarqué auparavant, et je suis fermement persuadé qu'il avait l'intention formelle de troubler Charlotte, en choisissant une des places les plus avancées, où elle pouvait le mieux l'apercevoir.

— Est-il possible! Ce misérable, ce lâche et vil coquin, s'est permis une chose pareille? dit Schrœder, les lèvres tremblantes et en pâlissant de fureur. Je l'ai chassé de ma maison, et ici, chez moi encore, il ose s'introduire, et me faire tant de mal!... Attends, infâme, tu n'y reviendras pas une seconde fois! Je vais t'envoyer mes deux moucheurs avec des fouets de chiens; et je te fais jeter hors de la loge à la face du public.

— Ne fais pas cela, Frédéric ! Au nom du ciel, point de précipitation. Un meilleur moyen de le mettre hors d'état de vous nuire serait de faire sortir au plus tôt Charlotte de Hambourg. Je me suis convaincu ce soir qu'il faut l'éloigner, oui, l'éloigner de cet homme; car je suis persuadé, dût tout le monde m'assurer le contraire, qu'elle l'aime toujours, et qu'il a les moyens de la perdre et de vous désespérer. Fais donc partir Charlotte; qu'elle sorte de Hambourg au plus vite, jusqu'à ce que nous ayons obtenu à Copenhague, par de puissants amis, que Sylbourg lui-même soit éloigné du théâtre de ses crimes.

— Mais où la conduire? dit Schrœder dans le plus pénible embarras.

— Pas assez loin pour que nous cessions de l'avoir à notre portée, et pas assez près pour que cet homme puisse l'atteindre. Mène-la à Wandsbeck, chez le baron de Schimmelmann; c'est un fidèle ami de votre famille : il veillera soigneusement sur ta sœur.

— Mais n'est-ce pas justement dans ce château que tu rencontras Sylbourg, il y a quelques années?

— Oui, mais, depuis quelques jours, je sais de bonne source que le baron et sa famille sont indignés contre lui. En présence de plusieurs officiers d'Altona, le baron l'a même déclaré un mauvais sujet, ajoutant qu'il lui était revenu sur sa vie passée des détails qu'il ne pouvait rapporter, parce que des personnes, les unes mortes, les autres vivantes, et qui le touchaient de près, en seraient gravement compromises. Tu peux croire que je n'ai pas laissé tomber cela. Le baron était aussi informé des relations de Sylbourg avec Charlotte, et il t'approuva fort, quand je lui fis connaître ta conduite énergique avec ce fourbe, mais il t'engageait à être fort sur tes gardes, et ajouta d'un ton significatif : « Ce n'est pas sans raison que Sylbourg passe pour le meilleur officier recruteur de l'armée danoise; il est capable de tout; et il a une manière à lui, qui est plus dangereuse peut-être pour une jeune fille innocente et d'une imagination poétique, que pour des femmes vulgaires. Tu vois donc que Charlotte ne serait nulle part plus en sûreté qu'à Wandsbeck contre les embûches et l'influence de Sylbourg, sous la protection d'un homme qui jouit de la plus haute considération auprès du roi et de la cour de Danemark, et auquel le séducteur n'ira pas se jouer.

— C'est décidé, dit Schroeder, après un moment de réflexion; quoique je ne sache trop ce que deviendra le théâtre après le départ de Charlotte. Mais j'ai payé assez cher la leçon de ce soir, pour ne pas nous exposer une seconde fois au danger. Demain, après la répétition, je monte à cheval et je vais chez notre digne baron; je lui conte tout notre malheur, et lui demande pour quelque temps son appui en faveur de Charlotte.

— Je t'accompagnerai, répondit Unzer. Mais avant tout cherche ta mère, et dispose-la en faveur de notre projet; veille ensuite à ce que Charlotte n'en soit pas informée avant que l'invitation du baron lui parvienne. Elle serait capable...

— Chut! elles viennent, dit Schroeder, au moment où les dames sortaient de la loge pour conduire à sa voiture Charlotte, qui avait complétement repris l'usage de ses sens. Dorothée

seule remarqua Schrœder, fit quelques pas en arrière et lui dit à demi-voix :

— Le croiriez-vous? Elle nous a déclaré, avec la plus grande fermeté, qu'elle avait paru aujourd'hui sur la scène pour la dernière fois, et qu'elle irait plutôt se jeter à la rivière que de se produire encore devant le public! Elle a dit cela du ton que vous lui connaissez, quand elle prend une résolution dont aucune puissance humaine ne la ferait revenir.

Le docteur jeta à son ami un regard significatif; Schrœder le comprit et dit avec douleur :

— Avions-nous besoin de cette preuve, pour reconnaître que tu l'as parfaitement pénétrée! Oh! de quel malheur ce scélérat nous accable tous! Il détruit la paix de Charlotte et la nôtre; il donne à sa réputation le coup de grâce, et, pour combler la mesure, il la frappe jusque dans son art, la seule chose sur laquelle je fondais l'espérance de sa guérison!... Plus tard,... ce n'est pas le moment,... dit-il à sa sœur, qui le pressait de s'expliquer. Retournez à la maison; faites que Charlotte repose. Je vous rejoindrai avec le docteur et je vous dirai tout.

XLIV

A quelques jours de là, plusieurs officiers d'Altona étaient réunis dans un cabaret voisin du Dragonerstall, et fêtaient, le verre à la main, en bons camarades, la promotion de l'un d'eux au grade de capitaine. Le héros de la fête, nommé Eyerol, était un aussi vaillant soldat qu'un aimable et joyeux camarade, et le petit cercle se composait des meilleurs amis qu'il eût au régiment.

On avait porté aux bouteilles d'assez rudes atteintes; le vin ouvrait les cœurs, et la conversation devenait de plus en plus joyeuse et expansive. On avait passé en revue les dernières histoires du régiment, parlé de chasse et de chevaux, débité les

plus récentes anecdotes de la ville et des familles, et, comme il arrive entre jeunes officiers, bons vivants, on avait conté les bonnes fortunes et autres aventures de tels et tels camarades, et ces récits n'avaient pas manqué d'assaisonnements de nature piquante. Le nouveau capitaine Eyerol était lui-même connu au régiment pour un heureux et adroit chasseur sur les terres d'Amour; les éclairs de ses yeux noirs avaient fait brèche dans plus d'un cœur rebelle, et la moitié des jolies femmes d'Altona rougissaient, seulement à l'entendre nommer.

— Son cœur est toujours en campagne! s'écria le vieux capitaine Palmsted. Gare aux conquêtes qu'il va faire sous ses nouvelles épaulettes! Ne prenez pas trop vite de l'embonpoint, Eyerol, et vous deviendrez assurément généralissime auprès des dames!

— Le ciel l'en préserve! Il faudrait d'abord que le major Sylbourg lui fît place, dit d'un ton sec le blond lieutenant de Dirking.

— Merci d'un tel avancement! repartit Eyerol avec mauvaise humeur. Que Sylbourg garde ce poste : je ne l'envie pas!

— Que sais-tu de nouveau de sa douce linotte, la petite Ackermann? demanda avec curiosité le capitaine de cavalerie Starklof. Toute la ville est pleine de son histoire avec la célèbre Charlotte, et l'on fait courir les bruits les plus contradictoires. Selon les uns, il lui a donné son congé; selon les autres, c'est lui qui a été congédié; dans une maison de ma connaissance, on assurait que le frère de l'actrice l'a mis sans façon à la porte.

— C'est assurément une mauvaise affaire, puisque Sylbourg s'y trouve mêlé, répondit Eyerol. Et ce ne serait pas la première fois qu'une intrigue infernale aurait croulé sur sa tête. Non, mes amis, je vous en prie, ne mêlez pas mon nom avec celui de cet homme! Ce que j'ai appris lundi dernier sur son compte dans une respectable maison, où nous étions, peu s'en faut, entre compatriotes, m'a complétement ouvert les yeux sur le compte de Sylbourg.

— C'était donc chez le baron de Schimmelmann, dit Dirking;

car tu dinas chez lui ce jour-là. Dans ce cas les affaires du major vont mal.

— Quel mauvais cœur ne faut-il pas avoir pour tromper une jeune fille comme cette Charlotte! s'écria Eyerol, avec toute la vivacité d'une horreur longtemps contenue. Sachez, mes amis, qu'il a tellement égaré cette noble femme, que sa famille est alarmée pour sa vie! Et maintenant, qu'il s'est fait donner si honteusement son congé, il ne cesse de la poursuivre en tous lieux, et, la première fois qu'elle reparaît sur la scène après sa maladie, il va s'asseoir aux loges les plus avancées; il se rengorge comme un coq d'Inde, afin d'attirer ses regards pendant qu'elle joue; puis, lorsqu'il atteint son but à la face de tout le public, quand la pauvre fille s'évanouit sur le théâtre, il est le seul qui reste froid, et il s'entretient de l'air le plus calme du monde avec la dame assise à côté de lui!

— Qui est probablement sa nouvelle conquête!... la riche baronne de Steinau, de Schwerin! dit le capitaine Palmsted. Du moins il promène partout cette dame, et vous pourrez les voir ensemble toutes les après-midi dans l'allée de l'Alster.

— La baronne de Steinau?... de Schwerin?... Riche?... Ah! ah!... Eyerol riait aux éclats. Vous ne connaissez donc plus notre Caroline de Gluckstadt? Cette aventurière que nous avons vue mener à Kiel une si belle conduite, et qui enfin s'est fait ramener dans son pays par la force publique? C'est elle qui avait joué à Dresde le rôle d'une comtesse polonaise, ensuite de quoi elle fit connaissance pendant plusieurs années avec la maison de correction. Maintenant Sylbourg la transforme en baronne de Steinau, fait avec elle une dépense effroyable, joue le galant et le fiancé, tout cela, pour que le monde voie combien peu un cavalier tel que lui est embarrassé à trouver un brillant parti. C'est un coup de théâtre, pas autre chose, pour masquer sa défaite dans la maison Ackermann.

— Si cela n'est pas exact, c'est du moins un trait digne de lui! s'écria Dirking.

— Mais c'est parfaitement exact, répliqua Eyerol; tellement

que Sylbourg lui-même s'est vanté à son ami Vieborg de ce nouveau trait de génie, ajoutant qu'il fera si bien, avec le secours de cette Caroline, que les Ackermann seront forcés de quitter Hambourg. Or, mes amis, je vous le demande, cette conduite est-elle digne d'un officier? Est-ce là ce qu'on peut appeler un bon tour, une excusable étourderie? En vérité je ne serai pas surpris si cette aventure discrédite encore davantage à Hambourg l'uniforme danois, et si la maison royale de recrutement en est déshonorée!

Les amis d'Eyerol convinrent qu'il avait raison, et un invisible témoin de leur conversation aurait pu reconnaître que l'uniforme de Sylbourg, la charge dont il était revêtu, n'empêchaient pas ses camarades de le juger comme il le méritait; que partout où on le connaissait il était diffamé et détesté; qu'enfin l'esprit de corps, si puissant parmi les jeunes officiers, ne pouvait protéger Sylbourg contre sa propre indignité.

XLV

Ainsi s'était accompli ce que Schrœder avait longtemps redouté, ce que lui et les siens avaient tenté de prévenir par tous les moyens que suggéraient la sagesse et la prévoyance. Dès le jour qui suivit la représentation d'*Olivia*, la malheureuse liaison de Charlotte avec l'officier danois fut connue, avec ses moindres détails, dans la ville tout entière, et même les bruits les plus fâcheux et les plus extraordinaires coururent sur le compte de l'officier recruteur, en sorte qu'on fut près de le prendre pour un aventurier déguisé, dans le genre de Cagliostro, et comme on en trouvait alors un type dans chaque grande ville. Il en résulta un retour de l'opinion publique en faveur de Schrœder et de sa mère; autant on avait plaint Charlotte jusqu'alors, et accusé ses parents d'égoïsme et de cruauté, autant on les louait maintenant de s'être opposés à cette inclination; quel homme en effet, pour

peu qu'il fût sensible à l'honneur, eût été capable d'une si basse vengeance, que d'exposer à un scandale public une jeune fille, uniquement parce que les parents ne le voyaient pas d'un œil favorable, et de fixer, par cette cruauté inouïe, les yeux de tout le monde sur sa victime?

Après avoir prononcé sur Sylbourg ce juste jugement, les amis déclarés et les admirateurs de la jeune artiste étaient forcés de convenir qu'elle avait fait preuve d'un inconcevable égarement, en s'attachant à un homme si indigne d'elle, sans avoir des garanties suffisantes sur son caractère et sur sa vie passée. Une grande légèreté, jointe à cette imagination exaltée, qui s'unit si souvent à une vocation d'artiste exercée dès l'enfance, pouvait seule, au jugement de la plupart des hommes, avoir entraîné une jeune fille d'un esprit si élevé, d'une conduite si pure; c'était ainsi que cette personne, si célébrée, à laquelle les plus nobles esprits rendaient hommage, avait pu s'attacher à un homme aussi éloigné d'elle par sa position que par son esprit, ses sentiments et son caractère.

Tel fut le jugement du public sur cette aventure sans exemple; et cette opinion paraîtra indulgente, si l'on réfléchit que la plupart des hommes, soit par habitude, soit parce que toute saillie romanesque excite le mécontentement et la répugnance, frappent volontiers sur le prochain, même à la plus légère occasion. On plaignit Charlotte, on eut pitié d'elle, loin de la blâmer sévèrement et avec une maligne joie; personne ne défendit le baron, mais on faisait valoir en faveur de Charlotte mille circonstances qui atténuaient sa faute; on put voir comme l'artiste incomparable avait su gagner tous les cœurs; on eût dit que, dans ses propres infortunes, elle exerçait encore le charme magique par lequel, sur la scène, avec les images et les accents de la poésie, elle produisait autrefois de si merveilleux effets. Sa Rutland, son Emilia Galotti, sa Marie Beaumarchais, son Olivia, et tous ces rôles illustres, étaient auprès d'elle, pendant ces jours où l'on jugeait sa conduite, comme autant de génies protecteurs qui intercédaient pour elle; en songeant à ces figures idéales, si

touchantes, si pures, si chéries, le froid moraliste lui-même ne savait plus condamner Charlotte, qui leur avait prêté le mouvement et la vie. « Notre pauvre Rutland, notre noble Emilia, notre innocente Olivia..... » C'est ainsi qu'on nommait dans les entretiens cette jeune fille, qui inspirait peut-être alors par ses propres malheurs un intérêt plus vif et plus tendre que toutes ces créations de la scène, que son génie avait fait apparaître, du moins pendant quelques heures, aux yeux de la foule charmée.

L'opinion publique se prononçait tout autrement sur l'homme qui avait fait le malheur de Charlotte, et qui avait appelé soudainement cette fâcheuse publicité sur l'erreur d'une jeune fille de dix-huit ans. Grâce à la célébrité de Charlotte, le nom de Sylbourg fut bientôt connu dans toutes les sociétés de la ville ; où qu'il se montrât, il fixait sur lui l'attention. D'abord cela le déconcerta, et puis il s'accoutuma bientôt à voir tous les yeux se diriger sur lui, pour contempler l'homme qui avait inspiré tant d'amour à une Charlotte Ackermann. Il passait avec une contenance hardie, avec une mine orgueilleuse et fière, paraissant ignorer cette curiosité; on le voyait souvent à cheval, faisant flotter son panache dans l'allée de l'Alster, à l'heure de midi, quand le beau monde venait s'y promener, et il prenait un air libre et triomphant, comme s'il fût revenu d'un tournoi ; bref, il jouait le chevalier sans peur, mais non pas sans reproche, en vrai fanfaron danois. Par là il réussit du moins à convaincre les gens qu'il s'inquiétait fort peu de l'opinion, et qu'il mettait sous ses pieds la morale bourgeoise des bons habitants de Hambourg. Afin de placer à son vrai point de vue son intrigue avec la jeune actrice, et de repouser loin de lui et de son antique blason l'idée d'un attachement sincère pour la fille d'une maison bourgeoise, il se servit d'une ruse, conforme à son génie, et qui devait couvrir sa retraite, s'il ne réussissait pas dans son véritable dessein, qui était de faire à Charlotte une blessure incurable.

Nous avons appris de la bouche d'Eyerol, comment le baron, quand toute la ville était pleine de rumeurs sur son compte, avait formé une nouvelle intrigue, à tous égards bien digne de

lui. A la vérité le nom de sa nouvelle conquête était complétement inconnu chez les Hambourgeois, beaucoup plus curieux de beaux arbres pour la mâture de leurs vaisseaux que d'arbres généalogiques; mais l'éclat de cette nouvelle apparition, l'air orgueilleux et triomphant de la belle dame, la première fois qu'elle parut au bras du baron dans l'allée de l'Alster, annonça cependant à tout le monde une personne de la plus haute volée; et, trois jours après, on sut dans toute la ville que la baronne de Steinau, la plus riche héritière du Schwerin, avait abandonné, comme étendard de victoire, son voile de veuve brodé d'or à cet officier recruteur, d'une si mauvaise réputation.

A cette nouvelle, personne ne soupçonna de quelle étoffe pouvait être le gage de bataille que Sylbourg jetait si arrogamment à l'opinion publique, et, si lui-même, plein de confiance dans ce nouveau trait de bravoure, ne se fût pas vanté à quelques intimes de cette mystification, qui sait combien de temps il se fût écoulé avant que le public eût découvert la trace de cette baronne, et que la police l'eût châtiée sévèrement pour avoir, contre les défenses réitérées, pénétré dans le territoire de Hambourg?

Mais la chose s'ébruita peu à peu, et, du cercle des officiers danois, se répandit dans la vieille cité anséatique; ce bruit fut d'abord accueilli avec défiance, jusqu'à ce qu'un beau matin l'inexorable commissaire Schrœtteringk, cet ennemi déclaré des intrigues romanesques, eut vent de la chose, et fit arrêter la baronne de Steinau avec sa femme de chambre, dans son élégante demeure du Jungfersteig, pour la conduire, à la prison, où, dès le premier interrogatoire, la belle dame fut reconnue pour une femme de mauvaise conduite, qui trahit bientôt par ses aveux son galant chevalier, aussi bien que madame Fanny l'avait su faire.

Avant cet éclat, qui devait, cette fois encore, rendre vaines les tentatives de Sylbourg contre la victime de sa vanité et de sa vengeance, la vie de Charlotte entra dans une phase nouvelle, qui datait de la soirée où elle avait déclaré à sa mère, à sa sœur et à ses amies, qu'elle ne reparaîtrait plus sur la scène.

Comme dans les caractères passionnés l'extrême douleur, aussi bien que l'extrême joie, arrache l'âme subitement et sans transition à sa vie intérieure, et en apaise tous les combats, Charlotte, dans cette soirée fatale, à peine revenue de son évanouissement, sentit que le moment où l'aspect du perfide Sylbourg lui avait fait perdre connaissance, avait anéanti toute sa vie antérieure, et qu'elle n'avait survécu à ce coup de tonnerre que pour renoncer sans retour à une vocation, qui ne lui paraissait plus qu'une épouvantable ironie contre elle-même et contre son sort.

Qu'importaient sa célébrité, son talent, son amour exalté pour l'art de la scène? Combien tout cela lui paraissait vide et frivole, en présence de l'homme qui la rendait si malheureuse, et dont un seul regard suffisait pour détruire en elle tout le monde idéal! Ah! que n'aurait-elle pas donné pour n'avoir jamais été célèbre; pour n'avoir jamais cru à ce monde brillant de l'imagination et de l'illusion poétique, qui, maintenant que la réalité la surprenait, avec toutes les horreurs d'un amour trompé, ne lui semblait qu'une bizarre fantasmagorie, un conte fantastique, dont les figures enchanteresses s'évanouissent aussitôt que la main veut les saisir.

Et n'était-ce pas l'art lui-même, dont l'auréole brillante avait attiré d'abord sur elle les regards de Sylbourg? Assurément il ne l'aurait jamais remarquée dans la retraite d'une vie uniforme et tranquille, protégée par son obscurité même, sans talent, sans éclat, sans renommée; c'était la position élevée où l'avait placée l'admiration des hommes, qui avait séduit l'amour-propre du baron et fait naître son goût pour elle.

Mais elle avait d'autres motifs encore pour prendre en haine la carrière qu'elle avait suivie avec un si éclatant succès; ce sentiment invincible avait en elle de plus profondes racines, et allait jusqu'à l'horreur, quand elle considérait l'abîme qui sépare l'idéal de la réalité; et combien la sublime tragédie, dans laquelle le poëte fait entendre les accents les plus pathétiques, les plus puissants de l'âme humaine, et, par la sainte poésie, réconcilie la terre avec le ciel, différait de cette vie réelle, si misérable, si

prosaïque, si tourmentée, qui doit être supportée avec le renoncement silencieux, la résignation chrétienne, et qui, dans son étroite sphère, n'a d'espace pour aucune inspiration divine; tandis que les hommes, qui ne veulent admirer dans l'art et dans la poésie que l'extraordinaire, ne voient dans le bizarre enchaînement des faits de la vie réelle que le cours ordinaire des choses, et soupçonnent à peine que, dans une douleur comme la sienne, chaque moment est une tragédie, chaque soupir, le deuil d'un monde perdu!

C'était ce prosaïsme maudit qu'elle sentait peser sur elle, sur une destinée qui, à la scène, trouvait sa sublime, tragique et sainte justification; cette destinée, qu'elle avait connue comme artiste, dans le monde idéal, lui avait paru plus attrayante, plus poétique, dans ses plus terribles catastrophes, que cette conclusion triste et vulgaire de son amour exalté; conclusion qui ne lui semblait pas moins déplorable, que si on lui avait conseillé d'être heureuse à la manière commune et selon les théories de la plupart des hommes!

Avec tant de courage et d'enthousiasme, se voir réduite à succomber sous un malheur vulgaire, sans pouvoir consacrer et justifier son infortune par la sublime poésie, était pour elle une chose insupportable, et bientôt, avec son exaltation passionnée, elle forma le dessein de rendre véritablement tragique un sort indigne d'elle, en déposant pour jamais la couronne de sa jeune gloire sur le tombeau de son amour.

— Pourquoi serais-je encore artiste, puisque je n'atteindrai jamais le but suprême de la vie, le but où la poésie et la réalité se confondent? L'art est-il de quelque valeur sans cette heureuse croyance, qu'un jour et quelque part il se rencontrera un point où la poésie commence à devenir la réalité; où tous ses rêves passionnés se transforment en félicité terrestre? La pâle religieuse, dans sa cellule solitaire, la femme indienne, sur le bûcher, peuvent croire encore à la poésie, parce qu'elles gardent leur amour, comme un reflet terrestre de cette lumière divine, et peuvent l'emporter avec elles dans le tombeau. Mais que ferai-je,

avec ma couronne flétrie, dans le sanctuaire de l'art où ne prospèrent que les fleurs jeunes, vivantes et belles? J'aimai trop profondément pour mon cœur mortel, trop passagèrement pour mon âme immortelle, et je ne puis plus croire ici-bas à la poésie, ni me fier à ses ravissantes promesses. Ainsi donc, au nom de Dieu et des Muses, laissez-moi renoncer pour jamais au cothurne; quiconque me verrait encore sur la scène ne croirait plus que je joue Rutland, Emilia, Olivia, mais que je livre en spectacle ma propre destinée; et, malgré le nom et le costume, on verrait toujours en moi l'amante trahie, la malheureuse Charlotte... Je vois, mon frère, combien tu avais raison, quand tu me conseillais de ne donner aux hommes aucun sujet de s'occuper de ma personne; car, aussitôt que la vie privée de l'artiste franchit la limite qui la sépare de la scène, toute illusion cesse, et le public voit dans chaque rôle de l'acteur l'homme ordinaire, et dans sa vie civile et domestique, le génie malade et égaré.

Voilà comment Charlotte justifiait auprès des siens sa ferme résolution de quitter la scène, tandis qu'elle y trouvait la satisfaction unique, mais secrète, d'élever par cette démarche sa destinée au-dessus des vulgaires romans d'amour. Elle renonçait à la gloire, à l'éclat d'un nom célébré; elle renonçait à son talent, au bonheur de suivre sa vocation d'artiste; tout cela, pour imprimer à une passion malheureuse le sceau d'une plus haute consécration, et briser volontairement, après une si triste fin, le dernier lien qui l'attachait au monde idéal et à ses jeunes inspirations.

Sylbourg apprendrait par là quelle était l'ardeur de ses sentiments, l'immensité de sa douleur; car, après lui avoir montré un dévouement si rare et si tendre, elle ne trouvait rien trop précieux et trop cher, pour n'en pas faire le suprême sacrifice à ses belles et passagères amours.

Il y avait de la fierté, mais la fierté d'un noble cœur d'artiste, dans la pensée que sa retraite semblerait, il est vrai, au public de Hambourg une perte irréparable, mais serait en même temps une juste punition pour les petites âmes et les étroits rigoristes, qui avaient condamné son amour et appliqué à ses enga-

gements avec le baron la mesure commune de la morale bourgeoise. « Puisqu'ils veulent, disait Charlotte à ses amis, me juger comme leur pareille, dans mes plus chers et plus sacrés sentiments, qu'ils cherchent leurs artistes dans les salons et dans leurs cercles bourgeois; pour moi je souhaite que ce peuple, avec son prosaïsme de bon ton et son indignation vertueuse, me dispense de son admiration aussi bien que de sa critique. »

Nous regrettons de ne pouvoir connaître la lettre que Charlotte écrivit vers ce temps à Sylbourg, et dans laquelle, selon la confidence qu'elle en fait à son amie, elle avoue au baron qu'elle l'adore toujours, le conjure de ne plus lui montrer tant de cruauté, et finit par lui faire un éternel adieu. Nous savons seulement que cette lettre fut écrite sous l'inspiration de la plus horrible jalousie, lorsque Charlotte fut informée de la liaison de Sylbourg avec la baronne de Steinau; et nous savons aussi, par ses lettres à son amie, avec quelle recherche ce méchant homme s'appliqua à lui faire sentir sa froideur et sa perfidie. Non-seulement il ne daignait pas la regarder, lorsqu'il la rencontrait par hasard dans la rue, mais il affecta de passer sous ses fenêtres dans une voiture élégante avec sa nouvelle conquête; la noble dame, assise à son côté, dirigea avec un rire moqueur sa lorgnette vers la maison où demeurait la belle, récemment abandonnée par son galant chevalier.

Dans ces circonstances, madame Ackermann, qui s'était d'abord prononcée contre ce parti, reconnut la nécessité d'éloigner quelque temps Charlotte de Hambourg; elle consentit donc, mais non sans un vif regret, à réclamer l'obligeance éprouvée du baron de Schimmelmann; on le prierait de recevoir pendant quelques semaines à Wandsbeck l'infortunée Charlotte, et de lui prêter, dans cette charmante résidence, un asile contre les impressions douloureuses qui l'assiégeaient sans cesse, et menaçaient de briser ce qui lui restait de courage.

Le printemps commençait; déjà brillaient quelques beaux jours; l'Elbe majestueuse emportait à la mer du Nord ses derniers glaçons, symbole de la liberté reconquise. Comme dans la

nature, une nouvelle vie renaissait dans le commerce, et les humains secouaient, comme les campagnes, le manteau des frimas.

Charlotte, qui avait toujours aimé la nature et ses beautés touchantes, pouvait-elle trouver rien de plus salutaire que de sortir complétement du cercle de ses habitudes; d'échapper à la tristesse et à l'agitation, son état ordinaire depuis sa convalescence? Elle savait que ses amours avec le baron étaient l'entretien de toute la ville; elle savait que l'auteur de ses maux, insensible à sa douloureuse situation, avait formé une chaîne nouvelle, et l'affichait publiquement, sans doute par le plus odieux calcul; elle l'entendait tous les jours condamner et maudire, sans qu'elle osât prononcer un mot pour sa défense : pouvait-elle désirer mieux, au milieu de ces mille et mille douleurs, et de cette humiliation profonde, que de fuir des lieux où tout lui rappelait les malheurs qui avaient perdu sa jeunesse, flétri sa réputation, et qui l'avaient écartée pour toujours de sa glorieuse carrière; des lieux où, pour combler sa misère, l'homme qu'elle aimait ne cessait pas d'être pour elle un objet de douleur, d'angoisse et d'opprobre, tandis qu'au fond de son cœur elle faisait toujours de lui son idole?

Et pourtant Charlotte trembla, elle pâlit, quand le baron de Schimmelmann entra tout à coup, une après-midi, comme à l'improviste, et lui annonça d'abord qu'il était venu à la ville pour l'emmener à Wandsbeck, où un ancien ami l'attendait avec impatience.

— Oui, un aimable ami, qui revient de longs voyages, poursuivit l'excellent baron, avec son enjouement accoutumé et en s'amusant de l'embarras de Charlotte. Mais, je le vois bien, vous ne devinerez pas de qui je veux parler, même si je vous dis encore que c'est le plus beau et le plus agréable jeune homme qui soit sous le soleil, et qu'il a déjà tourné la tête à plus d'une belle. Et, comme il arriva dernièrement à Wandsbeck, avec un bouquet de violettes à son chapeau, sa première question fut celle-ci : Ma Charlotte n'est-elle pas encore arrivée? — Non, monsieur Printemps, lui dis-je, Charlotte n'est pas encore arrivée, mais

demeurez néanmoins chez nous et mettez-vous à votre aise; madame Hirondelle et M. Coucou vous feront en attendant compagnie dans le bocage; moi, je vais faire atteler, j'irai à la ville, et je vous amènerai avant le soir votre petite bergère : dès demain l'Arcadie pourra commencer.

C'est de cette façon joviale que le vieux baron fit connaître à sa jeune amie l'objet de sa visite; après un moment de feinte résistance, la mère consentit volontiers à ce que Charlotte acceptât l'invitation de son protecteur.

— Pour cette fois nous ne demanderons pas au directeur sa permission, dit le conseiller intime, en frappant sur l'épaule de son ami; nous en courrons le risque, à la garde de Dieu, et, s'il le faut, en punition du contrat violé et de l'absence illégitime, nous rembourserons à la caisse les appointements de six mois.

Charlotte devina sans peine que l'arrivée soudaine du baron et la facilité avec laquelle sa mère, toujours circonspecte, avait consenti à son départ, étaient la suite d'un accord entre eux. Elle en fut encore plus convaincue, lorsque sa mère et son frère furent entrés avec le vieux baron dans une conférence secrète, qui dura plus d'une heure, et à la suite de laquelle Schrœder parut métamorphosé; il n'avait plus l'air découragé; une joyeuse vivacité brillait sur son visage, tandis que madame Ackermann sortit de l'entrevue les yeux rouges et gonflés de pleurs, et ne reprit qu'avec beaucoup de peine une ferme contenance. Dorothée elle-même ignora ce qui s'était passé, jusqu'au moment où sa mère lui dit à l'oreille que le baron leur avait communiqué son plan, duquel il espérait la complète guérison de Charlotte.

Dorothée n'en sut pas davantage pour le moment, mais cela suffit pour la rendre plus tranquille; en effet Charlotte ne pouvait être confiée à de meilleures mains; le baron et sa femme l'aimaient comme leur enfant, et elle avait déjà passé à Wandsbeck quelques-uns de ses plus beaux jours.

Aussi ce fut seulement la manière mystérieuse et soudaine dont l'affaire fut conduite qui alarma Charlotte, dans cette proposition du baron. Elle s'aperçut d'ailleurs qu'à table son bien-

veillant ami jetait sur elle des regards observateurs, comme s'il eût cherché à lire dans son âme son plus profond secret, et cela augmentait encore son embarras.

Après midi plusieurs amis et voisins vinrent saluer M. Schimmelmann et faire leurs adieux à Charlotte. Klopstock était du nombre, et, comme les autres, il promit à sa jeune amie d'aller la voir le dimanche suivant dans sa résidence champêtre, si le temps était favorable.

— Venez tous! dit au départ M. Schimmelmann avec ses façons hospitalières. Celui que nous ne pourrons loger dans le château, nous le planterons dans la tour de Tycho-Brahé. Il vous souvient, Charlotte, si c'est une résidence agréable!... Ainsi donc, à bientôt, mes amis!

La voiture partit, traînée par deux chevaux noirs pleins de eu; Schrœder avait ses raisons pour s'écrier, en présence de ses amis, en rentrant à la maison :

— Dieu soit loué, elle est partie!... Si dure que puisse être l'épreuve qui l'attend à Wandsbeck, il n'y a pas d'autre moyen de la sauver, et c'est avec une pleine conviction que je dis, après notre bon M. de Schimmelmann : Si ce moyen est inutile, il ne faudra plus essayer de soustraire Charlotte à son malheureux sort; il sera démontré que les puissances maîtresses de son âme bravent toute sagesse et toute force humaine, et qu'il n'y a contre elles de secours qu'en Dieu seul.

XLVI

Charlotte fut accueillie par la famille du baron de la manière la plus cordiale, et trouva dans la baronne, aussi bien que dans ses aimables filles, Julienne et Ermengarde, de bons et nobles cœurs, qui rivalisèrent d'attentions pour dissiper le chagrin de la jeune artiste, pour distraire et égayer son esprit accablé de mélancolie. Dans cette société, où régnaient les sentiments les

plus élevés et les plus tendres, Charlotte ne tarda pas à éprouver un changement salutaire ; non-seulement on était affectueux pour elle, mais on était simple, ouvert, sans arrière-pensée ; avantage qu'elle ne connaissait plus dans sa famille, depuis sa malheureuse passion pour le major. Chez ses hôtes tout respirait la joie et la paix ; plus de soupirs étouffés d'une manière inquiète, plus de sérieux regards d'un frère, plus de larme furtive de Dorothée, qui lui rappelât son malheur et sa faute ; on évitait tout ce qui aurait pu réveiller chez elle ce souvenir, et à peine parlait-on en sa présence de Hambourg et du théâtre.

Il se passait peu de jours sans que la maison hospitalière du baron s'ouvrît à quelques hôtes, venus de loin ou de près, les uns pour gagner la faveur de cet homme, toujours influent à la cour de Copenhague, les autres par véritable attachement pour lui et sa famille ; si bien que le baron disait en badinant que le roi lui avait accordé sa retraite, uniquement pour lui faire éprouver dans sa champêtre demeure que le véritable repos ne se trouve pas sur la terre.

Ce mouvement continuel de la société obligeait Charlotte à sortir toujours plus d'elle-même, et les convenances imposaient une gêne salutaire à son esprit, d'ailleurs si enclin à la mélancolie ; la ravissante beauté des campagnes voisines n'exerçait pas sur elle une action moins vivifiante et moins salutaire ; elle avait donc des distractions, et même des devoirs de société ; cependant elle pouvait goûter aussi sa solitude chérie, et s'appartenir à elle-même dans ses moments de tristesse.

C'était surtout le grand parc, avec ses bouquets de noirs sapins, ses vertes prairies, ses pièces d'eau murmurantes, où elle aimait à s'arrêter, pour se livrer à l'enchantement que lui causait le réveil de la belle saison. Elle pouvait se promener de longues heures dans les riantes allées, sans autre vœu que de retrouver toujours ce silence et cette paix autour d'elle ; elle se sentait renaître aux émotions douces et à la joie céleste que le convalescent éprouve, au premier soleil de mai, après une grave maladie. Elle respirait avec délices les senteurs de la prairie,

tandis qu'un souffle suave et frais lui caressait le front et les joues, comme une tiède haleine de climats plus doux.

Au milieu de ces riantes impressions sa douleur perdait peu à peu son caractère sombre ; elle sentait par degrés se dissiper ses terreurs ; une disposition à l'attendrissement, que ses amis remarquaient en elle, leur sembla d'un heureux présage ; la jeunesse et la poésie n'étaient donc pas encore éteintes dans son cœur, et cette fleur charmante reverrait peut-être un nouveau printemps !

Cet heureux changement décida le baron, qui jugeait parfaitement l'état de Charlotte, à différer encore la visite que ses amis de Hambourg devaient lui faire. « Il faut, écrivait-il à Schrœder, que cette crise bienfaisante suive paisiblement son cours ; il ne faut pas que rien rappelle à ma jeune amie l'abîme où elle a failli se précipiter. Au reste, ajoutait M. de Schimmelmann, nous en resterons à nos conventions, et je saurai saisir le moment favorable pour compléter sa guérison, et remettre hardiment à la noble Ulrique le soin de ramener dans sa bonne voie notre étoile égarée. Je n'ai pas encore de nouvelles de Copenhague ; mais je sais parfaitement que le duc d'Augustenbourg n'est pas homme à vous refuser justice. Bien tard sans doute, mais non pas trop tard, vous obtiendrez la pleine satisfaction qui vous est due. »

XLVII

Cependant les consolantes prévisions du noble protecteur de Charlotte auraient été démenties d'une manière bien funeste, si une invisible main n'avait protégé la jeune fille et ne l'eût préservée d'un grave danger.

C'était dans la troisième semaine de son séjour à Wandsbeck : le baron avait proposé aux dames et à deux propriétaires du Schleswig, qui lui faisaient visite, de les conduire à sa ferme, située à une demi-lieue du château ; il voulait montrer à ses deux

hôtes son haras, nouvellement établi selon la méthode anglaise et dont il était fier à bon droit, car, dans tout le Holstein, il n'y avait point de plus beaux chevaux de race que dans cet établissement.

Les dames montèrent en voiture, les hommes à cheval, par une belle journée de printemps. La société arriva bientôt à la métairie, et fut conduite par le fermier dans l'appartement préparé pour les maîtres; on prit le café, puis on se rendit dans les écuries, car le temps du pâturage ne devait commencer que six ou huit semaines plus tard.

A la vue de cet établissement, des excellentes dispositions, de l'ordre, de la propreté, mais surtout en considérant la valeur et la beauté des chevaux, les deux propriétaires déclarèrent que ce haras était le plus grand et le plus remarquable qu'ils eussent jamais vu. Ils passèrent lentement de place en place, admirant en connaisseurs les nobles animaux dans les veines desquels coulait, tantôt pur, tantôt avec un heureux mélange, le sang de Flandre, de Cornouailles et d'Arabie; et cependant les chevaux de race du pays, les ardents bais-bruns du Holstein, soutenaient très bien la comparaison pour la beauté des formes et la force musculaire.

Le maître connaissait chaque cheval par son nom, savait toutes ses belles qualités, flattait l'un, grondait l'autre, et les intelligentes bêtes semblaient mieux le comprendre, disait-il en riant, que maints diplomates et courtisans, qui bien souvent, lorsqu'il leur avait dit les vérités les plus dures, lui avaient offert en souriant une prise dans leur tabatière d'or, ou recevaient comme un beau compliment ses vertes remontrances.

— Vous êtes une habile écuyère, Charlotte, dit-il en se tournant vers sa jeune protégée. Voyez-vous ma brune Sibylle, avec ses yeux éveillés et malins? Il n'y a pas au monde un cheval de dame qui l'égale en douceur et en qualités féminines. Ermengarde le montait l'été dernier, mais cette année il vous appartiendra, et vous pouvez, si cela vous plaît, l'essayer dès ce moment.

— Volontiers! s'écria Charlotte qui n'aimait pas moins l'exercice du cheval qu'elle y était habile.

Sur un signe du maître, on sortit Sibylle avec plusieurs chevaux que les étrangers témoignaient l'envie d'acheter; on se rendit au manége. Charlotte ayant mis la robe de cheval d'Ermengarde, s'élança lestement en selle, et bientôt la société put admirer l'adresse, la grâce, la solidité, par lesquelles Charlotte justifia les éloges du baron. Les messieurs applaudirent, et Schimmelmann fit observer en riant qu'elle pourrait joûter avec une jeune cosaque!

— Vous allez voir! répliqua Charlotte, animée par l'exercice qu'elle venait de faire, et, comme toute écuyère, enorgueillie par un éloge que les hommes ont la prétention de mériter par excellence.

Aussitôt elle pousse son cheval au milieu de la carrière, le frappe vivement de la cravache, et, à la vive terreur des assistants, elle lui fait franchir d'un saut hardi la barrière assez haute du manége. Le cheval se tint un moment immobile, comme paralysé de frayeur, hors de l'enceinte; il tremblait violemment; mais, lorsqu'il sentit de nouveau le frein, il devint furieux, il se cabra en ronflant, fit des sauts violents à droite et à gauche, et, malgré la bride et la voix, partit en hennissant, emportant Charlotte avec une vitesse furieuse, et courant à travers champs du côté de Wandsbeck : spectacle effrayant pour ceux qui restaient à la ferme, et qui attendaient d'un moment à l'autre la chute de la téméraire jeune fille. Schimmelmann, le premier, monta sur un des chevaux et courut après elle; les deux étrangers suivirent son exemple; mais Sibylle effarouchée avait pris trop d'avance, et bientôt on perdit de vue le cheval et Charlotte.

Au bout de quelques minutes, comme le baron arrivait aux limites du parc, il entendit de loin un homme appeler au secours; il s'avança du côté d'où venait la voix, et arriva dans le voisinage de l'observatoire, où le jardinier Conrad accourut au-devant de lui, pâle de frayeur, en lui annonçant que mademoi-

selle Ackermann était gisante et morte au pied de la tour d'où elle était tombée.

Quand le baron fut arrivé, il vit un spectacle qui n'expliquait que trop bien l'erreur du jardinier; Charlotte était couchée par terre tout près de la tour, avec la tempe saignante. On ne voyait pas trace du cheval.

— Bon Dieu! s'écria le baron hors de lui-même.

Et mettant un genou en terre, il appuya contre sa poitrine Charlotte qu'il croyait morte; alors il s'aperçut qu'elle respirait encore; Conrad lui baigna le visage avec de l'eau d'une source voisine; enfin elle reprit connaissance, et s'éveilla de l'étourdissement que sa chute violente lui avait causé. Lorsqu'elle vit le mouchoir sanglant, avec lequel le baron avait essuyé sa blessure, elle fut effrayée, et commença à sentir la douleur; mais bientôt, s'apercevant que la blessure était légère, elle s'écria gaiement :

— Je crois que j'en réchapperai pour cette fois! Mais M. Sacco lui-même, notre maître de ballet, ne ferait pas aisément le saut périlleux que j'ai fait! Il fallait de la présence d'esprit!... Le cheval courait droit à ces arbres, dont les branches pendantes m'auraient fait subir la mort d'Absalon : alors je me suis jetée à bas dans les rameaux verts de ce sapin; malheureusement j'ai donné de la tête contre cette racine saillante.

— Dieu soit loué! dit le fidèle Conrad en joignant les mains. J'étais derrière les ifs, occupé au bord de l'étang; j'ai entendu un cri, et, quand j'ai vu par terre mademoiselle pâle et sanglante, j'ai cru dans ma frayeur qu'elle était tombée de la tour.

— Eh, Conrad, comment pouvais-tu le croire? lui répondit son maître, qui respirait plus librement. Pour tomber d'une tour il faut d'abord y être monté!

— Que dites-vous là? s'écria Charlotte surprise. Ainsi la prédiction que me fit il y a quelques mois une tireuse de cartes serait accomplie, et, du moins dans l'idée du bon Conrad, je serais tombée d'une tour sans y être montée auparavant!

— Cela prouve que vous devrez à l'avenir vous garder même

des Sibylles à quatre pieds, répondit M. de Schimmelmann. Je me suis rappelé malheureusement trop tard que votre frère ne peut souffrir que les dames montent à cheval; et, certes, il a raison! Car vous autres jeunes amazones, quand vous avez une fois surmonté la timidité de votre sexe, vous ne savez plus distinguer le courage de la témérité.

L'arrivée des deux étrangers, qui accouraient sur leurs chevaux baignés de sueur, mit fin à la remontrance du baron. Charlotte se releva, et, quoiqu'elle fût encore un peu tremblante, elle put néanmoins regagner sans peine le château, en s'appuyant sur le bras du baron. Elle ne sentait plus qu'une douleur sourde à la tempe gauche, mais elle avait repris sa bonne humeur, et ne voulut accepter d'autre secours que celui du chirurgien de Wandsbeck. Il arriva enfin, avec son gros nez rouge armé de besicles, mais il eut le chagrin de trouver la petite blessure déjà pansée.

Il arrive souvent dans la vie qu'un incident fortuit traverse et change tout le cours des événements. C'est ce qui arriva cette fois, et l'accident de Charlotte, sans avoir en lui-même de suites fâcheuses, ne passa point sans laisser de traces. En effet, quoique M. de Schimmelmann eût fait savoir sans délai aux parents de la jeune artiste ce qui s'était passé, le bruit courut le lendemain dans plusieurs salons de Hambourg que mademoiselle Ackermann la cadette, dans un accès de mélancolie, s'était précipitée d'une tour à Wandsbeck et n'avait échappé à la mort que par miracle.

Ce bruit parvint aux oreilles de Sylbourg, et, quoiqu'il dût croire, après la triste lettre d'adieux de Charlotte, qu'elle s'était pour jamais séparée de lui, il ne fallut que cette nouvelle pour lui rendre toute son audace; son orgueil, excité au plus haut point par ces rumeurs publiques, conçut de nouvelles espérances; d'ailleurs sa comédie avec la baronne de Steinau était menacée d'un prompt dénoûment: il comprit qu'il n'avait pas un moment à perdre, pour n'être pas entraîné dans cette catastrophe de police; et, dans sa situation toujours plus embarrassée, il

forma un plan, qui aurait pu passer pour un trait de génie, s'il avait seulement réussi! Il résolut de se rapprocher de Charlotte, de lui demander par lettre une entrevue, et de lui proposer dans ce but une auberge solitaire dans le voisinage de Wandsbeck. Là il voulait s'emparer d'elle, l'entraîner de gré ou de force, et fuir avec elle en Danemark. Quant aux suites de l'affaire, il n'y songeait pas; et, quelques jours après, lorsqu'il connut la vérité sur l'accident de Charlotte, quoiqu'il dût renoncer à l'idée qu'elle eût voulu se tuer à cause de lui, ses projets de vengeance avaient jeté en lui de trop profondes racines, il était trop assuré du succès, pour revenir à des réflexions plus calmes; il persista dans son projet avec une opiniâtreté nouvelle, et fit ses préparatifs avec une folle impatience.

Tandis qu'il méditait cet acte abominable, il reçut tout à coup une foudroyante nouvelle; ses chefs lui ordonnaient de se rendre dans les huit jours à Schleswig, et de se présenter devant une commission nommée exprès par le roi, afin de répondre à certaines accusations qui touchaient à sa dignité d'officier et à son honneur personnel; s'il faisait défaut, il était menacé de dégradation immédiate.

Il n'avait aucun éclaircissement sur ce qui le menaçait, ni sur la personne qui lui avait porté ce coup terrible; il n'avait que deux alternatives, ou bien courir les chances du jugement, ou bien accepter la honte d'une dégradation militaire. Il resta bien des heures dans un tel engourdissement, qu'il ne savait à quoi se résoudre; il relisait machinalement l'ordre fatal, et mugissait de fureur en le parcourant. Ses artères battaient violemment, et peu s'en fallut que, dans un accès de rage, il ne se cassât la tête contre les murs. Les heures se passaient comme des secondes; mille suppositions diverses naissaient tour à tour dans son imagination troublée, mais il cherchait vainement parmi les nombreuses personnes qu'il avait autrefois offensées celle qui l'avait si durement frappé.

Plus embarrassé qu'il ne l'avait été de sa vie, il passait vainement en revue tous les expédients qui lui avaient rendu autrefois

de bons services, et l'avaient garanti à l'extrémité, quand l'aubergiste du Kaisershof lui apporta une lettre, à la vue de laquelle il poussa un cri de joie. Il avait reconnu la main du major T., et il savait bien que cette lettre lui donnerait de meilleurs avis que toutes les sibylles du monde. Il ne fut pas trompé dans son attente; car, à peine eut-il brisé le cachet d'une main tremblante, et jeté un coup d'œil sur ces lignes, que le nom de Schimmelmann frappa ses regards, et il comprit qui l'avait jeté dans cette situation désespérée. Son ami ne pouvait, il est vrai, lui dire que ce qu'on se disait à l'oreille chez le roi et dans les cercles des hauts officiers; savoir que le baron de Schimmelmann, ancien trésorier, membre du conseil secret, et qui était toujours en grand crédit auprès du monarque, lui avait écrit une lettre où il lui faisait connaître toute la conduite de Sylbourg avec Charlotte et sa famille, et la lui avait présentée sous de telles couleurs, que le roi avait ordonné sur-le-champ les plus sévères informations. « Il faut, disait le major T., que tu te sois permis d'étranges libertés, car je tiens du général W. lui-même que le duc d'Augustenbourg lui a dit en propres termes : « On a sur Sylbourg de telles révélations, qu'en Russie elles suffiraient pour faire exiler un officier en Sibérie jusqu'à la fin de ses jours. » Au nom du ciel ou de l'enfer, Max, qu'as-tu donc fait pour qu'on te veuille ainsi admonester *cum infamia?* J'y rêve inutilement, et je ne puis comprendre qu'un homme si habile et si sage ait fait quelque chose d'assez détestable, pour se mettre sur le dos un procès et se voir menacé de dégradation. Quand tu aurais ensorcelé la petite Ackermann par un breuvage magique; quand tu l'aurais enlevée de nuit; ou que d'une manière ou d'une autre tu l'aurais menée un peu trop loin, je ne vois pas que tu fusses, plus que cent autres, coupable de lèse-majesté! Depuis quand une amourette a-t-elle amené un officier danois devant une commission spéciale? Depuis quand une comédienne étrangère et ses adhérents sont-ils assez puissants en Danemark, pour faire citer un major en justice à propos d'une semblable bagatelle? Ce sont ici des énigmes pour tout le monde; pour moi, je renonce à les

déchiffrer, et j'attends de toi sur tout cela des éclaircissements, et promptement, s'il te plaît!... Car cette fois tu es pris par le cou dans un lacet qu'il est plus facile de serrer que d'ouvrir. Ainsi, point de retard! Fournis-moi les moyens de convaincre le duc d'Augustenbourg de ton innocence, afin que je puisse effacer au moins une partie des fâcheuses impressions qu'il a reçues; et, je te le jure en ami fidèle, je te défendrai de mon mieux avec la parole et avec le fer. T'es-tu fait de si mauvaises affaires à Hambourg, alors je te conseille de suivre au plus tôt l'exemple de ton rival Elkins; passe quelque temps en Angleterre, après avoir demandé ton congé; mais n'attends pas qu'on te le donne. Enfin, si je sais ce que cette diable d'affaire signifie, je veux bien ne plus m'appeler ton ami et ton frère d'armes, mais faire chorus avec ceux qui disent que tu l'as bien mérité. Une lettre, morbleu! une lettre! Que le courrier qui l'apportera crève à mes frais une couple de chevaux, pourvu que tu m'ôtes cette cruelle incertitude! »

Sylbourg, après avoir lu et relu cette lettre, crut enfin la comprendre parfaitement, et même en apprendre par elle plus que son ami n'en savait. Le major T. devait ignorer que, depuis plusieurs années, Schrœder était en intime correspondance avec le duc Frédéric-Chrétien d'Augustenbourg; que le frère de Charlotte était auprès de ce prince dans une haute estime; que, par conséquent, si le duc voyait en lui, Sylbourg, qui était son subordonné, l'ennemi de Schrœder, sa perte était inévitable.

Mais, si peu rassurant que cela eût été pour lui en d'autres circonstances, Sylbourg jugea que, dans la périlleuse situation de ses affaires, l'amitié du prince pour Schrœder lui offrait l'unique moyen de salut qui lui restât. Il ne visait à rien de moins qu'à s'assurer la possession de Charlotte, persuadé qu'il pourrait alors faire tête aux dangers qui le menaçaient de toutes parts.

Regagner le cœur de Charlotte, prendre la fuite avec elle, l'épouser même, ôter par là au duc, au baron, aux Ackermann, tout moyen de le perdre, tel fut le plan audacieux, dont l'exécution parut si facile à son imagination échauffée, qu'il oublia

même la première difficulté, savoir comment il parviendrait jusqu'à Charlotte, qu'on avait mise sous la protection immédiate de l'homme qui le jetait dans cette situation désespérée. Emporté par la passion, il négligea de s'assurer d'abord une occasion favorable; son habileté, sa prudence, qui l'avaient rendu jusque-là si dangereux auprès des femmes, lui firent cette fois complétement défaut; égaré par la fureur, il ne vit pas l'abîme ouvert devant lui. Semblable au nageur désespéré, que le flot emporte à la mer chaque fois qu'il s'efforce d'atteindre au rivage, il s'élança sur son meilleur cheval, et, sans se rendre compte clairement de son dessein, il galopa du côté de Wandsbeck, avec une telle vitesse que le cheval semblait partager l'impatience du cavalier.

Ce fut seulement à la vue du château qu'il arrêta sa monture fumante; l'aspect de cet édifice, où il avait reçu autrefois l'hospitalité, ramena un peu d'ordre dans ses pensées tumultueuses. Pendant quelques minutes il resta aux écoutes avec émotion, croyant avoir entendu des voix dans le parc; mais ce n'était autre chose que les battements de son cœur et le vent du soir qui jouait avec les arbres et les buissons; peu à peu il se mit à rêver sur ce qu'il devait faire, où il devait diriger ses pas, et se sentit comme à la poursuite d'un feu follet ou d'une vision, cherchant le but au moment où il avait cru l'atteindre. Il était si près de Wandsbeck qu'il entendait distinctement l'horloge du château; tout à coup il réfléchit au danger qu'il courait, si l'on venait à le surprendre; la dernière chance de réussite lui serait enlevée; cette pensée le troubla au point qu'il tourna bride brusquement, et s'éloigna aussi vite qu'il était venu. Mais il ne retourna pas à Hambourg, il chevaucha tout au travers de la bruyère, et découvrit enfin dans l'éloignement l'auberge isolée, où il avait projeté précédemment une entrevue avec Charlotte. C'était une maison assez mal famée; elle passait pour être l'asile des gens suspects, attirés par le voisinage de la grande ville marchande; les coureurs de pays et les vagabonds sans passe-port, que la crainte de la police empêchait d'entrer ouvertement dans la ville, attendaient

dans ce lieu une occasion favorable pour se glisser dans le territoire de la république.

L'aubergiste, homme à la figure patibulaire, et les rares habitants de la maison ouvrirent de grands yeux, quand ils virent un voyageur de si belle apparence descendre devant leur misérable taverne, et même demander un logement pour cette nuit. Mais Sylbourg, qui savait parfaitement se conduire avec des gens de cette sorte, prit à part le vieux père, lui dit quelques mots à l'oreille, et aussitôt il eut non-seulement une chambre, telle qu'une si pauvre maison pouvait l'offrir, mais encore tout ce qui lui était nécessaire pour l'exécution de son projet; il avait trouvé un complice, aussi bon qu'il aurait pu le souhaiter.

XLVIII

Mais la Providence veillait sur Charlotte, pour la protéger encore une fois contre les artifices d'un homme qui semblait destiné à menacer incessamment cette jeune victime, et à la précipiter d'un péril dans un autre.

A peine Sylbourg s'était-il éloigné des alentours du château, que M. de Schimmelmann, qui avait pris ses mesures pour faire bonne garde, fut averti par ses gens qu'un étranger avait paru dans le voisinage du parc; avant l'approche de la nuit, il avait su que c'était le major de Sylbourg lui-même, et qu'il s'était logé dans cette auberge mal famée de la bruyère.

A cette nouvelle le conseiller intime eut un moment de vive inquiétude; il courut à sa femme pour lui annoncer le péril. Pour qui Sylbourg serait-il venu, si ce n'était pour Charlotte? M. Schimmelmann craignait qu'elle ne vînt à savoir la chose; il craignait même qu'elle ne fût d'intelligence avec Sylbourg : mais la baronne se déclara convaincue du contraire.

— Charlotte serait une hypocrite achevée, si elle me trompait sur ce point, ajouta-t-elle. Non, non, elle ne connaît pas la ve-

nue du baron; aujourd'hui même elle disait à Ermengarde qu'elle s'était séparée de lui, qu'elle lui croyait un mauvais caractère; qu'elle ne retournerait pas auprès de sa mère, avant que cet homme eût quitté la ville, et qu'elle fût à l'abri de ses persécutions. Qui l'obligeait à faire ces aveux, si elle connaissait la présence de Sylbourg? Cette jeune fille a pu subir sa funeste influence, mais aujourd'hui elle en est délivrée; sa paisible sérénité pendant ces derniers jours, son courage qui se réveille, ne sont pas des apparences trompeuses, et je m'oppose, pour ma part, à ce qu'on lui laisse voir la plus légère défiance.

— Nous nous en garderons bien! répondit vivement le baron. Il faut au contraire qu'elle ignore l'approche de Sylbourg et notre inquiétude; il faut qu'elle se sente, comme auparavant, libre et sans contrainte. Mais je crois que le moment est venu d'avertir la comtesse, et de lui demander sa visite. Tu sais avec quelle ardeur Ulrique désire sauver l'aimable Charlotte des mains de ce funeste séducteur, qui lui a fait à elle-même tant de mal; il est d'une belle âme comme la sienne de vouloir témoigner au ciel sa reconnaissance en faisant cette bonne action.

— J'ai tout disposé pour recevoir la comtesse, dit madame de Schimmelmann, et je crois aussi notre jeune amie suffisamment préparée, pour entendre avec fermeté les dernières révélations sur Sylbourg, et revenir ensuite à une vie nouvelle. La présence de la comtesse sera d'ailleurs pour Charlotte la meilleure protection contre les piéges que lui dresse encore ce misérable, qui ose s'aventurer si près de nous.

— Je serais bien surpris, dit le baron en secouant la tête, s'il n'a pas eu déjà nouvelle de ma démarche et de celle du duc auprès du roi. Et de la part de cet audacieux vaurien il faut s'attendre à tout! Garde-moi donc cette jeune fille comme ton propre enfant, chère Caroline, jusqu'à ce que Némésis ait frappé le traître. Je vais envoyer un exprès à la comtesse, et la prier de venir à notre secours.

Une demi-heure après le baron entra, joyeux et de bonne humeur, chez les dames, qui allaient prendre le thé, et il s'assit

auprès de la baronne sur le sofa, pour passer quelques moments d'agréable causerie. D'abord il taquina Ermengarde sur sa nouvelle frisure, et demanda ensuite malicieusement à Charlotte en l'honneur de qui elle avait mis un bouquet de roses à sa ceinture? Là-dessus il lui donna de petites tapes sur la joue, et lui dit avec un mystérieux sourire :

— Oui, oui, vous autres femmes, vous avez un instinct admirable, quand un homme intéressant est dans le voisinage. On le remarque tout de suite au soin particulier que vous prenez de votre toilette, avant que vous sachiez vous-même quel est cet homme et s'il vous plaira!

— De qui veux-tu donc parler, cher papa? dit madame de Schimmelmann déconcertée; car elle avait cru en vérité qu'il voulait désigner le major.

Charlotte ne parut nullement troublée, et le baron continua :

— Vous apprendrez ce soir même à le connaître personnellement; c'est un homme infiniment intéressant, et que je m'honore de connaître. Il est vrai que, pour le moment, il voyage incognito; il ne s'est pas même fait connaître à moi tout entier, cependant il a déjà gagné mon cœur, et je puis dire que de ma vie je n'ai vu un homme d'un plus noble cœur et plus digne d'être aimé.

— Qui est-il?... Son nom!... Son nom!...

Les trois jeunes personnes assiégeaient de questions M. de Schimmelmann, pendant que madame la baronne s'écriait, tout alarmée:

— Mais mon Dieu, Schimmelmann, pourquoi nous dis-tu cela si tard? Il faudra l'héberger ce soir, et nos chambres à donner sont, tu le sais...

— Point d'inquiétude, chère Caroline! répondit le baron. Mon nouvel ami logera, il est vrai, nécessairement dans notre château; mais, avec ses grandes qualités, c'est l'homme du monde le plus simple et le plus exempt de prétentions. En fidèle Israélite...

— Un juif! s'écrièrent les dames.

Et toutes les physionomies exprimèrent le plus grand étonnement.

— En véritable Israélite, poursuivit le baron, il suit dans sa manière de vivre les coutumes de ses pères, et, malgré sa richesse, sa science, il est attaché fidèlement aux préceptes de sa religion.

— Dieu soit loué, je vois maintenant que tu plaisantes ! dit la conseillère ; car des juifs comme celui dont tu parles...

— Il n'en existe point, veux-tu dire?... Et pourtant je vous assure que vous ferez sa connaissance dès ce soir, et vous conviendrez avec moi qu'il vaut toute une légion de saints canonisés. Ecoutez seulement avec quelle chaleur notre Lessing me recommande cet excellent homme.

A ces mots M. Schimmelmann tira une lettre de sa poche, et lut ce qui suit aux dames fort surprises :

« Ce n'est pas seulement au milieu de ses compatriotes que Nathan mérite le nom de sage ; nous autres chrétiens nous devons le reconnaître pour tel ; car sa sagesse c'est l'amour ; c'est l'idée sublime, sans laquelle il n'y a pas de religion digne de ce nom, l'idée de la conciliation et de la tolérance. Accordez-lui seulement un asile dans votre maison, dans votre cœur ; car je crains que nos hypocrites ne fassent pas plus de cas de ce pieux pèlerin venu d'Orient, qu'ils ne feraient du Sauveur lui-même, s'il revenait chez les hommes sous sa divine figure. Nathan s'est proposé d'arracher le masque à ces pharisiens, à ces faux prêtres ; et, pour cette mission, le secours des vrais chrétiens lui est aussi nécessaire que celui de Dieu même. »

— Voilà ce que notre illustre Lessing écrit sur ce juif, dit avec émotion le conseiller intime ; décidez maintenant, mes amies, comment vous voulez recevoir cet étranger dans votre maison?

— Comme nous recevrions Lessing lui-même, dit avec joie madame la baronne.

— Eh bien, le voici ! dit le baron en montrant la porte, et tous les regards se dirigèrent de ce côté.

Cependant personne ne demandait à entrer, personne n'ou-

vrait la porte; mais à ce moment Charlotte poussa un cri de surprise, car son respectable ami avait glissé furtivement un manuscrit devant elle; les yeux de Charlotte se fixèrent sur le titre, et elle lut ces mots : « *Nathan le sage*, drame en cinq actes, par Gotthold-Ephraïm Lessing. »

Alors les dames comprirent le badinage du baron et quel hôte il leur avait annoncé.

— Un drame de Lessing? s'écria Ermengarde. Ô papa, je donne un baiser à ce juif sans le connaître, sa barbe fût-elle aussi rude et aussi grise que celle de notre petit trafiquant de Wandsbeck.

Et la belle jeune fille appuya ses lèvres de roses sur le nom de Nathan, avec une telle ferveur, qu'elle semblait vouloir lui dérober toute sa sagesse.

—*Introite, nam et hic Dii sunt!* dit le baron, en lisant l'épigraphe placée sur le titre. Cela signifie, librement traduit du latin en français : « J'ai écrit le rôle de Récha pour mon amie Charlotte Ackermann. » Qu'en pensez-vous, mon enfant? dit-il en se tournant vers la jeune artiste fort émue; ne serait-ce pas une belle récompense pour notre Lessing, et digne de son admirable *Nathan* lui-même? Tandis que Lessing donne au monde un poëme, que nul autre n'égale pour la magnificence du langage et la profondeur des pensées, il ramène notre Charlotte dans le temple de l'art qu'elle a déserté; elle apprend elle-même du sage Nathan comment l'homme pieux fait tourner à l'avantage de l'humanité, par la générosité et le pardon, les épreuves auxquelles Dieu l'a soumis, et en fait sortir son salut et celui de ses frères.

A cette direction nouvelle de la conversation, Charlotte fut vivement émue; c'était la première fois qu'on lui parlait à Wandsbeck de son malheur; elle n'en avait jusqu'alors entretenu qu'Ermengarde; aussi les dernières paroles du baron l'avaient-elles fort troublée; elle pâlit et rougit tout à tour.

Après un silence, le bienveillant protecteur de Charlotte poursuivit d'un ton pénétré :

— Quelles n'ont pas été dans ces dernières années les souf-

frances de Lessing? Cependant il n'a jamais perdu le joyeux courage de l'esprit; il est resté fidèle à sa vocation d'instituteur et d'initiateur des peuples. Vous déciderez vous-même, Charlotte, si, en présence d'une œuvre telle que *Nathan*, vous devez persister dans votre malheureux projet de renoncer à votre art, à votre talent. Lisez le sublime poëme de notre ami, lisez-le avec cette attention qui vous a fait pénétrer dans les œuvres immortelles d'autres poëtes, et j'espère que l'esprit sublime de Lessing vous éveillera pour une vie nouvelle, d'autant plus qu'il me prie expressément de vous donner *Nathan;* car il croit que Récha ne peut trouver une plus digne interprète : souffrez qu'on vous le dise, Charlotte, par votre génie et par celui de l'admirable Nathan!

A ces mots il se leva, prit entre ses mains la tête de la jeune artiste, lui donna un baiser sur le front, et sortit vivement de la chambre.

Au bout de quelques instants, madame Schimmelmann dit en s'essuyant les yeux :

— Laissons pour le reste de la soirée Charlotte seule dans sa chambre avec le nouvel ouvrage de notre ami; car, si j'ai bien compris le papa, *Nathan* est un de ces livres qui, tels que Dieu dans la prière, ne sont bien sentis que dans la solitude; alors ils vivent, ils nous pénètrent, au point que nous croyons entendre parler notre cœur par la bouche sacrée du poëte.

La baronne plaça, en disant ces mots, le manuscrit dans une des mains de Charlotte et une bougie dans l'autre; elle lui donna un baiser et lui dit :

— Tu nous diras demain ce que Nathan t'aura révélé. Nous lui devrons ainsi deux avantages, d'abord son influence sur le sensible cœur de notre amie, ensuite, par la lecture qu'elle nous en fera, l'impression poétique de l'ensemble. Bonne nuit, Charlotte, bonne nuit!

XLIX

Le lendemain, quand le soleil pénétra dans la chambre de Charlotte à travers les rideaux, la jeune artiste offrait un tableau dont nous pouvons faire honneur à l'auteur de *Nathan* plus qu'au dieu de la lumière, quoique celui-ci versât ses rayons avec complaisance, pour environner de ses clartés printanières la charmante image d'un songe du matin, bercé par les génies de la poésie. C'était en effet l'image de la félicité paisible, que cette jeune fille qui sommeillait, avec un bouquet de roses dans ses mains jointes, et pressait en même temps sur sa poitrine le manuscrit de *Nathan*, comme si elle n'avait pas voulu se séparer, même pendant son sommeil, du nouvel évangile de son cœur; et quelle plus digne place que celle-là pour ce poëme immortel? Comme les mains retenaient le livre, l'âme avait gardé dans le repos toutes les impressions de la lecture : Charlotte était en songe l'aimable Récha; elle ressentait ses douleurs, son amour, la froideur du beau templier, enfin l'émouvante découverte que celui qu'elle aimait était son frère et que Nathan n'était pas son père. Ces impressions étaient aussi vives dans le rêve de Charlotte qu'elles l'avaient été la veille dans la lecture. Elle se voyait tantôt dans le palais éblouissant des califes, tantôt sous les palmiers, près du cloître; toutes les merveilles, les couleurs, les images de l'Orient s'offraient à ses sens ravis; tout à coup un sourd bourdonnement l'arracha au sommeil, et, en s'éveillant, elle porta la main à sa tempe gauche, où elle sentit une vive douleur, pareille à celle de plusieurs coups de lancette vivement répétés; mais, quand elle fut tout à fait éveillée, le bourdonnement cessa et la douleur s'apaisa bientôt après; elle ne sentait plus qu'un peu d'engourdissement à la place blessée.

Elle était persuadée que c'était uniquement la suite de sa chute, et ne s'en inquiéta plus; elle se leva dans les dispositions

les plus heureuses, et sortit pour faire le tour du parc avant déjeuner.

C'est au milieu de cette brillante nature, où le printemps faisait tout éclore et fleurir, qu'enfin elle sentit clairement qu'un nouveau printemps s'éveillait aussi dans son âme. Un joyeux courage la portait, comme sur les ailes de l'aigle, jusqu'aux régions sublimes de l'inspiration. Elle éprouvait la même allégresse que si elle se fût élancée des plus noires ténèbres dans un monde nouveau, brillant d'un éclat céleste; et tout cela c'était *Nathan* qui l'avait fait; c'était ce poëme si grave et si pur, plein d'une si grande philosophie, c'était lui qui avait délivré cette jeune âme et l'appelait au bonheur. Charlotte croyait voir dans Nathan le bon génie de sa jeunesse, qu'elle avait perdu dans ses tristes erreurs et qui venait à elle, lui faisait signe et l'invitait à le suivre; le souvenir de ses derniers malheurs s'effaçait par degrés; les beaux domaines de la muse s'ouvraient de nouveau devant elle; c'était le paradis de son heureuse jeunesse, le paradis qu'elle avait perdu et qu'elle retrouvait.

La perle de son amour était brisée, mais le diamant de la poésie brillait d'un éclat d'autant plus pur; c'est un échange que peut accepter un cœur qui a retrouvé sa dignité.

— N'est-ce pas ici que j'étais gisante et foulée, il y a quelques jours? dit Charlotte, en s'arrêtant devant la tour de Tycho-Brahé. Et cependant je vis encore et je suis heureuse de vivre! Car, en vérité, la hauteur d'où j'étais tombée avant cette chute, était bien autre encore que celle de cette tour; elle se perdait dans les nues, elle avait l'abîme sous ses pieds, un abîme aussi noir que la tombe et le néant. Ô ciel, qui l'aurait pu croire que je survivrais même à cette chute?... Mais ce n'était qu'une erreur peut-être, et je ne suis jamais montée en réalité à ces hauteurs, d'où le perfide m'a impitoyablement précipitée? Quoi qu'il en soit, poursuivit-elle après une pause et en contemplant la tour, la prophétie de Fanny s'est du moins vérifiée en ceci. Il me resterait à savoir quel est le pont, sous lequel il ne passe point d'eau, et qui doit me conduire au but de ma destinée? Ah! que

de ponts dans la vie sur lesquels nous franchissons des abîmes, sans les voir ou même sans les soupçonner!... Mais pourquoi m'arrêter au babil de cette femme? Je l'ai trouvé le pont qui doit me conduire au but; c'est un meilleur prophète que tous les magiciens et tous les enchanteurs du monde! Nathan, Nathan, c'est toi qui seras pour moi le passage à une vie nouvelle, où je n'écouterai plus que la voix prophétique de la divine poésie et de l'art son interprète sacré!

"Sois bénie, vénérable tour de Tycho-Brahé! poursuivit-elle avec exaltation, en élevant ses regards vers la plate-forme du vieil observatoire. De chez toi le sage astronome observa jadis, dans le calme des nuits, la course des astres, découvrit de nouveaux systèmes et de nouveaux mondes; perçant les ténèbres qui si longtemps voilèrent aux yeux mortels les lois de l'éternité, il pénétra de son regard investigateur les grands mystères de la création; il suivit la trace de Dieu jusque dans les profondeurs lointaines de sa lumineuse immensité; et maintenant, maintenant, je retrouve aussi près de toi, vénérable tour, la bonne étoile de ma vie, et, je le jure par ton glorieux esprit, sage Tycho-Brahé, jamais les sombres nuages des passions et de l'erreur ne l'éclipseront à mes yeux!

Après avoir pris cette vertueuse résolution, Charlotte retournait au château, car le moment était venu où la famille se réunissait pour le déjeuner; afin d'arriver plus vite elle prit l'allée des chênes, qui longeait la grand'route et n'en était séparée que par une basse cloison. Elle avait atteint la grande pièce d'eau, dont la surface azurée brillait d'une magique lumière aux rayons du matin, lorsqu'elle aperçut un petit mendiant, enfant de douze ans, qui lui faisait des signes, et qui excita son intérêt par sa figure éveillée, qu'animaient de grands yeux noirs, aussi brillants que des escarboucles. Comme elle s'était arrêtée avec curiosité et l'avait appelé, il sauta lestement par-dessus la cloison, courut hardiment à Charlotte, lui saisit la main et la retourna. A la vue du petit rubis qui brillait à son anneau d'or, il fit claquer bruyamment sa langue, exécuta quelques culbutes sur le gazon, et,

tandis que la jeune artiste lui demandait son nom, il se releva en bondissant, la regarda fixement pendant quelques secondes, et jeta sans mot dire une lettre à ses pieds; puis, avec la vitesse d'une belette, il se glissa dans les buissons voisins, et regagna la grand'route par un trou de la haie, fuyant en toute hâte dans la bruyère sans tourner la tête.

Quand Charlotte eut ramassé la lettre, elle fut plus surprise encore qu'effrayée en reconnaissant l'écriture et le cachet de Sylbourg. Un nuage passa sur ses yeux, elle trembla, en sentant sa faiblesse; mais son trouble ne dura qu'un instant; elle reprit sa fermeté, et, fidèle à sa bonne résolution, elle était fermement décidée à détruire la lettre sans la lire, pour se délivrer à jamais de l'homme qui la poursuivait jusque dans ce sûr asile, et qui par son audace lui causait cette nouvelle frayeur. Déjà elle avait pris un caillou, et l'avait introduit dans le pli de la lettre, pour la jeter aussi loin qu'elle pourrait dans la pièce d'eau, mais tout à coup elle changea de pensée. Cachant le billet de Sylbourg dans son sein, elle dit avec résolution :

— Le ciel m'en préserve! Aurais-je donc peur de moi-même? Non, cette lettre ne sera pas anéantie; elle me rendra bientôt, je l'espère, un bon service. Après le déjeuner je la donnerai fermée au conseiller, et nous verrons si à l'avenir quelqu'un ose encore me soupçonner! Si, par la faute du perfide, les choses en venaient à ce point, alors, grâce au ciel, il aura lui-même écrit dans ces lignes ma justification.

L

Mais le baron, si ponctuel pour tout ce qui concernait les habitudes domestiques, ne parut pas au déjeuner à l'heure accoutumée, et fit même avertir les dames par son secrétaire qu'elles ne devaient pas l'attendre, parce que des affaires pressantes le retenaient dans son cabinet. Cependant il ne disait pas la véri-

table cause de son absence, et Charlotte aurait été moins tranquille, si elle avait su ce qui retenait le conseiller. En effet il n'était point absorbé par ses écritures; sans toucher au déjeuner que madame Schimmelmann lui avait envoyé, il se promenait dans sa chambre à grands pas, les mains derrière le dos, et cherchait vainement à surmonter son agitation. Sa figure, ordinairement si sereine, exprimait un violent chagrin, et il laissait échapper par moments des exclamations comme celles-ci:

— Le misérable!... Ah, mon pauvre Schrœder!... Qui l'aurait cru possible?... Si jeune et déjà si rusée!... Quoi donc, ils ont toujours des intelligences secrètes!... Laisse-moi faire, scélérat, tu ne me joueras pas!

L'agitation et les menaces du baron font deviner peut-être ce qui l'avait exaspéré, et pourquoi il évitait ce matin la présence de Charlotte. De la serre chaude, où il donnait la pâture à ses oiseaux étrangers, il avait remarqué, sans être vu, le petit mendiant, au moment où il jetait une lettre à Charlotte; il l'avait vue la ramasser et, après un moment de réflexion, la cacher dans son sein. M. Schimmelmann, sachant que le major était dans le voisinage, ne douta plus que Charlotte n'eût été informée de sa présence, et il soupçonna même que cette promenade matinale avait eu pour unique objet de recevoir la lettre attendue.

Rarement cet homme, qui avait une si grande expérience de la vie, s'était senti plus agité que dans cette circonstance; et peu s'en fallut que le vieux philosophe, l'habile diplomate, ne perdît tout son sang-froid.

— Que d'intrigues n'ai-je pas pénétrées, que d'hypocrites n'ai-je pas démasqués! disait-il avec indignation, et maintenant cet homme décrié, ce Sylbourg, viendrait impunément me disputer une personne que j'ai prise sous ma protection par les motifs les plus sacrés? Non, il n'en sera rien, quand même cette imprudente jeune fille seconderait le traître! O ciel, cette Charlotte est plus rusée que je n'avais cru! Avec son air d'innocence et de repentir, elle a su faire croire qu'elle était complétement désabusée, et l'ancien manége recommence!... Non pas, mademoi-

selle, je ne l'entends pas ainsi ! Patience, je vous protégerai malgré vous et malgré votre cœur ingrat... Si seulement la comtesse était ici !... Elle seule peut nous secourir, car elle a dans les mains des preuves de l'abominable scélératesse de cet homme ; ces lettres par lesquelles il cherchait à la calomnier auprès de son époux. Oui, Ulrique fera briller aux yeux de cette jeune fille exaltée une lumière, devant laquelle toutes ses illusions romanesques devront s'évanouir ! En attendant, je vais purger de cet hôte dangereux le territoire de Wandsbeck, aussi loin que s'étend ma juridiction seigneuriale.

Il écrivait au bailli pour lui donner ses ordres, quand l'arrivée d'une voiture dans l'avenue du château l'obligea de renvoyer cette affaire. Il reconnut le carrosse de la comtesse, se hâta de descendre, afin de saluer son amie et de l'instruire sans retard de l'état où se trouvaient les choses. Mais madame de Schimmelmann et ses deux filles étaient accourues au-devant de la noble dame, et Charlotte parut aussitôt après, en sorte que le baron dut se taire encore et dissimuler son chagrin sous les formes d'un joyeux empressement.

L'apparition inattendue de la comtesse à Wandsbeck troubla plus encore Charlotte que n'avait fait même la lettre de Sylbourg. La vue de cette belle femme, dont il lui avait fait un jour un si odieux portrait, réveilla tous ses tristes souvenirs. Elle parut entièrement déconcertée, quand madame de Schimmelmann la présenta à son amie, et que celle-ci, prenant Charlotte par la main, lui dit avec l'accent de la plus profonde émotion :

— Ah, mademoiselle Ackermann, combien je me félicite de vous trouver ici au milieu de personnes à l'amitié desquelles nous avons les mêmes droits? Souffrez que j'y voie l'heureux présage, que nous serons bientôt unies nous-mêmes, autant, ajouta-t-elle avec hésitation et d'un ton singulièrement expressif, autant que la volonté de Dieu paraît l'avoir décidé.

Ces paroles affectueuses, et l'allusion, d'abord sentie, aux anciens rapports de la comtesse avec le baron, saisirent si vivement Charlotte, qu'elle ne put retenir ses larmes, et que, sans pronon-

cer un seul mot, elle se jeta dans les bras d'Ulrique et sanglota sur son sein.

— C'est bien, Charlotte ; c'est ici que vous trouverez secours et consolation, lui dit-elle à voix basse, et elle l'embrassa tendrement.

Sur quoi M. Schimmelmann, à qui ses fâcheux soupçons rappelèrent les intelligences secrètes de Charlotte et de Sylbourg, saisit cette occasion pour se retirer dans son cabinet ; il allait, disait-il à la comtesse, préparer toute l'affaire à laquelle il devait cette fois le plaisir de sa visite. Je pense, ajouta-t-il, en jetant un rapide coup d'œil sur la jeune fille, que vous trouverez enfin l'affaire arrangée à votre entière satisfaction ; en avoué ponctuel, j'ai disposé tous les actes, pour que vous puissiez en prendre connaissance ; aussitôt qu'il vous plaira de me visiter dans mon cabinet, je suis à votre service.

Ulrique devina la pensée du baron, et dit en soupirant :

— Ah ! ce malheureux procès !...

Et elle promit au conseiller intimé de se rendre dans une heure auprès de ses dossiers.

LI

Sylbourg avait attendu dans le cabaret, comme dans un poste perdu, le succès de sa lettre ; son impatience croissait d'heure en heure ; le temps se passait sans que Charlotte lui donnât signe de vie. Il savait que la lettre était parvenue dans ses mains, et il sentait sa position assez désespérée, pour éprouver mille doutes pénibles sur le résultat de sa dernière tentative auprès d'elle. Par moments il se persuadait qu'elle l'aurait écouté favorablement et lui accorderait le rendez-vous demandé dans le bosquet voisin ; il avait tout employé pour la convaincre de son amour et de son repentir ; d'autres fois il désespérait, en songeant comme il avait trompé ce noble cœur, comme il s'était indignement

joué de sa généreuse confiance. Si Charlotte n'était pas entièrement aveuglée, un coup d'œil sur le passé devait la mettre en garde contre lui : alors il était perdu sans ressource. L'entière et incontestable possession de Charlotte le pouvait seule protéger contre les accusations qui lui rendraient le service désormais impossible. Et qui savait ce que mettrait au jour cette enquête ouverte sur sa conduite passée?

Il compta les minutes jusqu'au soir, et, d'une étroite fenêtre, il observait tout ce qui lui paraissait offrir un signe favorable ou contraire. Enfin, le soleil étant sur son déclin, ses rayons empourpraient toute la bruyère; les ouvriers revenaient des champs à leurs métairies ou à la ville ; dans le bosquet voisin, où devait se décider le sort du baron, le coucou faisait entendre sa voix : soudain l'enfant de l'hôte, le même qui avait fait si adroitement le message de Sylbourg, accourut pour l'avertir que deux dames étaient sorties du parc et se dirigeaient vers le bosquet.

— Alors c'est elle assurément! s'écria Sylbourg transporté de joie. Jamais femme eut-elle un secret pour elle seule? Victoire! Messieurs de Schleswig pourront m'admonester à leur aise. J'aurai bientôt dans ma Charlotte un avocat, contre lequel ni ce vieux diplomate à barbe grise, ni le duc, ni toute la justice du monde, ne pourra rien entreprendre!

Sylbourg expia sur-le-champ cette dernière fanfaronnade. Au moment où il sortait de la maison pour courir au bois, il rencontra sur la porte un vieux monsieur, suivi de plusieurs dragons du Holstein, qui lui fermèrent le passage au plus fâcheux moment, et le vieux monsieur lui demanda, avec une froide politesse, d'expliquer sa présence dans ce lieu.

— Qui êtes-vous, monsieur, et qui vous autorise à m'adresser cette question? répliqua le baron embarrassé, mais avec l'arrogance qui lui était ordinaire.

— Je suis le bailli de Wandsbeck, répondit le vieillard, et la mauvaise réputation de cette maison, aussi bien que ma charge, me donne le droit de vous inviter à vous faire connaître.

— Que vous importe mon nom? s'écria Sylbourg, qui com-

mençait à n'être pas fort à son aise. Hier je suis sorti de Hambourg à cheval pour mon plaisir; il m'a convenu de passer ici la nuit, et dans une heure je vais retourner à la ville.

— Non pas avant de m'avoir donné sur votre personne les explications nécessaires, sans m'avoir dit votre nom et votre état, répondit avec force l'officier de la justice, et en même temps il jeta sur son escorte un coup d'œil significatif. Ce monsieur, dit-il d'un ton sec et impassible, comme s'il se fût agi du cas de police le plus ordinaire, ce monsieur ne quittera pas cette maison avant que je sois convaincu de son innocence. Qui que vous soyez, ajouta-t-il en se tournant vers Sylbourg, respectez en moi l'autorité de la loi. Déjà deux fois j'ai arrêté dans ce repaire des voleurs dangereux, ainsi décidez-vous à me déclarer sur-le-champ qui vous êtes et le sujet qui vous amène ici, ou suivez-moi sans résistance dans la prison d'arrêt de Wandsbeck, pour procéder à de plus amples informations.

— Monsieur, je suis gentilhomme! balbutia le baron, qui comprenait de plus en plus qu'il jouait gros jeu dans cette affaire.

— Si vous l'êtes véritablement, vous pourrez aussi le prouver.

— Et officier du roi!

— Je serai d'autant plus fâché, si vous ne voulez pas aussi m'en convaincre, répondit le magistrat avec le plus grand sang-froid du monde. Jusqu'ici les apparences sont contre vous; car un gentilhomme ne passe guère la nuit dans un cabaret dont le maître a été repris plusieurs fois comme recéleur; et un officier du roi n'a jamais besoin, surtout dans la position où vous êtes, de cacher son nom à la justice.

— Accompagnez-moi à Hambourg; je vous y donnerai tous les éclaircissements que vous demandez.

— Vous oubliez que ma compétence ne s'étend pas au delà du Holstein.

Sylbourg resta muet, mais son air, sa contenance, annonçaient assez clairement son embarras et sa fureur. Si près du but, non-seulement il voyait anéantie sa dernière espérance de recouvrer Charlotte, mais il était lui-même exposé à un affront

public, par le zèle d'un obscur officier de justice, s'il ne parvenait pas à justifier sa présence dans cette maison mal famée. Après un instant de réflexion, il fit une dernière tentative, et voulut essayer sur le sévère magistrat les sentiments romanesques. Il le prit à part, et lui avoua qu'une amourette avec une jeune fille de bonne maison l'avait amené dans ce lieu, et qu'un rendez-vous avec cette jeune dame était la cause unique de sa présence dans le cabaret.

— La justice ne s'informe pas de ces affaires secrètes, monsieur; elle ne demande que le passe-port, répondit le bailli, avec une figure dont chaque trait semblait un article de loi. Mais, poursuivit-il, après un moment de réflexion, et en regardant fixement le baron; il y a beaucoup de seigneuries dans le voisinage: en qualité de gentilhomme, connaissez-vous quelqu'une des grandes familles établies dans les environs?

Soit qu'il fût troublé par cette question, soit qu'il ne sût plus quel parti prendre, le baron fut entièrement déconcerté, et il entra dans un véritable accès de fureur. Il pestait, il jurait, il frappait du pied, et s'emporta jusqu'à dire en face au bailli des choses qu'en toute autre circonstance celui-ci n'aurait pas endurées si tranquillement. En effet il laissa le major se livrer à ses fureurs, ne changea point de visage, et se conduisit en homme que ni les flatteries ni les insultes ne pouvaient détourner de son office. Et, quand le baron protesta qu'il ne se laisserait point traiter et arrêter comme un criminel ordinaire, le bailli de Wandsbeck lui déclara poliment que personne ne songeait à pareille chose; que monsieur le soi-disant baron n'avait qu'à faire connaître son nom à la justice, et qu'il lui serait tout loisible de retourner à Hambourg.

— Je suis le baron Sylbourg, je suis major au service du roi, et je me flatte d'avoir assez de crédit et d'influence pour vous en convaincre à votre dam!

— Je suis entièrement satisfait, répondit le bailli d'un air froidement ironique, qui formait avec la déclaration que Sylbourg avait faite en frémissant de rage un contraste trop frappant,

pour qu'il ne dût pas reconnaître, après avoir dépouillé l'incognito, qui lui avait donné cette leçon.

Ce n'était pas la justice, c'était le seigneur justicier, qui s'était occupé avec tant de zèle de sa personne, du motif de son séjour dans cette auberge, et qui avait anéanti d'office les mauvais desseins de cet hôte dangereux, au moment où il se croyait sûr de la victoire. Le rendez-vous avec Charlotte était devenu un rendez-vous avec les dragons du Holstein, et Sylbourg avait eu un avant-goût de ce qui l'attendait à Schleswig, s'il n'y réussissait pas mieux à satisfaire la justice que dans la taverne de Wandsbeck.

Il n'en pouvait guère douter, c'était le protecteur de Charlotte qui seul avait fait tomber l'arme de sa main, et ses soupçons furent bientôt pleinement confirmés; en effet, quelques moments après, comme il retournait à Hambourg avec toute la vitesse de son cheval, il rencontra deux dames dans une voiture découverte, et, quoiqu'il n'eût jeté sur elles qu'un coup d'œil en passant, il en avait assez vu pour comprendre qu'il ne devait plus rien espérer.

En effet, à côté de Charlotte, dont la figure rayonnait de joie et de sérénité, était assise la comtesse Lindenkron : ainsi, malgré les ombres de la mort répandues autour de l'époux offensé, la balle qu'il avait envoyée au traître atteignait enfin son but.

LII

L'une et l'autre l'avaient reconnu; ce ne fut qu'un instant fugitif, pendant lequel l'impétueux cavalier passa auprès d'elles comme un tourbillon, mais cette apparition avait suffi pour former entre ces deux âmes un lien, qui devait les amener sur-le-champ à l'intimité la plus complète. C'est alors que le nom de

Sylbourg fut prononcé entre elles pour la première fois; et, en le prononçant, la comtesse fut si saisie, que Charlotte en oublia sa propre terreur.

— Oui, c'était lui! dit Ulrique, et son regard devint sombre; lui, le seul homme au monde que je pourrais haïr, s'il n'était pas si mauvais, si profondément pervers, que, saisie à sa pensée d'une horreur secrète, je ressens plutôt de la pitié que de la haine. Oui, sans doute, aimable Charlotte, il y a des hommes au monde qui font tant de maux, tant d'abominations, qu'on n'a plus de mesure pour les juger, et Sylbourg appartient à ces natures dépravées. Je sais combien il vous a fait souffrir; j'ai appris par notre digne Klopstock l'histoire de votre amour pour celui qui détruisit ma paix : donnez-moi la main, Charlotte, et dites-moi franchement si vous avez pour jamais rompu avec le baron, comme on le croit généralement, ou si vous lui êtes encore secrètement attachée; si vous marchez d'un pas toujours plus ferme vers l'abîme?... Ah! vous gardez le silence; vous pâlissez!... Eh bien, je veux vous le dire, je l'aimais aussi cet homme, je l'adorais; mais, grâce au ciel, je fus avertie assez tôt de me tenir en garde contre lui, et j'eus assez de force pour lui préférer l'innocence et la vertu!

— O Dieu, quelle idée avez-vous de moi, madame? s'écria Charlotte, violemment émue par les derniers mots de la comtesse. Me croyez-vous assez mauvaise, ou assez malheureuse, pour aimer encore un homme qui m'a si horriblement offensée et trahie? Non, non, j'ai rompu avec lui; il m'inspire la même horreur qu'à vous... Je n'ai plus aucun rapport avec lui; je vous le jure, madame la comtesse, par tout ce qui vous est cher et sacré; par tout ce qui me l'est à moi-même.

— Mais que vient chercher ici le baron? dit Ulrique, après un moment de silence, en regardant Charlotte avec un air de doute et d'inquiétude.

— Puis-je lui défendre de me poursuivre, de me tourmenter? s'écria la jeune artiste, et cet injuste soupçon la fit fondre en larmes. Voilà le châtiment de mes erreurs! A chaque démarche

de cet insensé ce n'est pas lui, c'est moi que l'on condamne, parce que le soupçon veille sur moi.

— Ne dites pas le soupçon mais l'amour, pauvre enfant, reprit avec douceur la comtesse, quoiqu'elle ne crût pas encore à la sincérité de Charlotte, parce que M. de Schimmelmann lui avait conté l'histoire du petit mendiant, et lui avait fait partager ses craintes.

— C'est l'amour qui veille sur moi? s'écria Charlotte avec amertume, dans le sentiment de son innocence. Non, très honorée dame, ce n'est pas l'amour qui tourmente jusqu'à la mort, par une défiance continuelle, un cœur cruellement blessé, et qui lui fait un supplice même de son vrai repentir!... A la maison, où l'on m'a dès longtemps méconnue, je ne pouvais mieux attendre, et je souffrais patiemment ce que je ne pouvais changer, ce que j'avais en partie mérité, mais ici, où je n'ai eu aucun tort, où je n'ai fait aucun mal, où ce matin même je formais les meilleures résolutions, un pareil soupçon m'est absolument insupportable, et j'aime mieux retourner à Hambourg aujourd'hui même, que de me voir méconnue par des personnes qui m'avaient traitée avec tant d'amitié.

A cette pensée, Charlotte fut saisie de si violents transports, que la comtesse eut besoin de toute son éloquence pour l'apaiser. Après y avoir réussi dans une certaine mesure, elle lui dit :

— Descendons de voiture, et retournons à pied au château. La soirée est si belle, qu'elle disposerait à elle seule aux libres épanchements. Apprenez aussi mon histoire avec le baron, et vous déciderez alors si je n'ai pas lieu de trembler pour vous.

Les deux amies quittèrent la voiture, et, la main dans la main, parcoururent quelque temps en silence les allées du parc déjà sombre. La comtesse elle-même avait été si ébranlée par la dernière conversation, qu'elle avait besoin de se recueillir, avant de conter à sa nouvelle amie l'histoire fatale et douloureuse de ses jeunes amours. Elle dit enfin :

— Il semble que la plupart des femmes soient destinées à ne se connaître que lorsqu'il n'est plus temps de mettre à profit l'ex-

périence, et d'en faire la base d'un bonheur durable. L'amour nous charme surtout par sa poésie ; notre âme pure écoute avec délices sa douce voix ; chaque douleur, chaque sacrifice, par lesquels nous exaltons cet aimable enthousiasme, augmentent notre foi en lui comme en un saint évangile ; et nous fermons les yeux, et nous ne voulons pas voir l'indignité de l'objet dont notre cœur se fait l'idéal qu'il adore. Dans l'ivresse du dévouement et de la félicité, nous ne voyons pas la vanité, le froid égoïsme, avec lesquels l'idole de notre cœur accepte notre amour comme un tribut que nous lui devons, et se rit en secret de notre enthousiasme, qui n'a pour lui d'autre prix que de nous plier aveuglément et sans résistance à sa volonté. A peine a-t-il besoin de nous tromper, car le sentiment qui nous entraîne nous a rendu ce funeste service... Et voilà, aimable Charlotte, la situation où je me trouvai, dans mes jeunes années, vis-à-vis du baron de Sylbourg, comme il faut que je vous l'apprenne.

En disant ces mots, elle la fit asseoir sur un banc, dans un enfoncement que formait l'allée de verdure. C'est là que Charlotte entendit pour la première fois des éclaircissements complets, irrécusables, sur le caractère de Sylbourg, et cela par une femme qu'il avait trahie et offensée plus horriblement qu'elle-même. Oh! quel jour affreux il se fit dans ce jeune cœur! Comme sa propre infortune en devint plus effroyable à ses yeux! Comme elle dut croire cette fois à l'indignité, à la dureté, de celui en qui elle avait vu si longtemps le type de l'homme accompli ; aux mains duquel elle avait confié son honneur et sa félicité. Elle avait cru à ses serments ; elle avait goûté auprès de lui les joies ineffables du plus tendre amour... Et maintenant quelles horreurs se dévoilaient devant elle! Quel abîme de scélératesse! Qu'était-ce que les reproches, les avertissements, par lesquels une mère, un frère, une sœur, des amis, et même la voix unanime du public, avaient essayé de l'arracher à son malheureux aveuglement ; qu'était-ce encore que la trahison de Sylbourg, auprès de la peinture effroyable que la comtesse lui faisait d'un homme pour qui elle avouait toutefois d'avoir eu plus d'amour

et de confiance qu'elle n'avait maintenant de haine et de mépris!... Ce qui troublait Charlotte profondément, ce n'était pas la crainte que lui inspirait Sylbourg, ni sa juste horreur d'un tel caractère, c'était elle-même et son propre cœur. En effet, après une erreur pareille, à quoi pouvait-elle croire désormais? Quel Dieu la protégerait à l'avenir contre de semblables égarements, si un tel amour ne trouvait du moins en lui-même la justification que lui refusaient le monde et la destinée?... Ce fut l'heure fatale pour cette jeune vie; tandis que l'étoile du soir perçait son cœur comme de mille flèches aiguës, on lui ravissait non-seulement la foi en son bien-aimé, mais la foi en l'amour même... Charlotte ne pouvait plus accuser le sort, un amant perfide : elle ne pouvait accuser qu'elle seule, qui, le sachant et le voyant, et de plus avertie de toutes parts, s'était précipitée aveuglément dans le malheur. Et quel malheur encore!... Aimer un homme que presque seule parmi les siens elle avait jugé sans fraude et sans blâme, tandis que chacun s'éloignait de lui et découvrait en sa personne quelque chose qui inspirait la défiance et l'effroi. Et maintenant elle voyait comme ses amis et ses parents avaient bien jugé, lorsqu'ils se défiaient du baron, qu'ils le redoutaient et ne pouvaient comprendre le penchant de Charlotte pour lui.

Alors elle crut se souvenir combien de fois, auprès de Sylbourg, un sentiment de malaise s'était emparé d'elle; comme si elle avait surpris dans son regard, dans sa manière d'être, quelque chose d'étrange, d'inexprimable, en sorte qu'un frisson l'avait saisie, aussi souvent qu'elle était frappée par ce qu'il y avait en lui de violence et d'emportement. Elle crut même alors que c'était précisément cette angoisse inexplicable qui l'avait enchaînée à lui, qui l'avait soumise à son ascendant; illusion décevante, que lui présentait le fantôme de son imagination ébranlée!

La nuit était déjà close, lorsqu'Ulrique eut achevé son récit; la lune brillait à travers le feuillage; le murmure des sources et des fontaines interrompait seul le silence de la nuit; Charlotte, les yeux fermés, se penchait sur le sein de la comtesse, qui l'avait

entourée de ses bras, et la laissait se remettre de l'impression que cette confidence avait dû lui faire. Ulrique était fermement persuadée que le moment était venu qui devait guérir à jamais la jeune fille de son amour pour un traître maintenant dévoilé.

Mais lorsque Charlotte, s'éveillant comme d'un songe, releva la tête, et, passant la main sur son front, arrêta sur la comtesse son regard fixe et troublé, celle-ci fut saisie d'effroi, en voyant sa pâleur et son égarement : c'était comme une blanche figure de marbre, qui la regardait de ses yeux morts, où la lune reflétait sa magique lumière.

— Je vous remercie... Retournons au château... J'ai froid.

C'est tout ce que Charlotte put lui dire ; après quoi elle se leva, et s'enveloppa dans son châle en frissonnant.

— Prenez la malheureuse histoire de mon premier amour comme un avertissement de votre bon ange, mon aimable Charlotte, dit Ulrique, qui commençait à craindre d'avoir dépassé par son récit la mesure que pouvait supporter son amie. C'est un bonheur pour nous deux de nous être enfin rencontrées ; pour moi, parce qu'une fois enfin j'ai pu épancher librement mon cœur ; pour vous, parce que mon sort vous avertit d'être sur vos gardes. Vous verrez plus tard les lettres par lesquelles ce traître voulait me ravir l'amour de mon Arthur, même à sa dernière heure ; lettres si pleines d'une infernale malice, que je puis les comparer au poison mortel, qui tue lentement mais infailliblement... Voulez-vous les lire demain ces lettres, ma bonne Charlotte? Qui sait le service qu'elles peuvent vous rendre encore?

— A moi? dit-elle en balbutiant, et saisie d'un brûlant frisson. Ces lettres ne pourraient plus me rendre aucun service!... Il suffit que je connaisse pleinement mon épouvantable erreur... O mon Dieu, mon Dieu, comment supporterai-je cette épreuve?

— Ne prenez pas trop la chose à cœur, bonne Charlotte, dit Ulrique effrayée de cette plainte lamentable de sa jeune amie. Les épreuves, même les plus dures, doivent être supportées ; elles peuvent l'être, si nous les acceptons avec confiance en Dieu, et sans désespérer de nos forces. Vous êtes jeune ; pour vous la vie

ne fait que commencer : croyez-moi, chère amie, ces épreuves subies dans la jeunesse nous épargnent bien des pleurs dans la suite de la carrière, à l'époque où les blessures de l'âme ne guérissent pas aussi aisément; où nous n'y trouvons plus l'avantage qu'un jeune esprit retire de ses malheurs, pour éclairer son expérience et former sa raison. Remettez-vous, Charlotte, afin que nos amis ne soupçonnent pas ce qui nous a retenu loin d'eux si longtemps. C'est votre devoir et le mien de ne donner à ces hôtes excellents aucun sujet d'inquiétude.

Cette exhortation de la comtesse fut inutile; Charlotte resta toute la soirée absorbée et silencieuse, presque étrangère à ce qui se passait autour d'elle. Elle ne prit aucune nourriture; son regard était fixe; elle se retira bientôt dans sa chambre. Ermengarde, qui la suivit un peu plus tard, revint dire qu'elle l'avait trouvée endormie.

Le baron se demandait encore si c'était l'obstacle apporté à son entrevue avec Sylbourg, ou les confidences de la comtesse, ou l'une et l'autre cause, qui avaient plongé la jeune fille dans ce pénible état; Ulrique éprouvait les mêmes doutes. M. Schimmelmann déclara que sa confiance en sa protégée avait reçu ce jour-là un rude échec. Après que ses filles se furent retirées il ajouta :

— Laissons passer trois jours, et voyons quel tour ceci prendra; voyons si les avis de notre noble amie ouvriront les yeux à Charlotte sur son funeste égarement. S'il n'en est pas ainsi, je la rendrai à sa famille. Car, si pénible qu'il me soit de le dire, nous devons à nos filles de leur épargner la connaissance de ces tristes égarements.

Le tendre cœur d'une mère ne pouvait rien objecter contre cette dernière observation, mais Ulrique se déclara prête à recevoir sa jeune amie chez elle à Hambourg et à la prendre sous sa garde.

— En voulant la guérir on l'a grièvement blessée, dit la comtesse. Sa mère, son frère, sa sœur, peuvent être des personnes fort estimables, mais leur amour ne sait pas la comprendre. Il faut voir dans Charlotte le cœur malade, blessé dans ses plus in-

times aspirations. Donnez à la pauvre fleur, flétrie en son printemps, donnez-lui le terrain salutaire, le soleil propice, et bientôt elle relèvera sa tête fraîche et riante. Que ce soit, avec le secours de Dieu, mon œuvre et ma joie !

LIII

Le baron s'assura chez l'aubergiste, dès le même soir, que c'était l'hôte étranger qui avait écrit la lettre, remise ensuite secrètement par l'enfant à la jeune dame en séjour au château ; ces informations ne durent pas le guérir du soupçon, que Charlotte avait entretenu des intelligences secrètes avec Sylbourg, et qu'elle avait usé de feinte avec la comtesse, en lui assurant qu'elle avait ignoré la présence de son séducteur dans le cabaret. Le major lui-même n'avait-il pas avoué au bailli qu'il était là pour un rendez-vous ? Un malentendu, un injuste soupçon étaient donc presque inadmissibles, et M. Schimmelmann se crut moralement obligé, soit envers lui-même, soit envers la famille de la jeune artiste, si mal disposée, d'écrire à son ami Schrœder tout ce qui s'était passé, et comment il avait les plus fortes raisons de croire que Charlotte en avait imposé à la comtesse. En même temps il laissait entendre, avec tous les ménagements possibles, que, dans ces circonstances, il ne se flattait plus de pouvoir la préserver contre tout péril et toute séduction, mais que la comtesse Lindenkron offrait de la recueillir quelque temps chez elle à Hambourg. Le baron finissait en conseillant avec force d'accepter ces propositions.

Schrœder reçut la lettre dans l'après-midi au théâtre, pendant la répétion d'un nouveau ballet. Dorothée, qui le vit changer de couleur tandis qu'il lisait, supposa tout de suite qu'il s'agissait de Charlotte. Schrœder lui remit la lettre sans dire un mot, et lui fit signe de la lire sans témoins. Puis il fit continuer la répétition, mais tous les assistants s'aperçurent que le directeur était

profondément ému. Quand il fut libre, il se rendit auprès de Dorothée dans sa loge. La jeune fille était baignée de larmes. Là se passa entre le frère et la sœur une scène pathétique. Schrœder déclara qu'il irait chercher ce jour même Charlotte à Wandsbeck, puisqu'elle s'était montrée si peu digne de l'hospitalité qu'elle y avait reçue. Dorothée le supplia d'épargner leur pauvre sœur; Sylbourg pouvait fort bien s'être rapproché d'elle contre sa volonté.

— Quoi donc, s'écria Schrœder avec emportement; elle a reçu sa lettre, et plus tard elle a menti affreusement à la noble femme qui prend à elle un si vif intérêt; elle lui atteste qu'elle n'a pas connu la présence du baron?... Ce sont de mauvaises défaites, et je ne comprends pas que tu puisses excuser tant de fausseté et de dissimulation!... Assez de pitié, assez de patience! Puisqu'elle a pu commettre une pareille action, je crois aussi peu à son repentir qu'à la droiture de ses vues. Je veux la tenir chez nous, et non chez la comtesse ou chez qui que ce soit; oui, chez nous, qui la connaissons parfaitement... Mais attends!... Nous devons donner *Clavijo* dans quelques jours: je veux jouer dès aujourd'hui avec cet autre Clavijo la scène dans laquelle Beaumarchais s'explique avec le séducteur dans sa propre maison... Mon chapeau,... ma canne,... mon meilleur jonc d'Espagne!...

— Au nom de Dieu, que vas-tu faire, Frédéric? s'écria Dorothée, en s'attachant à lui avec angoisse. Tu veux entrer de force chez Sylbourg? Songe qu'il a des armes, et que son plus grand désir est que ton humeur impétueuse t'entraîne contre lui à une démarche inconsidérée. Mon frère, je t'en supplie, cherche d'autres moyens; celui-ci n'est pas propre assurément à nous délivrer de cet homme.

— C'est trop vrai, Dorothée, répondit Schrœder, chez qui la raison l'emporta bientôt sur la chaleur du sang. Il ne faut rien faire avec précipitation, surtout contre ce lâche. Mais il sera châtié de manière à nous délivrer pour jamais de lui... J'ai mon affaire! Je veux exécuter contre lui la menace que j'avais faite à

sa digne entremetteuse : je prierai notre bon ami, le commissaire Schrœteringk, de m'accompagner au Kaisershof; son nom, son office, donneront à ma démarche un tout autre caractère, et ce faquin de Sylbourg sera forcé de déclarer si c'est ou non avec le consentement et à la connaissance de Charlotte qu'il s'est rendu à Wandsbeck.

— Et s'il affirme qu'elle y a consenti, cela prouvera-t-il qu'il dise la vérité? reprit Dorothée en secouant la tête.

— Cela prouvera que je le rouerai de coups! s'écria Schrœder, qui s'emportait de nouveau.

— Et dans l'autre supposition?

— Dans l'autre?... Eh bien, dans l'autre, je l'assommerai de coups! s'écria-t-il avec cette vivacité originale qui était dans son caractère passionné. Rouer, assommer, peu m'importe; mais sois tranquille, Dorothée, je lui chasserai du corps le démon de l'amour.

— Combien Schrœder dans la vie est différent de Schrœder sur la scène! lui répondit-elle en le considérant avec réflexion. Sur la scène, tant de calme, de clarté, de sagesse! toujours maître de lui dans les situations les plus passionnées! et, dans la vie, toujours violent, irascible, et souvent hélas! en guerre avec ses meilleurs sentiments! C'est bien mon pauvre frère qui se montre, quand il va saisir le bâton pour châtier un homme qu'il a mis naguère à la porte, sans que le misérable ait demandé satisfaction pour un si sanglant outrage! Va donc fouler aux pieds le lâche, si cela te plaît, et le couvrir d'ignominie : le mal qu'il nous a fait n'en subsistera pas moins, et tu ne feras que provoquer un nouveau scandale.

Malgré toute sa fougue naturelle, Schrœder dut reconnaître la justesse de ces paroles; le calme de Dorothée désarma une seconde fois sa colère, et, pressant dans ses bras cette sœur si bonne et si sage, il s'écria, vivement ému :

— Ah! que deviendrai-je, lorsque tu m'auras aussi délaissé; lorsque, dans mes heures pénibles, je n'entendrai plus tes sages conseils?... Un malheur après l'autre!... Je perds Charlotte, et

je vais te perdre aussi!... Excuse-moi donc, si quelquefois la chaleur du sang l'emporte chez moi sur la raison tranquille. Avec quelque plaisir que je te cède à notre ami, ma chère Dorothée, j'éprouverai souvent des regrets amers, à la pensée que toi et Charlotte vous avez renoncé à notre art. Comme nous allions bien tous trois ensemble! Certes, nous pouvions ressentir un noble orgueil, quand des hommes éminents par l'esprit et la culture affirmaient que l'histoire du théâtre n'offrait pas un second exemple d'une vocation pareille pour l'art dramatique chez les trois enfants d'une seule mère. Et tout cela va disparaître du même coup! La double chaîne, si glorieuse et si belle, dont l'art et la nature nous avaient unis, sera brisée comme les liaisons de hasard les plus passagères! Parle, Dorothée, puis-je après cela ne pas me troubler quelquefois et ne pas perdre la trace de mon propre avenir?

— Je conviens, répondit Dorothée, que la perte de Charlotte serait irréparable au théâtre, mais je n'y crois pas encore. J'espère qu'elle reviendra d'elle-même à sa carrière, par un entraînement irrésistible, aussitôt que cet homme funeste se sera éloigné d'elle, aussitôt qu'elle se sentira tranquille et sauvée. Laisse, je t'en conjure, laisse passer doucement les orages qui la troublent encore, et tu verras son génie surmonter sa douleur; lui seul en pourra triompher et rendre notre sœur au théâtre.

Ici Dorothée fut interrompue : quelqu'un heurtait à la porte; c'était M. Kreyenpeter, pâle et hors d'haleine, qui apportait au frère et à la sœur l'affreuse nouvelle que Charlotte venait d'arriver à pied de Wandsbeck, mais dans un état si déplorable, qu'il inspirait les plus vives alarmes. On l'avait sur-le-champ mise au lit; madame Ackermann pressait son fils et Dorothée de revenir à l'instant.

— Grand Dieu, serait-ce déjà le dernier acte? s'écria Schroeder, bouleversé par cette nouvelle?

— Courez chez le docteur Unzer, mon cher Kreyenpeter, dit la prudente Dorothée; cherchez-le jusqu'à ce que vous l'ayez

trouvé. Il est ordinairement à ces heures dans le quartier du Jungfernstieg... Vite, vite, qu'il vienne! Ah! ma douce Charlotte, ma pauvre Charlotte; quel malheur t'est-il arrivé?

Personne ne l'a jamais appris de sa bouche; nous savons seulement que ce qui s'était passé la veille à Wandsbeck lui avait porté un coup trop rude: c'en était plus qu'elle n'en pouvait supporter.

Le récit d'Ulrique avait brisé ce jeune cœur; ce qui devait la sauver, savoir la vérité, la pleine connaissance de son affreuse erreur, avait été pour elle le poignard d'Odoardo; la lumière que la comtesse répandit sur la vie de Sylbourg alluma le flambeau des funérailles de Charlotte.

Personne dans le château ne se doutait de son départ secret; seulement, au bout de quelques heures, comme elle ne revenait pas de sa promenade matinale dans le parc, on conçut des craintes, et l'on chercha vainement dans tous les environs. On n'a pas su ce qui lui fit prendre si soudainement le chemin de la maison paternelle; car à l'arrivée du médecin elle était déjà dans le délire d'une fièvre ardente, et bientôt il dut annoncer qu'elle ne passerait pas la nuit.

On avait trouvé dans ses habits la lettre de Sylbourg non ouverte... dernier témoignage de son innocence!

Vers cinq heures, lorsque le baron, sa femme et la comtesse arrivèrent, Charlotte était à l'agonie, mais elle ne rendit le dernier soupir qu'après minuit: elle expira doucement dans les bras de la vieille dame. L'aurore du 10 mai ne trouva plus de la grande artiste, de Charlotte Ackermann, qu'un cadavre au tranquille sourire et un nom immortel dans les fastes du théâtre allemand.

Ce fut un jour de deuil pour toute la ville de Hambourg: nous lisons que ce jour-là il ne se fit même à la bourse presque au-

cune affaire. Des milliers de personnes se rendirent au Kreyenkamp, pour contempler, avec un morne silence, la maison où *elle* était morte! Vers midi des groupes menaçants se formèrent devant l'auberge du Kaisershof; on faisait entendre des cris de malédiction contre l'officier recruteur; il fallut l'intervention de personnes sages et respectées pour détourner le peuple de lancer des pierres contre les fenêtres de son appartement, quoique l'aubergiste déclarât que le baron était parti dès le matin.

On ne le revit jamais à Hambourg, et l'on ne sait pas non plus ce qu'il devint dans la suite.

Le jour avant les funérailles, on avait, suivant l'usage, exposé le corps de Charlotte dans un cercueil ouvert. La foule des personnes de toute condition qui lui rendirent les derniers honneurs, et qui voulurent la voir encore une fois, fut si grande, qu'il fallut demander quelques hommes de la garde pour maintenir l'ordre devant la maison. La chambre où le corps était exposé ne désemplissait pas de visiteurs affligés; on jonchait le cercueil de fleurs: chacun voulait avoir des cheveux de Charlotte pour en former des bagues et les porter comme souvenir. L'aspect de la jeune morte, entièrement vêtue de blanc, et couronnée du laurier si justement mérité, faisait fondre en larmes les spectateurs même les plus froids; ceux qui la voyaient ainsi gisante savaient qu'elle était morte avec un cœur pur. Artiste au sein même du trépas, elle semblait être dans le cercueil une gracieuse Emilia Galotti, une charmante Marie Beaumarchais.

Le jour des obsèques, la douleur et les regrets allèrent presque jusqu'à l'exaltation; on avait transporté le corps, la nuit précédente, à la cour de l'Opéra; c'est de là que, le dimanche 14 mai, il fut amené vers sept heures du soir à l'église de Saint-Pierre, dans un char funèbre, décoré de fleurs et de couronnes de myrte; le Gænsemarkt, le Jungfernstieg, ainsi que l'église et le cimetière, étaient couverts d'innombrables assistants en habits de deuil; à l'entrée du temple, les plus proches amis et les artistes, avec quelques-uns des membres les plus considérables du conseil de la ville, reçurent le cercueil et le portèrent eux-mêmes

à la fosse. Brockmann prononça le discours funèbre; on lisait sur le drap mortuaire ces simples mots:

Tout nous échappe ici-bas;
La vie est un rêve:
Arrêtée aux premiers pas,
Ma course s'achève.

Mais la tombe, où nous passons,
Nourrit l'espérance:
Le grain meurt, et des moissons
Le grand jour s'avance.

FIN.

YC 60124